
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

3^{le} mai 1895

REVUE

DE

SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ

DÈS ARCHIVES HISTORIQUES

XV^e Volume. — 1^{re} Livraison.

1^{er} Janvier 1895.



SAINTES

M^{me} Z. MORTREUIL, LIBRAIRE

RUE ESCHASSERIAUX, 42

1895

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

1894-1895

BUREAU

Président : LOUIS AUDIAT, I. (1), lauréat de l'Institut, bibliothécaire-archiviste, rue des Arènes, 6, à Saintes.

Vice-Président : DENYS JOLY D'AUSSY, au château de Crazannes, par Le Port d'Envaux, et à Saintes, rue des Balleys, 27.

Secrétaire : Le docteur LÉON TERMONIA, O. (2), médecin major en retraite, cours Reverseaux, 9, à Saintes.

Secrétaire adjoint : ANATOLE LAVERNY, au Couhéat, par Saintes.

Trésorier : CHARLES DANGIBEAUD, licence en droit, rue Saint-Maur, 15, à Saintes.

COMITÉ DE PUBLICATION

ANATOLE DE BARTHÉLEMY, *, membre de l'Institut, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9, à Paris.

Le baron LÉON DE LA MORINERIE, *, à Aunay, par Châtenay (Seine), et à Paris, rue Bonaparte, 47.

GEORGES MUSSET, A. (3), archiviste-paléographe, avocat, bibliothécaire de la ville, à La Rochelle.

JULES PELLISSON, juge au tribunal civil de Périgueux

PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE, *, correspondant de l'Institut, à Gontaud (Lot-et-Garonne).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Ferdinand BABINOT, notaire, cours National, 28, à Saintes.

Edmond BOILEVIN, négociant, grande rue, 24, à Saintes.

Jules GUILLET, négociant, rue Laroche, 12, à Saintes.

Maurice MARTINEAU, négociant, rue du Palais, 12, à Saintes.

Abel MESTREAU, négociant, rue des Frères, 24, à Saintes.

Le siège de la société des Archives est à Saintes, cours National, 89 ter.

RÈGLEMENT. ARTICLE II. La société se compose : 1° de membres fondateurs qui versent, une fois pour toutes, une somme de 500 francs... 2° de membres qui paient une cotisation annuelle de 13 francs ; 3° de membres perpétuels qui rachètent leur cotisation moyennant une somme de 150 francs....

2630

BIBLIOTHÈQUE

"Les Archives"

S J

60 = CHANTILLY

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JANVIER 1895

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES : Revue de la presse.

AVIS ET NOUVELLES : Distinctions honorifiques ; nouvelles littéraires ; sociétés de Rochefort ; conférences ; concours ; publications récentes ; expositions.

A TRAVERS LES REVUES : Les basiliques mineures ; Palissy spirite ; le chevalier de Méré ; Doriote ; Vacher de Lacaze ; M^{me} de Montespan ; M^{me} de Main-tenon ; Nourry-Gramont ; le filage de l'huile ; l'homme au masque de velours ; Louise de Lorraine, etc.

NÉCROLOGIE : J. d'Alheim, Besnard, Bodin, de Caussade, Creuzé, L. Drilhon, Berchon, A. Jacob, Loze, Mas-Leod, Palustre, Petit, Resbeut, Ringue.

MARIAGES : Boulevraye et Alice Alefsen de Boisredon ; Brunet et Adèle Lejoindre ; Boutaud de Lavilléon et Antonia Sanchez de Novillas ; Th. Doreau et Camille Le Provost de Launay ; Charles Heidsieck et Jeanne Dières de Monplaisir ; Merveilleux du Vignaud et A. de Rorthays ; A. Nadeau et Jeanne Brossard ; Priqué de Guippeville et Adèle Fontan ; Paillet et Marguerite Guément ; Rambaud et Angèle Lecorre ; Rang des Adrets et Marguerite Huvel ; Texier et Sicard.

ARCHÉOLOGIE : La tour de Pons ; plaque de foyer du xvi^e siècle ; une inscription des Joubert de Barrault.

VARIÉTÉS : I. Les changements de noms de rues à Royan. La Tremblade, Saintes ; notes sur les divers personnages : Pioche-Fer Bernard, Bourignon, Pierre de Bremond d'Ars, Cuvillier, Desmortiers, Dufaure, Jourdan, Lacurie, Lemerrier, Mestreau, Pallu de La Barrière ; II. Un *qui pour quo* ; III. Les paysans de Gautier ; IV. De quelques étymologies ; V. Les santonismes de Palissy ; VI. Lettre de Latouche-Tréville ; VII. Le prix des denrées à Pons en 1690.

LIVRES ET PÉRIODIQUES : Jaubert de Barrault et les pirates de La Rochelle ; le comte Adolphe de Bremond ; le libéralisme de Rabaut-Saint-Etienne ; les explosifs au xviii^e siècle ; le général de Ségur ; le pouillé d'Angoulême ; sociétés du Limousin, de Rochefort.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Pierre Boutelleau, Levraud, Nicolas de Lamballe-rie, les Pintault et les Binet de Marcognet ; Jacques de Messy ; Bourru et Guil-
lotin ; Aumandin, principal du collège de Saint-Jean d'Angély ; château d'Ar-
chiac ; romans dont la scène est en Saintonge. *Puymirol*.

BIBLIOGRAPHIE : A — DUV.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

PROCÈS VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 3 décembre 1894 (Bureau)

Admission de dix membres nouveaux.

Le président a reçu, du ministère de l'instruction publique, pour la bibliothèque de la société, le volume *Réunion des sociétés des beaux arts des départements* ; de la société philomathique de Bordeaux, la demande d'envoyer nos publi-

cations à son exposition ; de la société des *Archives historiques de la Gironde*, quatre spécimens d'autographes de personnages illustres de Bordeaux et de la Guyenne, qui seront publiés dans le volume que prépare cette société.

L'inauguration de la plaque commémorative du combat du 19 mai 1402, sous les murs de Montandre, aura lieu au mois de mai, à une date qui sera fixée ultérieurement.

La société donnera vers le milieu de janvier, à Saintes, une séance publique précédée, le même jour, d'une réunion générale de ses membres.

Le président propose, pour l'excursion de 1895, Châteauneuf, Boutteville et Bassac.

M. Audiat fait connaître les motifs qui lui font désirer d'être déchargé de la préparation du *Bulletin*. Le *Bulletin* n'existait pas au commencement ; créé en 1876, il se composait de 16 pages par trimestre ; aujourd'hui, c'est un volume de 500 pages. La tâche est devenue trop lourde et lui fait négliger ses travaux personnels. Le bureau est d'avis d'examiner ce point, qui se complique d'une question financière, dans une séance où sera convoqué le conseil d'administration.

Séance du 10 (Bureau et conseil d'administration)

Il est voté une somme de 200 fr. pour les frais de rédaction du *Bulletin*.

La société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, dans sa dernière séance, a admis comme membres :

MM. Albert Bailleau, ingénieur agronome à Saintes, présenté par MM. Théodore Guillet et Louis Audiat ;

Maurice Bergeot, négociant à Cognac, présenté par M. Joseph Beineix ;

P. Dussouy, licencié en droit, notaire à Cercoux, présenté par M. Louis Audiat ;

L'abbé Aug. Eyssautier, vicaire général honoraire, supérieur de l'institution diocésaine de Pons, présenté par M. Louis Audiat ;

De La Bouralière, ancien président de la société des antiquaires de l'ouest à Poitiers, rue de La Baume, 14, présenté par M. Louis Audiat ;

Adolphe-Jules-Auguste Lequien, A. O., professeur de philosophie au collège de Saintes, présenté par M. Louis Audiat ;

Léon Moinet, membre de la société de géographie de Rochefort, à Rochefort, présenté par M. Louis Audiat ;

Alfred Moncourrier-Beauregard, président au tribunal civil à Saintes, présenté par M. Louis Audiat ;

Pailler, président du tribunal civil à Jonzac, présenté par M. Louis Audiat ;

Le docteur Fernand Rigabert, médecin à Surgères, présenté par M. Denys d'Aussy.

REVUE DE LA PRESSE

Ont reproduit le sommaire du numéro de novembre : l'*Union* de Saint-Jean d'Angély du 8 ; le *Progrès* du 9 ; l'*Echo rochelais* du 10 ; la *Croix de Saintonge*, le *Laboureur* du 11 ; l'*Ere nouvelle* du 15 ; le *Phare des Charentes* et l'*Echo de Jonzac* du 18.

Les *Tablettes des deux Charentes* du 15, répétées par l'*Echo de Jonzac* : « Entre autres choses intéressantes, le dernier *Bulletin* de la société des *Archives historiques de Saintonge et d'Aunis* contient : une notice sur l'odyssée d'une cuve baptismale du XI^e siècle à l'église Saint-Eutrope de Saintes, « qui, dans ses pérégrinations du transept à la sacristie et de la sacristie à la chapelle du Saint-Esprit, a perdu ses jambes » ; un mordant article de M. Louis Audiat sur les changements de noms des rues, cette déplorable et coûteuse manie des municipalités républicaines de notre époque, rappelant par trop les Romains de la décadence ; ceux-ci élevaient en un jour 300 statues à leur empereur et, quand ils l'avaient tué, remplaçaient sa tête par celle de son successeur. Dans le même *Bulletin*, M. le comte de Dienne exhume de curieux documents relatifs au capitaine de Rabar, seigneur de Romegoux, et M. Jules Pellisson publie un historique des *Loges maçonniques de l'Angoumois, de l'Aunis et de la Saintonge* au XVIII^e siècle.

Le *Progrès* du 9 novembre et le *Laboureur* du 11 ont reproduit presque en entier « l'intéressant article » du numéro du 1^{er} novembre : *Changements des noms de rues*.

La *Croix de Saintonge et d'Aunis*, numéros des 9, 16 décembre, analyse le « savant travail de M. Pellisson sur les *Loges maçonniques* ».

Dans la *Revue critique* du 15 décembre, M. Tamizey de Larroque fait l'éloge de notre XXII^e volume, *Cartulaire saintongeais de Vendôme*.

La *Revue poitevine* du 15 novembre cite, dans notre numéro du 1^{er}, le travail de M. Claudin, *Les débuts de l'imprimerie à Poitiers*. « En désaccord avec notre collaborateur M. de La Bouralière, M. Claudin croit pouvoir affirmer que le prototypographe poitevin fut un Saintongeais, Jean Bouyer. Du choc des idées doit jaillir la vérité. Les travaux de deux savants, consciencieux comme MM. de La Bouralière et Claudin, ne peuvent manquer, nous l'espérons bien, de faire la lumière sur une question jusqu'ici controversable et obscure, par cela même des

plus excitantes. » Dans le numéro du 15 décembre, M. de La Bouralière présente quelques observations sur le mémoire de M. Claudin. (Voir ses deux brochures : *Les débuts de l'imprimerie à Poitiers* et *Nouveaux documents*, dont nous parlerons).

—
La *Charente-Inférieure* du 31 octobre et l'*Ere nouvelle* du 22 novembre ont reproduit l'article du numéro de septembre sur l'amiral Bruix.

—
Les *Tablettes* du 17 novembre, répétées par le *Sud-Ouest* de Toulouse du 19, la *Croix de Saintonge* du 25 et autres, ont reproduit la note de notre numéro de novembre sur M. le docteur Pierre-Paul-Émile Roux, qui vient (14 décembre) d'être fait commandeur de la légion d'honneur, note où il faut rectifier, p. 478, § 2, ligne 14^e : « était sœur d'un instituteur de La Rochefoucauld. » (Voir *Le serumthérapie* dans la *Revue encyclopédique* du 20 décembre).

—
Le *Bulletin-Revue* de la société d'émulation de l'Allier d'octobre signale dans notre livraison de septembre « une très originale notice sur le cardinal Thomas, et l'histoire de la Saintonge pendant la guerre de cent ans ».

—
La *Revue historique* de novembre-décembre 1894 note dans notre livraison de septembre : LA M. « La Roche-Courbon (Saint-Allais a imaginé une famille de Courbon depuis Hugues vivant sous Philippe le Bel. En réalité, le fief de La Roche, paroisse de Saint-Porchaire, près Saintes, n'a d'histoire que depuis le xv^e siècle ; au xvi^e, il était possédé par des Gombauld ; Jacques de Courbon épousa en 1575 Jeanne Gombauld, qui lui apporta en dot La Roche, Romette et Romegoux). — L. AUDIAT. *De quelques victimes de la révolution*. — DENYS D'AUSSY. *La Saintonge pendant la guerre de Cent ans* : suite et fin (étude minutieuse et bien documentée. Est-il exact, en parlant de Taillebourg, de rappeler que cette place fut « autrefois témoin des exploits de saint Louis » ?).

—
La *Revue de l'Agenais* de septembre-octobre a publié le sommaire du numéro de septembre.

Les *Études religieuses* du 30 octobre citent dans la *Revue* de septembre : Les arènes de Saintes ; l'église de Fenioux ; Saintongeais devenus évêques ; le cardinal Thomas ; La Roche-Courbon ; quelques victimes de la révolution ; la Saintonge pendant la guerre de cent ans ; et du 30 novembre dans celle du 1^{er} novembre : Cuve baptismale ; Rabar, sur lequel le prochain numéro donnera de nouveaux détails ; les débuts de l'imprimerie ; les loges maçonniques.

L'*Ouest artistique* du 15 décembre mentionne aussi *La cuve baptismale*, et recommande la *Revue*.

Les *Annales du midi* (vi^e, n^o 24 ; octobre 1894) signalent

dans les 4 premiers numéros de la *Revue de Saintonge* pour 1894 : 1^{er} *Les Agesinates*, par M. Audiat. « Sans se prononcer sur l'identification proposée par M. Lièvre et acceptée par M. Bladé, l'auteur suggère une ponctuation différente du texte de Pline, qui mérite d'être prise en considération » ; *Le cimetière de Montierneuf*; *L'inscription de La Barde*; *La première édition du Grand routier de la mer*; *Poltrou de Méré et le chevalier de Méré*; *Les Chérade de Montbron*; *La Touche-Tréville en prison*; 2^e *Touverac*; 3^e *Quelques inscriptions huguenotes*; *La Saintonge pendant la guerre de cent ans*; 4^e Congrès de la société française d'archéologie. « A retenir cet aveu d'un témoin : « Hâte, précipitation, examen superficiel, et fatigue ; on « voit tout, on ne regarde rien. »

A la séance du 13 mars 1893, le président de la société archéologique du Limousin a montré dans notre *Bulletin*, xiii, 79, « une notice élogieuse et émue sur la sœur Louise Chicou... » ; à celle du 29 juillet, il a donné lecture d'un passage d'un article sur les travaux de la société de Limoges, « où M. Audiat loue la municipalité et le conseil municipal de Limoges du concours pécuniaire, constamment donné par eux depuis 25 ans, à la publication des registres consulaires, et propose aux autres corps municipaux de la région, à celui de Saint-Jean d'Angély en particulier, cet exemple d'intelligent patriotisme ; le 29 novembre dernier, il a indiqué dans notre numéro de novembre : *La cuve de Saint-Eutrope* et *Les débuts de l'imprimerie*. Il a enfin donné connaissance d'une lettre du maire de Limoges annonçant que le conseil municipal a voté les fonds pour l'impression du 6^e volume des *Registres consulaires*.

AVIS ET NOUVELLES

Une séance générale de la société des *Archives* aura lieu le 19 janvier au siège de la société, cours National, 89 *ter*, pour les comptes de 1894 et le budget de 1895, pour diverses communications et lectures. Nos confrères sont priés de prendre note de cette convocation.

Le soir, à 8 heures précises, au même local, séance publique de lectures, dont le programme sera indiqué.

Le tome xxiii des *Archives* a été mis en distribution au commencement de décembre. Les souscripteurs peuvent prendre leur exemplaire chez les dépositaires ordinaires.

La société des *Archives historiques*, étant reconnue comme établissement d'utilité publique, a qualité pour recevoir des

dons et legs. Les personnes qui désireraient lui faire quelque libéralité peuvent se servir de la formule suivante : « Je donne (ou lègue) à la société des *Archives historiques de Saintonge et d'Aunis* la somme de _____, nette des droits d'enregistrement et de mutation. »

Nous rappelons que la réunion des sociétés savantes et des sociétés des beaux arts aura lieu le 16 avril. Les manuscrits doivent être adressés au président de la société des *Archives* avant le 10 février, délai de rigueur. Les demandes de cartes à moitié prix devront lui parvenir avant le 20 février.

Dans sa séance du 22 novembre, l'académie française a décerné le prix Jean Reynaud, d'une valeur de 10.000 francs, à notre confrère M. Paul Déroulède, auteur des *Chants du soldat*, et des *Chants du paysan*, dont la *Revue*, xiv, 116, a rendu compte. (Voir *Renouveau charentais*).

Le *Petit journal* du 4 décembre publie un article, *Les poètes patriotes*, qui est l'éloge de M. Paul Déroulède, placé à côté de l'auteur de la *Chanson de Roland*, d'Agrippa d'Aubigné, etc.

Notre confrère, M. Ernest Callot, a obtenu un diplôme d'honneur au concours de cantates ouvert par la société de gymnastique de Périgueux, à l'occasion de la xxi^e fête fédérale de gymnastique.

Par arrêté ministériel en date du 14 novembre 1894, M. Gabriel Audiat, professeur de rhétorique (1^{re} classe) au lycée d'Angoulême, a été nommé professeur de rhétorique (même classe) au collège Stanislas, à Paris, à titre de suppléant de M. Dejole, chargé d'une maîtrise de conférences à la Sorbonne.

Le 10 décembre, conférence à La Rochelle par M. le docteur Pineau. *Les gaspillages financiers*, analyse d'un livre d'un économiste russe, M. Vovicost, qui, entre autres choses, accuse l'orthographe de faire perdre, rien qu'en lettres inutiles, 250 millions de francs par année.

Le 17, M. le docteur Rançon a fait à La Rochelle une conférence avec projections, *La France en Sénégalie*.

Notre confrère M. le marquis de Chasseloup-Laubat en fera une à Rochefort, le 18 février.

Le 19 décembre, a eu lieu, à La Rochelle, la séance publique annuelle de l'académie des belles lettres, sciences et arts, où l'on a entendu M. Beltrémieux sur les travaux de l'académie ;

BULLETIN
DE
LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES
DE
LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

1894-1895

BUREAU

Président : LOUIS AUDIAT, I. ☉, lauréat de l'institut, bibliothécaire-archiviste, rue des Arènes, 6, à Saintes.

Secrétaire : Le docteur LÉON TERMONIA, O. ✱, médecin-major en retraite, cours Reverseaux, 9, à Saintes.

Secrétaire adjoint : ANATOLE LAVERNY, au Coudret, par Saintes.

Trésorier : ARSÈNE DE BEAUVAIS, cours National, 112, à Saintes.

COMITÉ DE PUBLICATION

ANATOLE DE BARTHÉLEMY, ✱, membre de l'institut, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9, à Paris.

Le baron LÉON DE LA MORINERIE, ✱, à Aunay, par Châtenay (Seine), et à Paris, rue Bonaparte, 47.

GEORGES MUSSET, I. ☉, archiviste-paléographe, avocat, bibliothécaire de la ville, rue Gargoulleau, 32, à La Rochelle.

JULES PELLISSON, juge au tribunal civil, rue Victor-Hugo, 76, à Périgueux.

PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE, ✱, correspondant de l'institut, à Gontaud (Lot-et-Garonne).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Edouard AMOUROUX, ancien chef d'institution, rue Saint-Vivien, à Saintes.

Ferdinand BABINOT, notaire, cours National, 28, à Saintes.

Edmond BOILEVIN, négociant, grande rue, 23, à Saintes.

Jules GUILLET, négociant, rue Laroche, 12, à Saintes.

Abel MESTREAU, négociant, rue des Frères, 24, à Saintes.

Le siège de la société des Archives est à Saintes, cours National, 89 *ter*.

RÈGLEMENT. ARTICLE II. La société se compose : 1° de membres fondateurs qui versent, une fois pour toutes, une somme de 500 francs...; 2° de membres qui paient une cotisation annuelle de 13 francs ; 3° de membres perpétuels qui rachètent leur cotisation moyennant une somme de 150 francs....

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

ARCHIVES HISTORIQUES

REVUE

DE LA SAINTONGE ET DE L'AUNIS

XV



PARIS

A. PICARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 82

SAINTES

M^{me} Z. MORTREUIL, LIBRAIRE

RUE ESCHASSERIAUX, 42

1895

M. le docteur Pineau, *Trois mois dans les Alpes* ; M. L. Rouillé, *Des guêpes et des moyens de les détruire* ; et M. Henri Mager, *Voyage dans l'océan indien et le Pacifique*, avec projections.

—
La société d'agriculture, belles lettres, sciences et arts de Rochefort et la société de géographie se sont par une entente heureuse fusionnées, le 17 décembre, sous le titre de *Société de géographie de Rochefort*. Elles ont eu raison ; dans nos villes de second ou de troisième ordre, où les spécialistes sont peu nombreux, il n'y a pas place pour plusieurs sociétés dites savantes. Quand elles ne se gênent, ni ne se jalousent, elles dépensent argent et temps à faire deux fois la même chose, au lieu de réunir toutes les forces intellectuelles et de tirer sur la même corde. Mais deux, trois sociétés exigent deux, trois présidents, deux, trois vice-présidents, sans compter les secrétaires, les trésoriers, les archivistes, les bibliothécaires, etc., double et triple état major. Allez donc parler de fusion à celui qui est tant fier de mettre sur ses cartes de visite : M..., « ex-secrétaire adjoint de la société littéraire et archéologique de Nantua » ! (1).

—
La librairie Damascène-Morgand met en vente au prix de 400 fr. deux ouvrages de Fromentin, *Sahara* et *Sahel* (Paris, Plon, 1879, 2 vol. gr. in-8°, fig.), « superbe édition, dit le catalogue, ornée de 12 eaux fortes par Le Rat, Courtry et Rajon, d'une héliogravure et de 45 figures d'après les dessins de Fromentin ; un des quatre exemplaires d'artiste imprimés sur papier de Chine avec les eaux fortes en quadruple état. On y a ajouté deux beaux dessins originaux de Fromentin à la mine de plomb. Ces dessins portent le cachet de la vente de l'artiste ».

—
Notre confrère, « M. Paul de Fleury, archiviste paléographe, frère de notre distingué collaborateur M. le comte de Fleury », que la *Revue du Bas-Poitou*, p. 444, a fait mourir à Angoulême, se porte bien ; il n'a point de frère. A cela près, la nouvelle est exacte. — Il a été, le 12 décembre, élu vice-président de la société archéologique de la Charente, et M. Chauvet, président.

—
Madame veuve Sauvageot a donné au musée de Rochefort quatre tableaux, dont le portrait de son mari.

(1) Le plus joli spécimen de snobisme littéraire que je connaisse est bien cette lettre circulaire envoyée à tous les journaux de France et de Navarre, par laquelle M. Louis C... notifiât *urbi et orbi* sa démission de secrétaire-adjoint de la société des *Archives*, grave événement que le *Bulletin* avait eu la négligence de ne pas annoncer dans son dernier numéro mais seulement dans le suivant. Je la lis, en effet, dans la *Feuille d'avis de l'arrondissement de Gez*, du 11 juin 1881, dans la *Semaine de Cusset*, du 18, etc.

Dans sa séance du 17 octobre, le conseil municipal de La Rochelle a, sur le rapport de M. Barthe, accordé à M. Laurent, élève de l'école des beaux arts, une subvention de 500 francs pour l'aider à continuer ses études, et 300 francs à M. Nuss, élève de l'institut national agronomique, pour lui permettre de terminer les siennes.

Dans sa séance du 19 octobre, le conseil municipal de Saintes a accordé à M. Vallet, de Saintes, élève de l'école des beaux arts, la subvention de 400 francs qu'elle accordait à M. Morpain, qui a fini ses études musicales au conservatoire.

A l'exposition de Lyon, où nous avons admiré un beau portrait de M^r Petit, archevêque de Besançon, nos compatriotes, MM. Auguin et Rouillet, ont obtenu des prix pour leurs tableaux.

A Cognac, du 25 décembre au 30 mars, exposition annuelle de « La palette cognacaise », réservée aux seuls membres de cette société.

A Rochefort, le salon organisé par M. Guimbelot attire les amateurs. Nous en parlerons dans notre prochaine livraison.

La société de géographie de Rochefort, dans sa séance du 19 novembre, a décidé de rétablir entre les instituteurs ses concours supprimés depuis 1888, en les limitant toutefois aux maîtres et adjoints de l'arrondissement, auxquels serait demandé un travail personnel sur le pays qu'ils habitent. Ainsi se trouve réalisé un désir exprimé dans notre *Bulletin* de juillet 1888, t. viii, p. 301 : «... Vous verrez que nous finirons par savoir exactement tous les buissons du Soudan ou les touffes d'herbe du Sahara, et que nous continuerons à ignorer notre propre commune. Le jour où une société de géographie française appellera les instituteurs à étudier non plus l'Indo-Chine ou Tombouctou, à raconter, au moyen de livres, leurs pérégrinations dans la Bolivie ou sur l'Himalaya, mais à décrire les cantons qu'ils habitent, à parcourir quelques communes en examinant le sol, la culture, la flore ou la faune, voire l'histoire et l'archéologie, ce sera un événement dont on parlera dans les gazettes, un acte original, une nouveauté qu'on raillera sans doute, qui ne laissera pas cependant d'avoir quelque utilité pratique, ne serait-ce que pour les instituteurs et leurs élèves. »

Nous félicitons vivement la société de cette sage mesure ; outre les autres avantages, elle lui fournira « pour son *Bulletin* des mémoires étudiés qui remplaceront avec profit certains articles trop fantaisistes dont nous avons dû quelquefois signaler l'imperfection. Mais pourquoi exclure du concours tout ce qui n'a pas la chance d'avoir un brevet primaire ? Et parce que je n'ai pu arriver, hélas ! qu'au diplôme de bachelier ou de licencié, voire de docteur, me refuserez-vous le droit d'étudier à votre intention la géologie ou l'histoire naturelle de Moëze ou

de Saint-Froult ? De plus, connaissant à fond mon canton de Royan, où j'ai longtemps habité Mornac, me fermerez-vous la porte parce que l'administration m'a envoyé hier à Saint-Georges de Didonne ? Mais ce ne sont là que des détails du programme, qui pourront être modifiés par l'expérience. La mesure n'en est pas moins heureuse.

Le *Peuple* des 14 et 18 novembre, 7 décembre, continue la *Toponymie saintongeaise et poitevine*, III, les rivières ; IV, les bois, les forêts. (Voir plus bas, page 46).

Nous signalons aux amateurs les *Archives de la société française des collectionneurs* d'ex-libris, publication mensuelle fort luxueuse, ornée de nombreuses gravures. (Prix : 18 francs par an ; Paris, 3, faubourg Saint-Jacques). Elle reproduit les pièces rares et curieuses, traite toutes les questions qui se rapportent au livre, reliures, armoiries, blasons, collectionneurs, etc.

L'Argus de la presse, 155, rue Montmartre, à Paris, fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier. On peut s'adresser à lui quand on prépare un ouvrage, étudie une question, s'occupe de statistique, etc.

Une nouvelle revue ajoutée aux 6263 publications périodiques en France existant au 1^{er} mai 1894, *Le monde moderne*, mensuel, illustré, type des magazines illustrés de l'étranger, paraît le 1^{er} de chaque mois, à Paris, chez Quantin, au prix de 18 francs par livraison de 160 pages. La livraison du 1^{er} janvier — premier numéro — a 21 articles inédits, lettres, sciences, arts, musique, encartage et 138 illustrations.

Le 1^{er} novembre, a paru à Saintes le 1^{er} numéro du « journal républicain, *Le vrai peuple* », semi-quotidien, sous la direction politique de M. Eutrope Dupon, député, ancien rédacteur en chef du *Peuple*. Saintes, imprimerie H. Chassériaud. Prix : 12 fr. par an ; 3 mois, 4 francs.

A Saintes, à l'imprimerie Hus, le 1^{er} novembre, a paru le premier numéro d'une feuille mensuelle, « *Le piast des Chérentes*, pilot d'histouère à déghoiset, limet et n'écrit en patois saintonghé. Piarre Beurtechut des Guillots, commune de Charmignat, arrondissement de Sainte, zou rédighe ». Prix : un an, 1 fr. pour la ville ; 1 fr. 25 pour le département ; le numéro, 10 centimes. Le gérant est M. A. Hus, fils, qui zou rédighe étou.

Le 1^{er} novembre, a paru à Baigne (Charente) le 1^{er} numéro d'un recueil bi-mensuel (Prix : 15 francs par an), *La revue illus-*

trée des deux Charentes, sous la direction de M. Ernest Sicard, ancien rédacteur à l'agence Havas.

Le 1^{er} numéro débute par la biographie d'un des hommes les plus remarquables et les plus justement estimés de la Charente-Inférieure, *Le marquis de Dampierre*, président de la société des agriculteurs de France qui compte 12.000 adhérents. Puis viennent *Domaine des Guéris*, histoire d'un domaine constitué à 5 kilomètres de Barbezieux, il y a plus d'un siècle, par l'aïeul paternel de M. Edmond Boutelleau avec différentes pièces de terre achetées 27.366 francs, et qui devait donner, sans augmentation de territoire, des revenus de plus de 16.000 francs ; une *Promenade en mer, fort Boyard, île d'Aix ; le docteur Roux*, avec portraits.

Le numéro du 15 novembre contient avec portraits les biographies : 1^o de notre confrère, M. Maurice Laporte, chevalier de la légion d'honneur, maire de Jarnac-Charente en 1889, où il était conseiller municipal depuis 15 ans, sénateur de la Charente en 1894, né à Limoges en novembre 1842, licencié en droit en 1864, entré cette année même dans une des plus considérables maisons de commerce des Charentes, la maison Bisquit-Dubouché, de Jarnac, dont le chef était Adrien Dubouché, créateur du musée céramique de Limoges, premier maire républicain de Limoges, gendre de Bisquit ; il est devenu en 1889 seul chef de la maison Bisquit-Dubouché ; gendre d'Adrien Dubouché, il a un fils marié à mademoiselle Havilaud, et une fille épouse en 1893 de M. Havilaud, de la famille des Havilaud, célèbres porcelainiers de Limoges ; 2^o de M. Julien Viaud, de Rochefort (Pierre Loti).

Le 4 novembre, a paru à l'imprimerie de M. Ch. Renoux, à Saint-Jean d'Angély, le 1^{er} numéro de la *Gazette de la Saintonge*, illustrée. Prix : par an, 5 fr. ; six mois, 3 fr. ; le numéro, 10 centimes.

M. René Valette a extrait de l'*Ouest artistique* son compte rendu des séances de *La société française d'archéologie à Saintes et à La Rochelle. Notes d'un congressiste*. (Niort, imp. Lemercier, 1894, in-18, 21 pages). Il donne bien la physionomie du congrès.

M. Dumuys a aussi rendu compte à la société archéologique de l'Orléanaise (Voir *Bulletin* de cette société, t. x, p. 537) du congrès de Saintes, où l'on a « visité les restes des merveilleux monuments de l'époque romaine que possède cette ville : les arènes, les thermes et l'arc de triomphe, puis les musées qui renferment des sculptures et des inscriptions aussi nombreuses qu'intéressantes... »

En outre, M. Dumuys « a rencontré au musée de La Rochelle un petit bois servant de marque de fabrique de libraire à Ph.

Pavie, marchand de carton et fabricant de « cartes fines à baston », demeurant à La Rochelle. Ce petit bois, mesurant 15 cent. sur 10, représente les armes de Jeanne d'Arc ».

—
Périodiques imprimés à Saintes au 1^{er} janvier 1895 :

A l'imprimerie Chassériaud : *Vrai peuple, Mode, Echo angérien* ;

A l'imprimerie Gay : *Indépendant de la Charente-Inférieure, Bulletin du syndicat général agricole* ;

A l'imprimerie Hus : *Moniteur de la Saintonge, Recueil de la commission des arts* ;

A l'imprimerie Orliaguet : *Progrès de la Charente-Inférieure, Laboureur et le Rural*, moniteur du syndicat agricole du canton de Châteauneuf (Charente) ;

A l'imprimerie Ribéraud : *Rappel charentais, Libéral de Jonzac, Républicain* de Saintes et l'édition de Ruffec, *Bulletin évangélique* ;

A l'imprimerie Robert : *Peuple, Travailleur, Franche parole*, qui paraît à Saint-Jean d'Angély ; *Union fraternelle des instituteurs*.

Paraissent à Saintes : *Revue de Saintonge et d'Aunis*, imprimée à La Rochelle ; *Moniteur du syndicat agricole*, imprimé à Rochefort.

A TRAVERS LES REVUES

—
Les privilèges des basiliques mineures. Monseigneur X. Barbier de Montault les définit dans une brochure de 8 pages ; ils sont au nombre de six : 1^o le titre, *basilique mineure*, qui remplace celui d'*église*, commun à tous les autres édifices analogues ; 2^o le qualificatif, *sacrosainte*, « basilique sacrosainte de Saint-Pierre de Saintes » ; 3^o la prééminence, droit de prendre rang avant les autres églises, sauf les cathédrales à cause de la présence de l'évêque ; 4^o le pavillon, qui se porte à demi ouvert comme une pyramide aux processions, et reste exposé dans l'église ; 5^o la clochette, qui précède toujours le pavillon ; 6^o la cappa. Deux églises dans le diocèse de La Rochelle et Saintes ont été érigées en basiliques mineures, Saint-Pierre et Saint-Eutrope de Saintes, l'une en 1870, l'autre en 1886. A part les inscriptions qui rappellent le fait, rien ne distingue nos deux basiliques, ni pavillon, ni clochette, pas même la cappa que portait pourtant Léon Bonnet, archiprêtre de Saint-Pierre, décédé en 1885.

—
La *Revue illustrée* du 15 novembre publie *Deux collaborateurs de Bernard Palissy*, qui sont MM. A. Didier et M. Victorien Sardou. M. Moindron nous apprend que tous deux se sont laissé diriger la main chez Allan Kardec par le potier

saintongeais. Les dessins de M. Sardou sont curieux. (Voir à ce sujet *Les œuvres de maistre Bernard Palissy* (1888), tome 1^{er}, p. cxxxviii, la note sur « Victorien Sardou, médium » et sur son ouvrage (1885), « *La maison de Mozart dans la planète Jupiter* sous l'influence spirite de Bernard Palissy »).

Après tant et tant d'articles, après tous les efforts des savants en Poitou et en Saintonge pour établir l'identité du chevalier de Méré, après cette démonstration péremptoire, décisive, victorieuse que l'ami de Pascal, de madame de Maintenon, de Balzac, du duc de La Rochefoucauld, s'appelait Antoine de Gombaut, qu'il était mort à Baussay (Deux-Sèvres) le 29 décembre 1684, ayant possédé Plassac en Saintonge et Méré en Angoumois (Voir *Le chevalier de Méré*, par M. Anatole de Bremond d'Ars (1869) et tout récemment, dans notre *Revue* de 1894, numéro de janvier, l'article *Le chevalier de Méré et Poltrot de Méré*, et antérieurement i, 46, 78, 104, 213, 255, 288, 344 ; ii, 130 ; iii, 37, 97, 360 ; iv, 57, 247 ; xiii, 483), voici un écrivain — c'est la *Revue poitevine* qui signale le fait — qui écrit des livres en Poitou, M. Gabriel Compayré, recteur de l'académie de Poitiers, qui, dans un opuscule, *Galerie française. Vienne* (Paris, Cureau. 1894, in-12), consacre, p. 43, un article au chevalier de Méré, *Georges Brossin*. C'était bien la peine de travailler depuis trente ans, d'entasser dissertations sur arguments, documents sur preuves. Inanité de ce labeur ! Stérilité de ces travaux ! « Depuis le *Dictionnaire historique, littéraire et artistique* (1758), dit la *Revue poitevine* du 15 novembre, tous les écrivains qui se sont occupés du chevalier de Méré l'ont appelé Georges Brossin. Jamais moutons de Panurge n'ont mieux suivi. » Et les moutons de Panurge continuent.

La *Revue des autographes* de décembre annonce la vente à 15 francs d'une pièce sur velin signée (26 décembre 1485) par Pierre Doriole, célèbre homme d'état du x^v^e siècle, chancelier de France, qui prit part à la *Ligue du bien public*, né à La Rochelle en 1407, mort en 1485. Il atteste que Gobert Cadiot, « fermier de la traicte des vins du pays de Xaintonge pour l'année commençant le premier jour de septembre », a versé la somme de 2.000 livres tournois pour être remise à Guillaume du Bec, maître de la chambre aux deniers.

Le filage de l'huile. La question a été, au point de vue historique, traitée ici, t. viii, p. 355, et nous avons, à propos de la brochure de l'amiral Cloué, *Le filage de l'huile sur les brisants de la mer* (1887), montré qu'Aristote, Plutarque et Plinie connaissaient les effets de l'huile pour calmer les flots agités. Dans les *Etudes religieuses* des 15 novembre et 15 décembre,

le P. J. de Joannis expose l'état de la question et l'explication de cette curieuse propriété de l'huile. Il fait en passant justice de cette assertion ridicule d'Alphonse Lefebvre, *L'action de l'huile pour calmer les vagues de la mer* (1868), « que la religion a toujours traité le filage de l'huile de fable et de superstition, parce qu'il retirerait la foi aux miracles ».

Dans le même numéro de novembre, le R. P. Bainvel énumère *Les contre-sens bibliques des prédicateurs*, et ils sont nombreux : *Abyssus abyssum invocat* ; *Laudate, pueri, Dominum* ; *A solis ortu usque ad occasum, laudabile nomen Domini* ; *Sanabiles fecit nationes orbis terrarum* ; *Regnum cœlorum vim patitur... Non plus sapere quam oportet sapere, sed sapere ad sobrietatem* ; etc., qui sont presque toujours traduits contre le sens véritable.

Dans le t. LIV, p. 86 et 389 de la *Revue des questions historiques*, M. de Boislisle avait, sous ce titre, *Paul Scarron et Françoise d'Aubigné*, étudié M^{me} de Maintenon pendant son mariage. Dans le t. LVI (1^{er} juillet 1894), il continue (*Le veuvage de Françoise d'Aubigné*, sa biographie de la mort de son mari au moment où elle acquit Maintenon (1674), et où la terre fut érigée en marquisat par Louis XIV (mai 1688). Dans ce travail, l'auteur fait le tableau de l'hôtel d'Albret et cite un article du *Bulletin*, v, 363, et les lettres d'elle au maréchal d'Albret, publiées dans le t. ix des *Archives historiques de la Saintonge*.

Le même numéro contient de Victor Fournel *Les comédiens dans les armées de la république*, où sont, avec Charles-Philippe Ronsin, biographiés Guillaume-Antoine Noury, dit Grammont, et son fils Alexandre. Né à La Rochelle le 10 juin 1750, acteur à Limoges en 1775, il débuta le 5 février 1779 à la Comédie française, prit une part active au 10 août et aux massacres des prisonniers d'Orléans, fut adjudant général à l'armée des côtes de La Rochelle (juin 1793), chef d'état major, avec son fils pour aide de camp, de l'armée révolutionnaire de l'incapable, féroce et lâche Ronsin, dénonça Biron au tribunal révolutionnaire, fut chargé d'accompagner les victimes de Fouquier-Tinville à l'échafaud, où il monta lui-même avec son fils, plus féroce encore que son père, le 24 germinal an II.

Le *Bulletin de la société Dunoise* (octobre 1894) contient de M. Maxime Beauvillers un article, *Les célébrités de Patay*, c'est-à-dire des notices sur Jacques Richard, né en 1841 à Terminiers, mort le 6 novembre 1861 à Patay, âgé de 20 ans, célèbre par une pièce de vers satirique sur le prince Jérôme en réponse au sujet de vers latins donné au concours général de 1860 ; puis sur Alfred et Paul de Musset, leur père Musset-Pathay. La famille de Musset, originaire du duché de Bar, était venue s'établir au commencement du xv^e siècle peu avant le

siège d'Orléans, aux environs de Blois, Vendôme, Châteaudun, et y avait possédé pendant deux siècles la seigneurie de Patay. Parmi les Musset cités, l'auteur n'a pas nommé Musset, chanoine de La Rochelle.

Le *Bulletin* de la société des amis des sciences et des arts de Rochechouart, n° III du t. IV (juillet 1894), contient de M. Masfrand *Monographie du canton de Rochechouart*, où, parmi « ce qu'il y a à voir à Rochechouart », l'auteur cite, au château, « le cachot, la charpente et la fameuse oubliette ». En effet, s'il y a une oubliette, on peut faire le voyage pour la voir : car Violet-Leduc affirme, et d'autres archéologues avec lui, n'en avoir encore jamais rencontré. Parmi « les hommes illustres de Rochechouart », est mentionnée mademoiselle de Tonnay-Charente, Françoise-Athénais de Rochechouart-Mortemart, marquise de Montespan, née en 1641. Je demanderais donc au docte président de la société de publier l'acte de naissance, ce qui leverait tous les doutes, des biographes la faisant naître à Tonnay-Charente, où, du reste, l'acte n'existe pas.

Le *Progrès de la Charente-Inférieure*, du 16 décembre, reproduit un article de la *Biographie saintongeaise* sur Vacher de Lacase, né à La Rochelle vers 1626, qui, envoyé en 1656 par la compagnie des Indes à Madagascar, rétablit sur son trône la reine dépossédée, l'épousa et gouverna l'île.

La *Quinzaine bourbonnaise* des 1^{er} et 15 décembre publie une relation inédite *De l'expédition en l'isle Minorque par Jacques de Champfeu, capitaine au régiment royal infanterie, qui était de cette expédition*, commandée, on le sait, par un Rochefortais, l'amiral de La Galissonnière, et dont Saint-Jean d'Angély a gardé le souvenir dans le nom de la *rue Port-Mahon*.

Dans le 1^{er} volume de l'ouvrage de M. Crouslé, *Fénelon et Bossuet* (Paris, Charpentier, 1894, in-8°), un chapitre est consacré à la mission de Fénelon en Aunis et en Saintonge.

Au congrès archéologique du mois de juin dernier, M. Emile Travers avait, à La Rochelle, fait connaître David Ferrand, dont M. Héron a publié la *Muse normande* en 5 volumes, 1891-1894. La *Revue critique* du 26 novembre dit du poète : « Son patriotisme s'exalte à la reprise de Corbie sur les Espagnols, à la défaite des Anglais à l'île de Ré, à la nouvelle de la prise de La Rochelle, « la boîte à Perrette », comme il l'appelle, où le roi entra,

Malgré chés remuans et chés lâches gogots.

Les lâches gogots ce sont les Anglais, et les remuans, les

protestants ; ces derniers, il les a en haine, plus encore que les Anglais. »

Le ministre de l'instruction publique a publié dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France* le 1^{er} volume (Paris, imprimerie nationale, 1894, in-4°) de la *Correspondance administrative d'Alfonse de Poitiers*, éditée par M. Auguste Molinier, professeur à l'école nationale des chartes. Une bonne partie du volume concerne la Saintonge, *Littre terre Xanctonie*, La Rochelle, Saintes, Saint-Jean d'Angély, Pons, Bignay, Sablonceaux, Avis, Taillebourg, Embreuil, etc.

M. Ernest Gagnon continue dans la *Revue Canadienne* son importante étude sur *Le fort et le château Saint-Louis à Québec*. La livraison d'octobre parle : 1^o de l'incendie (1796) du couvent et de l'église des récollets où se trouvaient les corps de Frontenac, de Callières, de Philippe de Vaudreuil et de La Jonquière, qui furent alors transportés dans la cathédrale de Québec ; 2^o de l'immigration au Canada de 42 prêtres français : Desjardins, chanoine de Bayeux, doyen de la collégiale de Meung, puis vicaire général de Paris ; Jacques Ladislas de Calonne, frère de l'ancien ministre de Louis XVI, etc. ; et raconte l'émotion produite au Canada par l'assassinat du roi et les autres crimes de la révolution. La fin de ce travail est dans la livraison de décembre.

La livraison de novembre contient en outre une étude sur *Le Play et la réforme sociale* et *Les frères Kirke (1628-1629)*, qui furent en relation avec Champlain au Canada.

Ceux qui voudront se rendre compte de ce qu'était l'administration d'un intendant sous l'ancien régime liront, dans le tome xxxix des *Mémoires de la société archéologique de la Touraine*, le travail important, 437 pages in-8°, de M. F. Dumas, *La généralité de Tours au XVIII^e siècle. Administration de l'intendant Du Cluzel (1766-1783)*, qui a valu à l'auteur le titre de docteur. Conclusion : « La généralité de Tours fut relativement heureuse de 1766 à 1783 ; et il faudra désormais placer l'administration de Du Cluzel à côté de celle de Turgot ; et ils avaient certainement des émules... »

La société agricole... des Pyrénées-Orientales a publié dans son xxxv^e volume (Perpignan, Latrobe, 1894, in-8°) un mémoire très intéressant de Poeydavant sur l'*Intendance de Roussillon*, et une histoire de l'*Ecole centrale de Perpignan (1796-1814)* par M. l'abbé Philippe Torreilles, qui constate l'échec — et le fait est général — de ce mode d'instruction. En 1789, l'université comptait 240 élèves, le collège royal 260. « Or, l'école centrale n'a ja-

mais dépassé le chiffre de 200 élèves et, sur ce nombre, plus de 60 suivent le cours de dessin ; d'autres assistent aux leçons d'une manière plus ou moins régulière ; déclarer qu'une centaine d'enfants sont assidus, c'est beaucoup. Si le pensionnat Gaubert n'avait pas été fondé, on voit ce qu'il serait advenu de la jeunesse roussillonnaise. Le fait était si patent, que le projet de message du directoire exécutif aux Cinq Cents, rédigé en l'an vi, déclarait nécessaire la fondation du pensionnat, l'école centrale étant « désertée par l'effet des anciens préjugés », de plus « le fanatisme prenant des forces et combattant avec fureur les institutions républicaines ». Sans doute l'école centrale ne fut qu'un externat, mais nous avons vu que le plan d'études ne tenait nul compte des croyances catholiques et que les professeurs les combattaient sans cesse par leurs exemples et leurs leçons. Il n'en fallait pas davantage pour effaroucher, à juste titre, les parents chrétiens. »

M. Frantz Funck-Brentano, bibliothécaire à l'arsenal, où il a classé et inventorié les archives de la Bastille, a examiné à son tour l'homme au masque de fer. Dans un très savant article de la *Revue historique* de novembre-décembre, après avoir écarté toutes les hypothèses plus ou moins vraisemblables, un fils d'Anne d'Autriche et de Mazarin, un frère jumeau de Louis XIV, le duc de Montmouth, le duc de Beaufort, le patriarche Avedick, le comte de Keroualze, un espion, Nicolas Fouquet, un jacobin fou, Louis de Oldendorf, un élève des jésuites qui, à 12 ans, avait composé deux vers latins contre ses maîtres, le lieutenant général Vivien Labbé de Bulonde (Voir xiii, 474, et xiv, 28), Eustache Dauger arrive, au moyen de nouveaux documents, à conclure, comme Roux-Fazillac, Delort, Armand Baschet, Carlo Botta, Marius Topin, Paul de Saint-Victor, Camille Rousset, Chéruel, Depping, que l'homme au masque de fer, ainsi désigné parce qu'il portait un léger velours noir sur la partie supérieure du visage, était en réalité le comte Hercule-Antoine Mattioli, secrétaire d'état du duc de Mantoue, enlevé par ordre de Louis XIV qu'il trahissait en même temps que son maître, enfermé à Pignerol, aux îles Sainte-Marguerite, puis à la Bastille, où il mourut le 19 novembre 1703.

M. Gabriel Demante, professeur honoraire de la faculté de droit de Paris, publie dans le *Recueil de l'académie de législation de Toulouse*, t. XLII, 1893-1894, p. 126-219, *Etude sur les gens de condition main-mortable en France au XVIII^e siècle*. C'est surtout la thèse de Voltaire à propos des serfs du Mont-Jura qu'examine le savant jurisconsulte. Il conclut : « Au commencement la main-morte a été l'organisation du travail agricole... L'affaire des habitants du Mont-Jura, ces esclaves des moines, comme on affectait de les nommer, cette affaire n'a été qu'un prétexte. Voltaire s'acharnait aux moines ; mais il visait

plus haut ; il voulait atteindre l'église catholique dans toute sa hiérarchie et toute sa doctrine... »

La *Mode, gazette régionale de la famille* (Saintes, 1^{er} novembre) contient un article, *Visite à Chenonceaux*, où l'on énumère les divers possesseurs du château : le connétable de Montmorency ; Henri II, qui en fit cadeau à Diane de Poitiers ; Catherine de Médicis, qui la contraignit de l'échanger contre Chaumont, et qui le laissa par testament à la femme de son fils Henri III, cette Louise de Lorraine de Vaudemont, si pieuse et si digne d'un meilleur sort ; et l'on ajoute : « Louise de Vaudemont mourut à Chenonceaux en 1601, après y avoir donné l'exemple de toutes les vertus. » Me trompé-je ? Et pourtant j'ai lu, de mes propres yeux lu son acte de décès sur les registres paroissiaux de Moulins. C'est qu'en effet elle s'était retirée à Moulins, comme plus tard cette autre veuve, M^{me} de Montmorency ou la femme de Fouquet disgracié. Elle y fit un testament, le 28 janvier 1601 où elle prend les qualités de veuve douairière de France et de Pologne, duchesse de Bourbonnais, de Berry et d'Auvergne, comtesse de Forez, haute et basse Marche et dame de Romorantin, et y mourut le lendemain.

ERRATUM. — T. XIV, p. 432, ligne 19, lire : « *Tractatus de horis canonicis*... qui appartient aux presses *parisiennes*. »

ACTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

Le 17 octobre, est décédé à Paris, à l'âge de 62 ans, le peintre Jean d'Alheim. Il était né en Russie et appartenait aux plus anciennes maisons de ce pays : les Ismailoff, les Olénine, les Romanoff, les Lwoff, les Balawenski, les Bakounine. Son grand-père, français, avait, paraît-il, émigré en 1792. Depuis longtemps J. d'Alheim suivait les expositions de Paris ; ses œuvres eurent beaucoup de succès au salon de 1865 et à l'exposition universelle de 1878 (mention honorable). Cette année-là, et en 1885, il vint à Fouras passer les beaux jours d'août et de septembre ; ses études de marine étaient magistralement brossées et sa palette d'une grande harmonie. Plusieurs vues du littoral d'Aunis figurent, à son nom, au catalogue du salon de Paris ; mais son exposition la plus remarquable fut celle du cercle des arts libéraux en avril 1884, où l'on comptait 82 tableaux peints en Dalmatie, à Naples, à Capri, à Venise, etc. D'Alheim connaissait et aimait à parcourir, sac au dos, tous les rivages de l'Europe. Au château du Treuil-Bussac, se trouve son souvenir du golfe Juan, dont on admire surtout la lumière du ciel et la so-

bricité des tons du midi. Le motif est bien simple : deux enfants cherchent des oursins sur la plage, à marée basse, en face d'un vieux fort aux murailles croulantes. Des chardons roux et un pied de coquelicot couvrent ces pierres ensoleillées. Au loin, la mer bleue, et plus loin la ligne plus foncée du rivage d'Antibes. Cette simplicité est vraiment grandiose.

Sa femme, M^{me} Jeanne Limosin d'Alheim, peignait la figure, et dans leur atelier de la rue Vaugirard, meublé à la mauresque, se rencontraient des personnalités connues, comme Alphonse Daudet, André Lemoyne, Willette, Tony Révillon, le chirurgien Paul Segond, etc.

Jean d'Alheim est mort d'une bronchite aiguë, le 13^e jour de sa maladie. Les tristesses de la vieillesse, comme dit son amie, tristesses qu'il redoutait tant, lui ont été épargnées.

C'était non seulement un peintre, un artiste, mais encore une grande intelligence.

A. DUPLAIS DES TOUCHES.

Le 26, est décédé à Groison, commune de Saint-Symphorien, près de Tours, âgé de 54 ans, Louis-Marie-Léon Palustre de Montifaut, né à Saivre (Deux-Sèvres), le 4 février 1838, de François-Léon Palustre, capitaine d'infanterie, et de Marie Daguin, et époux de Marie-Augustine-Félicie-Marguerite Palustre. Il appartenait à la famille Palustre en Poitou, qui a formé plusieurs branches, celle de Montifaut, et celle de Virzais, encore représentée à Saintes. Directeur honoraire de la société française d'archéologie, président de la société archéologique de la Touraine, membre non résidant du comité des travaux historiques, etc., Palustre était un de nos plus éminents archéologues par son vaste savoir, l'originalité de son esprit et ses heureuses découvertes. Il avait été fait chevalier de la légion d'honneur par décision du 8 avril 1893.

M. X, — on dit que c'est un directeur de société archéologique, — en annonçant cette mort dans l'*Indépendant* du 1^{er} novembre, a fait ainsi son éloge funèbre : « On sait que M. Palustre a publié un ouvrage consacré aux monuments de la Saintonge. C'est de lui que nous avons la description la plus complète de l'église de Lonzac. Ajoutons d'ailleurs qu'il n'avait jamais vu cette église quand il éleva en son honneur ce monument *littéraire*, qui fait autorité dans le monde... savant. »

Or 1^o Palustre n'a jamais « publié d'ouvrage consacré aux monuments de la Saintonge ». Il n'a écrit sur la Saintonge que dans le *Bulletin monumental* (1874, p. 703), six lignes. *Le vandalisme à Saintes* (1), au sujet de l'église Sainte-Marie, et, dans

(1) « L'œuvre de destruction est accomplie, et l'église Notre-Dame de Saintes n'existe plus que de nom. Sa belle façade elle-même est percée de fenêtres,

ses trois grands in-folio de la *Renaissance*, donné 23 pages aux monuments, non de la Saintonge seulement, mais de toute la Charente-Inférieure, y compris La Rochelle et Ré ; 2° il n'a jamais « décrit l'église de Lonzac » ; 3° ce que l'auteur appelle un « monument littéraire » en l'honneur de Lonzac, c'est, avec une eau forte de M. Sadoux, un total de 27 lignes sur l'origine du style de cette église. Et l'expression « monument littéraire » qui « fait autorité dans le monde... savant », est d'une ironie délicate. *La renaissance en France* est une œuvre particulièrement remarquable, et a justement valu à l'auteur la croix. Faisons de l'esprit, mais à propos.

Les autres grands périodiques ont tous déploré cette mort prématurée et justement loué cet infatigable travailleur. Voir notamment, dans la *Gazette des beaux arts* du 1^{er} décembre, un article de M. Ary Renan : « La disparition d'un homme tel que fut notre collaborateur Léon Palustre fait une brèche sensible dans la forteresse de l'érudition nationale ; c'est comme si un fleuron se détachait d'un édifice très respecté et laissait un trou béant... »

Le 2 novembre, est décédé à Saintes, âgé de 79 ans, Louis-Frédéric-Eugène Bodin, chanoine honoraire, ancien curé-doyen de Saint-Eutrope où il avait succédé à André.

Né à Saint-Jean d'Angély, le 24 août 1814, de Louis Bodin et de Jeanne Caillaud, élève du petit séminaire de Saint-Jean d'Angély, du grand séminaire de La Rochelle, ordonné prêtre le 21 mai 1837, il fut professeur à l'institution diocésaine de Pons, à la pension Chenuau à Saintes, curé de Floirac de 1839 à 1841, vicaire de Saujon pendant 4 années sous Delany qui avait servi comme sous-officier ; en 1845, à la mort de Godet, curé du Gua où il fonda une école de garçons confiée aux frères de Saint-Gabriel, un petit hôpital qui ont disparu depuis, et une école de filles encore dirigée par les sœurs de la doctrine chrétienne ; nommé en 1861 curé de Saujon, où, devant l'opposition de la municipalité, il ne put prendre possession ; nommé alors, comme dédommagement, par Landriot chanoine honoraire et curé de Saint-Eutrope à Saintes, où il fut installé le 1^{er} octobre 1862.

Ce choix, fait dans un moment d'irritation, n'était pas heureux ; c'est ce que raconte un de ses panégyristes dans un journal de Saintes : « Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier », et tel qui réussit à la campagne échoue à la ville. « Eu égard à son caractère, à ses goûts, à ses habitudes, ajoutait-il (Voir *Moniteur de la Saintonge* du 11 novembre), l'abbé

ouvertures, etc. Mais si les archéologues et tous les gens de goût sont dans la désolation de tant de barbarie, le conseil municipal, en revanche, ne se sent pas d'aise, et se réjouit bien haut du triste succès qu'il a remporté. Lisez plutôt le compte rendu suivant. » C'est le compte rendu de la séance du conseil municipal du 23 juillet 1874. (Voir *Annales municipales* de 1894, page 91).

Bodin n'était pas propre à occuper un tel poste. » Il avait du zèle, il prêchait bien. Il fonda une cloche en 1863, posa dans la crypte deux plaques commémoratives, garnit de statues dix des niches du sanctuaire, et commença ainsi la décoration de l'église haute continuée par ses successeurs les lazaristes, qui ont dallé l'église haute et basse, garni la nef de verrières, etc., sans compter l'érection en insigne basilique, puis la fondation d'école, d'ouvroir, salles d'asile, etc., supprimés depuis, au grand détriment des pauvres.

Avec ce vif désir de bien faire, Bodin sut bientôt se créer des inimitiés ; des difficultés avec son conseil de fabrique survinrent. « En outre, ajoute son biographe, il avait fait son familier et son confident d'un jeune homme qui ne méritait pas sa confiance, et qui devint son mauvais génie. » L'évêque Thomas, à qui Landriot avait dit : « Je vous laisse une épine au pied, Saint-Eutrope », intervint et ne fut pas obéi.

Une décision du 27 mai 1868 lui enleva son titre de doyen, qui fut transféré au curé de Saint-Vivien. On nomma comme vicaire administrateur le curé de Bussac, Gout, depuis curé doyen d'Ars en Ré jusqu'en 1886, mort au Canada. « Son entourage lui fut nuisible ; il se créa des embarras, et pour les accroître on ne se fit pas faute de lui venir en aide. » Il perdit successivement le droit de prêcher, puis de confesser, enfin de dire la messe. Le curé frappé en appela à Rome. Pendant un mois il recouvra son titre de curé de Saint-Eutrope et l'administration de sa paroisse ; au bout de ce temps il devait donner sa démission et être pourvu d'une cure équivalente. Loulay ne lui parut pas suffisante ; ce qui fut ainsi jugé à Rome. Enfin, après bien des délais et des ennuis, il fut convenu que Bodin aurait une pension annuelle de 1.500 francs et une indemnité de 2.000 francs. L'évêque lui offrit de lui rendre ses pouvoirs s'il voulait s'établir ailleurs qu'à Saint-Eutrope. Il refusa. (Voir *Analacta juris pontificii*, 126^e livraison, col. 878, juillet 1875). Il vécut dès lors dans la solitude et l'abandon. « Relégué dans le silence et l'oubli, à peine le voyait-on de temps en temps apparaître dans les sentiers déserts qui avoisinent la ville, ou, au déclin du jour, dans l'intérieur de la cité, avançant lentement, le chapelet à la main et la prière sur les lèvres, semblable à quelqu'une de ces ombres errantes et proscrites dont parle le poète italien. Ainsi vécut ou plutôt ainsi languit, durant de longues années, l'ancien curé de Saint-Eutrope. »

M^{sr} Ardin lui rendit le pouvoir de prêcher, et en 1891 rétablit à l'*Ordo* son titre de chanoine honoraire. A son lit de mort, devant les curés des quatre paroisses de la ville et celui d'Ecurat, il protesta que les accusations odieuses dont il était victime étaient de pures calomnies. Il n'est pas moins vrai qu'avec un peu de condescendance il eût évité ces rigueurs exagérées. Par suite d'un faux sentiment de sa dignité, par erreur de son jugement, il s'obstina, résista, lutta là où l'obéissance eût mieux valu pour lui et pour d'autres, et pendant près de vingt ans traina une exis-

tence pénible pour lui-même, sans grande utilité pour le prochain.

Dans ses dernières années et durant tout le cours de sa longue maladie, il reçut les soins empressés de M. le docteur Termoina, qui voulait ainsi lui payer sa dette de reconnaissance, se souvenant que le vicaire de Saujon avait jadis, chez son oncle le curé Delany, appris les premiers éléments de latin au futur médecin major du 123^e régiment d'infanterie.

Le 7, est décédé à Chavoy (Manche), son village natal, dans sa 88^e année et 49^e de prêtrise, Jean-Baptiste Resbeut, né le 6 mars 1812, ordonné prêtre à Coutances le 6 juin 1846, vicaire à Notre-Dame de Rochefort; curé de Mérignac, canton de Montlieu, le 15 juin 1847; curé de Chatenet en 1850 jusqu'en 1878, où, fatigué par l'âge, il se retira dans son diocèse.

Le 8, est décédé à l'hôpital militaire de La Rochelle, à l'âge de 31 ans, Georges-Raymond Mas-Leod, lieutenant en premier au 14^e bataillon d'artillerie. Parmi ses ancêtres du côté maternel, il comptait Alexandre-Henry de Musset, M. de Bonaventure, qui fut lieutenant du roi et gouverneur de La Rochelle de 1754 à 1760. M. l'abbé Renaud, chanoine de La Rochelle, aumônier de l'hôpital militaire, a fait l'éloge du défunt. (Voir la *Croix de Saintonge* du 18.

Le 8, est décédé à Saint-Jean d'Angély, âgé de 61 ans, Auguste Jacob, architecte, conducteur des ponts et chaussées en retraite, président du bureau des marguilliers, né à Rochefort en 1823, depuis de longues années fixé à Saint-Jean. Il est l'auteur d'un plan de Saint-Jean d'Angély, et du *Code atlas* (Voir *Bulletin*, xiv, 237). A l'église, M. l'archiprêtre Bardon a fait l'éloge du chrétien dévoué, et au cimetière, M. Fromaget, son ami, a loué ses qualités. Les deux discours ont été publiés par l'*Union conservatrice* du 15.

Le 9, est décédé à Saintes, dans sa 60^e année, Louis-Paul François Drilhon, agent d'affaires, correspondant du *Nouvelliste* de Bordeaux, ancien notaire à Saintes où il avait succédé à son père et où il eut pour successeur M. Patronnier de Gandillac, depuis juge de paix, et M. Bertrand des Brunets. Fils de Mathieu-Benjamin Drilhon, décédé en 1864 à Saintes, et d'Angélique-Victoire-Mélanie Duquesne, il était neveu 1^{er} de Paul Drilhon, avocat renommé, dont le fils unique Jean-Marie-Paul Drilhon, décédé à Saintes le 20 décembre 1877, ancien notaire, eut de Marie-Elisabeth Leesemberg, morte à 61 ans le 24 novembre 1879, trois fils et trois filles, M^{mes} Musset, Julien-Laferrière et Léger; 2^e d'Eutrope Drilhon, décédé à Barbezieux; 3^e de P.-S. Drilhon, avoué à Saintes, décédé en 1866, époux de M^{lle} Patour, dont est

issu M. Paul Drillhon, ancien avoué, marié à M^{lle} Marie-Adélaïde Béraud, de La Rochelle, dont postérité. (Voir *Bulletin*, xiii, 237). Le défunt, marié à M^{lle} Suzanne-Marie Hamon, laisse trois fils et une fille.

Le 9, est décédé subitement à Saintes, dans sa 73^e année, Victor-Adolphe Petit, officier de l'instruction publique, professeur honoraire, 2^e adjoint au maire de la ville de Saintes, président de la délégation cantonale, membre du bureau d'administration du collège, de la commission administrative de l'hospice. Né au Château d'Oleron, le 10 mai 1822, de Jacques-Barthélemy Petit et de Caroline-Antoinette Burgt, il entra à l'école normale des instituteurs de Poitiers en 1838, et fut nommé, à la sortie, instituteur à Nieul-Saint-Sornin, ensuite au collège de Saint-Jean d'Angély ; il vint, en 1856, comme professeur de français au collège de Saintes, où il passa 28 ans jusqu'à sa retraite le 1^{er} octobre 1884. De bonne heure veuf de Julie-Zorilla Etourneau, il avait vécu avec sa mère morte à Saintes il y a quelques années seulement.

Aux élections municipales du 4 mars 1884, Petit fut élu le 13^e par 1.539 voix sur 2.536 votants, et réélu le 1^{er} mai 1892 aussi le 13^e par 1.658 voix sur 2.978 votants ; il fut nommé adjoint par 13 voix sur 27 votants le 15 mai suivant. Dans sa réunion du 10, le conseil municipal a décidé que ses funérailles seraient faites aux frais de la commune selon l'usage établi pour les membres de la municipalité qui meurent dans l'exercice de leurs fonctions, malgré les protestations du *Rappel charentais* des 11 et 14, du *Peuple* du 16 et du *Travailleur* du 17, qui ont écrit que rien ne motivait ces honneurs exceptionnels. Deux discours ont été prononcés sur sa tombe, l'un par M. Paul Brunaud, premier adjoint, qui, au nom du conseil municipal, a loué son zèle dans ses fonctions d'adjoint et son assiduité, et par M. Justin Laurent, successeur de Petit au collège, et conseiller municipal, qui a vanté ses qualités pédagogiques. « Comme le général sorti des rangs qui a conquis tous ses grades à la pointe de son épée, ainsi Petit parcourut-il toute l'échelle des récompenses universitaires, depuis l'humble mention honorable des débutants et la médaille d'argent jusques aux palmes d'or, à côté desquelles, s'il eût assez vécu, nous aurions sans doute vu briller l'étoile de l'honneur. A défaut d'éclat, que les circonstances amènent le plus souvent, sa vie offre l'exemple, peut-être plus difficile à réaliser, d'une continuité ininterrompue dans le bien simplement accompli. C'est pourquoi nous espérons que la terre lui sera légère, et que, dans un autre monde, ses vertus lui seront comptées. » Ces deux discours ont été publiés par l'*Indépendant* du 15.

Le 11, est décédé, à Bordeaux, à l'âge de 72 ans, succombant à une longue maladie, le docteur Jean-Adam-Ernest Berchon, chevalier de la légion d'honneur, médecin principal de la ma-

rine en retraite, ancien directeur du service sanitaire de la Gironde à Pauillac, secrétaire général de la société archéologique de la Gironde, ancien président de l'académie de Bordeaux, etc. Il fut un des membres les plus actifs de la société des belles lettres, sciences et arts de Rochefort, et l'un des fondateurs de la société amicale des anciens élèves de Pons, dont il fut le président. Poète et archéologue, il cultivait à la fois l'histoire et la préhistoire, les lettres et les sciences. Ses travaux sont nombreux et divers, toujours sérieux. C'était un homme charmant, très instruit, très serviable, et grand admirateur de nos publications. Il laisse une foule de mémoires et inachevée son histoire de Clément V. Il était frère de M. Auguste Berchon, négociant à Cognac, et neveu de Berchon, qui fut curé de Cognac et vicaire général d'Angoulême. A ses obsèques, l'institution de Pons était représentée par son nouveau supérieur, M. l'abbé Eyssautier, et un groupe d'élèves.

Le 20, est décédé au palais de l'institut, à Paris, dans sa 54^e année, Jean-Jacques-François de Bechon, comte de Causade, conservateur à la bibliothèque Mazarini, chevalier de la légion d'honneur, officier de l'instruction publique, auteur d'une *Histoire littéraire*, grecque, latine et française, d'une édition des *Œuvres* d'Agrippa d'Aubigné avec Réaume, etc.

Le 6 décembre, est décédé à Saintes et a été inhumé le 8 à Préguillac, dans la sépulture de famille, Georges-Louis de Gonzague-Gédéon Besnard, âgé de 70 ans, né à Préguillac, de Joseph-Jean-Jacques Besnard, notaire et de Pélagie Bonhommeau. Notaire (1854-1860) après son père, il fut plusieurs années maire de cette commune et président du conseil de fabrique de Saint-Eutrope, pendant que cette paroisse était desservie par les lazaristes. Il s'était marié, le 12 mai 1857, à Marie-Thérèse-Françoise Baudry, fille de Jean-François Baudry, notaire à Mirambeau, dont trois enfants : 1^o Marie-Jean-Louis, décédé le 10 septembre 1872 ; 2^o Marie-Georges-Joseph, décédé le 26 mars 1870 ; 3^o Marie-Thérèse, mariée le 3 août 1883 à Paul-Marcel-Henri Drillhon, avocat à Saintes, ancien commissaire de la marine. Il avait un frère Jean-Louis Besnard, receveur de l'enregistrement, décédé en 1849, et il laisse une sœur, M^{lle} Isaure Besnard. C'est à cette sœur, c'est à sa famille que Préguillac doit la restauration de son église, la fondation et l'entretien d'une école de filles dirigée par les religieuses de l'Immaculée Conception. Il a voulu que toutes les cérémonies religieuses fussent faites à Préguillac.

Le 6, est décédé à La Rochelle, âgé de 76 ans, Amédée-Yves-Henri Creuzé, directeur des contributions indirectes en retraite. Il fut surnuméraire à Niort en 1842, contrôleur à Marennes et à Saintes, contrôleur-principal à La Rochelle en 1857, à la place de son père, inspecteur à Niort, directeur dans les

Landes en 1872, puis dans la Vendée, admis en 1883 à la retraite. Sur sa tombe M. Genebrias, directeur des contributions directes à La Rochelle, a prononcé son éloge qu'a publié la *Charente-Inférieure* du 12. Il avait épousé M^{lle} Bellet, de Magézie, près de Saintes. Il a légué 50.000 fr. aux pauvres de La Rochelle.

Le 11, est décédé à Rochefort, âgé de 55 ans, Louis-Adolphe Ringue, chef de bataillon d'infanterie de marine en retraite, *, conseiller municipal, époux de Clézia-Marie-Madeleine Vadi, né le 23 janvier 1839 à Recouvrance (Finistère) de Jean-Prosper et d'Eulalie Sébastienne Poullain. Il s'était engagé le 9 février 1859.

Le 14, est décédé à Barbezieux, âgé de 67 ans, Pierre-Armand-Bathilde Loze, conseiller municipal depuis 1878, adjoint au maire depuis 1888, I. O., caissier de la société vinicole de Barbezieux (il avait reçu une médaille d'honneur du ministre du commerce pour 36 ans de services dans cette maison), administrateur de la caisse d'épargnes, délégué cantonal, membre de la commission administrative du collège, des écoles communales et de l'hôpital, membre de plusieurs sociétés. Né à Tarbes le 16 mars 1827, il est venu à 9 ans à Burie ; à 12, il est retourné à Tarbes où il a fait ses études, puis est revenu dans notre contrée qu'il n'a pas quittée depuis. Il a été quelque temps caissier de la société vinicole de Saintes. C'est lui qui, sous le nom de Cadet Réjouit, publiait de temps à autre ces récits humoristiques en patois saintongeais qui avaient tant de succès. M. le docteur Meslier, maire, a prononcé son oraison funèbre.

II. — MARIAGES

Le 8 mai, a été célébré à Paris, en l'église de Saint-Philippe du Roule, le mariage de M. Hubert-Marié Priqué de Guippeville, fils d'Alexandre Priqué de Guippeville et de M^{lle} de Chevreuse, petit-fils de Gabriel Priqué de Guippeville et de Jeanne-Adélaïde de Larrard, avec M^{lle} Adèle Fontan. Les témoins du marié étaient : son frère, M. Charles Priqué de Guippeville et son neveu, M. René Vétillard du Troché, fils de Henry Vétillard et d'Hélène Priqué de Guippeville, mariés en 1869 ; et de la mariée : M. Charles Petit, conseiller à la cour de cassation, son oncle, et M. Pierre Fontan, son frère.

Le 22, a été célébré en l'église Sainte-Clothilde, à Paris, le mariage de M. Pierre Merveilleux du Vignaud, ingénieur des mines, secrétaire de la direction de la compagnie des forges et chantiers de la Méditerranée, fils de M. Emile Merveilleux du Vignaud, ancien premier président à la cour d'appel de Poitiers, et de M^{lle} de La Bajonnerie, frère de M. Jean Merveilleux du Vignaud, lieutenant de vaisseau, et neveu de M. Charles Mer-

veilleux du Vignaud, ancien premier avocat général à Angers, ancien député de la Vienne, et de Paul-Eugène Merveilleux du Vignaud, ancien zouave pontifical, décédé à Poitiers, âgé de 59 ans, le 17 octobre 1893, époux d'Aglaé Bréhard, avec M^{lle} Anne-Marie de Rorthays, fille du comte Alfred de Rorthays et de Marthe de Montaignac, fille elle-même de l'amiral de Montaignac, ancien ministre de la marine.

Pour les Merveilleux, qui ont formé les branches de Mortafond et du Vignaud, voir *Études sur la ville de Saintes*, page 98. Armes : *D'azur à la sirène d'argent, tenant de ses deux mains ses deux queues de poisson.*

Le 19 juillet, a été bénite à Reims l'union de M^{lle} Jeanne-Françoise-Marie-Joséphine-Henriette Dières-Monplaisir, née à Ludes, arrondissement de Reims, le 19 septembre 1869, de Georges Dières-Monplaisir, propriétaire à Roncé-les-Bains, près La Tremblade, et de Marie-Anne-Philomène Abelé, décédée, avec M. Charles-Marie-Eugène Heidsieck, né à Reims, le 4 septembre 1855, de Charles-Camille, négociant en vins de Champagne, et de M^{me} Amélie Henriot.

Les Dières, que l'on trouve, au milieu du XVII^e siècle, à Pont-l'Évêque, mais dont le berceau semble être ailleurs qu'en Normandie, sont venus se fixer en Saintonge à la fin de ce même siècle, dans la personne de Pierre Dières, fils de Marin Dières, chirurgien-major des armées du roi, décédé à Pont-l'Évêque le 21 mai 1708, et de Marie Goguet, fille de Denys-Jacques, trésorier de France et maire de La Rochelle.

Pierre Dières, écrivain extraordinaire de la marine à Rochefort à compter du 1^{er} juillet 1691, fut par la suite promu commissaire dans ce même port, fonctions qu'il conserva jusqu'en 1740. De son mariage, à La Rochelle, le 27 novembre 1698, avec Catherine Mitifeu, « fille d'honorable homme Vincent Mitifeu, receveur des deniers de monseigneur L'admiral », et de dame Marie Rivière, sont issus trois enfants : 1^o Pierre, qui suit ; 2^o Marie-Madeleine, qui épousa Jean-Baptiste du Pin de Bélugard, capitaine de vaisseau, chevalier de Saint-Louis ; 3^o Jean-François, qui fut curé de Fouras de 1738 à 1752.

Pierre Dières, sieur de La Grolière, avocat au parlement de Bordeaux, fut commissaire de la marine à Rochefort de 1721 à 1765. Marié à Elisabeth Laplanche, fille d'Étienne, ancien juge consulaire à la bourse de Saintes, et de Jeanne Le Goivre, il eut d'elle cinq enfants : 1^o François-Pierre Dières, sieur de Bonnefontaine, commissaire de la marine à Rochefort de 1751 à 1777, qui épousa Thérèse de Bonnegens des Hermitans, dont un fils, Georges, décédé à Saintes le 28 novembre 1853 ; 2^o Charles-Marie, qui périt en mer ; 3^o Marie-Magdeleine, mariée à Jean-Joseph de Riouffe, lieutenant de vaisseau, par la suite directeur du port de Rochefort, chevalier de Saint-Louis. Leur fille unique, Marie Magdeleine, épousa Jean-Baptiste Prévost-Sansac,

marquis de Traversay, qui devint ministre de la marine en Russie; 4^e Marthe-Françoise, qui s'unit à Louis-Claude de La Révol, lieutenant de grenadiers au régiment de la Martinique; 5^e Georges Dières, sieur de Monplaisir, sous-commissaire de la marine à Saintes de 1757 à 1791. Sa femme et belle-sœur, Françoise-Perpétue de Bonnegens des Hermitans, donna le jour à : *a* François Dières-Monplaisir, qui s'unit à Marie-Anne-Agathe-Victoire de La Charlonnie; *b* Marthe, mariée à Charles-Abraham Richard; *c* Marie-Perpétue, épouse de son cousin, Georges Dières-Bonnefontaine; *d* Joseph Dières-Monplaisir, d'abord commissaire de la marine à Saintes, puis trésorier des invalides à Rochefort, où il mourut, laissant de sa femme, Marguerite Raimbeaux, quatre enfants: 1^o Jean-Joseph-Théophile Dières-Monplaisir, qui succéda à son père dans la trésorerie des invalides de la marine et épousa Marie-Louise d'Espesailles, fille d'Alexis et d'Elisabeth Madey d'Escoublant; 2^o Marie-Adèle, veuve de Jean-Nicolas-Henri Devillers, receveur principal des douanes; 3^o Alexis Dières-Monplaisir, décédé en 1867, curé-doyen de Saint-Martin de Ré; 4^o Louis-Georges Dières-Monplaisir, sous-commissaire de la marine en retraite, chevalier de la légion d'honneur, époux de Louise Emery et aïeul de la mariée du 19 juillet.

Le 29 septembre, a été béni à La Rochelle par monseigneur Coullié, archevêque de Lyon, lié avec la famille du futur, le mariage de Joseph-Marie-Théodore Doreau, lieutenant au 31^e d'infanterie, fils de M. Doreau, ancien chef d'état major au 5^e corps d'armée, avec Marthe-Esther-Camille Le Provost de Launay, petite-cousine de l'ancien député des Côtes du Nord, Auguste-Louis-Marie Le Provost de Launay, sénateur en 1887. Les témoins étaient pour la mariée : MM. Henri Gon et Auguste Le Provost de Launay, et pour le marié : MM. Louis-Etienne Bodin et Auguste-Joseph Dassier.

Le 2 octobre, à Saujon, a eu lieu le mariage de M. Marie-Joseph-Yves Bouleuxraye, propriétaire à Laval, avec M^{lle} Marie Thérèse-Alice Alefsen de Boisredon.

Le 9, a été célébré, en l'église Notre-Dame de Royan, le mariage de mademoiselle Marguerite Guément, petite-fille de M. Dumas, notaire honoraire, juge de paix du canton de Royan, avec M. Jean Paillet, lieutenant de vaisseau, chevalier de la légion d'honneur.

Le 16, a été béni, en l'église de Saint-Louis de Rochefort, par M. le chanoine Bouquin, archiprêtre, le mariage de M. Jean-Baptiste-Antoine Rambaud, capitaine d'artillerie de marine, professeur à l'école militaire de l'artillerie et du génie, né

né à Lyon le 22 juillet 1865, fils de Jules-Léon Rambaud, professeur de droit, demeurant à Grenoble, avec M^{lle} Angèle-Désirée-Renée-Marie Lecorre, née à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), fille de M. le docteur Emile-Désiré Lecorre, médecin en chef des colonies, et de Pauline-Émilie-Angèle Guillouzo. Témoins du marié : MM. Thibaudier, directeur des constructions navales, et Nortier, colonel d'artillerie de marine ; de la mariée, ses oncles MM. François Lecorre, d'Ablon, et Pierre Malmanche, de Rennes.

Le 5 novembre, a été béni, à la cathédrale de La Rochelle, par M. Millon, secrétaire général de la congrégation de la mission, ancien supérieur du grand séminaire, oncle du marié, le mariage de M. Alfred-Marie-Théodore Nadeau, de l'île d'Oleron, avocat à la cour d'appel de Poitiers, avec M^{lle} Jeanne-Olympe Brossard.

Le 10, a été béni, au temple de La Rochelle, par M. le pasteur Soulié, le mariage de M. Louis-Georges Brunet, capitaine au 123^e d'infanterie, avec M^{lle} Valérie-Adèle Lejoindre, fille du colonel de ce même régiment. Les témoins étaient pour l'époux : son frère, M. Brunet, capitaine trésorier au 57^e régiment d'infanterie, et M. le général Chédeville, commandant la 69^e brigade, à La Rochelle ; pour l'épouse : MM. le général Larchey, commandant le 18^e corps d'armée, et Petsch, ingénieur en chef des ponts et chaussées et des chemins de fer de l'état. M. d'Orbigny, maire, a prononcé une charmante allocution.

Le 14, a été béni, en l'église Saint-Augustin, à Paris, le mariage de M. Jean Boutaud de Lavilléon, lieutenant au 5^e régiment de cuirassiers, fils de Denys-Hippolyte-Léon, décédé le 3 mai 1891 (Voir xi, 251), et de Claire Otard de Lagrange, frère d'Hippolyte-Raymond de Lavilléon, né en 1857, capitaine de dragons, qui a épousé, le 20 mai 1890, Jeanne-Eugénie-Louise Archambaud de Beauce, avec M^{lle} Antonia Sanchez de Novillas. (Voir x, 265).

Le 20, a été béni, en l'église de Chérac, par monseigneur Fulbert Petit, archevêque de Besançon, le mariage de M. Louis Texier, receveur-rédacteur de l'enregistrement à la direction des domaines à Montauban, fils de M. Texier, receveur du bureau de bienfaisance de Saint-Jean d'Angély, avec M^{lle} Sicaud.

Le 18 décembre, a été bénite, en l'église Saint-Vivien de Saintes, l'union de M. Auguste-Alexandre-André, dit Sander — abrégé

viation en hollandais du mot latin *ALEcsander* (1) — Rang des Adrets, attaché au ministère de l'intérieur, ancien conseiller de préfecture de la Nièvre, né à La Rochelle, le 16 mars 1863, d'Alexandre Rang des Adrets, décédé à Saint-Mandé (Seine) le 13 janvier 1871, et d'Eulalie-Cécile Benoit, demeurant à Montfort-l'Amaury (Seine-et-Oise), avec M^{lle} Marina-Marquerite Huvet, née à Saintes le 17 juillet 1872, petite-fille de Frédéric Mestreau, négociant à Saintes, conseiller général de La Tremblade, conseiller municipal de Saintes, député, sénateur de la Charente-Inférieure, décédé le 19 septembre 1891, et de Marie-Eugénie Philippon, décédée le 19 août 1860 (Voir *Bulletin*, XI, 353); elle est fille de Louis-Anatole Huvet, négociant, conseiller municipal de Saintes, conseiller général de la Charente-Inférieure, et de Jeanne-Eugénie-Emilie-Noémi Mestreau, mariée le 24 avril 1871, décédée le 24 novembre 1882, laissant un autre enfant, Frédéric-Charles-Joseph Huvet.

Les Huvet sont une ancienne famille de Saintes. Un Huvet était secrétaire de Léon de Beaumont, évêque de Saintes, neveu de Fénelon. Nicolas Huvet eut de Françoise Lahaye Jean-Frédéric-Charles Huvet, né en 1742, notaire à Saintes de 1772 à 1810, mort le 28 décembre 1835, âgé de 93 ans. Il avait épousé, le 26 août 1776, Françoise-Thérèse Limal, tante d'Arsène Limal, avocat, puis juge au tribunal, maire de Saintes; il eut Charles-Philippe de Néri, né en 1781, qui géra l'étude de son père de 1810 à 1826, puis fut juge de paix à Saintes, conseiller municipal en 1814 et mourut le 22 août 1857. Il fut marié en 1803 à Louise-Henry Paillot, née le 19 août 1783, d'Etienne-Joseph, et de Dorothee Buisson; elle appartenait à une branche de la famille Paillot de Beauregard et du Cormier, et mourut à Saintes le 11 août 1838. D'eux naquirent neuf enfants :

1^o Marie-Louise, née le 20 septembre 1806; 2^o Agathe-Charlotte, décédée le 15 février 1806; 3^o Marie-Charles-Henry, né le 3 février 1808, mort le 10 novembre de la même année; 4^o Louis-Charles, né à Saintes le 11 mars 1810, mort à Lagrange en 1888, marié à sa cousine Marie-Jeanne-Eglé Paillot, de Chaniers, dont il a eu : a Adeline, morte en 1858; b Mélodie, épouse de M. Eugène Jambu, directeur des contributions directes à Niort; c Louis-Anatole; 5^o Auguste-Philippe de Néri, né à Saintes le 23 avril 1812, mort en 1861, lieutenant de vaisseau, chevalier de la légion d'honneur, époux de Caroline Jean, de Taillebourg, dont il a eu : a Gabriel, né en 1849, maire de Taillebourg, décédé en 1890, époux d'Amélie Berton, dont deux enfants : Maurice et Marie; b Maurice, conseiller d'arrondissement à

(1) Rang (Alexandre, *vulgo* Sander), naturaliste, officier au corps royal de la marine, directeur du port d'Alger, membre correspondant de l'académie de La Rochelle, né à Utrecht en 1784, auteur de plusieurs ouvrages, et entre autres, avec J.-Ferdinand Denis, de *l'Histoire de la fondation de la régence d'Alger*, Barberousse (1837).

Montbazou (Indre-et-Loire); c Marie-Louise, épouse d'Albert Goureau, à Paris; 6° Paul-Philippe de Néri, né à Saintes le 11 janvier 1814, mort en 1859, capitaine de dragons, marié à Stéphanie Raverot, dont un fils; 7° Charles-Marie-Louise, née à Saintes le 1^{er} février 1816, mariée à Adolphe Seguin, percepteur des contributions directes à Rochefort, dont une fille; 8° Marie-Agathe-Augustine, née à Saintes le 5 janvier 1819, mariée: a à Elie Lebeau, chirurgien de la marine de première classe, officier de la légion d'honneur; b à M. Juin de Baissé; 9° Etienne-Victor, né à Saintes le 3 septembre 1824, négociant à Cognac, marié le 4 juin 1851 à Amélie-Honorine-Julie Gros, née le 7 mars 1831, à Marennes, de Elie Gros, de l'Orléanais, * et de Saint-Louis, capitaine d'infanterie, décédé à Marennes le 19 octobre 1830, et de Marie-Julie Manseau, à Saintes, d'où: a Marie, veuve de Gaston Gandolfe de Neuville, qui a une fille Renée, mariée à M. Maurice des Paillerets; b Marie-Antoinette, épouse de M. Maurice de Jarnac de Garde-Epée, dont Guy, Georges et André.

Les témoins étaient pour la mariée ses oncles, MM. Abel Mestreau, négociant à Saintes, et Eugène Jambu, à Niort, et pour l'époux MM. Augustin d'Ariste, ancien député, à Lescar, et William Romieux, agent de change à La Rochelle.

ARCHÉOLOGIE

LA TOUR DE PONS

L'escalier qui, depuis 1886, s'enroulait autour de la tour féodale de Pons, est enfin tombé dans les premiers jours de décembre sous les injonctions réitérées du ministre de l'instruction publique et des beaux arts. N'eût-il pas été plus facile et moins dispendieux de ne pas le laisser construire? (Voir VIII, 265). Dès le début, le comité des monuments historiques, opposé à sa construction, avait déclaré qu'il défigurait le monument et que, si la municipalité continuait à le bâtir, il le lui ferait démolir. Combien d'années de luttes pour arriver à ce résultat!

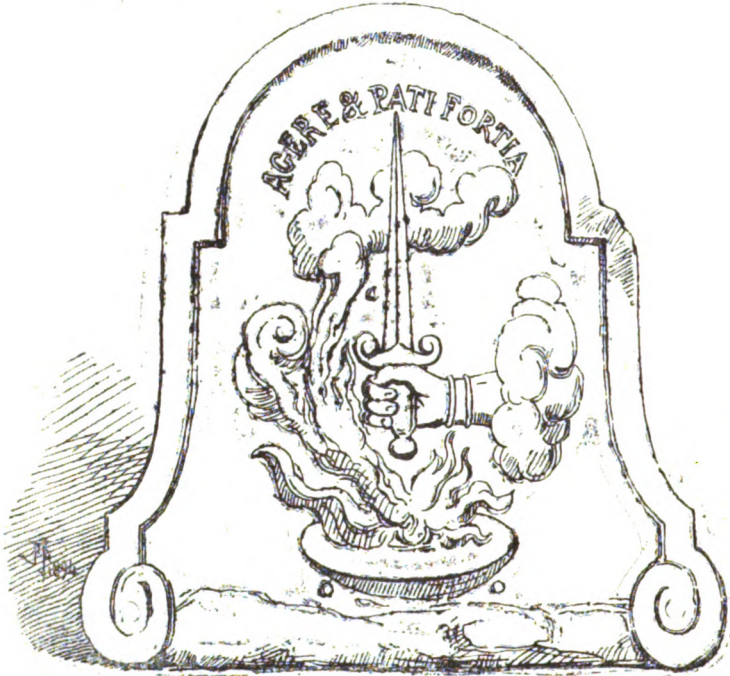
MURAILLE GALLO-ROMAINE A SAINTES

Rue du Bois d'Amour, à Saintes, au pied du grand bâtiment qui fut le séminaire, on a rencontré un fragment de mur romain de 4 mètres d'épaisseur. C'est certainement le mur d'enceinte de la cité gallo-romaine, qu'indique le plan dressé par La Sauvagère.

PLAQUE DE CHEMINÉE

Au château du Treuil-Bussac, commune de Fouras, M. Duplais des Touches a fait placer dans sa salle de travail une pla-

que de cheminée en fonte (xvi^e siècle) du poids de 72 kilogrammes, haute de 0^m85 et large de 0^m87 à la base. Elle a été achetée à Rochefort en octobre 1890. Le dessin que nous donnons est du possesseur.



UNE INSCRIPTION SUR LES JOUBERT DE BARRAULT

Il est question, plus bas, page 53, des Jaubert ou Joubert de Barrault en Guienne. Étaient-ils les mêmes que ceux de Saintonge ? On l'a nié. Saint-Allais, *Nobiliaire universel de France*, xvii, p. 352-421, après avoir donné une filiation suivie des « Jaubert de Périgord, en Angoumois et en général dans toute la Guienne », cite, parmi les branches de la maison de Jaubert dont on n'a pu trouver jusqu'à présent de jonction avec les précédentes : 1^o celle des Jaubert des Vallons, dont nous avons parlé xv, 146, et qui ont des armes différentes, puis « les seigneurs de Jaubert de Saint-Christophe en Angoumois » — lisez *Saintonge* — enfin « les seigneurs de Jaubert de Barrault », dont « le nom était écrit ordinairement *Jaubert* et non pas *Joubert* ; et leurs armes étaient : D'or à la croix de sable chargée de 6 coquilles d'argent ». Il ajoute : « La différence des armoiries ne peut fournir un argument contraire, puisqu'il paraît constant que les seigneurs de Jaubert de Barrault avaient été chargés de porter les

armes de l'ancienne maison de Barrault, à laquelle ils avaient succédé en épousant Séguine de Lugagnac ».

Ce qui pourrait donner quelque poids à la thèse de la commune origine, c'est une inscription qui est au-dessus de la porte du logis de Saint-Christophe en la commune de Restaud, près de Saintes :

LAIGLE ET	SEY TV VEUX
LES DEVX FE	DES IOVBERT
RS SONT LE	ENSVIVRE
S ARMES DES	LA VERTEV
IOVBERT.	PANSE AN CE
ET LES TESTE	VX DE BARAVX
DE LION CEVS	ET COMME IL
DE LACHAN	S ONT VESCEV.
BRE.	

Entre ces deux inscriptions est un écusson, empâté par le badi-geon, où l'on parvient pourtant à distinguer un aigle, des fers de lance et une tête de lion. Ce sont, en effet, les armes des Joubert, que le *Nobiliaire* de La Rochelle décrit ainsi : *D'argent à l'aigle au vol abaissé de sable au 1^{er} canton, et 2 fers de lance d'azur posés l'un au 2^e canton, l'autre au 3^e, ainsi qu'elles sont sculptées sur la pierre ; seulement au 4^e canton est la tête de lion.* Les armes des La Chambre sont : *D'azur au chevron d'or accompagné de trois têtes de lion arrachées d'or, 2 et 1.*

Le logis, une maison à simple rez-de-chaussée, a dû être construit, du moins la porte, dans la première moitié du XVII^e siècle si l'on en juge d'après le style de l'ornementation. Il y a du reste à cette époque une alliance des deux familles. En 1632, François Joubert épousa Marie de La Chambre.

Voici la courte généalogie qu'a dressée Saint-Allais, XVII, 404 : François de Jaubert nommé en 1532, 1539, eut de Jeanne Vigier Méry ou Emeri, qui épousa, par contrat du 27 janvier 1563, Madeleine de Rabaine, dont vinrent François qui suit, Jean et autre François. François de Jaubert épousa, le 16 avril 1595, Marguerite de Conis, dont il eut François, m^e du nom, qui, de sa femme Marie de La Chambre mariée le 26 avril 1632, eut François-Alexandre, époux de Jeanne Fresneau par contrat du 20 octobre 1664 (1).

Le distique, assez obscur du reste :

Si tu veux des Joubert ensuivre la vertu,
Pense à ceux de Barrault et comme ils ont vécu,

(1) Je trouve le 15 juin 1727, inhumée en l'église de Chermignac, demoiselle Marie, âgée de 20 ans, fille de François-Alexandre Joubert, écuyer, seigneur de Saint-Christophe et de Lombrière, et de dame Jeanne de Montalembert, demeurant en son logis noble de Saint-Christophe, paroisse de Restaud. En 1731, Marie-Angélique Joubert de Saint-Christophe est marraine à Chermignac avec Hyacinthe Dohet. A Restaud, est parrain en 1638 François-Alexandre Joubert de Saint-Christophe, fils de François Joubert, écuyer, sieur de Chaillot. Je laisse de côté tous les Joubert que j'ai cités dans les *Etudes et documents sur la ville de Saintes*, pages 63-65.

prouve bien qu'au commencement du *xvii^e* siècle les Joubert de Saint-Christophe croyaient être des Joubert de Barrault, puisqu'ils invoquaient leurs ancêtres, « ceux de Barraux ».

VARIÉTÉS

I

LES CHANGEMENTS DE NOMS DE RUES

(Voir *Revue*, xiv, 415).

Il faudra, je crois, avoir dans chaque livraison de la *Revue* une rubrique spéciale : Changements des noms de rues. Nous avons, au jour le jour, indiqué ceux qui parvenaient à notre connaissance. Continuons.

I. — A ROYAN

Le conseil municipal de Royan, dans sa séance du 3 décembre, a décidé de donner le nom du président Carnot au boulevard qui va de Foncillon au boulevard de Cordouan.

II. — A LA TREMBLADE

Le conseil municipal de La Tremblade, pour reconnaître les généreux efforts de M. l'abbé Barbotin, curé de la paroisse, qui a travaillé 25 ans, dans une commune à moitié protestante, à construire une magnifique église dont, le 21 juin dernier, *M^{sr} Bonnefoy* a fait la consécration, « considérant que M. Barbotin, en consacrant sa vie à une œuvre dont il savait ne pas devoir rester propriétaire, a fait preuve du plus pur désintéressement et s'est conduit en bon citoyen », a décidé à l'unanimité d'appeler « place abbé Barbotin » la place située devant l'église.

Il est un autre Trembladais qui a bien mérité d'avoir son nom sur une plaque de rue, André Lételié. Le conseil municipal ferait bien de s'en souvenir.

III. — A SAINTES

Le conseil municipal de Saintes, dans sa séance du 15 novembre dernier, a modifié ainsi les voies et places :

Cours Lemercier, la partie du cours National comprise entre l'hôtel de France et l'octroi de la route de Rochefort ; *avenue Jules Dufaure*, la partie qui s'étend du passage à niveau de la rue Saint-Palais jusques et y compris la route de Saint-Jean d'Angély, vers La Grève ; *avenue du haras*, l'espace compris entre le bureau d'octroi de Malakoff et le haras ; *avenue Jourdan*, la route de Cognac, à partir du passage à niveau jusqu'à l'octroi ; *rue de l'Ormont*, la route située derrière la gare et les nouveaux ateliers des chemins de fer ; *rue du Pérat*, toute la route de Bussac, depuis la caserne jusqu'au passage à niveau situé vers L'Ormont ; *rue Frédéric Mestreau*, l'ancien chemin

n° 34, c'est-à-dire l'espace compris entre la rue du Pérat et la cour de la gare ; *petite rue Pont-Amilion*, l'espace qui s'étend de la maison de M. Menudier au jardin de M. Jossand ; *rue Denfert-Rochereau*, la rue du quartier des Beaupeux et prolongement de la rue Denfert-Rochereau ; *rue Bassompierre*, la rue qui va de l'avenue Gambetta, le long de la maison Fragnaud, à la rue Bassompierre ; *rue Desmortiers*, la rue connue actuellement sous le nom de rue de Ballanche ; *rue Bernard*, la rue du champ de foire, entre l'hôpital et la Providence ; *rue de l'ancien Palais*, la rue actuelle du Palais ; *rue du Coteau*, la petite rue qui va de la rue Croix-Melon à celle des Arènes ; *rue Montlouis*, celle qui va de la rue des Notre-Dame au chemin de Montlouis, à l'intersection de la rue Adolphe Brunaud ; *rue Lacurie*, le chemin, aujourd'hui construit, qui va de la rue Saint-Eutrope, en face l'octroi, jusqu'à la maison Niox, aux arènes ; *rue Bourignon*, l'espace compris entre la maison Niox, aux arènes, et la rue Saint-Macoux ; *rue Pierre de Bremond d'Ars*, la rue qui va de l'avenue Gambetta, en face de l'école Nicolas Lemercier, à la rue Desmortiers (ancienne rue de Ballanche) ; *rue de l'Ormeau*, le prolongement de la rue actuelle jusqu'au bureau d'octroi de la route de Chaniers ; *esplanade du Capitole*, la place qui se trouve devant la Providence ; *rue Pallu de La Barrière*, la rue actuellement connue sous le nom de Croix-Melon ; *rue Cu villier*, la rue actuellement connue sous le nom de rue des Chanoines.

*
* *

Quelques mots sur les nouveaux saints du calendrier municipal ne seront peut-être pas inutiles ; les uns sont célèbres, quelquefois trop, d'autres ne le sont pas assez.

BERNARD. Pioche-Fer Bernard, ci devant André-Antoine Bernard des Jeuzines. « Athée déclaré et irréconciliable ennemi de tout ce qui pouvait rappeler un culte, dit Charles Nodier (*Souvenirs de la révolution*, 1, 298), il s'étoit empressé d'échanger ses deux prénoms d'Adrien-Antoine contre les mots qui concouroient avec eux dans le ridicule calendrier de l'acteur Romme, et ceux-ci étoient Pioche et Fer (1). On n'auroit pas mieux trouvé pour caractériser le terrible Bernard. »

Le même écrivain, qui l'avait vu à Besançon, le dépeint ainsi : « Bernard étoit un homme de cinq pieds neuf pouces, d'une cinquantaine d'années, dont la taille étoit droite et très menue, le port roide et assuré, la physionomie d'une impertur-

(1) Il y a une petite inexactitude. Bernard avait reçu au baptême, le 23 juin 1751, les prénoms d'André et d'Antoine qui étoient ceux de son père, André Bernard, notaire royal à Corme-Royal, et de son parrain, Antoine Mallet, procureur au présidial de Saintes. (Voir *Bulletin*, ix, 62). En outre *Pioche*, 10 frimaire, correspond bien à saint André, 30 novembre ; mais *Fer* est le 23 nivôse, 13 janvier ; et la Saint-Antoine tombe le 17 janvier, 27 nivôse.

bable austérité que n'avait jamais égayée un sourire. Ses yeux étoient ardents, ses sourcils noirs, son teint bilieux et bronzé, sa maigreur effrayante. Il avoit le parler bref et sévère, sans élégance et sans chaleur, mais non pas sans je ne sais quelle autorité menaçante qui résultoit de l'ensemble de sa redoutable personne. » Fauchet, député du Calvados, le burine ainsi : « Bernard est un squelette animé ; c'est la mort vivante. Une bile trois fois recuite entoure son cœur d'une espèce de silex. » Et tout récemment, M. Alphonse Aulard, dans ses *Lundis révolutionnaires* du journal *La Justice* (18 mars 1889), parlait de « ce pauvre hère de Bernard, ce fantoche ; c'était un personnage d'assez mince étoffe, caractère grincheux, corps malade, intelligence médiocre ».

Prudhomme, dans son *Histoire des erreurs, faits et crimes de la révolution*, vi, 89, a un chapitre, *Précis historique des crimes commis à Dijon sous le proconsulat de Bernard de Saintes*. « Il s'y établit (dans la maison Micault), avec toute sa famille qu'il traînait après lui pour la faire vivre sur le produit de ses dilapidations. Il augmente même son domestique de quatre individus... Les objets de consommation furent surtout ceux sur lesquels il étendit sa vorace rapacité. On cite particulièrement que dans l'espace de 60 jours, il s'est bu plus de mille bouteilles de vin des meilleures qualités. » Il écrivait : « Mon coup d'essai ici (à Dijon) a été de prendre gîte dans la maison du Crésus Micault, président du parlement, et j'ai eu assez bon nez : car outre que la cave est meublée de fort bon vin, il s'est trouvé quelques petites armoires qui m'ont mis dans le cas de confisquer ce superbe hôtel au profit de la nation... J'envoie chercher le maître à Luxeuil pour le faire juger émigré. »

M. Armand Lods a consacré un volume à Bernard : *Un conventionnel en mission. Bernard de Saintes* (1888). C'est d'après sa correspondance et les pièces officielles qu'il le montre dans toute sa laideur. (Voir dans le *Bulletin*, ix, 61, un compte rendu de cet ouvrage fait surtout de documents).

Le château du duc de Wurtemberg subit les dilapidations de Bernard ; les tombeaux sont violés, et les cadavres restent trois jours sans sépulture ; les meubles sont mis en vente, et lui se fait adjuger ceux qu'il préfère. A Montbéliard, il fait main basse sur toutes les caisses, conservant une partie de l'argent pour ses dépenses personnelles. Les églises sont dépouillées, et il mande à la convention qu'il « boit dans cette coupe jadis dite vine... consacrée jadis à l'imposture ». Le 20 brumaire an II, il « requiert le procureur général syndic de la Haute-Saône, de faire conduire à Montbéliard la guillotine qui est à Vesoul dans le plus bref délai ; le requiert aussi d'en faire faire une autre sur le champ ». Le 4 frimaire, il écrit : « La citoyenne guillotine ainée fait ici merveille. Avec un petit bout d'avis que j'ai fait imprimer et dans lequel je l'invoque, les coffres se remplissent. » Dans une autre lettre, il parle encore de l'ancienne guillotine, « la sœur ainée, destinée à raccourcir les amis des prin-

ces et des rois. » Il dénonçait son collègue Augustin Robespierre comme modéré. Parmi ses victimes, citons : la famille Micaud de Courbeton et les deux Trudaine, ingénieurs, seigneurs de La Leu et de La Jarrie, amis d'André Chénier.

Après thermidor, il fut incarcéré à la prison des Quatre Nations.

Le *Journal de la Côte d'Or* du 8 germinal an III lui disait : « Tu peux te flatter d'être l'un des monstres les plus cruels qu'ait jusqu'à ce jour produits l'univers ; et il ne t'a manqué, pour être en tout l'égal de ton ami Carrier, que le temps et les circonstances. » Hamel, *Histoire de Robespierre*, III, 404, s'exprime ainsi : « Il y avait dans le département de la Haute-Saône un représentant nommé Bernard, qui usait de procédés semblables à ceux de Carrier et de Fouché, aux noyades et aux mitraillades près, et qui faisait enfermer par centaines de malheureux paysans coupables d'avoir assisté à la messe ou entendu les vêpres. »

Voilà, à mon avis, un citoyen dont on aurait bien fait de ne pas réveiller le souvenir, et qui mérite peu de donner son nom à une rue, à l'égal de Jourdan, Dufaure ou Lemercier.

* *

BOURIGNON. François-Marie Bourguignon, dit Bourignon, né en 1752 à Saintes, où il mourut en 1793, « rimeur, botaniste, antiquaire », lieutenant-colonel de la garde nationale, professeur de rhétorique au collège, puis principal. Il créa (1787) le journal en Saintonge, et l'archéologie. (Voir sa biographie, VIII, 200, ou en tête du *Catalogue du musée de Saintes. Antiquités*).

* *

PIERRE DE BREMOND D'ARS. Pierre-René-Auguste, comte de Bremond d'Ars, baron de Saint-Fort sur le Né, seigneur d'Orlac et de Dompierre, né le 16 décembre 1759 à Saintes, où il est mort le 25 février 1842, député de la noblesse de Saintonge aux états généraux. Il avait réuni dix volumes de matériaux pour l'histoire de Saintes, qui furent perdus pendant son absence. Il protégea Bourignon qui lui a dédié son premier ouvrage, *Amusemens littéraires* (1778). Maire de La Chapelle des Pots, conseiller d'arrondissement, il créa la société d'agriculture de Saintes. fit partie de la société d'archéologie, forma un riche médailler, qu'il a légué à la ville de Saintes. (Voir VIII, 203).

* *

CUVILLIER. Jacques-Philippe Cuvillier, contre-amiral, C. *, né à Rochefort le 21 avril 1774 de Gabriel-Marie, médecin de la marine, et de Rose-Marie-Anne Vallier, fille de Jacques-Philippe Vallier, commissaire de la marine. Il décéda le 31 août 1857, âgé de 83 ans, à Saintes, rue des Chanoines, où il habitait depuis sa mise à la retraite, époux de Marie-Ursule Beiderlenden. Son grand-père, Gabriel-Marie Cuvillier, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, échevin de Niort, avait épousé Marie Vaslet, dont : 1^o Anne-Marie ; 2^o Gabriel-Marie, marié le 28 juin

1773. Aspirant en 1786, enseigne en 1792, lieutenant de vaisseau en 1803, capitaine de frégate en 1804, de vaisseau en 1819, il fut nommé contre-amiral le 1^{er} mars 1831.

* *

DESMORTIERS. Louis-*Déterville* Desmortiers, né à Thors, canton de Matha, le 30 avril 1799, fusillé par les Prussiens le 11 octobre 1870, à Persan, commune de Jouy-le-Comte, arrondissement de Pontoise ; avoué pendant sept ans à Saintes (1825-1832), rue de La Souche, dans la maison qui est en face de la maison d'Archiac ; juge d'instruction à Paris jusqu'en 1869. (Voir *Bulletin*, VIII, 126, et XIV, 421, et *Un héros saintongeais*, par Philippe Rondeau).

* *

DUFAURE. Jules-Armand-Stanislas Dufaure, né à Saujon le 4 décembre 1798, mort à Rueil le 27 juin 1881, avocat, député de Saintes en 1834, conseiller d'état en 1836, ministre des travaux publics en 1839, ministre de l'intérieur en 1848, de la justice en 1871, sénateur, membre de l'académie française en 1863, sept fois ministre, président d'honneur de la société des *Archives*. (Voir *Bulletin*, III, 113).

* *

JOURDAN. Jean-Baptiste Jourdan, maréchal et pair de France, né à Limoges en 1762, mort en 1833. Sa fille a épousé Jean-Baptiste-Nicolas Lemercier. (Voir plus bas).

* *

LACURIE. Victor-Auguste-Scipion, dit Joseph-Louis, Lacurie, chanoine honoraire de La Rochelle, archiprêtre honoraire de Cilicie, chorévêque de Chaldée, chanoine de Smyrne, officier d'académie, secrétaire de la société d'archéologie de Saintes, président de la commission des arts de la Charente-Inférieure, inspecteur de la société française d'archéologie, auteur de plusieurs ouvrages, né à Pons en 1799, mort à Saintes le 31 mars 1878. Sous-diacre le 2 mars 1822, diacre le 23, prêtre le 13 octobre, il fut successivement vicaire à Saint-Eutrope et desservant de Varzay, curé de Restaud le 1^{er} janvier 1825, de Corme-Royal et de Soullignottes le 2 janvier 1828, professeur de philosophie au grand séminaire en octobre 1835, aumônier (1844-1864) du collège de Saintes où il enseigna la philosophie de 1853 à 1863. (Voir *L'abbé Lacurie*, par l'abbé Eutrope Vallée, 1880 ; et *Bulletin de la société des Archives*, I, 168).

Lacurie a eu du zèle, un zèle qui ne fut pas toujours éclairé ; il a écrit des livres dépourvus de critique ; et fait des restaurations où il y aurait à redire, témoins ses constructions dans la crypte de Saint-Eutrope, où l'on refait, plus mal, et défait ce qu'il avait fait.

* *

LEMERCIER. En donnant au prolongement du cours National le nom de cours Lemercier, c'est au maire actuel de Saintes que

le conseil municipal songeait. Mais pour respecter un sentiment de modestie, il a décidé de supprimer le nom d'Anatole et d'inscrire seulement Lemer cier. Il rappellera ainsi le souvenir d'une famille qui, pendant deux siècles, a rendu des services à la ville de Saintes.

I. Jean Lemer cier, lieutenant général de l'amirauté de Saintonge. Son fils est le suivant :

II. Jean-Elie Lemer cier, lieutenant criminel au présidial de Saintes (1727-1776). D'Anne Lecercler il eut

III. Louis-Nicolas, né en 1755, lieutenant criminel en 1776, député du tiers aux états généraux, au conseil des Cinq-Cents, sénateur en 1799, comte de l'empire en 1808, pair de France en 1814, mort à Paris en 1849. La nouvelle école de Saint-Palais, à Saintes, inaugurée en 1893, a reçu le nom de Nicolas Lemer cier. De son mariage avec Marie Pannetier il eut : 1° Louis-Augustin, comte Lemer cier, lieutenant-colonel, député de Domfront (1827-1842), pair de France en 1845, sénateur en 1852, né à Saintes le 22 juin 1787, mort le 5 mai 1864. Il légua à la ville de Saintes un certain nombre de tableaux qui ont été le commencement du musée. (Voir *Catalogue du musée Lemer cier* par M. Dangibeaud (1894), et t. xiv, p. 77) ; 2° Jean-Baptiste-Nicolas qui suit ; 3° Virginie-Marie, mariée en 1818 à Jules de Croze, dont postérité.

IV. Jean-Baptiste-Nicolas, vicomte Lemer cier, né à Saintes en 1789, enseigne de vaisseau, lieutenant de dragons en 1809, lieutenant-colonel d'état major, maire de Saintes, président du conseil général de la Charente-Inférieure, député de l'arrondissement de Cognac (1842), au corps législatif (1852), mort à Saintes en 1854. Il avait épousé une fille du maréchal Jourdan, dont il a eu

V. Jean-Louis-Anatole Lemer cier, *, né au Coudret (Seine-et-Oise) en 1822, attaché d'ambassade à Naples en 1842, à Lisbonne en 1844, au ministère des affaires étrangères en 1846, officier de la garde nationale en juin 1848, conseiller général de la Charente-Inférieure en 1850, député en 1852, maire depuis 1871, député, président du conseil général, auteur des *Etudes sur les associations ouvrières*, etc. (Voir pour plus de détails *Etudes et documents sur la ville de Saintes*, p. 114).

* *

MESTREAU. Eugène-Frédéric Mestreau, né à Saint-Georges d'Oleron en 1825, décédé à Saint-Georges de Didonne le 19 septembre 1891, négociant à Saintes, conseiller municipal en 1860, préfet de la Charente-Inférieure du 6 septembre 1870 au 9 mars 1871, député, conseiller général de Saujon, puis de La Tremblade, sénateur en 1885, beau-père de M. Anatole Huvet, conseiller général de la Charente-Inférieure. (Voir t. xi, p. 351).

* *

PALLU DE LA BARRIÈRE, Léopold-Augustin-Charles Pallu — de La Barrière, par jugement du tribunal de Poitiers du 28 août

1859 — né rue Porte-Aiguière n° 56, à Saintes, le 28 août 1828, de Charles Pallu, professeur de rhétorique au collège, mort à Lorient le 13 février 1894, contre-amiral, auteur de plusieurs ouvrages. (Voir sa notice, t. XI, p. 110). Il était de la famille Pallu, à laquelle appartenait Louis-Théophile Pallu du Parc, vicaire général de La Rochelle, évêque de Blois.

♦♦

On a supprimé la rue des Chanoines, pour la remplacer par la rue Cuvillier. Pourquoi ? Certainement parce que l'amiral Cuvillier a habité quelques années, à la fin de sa vie, une maison de cette rue. De même pour la rue Bernard. Il y avait une raison pour la mettre à la place de la rue du Champ de foire, qui ne signifie rien. Une seule porte s'ouvre sur cette rue, celle de la chapelle des dames de la Providence. Mais Bernard est en face de la chapelle des carmélites qu'il acheta comme bien national et qui fut transformée en loge maçonnique. L'idée est bonne de rapprocher ainsi les noms des souvenirs, à la condition pourtant de ne pas effacer d'autres souvenirs. Mais alors pourquoi ne pas avoir donné le nom de Pierre de Bremond d'Ars à la rue de la Vieille Prison ou à la rue du Palais ? Pierre de Bremond est né là ; il y est mort et son fils aussi, le général de Bremond, dans ce vieil hôtel de Bremond, bâti en 1572 par un ancêtre, Dominique du Bourg, médecin du roi, maire de Saintes, et qui n'est jamais sorti de la famille. Il eût été logique, ce me semble, que l'hôtel de Bremond fût dans la rue de Bremond.

On a voulu garder le nom du palais royal qu'a remplacé le palais de justice ; mais il était facile de supprimer la rue voisine de la Loi, insignifiante, et d'y mettre la rue du Palais. Mais la rue des Chanoines avait aussi ses souvenirs, un chapitre très important. Pourquoi maintenir rue de la Loi, qui fait un peu double emploi à côté de la rue du Palais, et supprimer la rue des Chanoines qui rappelait et l'évêché et la cathédrale ?

La rue Croix-Melon disparaît pour faire place à Pallu de La Barrière. Passe encore si Pallu eût habité là.

L'abbé Lacurie a sa rue : c'est bien, mais pourquoi pas Pierre de Vaudreuil ? Le comte de Vaudreuil a fondé la société d'archéologie que Lacurie a tuée sous lui ; il a fondé le musée des antiques avec Chaudruc de Crazannes ; il a écrit, et son influence a été considérable. Lacurie gravitait autour de lui ; il n'a jamais été qu'un sous-ordre ; la commission des arts qu'il a créée avec M. le baron Eschassériaux n'a fait que végéter sous sa direction. Pourquoi Lacurie et non pas Vaudreuil, et non pas Chaudruc de Crazannes, qui valent mieux que lui ?

« Esplanade du Capitole ». Cela s'appelait autrefois « le Château ». Il n'y a jamais eu à Saintes de capitole ; c'est une invention des savants qui date du siècle dernier. L'un d'eux rencontrant, dans une charte du moyen âge, le mot *capitolium*, traduisit vite par *capitole*, sans ajouter la suite du texte : « *id est arx*, c'est-à-dire le château, la forteresse », inutile de perpétuer

ce contre-sens ; c'est un mauvais exemple. (Voir *Le capitole de Saintes*).

* *

N'y a-t-il pas dans cette longue liste quelques noms à réviser ? Certainement personne ne se plaindra si Bernard disparaît. Qui donc tient à ce honteux personnage, dont les mains ne sont nettes ni de sang ni de rapines ? Un régicide, il n'en manque pas dans les conventionnels de la Charente-Inférieure. Prenez Garnier de Saintes, chevalier de l'empire, ou bien Richard, un type celui-là, baron de l'empire, préfet de la Charente-Inférieure en 1806, en 1815 du Calvados pendant les Cent jours, conseiller municipal de Saintes en 1831, mort à Saintes en 1834, ayant joui d'une pension de Louis XVIII.

Je demande en outre que sur la plaque qui contiendra les noms on indique les dates de naissance et de décès. Nos descendants n'auront plus à se demander en quel temps vivaient nos contemporains.

L. A.

—

II

UN QUI POUR QUO

L'histoire est jolie et je la raconte.

Nous avons — s'en souvient-on ? Il y a déjà si longtemps ! Cinq mois ! — nous avons, en quelques lignes, sous ce titre : *Un blason épiscopal*, parlé (*Revue* de juillet 1894) d'un article de M^r X. Barbier de Montault, extrait de l'*Enlumineur*, sur les *Armoiries des évêques d'Angoulême depuis le concordat*. Tout en approuvant l'auteur de cette guerre à l'erreur — même héraldique — nous lui signalions quelques fautes, le blâmions de sa sévérité sur certains prélats fort recommandables, et réprovisions énergiquement son idée de voir des emblèmes séditionnels dans les pièces historiques d'un blason. (Voir xiv, 251). Qui fut choqué, blessé, indigné ? L'auteur sans doute ? Non : monseigneur Barbier de Montault, étant fort savant, sait aussi qu'il peut se tromper ; c'est un esprit large ; il accepte la critique et la plaisanterie, fort habile lui-même à manier l'une et l'autre. Celui qui se sentit atteint par les reproches faits à l'archéologue de l'*Enlumineur* fut... ce fut M. Hiou. — Un ami du prélat, peut-être ? — Non, le curé de Confolens.

Vous l'allez voir.

* *

« M. Hiou, curé-archiprêtre de Confolens (Charente), [chanoine honoraire d'Angoulême et de Poitiers], à l'auteur de l'article, *Un blason épiscopal* ».

Tel est le début, un peu solennel, d'une réponse en treize pages, devenues seize dans l'imprimé, que, le 25 août, près de deux mois après, on nous envoyait pour qu'elle parût le 1^{er} septembre. Le délai était court ! Une lettre ajoutait : « Je me plais à penser que

votre amour de la vérité et de la justice y verra une réparation équitable et *nécessaire* de l'offense faite, dans votre *Bulletin* du 1^{er} juillet », — à la dignité de monseigneur Barbier de Montault ? non ; — « à la mémoire de nos évêques d'Angoulême. »

Ainsi, nous avions outragé les évêques d'Angoulême, et il fallait une réparation. Franchement, n'eût été le caractère grave de notre correspondant, nous aurions cru à une mystification ; ou bien, si le ton eût été moins doctoral, le style plus alerte, la plume plus légère, à quelque plaisanterie d'un lettré spirituel qui, sous couleur de respecter un clerc, l'« oint du Seigneur », un prélat, le griffe, le pique, le mord sentimentalement en feignant de déchirer un méchant laïque, coupable d'avoir fort impertinemment blâmé monseigneur. Comme nous aurions ri !

D'un autre côté, il eût été piquant de crier à l'impitoyable critique, à l'érudit impeccable : « *Tu quoque ?* Vous aussi, vous errez?... Vous reprochez à Cousseau d'avoir choisi telles ou telles armes ; mais il les avait avant d'être évêque. Vous blâmez M^r Frérot d'avoir mis dans les siennes une étoile, « l'étoile franc-maçonnerie » ; mais ce sont des armes de famille ; vous le reconnaissez vous-même : « Les deux petits frères (Frérot) ne font « qu'un ; leur cœur en commun proclame leur amitié, et l'étoile « rappelle l'origine céleste de l'amour. On dit ces armes familia-
« les et parlantes ; j'en suis persuadé. » En outre, vous voyez dans le pélican de Régnier encore « un des insignes de la franc-
« maçonnerie », ce qui vous oblige « à le repousser systématique-
« ment de l'église ». Mais si je vous montre le pélican sur un chapiteau roman en l'église d'Orcival (Puy-de-Dôme), demanderez-vous qu'on martèle cette sculpture « franc-maçonnerie ». Un sceau inédit de l'église Saint-Sauveur de Pons en 1269 représente un pélican ; l'ecclésiastique qui s'en servait serait-il mis au rang des frères Trois-Points avec dom Devienne ou le curé de Saint-Eutrope de Saintes du dernier numéro de la *Revue* ? Et il y a des exemples antérieurs. »

* *

Eh bien ! rien de tout cela ; ni l'ironie plaisante, ni l'argumentation victorieuse. Puis, au lieu de remercier la *Revue*, qui, en lui signalant l'article de l'*Enlumineur*, lui fournissait et l'occasion de déployer son talent de polémiste et les seuls arguments dont il se soit servi, l'ingrat, c'est elle qu'il flagelle, sans pitié ni merci ; c'est à elle qu'il a demandé, comme réparation du méfait, l'insertion de son mémoire ; treize pages contre quarante lignes ; il faisait bonne mesure. Nous avons répondu :

« Monsieur l'archiprêtre, votre article s'est trompé d'adresse : c'est dans l'*Enlumineur*, où M^r B. de M. a publié ses critiques, qu'il devait paraître, non dans la *Revue* qui les combat. La note du 1^{er} juillet est assez sévère — plus sévère même, si vous voulez bien la lire avec un peu d'attention, que votre réponse — pour que nous ne recommencions pas. *Non bis in idem*. Si encore vous signaliez quelques erreurs, oubliées par nous ; il y en

a ! Mais à part des personnalités, toujours déplacées, surtout entre ecclésiastiques, vous ne faites que répéter, et longuement, nos propres reproches. Il est vrai que vous les accompagnez d'insinuations peu aimables pour la *Revue*, qui seule pourtant a pris la défense des prélats incriminés. Et cela est si étrange que l'on pourrait se demander si vous n'avez pas quelque raison personnelle de battre votre adversaire sur notre dos. Pour nous, nous n'avons aucun motif de vous permettre cette fantaisie. Et puisque vous voulez bien me donner un conseil, laissez-moi vous dire qu'avant de censurer si amèrement un auteur, il faudrait bien au moins le lire, expression polie pour dire *comprendre*. Veuillez agréer... »

M. le curé n'admit pas nos raisons, et il porta sa prose ailleurs. Mais partout porte close ; on n'avait pourtant pas les mêmes motifs que nous. Ces échecs auraient dû le faire réfléchir : sa réponse était donc au moins inopportune. Hélas ! résiste-t-on à l'envie d'être désagréable à un confrère, confrère en sacerdoce, confrère en érudition, au plaisir de faire d'obscures allusions, de narrer de petites anecdotes dont se pâment d'aise les initiés, et qui suffisent à la joie des séminaristes ?

« On n'a pas, dit-il, goûté à Saintes mes personnalités à l'endroit de monseigneur Barbier de Montault ». C'est vrai ! mais à Confolens ! « Hé ! mon Dieu, je ne les goûte pas davantage ; je les crois seulement utiles et nécessaires... Faire des personnalités, c'est de la vilaine besogne. J'y répugne absolument. Mais... n'est-il pas juste, indispensable même, que ceux qui dénigrent des prélats de grande vertu et du plus haut mérite, viennent, dans leur physionomie propre, poser à côté d'eux devant le public et à son tribunal ? » *Ego justicias judicabo*.

Et puis, prenant goût à ce rôle qu'il s'était bénévolement attribué de champion de l'épiscopat angoumois : « Nos évêques », vilipendés « à Saintes et à Poitiers », abandonnés, négligés, délaissés à Angoulême, trouveront un vengeur au moins à Confolens. *Etiam si omnes, ego non*. « L'honneur de nos évêques ne serait pas vengé ! » *Ego justicias judicabo*.

Et voilà pourquoi, après avoir depuis le mois d'août bien aiguisé ses épigrammes, affilé son stylet, limé ses phrases — besogne encore malheureusement inachevée — ajouté sel et poivre à ses plaisanteries, réuni force textes de l'écriture sainte, après avoir inutilement prié *Revue* et *Semaine religieuse* d'imprimer ses pages, il les publie, dit-il, « en octobre et en brochure ». Les « sévères censeurs de Saintes et de Poitiers », à qui il demande seulement « un peu d'humanité à l'égard des chefs de nos diocèses », ces « quelques héraldistes intransigeants et grincheux », qui voudraient voir les évêques « conquérir un diplôme de maître ès armoiries devant iceux », ces « hommes si entichés d'une science à peu près inutile et morte », n'ont qu'à se bien tenir.

Et il lance une brochure : *Les évêques d'Angoulême et Mgr Barbier de Montault*. (Saint-Amand, société de l'imprimerie

Saint-Joseph, 1894, in-8, 16 pages). Et cela ne coûte que 50 centimes chez MM. Trillaud et Coquemard, libraires à Angoulême. Le *Charentais* du 15 novembre, reproduit par le *Courrier de la Vienne*, a déjà vanté l'opuscule en le paraphrasant. A notre tour nous devons le signaler, d'autant que le texte mis en *émolé* à Saint-Amand-Montrond diffère en maints endroits du texte primitif manuscrit.

* *

Il y a dans cette plaquette un généreux sentiment auquel je me plais à rendre hommage. M. Hiou est parent de Cousseau ; il a pour lui une vive admiration, presque un culte ; il édite ses œuvres avec un soin pieux. Aussi « ne touchez pas à la reine. » Au moindre mot qui ne serait pas une éloge, à la plus petite allusion malicieuse, à la plus légère éraflure, il est atteint au cœur. Gare à l'imprudent. Sus à l'audacieux. Il va pour fendre le critique malencontreux, et même ceux qui n'ont pas ressenti aussi vivement sa pompeuse douleur. Susceptibilité excusable, louable, respectable ; mais quelle exagération ? Qui donc a pu croire que les fautes héraldiques entachaient la probité d'un évêque ? Le jureur impénitent, Pignominieux concordataire, Dominique Lacombe, aurait été le parangon des vertus épiscopales : car son cachet est irréprochable ; il n'avait point de blason. Il n'y a que Gustave Flaubert pour crier à l'abomination de la désolation, parce que le maître des maîtres, l'olympique Hugo avait perpétré ce crime monstrueux, irrémissible, de poser « gueules sur azur ». (1) En blâmant les longs, longs prônes de Sebaux, a-t-on voulu lui ôter sa sainteté ? M. Hiou a l'air de le penser ; or lui-même commet la même irrévérencieuse injustice : car « M^{sr} Sebaux, dit-il, n'était pas éloquent... Il prêchait longuement ; et comme il était servi par un mauvais organe, beaucoup de ses auditeurs ne l'entendaient qu'à demi. » Ce n'était donc pas la peine de nous chercher sur ce point une querelle de Confolentais. Nous avons ici même fait de Sebaux (*Bulletin*, xi, 244) un éloge complet, plus vif même, soit dit sans vanité, que celui de M. Hiou.

* *

Ces quelques réflexions étaient nécessaires. Injustement accusé, nous devons protester et rétablir les faits. On aurait pu penser qu'averti de sa méprise et qu'il se trompait sur nos sentiments, sur le sens de notre alinéa, M. Hiou aurait, de bonne grâce, accepté notre explication. L'affaire était finie. Cela se passe ainsi entre gens courtois. Mais il tenait à houspiller M^{sr}

(1) Là-bas, seules,
Force aïeules
Portant gueules
Sur azur.

V. Hugo, *La ballade du roi Jean*.

B. de M. et « à dire sur icelui certaines petites choses qui ne lui seraient pas agréables », ce qui laisserait à penser que ce beau zèle pour la réputation de Régnier ou de Sebaux, l'éloge empressé de M^{sr} Frérot, ce dévouement spontané, tout cela n'était peut-être pas aussi désintéressé, et cachait quelque ressentiment amer, « quelque vieux ferment inconsciemment gardé dans un noble cœur, » selon son expression : « *Expurgate vetus fermentum.* » En tous cas, puisqu'il nous mettait en cause, aurait-il dû reproduire en entier notre court article, qui, disloqué, dépecé, haché menu, est si défiguré qu'il est impossible d'en saisir l'ensemble : et nous ne voulons pas qu'on travestisse nos paroles et qu'on falsifie nos intentions.

* * *

J'ignore si M^{sr} B. de M. qui, page 2, « persifle, raille, calomnie » — rien que cela ! — qui, page 2, écrit des « énormités, faussetés et insanités », qui « verse le ridicule et autres choses encore » — autres choses encore ?!! — sur de grandes et saintes mémoires », jugera à propos de relever ces grosses accusations... si légères. M. Hiou s'attendait à notre refus de publier de telles aménités à l'adresse d'un grand et respectable savant ; c'était une preuve de bon goût de sa part, et nous le remercions de la bonne opinion qu'il a de nous ; mais n'ayant pas eu pour soi les mêmes scrupules, il n'a pas la conscience tout à fait tranquille ; aussi s'attend-il à ce qu'on use de représailles et qu'on se serve de ses propres procédés ; œil pour œil, dent pour dent. Il est absolument persuadé que M^{sr} B. de M. va mettre sur le gril l'excellent curé de Confolens ; que, pour le salut de son âme, il le torturera par les tenailles, l'huile bouillante et la poix fondue. D'avance il est résigné aux plus horribles supplices. « Je serais heureux », s'écrie-t-il avec une conviction profonde, sincère et touchante, oui, « je serais heureux et fier de souffrir un peu, dans mon humble et chétive personne, pour l'honneur de nos évêques ».

Moi, j'avais déjà tressé pour lui la couronne des confesseurs ; je vais lui préparer la palme des martyrs.

LOUIS AUDIAT.

—

III

LES PAYSANS DE GAUTIER

L'*Intermédiaire de l'ouest* (2^e année, n^o 22, juillet 1894), en annonçant la vente à 50 francs de la collection des *Croquis saintongeais* de Barthélemy Gautier (12 albums in-4 renfermant 529 dessins) a publié un article de M. Henri Clouzot, *B. Gautier et ses paysans*, qui, tiré à part, a formé avec cinq dessins une élégante plaquette de 8 pages (La Rochelle, imprimerie de Noël Texier). L'auteur a cité beaucoup ; c'était le moyen de mieux faire connaître l'esprit de Gautier (Voir XIII, 433), qui en

avait tant dans sa plume et dans son crayon si fin ; il fait d'après lui le portrait et la biographie du paysan saintongeais :

L'enfant grandit. L'âge du mariage est arrivé. Mais l'amour aux champs n'existe plus depuis M. de Florian. Ce qu'il faut à notre paysan, c'est une femme riche :

« Est ou vrai, Nastasie, que tu veux pu te marier avec moi ? — Eh ben oui là ! J'ai changé d'idée. — T'es pas genée. Mais tu sais qu'ol est moi que je t'ai donné tieu devanteau ; rends m'lou ! i sarvira pr'in autre.



- As-tu vu M. Jolibois ?
- Vut et parlé, m'n amit, vut et parlé. I m'a fait sarviteur et d'mandé l'portement...
- Tu badines !
- Ma foë d'Dieu ! i n'est point du tout mim-prisant : ol é l'homme qui nous faut, ça m'n amit !

« La drôlesse te convint pas ! Ah ! grand sot !... des gens qui r'coltant d'tout.

« Certainement que j'te chéris, ma boune Ustelle ; mais que veux-tu que j'fiche de toi ? T'as reun ! Moi j'veux ine femme riche ; si je zi baille à déjeuner, ol est bein le moins qu'a m'apporte à souper. »

Ainsi choisie, la femme devient vite la *malaisie*, et le ménage laisse bien loin derrière lui celui de Socrate pour le haut goût des invectives et la réciprocité des injures :

« D'où viens-tu encore de godailler ?... n'en as-tu ton pien vente,

à tieut cot? gormand ! feignant !... ol'è bein toi qu'tas toutes les vices, hormis les bounes !

« Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! ine femme si bête !... la battre, o s'rait poin assez ; la tuer, o s'rait quasiment trop. »

Une seule chose unit les deux époux et les ligue contre toute l'espèce humaine, leurs parents compris. C'est l'intérêt commun :

« J'avons fait ine grande bêtise en prenant tielle vieille en viagère. A fasait sa malade ; « all' était foutue » qu'a disait ; « a » s'en érait aux feuilles ! » malheur de Dieu ! v'là bentôt six ans que j'la naurrissons, et all'est toujou là. A nous enterra teurtous. »



— Pas vrai, mémé, que j'aurons tout c'que t'as, in coup que tu zi sera pus ?... Puss'que m'man zou a dit.

Et le paysan électeur ! Ce n'est pas le bourgeois qui lui fera voter pour un candidat. « I voulant thieu là, j'voterons pour l'autre ! » et cet autre ce sera M. Jolibois, Roy de Loulay, Eschassériaux, Pierre, Paul ou Jean, mais ce ne sera ni un républicain, ni un socialiste :

« O n'est foutt' point malaisit à qu'neûtre in républicain, té !... t'as qu'à zi faire faire le chagne dret ; o cherra point grand' mounaie d'ses poches, n'aie pas pour.

« Les socialisses, moun'ami, c'est des gens qui n'a pas l'sou, et qui voudriant partager-z-avec ceux-là qu'a des moyens. — Et le gouvarnement leû cope pas l'cou ?

« Le but'get !... in goret monstrueux que j'engraisson tout l'long de l'année ; et ol est les autres qui mangeant les boudins ! »

IV

DE QUELQUES ÉTYMOLOGIES ET ÉTYMOLOGISTES

A monsieur Louis Audiat.

Il y a de bons badauds, cher monsieur, qui croient que les érudits en général, et ceux de province en particulier, passent leur vie à « se manger le nez ». Outre que c'est là un aliment très creux et qui ne saurait nourrir son homme, je connais des érudits qui aiment mieux d'autres choses plus substantielles et plus dignes. Ne serait-ce que pour montrer à bien des gens que discuter n'est pas se battre, parler vertement n'est pas se brouiller, et être en désaccord sur des points de doctrine n'est pas se mésestimer, voudriez-vous donner l'hospitalité, dans votre prochain numéro du *Bulletin*, aux deux observations suivantes, faites à propos de votre travail sur les noms de rues (novembre 1894) et d'un entrefilet (page 407 du même numéro) sur la réforme de l'orthographe ?

1^o A la page 416, vous faites venir *enfer* de *inferior*. C'est une peccadille, qui ne vous y fera pas aller, j'aime à le croire, mais elle ne vous ouvrira pas les portes du paradis : car le bon Dieu doit être l'étymologiste infini... à moins de dire avec Renan que l'étymologie est une des formes de l'aliénation mentale, et que dès lors un mauvais étymologiste est un excellent esprit. Pour l'étymologie latine des noms adjectifs et pronoms, il faut toujours partir du cas régime (accusatif) et jamais, sauf une exception que je rappellerai, du cas sujet (nominatif). Donc *a priori* l'on doit rejeter *inferior*, qui d'ailleurs donnerait un mot comme *enfère*. Quant à *inferiorem* il donnerait *enfereur*. *Enfer* vient de *infernus*, cas régime de l'adjectif *infernus*. On sait que cet adjectif a été employé comme substantif, au pluriel chez les classiques latins, au singulier chez saint Jérôme entre autres, et a signifié les enfers païens, l'enfer chrétien.

L'exception, dont je viens de parler, est précisément pour certains mots du genre d'*inferior*. Elle peut s'énoncer ainsi : quelques mots imparisyllabiques en *or*, ont donné deux formes en français : l'une venant du cas sujet, l'autre du cas régime avec déplacement forcé et régulier de l'accent tonique. Exemples : *pastor* a donné *pâtre*, et *pastorem*, *pasteur* ; *traditor*, *traître*, et *traditorem*, *traiteur* (ironie cruelle !) ; *senior*, *sire*, et *seniorem*, *seigneur*.

2^o A la page 407, je lis que *Ry* (dans *Ry d'Authon*) doit s'écrire *ris*, qui vient de *rivus*. Cela n'est pas exact. C'est de *rivum*, encore une fois qu'il faut partir ; et alors on a *ri* qui, comme beaucoup de mots terminés en *i*, s'écrivait autrefois *ry* (roy, luy, ery, etc...) *Ris* ne pourrait se tirer que d'un nom à radical terminé par un *s* (ainsi *risus* a donné *ris* et *visus*, *ris*, mot du vieux français) ou d'un nom neutre en *us*. Puisque j'ai les yeux sur cet entrefilet, où je vois que la *Revue des deux mondes* (vous auriez pu dire les *Débats* aussi, mais moins régulièrement) écrit *mouvements*, *intendans*, voulez-vous me permettre

d'ajouter que le peuple a supprimé le *t* final dans bien des noms de lieux et de famille ? Exemple local : le *Coran* à Saint-Sauvan n'est autre chose que le *courant* ; ce qui prouve que *Les échos du Coran* ne feront jamais danser les houris de cet heureux Mahomet.

Est-ce que je vous ai ennuyé, cher monsieur ? Oui, n'est-ce pas ? Eh bien, pour me punir imprimez-moi tout vif. Pourtant même dans mon supplice, je me dirai votre dévoué serviteur.

♦ ♦

Puisque je suis « fou » d'étymologie — soit dit pour plaire à l'ombre de Renan — voulez-vous me permettre d'en parler encore ? C'est à propos d'une série d'articles publiés dans le *Peuple* par M. Ludovic Michaud [M. Eugène Réveillaud, dit-on].

J'ai hésité à m'en occuper, parce que d'abord je n'ai pas l'honneur de connaître M. Michaud ; ensuite j'ai craint de lui être désagréable. Mais, tout bien considéré, j'estime que l'auteur de ces articles doit prendre mes remarques pour ce qu'elles sont, un hommage rendu à sa bonne volonté et à la science. Au surplus, il en fera l'usage qu'il voudra ; mais il est du devoir de tout homme, qui tient une plume, d'essayer d'être utile, sinon agréable. En tout cas, je puis déclarer à M. Michaud que, s'il relève des erreurs dans ce que je vais écrire, il m'obligera beaucoup en me les faisant connaître carrément.

Je prends la série de ses articles, et je les suis un à un, selon l'ordre chronologique :

I. — Numéro du 13 juillet 1894. D'après l'auteur, la *civitas* gauloise était le centre de la tribu ; j'aimerais mieux la *peuplade*. Mais non, la *civitas* était toute la peuplade, l'ensemble des citoyens, comme le nom l'indique. Le mot latin est ici l'équivalent du mot grec *παλις* ; c'était à proprement parler un petit état.

II. — N° du 29 juillet. 1° M. Michaud donne à *oppidum* le sens de ville fortifiée. En général, *oppidum* a ce sens ; mais, en Gaule, c'était tout simplement le chef-lieu de la *civitas*, fortifié ou non. — 2° *Santon* signifie-t-il les intrépides ou les cupides ? M. Michaud, par patriotisme sans doute, opine pour intrépides, sans raisons sérieuses. Mais la science n'a pas de patrie. Sachons dire que nous n'en savons rien, et surtout n'écrivons pas cette phrase incorrecte : « Le radical *sont* ou *sant* est pour ainsi dire identique. » M. Michaud a sans doute voulu faire imprimer le pluriel ; mais il y a des protes singuliers, comme disent les gens pétris d'esprit.

III. — 12 août. 1° Dans *Andecavi* la finale *cavi* est rapprochée du latin *caveo*. Je suis l'ami des rapprochements, quels qu'ils soient : car nous avons besoin de concorde plus que jamais. Mais qu'on me prouve que des rapprochements ne naîtra pas l'anarchie en linguistique. L'étymologie est une science suspecte ; à qui la faute ? A ceux qui ne veulent pas aller lentement et sûrement, preuves historiques en mains. Si je voulais procéder par conjectures sans base, je dirais à mon tour que *Andecavi*

pourrait signifier les hommes des vallées, ou les hommes des *cavernes*, des carrières, des mines, et je songerais à la phrase d'Alphonse Karr: « L'onix provient des ongles de Vénus, dit-on. On n'a jamais prouvé le contraire. » — 2^o « Carreau (les carreaux de la foudre) semble se *lier* (?) au sanscrit *caru*, par l'intermédiaire du celtique. » Il est possible que *carreau se rattache* au sanscrit *caru*, quoique j'aie des doutes et plus encore. Mais pourquoi faire intervenir le celtique comme intermédiaire? Le sanscrit est une langue sœur du latin, et, par suite, est parent, *en ligne directe*, du français, comme il l'est du celtique. La vérité est que *carreau* a désigné une sorte de flèche, et que les carreaux de la foudre, c'est tout simplement les flèches de la foudre.

IV. — 26 août. 1^o « *Montanus*, d'où nous avons fait *montagne*. » *Montanus* donnerait *montain* ou *montan*. *Montagne* se rattache à *montaneus*, qui est devenu par corruption *montanius*. De là le cas régime féminin *montaniam*, d'où naturellement *montagne*. Ici je puis affirmer et non plus seulement supposer. — 2^o « *De dunum*, montagne, a dû dériver en celtique l'adjectif *duranus* ou *duranius*. » Mais qui donc a dit à M. Michaud que ces finales en *anus* ou *anius* sont celtiques et non pas latines? Car, j'en reviens toujours là : même pour des conjectures, il faut avoir un point d'appui scientifique.

V. — « La Seudre... nous présente un rapport *trop étroit* avec le latin *sudorem*, pour que ce rapport *ne s'impose pas à l'esprit*... La Seudre, *c'est donc tout simplement l'eau*. » C'est là une assertion malheureuse. Jamais, au grand jamais, en linguistique il ne faut s'en laisser *imposer* par la ressemblance des formes. C'est parce que les humanistes et grammairiens de la renaissance ont méconnu ou ignoré ce principe, qu'ils ont affligé les mots français d'une foule de lettres parasites. M. Michaud ne se mettrait-il pas à rire, si je lui disais : *Garumna* nous présente un rapport *trop étroit* avec le latin *garum*, sorte de sauce, pour que ce rapport ne s'impose pas à l'esprit? *Garumna*, c'est donc le fleuve aux eaux couleur de cette sauce. Du reste, pour rattacher Seudre à *sudorem*, il faudrait une forme comme *Seuleur* tout au moins (1). — « L'Antenne : la forme ancienne de ce mot doit être l'Anguienue. » Pourquoi? Comment? Il est en linguis-

(1) On pourra rapprocher de cette étymologie, *Seudre* venant de *sudorem*, la sueur, celle d'un autre *savant* : *Seugne* vient ou du latin *somnium*, songe, parce que la Seugne dort, et que quand on dort on a des songes; ou du grec *σαγγρεύω*, pêcher à la seine, parce qu'on ne pêche bien à la seine que dans la Seugne; ou encore du latin *sagena*, seine, par suite de sept opérations : 1^o substitution de l'e en i, *sagina*; 2^o adoucissement de l'a en e, *segina*; 3^o « en laissant avec la langue d'oïl tomber le g », *se-ina*; 4^o « par synérèse, *seina* »; 5^o « en conservant avec la langue d'oc le g qu'on a laissé tomber » avec la langue d'oïl, *segina*; 6^o « en interposant l'i avant le g », *seigna*; 7^o « en laissant postérieurement tomber l'i », qu'on avait malencontreusement interposé, *seina*, « on a *Seugne* ». (Voir *Bulletin*, vii, 252).

tique un principe connu, celui de la moindre action ; c'est-à-dire que les lettres des mots ont une tendance à s'adoucir dans les langues romanes. Pour que M. Michaud eût un semblant de raison, il faudrait, contrairement à ce principe, admettre que le *g* de Anguienne est devenu un *c* qui s'est changé en *t*. Et même alors il faudrait expliquer cette disparition de l'*u* et de l'*i*.

VI. — 14 novembre. 1° Je lis « Dion Cassien », c'est évidemment une erreur typographique pour Dion Cassius. — 2° « *levis* est pour *legris*. » Oh ! non, et ici je puis être affirmatif. Le mot latin *levis* a été bien étudié par MM. Michel Bréal et Bailly. Il doit se rattacher au grec ἐλζυς, et la forme *legris* est un barbarisme inadmissible. Si encore l'auteur avait dit l'inverse : « *legris* est pour *levis* », l'on aurait pu s'entendre : car précisément le grec ἐλζυς fait supposer qu'il existait une forme comme *leguis* puis *legvis*, et enfin *levis*. Et même l'*i* de cette forme théorique *leguis* est adventice : primitivement, en effet, il y avait en latin des adjectifs en *us* de la 4° déclinaison, ce qui nous amène à la forme *legus*, proche parente de ἐλζυς.

VII. — 18 novembre. «... *Foris*, dehors, c'est l'étymologie véritable de forêt. » Lorsque les Diez proposent, lorsque les Paris et les Meyer doutent, pourquoi M. Michaud affirme-t-il, s'il n'a pas de texte, inconnu jusqu'ici, comme référence ? Car son principal tort est d'avoir des formules tranchantes et absolues.

De même plus bas, à propos du mot *Gâtine* rapproché de thèmes divers dont la parenté me semble douteuse : « Nos marais gats de Saintonge ou marais abandonnés *doivent* se rattacher évidemment à cet ordre de mots. » Il m'est impossible de voir cette nécessité et cette évidence, pour la racine *ghash* (idée de couvrir) ou le sanscrit *ghasha*, taillis. Quant au latin *vastus*, on peut être plus affirmatif. En vieux français on avait l'adjectif *quaste*, inculte, solitaire, en mauvais état, le verbe *gastir* et le substantif *quastine*, *gastine*, clairière, terre en friche, lande, qui tous sont rattachés par les étymologistes à *vastus*, *vastare*. D'ailleurs, même en français moderne, nous avons le substantif *dégât*. J'ouvre mon Du Cange, et j'y trouve des documents intéressants : 1° *Vastum* se dit surtout des terres en friche ; 2° c'est pourquoi on appelle *vastum* les pâturages, mot-à-mot la terre destinée à faire paître les bestiaux.

Que conclure de toutes ces observations ? Que M. Michaud a perdu son temps et sa peine ; qu'il a tort de s'occuper d'études pareilles ? Non, certes,

Que le ciel, qui m'entend, me garde d'un blasphème !

Mais il pourrait économiser du temps et s'épargner de la peine inutile, en étant pour lui-même un juge plus sévère. En outre, il devrait mieux connaître certains principes de phonétique et de sémantique. Enfin — et je le dis tout bas, crainte d'être entendu des Arbois de Jubainville, Gaidoz, Loth, Ernault — il devrait se méfier des celtisants, qui veulent mettre du celti-

que partout, comme si le celtique était vraiment une langue connue, une langue dont le vocabulaire et la grammaire seraient sûrement reconstitués. Du reste, il s'est attelé à une des besognes les plus ardues que je connaisse, pour laquelle il faudrait la science la plus précise, la plus étendue, la plus profonde que jamais homme ait possédée. Et même, dans ce cas, on se heurterait à une foule « d'inconnues », comme disent les mathématiciens, impossibles à dégager. Par suite, qu'il s'appelle Michaud ou Bopp, le linguiste, qui s'occupera de « toponymie », se résignera le plus souvent à douter, et à dire non seulement : « Je ne sais », mais aussi : « J'ignore. »

FABIEN LUCCHINI.

V

LES SANTONISMES DE PALISSY

A propos de la publication du *Bernard Palissy* de M. Dupuy (Voir *Bulletin*, xiv, 395), M. Antoine Thomas, chargé du cours de philologie romane à la Sorbonne, a fait dans les *Annales* du midi, numéro d'octobre, p. 497, ces judicieuses remarques : « Tout ce qui est dit du style de Palissy est excellent, d'une critique à la fois délicate et pénétrante. En ce qui concerne la langue même et en particulier le vocabulaire, j'aurais quelques réserves à faire. Il me semble que M. Dupuy est trop porté à réduire l'influence du dialecte saintongeais sur le français de Palissy, et qu'il se fait une idée fausse des « provincialismes ». Je tiens à m'expliquer là-dessus, parce que je retrouve dans le livre de M. Dupuy l'écho de certaines objections qui ont été faites en Sorbonne à la thèse de M. Lanusse.

« M. Dupuy signale 70 mots comme étant chez Palissy des « provincialismes » ; mais il n'en retient que 38 dans lesquels « il est permis de reconnaître le langage de l'Aunis et de la Saintonge ». Voici comment il procède à cette épuration. Palissy dit *chaumenir* pour « moisir » ; mais comme « *chaumenir* se retrouve dans Rabelais » et que « le *Glossaire* de Jaubert rappelle la tradition du centre de la France sur le pain de la semaine des rogations qui *chaumenit* toujours », M. Dupuy écarte *chaumenir*. Palissy emploie *palezir* pour « pâlir » ; mais « *palezir* est donné par Fabre et par Jaubert comme du Berry, par Littré comme provençal » ; donc enlevez *palezir*. Palissy appelle l'osier *visme* ; mais « *visme* est bien près de *vim* ou *bim*, forme du Languedoc » ; et voilà *visme* exclu. Pour moi, je n'hésite pas à dire : « *Chaumenir*, *palezir* et *visme*, employés par » Palissy, sont des santonismes », parce que : 1° ces mots ne sont pas ceux qu'aurait employés à la même époque un français de Paris, lequel aurait dit, à la place, *moisir*, *pâlir*, *osier* ; 2° ces mots étaient et sont encore aujourd'hui usités en Saintonge, et il est certain que, si Palissy est né, à ce qu'il semble bien, en Agenais, il est devenu de très bonne heure complètement saintongeais. Peu importe, après cela, qu'on dise *chaumenir*, *palezir* et

visme, ailleurs qu'en Saintonge. Si un Limousin, écrivant en français, emploie *chaumenir* au lieu de *moisir*, je qualifierai cette particularité de limousinisme ; les mêmes choses ont plusieurs noms selon l'aspect sous lequel on les envisage.

» Voici maintenant, toujours dans la même voie, une autre pierre d'achoppement pour M. Dupuy ; c'est « l'ancien français ». Palissy emploie *cherve* pour « chanvre » et *enderce* pour « dartre ». M. Dupuy n'ignore pas que ces mots sont usités en Saintonge, il les écarte pourtant, parce que *enderce* est, comme *cherve*, un « mot d'ancien français ». Mais l'ancien français ne forme pas un bloc, pas plus que la révolution ; il y a dans « l'ancien français » de l'ancien saintongeais, de l'ancien poitevin, de l'ancien picard, etc., aussi bien que de l'ancien français de France. Or, *cherve* et *enderce* n'étant pas usités en français de France, ni jeune, ni ancien, sont bel et bien des santonnismes comme les mots que nous avons cités plus haut. Voilà, il me semble, dans quel esprit il convient d'étudier la langue de Palissy ; à ce compte, l'influence provinciale saintongaise apparaîtra bien plus considérable que ne le laissent soupçonner les conclusions de M. Dupuy.

» Je termine par quelques menues observations sur le glossaire : *Aineuses*, *haineuses*. M. Dupuy a absolument tort de rejeter l'excellente correction de l'édition de Niort, qui lit *aiveuses*, c'est-à-dire « aqueuses », et de traduire par « ennemies du feu ». Le saintongeais actuel dit encore *aive*, *aiveux*, et d'ailleurs l'adjectif *éreux* est d'aussi bon français que le substantif *érier* ; il est courant au XI^e siècle et encore employé de nos jours un peu partout comme terme d'agriculture. (Voir le *Dictionnaire général de la langue française* de MM. Hasfeld et Darmesteter).

» *Aubarée*. Voilà un mot que M. Dupuy aurait pu enregistrer comme un santonnisme ; la forme française était *auberaie*, *aubraie*. La traduction par « plantation d'aubiers » est inexacte ; l'aubier (l'académie écrit *obier*) est une sorte de viorne, et Palissy veut parler d'une plantation de peupliers, sinon de saules blancs.

» *Availlon*, coquillage, paraît être un mot saintongeais ». Assurément. Dans l'île d'Oleron on dit aujourd'hui *lavagnon*, comme je l'ai constaté moi-même pendant un récent séjour à Saint-Trojan ; mais je suis trop ignorant pour pouvoir dire le nom scientifique de ce coquillage.

» *Aviz* ne signifie pas « perron », mais « escalier à vis ». Le mot est sorti d'une mauvaise coupure, *l'avis* pour *la vis*.

» *Couteleux*, coquillage, paraît un mot saintongeais ». C'est apparemment ce qu'on appelle aujourd'hui, à Saint-Trojan, *coutelet* ; en français, *couteau de Saint-Jacques*.

» *Gemble*, « œil-de-bouc, coquillage » et « *jable* (corrigez *jamble*), coquillage marin », me paraissent ne former qu'un mot et désigner le coquillage qu'on appelle aujourd'hui, en Saintonge, *jambe*, *bernique* ou *morpion de mer*, c'est une sorte de patelle. »

VI

UNE LETTRE DE LATOUCHE-TRÉVILLE A KROHM

On a vu que, le 21 mai dernier, le conseil municipal de Rochefort avait donné à la rue Sainte-Marguerite le nom de Krohm (*Bulletin*, xiv, 252). Après avoir lu, dans la *Biographie saintongeaise* par exemple, l'article KROHM, où est racontée l'existence de l'énergique marin, on verra avec intérêt le billet suivant écrit par le célèbre amiral rochefortais (1745-1804), Louis-Charles Levassor de La Touche-Tréville. (Voir sur La Touche-Tréville en prison, le *Bulletin*, xiv, 47) :

« A bord du *Bucentaure*, en rade de Toulon, le 18 thermidor, an xii de la république, et le 1^{er} du règne de Napoléon.

Le vice-amiral Latouche-Tréville, grand officier de la légion d'honneur, grand officier de l'empire, inspecteur général de la marine, et commandant en chef de l'escadre de sa majesté impériale de la Méditerranée, au capitaine de vaisseau Krohm, officier de la légion d'honneur, commandant le vaisseau amiral *le Vengeur*, rade de Brest.

J'ai reçu, mon cher Krohm, vos deux lettres du 25 messidor et 3 thermidor; j'avais reçu précédemment celle à laquelle était joint l'état des forces navales mouillées en rade de Brest. Je vous en remercie bien, ainsi que du nouveau témoignage de souvenir et d'amitié que vous venez de me donner. Je reconnais à la part que vous avez prise à mon élévation à la dignité de grand officier de l'empire, cette amitié aussi ancienne que sincère que vous m'avez vouée. J'y suis très sensible, je vous assure. J'ai appris avec bien du plaisir le choix qu'a fait de vous l'amiral Ganteaume, pour commander le beau vaisseau *le Vengeur* : il ne pouvait être en meilleures et plus énergiques mains. Vous devez être très sûr, mon cher Krohm, que si, après cette campagne, il se présentait une occasion de vous employer près de moi, je la saisiserais avec empressement, persuadé que j'aurais en vous un ami aussi sûr qu'un coopérateur zélé et habile. J'ai lu avec un extrême plaisir votre lettre au premier consul; j'y ai reconnu votre âme brûlante de l'amour de votre pays et de la gloire. Rappelez-moi au souvenir de votre général, et recevez, mon cher capitaine, la nouvelle assurance de l'inviolable attachement que je vous ai voué pour la vie.

Tout à vous.

LATOUCHE-TRÉVILLE. »

Cette touchante lettre est du 18 thermidor an xii, c'est-à-dire du 6 août 1804; c'est certainement une des dernières qu'ait écrites l'amiral: en effet, il mourait quelques jours après, le 19 août, sur son *Bucentaure*.

VII

LE PRIX DES DENRÉES DE PONS EN 1690

L'*Intermédiaire des chercheurs* publiait, l'autre jour (30 septembre 1894; xxx, 328), l'*Etat général des vivres, meubles et autres ustensiles de cuisine fournis par ordre de monsieur*

l'intendant de Champagne au tzar Pierre le Grand à Charleville, le 23 juin 1777, avec le prix de chaque chose. Voici une pièce extraite de ses archives par M. Antoine Duplais des Touches qui peut fournir un motif de comparaison avec le prix dans les Ardennes... et dans notre temps.

1688-1692. — Apprécies des grains et volailles.

Extrait du registre des liquidations du pris des grains et volailles faite par les forlaud du greffe de Pons.

1688. — La quartierre fromant a vallu 3 livres 3 sols 2 deniers ; la quartierre mesture a vallu 40 s. ; la quartierre avoyne à 31 s. 2 d. ; le coubles des chapons à 17 s. ; le coubles des poulles à 12 s.

1689. — La quartierre froment a esté liquidée à 3 l. 15 s. 3 d. ; la quartierre mesture à 12 s. 9 d. ; la quartierre avoyne à 36 s. 1 d. ; le couble des chapons à 15 s. ; le couble des poulles à 10 s. 4 d.

1690. — La quartierre fromant liquidée à 3 l. 16 s. ; la quartierre mesture à 54 s. 10 d. ; la quartierre avoine à 32 s. 8 d. ; le couple des chapons à 15 s. 9 d. ; le couple des poulles à 10 s. 6 d.

1691. — La quartierre de fromant liquidée à 5 l. 16 s. 3 d. ; la quartierre mesture, 4 l. 16 s. 3 d. ; la quartierre avoyne, 32 s. 6 d. ; le couple des chapons, 15 s. 6 d. ; le couple des poulles à 10 s. 1 d.

1692. — La quartierre fromant liquidée à 7 l. 17 s. 2 d. ; la quartierre mesture, 6 l. 10 s. 8 d. ; la quartierre avoine à 52 s. 2 d. ; le couple des chapons, 15 s. 11 d. ; le couple des poulles à 11 s. 7 d.

Délivré le présent extrait pour le sieur du Plais des Touche par nous greffier dudit Pons, sousigné, le 9 décembre 1706. HEUDEBOURG, *greffier*.

On peut aussi lire, dans le t. v. des *Archives*, p. 77, et voir l'énumération et estimation (1426) des ustensiles, meubles, linge, armes, provisions et autres objets qui garnissaient l'hôtel de Faye en Varzay près de Saintes, appartenant à Olivier de Coëtivy, seigneur de Taillebourg, et, en 1470, l'extrait d'un compte de l'hôtel du même donnant pour une semaine la liste des objets consommés chaque jour au château : Deux moutons, 20 s. ; un veau, 17 s. 6 d. ; une pièce de bœuf froid pour rôti, 2 s. 6 d., etc.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

L'AMIRAL JAUBERT DE BARRAULT ET LES PIRATES DE LA ROCHELLE. (Voir tome xiv, page 479).

M. Tamizey de Larroque a toutes les audaces : il a osé intituler son beau recueil *Les pirates de La Rochelle*. Quoi ! des pirates à La Rochelle ! y songez-vous, cher maître ? Il y avait des hardis marins, d'énergiques aventuriers, de valeureux écu-

meurs de mer, qui couraient l'océan, attaquant, pillant les barques bordelaises, les navires de commerce de Bayonne ou d'Espagne, dans l'intérêt de la cause : mais des brigands, des pirates, horreur ! Voyons : de bonne foi, peut-on considérer comme de vulgaires voleurs les honnêtes gens qui prêchent et pratiquent la propagande par le fait, ces justiciers qui font des razzias dans les hôtels, cambriolent les riches, soustraient leur porte-monnaie ou leur portefeuille aux millionnaires afin de rétablir l'égalité et de donner aux pauvres diables, c'est-à-dire à eux-mêmes, un peu de cet or dont les bourgeois abusent ? Ne calomniez pas ces détraqueurs de grands chemins maritimes. Autrement gare à vous ! Malgré votre bonté native, votre indulgence si vaste, votre esprit si bienveillant, vous courez risque d'être traité de Turc à More. J'en connais qui pour moins que cela ont été, sont encore fort mal en point : la fibre du patriotisme local est d'une particulière sensibilité. Souvenez-vous du bloc.

Et puis ces prétendus « pirates » étaient huguenots. Nouveau grief. Est-ce que vous croyez que, de même que chez les catholiques, il y a des chenapans chez les calvinistes ? Erreur. Ni hommes, ni femmes, tous des saints. Comment ! on a combattu, fait prisonniers, jugé et roué ces marins qui obstruaient le passage de la Gironde, coulaient les navires, tuaient les matelots, et s'emparaient des marchandises ! Or ils étaient parpaillots et les juges étaient papistes, papistes aussi ceux qui furent armés contre eux, papiste l'amiral Jaubert de Barrault, père de l'évêque de Bazas. C'est donc en haine de la religion qu'ils ont été étranglés. O les martyrs ! « *Constance, foy et résolution à la mort des capitaines Blanquet et Gaillard*. Envoyée par monsieur Cameron, pasteur de l'église de Bourdeaux, à monsieur Palissier, ministre de l'église de Mornac, le 21 juin 1617. »

Cet essai d'apologie ou plutôt de panégyrique valut à Jean Cameron un arrêt du parlement qui condamnait son libelle à être brûlé par la main du bourreau et détruit autant que faire se pourra, et aussi de virulentes ripostes : « *La vie et miracles du grand pirate larron Blanquet, canonisé et mis au rang des saints personnages de la religion prétendue réformée* (1617) ; *Fidèle avertissement à maistre Cameron sur la canonization des pirates Blanquet et Gaillard...* Réponse à la lettre de Jean Cameron, ministre de Bègle, condamnée au feu pour avoir canonisé Blanquet et Gaillard, martyrs réformés », avec cette épigraphe : « Martyrem facit non poena sed causa ». On vous en voudra peut-être un peu en certains lieux pour avoir maintenu l'expression de « pirates » et de « rebelles » ; mais on ne condamnera pas aux flammes votre livre ; ce serait grand dommage, si beau papier, si nette impression, et si l'on criait, vous auriez de quoi répondre : M. le pasteur Douen doit s'en souvenir.

En tous cas, les autres remercieront l'auteur. Dans une préface vive et sobre il a raconté, d'après l'amiral Jurien de La Gravière qui reproduisait le *Mercur*, les événements qui font le sujet du volume, et posé les personnages, avec une érudition

toujours sûre et un savoir complet. Puis il a imprimé 6 plaquettes tellement rares, que quelques unes n'existent qu'à un exemplaire : 1° *Lettre de monsieur de Barrault envoyée à monsieur de Gourgues* (de la rivière de Seudre, ce 11 juin 1617); 2° *Chanson nouvelle sur la victoire du sieur de Barrault, contre Blanchet le pirate*; 3° *Constance, foy et résolution...* 4° *La vie et miracles du grand pirate...* 5° *Fidèle avertissement...* 6° *Réponse à la lettre de Jean Cameron...* Chaque nom est annoté; nous connaissons ainsi tous ceux qui ont joué un rôle dans le combat naval de la Seudre et ses suites : combattants, auteurs, juges. Nombre d'erreurs sont aussi relevées, et c'est tout profit pour les lecteurs.

Parmi les fautes signalées, il en est une qui n'en est pas une, à mon avis. Le nom de Jaubert était aussi Joubert. L'*Armorial* de Rietstap, au mot *Jaubert de Barrault*, renvoie à *Joubert*. On dit les Joubert de Barrault. Cependant Joubert a prévalu; mais c'est le même nom. (Voir plus haut, page 30). L. A.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE DU LIMOUSIN, T. XLII, 1894.

Ce beau et copieux volume de 643 pages avec gravures, auquel malheureusement il manque, comme à presque tous les volumes de toutes les sociétés savantes, une table onomastique, — les chartes de Saint-Martial en ont une particulière — contient : *La forêt du massif central*, par M. Alfred Leroux; *Jean Fayen et la première carte du Limousin (1594)*, par M. Ludovic Drapeyron; *Les Barbou imprimeurs*, par M. Ducourtieux (Voir plus bas, page 71); *Les fers à hosties du diocèse de Limoges*, par M. Berthomier; *Le spolium de l'évêque de Limoges en 1390* (lin), par M^{re} Barbier de Montault; *Catalogue des anciennes tapisseries d'Aubusson* (suite), par M. Cyprien Perathon; *Chronique de Saint-Martial de Limoges* (supplément), par M. Champeval, où se trouve, avec un important erratum de 21 pages aux *Chroniques de Saint-Martial de Limoges*, éditées en 1874 par Duplès-Agier, la bulle d'Urbain II (12 avril 1096), datée de Saintes, par laquelle le pape énumère et confirme les possessions de l'abbaye : « In Santonensi pago, monasterium sancti Martialis apud castrum Calesium (Chalais, prieuré vers 1216), sancti Petri de Monte Andro (Montandre, prieuré en 1220, prévôté en 1222, viguerie); sancti Martini de Salione (Saujon, prieuré dès 1316); sancti Salvatoris quæ dicitur *vita æterna* (Saint-Martial de Vitaterne); sancti Petri de Anesio (Anais, canton de La Jarrie); ecclesiam de Doaz (Le Douhet, prévôté en 1222); puis, p. 353, une charte du prieuré de Vitaterne, une de Gautier relative à Anais: *Nouveau recueil de biographies limousines*, par M. l'abbé Arbellot, où nous citerons : Étienne Audibert, de Bellac (1592-1647), jésuite, qui prêcha des missions à La Rochelle, dans l'île de Ré, en Saintonge, imprima contre les protestants plusieurs ouvrages à La Rochelle chez Louis Chesneau, chez Étienne du Rosne, etc.; Bruno Chassaing (1590-1669), ré-

collet en 1608, gardien du couvent de Cognac en 1622 ; Yrieix Chouly de Permangle (1604-1676), qui fit les campagnes de Saint-Jean-d'Angély (1624), de La Rochelle (1628), de Cognac (1691) ; François Irat, de Saint-Junien (1590-1671), jésuite, qui fut préfet des collèges de Saintes, Bordeaux, Périgueux ; Léonard Lhardy, de Saint-Léonard (1694-1758), récollet, custode du couvent de Saintes de 1727 à 1733 (Voir *Archives*, x, 200-207), et provincial (1733) de la province d'Aquitaine ; Léonard du Lérès, d'Eymoutiers (1588-1656), récollet, mort à La Rochelle le 30 septembre 1656, qui, « grand mathématicien et astrologue, a écrit et mis sous la presse quelques livres sur ce sujet » ; Jean Mautas, de Felletin (1593-1639), jésuite, premier recteur du collège de la Rochelle où il résidait en 1632, mort à Fontenay-le-Comte lorsqu'il était recteur du collège de La Rochelle pour la seconde fois, le 29 mars 1639, âgé de 46 ans ; Hilaire Monlouis, d'Ussel, mort en 1674, récollet, gardien en 1638 du couvent de Cognac, qui fit des recherches dans les archives de la province de l'Immaculée Conception, dont les extraits ont servi au P. Elie Jacquet pour sa *Notice* sur la fondation des couvents de récollets dans la province de Guienne ; Pierre Sénemaud, de Limoges, né en 1699, jésuite, membre de l'académie de La Rochelle (1748-1763), où il prononça plusieurs discours. (Voir *Recueil de pièces en prose et en vers*, t. 1^{er} et t. III).

Le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE ROCHFORD, XVI, n° 3 (juillet-septembre 1894), contient : *Les pierres closes de Charas, commune de Saint-Laurent de La Prée*, par L. Capiton, notice reproduite de la *Revue mensuelle de l'école d'anthropologie* de juillet 1893 ; des extraits des *Cahiers manuscrits* de dom Fonteneau : *Mémoire du pays qui est entre la rivière de Charente et la Garonne, relatif à la carte qui a été commencée à lever en 1694 et finie en l'an 1700*, ile Madame, Pied de Mont, le port des barques, la fosse aux mâts, fontaine royale de Saint-Nazaire, fort Lupin, Saint-Nazaire, Soubize, Moëze, Saint-Froult, Tonnay-Charente. A rapprocher du *Mémoire* de Begoin dans le t. II des *Archives* ; *Table décennale du Bulletin de la société*, qui aurait été mieux placée à la fin d'un volume, ou paginée à part ; *Les volcans et les glaciers d'Islande*, extrait du *Tour du monde*, de juillet 1894.

Le COMTE ADOLPHE DE BREMOND (1795-1870) par A. de B. d'A. (Voir plus bas, page 69).

S'il est des descendants de noble race, peu soucieux de l'éclat de leur nom, qui semblent courir au devant de l'oubli, il en est d'autres au contraire, fiers de maintenir intact, de génération en génération, leur patrimoine d'honneur et leurs droits à l'estime publique. Chez eux, les rejetons sortis du vieux tronc décèlent son immuable jeunesse, et ceux qu'en détache la main

du temps ne sont pas des branches mortes et desséchées, mais des rameaux encore pleins de sève et de verdure.

Qui porta à un plus haut degré que le comte Adolphe de Bremond, la loyauté chevaleresque, la fidélité à ses principes, la ferveur du chrétien ? Qui mieux que lui sut conserver dans sa vie publique et dans sa vie privée ce glorieux héritage de dévouement et de vertu transmis avec son sang par l'antique famille si intimement liée aux fastes de notre province ? Adolphe de Bremond fut le dernier représentant de la branche de Céré, de Vernou et de Lusseray, descendant de Philippe de Bremond, frère puîné de Josias, baron d'Ars, maréchal des camps et armées du roi. Il est mort à Niort, voici près de vingt-cinq ans ; mais son souvenir est demeuré vivant dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, et c'est une bonne et pieuse pensée qu'a eu son parent M. Anatole de Bremond d'Ars, de nous retracer l'existence de cet homme de bien.

Adolphe de Bremond était, en 1814, élève à l'école militaire de Saint-Cyr. Il fit, comme lieutenant dans la garde royale, la campagne d'Espagne en 1823, fut nommé chevalier de l'ordre de Charles III pour sa belle conduite pendant cette guerre, et se retira du service après avoir fait vaillamment son devoir pendant les journées de juillet 1830. Il fut du petit nombre de ces gentilshommes qui n'hésitèrent pas à se rendre en Vendée, à l'appel de la duchesse de Berry. Arrêté et traduit devant la cour d'assises de Bourges, il fut acquitté après treize mois de prison préventive. A partir de ce moment, le comte de Bremond ne se mêla plus aux mouvements politiques. Tandis que son frère soutenait une ardente polémique dans la presse royaliste locale, il se livrait tout entier à la pratique des bonnes œuvres et de la plus haute piété (1). En correspondance suivie avec un grand nombre de prélats, d'ecclésiastiques éminents et de missionnaires, il fut un des amis et des défenseurs de Marie Jaricot, cette humble et pieuse fille, fondatrice méconnue et persécutée de la plus belle et la plus grande œuvre du siècle, l'œuvre de la propagation de la foi.

(1) Adolphe était poète comme son père Alexandre. L'auteur dit : « J'ai vainement tenté de me procurer ses vers et ceux qu'Alexandre de Bremond composa pour les réunions académiques dont il faisait partie, l'Athénée de Niort entre autres. » Et M. Clouzot qui donne le titre de huit pièces croit « qu'elles n'ont pas dû être imprimées ». Or, en l'an x ont été publiés dans le *Journal des Deux-Sèvres*, n° 30 : *C'est le même ou le triple consentement*, comédie en 1 acte, jouée à Niort, le 27 pluviôse an x ; *Ode à M. Dupin sur le 15 août*, 29 thermidor an xi ; en l'an xi, n° 49, *Le laurier, le myrthe et l'olivier*, apologue ; n° 51, *Épître en vers à un jeune auteur satirique* ; n° 53, vers sur l'amitié ; n° 59, *Le magnétisme*, conte en vers ; en l'an xu, n° 21, *Conseils d'un père à son fils*, épître, etc.

On admire dans ce volume, *Adolphe de Bremond*, et dans les autres du même auteur, l'art avec lequel, sans effort, tout naturellement, il fond les petites digressions, quelques hors d'œuvre ; il sait tant que les souvenirs arrivent d'eux-mêmes et se jettent dans son récit.

Le biographe nous montre le comte de Bremond ayant atteint dans les dernières années de sa vie ces hauteurs sereines où l'âme, dégagée de tout lien terrestre, ne vit plus que dans la contemplation et l'attente de l'éternelle félicité.

Tous ceux qui liront ce petit volume, écrit avec autant de charme que de simplicité, en garderont une impression profonde de calme et de paix ; ils y trouveront, comme le dit notre distingué confrère, « un exemple salubre pour une génération qui semble affolée par un désir effréné de fortune et d'honneurs, pour lesquels on sacrifie volontiers, non seulement son repos, sa famille, mais souvent, hélas ! sa propre dignité et ses convictions les plus intimes et les plus saintes ».

D. D'AUSSY.

LES EXPLOSIFS AU XVIII^e SIÈCLE. par Paul d'Estrée. Paris, aux bureaux de la *Nouvelle revue rétrospective*, 1894, in-18, 48 pages. (Extrait de la *Nouvelle revue rétrospective* du 10 juillet 1894).

L'histoire des inventeurs est un martyrologe et aussi une chronique de supercheries. Que de ces hommes de génie incompris n'étaient — ne sont — que de pauvres êtres chimériques ou de fielleux voleurs, trompés ou trompeurs ! M. Paul d'Estrée le montre dans sa curieuse brochure. C'est un chapitre du *Vieux neuf*. On connaît le fait raconté à la gloire de Louis XV : Au plus fort de la guerre contre les Anglais, un Dauphinois, nommé Dupré, qui avait retrouvé le feu grégeois, proposa au roi de s'en servir contre la flotte ennemie. Le roi, effrayé des effets terribles d'une invention si pernicieuse à l'humanité, donna une pension de mille écus à Dupré avec défense de révéler son secret. M. d'Estrée, qui a fait de nombreuses recherches, rétablit la vérité. Dupré, recommandé par le ministre de la guerre, le maréchal de Belle-Isle, fit ses expériences au Havre, aidé du duc d'Harcourt, gouverneur de la place, du marquis de Rostaing, brigadier des armées du roi, et autres officiers. On lui fournit tout ce qu'il demanda ; mais il ne put jamais réussir à rendre son invention pratique : c'était une bouteille pleine d'un liquide qui s'enflammait en tombant sur le vaisseau. L'auteur cite beaucoup d'autres inventions de ce calibre, celle, par exemple, du comte de Donep, sujet prussien, qui fut mis à la Bastille comme chevalier d'industrie.

Dans son désespoir de n'avoir pas trouvé aux archives nationales, à la bibliothèque nationale et autres dépôts publics, toutes les pièces qu'il désirait pour satisfaire son ardente curiosité, M. Paul d'Estrée s'en prend à la « méfiance ombrageuse d'une administration qui confondait dans le même sentiment le souci de sa sécurité et l'aversion des méthodes scientifiques, jalousie inquiète, témoignant avec une rare hypocrisie d'un profond amour de l'humanité pour mieux ensevelir dans l'ombre les progrès de l'esprit humain ». Voilà pourquoi Donep, qui a

trouvé un moyen de faire du salpêtre, est bien accueilli et travaille avec le duc d'Orléans, jusqu'au jour où l'on constate sa fourberie ; pourquoi Dupré obtient ce qu'il veut pour faire ses expériences de feu grégeois ; voilà comment, en 1747, « le nommé Buzaglo, juif portugais », dont Ravaisson a fait un « jésuite portugais », fut protégé par le prince de Conti et le duc de Penthièvre, comme inventeur de boulets explosibles, jusqu'au jour où il fut expulsé de France, reconnu comme espion anglais. Plus tard, fut-on plus indulgent pour les inventeurs ? Santerre, le fameux brasseur devenu général, voulait bien embraser la Bastille sous des torrents d'huile d'œillette, qu'auraient enflammés des bâtons de phosphore et qu'auraient lancés des pompes à feu ; puis, proposait contre les Vendéens « des fusées soporatives » qui les endormiraient, « et puis tomber dessus ». Un jacobin, rival de Santerre, Chevalier, employé par le comité du salut public, fut exécuté comme complice de Cadoudal, parce qu'on avait trouvé chez lui un appareil inexplicable. La liste des inventeurs éconduits serait longue. Et Turpin ?

LES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DE NIMES (t. XVI, 1893), un fort beau volume de xciv-466 pages, contiennent de M. A. Lombard-Dumas, p. 7-96 : 1° *Catalogue descriptif des monuments mégalithiques du Gard*, avec de nombreuses planches, dolmens, menhirs, etc. ; page 74, est représentée une pierre de 1^m75 de haut, où est grossièrement sculptée une figure humaine, qui a quelque rapport avec une pierre du musée de Saintes, décrite dans notre *Bulletin*, ix, 99 ; 2° une biographie du vice-amiral comte de Brueys, par M. le comte E. de Balincourt ; 3° *Trois manuscrits de Rabaut-Saint-Etienne*, par M. Gustave Fabre, où, à côté des sentiments très justes, très généreux... pour les protestants — et en vue de la montre publique — on trouve (troisième manuscrit) un *Projet* secret, ne pouvant « être confié qu'à un homme d'état, désintéressé, exempt de préjugés », qui est bien le code le plus complet du fanatisme religieux, du machiavélisme politique et de l'hypocrisie haineuse pour la destruction du catholicisme et l'asservissement des consciences au pouvoir civil ; ce n'était pas la peine de déblatérer contre le despotisme de Louis XIV pour le remplacer par le tzar : « Uniquement occupés de leur cher encensoir, ils (les prêtres) ne songent qu'à sa garde et à sa défense ; ils veillent soigneusement aux dogmes et s'embarrassent infiniment moins de la morale. Il faut profiter de leur sommeil pour les dépouiller peu à peu de ce dernier empire. Il ne faut pas toucher aux dogmes : laissons faire cet ouvrage à la raison. Quand une fois le gouvernement aura dans ses mains la surintendance des vertus, le reste de l'empire religieux sera peu de chose. Deux choses sont nécessaires pour l'exécution de ce projet : attirer à soi les motifs que les prêtres employent pour faire observer la vertu, et y joindre les grands motifs et les moyens que le gouvernement peut ell-

cacement employer pour parvenir au même but. C'est par ce dernier moyen qu'il faut commencer avec vivacité, travaillant sourdement à l'autre... Comme les vertus prétendues, tant recommandées par les prêtres, sont réellement presque toutes des vices, elles nuisent à l'état ; il lui importe donc de les proscrire, non point en les défendant crûment et d'une manière révoltante pour eux, mais en encourageant les vertus opposées. ... Diminuez insensiblement les processions, les confréries et toutes les cérémonies des rues sur lesquelles l'autorité a une inspection non contestée ; renfermez les prêtres dans leurs églises... Intriguez pour créer un patriarche. Le temps viendra où le prince sera le chef de la religion. Intriguez pour marier les prêtres. Vous savez qu'ils ne sont pas citoyens ; nul célibataire ne l'est ; qu'ils sont ennemis de l'état ; qu'ils sont intéressés à l'affaiblissement de l'autorité civile... Mariez-les donc. 1^o Ils prendront les vertus domestiques, mères des autres vertus ; 2^o ils seront isolés les uns des autres ; 3^o vous les taxerez un jour comme vous voudrez... Restreignez les assemblées du clergé... Quant au moines... ils sont encore nécessaires pour le service des confessionnaux ; mais quand les curés seront multipliés, ceux-ci pourront suffire à ces fonctions, et l'on n'aura plus besoin des moines. Vous parviendrez ainsi à les détruire, en feignant de les respecter... » Et voilà l'homme qu'on nous donne pour un type du libéralisme, pour le défenseur de la liberté religieuse, l'énergique apôtre des droits de la conscience.

Ces *Trois manuscrits* ont formé une brochure de 50 p. in-8^o.

POUILLÉ HISTORIQUE DU DIOCÈSE D'ANGOULÊME par M. l'abbé J. Nanglard, vicaire général. Angoulême, imp. Chasseignac, 1894, in-8^o, xi-683 pages.

A plusieurs reprises nous avons signalé (xiv, 56 et 476) l'importance des recherches de M. l'abbé Nanglard, quand elles paraissaient dans les *Mémoires* de la société archéologique de la Charente. C'est le fruit de trente années de travail dont l'auteur nous livre aujourd'hui la première partie en un fort beau volume. Commencé sous l'inspiration de Cousseau, « lui qui fit de si grandes choses dans le diocèse d'Angoulême », et qui, dit M^{gr} Frérot (29 juin 1894) à l'auteur, « avec cette intuition que Dieu se plaît à donner à certains hommes et quelquefois aux évêques comme grâces d'état, avait reconnu en vous une aptitude remarquable pour ces sortes de travaux et une puissance de travail digne d'un bénédictin pour en venir à bout » ; continué avec les encouragements de Sebaux, « de si douce et si pieuse mémoire », béni par son successeur, « ce fruit de vos peines et de vos longues veilles » paraît enfin, impatiemment attendu. Il sera bien accueilli de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de nos provinces ecclésiastiques, particulièrement des deux diocèses de Saintes et d'Angoulême. Mais les travailleurs des autres régions y puiseront. Tous les ecclésiastiques qui

figurent là comme évêques, abbés, prieurs, aumôniers, chapelains, chanoines, n'étaient pas tous originaires de l'Angoumois. On y voit des prêtres des diocèses de « *Pictavien.*, *Catalaunen.*, *Vasionen.*, *Forojulien.*, *Ruthenen.*, *Aquæ-Sextien.* », où le lecteur ne lit pas de suite : Poitiers, Châlons, Vaison, Fréjus, Rodez et Aix.

Il faut louer, comme elle mérite, cette œuvre longue et ardue. Un livre semblable ne se lit pas comme un roman, même comme une histoire. L'auteur y sacrifie tout le plaisir de faire un récit émouvant, la joie de peindre un tableau gracieux, à la satisfaction d'être utile et d'offrir à quelques travailleurs des faits sous des dates exactes ; il se résout même à des lacunes inévitables. Que de recherches restent stériles parce que l'érudit ne se décide pas à être incomplet ! Et même il se résigne à commettre des fautes, soit par défaut de pièces, soit par suite de renseignements erronés. Il faut un vrai et solide courage pour entreprendre un pareil ouvrage, une patience à toute épreuve pour le mener à bien, un rare désintéressement pour le livrer, incomplet, imparfait, à la critique.

Il y a des fautes ; il y en aura. L'écrivain a déjà commencé des « additions et corrections ». Il en découvrira encore, et l'on devra l'y aider. Si, par exemple, M. l'abbé Duchesne lit, page 40, à la « chronique des évêques d'Angoulême », que saint Ausone « 1^{er} évêque d'Angoulême, né à Mortagne sur Gironde, fut disciple de saint Martial, qui fut lui-même disciple de saint Pierre, et passe pour être venu dans l'Aquitaine en 74 », nul doute que l'auteur ne soit vertement rabroué, comme M. le chanoine Arbellot, pour croire encore à la mission apostolique de saint Martial. D'autres lui reprocheront de n'avoir pas de références. Où sont les sources originales ? Quels sont les ouvrages consultés ou à consulter sur les divers établissements ou sur les personnages ? Les notes sont rares, très rares, trop rares. Avec l'abondance de matériaux amassés de longue main, il pouvait nous fournir bien des renseignements inconnus du commun.

Autre remarque. Dans un acte de 1505 de l'hôpital neuf de Pons, t. xxi des *Archives historiques*, figure Jean de Saint-Moris, abbé de Grosbois. (Voir *Bulletin*, xiv, 65 et 158). Le *Gallia*, II, 1050, indique : « Johannes, die martis, 1506 ; or le *Pouillé*, page 573, nomme Jean-Hélie de Coulonges, 1481-1522. Il n'y a qu'une abbaye de Grosbois ou Grosbost, de *Grosso bosco*. Où est l'erreur ?

Pour se reconnaître un peu dans ce volume touffu, il faudra certainement, avec une bonne carte du diocèse, une table complète des noms de lieux et de personnes. Souhaitons, dans l'intérêt des études, qu'il puisse bientôt mettre cet *explicit*, c'est-à-dire achever ce grand ouvrage.

UN AIDE DE CAMP DE NAPOLÉON. *Mémoires du général comte de Ségur*. T. II. Paris, Didot, 1894, in-18, 430 pages.

La *Revue*, xiv. 319, a rendu compte du premier volume de ces *Mémoires*. Le second a pour sujet *La campagne de Russie*. Le général y était. Blessé grièvement à la bataille de Sommo-Sierra. Ségur, rentré dans ses foyers, y passa deux ans d'une convalescence incertaine et douloureuse. Mais le clairon sonnait le boute-selle. Napoléon préparait la guerre. Ségur pouvait-il être ailleurs que sur les champs de bataille ! Encore mal rétabli, l'aide de camp courut reprendre son service dans l'état major de la grande armée. Là il pouvait tout voir, tout observer ; il vit tout, il fut témoin des luttes héroïques et des désastres inouïs. Il a raconté tout avec émotion, cette émotion qui rend éloquent. Et quel spectacle plus grandiose et plus lamentable ! Le récit de Ségur est classique depuis longtemps. On le relira avec intérêt. Certes, ce ne sont pas les narrateurs qui manquent de la campagne de Russie, incendie de Moscou, retraite dans la neige et au milieu des ennemis, passage de la Bérésina, etc. On a lu tout cela dans les *mémoires* de Marbot, dans les œuvres du duc de Reggio, pour ne parler que des plus récents. Mais on le relit, et, espérons-le, on le relira longtemps : il y a là de graves leçons pour l'avenir, et le charme d'un roman réalisé.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N° 568. — Connait-on une vue, un plan, même une simple description du château d'Archiac aux xvi^e-xviii^e siècles ?

D.

N° 569. — Pierre Boutelleau, propriétaire à Cognac, où il était né le 8 octobre 1756, fut député au corps législatif depuis le 18 février 1808 jusqu'en 1812. Peut-on me dire où il est mort et me donner quelques plus amples renseignements sur lui ?

L.

N° 570. — La *Revue* a enregistré dans son dernier numéro le décès de Pierre-Paulin-Jean Nicolas, marquis de Lamballerie, avec cette mention : « Il appartenait à la famille des Nicolas, anoblie par l'échevinage de La Rochelle... et qui a formé trois branches : Lamballerie, Voutron et Lisleferme. » Je désirerais savoir de quelle manière, avec preuves à l'appui, les Nicolas de Lamballerie font leur jonction avec les Nicolas de La Rochelle, ceux de Lisleferme et ceux de Voutron.

LA M.

N° 571. — Il y a en ce moment à la chambre un député de Paris nommé Levraud. A-t-il quelque rapport de parenté avec

les Levraud de Barbezieux dont le *Bulletin*, iv, 196, a parlé : *Jean-Etienne Levraud, curé d'Ambleville, membre de l'académie de médecine de Paris ?*

N° 572. — Je serais heureux de connaître quelques particularités sur l'officier saintongeais dont voici l'acte de décès, que j'ai relevé dans les registres paroissiaux de Mussidan, conservés aux archives municipales de ce canton de la Dordogne :

« Le neufviesme jour du mois de juin mil six cens vingt-huit, sur les deux heures du matin, est décédé en la ville de Mussidan en Périgord, et au logis de Jehan Body, où pant pour enseigne le *Cheval blanc*, Jacques de Messy, escuyer, sieur de La Mote de Chantecaille, cappitaine d'une compagnie au régiment du seigneur chevallier de La Vallette, estant en guarnison pour le service du roy en la ville de Bragerac, natif du pais de Xaintonge, et a esté enterré ledit jour dans l'esglise Saint-George dudit Mussidan à deux heures après midy. ESTIENNE PETIT, curé. »
SAINT-SAUD.

N° 573. — Il existe un *Eloge funèbre du docteur Guillotin*, par Edme-Claude Bourru (Paris, 1814, in-4°). A-t-on quelques détails sur Bourru ? Pourrait-on dire quels sont les auteurs qui ont écrit sur le célèbre médecin saintais ?

A.

II. — RÉPONSES

N° 543; XIII, 481. *Un principal du collège de Saint-Jean d'Angély.* — On a demandé des renseignements sur un Angérien qui s'intitule « Maturinus Almandinus, Angeriaci gymnasii moderator » dans une lettre (Saint-Jean d'Angély, 6 juillet 1509) à Julien Py de Maizières en Berry (Juliani Pii Mazeriensis Biturici), qu'il appelle « vati clarissimo », et imprimée en tête des *Epigrammatica necnon moralia opuscula* de ce Julien Py. Son nom véritable est inconnu. Cet *Almandinus* s'appelait-il en français Aumandin, Armandin, Armandeau ?

Dans ses *Recherches sur la vie et les travaux de Jean Maurus, de Coutances, ingénieur et professeur de grammaire, 1507-1550*, M. A. Claudin raconte que « Jean Maurus, ou plutôt Jean Le More, *Constantianus*, de Coutances en Normandie, ville qui s'appelait Constances — et non pas de *Constance* en Allemagne, comme on l'a cru longtemps — ingénieur à Paris en 1507. à La Réole en 1517, professeur en divers collèges d'Aquitaine, à Lectoure en 1518, à Montauban en 1522, où il occupait, en 1528-1530, la chaire de rhétorique, remplissait en même temps les fonctions de régent principal, était lié d'amitié avec Mathurin Almandin ou Armandeau, qui était à la tête du collège de Saint-Jean d'Angély en 1509. Il lui adresse de Toulouse, le 5 septembre 1523, *Joannes Maurus Constantianus Mathurino*

Almandino Angeliaco, une lettre qui est en tête d'une édition des *distiques* de Faustus Andrelini.

N° 551 : XIV, 65, 157, 232. *Romans dont la scène se passe en Saintonge-Aunis*.

A noter, comme roman dont l'intrigue se passe à Saintes, *Puymirol, étude d'âmes*, par Camille Vergniol; préface de Marcel Prévost (Paris, Al. Lemerre, 1894, 1 vol. in-18). C'est l'histoire d'un unique amour éprouvé par un homme qui en souffre, qui en conserve le souvenir, et qui, plus tard, lorsque la souffrance s'est apaisée, en fait le récit détaillé. Cet ouvrage est analysé par l'auteur lui-même, lorsqu'il écrit : « Le jardin des Tuileries, une petite ville de province (Saintes) et une chambre d'hôtel avaient été l'univers de cet homme, et il s'y tenait obstinément enfermé. Un marivaudage larmoyant sous les arbres, une scène de bal, un tête-à-tête dans les ténèbres, quelques lettres, quelques baisers, une illusion insensée, avaient consumé cette âme et absorbé cette existence. » On lit, page 214 : « Vous n'ignorez point sans doute que Saintes, capitale d'une puissante peuplade gauloise, devint une grande cité sous la domination romaine, et qu'elle a conservé des vestiges de cette splendeur : l'arc de triomphe de Germanicus, dressé jadis à l'entrée du pont (comment ne pas vouer à l'infamie l'architecte soucieux de bonne viabilité qui le transporta sous les ormeaux de la place Bassompierre?), le capitole et l'amphithéâtre, celui-ci l'un des plus célèbres de France. Le temps, qui, aidé des hommes, en a renversé plus de la moitié, a laissé le reste en parfait état de conservation. Les galeries et les rangées de gradins inférieurs, les vomitoria, le podium, les loges des fauves et des belluaires sont demeurés intacts » ; page 216 : « Confiant autant que pratique le gardien des arènes, il prêtait bénévolement la clef à qui la lui demandait, surtout à l'un de ces messieurs de la « société des arts et belles lettres de la Saintonge », familièrement les « Vieux Cailloux ». J'étais assez lié avec son président, M. A..., professeur au collège, un savant aimable, passionné et... savant, pour obtenir une carte d'entrée permanente. Il me la donna, en effet, loua fort, quoique tardive, mon ardeur de néophyte, s'offrit à guider mes premiers pas et, sur la remarque que je lui fis que mes moments de loisir ne concordaient guère avec les siens, me recommanda d'étudier je ne me rappelle plus quelle question de naumachie qui l'occupait pour l'instant. »

M. M.

N° 568 : XIV, p. 477. — *Les Pintault et les Binet de Marcognet*.

André-François Pintault, capitaine des mineurs de la compagnie des Indes, eut : 1° un fils, Gabriel Pintault, gendarme de la garde du roi ; 2° Suzanne Pintault, épouse de Louis-Charles Desmontils ; 3° Emilie Pintault, épouse de Binet de Marcognet, père de Pierre-Louis, lieutenant général, Jean-Louis-

Thérèse Binet de Marcognet fit ses preuves de noblesse pour l'école militaire en 1779.

H. L.

— Les Binet demeurèrent dans la chatellenie de Fouras, paroisse de Saint-Laurent de La Prée, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle. Pierre-Nicolas-Hyacinthe Binet, chevalier, seigneur de Marcognet et de Saint-Laurent de La Prée (en partie de Saint-Laurent, 1673-1736), sous-brigadier des cheveau-légers, fils du brigadier gouverneur de La Rochelle de 1689 au 16 janvier 1717, possédait le château de Touchelonge, aujourd'hui propriété de M. A. Verchère de Reffye. Il prenait encore le titre de marquis de Montifrais, et mourut à Touchelonge, âgé de 63 ans. Il fut inhumé dans l'église de Saint-Laurent de La Prée, le 20 août 1736. De son mariage avec Louise-Henriette Le Cadou du Moulin, décédée aussi à Saint-Laurent, le 13 août 1771, à l'âge de 73 ans, il eut 10 ou 11 enfants : 1^o Pierre-Nicolas, écuyer, seigneur de Touchelonge ; 2^o Marie-Henriette, née vers 1719, inhumée dans l'église de Saint-Laurent le 15 juillet 1728 ; 3^o Louis-Nicolas, né à Touchelonge le 1^{er} août, baptisé à Saint-Laurent le 8 septembre 1720, ayant pour parrain Louis Goufflé, chevalier de Thoy, officier sur les vaisseaux du roi au port de Rochefort, et pour marraine dame Suzanne de Martel, femme de Jacob de Bonnefoy, chevalier, seigneur de Bertaucville, officier, etc. ; il devint capitaine d'une compagnie de canonnières-gardes-côtes, et se maria deux fois : à Suzanne-Emilie Pintault de Grolleau, et, le 5 juillet 1751, à Suzanne-Louise Guicheneux, veuve de Laurent Liger de La Vallerie, fille de Louis Guicheneux, écuyer, sieur du Chenaux, receveur des fermes, et de dame Louise-Henriette Payen de Montolain, remariée avec Amador de Vasselot, écuyer, sieur du Breuil ; cette seconde femme de Binet de Marcognet mourut le 30 mars 1764, à l'âge de 36 ans ; 4^o Marie-Barthélemy-Louise, baptisée le 10 septembre et inhumée le 4 novembre 1721 à Saint-Laurent ; 5^o Louise-Laurence-Henriette, baptisée le 9 mai 1724 et inhumée dans l'église de Saint-Laurent le 22 septembre 1726 ; 6^o Marie-Thérèse-Louise-Renée, baptisée le 21 octobre 1725 et inhumée dans l'église de Saint-Laurent le 8 septembre 1727 ; 7^o Louise-Marie, baptisée à Saint-Laurent le 5 décembre 1727 ; 8^o Jean-Marie-Hyacinthe, né le 27 avril 1729, baptisé à Saint-Laurent le 8 mai ; parrain : messire Jean Dusson du Vignier, seigneur de Fraiche, gouverneur de la ville de Nazaire (?), lieutenant de vaisseau, capitaine d'une compagnie franche de la marine, chevalier de Saint-Louis ; marraine, dame Marie Poirier, veuve de messire Henry de Gas, chevalier, seigneur de Salet, lieutenant de vaisseau, capitaine d'une compagnie de la marine, chevalier de Saint-Louis ; il fut inhumé dans le chœur de l'église de Saint-Laurent, à l'âge de 9 ans, le 10 octobre 1738, en présence de son frère aîné, Pierre-Nicolas Binet, et de son oncle, Nicolas-Claude du Breuil ; 9^o Pierre-Raymond, né le 16 décembre 1730, baptisé à Saint-Laurent le 27 du même mois, ayant pour parrain

messire Raymond de Petty, écuyer, commandant du fort de Fouras, et pour marraine Catherine Maurin ; inhumé dans le chœur de l'église de Saint-Laurent de La Prée, à l'âge de 11 ans, le 2 septembre 1741 ; 10^e Angélique-Françoise, baptisée à Saint-Laurent le 6 septembre 1735. Je trouve encore, sans indication de filiation, une Angélique-Renée Binet, épouse de Jean Barbot, écuyer, seigneur de la terre et seigneurie de Ré.

A. DUPLAIS DES TOUCHES.

BIBLIOGRAPHIE

A la mémoire de notre vénérée sœur Chicou, supérieure de l'hôpital Saint-Charles de Rochefort. Rochefort, imp. Thèze, 1893, in-8°, 12 pages.

Cette brochure contient une note biographique (Voir notre *Bulletin*, xiii, 79), le récit des funérailles et l'« allocution prononcée par M. l'abbé Aversenq », aumônier de l'hôpital.

Annales municipales. Ville de Saintes, année 1893. Saintes, imp. Ribéraud, 1894, in-8°, 394-39 pages.

Annuaire général de la Charente-Inférieure pour 1894. Edition complète publiée sous les auspices de M. le préfet et du conseil général. La Rochelle, A. Foucher, 1894, in-8°, 258 pages.

Cet *Annuaire*, qui a paru fin février, deux mois plus tôt que l'an dernier, finira par arriver à la fin de décembre. Il contient une notice sur « Joseph-René Bellot, martyr de la science (18 mars 1826-12 août 1853) ». L'idée est bonne de publier chaque année quelques notices de ce genre. Il y a une carte du département, heureuse innovation, qui sera excellente quand la carte sera coloriée. Il y a aussi *Les parlementaires de la Charente-Inférieure*, biographies prises dans le *Dictionnaire* de M. Bourloton ; l'année prochaine, nous demanderons la liste des anciens conseillers généraux avec des notes. Signalons aussi les éphémérides. Je ne voudrais pas y voir répétée cette vieille légende que les braves du vaisseau *le Vengeur* « ont préféré couler bas plutôt que de se rendre ». Ils se sont si bien rendus que Renaudin, qui commandait, et tous les officiers ont été recueillis par les Anglais et sauvés, ce qui eût été une forfaiture, s'il n'y avait pas eu reddition. (Voir *Bulletin*, xii, 425).

Dans cet amoncellement de noms il devait y avoir des erreurs. Page 44, Tabourin, qui est indiqué vivant, était mort le 27 novembre ; page 50, figure, parmi les professeurs du collège, M. Rollinat, qui l'avait quitté au commencement d'octobre ; p. 59, M. Paul Brunaud est indiqué comme ayant deux domiciles ; on y lit cette phrase inintelligible : « Juges, MM. Lacour, Marchesseau ; Tortat ; Brunaud ; Himbourg ; Meaume, suppléants. » Quels sont les suppléants ? P. 110, au clergé de Saintes, M. Knell est indi-

qué comme doyen, et M. Bourdé, simplement comme curé ; le *Grand almanach de Saintes* dit « Bourdé, doyen ». Dans la liste des journaux de Saintes, on a omis la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, le *Peuple*, la *Mode*, le *Travailleur*, et j'en oublie.

Annuaire de l'association amicale des anciens élèves de Montlieu pour 1893 (19^e année). Compte rendu de la réunion générale du 29 juin 1893. Rochefort, imp. Thèze, 1893, in-8°, 71 pages.

ARATRO. (Voir plus bas, page 72, Dussouy).

ARCHAMBEAU et BONNEFOY. — *Les vacances* par M. l'abbé Archambeau, professeur de rhétorique. *Le programme de l'avenir du collège*, par M^{sr} Bonnefoy, évêque de La Rochelle et Saintes. *Discours prononcés à la distribution des prix de l'institution de Pons*, 29 juillet 1893. La Rochelle, imp. Noël Texier, 1893, in-8°, 12 pages.

Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis, xxiii. Paris, Picard ; Saintes, Mortreuil. La Rochelle, imprimerie Noël Texier, 1894, in-8°, 508 pages ; gravures.

AUDIAT (Gabriel). *Renouveau charentais*. MM. Paul Déroutède, Georges Boutelleau, Joseph Castaigne, Georges Gourdon. La Rochelle, imp. Noël Texier, 1894, in-8°, 14 p. (Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*).

AUDIAT (Louis). *Biographies révolutionnaires. Caroline de Fontanges*. Moulins, imp. Crépin-Leblond, 1894, in-8°, 16 pages. (Extrait de la *Quinzaine Bourbonnaise*).

— *Le diocèse de Saintes au XVIII^e siècle. Hôpitaux, communautés religieuses, abbayes*. Paris, Picard ; Saintes, Mortreuil, 1894, in-8°, 508 pages ; gravures. (Tome xxiii des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*).

AUSSY (Denys d'). *La Saintonge pendant la guerre de cent ans. 1372-1453*. La Rochelle, imp. nouvelle Noël Texier, 1894, in-8°, 49 p. (Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, n^o de juillet et de septembre 1894).

AUZIAS-TURENNE (Raymond), directeur du haras national de Montréal, vice-président du syndicat central des agriculteurs du Canada. *République royale*. Montréal, Beauchemin, rue Saint-Paul, 1894, in-8°, 57 pages.

Cette brochure, toute politique, dont à cause de cela nous ne pouvons rendre compte, montre que l'auteur est parfaitement

au courant des affaires de la France, qu'il aime d'un amour de canadien et qu'il voudrait arracher à la république dont il expose avec verve les dangers.

Bains de mer de l'océan. Guide illustré. Les Sables d'Olonne. Tours-Paris, E. Mayeux, éditeur, 1894, in-18, 71 pages.

Les notes sur les stations du chemin de fer ne sont pas toujours très exactes. Ainsi à Saintes on cite « Saint-Pierre, Saint-Eutrope (crypte), *Notre-Dame* (sans doute Sainte-Marie ou abbaye des Dames), palais de justice, théâtre, ancien hôtel de ville avec musée (erreur) et bibliothèque, arc de triomphe (qui n'est pas un arc de triomphe) de Germanicus (?), amphithéâtre, restes d'un hypogée » (qui n'a jamais existé) et... « club des cyclistes ». Pourquoi le « club des cyclistes » et pas la société de tir, la société de gymnastique, etc. ?

BERTRAND (L.), de la compagnie de Saint-Sulpice, directeur au grand séminaire de Bordeaux. *Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas.* Bordeaux, Féret, 1894, in-8°, 3 vol. Prix : 18 fr.

BEURTECHUT (Pierre) [Alexandre Hus]. *L'assemblée d'Saint-Utrophe, rimée et racontée en patois saintonghé par meite Piarre Beurtechut, des Guillots, commune de Charmignat, arrondissement de Sainte.* Saintes, imp. A. Hus, 1894, in-8°, 16 p. Prix : 25 centimes.

BIROT (L'abbé), docteur en droit canon, chanoine honoraire de La Rochelle et d'Amiens. *La révolution d'après M. Taine.* Analyse critique des *Origines de la France contemporaine.* La Rochelle, Foucher, 1894, in-8°, 107 pages. Prix : 1 fr. 50.

Le clergé du diocèse de La Rochelle et Saintes ne compte pas en ce moment un grand nombre d'ecclésiastiques qui usent de la plume. Nous signalons bien, quand ils naissent, leurs écrits, gros ou petits, regrettant de n'avoir l'occasion de le faire plus souvent, ceux de M. Manceau ou de M. Dubois, de M. Mongis ou de M. Noguès, de M. Camiade ou de M. Brodout, ou de M. Knell, que je mets à part. Avec des évêques comme Landriot, Thomas ou M^{sr} Bonnefoy, trois orateurs, tous trois avec des qualités différentes, il devrait y avoir plus de prêtres excités par leur exemple à cultiver les lettres, et M. l'abbé Birot les devrait cultiver plus souvent. Nous avons lu dans le *Bulletin religieux* (février-août 1885) une série d'articles non signés sur les *Origines de la France* d'Hippolyte Taine ; ils nous avaient frappé comme composition claire, nette, analyse exacte d'un ouvrage dont il est bien difficile de donner un résumé. L'auteur a revu ces articles et les publie en brochure. Ceux que la lecture — et aussi l'achat — des 6 gros volumes de Taine effraie un peu, auront là un vif

résumé des principales idées un aperçu des grandes lignes. Et après avoir lu ce compte rendu, peut-être sera-t-on amené à lire l'ouvrage lui-même.

BONNEAU (Henri). *Le brave Rondeau*. (Voir xiv, 315. Compte rendu dans l'*Echo rochelais* du 2 juin et la *Charente-Inférieure* du 13).

[BREMONT D'ARS (Anatole de).] *Biographies vendéennes. Le comte Anatole de Bremond*. Niort, Clouzot, 1894, in-8°, 138 pages. (Voir plus haut, page 56 ; la *Croix*, supplément, n° du 4 novembre, reproduite par le *Moniteur de la Saintonge* du 13 décembre ; le *Nouvelliste de l'ouest*, du 3 décembre ; la *Revue de Bretagne et Vendée*, de juillet ; le *Polybiblion*, de septembre ; le *Bulletin du vœu national* ; l'*Ouest artistique*, du 15 décembre ; la *Revue historique de l'Ouest*, de novembre, etc.).

BONNEFOY, évêque de La Rochelle. (Voir ARCHAMBEAU).

— *Lettre pastorale sur la famille chrétienne et mandement pour le saint temps carême de l'an 1894*. N° 3. S. l. n. d., 1894, in-8°, 38 pages.

— *Oraison funèbre de son éminence le cardinal Thomas, prononcée le 5 mai 1894 dans l'église cathédrale de Rouen*. La Rochelle, imp. Dubois, 1894, in-8°, 11 pages. Prix : 50 cent.

Bulletin de la société d'instruction populaire de la Charente-Inférieure. N° 1^{er} (avril 1894). Saintes, au siège de la société ; imprimerie Chasseriaud, in-8°, 12 pages.

Ce 1^{er} n° contient : le sommaire d'une conférence de M. Gustave Parias, *Les blés étrangers et les droits de douane*, et l'analyse d'une conférence de M. de Grieu, *L'assistance dans les campagnes*. Le n° 2 (juillet 1894) contient : une conférence, *La réforme du cadastre et le crédit du sol*, faite le 2 avril par M. Varache, notaire à Cozes ; une mention des *Fleurs de la croix* de M. Emmy Giehrl, du Nicolas Pasquier de M. Audiat.

CALAS (Théophile), pasteur à Saint-Martin de Ré. *En Russie et ailleurs*. Paris, Fischbacher, 1894, in-16, 440 pages ; 2 gravures. Prix : 3 fr. 50.

CARRIÈRE (Le docteur G.), ancien interne provisoire des hôpitaux, lauréat de la faculté de médecine (mention honorable, 1891). *Contribution à l'étude des troubles nerveux périphériques qui surviennent dans le cours de la tuberculose pulmonaire et de leur pathogénie*. Bordeaux, imp. Paul Cassignol, 1894, in-8°, 134 pages.

CHASSELOUP-LAUBAT (G. de). *Notes sur les courants alternatifs polyphasés*. Paris, 1893, in-8°, 59 pages. (Extrait des *Mémoires de la société des ingénieurs de France*. Août 1893).

CHAVANON (Le docteur A.), inspecteur départemental de l'assistance publique. *République française. Département de la Charente-Inférieure. Service de la protection des enfants du 1^{er} âge. Année 1893. Rapport.* La Rochelle, typ. Martin, 1894, in-8°, 135 pages.

— *Service de l'assistance médicale et pharmaceutique.* Idem, 46 pages.

— *Service des enfants assistés, moralement abandonnés.* Idem, 62 pages.

Ces trois rapports sont extraits du volume *Délibérations du conseil général de la Charente-Inférieure, 1893.*

—
CLAUDIN (A.), lauréat de l'institut. *Le premier livre imprimé à Agen. Recherches sur la vie et les travaux du premier imprimeur agenais.* Paris, A. Claudin, 1894, in-8°, 21 pages. (Extrait à cent exemplaires de la *Revue de l'Agenais*).

L'imprimerie ne remonte à Agen qu'à Antoine Reboul, qui exerça de 1526 à 1546. Mais M. Claudin ne désespère pas de pouvoir remonter plus haut, puisqu'on lui a signalé un livre portant le date de 1513. Ce qui avait trompé jusqu'à présent les bibliographes, c'est que le premier livre imprimé à Agen portait « imprimé à Gen », d'où l'on avait conclu « imprimé à Genève ». M. Claudin, avec son flair habituel, a deviné que c'était une façon de parler plus euphonique : à Gen pour à Agen.

— *Les débuts de l'imprimerie à Poitiers. Les bulles d'indulgences de Saintes. Jean Bouyer, saintongeais, proto-typographe poitevin.* Paris, Claudin, 1894, in-8°, 20 p. (Extrait à 100 exemplaires de la *Revue de Saintonge* de novembre 1894).

—
Compte rendu des travaux de la chambre de commerce de Cognac pendant l'année 1893. Cognac, imp. Béraud, 1894, in-8°, 56 pages.

—
Concours agricole de la Charente-Inférieure. Liste des récompenses. La Rochelle, typ. E. Martin, 1894, in-8°, 15 pages.

—
CROZE (Pierre de). *Le chevalier de Boufflers et la comtesse de Sabran.* (Voir *Bulletin*, xiv, 224).

—
CRUON (Gabriel), ancien commis rédacteur au ministère de la guerre, membre de la société des critiques d'art. *Le 4^e centenaire de la naissance de François I^{er} à Cognac.* Cognac, Chas-seriaud, imprimeur-éditeur, septembre 1894, in-8°, 19 pages.

Le sous-titre indique le contenu de cet opusculé. « Le château de Cognac reconstitué d'après des documents authentiques.

La naissance de François I^{er} ; sa jeunesse, ses différents séjours à Cognac ; sa vie intime ; les grandes lignes de son histoire. » L'idée est bonne de rappeler le souvenir des hommes illustres. Malheureusement ces 19 pages ne nous apprennent rien de nouveau sur François I^{er}.

D'AVONE (Charles). *Une gerbe de légendes.* Paris, imp. Petit-henry, 8, rue François I^{er}, 1894, in-18°, 97 pages. Prix : 40 cent.

La scène de ces petits récits se passe en Saintonge, à diverses époques, depuis saint Eutrope et sainte Eustelle — sujet de « deux tragédies remarquables (?) », l'une en vers, par M. l'abbé Rainguet, l'autre en prose, par M. l'abbé Germain [Plumeau].

L'auteur de ces *Légendes* est M. l'abbé Chardavoine dont le pseudonyme est assez transparent, et qu'il a pris d'ailleurs soin de mettre en latin : *Avenæ currus* !!

DELAUUD (C.), président honoraire de la société de géographie de Rochefort. *Une visite à Brouage, la ville morte.* Rochefort, imp. Thèze, 1894, in-8°, 18 p. (Extrait du *Bulletin de la société de géographie de Rochefort*, année 1894).

C'est la reproduction, augmentée de quelques notes, de l'article qui a paru dans le volume de l'association pour l'avancement des sciences, congrès de Pau, 1892. (Voir notre *Bulletin*, XIII, 389).

D'ESTRÉE (Paul). (Voir plus haut, page 50).

DIENNE (Le comte de). *Les capitaines saintongeais au XVI^e siècle. Jacques de Rabar.* La Rochelle, imp. Noël Texier, 1894, in-8°, 7 pages. (Extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, n° de novembre 1894).

DU COURTIEUX (Paul). *Limoges et ses environs. Guide du voyageur*, accompagné d'un plan de Limoges. Nouvelle édition. Limoges, Ducourtieux, rue des Arènes, 1894, in-12, 51 pages. Prix : 75 centimes.

Aux voyageurs qui ne se contentent pas des guides-Joanne, la plupart du temps trop sommaires et partant insuffisants, nous signalerons le *Guide* de Limoges par un homme du pays, qui connaît bien sa ville, et la décrit en amateur intelligent. Les gravures représentent la statue du maréchal Jourdan, celle de Gay-Lussac, né à Saint-Léonard, l'église de Saint-Michel des Lions, la cathédrale et l'hôtel de ville. Je n'ai pas trouvé dans l'opuscule le plan annoncé. Des descriptions des monuments des quartiers, des édifices, nous donnent une idée de la ville ancienne et moderne. On n'a pas oublié le riche et incomparable musée céramique dû à Adrien Dubouché dont il porte

justement le nom. A l'article *Saint-Léonard* il n'est point fait mention de Lartige, prieuré dont relevaient plusieurs bénéfices en Aunis.

— *Les Barbou imprimeurs. Lyon-Limoges-Paris (1521-1820). Les Barbou de Lyon (1524-1566)*. Limoges, imprimerie-librairie limousine de Ducourtieux, 1894, in-8°. (Extrait du *Bulletin* de la société archéologique du Limousin).

La famille des imprimeurs-libraires Barbou est bien connue depuis Jean Barbou dit le Normand, établi à Lyon en 1536, son fils Hugues, établi à Limoges en 1580, jusqu'à Hugues Barbou qui termine cette dynastie d'éditeurs en 1808. M. Ducourtieux, un des successeurs des Barbou de Limoges, a voulu étudier ces habiles et renommés typographes. Il commence par ceux de Lyon ; et son travail bien consciencieux nous promet d'utiles révélations.

—
DUPLESSIS (Georges). *L'amour triomphe*. Saintes, imp. P. Oriaguet, 1894, in-18, 30 pages.

Touchante histoire d'amour datée « Saintes, janvier 1894 ».

—
DUPUY. *Bernard Palissy*. (Voir *Bulletin*, xiv, 395).

—
D[URET] (Léon). — *Quatre sonnets reflexes sur les mêmes rimes offerts aux lecteurs du journal La Croix de Saintonge et d'Aunis*. Saint-Jean d'Angély, imp. Renoux, mars 1894, in-4°, 4 pages.

Prodigieux tour de force.

—
[Dussouy (P.)], notaire à Cercoux (Ch.-Inf.). *Chemin de fer de Barbezieux à Bordeaux* par Aratro. Jonzac, imp. Jules Berthelot, 1894, in-8°, 15 pages ; carte. (Extrait du *Journal de Jonzac* des 3 et 24 décembre 1893 ; 4 et 25 février 1894).

Pressant et juste appel en faveur d'une contrée un peu déshéritée. Le soleil luit pour tout le monde, surtout pour ceux qui sont les plus près de ses rayons. Ne cessons jamais de réclamer ; à force de crier, on finit par se faire entendre, même des sourds volontaires. M. Dussouy donne là un bon exemple.

—
DUPROIX, pasteur à Barbezieux. *Ce qu'on voit à Lourdes*, récit et impression d'un voyageur. Barbezieux, 1894, chez l'auteur. Prix : 50 centimes.

—
DU VAUROUX (L'abbé P.). *Les derniers moments du cardinal Thomas...* Rouen, imp. Cagniard, 1894, petit in-4°, 115 pages. (Voir t. xiv, p. 406).

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1894

REVUE DE LA PRESSE. AVIS ET NOUVELLES : Les arènes de Saintes ; l'église de Penioux ; changement de noms de rues ; *Pierre* ou *Denys* Campet de Saujon ; distribution des prix ; Saintongeais devenus évêques ; l'amiral Bruix ; Lemoyne d'Iberville ; Boscal de Mornac ; Jean d'Authon ; l'intendant Senac de Meillan ; etc.

ACTES D'ÉTAT CIVIL : — 1^o *Décès* : Carot, Cheyron du Pavillon, François, Grasset, M^{me} Horric de Beaucaire, Moinet, Orliaguet, Verchère de Reffye ; — 2^o *Mariages* : Charles Martin et Adèle Martin, Joseph de Sazilly et Marguerite de La Valette de Montbrun

VARIÉTÉS : Le cardinal Thomas ; La Roche-Courbon ; de quelques victimes de la révolution ; la Saintonge pendant la guerre de cent ans

LIVRES ET PÉRIODIQUES : Bernard Palissy ; Du Lau, archevêque d'Arles.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Jeanne Lescot, fille d'un oculiste à La Rochelle (1742) ; Albert du Limbeau, ingénieur à Auch ; *ex-libris* de La Trémoille ; l'*Angelus* ; madame de Chalons.

BIBLIOGRAPHIE : R.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE 1894

AVIS ET NOUVELLES : Publication du xxiii^e vol. des *Archives* ; subvention du conseil général ; revue de la presse ; erratum ; publications nouvelles ; distinctions honorifiques ; le général Merle de Beaulieu ; le cardinal Thomas ; *Fouras et ses environs* ; notes diverses.

ACTES D'ÉTAT CIVIL. — *Décès* : Benignus, A. de Bois-Juzan, Burgaud, le comte de Comminges, Marie Gaigneron de Marolles, Isambard, de Laage de La Rochetterie, Nicolas de Lamballerie, Paris, Poitevin de la Frégonnière, Prévost, Réveillaud, comtesse de Rohan-Chabot, Rudelin, Soulet, Tournour. — *Mariages* : Fraval de Coatparquet et Isabelle de Boisredon ; Jacquet de Heurtaumont et Marie Michel du Broc de Brion ; Martin de Beaucé et Yvonne de Montardit ; Philippe de Rohan-Chabot et Thérèse Leclerc de Juigné.

ARCHÉOLOGIE : Une cuve baptismale du xi^e siècle.

VARIÉTÉS : Les changements de noms de rues ; les capitaines saintongeois du xvi^e siècle (*suite*) : Jacques de Rabar ; les débuts de l'imprimerie à Poitiers et les bulles d'indulgence de Saintes ; les loges maçonniques de l'Angoumois, Aunis et Saintonge.

LIVRES ET PÉRIODIQUES : Royan, Cordouan et Louis de Foix ; Charles, François et Louis de La Trémoille ; le *Pouillé du diocèse d'Angoulême* ; le *Dictionnaire des familles du Poitou*.

QUESTIONS : Un monument romain à Saint-Saturnin de Séchaud ; les Pintault rochelais ou angoumoisins et M. le docteur Roux.

BIBLIOGRAPHIE : *So-Université*.

On s'abonne à Saintes : 10 francs par an.

La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, *Bulletin* de la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, forme au bout d'un an un beau volume d'environ 500 pages.

Le prix de l'abonnement annuel est de 10 francs. Un numéro : 2 fr. 50.

La *Revue-Bulletin* est adressée gratuitement aux membres de la société, qui paient par an une cotisation de 13 francs.

La *Revue-Bulletin* mentionne ou analyse tout ouvrage composé, imprimé dans la région, ou par un auteur habitant ou né dans la région, ou concernant la région, dont un exemplaire aura été adressé au président, à Saintes.

Les idées ou les opinions émises dans la *Revue-Bulletin* sont personnelles.

Les nouveaux membres de la société peuvent se procurer, sauf les premiers, tous les volumes parus des *Archives* ou du *Bulletin*, moyennant 15 francs le volume. Il y a des volumes qu'on ne vend pas séparément.

Il y a des collections complètes des volumes et du *Bulletin*.

Tout nouvel abonné a droit comme prime, moyennant 6 francs, à un des volumes disponibles.

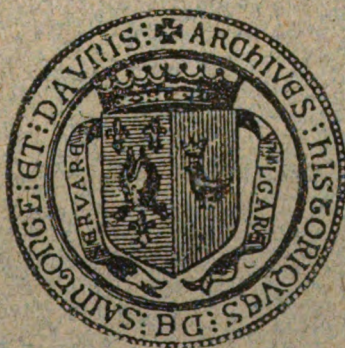
Imprimé à La Rochelle par NOËL TEXIER.

REVUE
DE
SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DES ARCHIVES HISTORIQUES

XV^e Volume. — 2^e Livraison.

1^{er} Mars 1895.



SAINTES
M^{me} Z. MORTREUIL, LIBRAIRE
RUE ESCHASSERIAUX, 42

1895

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

1894-1895

BUREAU

Président : LOUIS AUDIAT, I , lauréat de l'institut, bibliothécaire-archiviste, rue des Arènes, 6, à Saintes.

Vice-Président : DENYS JOLY D'AUSSY, au château de Crazannes, par Le Port d'Envaux, et à Saintes, rue des Ballets, 27.

Secrétaire : Le docteur LÉON TERMONIA, O. , médecin major en retraite, cours Reverseaux, 9, à Saintes.

Secrétaire adjoint : ANATOLE LAVERNY, au Condret, par Saintes.

Trésorier : ARSÈNE DE BEAUVAIS, cours National, 112, à Saintes.

COMITÉ DE PUBLICATION

ANATOLE DE BARTHÉLEMY, , membre de l'institut, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9, à Paris.

Le baron LÉON DE LA MORINIERIE, , à Aunay, par Châtenay (Seine), et à Paris, rue Bonaparte, 47.

GEORGES MUSSET, A. , archiviste-paléographe, avocat, bibliothécaire de la ville, à La Rochelle.

JULES PELLISSON, juge au tribunal civil de Périgueux.

PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE, , correspondant de l'institut, à Gontaud (Lot-et-Garonne).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Ferdinand BABINOT, notaire, cours National, 28, à Saintes.

Edmond BOILEVIN, négociant, grande rue, 23, à Saintes.

Jules GUILLET, négociant, rue Laroche, 12, à Saintes.

Abel MESTREAU, négociant, rue des Frères, 24, à Saintes.

Le siège de la société des Archives est à Saintes, cours National, 89 ter.

RÈGLEMENT. ARTICLE II. La société se compose : 1° de membres fondateurs qui versent, une fois pour toutes, une somme de 500 francs... 2° de membres qui paient une cotisation annuelle de 13 francs ; 3° de membres perpétuels qui rachètent leur cotisation moyennant une somme de 150 francs....

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MARS 1895

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Séances ; revue de la presse.
AVIS ET NOUVELLES : Distinctions honorifiques ; nouvelles littéraires ; musées de Rochefort et de Saintes ; dons ; conférences.
A TRAVERS LES REVUES : La petite église ; Mirabeau ; Loze ; M. Lemercier ; Chabot de Jarnac ; Castagnary ; Pierre Chaillé ; bénédiction des raisins au 6 août. *Erratum*.
NÉCROLOGIE : Beupoil de Saint-Aulaire, Bollon, Bourcy, Marie Bruneau, Cassagneau, Chassériau, Choissard, Clais, Dumorisson, Genet, Adolphe Goudard, F. de Laroy, Lefort, Levallois, Mayet, Pacaud, Pascaud de Pauléon, Charlotte Pelletan, Péponnet, Péreïn, Renaud, Tarneaud, Turin, Vivier.
MARIAGES : Georges Gaille et Marie Boudaud de Machaumont ; Goizet et Marie-Clémence Pellisson ; Gaston Furcy de Lavault et Marie de Caillières.
ARCHÉOLOGIE ET BEAUX ARTS : Les arènes de Saintes ; un jeton maçonnique ; le salon rochefortais ; les faïences charentaises.
VARIÉTÉS : Le docteur Guillotin et la guillotine ; les examens au xvii^e siècle ; les capitaines saintongeais du xvi^e siècle, Jacques de Rabar.
QUESTIONS ET RÉPONSES : Les chauffeurs ; le peintre saintongeais Lartigue ; les Pintault et les Binet de Marcognet ; Pierre Boutelaud ; les Nicolas de Voutron et les Carlu ; les Levraud de Barbezieux ; Jacques de Meschy ; Guillotin.
BIBLIOGRAPHIE : *E-H*.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance générale du 19 janvier 1895

Admission de nouveaux membres.

Après de nouvelles explications et un nouvel examen des ressources de la société, on ajoute pour la rédaction du *Bulletin* 100 francs aux 200 francs déjà votés dans la séance du 10.

Lettre du ministre fixant au 16 avril l'ouverture du congrès des sociétés savantes à la Sorbonne.

Lettre de remerciements de M. Fabre, commissaire général du Canada, accusant réception d'une somme de 1.500 francs pour le monument de Champlain à Québec.

M. Ferdinand Lot, bibliothécaire à la Sorbonne demande pour la bibliothèque les publications de la société. On enverra les volumes disponibles.

M. Musset propose de publier le cartulaire de l'abbaye de la Grâce-Dieu. *Accepté.*

M. Audiat est délégué de la société au congrès de la Sorbonne.

La société ajoute 100 francs aux 100 francs déjà votés l'an dernier, et nomme une commission de 10 membres pour les fouilles du tumulus de Courcoury.

Lecture d'une circulaire de la société des archives de la Gironde relative à la publication d'un volume d'autographes.

Communication par M. Maufras d'extraits des archives municipales de Bourg-sur-Gironde, relatifs au maréchal d'Albret.

Approbation des comptes du trésorier pour 1894.

M. Dangibeaud donne sa démission de trésorier.

BUDGET DE 1894

DÉPENSES :

Impression du volume	2.500 »
— de la revue.	2.571 75
Affranchissements	326 65
Loyer.	250 »
Impôts	36 38
Gravures	47 »
Frais de bureau	300 »
Timbres de quittances	58 »
Port de volumes	39 70
Frais divers	32 70
Total.	6.162 98

RECETTES :

Cotisations de 1894	5.968 18
— de 1893	105 05
Rachat	150 »
Intérêts	454 20
Subvention du département	250 »
Vente de volumes	173 20
— d'insignes	21 »
Total.	7.121 63
Dépenses.	6.162 98
Différence en faveur de l'actif . . .	958 65
Cotisations en retard (17)	221 »
Total de l'actif après recouvrement	
intégral	1.179 65

Le trésorier : CH. DANGIBEAUD.

Séance publique du 19 janvier

La séance est ouverte à 8 heures 5.

Etaient présents au bureau : MM. Audiat, président ; docteur Termonia, secrétaire, et Laverny, secrétaire adjoint ; autour de l'estrade ou dans la salle, MM. le docteur Edouard Audiat, Justin Coutanseau, Georges Dumontet, Gaillard, Jules Guillet, Gury, Lequien, Edmond Maguier, Maurice Martineau, le baron Oudet, Pédezert, le capitaine d'Olce, le capitaine Poitou, etc., membres de la société. Dans l'assistance beaucoup de dames.

Le président dit que son discours d'ouverture sera très avantageusement remplacé par des vers que M. Edmond Maguier lui remet. Sonnet, c'est un sonnet ; s'il n'est pas sans défaut, car depuis Boileau il est convenu qu'aucun sonnet n'est sans défaut, il vaut mieux que 28 lignes de prose :

Qui donc disait hier que la science est morte
Et que de ses secrets personne n'a souci ;
Que de la poésie on se détache aussi ?...
Il faut être insensé pour parler de la sorte.

Il peut, ce beau parleur, il peut venir ici.
Il verra qui de nous ou bien de lui l'emporte.
Dehors, l'hiver fait rage ; on va geler ; qu'importe ?
C'est la séance ! On vient. O mesdames, merci.

Rien n'est changé, non, rien, depuis l'ancienne époque
Dont le poète rêve et que sa muse évoque,
Quand le castel s'ouvrait au trouvère inconnu.

Il chantait ; nous chantons, malgré les froids moroses,
Ayant autour de nous tant de visages roses,
Que l'on croirait vraiment le printemps revenu.

M. Audiat, pour remplacer deux des orateurs inscrits empêchés par la maladie, improvise à l'aide de quelques pièces publiées dans les volumes des *Archives* une causerie sur les examens aux siècles derniers. (Voir plus bas, page 112).

M. Lequien, professeur de philosophie au collège de Saintes, fait une conférence sur un voyageur saintongeais aux Lieux Saints au xv^e siècle, Louis de Rochechouart, évêque de Saintes ; raconte sa vie fort agitée par ses luttes et ses procès avec son chapitre, puis analyse le récit de son pèlerinage tel qu'il a été publié en 1893, par M. Camille Couderc, *Journal de voyage à Jérusalem de Louis de Rochechouart* (1461), et rappelle les noms des quelques pèlerins saintongeais à Jérusalem, depuis Jean de Bremond (Voir *Pèlerinages en Terre Sainte au XV^e siècle*, par M. Louis Audiat, 1871), jusqu'à M. Pierre Loti, *Le désert* (1895), en passant par Gillot de Kérardène, professeur de philosophie à Saintes en 1852, et M. l'abbé Letard, curé de Saint-Just de Marennes, *Tableaux évangéliques des Lieux Saints* (2 vol. in-8°, 1873).

M. Louis Audiat lit une poésie de M. Edmond Maguier, *La voiture aux chèvres*.

M. Amédée Oudet lit un travail de M. Denys d'Aussy, *Un dîner de gala à Saintes en 1765*, Le Berton de Bonnemie, président au présidial de Saintes, recevant Caradeuc de La Chaulotais, procureur général au parlement de Rennes, qu'une lettre de cachet avait interné à Saintes à cause de ses démêlés avec le duc d'Aiguillon.

La séance est levée à 10 heures.

REVUE DE LA PRESSE

Ont publié le sommaire du numéro de janvier : l'*Echo de Jonzac* et le *Mémorial de Saintes* du 13 janvier, l'*Union* de Saint-Jean d'Angély du 17, le *Bulletin religieux* du 19, l'*Ere nouvelle* et le *Phare des Charentes* du 20, la *Croix de Saintonge* du 27.

Ont publié la liste des admissions : l'*Echo de Jonzac* du 13 janvier, le *Peuple* du 16, l'*Ere nouvelle* du 17, l'*Echo rochelais* du 19, la *Croix de Saintonge* et le *Vrai peuple* du 20, le *Progrès* du 25, le *Laboureur*, l'*Union* et le *Phare* du 27.

Le *Polybiblion* de décembre et de février publie le sommaire de nos numéros de novembre et de janvier.

Le *Bulletin de la société archéologique du Périgord* note dans notre livraison de septembre les articles sur le clergé du Périgord et sur Jean-Marie du Lau et dans celle de novembre : *Les débuts de l'imprimerie* et *Les loges maçonniques*.

Le *Bulletin de La Diana* (août-septembre 1894) signale dans notre *Bulletin* « un très substantiel article de M. Denys d'Aussy, *La Saintonge pendant la guerre de cent ans*. Ce travail abonde en renseignements sur la chevauchée du duc Louis II de Bourbon en Saintonge, en l'année 1383 ».

Le *Bulletin archéologique de Tarn-et-Garonne*, xxii (1894), p. 240, a remarqué dans notre livraison de mai : tombeaux gallo-romains à Royan, inscriptions huguenotes, inventaire de l'hôtel de Rambouillet ; et, p. 331, dans celle de septembre, la cuve baptismale de Saint-Eutrope.

L'*Indépendant de la Charente-Inférieure* du 2 février a reproduit la poésie de M. Maguier, *L'escarpolette*, publiée dans la *Revue* de juillet dernier.

Le *Bulletin religieux* du 2 février et le *Moniteur de la Sain-*

tonge du 28 reproduisent l'article de la *Revue* du 1^{er} janvier, consacré au livre de M. le chanoine Birot.

Le *Bibliophile limousin* de janvier 1895 reproduit, p. 38, les articles de notre numéro de janvier sur le *Bulletin de la société archéologique du Limousin*, sur *Limoges et ses environs* et sur *Les Barbou*.

Le *Bulletin* de la société des antiquaires de l'ouest, 3^e trimestre 1894, a remarqué dans notre numéro de juillet l'« intéressant compte rendu du dernier congrès de la société française d'archéologie à Saintes et à La Rochelle ».

Les *Tablettes des deux Charentes* du 5 janvier, l'*Echo roche-lais*, le *Bulletin religieux* du 12, la *Croix* du 20, beaucoup d'autres journaux, signalent dans notre numéro du 1^{er} « la bonne nouvelle dont se féliciteront tous les amis de l'archéologie. L'escalier qui, depuis 1886, s'enroulait au flanc de la tour féodale de Pons, est enfin tombé... » et la lettre de La Touche-Tréville à Krohm.

A propos de la brochure de M. l'abbé Hiou, *Les évêques d'Angoulême et M^{or} Barbier de Montault* (Voir notre numéro de janvier, xv, 39), M. l'abbé Largeaut, ancien président de la société de statistique des Deux-Sèvres, dit, dans la *Revue poitevine* du 15 janvier, p. 29 : « Singulière réfutation. Comprend-on qu'on puisse se laisser aller de cœur joie aux écarts qu'on accuse autrui d'avoir commis ! » ; et dans le numéro du 15 février il indique « à lire un article intitulé *Un qui pour quo*, dû à la plume spirituelle de M. A. ».

La revue hebdomadaire *Les questions actuelles* du 12 janvier note dans notre numéro de janvier : Les basiliques mineures, les santonismes de B. Palissy, la lettre de La Touche-Tréville, le prix des denrées en 1690.

L'*Ouest artistique et littéraire* du 15 janvier a remarqué dans notre numéro de janvier : Changements de noms de rues ; de quelques étymologies ; lettre à Krohm, « l'héroïque marin, et, à propos du mariage de M^{lle} Jeanne Dières-Monplaisir, une intéressante note généalogique sur sa famille ».

Le président de la société archéologique du Limousin a, dans la séance du 29 janvier, présenté à la société le compte rendu de ses travaux fait dans notre numéro de janvier.

La *Revue poitevine* du 15 février y note l'article sur le chevalier de Méré et la réponse à la brochure de M. Hiou.

Le *Courrier de l'Allier* du 11 janvier rend compte du xxiii^e volume des *Archives*, *Le diocèse de Saintes au XVIII^e siècle*.

Le *Bulletin de la société archéologique du Vendômois*, 1894, p. 11, parle ainsi du t. xxii des *Archives*: « Ce volume contient le *Cartulaire saintongeais de la Trinité de Vendôme*. On y trouve des renseignements très intéressants sur l'importance des biens que notre abbaye possédait dans la Saintonge et le Poitou, ainsi que sur l'administration de ces possessions éloignées et sur les rapports qui existaient entre l'abbaye et les prieurés de ces provinces. » L'auteur est notre collègue « qu'on est, dit plus loin le *Bulletin*, tenté d'appeler dom Métais, tant sa puissance de travail rappelle celle bien connue des bénédictins ».

Le même *Bulletin*, p. 91, annonce l'article de notre *Bulletin* de mai dernier sur Garnier, de Saintes, qui ordonnait de remplacer la vigne par le blé dans le Vendômois.

Le *Polybiblion* de février vante « l'excellente étude » de M. d'Aussy, *La Saintonge pendant la guerre de cent ans*, qui « rectifie bon nombre d'erreurs commises par les historiens régionaux », et « mérite d'être rapprochée à la fois comme récit et comme discussion de l'étude si bien faite sur la *Campagne de Du Guesclin* (1890) » ; puis « une curieuse notice du comte de Dienne », *Jacques de Rabar*.

La *Revue historique* (numéro de novembre-décembre 1894), en mentionnant notre étude, *La Saintonge pendant la guerre de cent ans*, parue dans la livraison de septembre, pose une question qui nous intrigue vivement : « Est-il exact, en parlant de Taillebourg, de rappeler que cette place fut autrefois témoin des exploits de saint Louis ? » Afin d'être tout à fait « exact » nous avons parlé du pont, non de la place. Le combat du 22 juillet 1242 serait-il donc pour nos savants confrères de la *Revue historique* une légende apocryphe ? Quelle disgrâce pour la société des *Archives* qui en a perpétué le souvenir par un monument si solennellement inauguré en 1893 !

D. A.

Les *Annales du midi* de janvier 1895 signalent dans nos numéros de juillet et de septembre *La Saintonge pendant la guerre de cent ans*, « esquisse intéressante, dont le principal mérite est d'utiliser les archives jusqu'ici inexplorées de Saint-Jean d'Angély et de mettre en lumière le rôle des états provinciaux de Saintonge. L'auteur donne d'intéressants détails sur la participation de la Saintonge aux états généraux d'août 1423 ».

Suivent quelques critiques auxquelles M. Denys d'Aussy répond :

« On nous reproche de ne pas être assez au courant « de ce » qui se passe au-delà des frontières de la Saintonge, et de com- » mettre, de ce chef, plus d'une erreur de détail ». P. 379, « M. D. d'A. croit que le dauphin, après la levée du siège de » Chartres (juillet 1421), alla à *Carcassonne*; c'est sans doute *Chi-* » *non* qu'il veut dire ; mais cela ne se ressemble guère ». Prendre Carcassonne pour Chinon serait, en effet, une méprise un peu forte. C'est bien cependant à *Carcassonne* que se rendit le dauphin : les états du Languedoc y avaient été convoqués et il s'y trouvait le 15 août 1421, très peu de jours par conséquent après la levée du siège de Chartres. Si notre honorable contradicteur en doute, il peut consulter l'*Histoire générale du Languedoc*, l. xxxiv. c. 19, p. 356. (Voir aussi Monstrelet, ch. 251 et 252 ; Lefèvre Saint-Rémy, ch. 111, et Juvénal des Ursins). Autre « méprise » dont nous n'accepterons la responsabilité que sous bénéfice de plus ample information : « L'auteur place la » session des états généraux du mois d'août 1423 à *La Celle* (Cher) » tandis qu'elle eut lieu à *Selles* (Loir-et-Cher). » Nous avons indiqué, en nous conformant au texte que nous avions sous les yeux, « *Celles en Berry* ». Dans la séance du conseil du corps de ville de Saint-Jean d'Angély du 4 août 1423, il est dit : « ...ont esté veues » les lettres closes du roy, faisant mention que l'on envoie par de- » vers li à *Celles en Berry* (gens) aiant pouvoir d'accorder ce qui » sera delibéré. » Le 3 mars de l'année suivante (1424), c'est encore à *Celles en Berry*, qu'au mandement du roi, le corps de ville dépêche deux de ses membres, Guillaume Bidaut et Jean Daniel. Il y a, en Berry, deux localités du nom de « Celle » : *La Celle-Saint-Denys* et *La Celle-Candé*. Il est probable que les états se réunirent à *La Celle-Saint-Denys* où existait une abbaye célèbre ; mais nous n'avons rien affirmé à cet égard, faute de documents précis. Quant à *Selles-sur-Cher*, il faisait partie du Blaisois, et jusqu'à preuve contraire nous nous en tiendrons au texte des lettres de convocation, qui portent « *Celles en Berry* ».

D. d'A.

Ont rendu compte de la séance publique du 19 janvier : Le *Rappel charentais* du 23 où M. J.-H.-P. dit : « M. Audiat, après avoir, en termes aimables, adressé la bienvenue à ses hôtes, lit un sonnet de M. Maguier, un poète amateur de la région, très apprécié. Cette pièce de vers est accueillie favorablement par l'auditoire qui en applaudit la lecture.

L'honorable président, toujours sur la brèche aux moments difficiles à l'image des vaillants soldats, se mettant aux lieux et place de deux orateurs empêchés, MM. Rouillé et Dangibeaud, entretient avec beaucoup d'humour appuyée de citations heureuses ses auditeurs sur un sujet piquant d'intérêt par les fines allusions qui l'accompagnent, *Des examens au temps jadis*, à

l'époque de la scolastique et des clercs. Ce sont les apothicaires, ces personnages légendaires du théâtre burlesque, devenus nos sérieux pharmaciens modernes, qui payent les frais de l'hilarité générale. Cela n'a pas empêché ces MM. de faire leur petit bonhomme de chemin dans ce monde. Les médecins, eux aussi raillés par Molière l'incomparable, n'en sont pas moins devenus des hommes indispensables et respectés de tous..., parfois même millionnaires et députés. D'ailleurs les uns et les autres sont les premiers à rire de la farce jouée à leurs dépens, et en cela font preuve d'esprit.

M. Audiat lit une autre pièce de vers de M. Maguier : *La voiture aux chèvres à Royan*. Pour le coup je prête une oreille attentive, sous peine d'encourir de ma propre conscience le reproche d'y mettre du parti pris. Le morceau nie plaît autant par « l'expression » que par le rythme et le mouvement. Tous mes compliments à l'auteur. *Cuique suum*.

Au tour de M. Lequien, professeur de philosophie au collège, de nous dire son intéressante conférence : *Un pèlerin saintongeais aux Lieux Saints au XV^e siècle*. Ce pèlerin n'est autre qu'un évêque de Saintes, Louis de Rochechouart, qui a résolu d'entreprendre un voyage en Palestine pour faire une heureuse diversion « aux ennuis, tracasseries et mortifications » que lui valent ses incessants procès avec le chapitre du diocèse. M. Lequien glisse avec un tact exquis sur tous les incidents qui pourraient être de nature à froisser les susceptibilités catholiques, et s'abstient de toute réflexion dont il eût pu tirer d'heureux effets à son profit. Il se contente de raconter tout cela avec bonhomie sans bannir l'« humour », assaisonnement obligé de toute conférence, et aussi avec une abondance de détails historiques ou autres qui témoignent de sa profonde érudition. Personne, parmi les auditeurs, hâtons-nous de l'ajouter, n'a été en droit un seul instant de voir là le moindre étalage de pédantisme ; tant cela coule de source, et est dit et présenté avec simplicité et naturel. Ici le style laisse deviner l'homme. Le nouveau conférencier n'en parle pas moins avec l'élégance d'un humaniste, enveloppant toujours sa pensée dans une phrase châtiée, dont la concision latine s'allie à toute la souplesse de notre belle langue française.

Enfin, comme épilogue à cette soirée littéraire du plus haut intérêt, vient le travail de M. d'Aussy : *Un dîner de gala au XVIII^e siècle, à Saintes*. L'auteur envoie son manuscrit à M. le baron Oudet en le priant de vouloir bien le lire à sa place. La substitution de lecteur ajoute un nouveau charme à l'audition de ce morceau, à mon humble avis, un des meilleurs sortis de la plume de M. d'Aussy, qui, par excès de modestie, oublie qu'il a le droit de faire ressortir par la parole la valeur de son œuvre écrite ! Celle-ci est une vraie peinture à la manière de Meissonnier accompagnée d'une fine et spirituelle légende. La note plaintive que laisse entendre en regagnant son logis ce vieillard, *laudator temporis acti*, est trop bien trouvée pour que nous

n'adresses pas sans la moindre réserve toutes nos félicitations à un écrivain dont l'éloge n'est plus à faire.

La séance est levée au milieu des applaudissements, à une heure déjà avancée. Chacun se retire enchanté, mais non sans manifester ses regrets d'avoir à attendre un an pour se retrouver à pareille fête. J.-H. P. »

Les *Tablettes des deux Charentes* du 24 :

« M. Louis Audiat a dû, pour suppléer à l'absence de deux orateurs empêchés au dernier moment, improviser une causerie sur les examens aux siècles derniers : il s'agit de candidats à l'apothicairerie et de candidats à une chapellenie ; ça été un éclat de rire d'un bout à l'autre. Puis M. Lequien a parlé avec savoir et talent des voyageurs saintongeais aux Lieux Saints parmi lesquels l'abbé Letard, curé de Saint-Just, Pierre Loti, et surtout Louis de Rochechouart-Mortemart... Après de jolies stances, *La voiture aux chèvres*, par M. Maguier, le baron Oudet a lu un travail de M. Denys d'Aussy, plein de recherches et d'une forme originale, sur un diner offert à Caradeuc de La Chalotais, procureur général au parlement de Rennes. Tout est minutieusement décrit : salle, menu, cérémonial, mets et vins, convives et propos. Ce faux bonhomme de La Chalotais est peint de main de maître. Comme trait de mœurs, les convives, après diner, critiquent l'amphitryon et son repas. C'est d'un comique achevé, et le récit de M. d'Aussy a obtenu un succès très vif. »

Voir aussi le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle* et l'*Echo rochelais* du 26, l'*Union conservatrice* du 27.

La *France de Bordeaux* du 24 : « L'auditoire nous a paru composé en majorité de dames, ce qui a dû être tout particulièrement agréable aux conférenciers que l'influenza avait bien voulu épargner.

M. Audiat a fort heureusement comblé les lacunes du programme, en suppléant, au pied levé, les conférenciers absents. Après avoir débuté par un joli sonnet, il nous a donné, au moyen de quelques exemples véridiques, une idée de ce qu'étaient, aux siècles derniers, les examens nécessités par l'exercice de certaines professions, apothicaires, chirurgiens, prêtres. Les examinateurs aussi bien que les examinés de ce temps-là étaient de drôles de gens. Rien d'aussi follement amusant ne se pouvait imaginer que les requêtes présentées par les aspirants apothicaires, chirurgiens ou prêtres, si ce ne sont les réponses solennelles, gourmées et très souvent inintelligibles, que le jury était tenu d'y faire. Non, Molière n'a pas dû chercher longtemps pour trouver des modèles d'apothicaires et de médecins ridicules. Il n'avait que l'embarras du choix.

M. Lequien nous a ensuite entretenus de Louis de Rochechouart, qui prit possession du siège de saint Eutrope en 1460, et fit, l'année suivante, en Terre Sainte, un voyage dont il a donné lui-même une relation très intéressante.

M. Audiat nous dit ensuite une pièce de vers de M. Edmond Maguier, d'un ton élégant et facile. On applaudit à la fois le poète et son interprète.

M. le baron Oudet nous décrit, enfin, aux lieu et place de l'auteur, M. Denys d'Aussy, un dîner de gala qui fut donné, il y a juste cent trente ans, jour pour jour, à Saintes, en l'hôtel de M. le président du présidial, Le Berthon de Bonnemie, en l'honneur de M. le procureur de La Chalotais, un drôle de petit homme, peu ami, à ce qu'il paraît, de l'instruction pour le menu peuple. Le conférencier nous fait véritablement assister à ce dîner et à la soirée qui l'a suivi. Nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace, reproduire les détails, curieux au plus haut point, qu'il nous a présentés d'une façon si heureuse. »

Le *Phare des Charentes* du 27 janvier : « M. Louis Audiat lit « un charmant sonnet » de M. Maguier, et pour remplacer des orateurs absents, entre autres M. Louis Rouillé qui devait lire un travail important, *La communauté de village*, « il improvise une conférence sur les examens au xvii^e siècle, qui fournit des rapprochements avec les examens du xix^e. Il met en scène des candidats ecclésiastiques et des apprentis apothicaires, d'après les pièces publiées dans les volumes des *Archives*. Ce qu'on a ri, on ne peut se le figurer. Non. Molière, dit l'orateur, Molière n'a rien inventé ; il copiait simplement, et il prenait son bien où il le trouvait. »

M. Lequien a fait une conférence d'une heure, — qui a paru courte à tout le monde, — sur le voyage en Terre Sainte, au xv^e siècle, d'un saintongeais, Louis de Rochechouart de Mortemart. Le conférencier a fait preuve d'une vaste érudition et montré qu'il possédait parfaitement son sujet.

Quelle jolie et délicate pièce de vers sur *La voiture aux chèvres à Royan*, par M. Edmond Maguier, et qu'a lue M. Louis Audiat !

La séance s'est terminée par un mémoire de M. d'Aussy, dont M. le baron Oudet a donné lecture, *Un dîner de gala au XVIII^e siècle*. C'est le président au présidial de Saintes qui donne un grand dîner au procureur général au parlement de Rennes, le fameux Caradeuc de La Chalotais, exilé à Saintes. On ne peut se figurer la vaste érudition de ce travail, dissimulée sous les charmes d'une diction élégante et d'un esprit de bon aloi : cérémonial, menu, conversations, critiques mêmes des convives, tout cela est décrit admirablement. Chaque trait est souligné par les sourires de l'auditoire, en majeure partie composé de femmes.

Le succès de la soirée a été complet. »

L'*Indépendant de la Charente-Inférieure* du 2 février « ... Si, dans ces réunions, le fond est grave, la forme bien souvent ne l'est pas beaucoup. Les conférenciers sont des hommes d'esprit qui savent instruire en amusant, et les jeunes et jolies femmes qui ont passé là deux heures ne croient pas avoir perdu leur temps. La séance s'est ouverte par une spirituelle allocution du président,

qui a lu aussi un sonnet improvisé, pour la circonstance, par M. Edmond Maguier, le poète saintais, et intitulé : *Séance des Archives*. Des applaudissements nourris ont accueilli prose et vers. Ouvrant ensuite les gros volumes des *Archives*, M. Audiat montre que ces ouvrages, sous leur aspect rébarbatif, cachent de bien jolies histoires. Comme exemple il cite les passages relatifs à la manière dont on faisait passer jadis les examens aux apothicaires. Que c'est drôle, mon Dieu, et qu'on a ri ! Molière, en inventant, n'a certes pas trouvé aussi bien que la réalité.

M. Lequien a, dans une substantielle étude, retracé la vie de Louis de Rochechouart, ancien évêque de Saintes. Ce travail a été très goûté. M. Lequien expose son sujet avec clarté et précision, parle avec beaucoup de facilité et sait mêler à son récit des aperçus vraiment nouveaux sur les hommes et les choses. Ce sont là des qualités rares, qui nous promettent d'agréables moments pour les futures réunions.

M. Audiat se lève. C'est pour lire, avec son talent habituel, une autre poésie de M. Edmond Maguier, intitulée *La voiture aux chèvres*, et dans laquelle le poète met en scène sa charmante fillette. Après la poésie, la prose reparait. C'est un très intéressant travail dû à la plume habile de M. d'Aussy et dont M. le baron Oudet donne lecture. Le titre est : *Un dîner de gala au XVIII^e siècle à Saintes*. Cette gracieuse évocation de l'existence des Saintais d'autrefois obtient un vif succès. »

AVIS ET NOUVELLES

M. Arsène de Beauvais, cours National, 112, à Saintes, ayant été nommé trésorier de la société des *Archives*, c'est à lui désormais que nos confrères devront s'adresser pour tout ce qui concerne la comptabilité, cotisations, livraison des volumes et de la *Revue*. La cotisation de 1895 est en recouvrement.

La société dans sa dernière séance a décidé de fouiller le tumultus de Courcoury. Une commission a été nommée à cet effet. Elle s'en occupera quand la saison sera propice.

La commission se compose, en outre du bureau, de MM. Bail-leau, Biteau, marquis de Chasseloup, Philippe Delamain, Guillaud, marquis de Lestrangle, Emile Mauftras, Abel Mestreau, Eustase Rullier.

Seize membres de la société ont collaboré au numéro de mars du *Bulletin*.

A la présente livraison est jointe la table du tome xiv (1894).

Par arrêté ministériel en date du 12 janvier dernier ont été nommés officiers d'académie deux de nos confrères, MM. Emile Garnault, secrétaire de la chambre de commerce à La Rochelle, publiciste, et Henri-Albert Delamain, président de la société de tir de Jarnac-Charente.

L'académie des sciences, arts et belles lettres de Bordeaux a décerné, cette année encore, au concours de poésie, une médaille d'argent à notre confrère, M. Edmond Maguier ; c'est la troisième fois en trois ans, fait peut-être unique dans les annales de l'académie.

Notre confrère M. Louis Rouillé a obtenu une médaille de 5^e classe pour sa monographie sur la poule de Langsham.

Par arrêté du ministre de l'instruction publique en date du 14 décembre ont été nommés, pour une période de deux ans, correspondants du ministère pour les travaux historiques : M. Louis Audiat, bibliothécaire de la ville de Saintes ; M. Georges Musset, avocat, bibliothécaire de la ville de La Rochelle ; M. Louis Meschinet de Richemont, archiviste du département de la Charente-Inférieure.

Dans sa séance du 4 janvier, la société d'émulation et des beaux arts du Bourbonnais a nommé à l'une des dix places d'associé-libre M. Louis Audiat, président de la société des *Archives*.

Dans sa réunion générale du 28 janvier dernier, la société artistique et littéraire de l'ouest (qui comprend la Bretagne, le Poitou, le Maine, l'Anjou, l'Angoumois, l'Aunis et la Saintonge) a admis à l'unanimité des voix et inscrit parmi les représentants de la Saintonge, notre confrère, M. Anatole de Bremond d'Ars, présenté par MM. Henri Baguenier-Desormeaux et Robert Vallier. Ajoutons que cette société, dont le siège est à Paris, prend de jour en jour une plus grande extension et compte actuellement près de sept cents membres.

M. le docteur Camille Fromaget, chef de clinique à la faculté de médecine de Bordeaux, fils de M. Fromaget, conseiller municipal de Saintes et conducteur des ponts et chaussées, a obtenu au concours la moitié du prix de 1.000 francs décerné par la société de médecine et de chirurgie de Bordeaux.

Le musée de Rochefort a acquis une des plus belles aquarelles de notre confrère M. Ernest Lessieux, *Vue d'Ayamonte* (Espagne). D'autre part, il a reçu de l'état un tableau, *Le repos de la sainte famille* de Buremberg, et le ministre des beaux arts a offert à la ville, à titre de dépôt, un plan en relief de la ville et du

port de Rochefort qui se trouve au musée du Louvre. Le conseil municipal, dans sa séance du 20 février, a accepté et pris à sa charge les frais d'emballage qui s'élèvent à 845 francs et les frais de transport.

Le musée de Saintes a acquis, pour 2.000 francs, un tableau de M. Joseph Bail, *Marmiton portant des rougets*.

Toute la bibliothèque du château de Chalais, la galerie des tableaux, les riches tapisseries et le mobilier encore bien conservé, ont été, au commencement de janvier, dirigés sur Paris pour être vendus judiciairement par suite de la minorité des héritiers de Galard. Il est probable que ces messieurs ou le prince d'Aremberg achèteront le tout, pour que ces richesses ne sortent pas de la famille.

Le 13 janvier, on a vendu sur place à l'encan, dans la cour du château, tout ce qui n'a pu être emporté :

Jacques Moreau, ancien marchand de bois à Jarnac-Charente, mort au commencement de février, a légué toute sa fortune, 400.000 francs, à la ville de Jarnac, à condition de construire un asile pour les enfants abandonnés et les vieillards indigents. Le maire, M. Laporte, sénateur, a prononcé un discours sur sa tombe.

Notre confrère, M. Ollivier-Beauregard, de Cognac, l'érudit et l'écrivain si estimé, a offert au musée de cette ville une riche collection d'estampes signées des plus grands noms.

Notre confrère M. l'abbé Charles Métais, secrétaire archi-viste de l'évêché de Chartres, correspondant du ministère de l'instruction publique, a fondé les *Archives historiques du diocèse de Chartres*, revue mensuelle paraissant, au prix de 10 fr. l'an, le 25 de chaque mois, par 2 ou 3 feuilles in-8°, qui formera à la fin de l'année un volume de 500 pages. En premier lieu sera publié le *Cartulaire* de Saint-Denis de Nogent-le-Rotrou.

Le 21 décembre, a eu lieu à Niort la première représentation d'une opérette, *Après le bal*, paroles de M. Henri Clouzot, musique de M. Tolbecque, jouée par des amateurs avec un orchestre dirigé par M. Tolbecque. La pièce a obtenu un grand succès. (Voir compte rendu dans la *France du sud-ouest* du 25, l'*Echo des Deux-Sèvres* du 26, le *Républicain de l'ouest* du 27).

Le 30 décembre, a paru à Saint-Jean d'Angély, imprimé à Saintes par M. Chassériaud, *Le réveil angérien*, journal hebdomadaire dirigé par M. Gustave Pommereau, ancien rédacteur

de la *Franche parole*, qui, à partir du 1^{er} janvier, paraît deux fois par semaine.

M. Victor Billaud publie le 13^e album des croquis saintongeais de Gautier, *Darre ma veugne*, 52 sujets. Prix : 4 francs.

Vient de paraître, chez Perrin, éditeur à Paris, *Louise de Savoie et François I^{er}. Trente ans de jeunesse, 1485-1515*, par M. de Maulde de La Clavière, un vol. in-8° avec trois planches.

Le Calendario d'oro, publié par l'institut héraldique italien, 7^e année 1895. (Roma, via Monte Brianzo, 69), fort élégant volume, contient une foule de généalogies, de blasons, de portraits, de renseignements, des articles de M^{rs} Barbier de Montault, de MM. Gourdon de Genouillac, Victor Bouton, etc.

M. le marquis Elie de Dampierre, président de la société des agriculteurs de France, vient de publier (in-8°, 10 pages) le remarquable discours qu'il a prononcé à l'ouverture de la 26^e session de la société, où il traite, avec la compétence de plus de 50 ans d'expérience agricole, l'importante question de l'abaissement du prix des denrées en opposition avec le taux élevé de la main-d'œuvre et proteste avec force contre les théories socialistes qui tendent à pénétrer dans les campagnes et qui seront l'oblitération de l'idée de patrie, la suppression de la liberté, l'abolition de l'hérédité et de la propriété.

La librairie Etienne Charavay, rue Furstemberg, 3, à Paris, annonce à 8 francs une pièce sur velin, ordonnance (9 janvier 1464) du roi Louis XI, qui nomme viguier de Barbezieux, Armand de Bourdeilles-Brantôme; et la *Revue des autographes* chez M. Eugène Charavay : 1^o une quittance (14 novembre 1450) d'Olivier, seigneur de Coëtivy et de Taillebourg, lieutenant et sénéchal de Guyenne, époux de Marie de Valois, fille de Charles VII et d'Agnès Sorel, à Colin Martin, de 50 livres tournois de rente sur la recette ordinaire de Saintonge et le gouvernement de La Rochelle. Prix : 15 francs ; 2^o de Jean Mauduit de Larive, célèbre tragédien du xviii^e siècle, correspondant de l'institut, né à La Rochelle en 1747, mort en 1827, une lettre à M^{me} Olzi, Montlignon (Seine-et-Oise), 19 novembre 1815, écrite comme maire de Montlignon au sujet de la garnison excessive imposée à son village. Prix : 20 francs ; 3^o une pièce (Saintes, 12 septembre 1503), sentence rendue au « hault parcquet et auditoyre de la halle de Xaintes » par Gaultier, lieutenant de Jean de Montgaillard, juge du bailliage de Riberoü ; elle condamne Jean Lesné pour meurtre d'« ung nommé Ivon, du pays de Bretagne... », à être baptisé et fustigé par les mains de l'exécuteur de la haulte justice par les carrefours du bourg dudit Riberoü, et illecques à avoir par ledit exécuteur une oreille coppée ». Le coupable est de plus condamné au ban-

nissement. Henri Guischard, procureur de la seigneurie de Saujon pour le comte de Taillebourg, de la maison de La Trémoille, demande que le procès soit renvoyé devant lui. Prix : 15 francs.

Dans sa séance de février, le conseil municipal de Saujon a décidé que la Grande-Rue deviendra rue Carnot ; le cours du Dallon, cours Victor Hugo ; la rue de La Tremblade, boulevard Pasteur ; la rue de Cozes, rue Thiers. On sait qu'il a tenu, malgré notre avertissement, à donner à une autre rue le nom d'un Pierre Campet qui n'a jamais existé. (Voir *Revue*, xiv, 333).

A TRAVERS LES REVUES

La *Revue du monde catholique* du 1^{er} février a commencé la publication d'un article, *Un épisode de la constitution civile du clergé. L'élection [à Saintes] d'un évêque*, chapitre détaché d'un ouvrage sur Pierre-Louis de La Rochefoucauld, évêque de Saintes, et son frère, évêque de Beauvais.

Dans le *Bulletin du bibliophile*, M. Paul Cottin a publié, puis tiré à part (Paris, Techner, 1894, in-8°, 31 pages) *Vanderbourg et les poésies de Clotilde de Surville*.

Notre confrère, M. le marquis de Chasseloup-Laubat a publié dans la *Revue de Paris* du 1^{er} février : *Aux États-Unis. Questions économiques et sociales*.

La *Revue du Bas-Poitou*, 4^e livraison de 1894, contient, p. 517, du tome vii, *Une histoire de la petite église*, 2^e article, par M. Louis Audiat, où sont racontés surtout les détails qui regardent la Saintonge et l'Aunis, avec des lettres inédites de Charles de Coucy, évêque de La Rochelle, dès notes sur Louis Doussin que le cardinal Villecourt essaya en vain de ramener à l'orthodoxie, etc. Il a été fait un tirage de ces deux articles qui forment une brochure in-8°, de 31 pages.

Les *Contemporains*, revue hebdomadaire (Paris, 8, rue François I^{er} ; prix annuel : 6 francs ; le n^o, 10 centimes) ont publié, n^o 52, *Jean-Charles de Coucy, évêque de La Rochelle (1789-1801), archevêque de Reims (1817-1824)*, et *Alexandre de Lauzières-Thénines, évêque de Blois (1776-1801)*, les deux chefs de la petite église, avec portraits, d'après l'ouvrage du P. Drochon. Notons aussi, au n^o 51, *Paqueron 1791-1863*, colonel d'artillerie à Angoulême, d'après la *Vie du colonel Paqueron* par M^{sr} Saivé ; puis *Walter Scott, Général Oudinot, Pie IX, Le maréchal Bosquet*.

La *Revue des sciences naturelles de l'ouest* (iv, n° 2, 3 et 4, avril-décembre 1894) contient : *Catalogue des reptiles et batraciens observés dans les départements de la Charente-Inférieure, la Gironde, les Landes et les Basses-Alpes*, par M. Albert Granger ; *Histoire de la pêche de la sardine en Vendée et sur les côtes les plus voisines*, par M. A. Odin.

A propos des qualités de séduction de Mirabeau, on lit, page 191, dans *Les causeurs de la révolution* par M. Victor du Bled : « Le marquis de Lambert me disait l'autre jour qu'il avait partagé la ville et la province entre la raison et lui, et que, malgré son caractère odieux, il aurait trouvé dans la ville de Saintes 20.000 livres qui n'y sont pas. »

Le général baron Thiébault, au tome III, p. 264, de ses *Mémoires*, parle de l'aubergiste Gandauben, de Barbezieux, qui soutenait avec honneur la réputation des pâtés de Barbezieux. Pages 326-332 du même volume, il parle de la mutinerie des 26^e, 79^e et 105^e de ligne, de deux compagnies et d'un train d'artillerie des 4^e et 24^e régiments de chasseurs à cheval, qu'il commandait à Saintes en décembre 1803.

Il parle aussi de la jolie préfète de Saintes, qui lui fit des prévenances, et avec laquelle il se brouilla par suite de gaucherie inexplicable. Le préfet était alors (6 brumaire an ix — 6 octobre 1806 au 12 juillet 1806) Ferdinand Guillemardet, médecin à Autun, député à la convention où il avait voté la mort du roi, ambassadeur à Madrid, préfet de la Charente-Inférieure, puis de l'Allier, chevalier de l'empire, mort fou en 1809.

Le n° 3, 1^{er} janvier, de la *Revue illustrée des deux Charentes* publie la biographie de M. le comte Anatole Lemer cier, député et maire de Saintes avec son portrait et une vue du château du Ramet ; celle d'Armand Loze (Cadet Réjouit), poète, compositeur, auteur de ces nouvelles et contes en patois, « dont beaucoup resteront comme des modèles du genre », et qui ont « rendu, parmi nous, le nom de Cadet Réjouit aussi célèbre que celui du caricaturiste Gautier, cet autre satiriste des mœurs campagnardes charentaises, d'un comique moins gai, mais plus mordant ». Loze laisse deux enfants, une fille et un fils, M. Joseph Loze qui se propose de publier les œuvres inédites de son père.

La *Revue historique de l'ouest*, dont M. le marquis de L'Estourbeillon devient le directeur et notre confrère M. le comte Monti de Rezé l'archiviste, publie dans son numéro de janvier, *Campagnes des Anglais dans les provinces de l'ouest (1345-1355)*, par M. Denys d'Aussy, complément du travail qui a été si fort goûté dans notre livraison de septembre (*Revue*, xiv,

354), *La Saintonge pendant la guerre de cent ans*. Que de rectifications à Froissart et même à son savant éditeur, Siméon Luce !

—
La *Revue des questions historiques* (113^e livraison, janvier 1895) publie de M. Denys d'Aussy : *Un politicien au XVI^e siècle*. *Guy Chabot de Jarnac*. Cette qualification de *politicien* empruntée à notre langage moderne paraît quelque peu étrange accolée au nom d'un personnage du XVI^e siècle. On disait alors un *politique*. Le politique, quels que fussent les secrets mobiles de ses actes, suivait les inspirations d'un parti dont les doctrines et les aspirations étaient bien connues ; il pouvait justifier sa conduite en invoquant l'intérêt public ; mais ceux qui, comme Chabot de Jarnac, trahissaient indifféremment catholiques et protestants, suivant que l'exigeait leur intérêt personnel, n'appartenaient en effet à aucun parti, et, comme nos politiciens modernes, ne visaient qu'un but, l'avancement de leur fortune. Tout en suivant « dans ses obliques détours un caractère dont le *coup de Jarnac* sera toujours le trait le plus significatif », l'auteur nous trace le tableau des débuts du protestantisme « dans cette ville de La Rochelle qui, pendant soixante ans devait être sa plus forte citadelle ». C'est assurément la partie la plus intéressante de son étude ; elle nous fait entrevoir l'énergique opposition du haut commerce rochelais à l'invasion calviniste, qui, après d'affreux désastres, devait finalement amener la ruine de la cité. La *Revue* signale aussi (p. 294) la « très intéressante étude de M. Denys d'Aussy sur la Saintonge pendant la guerre de cent ans (1380-1453) », publiée dans notre livraison de septembre dernier.

—
Le tome **xxix** des *Archives historiques du département de la Gironde* (1894) contient une foule de pièces relatives à Agen, lettres des rois, de Blaise de Monluc, de Coucis de Burie, du maréchal de Matignon, du maréchal de Biron, etc., pendant les guerres de religion ; arrêts de maintenue concernant la famille d'Arlot ; en faveur de François de Ferrand ; en tout 267 pièces dont plusieurs ont été communiquées par nos confrères, M. le comte de Saint-Saud et M. Dast Le Vacher de Boisville, secrétaire adjoint de la société.

—
Une note de M. l'abbé Métais, *Saint Sixte et la bénédiction des raisins*, dans le *Bulletin de la société archéologique du Vendômois*, 1894, p. 138, raconte, d'après les vieux livres liturgiques, que, le 6 août, fête de saint Sixte, pape, on bénit à Chartres les raisins, on les comprime et l'on donne ce vin nouveau au prêtre pour les ablutions ; à l'offertoire on exprimait dans le calice le suc de quelques graines. Les raisins bénits étaient distribués après la messe. C'était aussi l'usage dans

l'église de Saintes, comme le prouve le bréviaire manuscrit n° 1.483 de la bibliothèque nationale. Même, au iv^e siècle, c'était du vin nouveau qui servait à la messe. Il faut en conclure que, depuis le xv^e siècle où il ne s'agit que de raisins mûrs, à plus forte raison depuis le iv^e, où l'on avait du vin le 6 août, la température s'est singulièrement refroidie ; dans nos contrées, au 6 août, à peine peut-on avoir, et exceptionnellement, une ou deux grappes dans des endroits particulièrement abrités. En 1893, il y a eu du vin nouveau le 25 août ; on cite le cas. Une nouvelle preuve, c'est que le pays Chartrain, couvert de vignes au moyen âge, ne peut plus produire de vin.

Dans la *Revue politique et littéraire* du 16 février, M. Jules Levallois, racontant ses souvenirs littéraires et ses relations avec la *Revue moderne*, l'*Opinion nationale*, parle ainsi de Castagnary : « Des deux hommes qu'il y avait en lui, le politique a de bonne heure absorbé le littérateur. Nous avons le droit, nous autres lettrés, d'en exprimer le regret, et, ce qui ne doit pas être omis, ce talent était l'expression fidèle d'une même et forte pensée. Beaucoup de personnes se sont trompées sur Castagnary, et lui-même prêtait à l'erreur ; il y invitait en quelque sorte par l'ironie douce de sa conversation, la souplesse de son langage, la désinvolture avec laquelle il se jouait, non pas des idées, mais autour des idées. On était tenté de ranger ce charmeur exquis, ce dialecticien subtil, parmi les rhéteurs et les sophistes. Melvil Blancourt l'avait surnommé Gorgias, et le citait comme un type de scepticisme. C'était se méprendre tout à fait, et la vie trop courte de Castagnary l'a prouvé. Au pouvoir comme dans la critique, avec les dehors les plus engageants et les plus courtois, il est demeuré ce qu'il était au fond, un inflexible ; il est resté le proudhonien de sa jeunesse, tel que nous l'avons connu quand il était simple clerc chez M^e Bourdin... »

Le *Bulletin du protestantisme* du 15 janvier contient un article de trois pages, *Au château de Loches. Le médecin Pierre Chaillé de La Tremblade et sa famille* (1693). P. Chaillé, « une des victimes de Fénelon et de son collaborateur, l'abbé de Cordemoy », dit M. de Richemond, lequel Cordemoy « appuya sa demande de mise en liberté », fut enfermé au château de Loches et au château Trompette, à Bordeaux, puis relégué à Chinon. Le 10 septembre 1693, à Loches, il sollicita sa liberté, parce que sa maison a été incendiée ; sa femme, Marie Chevallier, est morte le 10 octobre, laissant trois orphelins dont l'un n'a pas encore sept ans ; le cadet est au lit depuis 26 mois, « estropié d'une cuisse par un coup de canon, dans un combat sur un vaisseau revenant d'Amérique ». Il fut élargi vers 1695, s'embarqua à La Rochelle pour l'Angleterre, où il fut admis à domicile le 9 septembre 1698, et se fixa ensuite en Amérique.

Un de ses frères, Moïse Chaillé, paraît l'avoir accompagné en Amérique. Ajoutons qu'un Elie Chaillé, de La Couture, paroisse de Chaillevette, abjura en 1685 (*Archives historiques de la Saintonge*, xiii, 269). Dufaur de Chastellars parle d'un Pierre Chaillé, « gros bourgeois de vaisseau ». (*Idem*, 305, 308). En 1688, Elie Chevalier, sieur des Palles, est détenu à Brouage, et on l'interroge sur Pierre Chaillé, médecin de La Tremblade. (*Idem*, 331 et 333).

Dans le numéro du 15 décembre, sous ce titre : *Les mariages au désert en Poitou en 1749*, M. Gelin publie un arrêt du parlement de Bordeaux (21 mai) contre un certain nombre de protestants de Jonzac, Ozillac, Saint-Fort, Saint-Genis, Gemozac, Pons, Lornac, Epargne, Mornac, Cozes, Saujon, etc. Lire aussi une note sur *Le temple du désert à La Roche-Chalais, 1750*, qui était bien à Jarnicot, généralité de La Rochelle.

ERRATUM : La *Revue du Bas-Poitou* nous signale, p. 595, quelques erreurs de notre dernier numéro :

P. 23, 2^e ligne, 3^e alinéa, lire : « directeur des contributions directes », non indirectes ;

P. 24, 5^e alinéa, 6^e ligne, lire : « La Bajonnière, non La Bajonnerie » ;

P. 25, 4^e ligne, lire : « célibataire ». Aglaé Brechard était la femme de Pierre-Étienne Merveilleux du Vignaud, comme il est dit, p. 98 des *Documents sur la ville de Saintes*, cités comme sources.

CONFÉRENCES. — Le 12 janvier, à Saujon, *Les Arabes, leur religion, leurs mœurs ; notre œuvre en Algérie*, par M. Georges Duplessis ; le 21, à Rochefort, *Fou-Tchéou*, par M. le docteur Chastang ; le 3 février, à Marennes, *La vraie république*, par M. Bourceret, publiciste ; le 9, à La Rochelle, *Un poète ignoré. Adrien Juvigny*, par M. Bedeau, professeur au lycée ; le 10, à Cognac, *Union des catholiques*, par M. Maurice Georpeon, avocat, à Angoulême ; le 13, à Rochefort, *Le docteur Larrey*, par M. le docteur Ardouin ; le 15, à Saint-Brieuc, *Pierre Loti*, par M. Bouglé, professeur de philosophie au lycée ; le 23, à La Rochelle, *Les pronostics du temps*, par M. Longuet.

ACTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

La société des *Archives* a deux nouvelles pertes à déplorer :

I — Le 22 décembre 1894, est décédé à Paris, après une courte maladie, Marie-Joseph-Edmond Bourcy, juge au tribunal civil de la Seine, ancien membre du conseil général de la Charente-Inférieure. Il était né à Aunay, le 7 septembre 1839, de Joseph Bourcy, propriétaire, suppléant du juge de paix, et d'Isaure Merveilleux. Sa famille paternelle était fixée de vieille

date à Néré, commune voisine d'Aunay, dont son père et son grand-père, François Bourcy, notaire, furent longtemps maires. Un de ses oncles, M. le docteur Pascal Bourcy, est député de l'arrondissement de Saint-Jean d'Angély. Sa mère était la petite fille de Jacques Merveilleux de Mortafond, 1748-1829, né à Ensigné, mort à Aunay, *, administrateur du département, député à l'assemblée législative, conseiller général, maire de Néré (1800-1825), juge de paix du canton d'Aunay, d'août 1808 à sa mort. (Voir *Études et documents sur Saintes*, page 98).

Après de brillantes études au lycée de La Rochelle où il obtint, en 1857 et 1858, les prix d'honneur de rhétorique et de philosophie, et à la faculté de Poitiers dont il a été lauréat en 1^{re} et 2^e année, et où il eut au concours de 3^e année, en 1862, une première médaille pour le droit français, il fut reçu docteur en droit l'an 1864 ; il se présenta à l'agrégation, puis il renonça à poursuivre la carrière du professorat pour entrer dans la magistrature. Il fut successivement substitué à Loudun (27 août 1867), à Saint-Jean d'Angély (18 avril 1868), à Fontenay-le-Comte (11 juin 1870), procureur à Civray du 25 janvier 1871 au 30 juin 1877. Le gouvernement du 16 mai le nomma procureur à Belfort. Il refusa et donna sa démission. Le ministère Dufaure le réintégra dans la magistrature où sa carrière fut rapide. Procureur de la république à Bergerac (28 avril 1878), à La Rochelle (10 août 1878), à Poitiers (24 mai 1879), puis à Versailles (7 août 1885), il fut (4 janvier 1890) nommé juge au tribunal de la Seine, où il siégeait encore presque à la veille de son décès.

Il avait épousé, en 1872, Antoinette-Alexandrine Giraud, sœur de M. Charles Giraud, procureur général près la cour d'appel de Rennes, fille de Henri Giraud, président du tribunal de Niort, ancien maire de cette ville et depuis député des Deux-Sèvres jusqu'à sa mort, dont il a eu, le 2 août 1873, un fils, Henri-Joseph, ingénieur agronome.

Edmond Bourcy a touché à la politique et rempli ou recherché des mandats électifs. Il avait été nommé conseiller général pour le canton d'Aunay en 1870 ; la dissolution des assemblées départementales par le gouvernement de la défense nationale mit fin à son mandat. Il fut en 1877 le candidat du parti républicain dans ce même canton ; il échoua, mais avec une minorité imposante. Au renouvellement de 1883, le nombre des suffrages qui s'étaient portés sur son nom l'aurait désigné au choix des électeurs, mais, estimant qu'un candidat résidant dans le pays avait plus de chances de succès, il s'effaça, avec une abnégation digne d'éloges, devant M. Normand du Fié, qui fut élu. Ses concitoyens de Néré, qui avaient pour lui l'estime la plus affectueuse, le nommaient régulièrement conseiller municipal depuis la mort de son père, et il remplissait ces fonctions modestes avec une conscience scrupuleuse, s'imposant de longs déplacements pour venir siéger au conseil de sa commune.

Bourcy n'était pas seulement un jurisconsulte de valeur, un magistrat dont le mérite était à la hauteur des situations qu'il a occupées; c'était un lettré et un érudit. Il a publié : *L'ancien couvent des carmes d'Aunay* (Saint-Jean d'Angély, imp. Lemarié, 1876, in-8°, 12 pages), inséré d'abord dans le tome II (1875), p. 186 et 190 de la *Chronique charentaise*; il a aussi écrit, en 1867, un *Mémoire sur l'institution des grands jours de Poitou*, qui fut couronné par l'académie de législation de Toulouse, mémoire inédit qu'il a revu et développé depuis.

Dans sa résidence de Saintonge, le prieuré d'Oulmes, ancien couvent de chanoines réguliers de Saint-Augustin (Voir *Revue*, VII, 153), situé dans la commune de Nuillé-sur-Boutonne, qu'il avait restauré en archéologue et en artiste, et où il venait passer ses vacances, il occupait ses loisirs à rassembler une collection de notes et de documents dont la plupart concernaient l'histoire locale, et qu'il communiquait avec une bonne grâce parfaite à ceux qui partageaient ses goûts pour les recherches d'érudition.

Ses obsèques ont eu lieu le 26 décembre à Néré, au milieu d'une affluence considérable. Ses compatriotes étaient venus en foule rendre un dernier hommage à l'homme de bien trop tôt disparu.

E. M.

II. — Le 19 janvier 1895, est décédé subitement à Montguyon, âgé de 68 ans, Pierre-Ernest Tarneaud, notaire honoraire, conseiller général de la Charente-Inférieure et maire de Montguyon. Il était né à Brossac (Charente), le 8 septembre 1826, de Pierre Tarneaud, originaire de Limoges, et d'Artémise-Marie Peychaud, d'une vieille famille de Brossac, née en 1800 à La Tour, commune de Saint-Vallier (Charente), décédée en 1888. A la mort de son père, conservateur des hypothèques à Saint-Sever (Landes), Ernest Tarneaud revint dans le pays de sa mère et acheta, en 1852, l'étude de Vaury, notaire à Montguyon. Il exerça ces fonctions jusqu'en 1881, où il eut pour successeur M. Tessier, et, après 29 ans d'exercice, mérita l'honorariat. Nommé maire et conseiller général en 1873, il resta investi de ces fonctions jusqu'à sa mort. Ernest Tarneaud, qui n'était pas marié, laisse un frère, Adrien Tarneaud, conservateur des hypothèques à Bordeaux, en retraite depuis 4 ou 5 ans, et plusieurs neveux et nièces, dont un est inspecteur de l'enregistrement à Paris. Doué d'une mémoire prodigieuse qui lui rendait présentes les affaires de toutes les familles du pays depuis plusieurs générations, il jouissait d'une popularité qui n'a pas connu de déclin.

M. Ossian Pic écrivait de lui dans *Les petites gazettes de l'Echo rochelais* (1879) : « C'est un esprit indépendant, un allié sûr, accessible à la persuasion et point à la crainte. Ses collègues le tiennent en haute estime. M. Tarneaud, qui siège à la droite du conseil général, a su faire à la préfecture républicaine l'obligation de le maintenir à la mairie du chef-lieu de canton de

Montguyon. Sa popularité est grande et son influence s'exerce pour le bien et rien que pour le bien. » C'était un cœur excellent et dans ce temps où les hommes politiques s'usent si vite, nous aimons à saluer celui qui pendant une aussi longue carrière ne se fit pas un ennemi.

A. B.

Le 7 décembre 1894, est décédé, à l'âge de 85 ans, le R. P. Mayet, de la société de Marie, l'un des compagnons du fondateur de l'ordre, auteur d'une *Vie de Marie-Eustelle*.

Le 13, est décédé au monastère bénédictin de Ligugé, âgé de 69 ans, dom Armand-Joseph Turin, directeur du *Bulletin* de l'association de Saint-Martin. Fils d'un ancien officier, il se destinait au notariat, lorsque tout à coup il entra à la Grande Chartreuse. Sa santé ne lui permit d'y rester que quelques mois. Ordonné prêtre au monastère, il revint dans son diocèse, et fut professeur au petit séminaire de Montlieu, puis curé de Brie sous Mortagne, directeur de la colonie agricole de Saint-Antoine, curé de Cozes, chanoine honoraire, aumônier des bénédictines de Saint-Jean d'Angély. Quand sa mère, qu'il n'avait pas voulu quitter, mourut à 104 ans, il entra au noviciat de Ligugé.

Le 19, est décédé dans la 56^e année de son âge et la 29^e de sa prêtrise, Jean-Alexis Genet, curé de Saint-Georges des Agouts depuis 1868. Elève de Renaud, curé de Lorignac, puis du petit séminaire de Montlieu et du grand séminaire de La Rochelle, il fut ordonné prêtre en 1865 et nommé vicaire de La Flotte en l'île de Ré, d'où trois ans après il fut envoyé comme curé à Saint-Georges. M. l'abbé Bernard, curé de Saint-Thomas, a rappelé sa charité, son dévouement, et traduit les regrets de tous ses paroissiens.

Le 21, est décédé subitement à Pons Marie-Louis-Ernest Dumorisson, * en 1892, A O, officier de l'ordre du Cambodge et du mérite agricole. Né à Pons, le 6 janvier 1833, de Jules Dumorisson, secrétaire général de la préfecture de La Rochelle, il fit ses études à La Rochelle, où il épousa la fille de Théophile Babut, conseiller général. Conseiller de préfecture à Alençon pendant deux ans, il fut nommé, le 30 avril 1867, à La Rochelle où il a passé sa carrière, secrétaire général de 2^e classe le 13 avril 1876, de 1^{re} le 24 juin 1890 ; et atteint par la limite d'âge, il fut mis à la retraite en 1894, ce dont il ne se consola pas. M. Hé-litas, préfet de la Charente-Inférieure, a fait l'éloge de son collaborateur et vanté ses vertus privées. « Cette terre, dit-il, gardera ce qui reste de toi ; nous conserverons, amis, ton souvenir. » Ce discours a été publié dans le *Courrier de La Rochelle* du 27 et la *Charente-Inférieure* du 29. Le défunt laisse deux filles,

mariées l'une à M. Brumauld des Houlières, l'autre à M. Leporquier de Vault, capitaine de hussards.

Le 22, est décédé à Bordeaux, où il se trouvait à l'occasion du prochain mariage de sa nièce M^{lle} Foucaud, Louis-Elie Vivier, âgé de 76 ans, O *, O **, chevalier de l'ordre de Pie IX, colonel d'artillerie en retraite, président du conseil d'arrondissement de La Rochelle, membre du conseil municipal, délégué cantonal, membre du conseil départemental de l'instruction publique, membre du comité du diaconat, né à La Rochelle le 21 mai 1818, veuf le 10 août 1891 de Louise-Sophie-Laure Admyrault, fille du colonel d'artillerie et député Admyrault. Elève de l'école polytechnique, il fut nommé officier d'artillerie en 1839, capitaine en 1849, chef d'escadron en 1863, lieutenant-colonel en 1873, colonel en 1876, chevalier de la légion d'honneur en 1852, officier en 1866. Admis à la retraite après 44 ans de services il se fixa à La Rochelle. Après la mort de Dor (septembre 1883), premier adjoint, il fit fonctions de maire à La Rochelle jusqu'au mois de mai 1884 et gagna l'estime générale. L'*Echo rochelais* du 26 a dit de lui : « C'était un homme excellent et ses adversaires politiques eux-mêmes n'hésitaient pas à voter pour lui dans les élections municipales. Porté sur toutes les listes, il était le premier élu de la cité. » M. le pasteur Devismes a fait l'éloge de son dévouement et de ses sentiments religieux. Le maire, M. d'Orbigny, a loué cet homme « bon, affable, équitable, élevé à l'école du vrai libéralisme qui consiste à respecter toutes les croyances, toutes les opinions lorsqu'elles se manifestent de bonne foi ». (Voir son discours dans l'*Echo rochelais* et la *Charente-Inférieure* du 29, et le *Courrier* du 30.

Le 27, est décédé dans sa propriété de Fontaulade, chantée par Chapelle et Bachaumont, commune de Chenac, et a été inhumé le 28 à Pons, Alphée Renaud, âgé de 66 ans, qui a été avocat, notaire pendant 33 ans, conseiller d'arrondissement, président de la chambre des notaires, notaire honoraire, conseiller municipal de Pons, puis maire de Chenac. Trois discours ont été prononcés sur sa tombe par M. Blondeau, notaire à Bordeaux, ancien président de la chambre des notaires de cette ville, et délégué par le comité central des notaires des départements; M. François Pinasseau, président de la chambre des notaires de l'arrondissement de Saintes, et M. Sardou, au nom du cercle littéraire de Pons dont le défunt avait été l'un des fondateurs et pendant les 15 dernières années le président; tous ont vanté ses mérites comme officier ministériel, son savoir et ses vertus comme ami et comme citoyen. (Voir ces discours dans le *Moniteur de la Saintonge* des 30 décembre et 10 janvier).

De Céline Barbot, de Fontaulade, il a eu quatre fils : MM. Léon Renaud, notaire à Archiac; Louis, capitaine d'artillerie.

qui a épousé à Saintes M^{lle} Amblard; Emmanuel, docteur en médecine; Alphée, étudiant; et trois filles: l'une mariée à M. le docteur Bonnarme; la deuxième à M. Chauvin, qui a succédé à son beau-père comme notaire; et la troisième à M. Ernest Planty, négociant à Saintes.

Le 31, est décédé à La Bruyère, commune de Souméras, canton de Montandre, âgé de 72 ans, André-Louis Beaupoil de Saint-Aulaire, G. O *, colonel d'artillerie en retraite, ancien officier d'ordonnance de Napoléon III, conseiller d'arrondissement jusqu'aux élections dernières où il fut remplacé par M. Alfred Robert. Elève de l'école polytechnique, il s'éleva par son mérite, son dévouement, son travail. Il était directeur de l'arsenal de Toulouse lorsque les inondations de 1875 détruisirent le faubourg Saint-Cyprien; il s'y distingua par son courage. Sur sa tombe il a été loué par M. Filleau, commissaire général de la marine en retraite, ancien conseiller d'état, directeur au ministère de la marine. Né au château de La Bruyère, le 18 mars 1822, d'André de Beaupoil de Saint-Aulaire et de Louise-Virginie Gaudin, il avait épousé en 1862, au château de Couternon (Côte d'Or), Alix de Fragner, fille du baron et d'Alexandrine Reinold de Sévésin, dont deux fils, Armand et Jean. Voir *Bulletin*, ix, 412.

Le 8 janvier 1895, est décédée à Archiac, à cent ans moins dix jours, Marie-Françoise, dite Charlotte, Galliot, veuve de Jean Pelletan, fille de Jean-Henri Galliot et de Marie-Françoise Duret, mariée en novembre 1816. Nommée distributrice des postes à Archiac le 29 novembre 1830 et directrice au même lieu le 4 juillet 1842, elle fut admise à faire valoir ses droits à une retraite exceptionnelle, le 1^{er} mai 1865. M^{me} Pelletan (1), objet de la vénération de tous, s'est éteinte en possession de toutes ses facultés. Elle se souvenait avoir vu Napoléon I^{er}. Elle gardait précieusement un buffet venu de ses parents, sur lequel un prêtre réfractaire avait dit la messe pendant la révolution. Jusqu'à sa dernière maladie, elle allait presque tous les jours à la messe de 6 heures de sa paroisse.

D.

(1) Voir pour les Pelletan d'Archiac le *Bulletin*, xi, 392.

Dans la *Chronique protestante de l'Angoumois*, par Victor Bujeaud, supplément au tableau des églises protestantes de la Saintonge et de l'Angoumois, page 7, je trouve : « Décembre 1670. Pelletan père, chirurgien de la ville de Cognac, « chef d'une famille qui compose près de la moitié des religionnaires « dudit lieu », est condamné à une amende, pour avoir traité de renégat le fils du sieur Rossel, ministre, nouveau converti. »

Extrait des registres de Saint-Maurice de Tavernole : « Le 19^e de novembre 1741, a été enterré M^r Pierre Pelletan, maître chirurgien, âgé d'environ quatre-vingt-quatre ans, époux à M^{lle} Marthe Pelletan, de La Légère. Enterrement fait en présence des soussignés, de ce requis par moi. NEGRIBER, vicaire. FERRIN. BOUCHET. »

Le 11, est décédé à La Rochelle, âgé de 73 ans, Jean-Baptiste-Alphonse Choissnard, chanoine titulaire de la cathédrale. Né à Civray, diocèse de Poitiers, le 21 avril 1821, il fit ses études sous la direction de son père, professeur et principal dans divers collèges, entre autres : Civray, Rochefort, Saint-Maixent. Bachelier ès-lettres, il entra au grand séminaire de La Rochelle alors dirigé par Pallu du Parc, depuis évêque de Blois ; puis fut chargé d'une classe à l'institution diocésaine de Pons. Prêtre le 27 juin 1844, vicaire à Jonzac et à Saint-Pierre d'Oleron, puis en 1846 jusqu'en 1866 vicaire de Saint-Pierre de Saintes où il constitua une maîtrise, et créa en 1861 l'école Saint-Pierre qu'il dirigea jusqu'en 1870. Aumônier au Carmel pendant l'année 1867, il fut aussi en 1862 pendant un an aumônier du collège. En récompense de son zèle il fut nommé chanoine honoraire le 12 août 1868, puis le 1^{er} octobre 1870 chanoine prébendé et maître des cérémonies à la cathédrale de La Rochelle, enfin en 1873 chanoine titulaire et grand chantre, dirigeant la maîtrise, rédigeant l'*Ordo*, préparant le nouveau propre du diocèse édité en 1879. L'évêque en même temps le fit secrétaire de l'évêché et après cinq ans chancelier (15 juin 1880). Fatigué de travaux si longs et si multipliés, Choissnard prit sa retraite en août 1886, continuant cependant de rendre service partout où il pouvait. M. l'abbé du Vauroux, qui avait été son élève à Saintes, a raconté dans le *Bulletin religieux* du 19 janvier cette vie pieuse et bien remplie, et dit l'influence qu'il exerçait à Saintes et à La Rochelle.

Le 13, est décédé à l'âge de 82 ans, Auguste Perein, *, maître principal des constructions navales en retraite, membre du conseil de fabrique de l'église Saint-Louis, dont les *Tablettes* du 17 font un vif éloge.

Le 19, est décédé à Montmorillon, dans une maison de refuge pour les prêtres infirmes où il était depuis deux ans, âgé de 60 ans, Emmanuel Péponnet, né à Saint-Pierre d'Oleron, qui veuf à 40 ans était entré dans les ordres et a été successivement aumônier de la colonie agricole de Saint-Antoine, puis pensionnaire à l'hospice de Saint-Jean d'Angély, et à l'hôpital de Saintes. Il était frère de l'abbé Amédée Péponnet, décédé il y a deux ans. Il laisse un fils Jean Péponnet. (Voir *Bulletin*, XIII, 13). Il a été enterré dans sa paroisse natale et le curé, M. l'abbé Moreau, a fait son éloge.

Le 21, est décédé à Rochefort, âgé de 76 ans, Paul-Jude Bolon, époux de Marie-Olympe Labayle, ancien pharmacien, administrateur de l'hospice Saint-Charles et président de l'œuvre

de l'hospitalité de nuit et des fourneaux économiques, membre et sociétaire depuis 1848 du conseil d'hygiène et de salubrité publique et de l'inspection des pharmacies, vice-président de l'administration de la caisse d'épargne, du bureau de bienfaisance, etc. Le deuil était conduit par le fils, les petits-fils et le frère du défunt. A l'église, M. le curé de Saint-Louis a célébré celui qui, pendant 76 ans, avait servi le Seigneur, qui a aimé surtout les petits et les humbles. Au cimetière, M. Mazet a lu une dépêche de M. le docteur Burot, président fondateur de l'œuvre de l'hospitalité de nuit, déplorant la mort de celui qui fut un modèle d'honnêteté et de charité. M. de Richemond, archiviste à La Rochelle, n'a pu arriver assez tôt pour raconter une vie consacrée tout entière au bien.

Le 23, est décédé à Bordeaux, âgé de 75 ans, Adolphe Godard, de Cognac, dont la fortune est évaluée à une vingtaine de millions. Fils de Jean-Pierre Godard, il était frère de Camille Godard qui, en mourant (1881), a légué cinq millions à la ville de Bordeaux et 10.000 fr. de rente à sa ville natale. Les héritiers sont M^{lle} Bahuet, épouse de M. Baulier, docteur en médecine, et M^{me} Marquet, épouse en secondes noces de M. Mader.

Le 24, est décédé à La Rochelle, âgé de 77 ans, Jean-Emmanuel-Emile Babut, propriétaire, époux Lepage, un des fondateurs du *Courrier de La Rochelle*, érudit et bibliophile, dont le *Courrier* du 27 fait un grand éloge.

Le 24, est décédé, dans sa 71^e année, à Saint-Cloud-Montrouge (Seine-et-Oise) qu'il habitait depuis 1892, époque où il avait quitté sa propriété de La Tameylerie, près de Lussant, le contre-amiral René-Alfred Lefort, C^o, O^o, en retraite depuis le 5 mai 1886, major-général de la marine à Rochefort de 1880 à 1883. Capitaine de vaisseau, il avait commandé l'école des torpilles de Boyardville, le vaisseau-école de canonage l'*Alexandre*, le cuirassé le *Friedland*. Il laisse trois fils : MM. Paul Lefort, capitaine d'infanterie de marine ; Bénédic, lieutenant, et Emile, sergent au 107^e de ligne.

Le 26, est décédé au château de Pauléon, commune de Saint-Georges du Bois, près Surgères, âgé de 80 ans, Auguste Pascaud, marquis de Pauléon, né à Rambouillet (Seine-et-Oise), le 17 juillet 1814, de Charles-Auguste-Emmanuel et de Catherine-Adélaïde-Victoire-Louise-Julie-Antoinette-Angélique de Crès, que je crois fille d'Antoine-Louis-Auguste de Crès de Vervant et nièce de Catherine-Adélaïde-Victoire de Crès, épouse de Louis de Saint-Hermine. Il était petit-fils d'Alexandre Pascaud, marquis de Pauléon, seigneur de La Laigne et de Mileseu, et de Jeanne-Henriette Cochon du Puy, mariée à Rochefort en 1771, fille de

Gaspard, célèbre médecin de la marine, et de Marie-Olive des Herbiers de l'Etendùère, laquelle, veuve d'Alexandre Pascaud, épousa en 1780 Louis-Maximilien Alexandre, comte d'Hanache, dont elle eut : Ernest et Henriette. En 1832, il avait pris part au soulèvement de la Vendée, avait combattu à Vieilleville où fut tué le comte d'Hanache, et le lendemain fut blessé de trois coups de baïonnette à Montaigu et fait prisonnier. Depuis de longues années il ne s'occupait que d'agriculture. Il avait épousé à Paris Amélie-Gabrielle Wirth, dont il a eu trois filles : 1^o N., morte jeune ; 2^o Louise, mariée, le 30 juin 1867, à M. Rayneau de Saint-Georges, O. *, lieutenant colonel d'artillerie en retraite, dont : a. René, héritier de la terre de Pauléon et du titre de marquis (1) ; b. Jeanne, mariée en 1889 au comte de La Croix de Chevière de Sayve, dont un fils, Humbert, né en février 1891 ; 3^o Marie-Caroline, mariée, le 30 juin 1867, à Jules-Jean-Marie Chevalier de La Teillais dont : a. Charles-Edouard-Ferdinand, lieutenant au 6^e dragons, qui a épousé, en juillet 1893, M^{lle} Henriette-Marie

(1) A ce propos le *Gaulois*, que tous les autres journaux se sont empressés de copier, a raconté que le marquis de Poléon était issu d'une famille très considérée et fort ancienne, puisque Philippe le Bel avait donné la seigneurie de Poléon en échange de celle de Rochefort. Il y a là une singulière confusion, hélas ! trop ordinaire, même, je pourrais presque dire surtout, chez nos historiographes locaux, confusion entre le possesseur et la chose possédée. Parce que les La Trémoille ont possédé Taillebourg, les La Rochefoucauld Surgères et Montandre, les Montmorency Boutteville et Royan, les Chabot Jarnac, il ne suit pas que tous les propriétaires de ces terres aient été des Chabot, des La Trémoille, des La Rochefoucauld ou des Montmorency, et qu'il faille leur attribuer tous les faits et gestes de leurs prédécesseurs ou de leurs successeurs dans la seigneurie. C'est le P. Théodore de Blois qui a dit (1733), p. 23, dans son *Histoire de Rochefort* : « Philippe le Bel, pour des raisons d'état, trouvant la chatellenie de Rochefort à sa bienséance, l'échangea pour la baronnie de Pauléon... comme il paraît par le contrat daté de 1307 que les seigneurs de Pauléon gardent encore. » Or ces seigneurs de Pauléon, quels étaient-ils ? Etaient-ce les Pascaud qui n'ont possédé Pauléon qu'au xviii^e siècle ? Non ; le texte dit assez clairement que c'est le roi qui possédait alors Pauléon. Le P. Arcère, *Histoire de La Rochelle* (1756), écrit, t. I, p. 131 : « Pauléon, baronnie dépendante du comté de Benon. Cette terre fut donnée par Philippe le Bel en échange de la terre de Rochefort, l'an 1300. » Si Philippe le Bel la donne en échange, c'est qu'elle était à lui. L'historien ajoute : « Les Bouchard, vicomtes d'Aubeterre, ont été seigneurs de Pauléon, aussi bien que Jean L'Archevesque en 1564, et Catherine de Partenai, veuve de René, vicomte de Rohan en 1588. N. Pascaud, gentilhomme de Niort en Poitou, est actuellement seigneur de Pauléon. » Dans les notes du *Mémoire* de Begon (*Archives historiques*, I, 87), je lis : « Saint-Georges du Bois. A MM. de Surgères et de Pauléon. » Surgères, c'est « Charles-François de La Rochefoucauld, marquis de Surgères », et Pauléon « Jean-César Pascault, baron de Pauléon ». Arcère indique encore comme maires de La Rochelle : en 1741-1742, Antoine Pascaud l'aîné, chevalier, président trésorier de France en 1723, et en 1747-1750 Joseph Pascaud le jeune, chevalier, président trésorier de France en 1727, marié à Victoire Verrier, tous deux fils d'Antoine, négociant, directeur de la chambre de commerce, et de Marie Bouet. Anne-Marie Pascaud, fille de cet Antoine, fut mariée le 2 janvier 1747 à Jean-Charles Pascaud, marquis de Pauléon, capitaine au régiment de Laval infanterie, né à Saint-Georges du Bois, fils de Jean marquis de Pauléon, seigneur de Cram-Chabans, Villars, et de Françoise Potard. Armes : D'argent au mouton paissant (Pascaud, de *passere*, paître) de sable, surmonté de trois branches d'épine de sinople.

Gravier; b. Henry, lieutenant au 7^e dragons; c. Marie-Antoinette-Lize-Yvonne, mariée à Paris, le 30 juin 1892, à Jean-Jules Duchesne de La Mothe, d'où Yvette née en 1892.

Le premier Pascaud que nous trouvons est Pierre Pascaud, maire d'Angoulême en 1533, d'après Vigier de La Pile, Jean Pascaud, né en 1569, seigneur de Villars dans la baronnie de Verteuil, vint à La Rochelle au commencement du xvii^e siècle; en 1614, il était président au présidial de cette ville. En 1603, il épousa Sarah Picassary, et acheta Pauléon en 1635 aux Bouchard d'Aubeterre. En 1597, est lieutenant général au présidial, Jean Pascaud, sieur de Villars, probablement le même.

Jean Pascaud, qualifié chevalier, baron de Pauléon, conseiller du roi aux conseils d'état et privé, eut de Sarah Picassary une fille, Elisabeth, qui épousa, le 28 juin 1657, César, comte de Montalembert, seigneur de Vaux, Gensac et des Essarts; et un fils, Jean, qui épousa, le 13 août 1647, Suzanne de Galard de Béarn. Jeanne-Angélique-Adélaïde Pascaud de Béarn de Pauléon fut mariée à Charles Martin de Marquelène, dont la fille épousa en 1779 Jean-Charles de Pins. Un Jean Pascaud se maria en premières noces (contrat du 18 juillet 1673) à Marie-Agnès de Cugnac, fille de Charles et de Catherine Acarie du Bourdet; c'est lui qui le premier s'intitula marquis de Pauléon. Son fils, Jean-César, neveu d'Elisabeth Pascaud, se maria à Angélique de Bremond, fille de Jacques, chevalier, seigneur de Céré, Vernoux, chevalier de Saint-Louis, mestre de camp de cavalerie, tué au combat de Carpi en Italie, le 1^{er} juillet 1701, et de Marie-Henriette Lemerancier de Hautefaye, dame de Lusseray. La marquise de Pauléon n'eut pas d'enfants. D'après des mémoires domestiques, elle mourut de chagrin de la perte de son mari. Elle avait figuré au contrat de mariage de son frère, Jacques de Bremond, avec Suzanne-Marguerite Aymer (9 février 1720). Dans cet acte, elle est qualifiée « marquise de Pauléon », ainsi que dans l'acte de baptême de son neveu, Jacques-Charles-Alexandre de Bremond dont elle fut marraine, le 6 mars 1722.

Le 28, est décédé à Dompierre-sur-mer, âgé de 85 ans, et a été inhumé le 30 à La Rochelle, François de Laroy, depuis de longues années maire de cette commune, et l'un des plus anciens maires de France, dont l'*Echo rochelais* du 30 fait un grand éloge. (Le doyen des maires est le maire de Donnery (Loiret), décoré il y a trois ans en cette qualité).

Le 11 février, est décédé à Saintes, dans sa 77^e année, Louis-Théophile Chasseriau, chanoine honoraire de Quimper, retiré à Saintes depuis 11 ans. Né à Saintes, le 16 mars 1818, de Mathieu Chasseriau et de Madeleine Garnier, après des études au petit séminaire de Pons et au grand séminaire de La Rochelle, il fut ordonné prêtre le 21 décembre 1844. D'abord maître d'études à Pons, il fut, le 29 mars 1846, nommé vicaire à Saint-Louis de

Rochefort, puis fut curé de Ciré d'Aunis pendant 36 ans, où il fonda une école de filles sous la direction des sœurs de l'immaculée conception de Niort. Alors il vint se fixer à Saintes, sa ville natale, et aida le curé de Saint-Pierre dans l'administration de la paroisse dont il eut le titre de vicaire pendant ces cinq dernières années jusqu'au mois de septembre dernier ; il était en même temps aumônier de la communauté des jeunes aveugles. En quittant Saintes pour Quimper, M^{sr} Valteau le nomma chanoine de sa cathédrale. Chasseriau occupait les heures que lui laissait son ministère à copier des tableaux d'église avec un certain talent.

Sa sœur, Rosalie Chasseriau, veuve Boissard, est morte à Saintes le 15, à 71 ans, laissant une sœur et un frère.

Le 12 février, est décédée à La Rochelle une autre centenaire, Marie-Elisabeth Villette, veuve Bruneau, qui avait célébré il y a quelque temps son 101^e anniversaire, ayant conservé toutes ses facultés. Elle laisse deux fils, officiers d'artillerie en retraite, MM. Pierre et Félix Bruneau, et une fille, M^{me} veuve Varra.

Le 13, est décédé à Rochefort, âgé de 48 ans, Armand-Dominique-Constantin Laffitte, courtier maritime, maire de Saint-Nazaire, canton de Saint-Aignan, époux d'Aimée Coutant, petit-fils du docteur Constantin, un des chefs de l'école de médecine navale, fils d'un ancien pharmacien et agent comptable de la marine, neveu de l'ancien président du tribunal de commerce, Adolphe Laffitte, et du commissaire général de la marine, Hébert.

Le 14, est décédé à Saint-Jean d'Angély, âgé de 85 ans, Etienne Clais, conservateur des hypothèques en retraite, président pendant 42 ans du conseil de fabrique, président honoraire du bureau de la caisse d'épargnes, ancien membre de la commission administrative de l'hospice et du bureau de bienfaisance à Saint-Jean. A l'église, M. l'archiprêtre Bardou a loué ce grand chrétien, qui s'était fait le champion de toutes les causes qui demandent du cœur et du dévouement. Voir son allocution dans l'*Union conservatrice* de Saint-Jean d'Angély du 21, ainsi qu'un fort bel éloge signé René de Grieu.

Le 14, est décédé à Saint-Trojan, en l'île d'Oleron, âgé de 55 ans, E. Pacaud, ancien président de la société d'agriculture, sciences, belles lettres et arts de Rochefort, membre du comité de la crèche Sainte-Marie, très dévoué aux intérêts agricoles et aux bonnes œuvres.

Le 15, est décédé à Rochefort, âgé de 65 ans, Léon Levallois, époux de Lydie Cousin et père de M^{lles} Léontine et Isabelle Levallois, remarquables violonistes, lui-même artiste distingué.

Le 19, est décédé à La Rochelle, âgé de 84 ans, Paul Cassagneau, A O, secrétaire en chef de la mairie en retraite, directeur-conservateur du musée La Faille, membre de la société des sciences naturelles archéologue, naturaliste, numismate, et par dessus tout excellent homme. M. Beltrémieux a rappelé sa laborieuse existence et ses titres aux palmes académiques.

II. — MARIAGES

Le 11 décembre 1894, a été célébré à Clérac le mariage de M. Gaston-Furcy de Lavault, contrôleur des contributions directes, fils d'Albert-Tibulle, le peintre bien connu, avec M^{lle} Marie-Suzanne-Raphaël-Camille-Rose-Charlotte de Callières. Devant toute la société du pays, M. l'abbé Mongis, qui a donné la bénédiction nuptiale, a rappelé les anciens souvenirs de la maison de Callières, laquelle originaire, croit-on, de l'Angoumois, est fixée en Saintonge depuis 1460. Cette famille avait formé plusieurs branches, soit dans le pays, soit en Normandie; toutes sont à peu près éteintes faute d'héritiers mâles. Une seule, celle dite de Coustolle, compte encore un représentant, mais il n'a pas d'enfants. La branche aînée est représentée aujourd'hui par le marquis Alain de Callières, qui habite le vieux manoir patrimonial; il n'a que deux filles; et par son cousin le comte Jehan de Callières, fixé en Périgord. Ce dernier a plusieurs enfants, dont deux garçons, qui seront un jour les héritiers du nom et du titre.

A noter aussi M^{me} Mouthes (Maria-Amélie de Caillières) et sa sœur, M^{me} Dubreuil, directrice d'école communale à Paris (Marguerite-Thalie de Caillières), filles de Jean-Delphin de Caillières et de Marguerite-Thalie Le Roy de La Cheminadrie.

La famille de Lavault est originaire du Poitou; elle habite la Charente-Inférieure depuis le siècle dernier. C'est M. d'Ham-jéré Latapie, grand-père maternel de la mariée, qui l'a accompagnée à l'autel.

Le 3 janvier 1895, a été bénite, en l'église Notre-Dame de Rochefort, par M. l'abbé Périer, curé, qui a prononcé une allocution pleine de cœur et de tact, l'union de M. Georges GaiFFE, avec M^{lle} Marie Boudaud de Machaumont, fille d'un conseiller à la cour d'appel de Limoges. Les témoins pour le marié étaient: M. Félix GaiFFE, son frère, et M. Félix Georget, son oncle, négociant au Blanc; et pour la mariée, ses oncles, MM. Gabriel Courtay, notaire, et Pierre Martin, avocat, tous deux à Nontron.

Le 22, a été célébré, en l'église paroissiale de Caudéran (Gironde), le mariage de M. Paul Goizet, avoué-licencié à Confolens,

filz de M. Laurent-Paul Goizet, notaire honoraire à Loulay, et de Marie-Claire Charrier, avec M^{lle} Marie-Clémence Pellisson, fille d'Adrien-Paulin-Marcel Pellisson, propriétaire, demeurant à Léchailler, commune de Saint-Seurin d'Uzet, et boulevard de Caudéran, 157, commune de Caudéran, et de feu Marie-Clémence Vallet. Les témoins étaient, pour l'époux : son frère, M. Georges Goizet, inspecteur des forêts de l'état à Paris, et son cousin, M. Marie-Julien-Alfred Pineau, procureur de la république à Melle ; pour l'épouse : son cousin, M. Alexandre Pellisson, négociant à Cognac, et son oncle, M. Jean-Marie-Emile Pellisson, négociant à Cognac et conservateur du musée. Le mariage a été béni par un ami et un condisciple du père de l'épouse, M. l'abbé Emile Aversenq, aumônier de l'hôpital Saint-Charles à Rochefort, qui a charmé et ému l'assistance par une allocution pleine de cœur et d'éloquence.

ARCHÉOLOGIE ET BEAUX ARTS

I

LES ARÈNES DE SAINTES

Après bien des années d'interruption et de longs pourparlers, le ministère des beaux arts a annoncé à la ville de Saintes qu'il consacrerait 15.000 francs à la continuation du déblaiement des arènes, à la condition que la ville de son côté y emploierait une somme de 3.000 francs. Dans sa séance du 25 janvier 1895, le conseil municipal a renvoyé l'examen de l'affaire à la commission des finances qui a donné un avis favorable, et le 13 février le conseil votait les 3.000 francs demandés, condition de la subvention offerte. Dès que la question de l'enlèvement des terres sera réglée, on commencera les travaux.

II

UN JETON DE LOGE MAÇONNIQUE

M. Jules Pellisson, l'auteur si exact de l'article sur *Les loges maçonniques de l'Angoumois, Aunis et Saintonge*, t. xiv, 445, n'a pas parlé des jetons en métal frappés par les loges du département.

Vers 1887, après une conférence à l'*Accord parfait O. . . de Rochefort*, par M. le lieutenant de vaisseau Courcelles-Seneuil, sur l'utilité de l'argent et des financiers, M. Léon Ardouin, qui m'avait présenté en même temps que M. le docteur Bourru, me demanda un dessin de jeton de présence destiné à remplacer une piécette en melchior (21 millimètres de diamètre), sur laquelle le graveur fit une faute de lettre dans l'adresse de la loge, 63, rue LAFAYTTE POUR LAFAYETTE.

Sur l'ancien on lit : * ACCORD * PARFAIT *.

Au centre, un niveau obtus, avec fil à plomb, entouré de deux branches d'acacia, et dessous : RUE LAFAYTTE 63.

L'autre face de cette médaille porte : * ORIENT DE * ROCHEFORT *.

Au centre, la lettre G, entre les branches d'un compas ouvert, posé en chevron renversé sur une équerre entourée de deux branches d'acacia.

Mon projet, frappé en bronze, est de la dimension d'une pièce de 10 centimes et porte la date problématique de 5779. Comment les membres de cette société secrète comptent-ils leurs siècles, puisque cette date ne correspond ni à l'ère Julienne, ni à l'ère d'Israël ? Pour les besoins du cadre, limité par l'espace, on me fit faire une faute absurde : l'équerre, à angle aigu, présente l'aspect d'un V. Vraiment, le dessin imposé de cette médaille n'est guère artistique !

A. DUPLAIS DES TOUCHES.

III

LE SALON ROCHEFORTAIS

Depuis les expositions de peinture organisées à Saintes par M. Charles Dangibeaud (1884), plusieurs artistes de la région « maritime d'Aunis et Saintonge » parlèrent de fonder à Rochefort une société des amis des arts. Les mois s'écoulèrent, et cette année, un peintre de Tonnay-Charente, M. Achille Guimbelot, vient de reprendre l'idée, en organisant, du 9 décembre 1894 au 6 janvier 1895, une exposition de peintures, dessins et aquarelles, dans la salle des fêtes de la Bourse, au premier étage. C'est une vraie surprise du premier de l'an, et que de bruit à son début ! La société de géographie en a failli changer son titre, tandis que M. le docteur Léon Ardouin, un numismate enragé, proposait d'en prendre officiellement le patronage et de frapper des médailles pour les exposants. Plus raisonnable, la majorité du bureau a repoussé cette proposition pour laisser aux artistes la liberté d'action. (Voir procès verbal publié par les *Tablettes des deux Charentes*, n° 147, et par le *Phare des Charentes*, n° 148, 21 décembre 1894).

Certes, un SALON ROCHEFORTAIS est une excellente idée ; mais pour mériter ce titre officiel, avec les armes de la ville gravées sur le catalogue, l'exposition doit être vraiment artistique, ouverte non seulement aux peintres de la ville, mais encore aux artistes de la région charentaise. Or, pour cette première, beaucoup d'artistes connus, comme Lucas, Fouqueray, Lenoir, etc., n'ont été prévenus que le 20 novembre. Le 2 décembre étant le délai pour les envois, ils se sont abstenus. C'est regrettable ! Avec une entreprise si vite improvisée, on risque d'abaisser le niveau du salon et la réputation de certains talents en exhibant des croquis incomplets ou des œuvres de la première heure !

D'autre part, les Mécènes sont rares dans la préfecture du 4^e arrondissement maritime ; la petitesse architecturale des clo-

chers est une preuve de la pauvreté artistique, esthétique et financière de Rochefort. Il semblerait que la société militaire dédaigne l'art et ses artistes : positivement, un chef-d'œuvre de Meissonnier est moins utile qu'un plat de lentilles, et moins redoutable qu'un obus. Dès 1873, le père d'un de mes bons camarades de collège, M. Emile Roux, ancien secrétaire de l'amiral Rigault de Genouilly, inspecteur de la marine (mort à Bordeaux le 10 février 1893, à 70 ans), M. Roux, dis-je, avait voulu fonder un cercle artistique en dehors de la société d'agriculture, des belles lettres, sciences et arts de la ville : car l'art ne manifestait guère. D'abord, le cours d'aquarelle fut très suivi par des officiers, des fonctionnaires, et l'aimable artiste eut bientôt toutes ses œuvres copiées ou demandées pour des fêtes de charité ! Ensuite l'enthousiasme se passa dans la fumée des pipes, groupées l'hiver auprès du poêle, comme on le faisait encore au musée de la ville, sous l'œil placide du vieux conservateur Alexandre Garnier. Aujourd'hui l'exposition de M. Guimbelot a un but plus utilitaire : le placement des œuvres. Le comité (?) tiendra-t-il jusqu'à une autre exposition mieux préparée ? That is the question.

*
* *

On connaît le local ; il est vaste, mais l'éclairage trop faible ou trop cru, suivant le soleil, ne permet pas de distinguer les toiles accrochées entre les fenêtres de la muraille méridionale ; dans le vestibule, où sont les dessins et les aquarelles, la lumière est meilleure.

Le catalogue, sorti des presses de la société anonyme Ch. Thèze (17 pages, 50 centimes), porte 236 numéros, dont 176 peintures ; la collection est plus nombreuse : car des tableaux ont été ajoutés à la dernière heure.

La plus belle œuvre est le n° 176, *Les chercheurs de marne dans l'anse de Dinard*, par l'alsacien Jean-Henri Zuber, H-C, etc. Ce tableau, qui figurait au salon de 1876, est reproduit un peu partout, notamment par le *Magasin pittoresque* de 1877, page 181. Des charrettes, chargées de marne, attelées de plusieurs chevaux, cheminent sur la grève mouillée. La mer est basse, et le sol aussi transparent que vigoureux. Sous le ciel bien modelé dans une note grise très harmonieuse, se découpent les remparts et les maisons de Dinard, en face de Saint-Malo. Cette peinture magistrale écrase son voisinage ; du reste, elle a valu, dit le catalogue, la décoration à son auteur en 1878 (exposition universelle). La municipalité devrait retenir ce chef-d'œuvre pour son musée. Les grandes toiles de M. Georges Calvé sont dignes d'attention : *La berge du quai d'Orsay* est ternie par les embus et la poussière des expositions successives ; mais superbe est le n° 44 : deux chevaux tirent des troncs de peupliers sur les bords de la Marne. Cette composition est bien dans le cadre, et les lointains et les premiers plans sont magistralement traités.

Il y a beaucoup d'autres artistes connus : François de Montholon expose sa grande *Vue du cap Corme*, impression harmonieuse de dunes sous un ciel sombre ; Appian, Desgoffe, simple croquis retouché à l'huile ; Dastygne, plusieurs études dont une *Bacchante* et un *Affamé* attendant la soupe, les mains tristement tendues sur les genoux ; Gagliardini, Jeannin, Pezant, *Vaches au pâturage* ; Charles Ogier, *Le Trocadéro au pont des Invalides* ; Clément Quinton, *Chevaux au pâturage* ; Blanche Baraban, fleurs largement brossées et d'un bon coloris ; Antoine Lambert, grande et bonne étude de paysage, peut-être trop détaillée, trop consciencieuse ; Dellapiane, portrait habile de moine ; Manuel Mendez, etc. Des tableaux minuscules mais habilement jetés sont : *Un coin du marché en Espagne*, par Chabli, et *Les enfants de pêcheurs*, de Cala de Morfa, un espagnol qui peint sur du sable fixé sur la table ; c'est un truc bizarre pour distinguer du sol les personnages. Il y aurait bien d'autres tableaux et bonnes ébauches d'atelier à signaler ; mais l'espace du critique est limité. Un mot seulement sur les prétentions philosophico-sociales de M. Jules Monge, qui expose un squelette de cuirassier avec ce titre cynique, peint en grandes lettres jaunes : CUIVRE ET PHOSPHATE DE CHAUX. Un reflet macabre et vert éclaire les orbites de cette victime de la patrie. C'est bien peint, mais d'une moralité fausse et malsaine. S'il ne reste que des sels et du métal de ce brave cavalier, que restera-t-il du peintre lui-même ? Comme le soldat, l'artiste s'en ira en gaz et pourriture (à moins qu'il ne soit brûlé ou mangé), et son œuvre, avec les siècles, tombera en poussière. C'est une simple question de temps. La mort sous le casque et l'armure d'acier semble donc plus respectable que la vie des criminels de la dynamite et du poison ! Ce n'est pas une raison pour dédaigner l'art et ses adeptes.

Les Rochefortais, malgré le titre local du salon, sont en minorité ; pas un de mes douze compatriotes (je me considère un peu comme Rochefortais) n'a d'œuvre très importante.

Suivons l'ordre alphabétique :

M^{lle} Adèle d'Abbadie, née à Angoulême, élève de Lessieux, à Tonnay-Charente, expose des *Fleurs d'ajoncs*, mêlées à des feuilles mortes de chêne. Cette simple étude à l'aquarelle est d'une fraîcheur, d'une habileté, d'une largesse de touche remarquables. C'est dommage qu'il n'y ait pas de perspective ou de fond à ce massif de fleurs !

Le nouveau chevalier *, M. Louis Auguin, a trois peintures. Dans ses deux toiles de chevalets, *Environs de Cognac*, *Martinée au Verdon-Médoc*, je retrouve la facture lumineuse, et harmonieuse, et savamment lâchée du maître. Ses dunes, simplement indiquées, font papilloter le paysage d'un voisin, Pierre BALLUE, un pinceau habile qui cherche à imiter Français. La troisième, grande toile, représentant une colline rocheuse baignée par un ruisseau, n'est pas portée au catalogue ; elle montre la première manière de peindre d'Auguin !

M. Bayle, né à Rochefort, élève de Lessieux, a quatre petites pochades à l'huile, rapidement brossées. Ses *Rochers du Ché*, à *Angoulins*, sont bien en plein air. Ses 13 ou 15 aquarelles montrent une grande facilité de travail. Malgré sa note un peu froide, je citerai *Un vieux puits de la Limoise*, appartenant à Pierre Loti, et une bonne marine, *Retour de pêche*, appartenant à M. Henry Mériot, le poète des *Flûtes de jade*. Ses autres croquis sont pris à *Fouras*, à *la pointe du Cadoret*, etc. Son *Sous bois près de Martrou* est audacieux, mais devrait être plus travaillé dans l'eau et les terrains !

Je ne dirai rien des 12 toiles de M. D. Berton, né à Tonnay-Charente, ni des 15 de M. Achille Guimbelot, l'organisateur de l'exposition. Plusieurs *Vues de Royan* seraient intéressantes si elles étaient traitées par une palette plus savante.

Le maître fusiniste rochelais, M. Louis-Ernest Lessieux, n'a que deux aquarelles, déjà vues à l'exposition d'Angoulême : *Le cloître de la cathédrale de Tarragone* et *Les ruines du théâtre romain à Arles*. Ces études d'architecture sont facilement traitées dans les tons roux. Je regrette que le public ne puisse admirer sa nouvelle collection de vues d'Espagne et du Maroc.

M. Maure, à Rochefort, élève d'Auguin, cherche l'effet dans ses quatre peintures des bords de la Charente, *A la motte de Barbera*, *Près Saint-Savinien*, *A Saint-Clément*, *Au Port-Bertaud*.

La Charente près Saintes produit une impression décorative, à une certaine distance.

M. Mellé, né à Tonnay-Charente : 11 peintures hâtives des bords de la Boutonne, des côtes de Bretagne, etc.

M. Narcisse Pasquier, à Rochefort, fait des aquarelles rapides et impressionnistes. En art, il ne faut pas travailler trop vite. Son portrait de l'*Abbaye de Montierneuf* est crânement esquissé ; mais pourquoi l'artiste ajoute-t-il une échauquette et des blasons qui n'existent plus ?

M. Léon Pichaux, à Rochefort, dessine avec plus de soin. La petite toile, *Le village des Boucholeurs au vieux Chatellaillon*, est intéressante ; son portrait d'enfant indique un grand progrès ; les aquarelles, *Quais de Taillebourg* et *Un vieux four, au Port-Vieux de Rochefort*, méritent d'être signalées à l'attention des connaisseurs.

Je préfère les mines de plomb, largement traitées, de M. Romieux aux aquarelles de cet officier de marine.

M^{lle} Marie-Elise Sylvestre, à La Rochelle, a besoin de travailler d'après nature et d'acquérir de la hardiesse.

A côté de ces œuvres charentaises et locales, les mines de plomb signées MILLET, 1836, sont des crayonnages pénibles, indignes du peintre de l'*Angelus*. Meilleurs sont les croquis de Corot, les croquis à la plume de Calvès (*Vache au pâturage*), les fantaisies pleines de chic d'Henry Somm, l'ancien confrère de la *Gazette de Royan*. Les compositions microscopiques de M. Coulanges de Lautrec sont extraordinairement fines et habiles ; une bonne note aux eaux-fortes de M. Armand Point.

En somme, le SALON ROCHEFORTAIS est une entreprise intéressante pour les artistes et pour ceux qui suivent les manifestations de l'art en Saintonge. J'espère que, l'an prochain, le comité lancera ses invitations de meilleure heure. M. Guimbelot ne doit pas laisser transformer un Salon en bazar de peinture commerciale, bien que l'art soit, ici, logé à la Bourse, et bien que la bourse, soit, après le talent, ce qui manque le plus souvent aux artistes pour réussir.

ANTOINE DUPLAIS DES TOUCHES.

Treuil-Bussac, près Fouras. Décembre 1894.

IV

LES FAIENCES CHARENTAISES

M. Emile Biais a publié, page 283, dans le volume des mémoires lus en 1894, à la réunion des sociétés des beaux arts des départements, *Les notes sur les faïences d'Angoulême et de Cognac* (xviii^e-xix^e siècles), dont nous avons dit un mot, xiv, 175. Il écrit surtout d'après des documents ignorés, puisés à bonne source, mais il ne néglige pas *Les documents inédits sur les faïences charentaises* de Ris-Paquot, le seul ouvrage imprimé sur la matière qu'il paraît avoir consulté, pour le corriger, il est vrai, et le rectifier.

Les faïenceries angoumoises, de quelle époque datent-elles ? La première aurait été fondée, semble-t-il, vers 1748, non pas par un moine sécularisé, mais par un laïque, Bernard Sazerac (1), mort en 1774, à l'âge d'environ 60 ans. Sa veuve, Marie-Charlotte Clavaud, aidée de son fils, Louis, continua les affaires. La manufacture prospéra aussi bien entre leurs mains qu'en celles du fondateur, jusqu'à l'époque des guerres de la révolution. Les ouvriers « étant aux armées », des prisonniers internés à Angoulême prirent leurs places.

De la fabrique de Sazerac sont sortis des porte-bouquets en forme de commode, des lions héraldiques, des gourdes aplaties sur leurs faces, en manière de bouteilles pansues et portant en lettres gothiques, peintes en manganèse, *Luc* ou *Boy*, des fontaines imitant les formes de Rouen.

Les assiettes des premiers temps de cette usine sont épaisses, festonnées, craquelées, décorées de corbeilles de fleurs ou d'une tulipe.

Louis Sazerac céda son fonds à Jean-Baptiste Glaumont, époux de Jeanne Sazerac. Glaumont-Sazerac continua la fabrication habituelle de ses prédécesseurs. Plus tard, il tenta de faire revivre le vieil Angoulême et l'ancien Strasbourg.

J.-B.-Louis Glaumont, son successeur, entreprit une imita-

(1) J'avais déjà relevé l'erreur de Ris-Paquot dans mes notes sur les *Faïenciers et potiers de la Saintonge*.

tion des types de Marseille et d'ailleurs, mais sans succès. En 1842, François-Léon Durandau acheta la faïencerie, qui passa successivement à Thomas (1866), Ed. Lassuze (1882), V^e Lassuze et fils (1885), Marcel Pineau, Pineau et Petras (1888), enfin Ed. Lassuze fils et René Modenel (1890).

A côté de cette faïencerie, qui fut la plus importante d'Angoulême, la concurrence en établit quelques autres. Jean Garrive a laissé des ouvrages soignés ; Pierre Fleurat dit Pinguet ne produisit que de la faïence usuelle ; Jean Veaumort et François Nicollet n'ont pas grand'chose qui les recommande à l'attention des collectionneurs. Au contraire, Mouchard est un artiste et un chercheur. Il vivait au commencement du siècle. On lui doit la découverte de kaolin à Dignac, près d'Angoulême. Il a décoré des services à thé et à café d'insectes finement peints. Quénot, dans sa *Statistique du département de la Charente* (1818), parle de lui, comme d'un « homme habile dans cette fabrication, qui, surtout, possède à un degré supérieur l'art de peindre la porcelaine ». Il dorait aussi la porcelaine blanche et fabriquait de la faïence et des poteries. En 1817, il offrit au duc d'Angoulême un échantillon de ses productions, ce qui lui valut la faveur de donner le nom du prince à son établissement. Mouchard a-t-il cuit de la porcelaine dans ses fours ? M. Biais parait le croire ; mais du texte de Quénot il résulte qu'il fit quelques essais, qu'il employait de la porcelaine venue d'ailleurs pour sa décoration.

Des faïenceries de Cognac on sait peu de chose. Barraud en avait déjà parlé en 1831 dans *l'Ère nouvelle*. Elles appartiennent à la fin du XVIII^e siècle et au XIX^e.

On peut voir au musée de Cognac une collection de saladiers, plat, salière, pichet, assiettes, qui donnent une juste idée des talents de Guichard, de joviale mémoire. Daniel Jucaud fabriquait des faïences populaires.

*
**

M. Biais a aussi publié, page 1137 du même volume, quelques pages sur un étable en terre émaillée du XVI^e siècle, provenant de la chapelle haute du château de Cognac. Ce rétable, haut d'un mètre 75, orné des armes de France, d'Orléans et de Savoie, représente une nativité de la vierge, d'après une gravure de Durer. Il devint en 1845 la propriété de M. Borde, percepteur à Jarnac, qui le donna, vers 1815, au peintre Jules Balmette. Celui-ci voulut, un jour, s'en défaire. La société archéologique de la Charente, le musée d'Angoulême le refusèrent ; M. le baron Pichon l'acquit moyennant 650 francs, en septembre 1880 ; mais il s'en dessaisit bientôt, et le musée de Sévres l'a recueilli.

Voilà « l'odyssée de cette belle œuvre d'art du temps de la renaissance, fourvoyée pendant de longues années dans un coin de chai d'abord, puis dans un *quart* du monde artiste », que M. Biais raconte.

M. Emile Pellisson n'était pas alors conservateur du musée de Cognac ; autrement... Sèvres n'aurait pas le rétable de la chapelle de Louise de Savoie.

CH. D.

VARIÉTÉS

I

GUILLOTIN ET LA GUILLOTINE

Ce n'est pas, quoiqu'on lui en fasse vulgairement *honneur*, le docteur Guillotin, de Saintes, qui a inventé la guillotine. La *Curiosité universelle*, qui a cessé de paraître, dans une suite d'articles : *Estampes anciennes à guillotine*, montre combien cet instrument de supplice était antérieur à 1791. D'où vient donc son nom ? Guillotin a-t-il été complètement étranger à son emploi ? Non. « Voici, dit M. Georges Mathieu (numéro du 5 novembre), la part qu'il y eut. Vers 1790, on avait introduit au spectacle des boulevards, dans une pantomime intitulée *Les quatre fils Aymon*, un genre de supplice par décollation qu'on disait avoir été autrefois usité en Toscane. A son imitation, Guillotin proposa de substituer à la main du bourreau une machine ; cette proposition fut soumise à l'examen et aux rectifications de l'anatomiste Louis, et, sur son rapport, le principe fut adopté ; on mit au concours l'exécution de la machine, et ce fut le modèle d'un mécanicien, nommé Schmidt, facteur de pianos, si je ne me trompe, qui fut adopté. Comme la proposition du docteur Guillotin, qui était alors député de Paris, avait eu beaucoup de retentissement, on donna son nom à la nouvelle machine, et ce nom lui'est resté.

» Cette machine se retrouve à quelques modifications près :

» 1° Dans une pièce de la suite du martyre des apôtres, gravée en bois, par Lucas Cranach, petit in-4°, avant 1550. C'est dans le martyre de saint Mathias qu'on en retrouve la représentation. 2° Dans le supplice de Titus Manlius, par G. Penez, petit in-4° sur cuivre. 3° Aldegrever l'a aussi représentée, cuivre, in-4°. 4° Elle se trouve dans le recueil d'emblèmes de Bonasone, 1555, in-8°. 5° Le même supplice gravé sur bois par Jost Amman, avec un texte allemand ; il y a un second état de la même pièce avec un texte latin, in-4°. 6° Une copie de la pièce de Jost Amman, sur cuivre, je ne sais par qui, in-4° aussi. 7° Ce supplice se trouve encore dans une suite de douze pièces représentant le martyre des apôtres ; au bas de chacune d'elles, il y a un verset tiré des écritures, et autour, des médaillons représentant différentes actions du saint ; on ne trouve sur aucune d'elles ni monogramme, ni nom de graveur, mais toutes portent *F. L. D. Ciartres ex. cum privilegio regis* (François Langlois, de Chartres), in-4° en hauteur ; c'est le supplice de Manlius. Au bas, on

lit ces mots : « *Occidit Jacobum fratrem Joannes gladio.* » C'est la pièce annoncée par M. Leblanc. 8° Une estampe coloriée, publiée vers 1790, avec cette inscription : *Machine proposée à l'assemblée nationale pour le supplice des criminels, par M. Guillotin.* Au bas, on trouve une petite notice sur la manière d'employer cette machine, qui n'est pas du tout le mode employé par Schmidt. Cette estampe est in-folio. Enfin, 9° il y en a



une autre représentant l'appareil de Schmidt, publiée après 1792 ; mais je ne l'ai pas rencontrée. On sait que le docteur Guillotin est mort en 1814. On a de lui quatre portraits. »

Grâce à l'obligeance de M. Ch. Delagrave, nous reproduisons l'estampe de 1555 publiée par le *Magasin pittoresque* en 1889, et dont la description est plus bas, page 129.

Ainsi la guillotine [était connue vers la fin du xv^e siècle et

même avant ; elle fonctionnait, du moins partiellement, dans quelques villes d'Allemagne et de Bohême ; mais l'usage n'en a pas été bien fréquent à raison de la complication de l'instrument, du temps et des frais qu'exigeait son installation.

II

LES EXAMENS AU XVII^e SIÈCLE

On se plaint des examens, élèves et parents ; on s'en plaint, et l'on en veut, et l'on ne songe qu'à cela. Dès cinq ans, l'enfant commence à épeler ; on calcule les années à passer dans les classes ; il faut qu'il ait fini sa rhétorique à 15 ans, qu'à 16 il soit bachelier, afin d'avoir deux ans, trois ans pour se préparer à normale, à polytechnique, à Saint-Cyr ; et le service militaire qui vous prend douze mois ! L'enfant, qui devrait jouer, courir, s'amuser, c'est-à-dire croître, grandir, se fortifier, reste trop tôt assis, penché sur une table, courbé sur ses livres. Et quels livres ! Livres de botanique, de géologie, d'histoire naturelle : la science a remplacé les légendes, les contes, les fables, voire les histoires naïves de la bible, Moïse sur le Nil, Joseph vendu par ses frères, etc.

Ah ! si *Peau d'âne* lui était conté, il y prendrait un plaisir extrême. Mais *Peau d'âne* ne mène pas au diplôme. Infusions-lui chaque jour tant de pages de manuel. Qu'il ingurgite géographie et grammaire, mathématiques et langues vivantes, physique et littérature, je ne parle pas du latin, encore moins du grec ; c'est si peu de chose et pour un si petit nombre ! Et si ce régime uniforme, égalitaire et niveleur, suivi de la caserne à l'obéissance passive et machinale, qui assouplit les caractères et dompte l'indiscipline, mais énerve les énergies et tue l'initiative, laisse échapper quelque esprit original, c'est miracle.

De là ce phénomène étonnant : l'instruction générale se répand et le niveau intellectuel baisse. Et les programmes ne sont pas sans avoir, pour une large part, créé cette fâcheuse situation où la démocratie redoute les supériorités de l'intelligence, pendant qu'elle élève aux honneurs les supériorités de l'argent.

Les écoles primaires ont aussi leurs examens, partant leurs diplômes. Et quel sot orgueil donne aux enfants et aux parents ce certificat d'études, obtenu par le labeur exclusif du maître, et que le candidat — et sa mère — attribue à son propre mérite. « Il est si intelligent, mon fils ! »

Mais ces examens sont un legs de l'ancien régime. Il y en avait avant 1789, peut-être moins qu'en 1890. Il en fallait pour être médecin, prêtre, magistrat. L'école de chirurgie à Saintes recevait des docteurs pour la campagne ; et les maîtres apothicaires ne laissaient pas exercer le noble art de la pharmacie sans avoir délivré un brevet au postulant. Voir, dans les tomes I, p. 404, et IV, 210, des *Archives*, le *Livre des maîtres apothicaires de Cognac, 1615-1782*, communiqué par M. Jules Pellisson.

★
★ ★

Aujourd'hui, comme jadis, il faut une demande du candidat pour se présenter devant un jury. Mais l'état, paternel et prévoyant, lui a préparé une formule; il n'a qu'à copier; cela lui épargne des frais d'imagination et des fautes d'orthographe. Le manuel a du bon.

Autrefois, on lui laissait la liberté de ses expressions; il pouvait dire ce qu'il voulait, au besoin émettre quelques idées, montrer l'originalité de son esprit.

Michel Fourest expose, en 1615, à la corporation des maîtres apothicaires de Cognac que, depuis 10 à 12 ans, s'occupant « en l'art de pharmacie », il désire, pour être reçu maître, être interrogé « sur la pharmacopéutique. Car, ajoute-il, nature, sage maîtresse en ces vues, vous ayant donné à tous indifféremment une inclination à la cognoissance des merveilles, il semble raisonnable que ceux qui sont doués d'une vivacité d'esprit (comme vous en estes tous du nombre) pénétrent dans ses beaux secrets pour pouvoir descouvrir la cause et estre satisfaits de l'incertitude des cas plus signalés; entre lesquels la recherche de ce sujet pharmacopéutique est un des plus honorables, tendant à belle fin, qui est de bien eslire, préparer et composer les médicaments, lesquels ont été institués pour la guérison des maladies, pour l'antertiennement de la santé humaine. Et ce faisant ledict suppliant priera Dieu pour votre santé et prospérité ».

Le jury ne reste pas en arrière : « Vu la requête à nous présentée..., ce que considéré raisonnable et que bien à propos le public donne de la récompense à la vertu des hommes excellens pour ne laisser anéantir la vertu qui demeure toujours fresle et languist si elle n'est en quelque façon reconnue, et que nul ne se voudroit monstrier passionné après un beau dessein et un généreux acte, s'il ne se promettoit rien de la recognoissance de son siècle, voire de ceux advenir, nous lui avons donné jour pour procéder à son examen et guerdonner ses travaux de la récompense qu'ils méritent. » (1)

(1) On peut rapprocher ces pages de l'oraison funèbre d'un pharmacien que je copie dans un journal de Saintes du 27 avril 1879 :

« Le pharmacien n'est pas, comme on semble le croire, un homme exerçant une profession dans l'unique but de gagner de l'argent. Sa mission est autre; à côté de la partie mercantile, il y a chez lui la partie scientifique et professionnelle, qui en a fait avant tout l'homme du devoir et du dévouement. Aucune autre profession, en dehors de celle du médecin, n'est appelée à pratiquer et ne pratique, avec autant de largesse et autant de gaieté de cœur, cette vertu si commune dans notre France, la charité. Tous deux, médecin et pharmacien, donnent avec le même dévouement, l'un ses soins, l'autre ses médicaments, à ceux qui en ont besoin. Qu'ils soient riches ou qu'ils soient pauvres, la nuit comme le jour, leurs portes s'ouvrent à tous ceux qui viennent solliciter leur conseil ou demander le secours de leur art... Il comprit que la pharmacie lui fournirait l'occasion d'être utile à ses semblables et de les soulager... C'est sous la direction de tels maîtres que nous avons appris

Il est probable que, si les maitres apothicaires de Cognac avaient eu, comme nos professeurs de faculté, 8 à 900 élèves à examiner par an, peut-être ils n'auraient pas eu le temps de rédiger leur réponse avec d'aussi belles expressions. De nos jours un avis imprimé suffit pour assigner le candidat.

A vingt jours de distance, Jehan Devolve fait la même demande, « disant que l'art de pharmatie estant une des principales parties de la médecine, à cause de l'excellence de son subject et du profit que le publicq en reçoit, a esté collocqué au rang des arts libéraux. Par une inclination naturelle il a esté ardemment poussé d'attendre la cognoissance d'icelle ; mais sçachant bien que, pour y parvenir, deux choses sont nécessaires, un labeur continuel et l'expérience longue... c'est pourquoi il désireroit recevoir le fruit de ses peines et travaux, et obtenir le but de ses prétentions, quy est d'estre colloqué au rang des maistres pharmatiens de cette ville, offrant de subir tel examen qu'il vous plaira lui présanter, non toutesfois que le dit suppliant ne sache très bien qu'il n'est pas suffisant ne assez capable pour pouvoir respondre à toutes les doctes et subtiles questions qui lui pourroyent estre faites ; mais il vous supplie humblement d'user envers luy de la douceur et bienveillance que son âge requiert ».

La réponse ne se fait pas attendre : « Nous, portés par une inclination naturelle à recognoistre, comme il est aussy très raisonnables, le labeur des hommes vertueux qui par je ne sçay quelle effigie de gloire résidant dans leur esprit, comme dedans un temple et dans un sanctuaire, mesurent toutes leurs actions au pied seulement de l'honneur et de la recognoissance, laquelle si l'on vouloit oster, il ne seroit besoin de se consumer par tant de fatigues, ny s'exposer à tous propos à toutes sortes d'accidens et de fortunes, comme de fait les deux principales colonnes d'un estat sont la recognoissance des mérites et bons devoirs et le chastiment des mauvais et pusillanimes comportements..., nous lui avons donné jour au 12^e d'aoust pour, procédant à son examen, juger par iceluy, comme par une pierre de touche, de ses peines et travaux et lui bailler la récompense qui leur est due. »

Un autre, en 1619, Jean Morisset, déclare « qu'il a tousjours désiré se rendre capable de rendre quelque bon et agréable service à tous ceux quy lui font l'honneur de l'aimer et particulièrement de s'employer à quelque honneste exercice et vacation pour se rendre utile à sa patrie et aux publique, afin qu'à l'advenir on ne luy puisse reprocher qu'ayant esté citoien de cette ville, il seroit demeuré oyseux, sans lui rendre service... »

ces lois de l'honneur pharmaceutique, qui ne sait pas transiger. Ces lois et ces préceptes, il les a pratiqués et les a transmis intacts à ses enfants, dont l'un est aujourd'hui son successeur et l'autre sera, comme médecin, le digne fils de celui qui lui a donné le jour... Nous savons que son corps était le réceptacle d'une âme, que cette âme ne meurt pas... »

L'examen consistait en la préparation de drogues qui n'existent plus guère dans la pharmacopée, diacarthami, diatriasanguisuli, l'unguentum apostolorum, la poudre diadiaphanth froid, le diaphœnix, l'unguentum aureum, le catholicum.



Hélas! comme aujourd'hui, il y avait des candidats qui se faisaient refuser. C'est ce qui arriva à Jehan Barraud, maître apothicaire de la ville de Saintes, où il avait été reçu et admis. Il voulut s'établir à Cognac, et dut se présenter de nouveau à l'examen, le 15 septembre 1632 ; on l'ajourne au 2 décembre. Mais « n'ayant nullement répondu aux questions », on le renvoie au 6 juin de l'année suivante. Ces deux échecs décidèrent le candidat malheureux à borner ses prétentions à la ville de Saintes, où son fils lui succéda.

La corporation, on le voit, tenait à maintenir sa dignité et à ne pas laisser avilir ce noble art de la pharmacie en le confiant à des mains indignes. Aussi on comprend les doléances d'un apothicaire de Pons (1704) qui indigné s'écrie : « Avec quel front pouvons-nous voir aujourd'hui notre profession, cet art si sublime, qui renferme en soy toutce qui tombe sous l'alliance de l'homme, être prodigué, non solum lippis et tonsoribus, mais par les savetiers mêmes », et il termine sa philippique par cette véhémence apostrophe : « O stulti homines qui quotidie capita vestra non dubitatis credere cui calceandos nemo commisit pedes. O insensés, qui n'hésitez pas à confier votre tête à qui personne n'a jamais osé confier ses pieds à chausser! »

C'est un de ces barbiers, ou chirurgiens-barbiers qui eut un jour affaire, dans l'île de Ré, avec De Cardolle, chirurgien ordinaire du roi. S'étant « transporté pour voir certains malades à qui » il « avoit donné ordonnance pour leur guérison », Cardolle trouva « en une maison un vieillard flanqué d'appareils chirurgicaux pour lui couper le poil et autres opérations ; proche de lui, un certain quidam, soy disant sirurgien de longue robe, docteur et escolier en sirurgie. Voyant que ledit patient prest à estre rasé, était infirme et attaqué d'un hypospion ou pus contenu entre la tunique corné et lucilé sur la pupille ou armée, j'ai demandé audit quidam, soy disant sirurgien, duquel c'estoit que la maladie de l'œil de celui dont il alloit faire la trychotomie. Ce que le prétendu sirurgien et ignorant de ce propos, contre Dieu, justice et raison, s'est traistreusement emporté contre moi demandant, et mesme venu jusques aux mains. A quoi déjà offensé dans ma considération... que pour ma position dans l'isle, j'ai encore reçu, en face des soubz nommez, plusieurs ignominies, blasphêmes et injures, sans que moi dit exposant ait cru devoir m'immiscer de main même. Mais cédant mon espée, vu l'insolence du prétendu sirurgien, qui, contre toute raison dogmatique, rationnelle et capitale, s'estoit immiscé d'agir de vraie ruse, repoussant l'effort par lui-mesme, je lui ai fait applicua-

tion de la main sur le visage avec autant de dextroïté qu'il en vouloit faire par surprise... ».

Et l'on prétend, que Molière a inventé ses médecins ; il copiait tout simplement, prenant son bien où il le trouvait.

* *

Le volume des *Archives* de 1894 contient deux procès verbaux d'examens de candidats à des bénéfices ; l'un (27 octobre 1681) est « de M. Jean Faribeu, clerc tonsuré, afin d'estre pourvu de la chapelle des Sourisses, fondée et déservie en l'église paroissiale de Sainte-Eulalie de Benet », d'après l'original sur papier copié par l'abbé Gendre dans les archives de l'évêché de La Rochelle ; l'autre est de « Jean de Fourcadel, prêtre du diocèse de Tarbes, nommé et présanté à la cure de Saint-Pierre de Néré par messire Jacques de La Brunetière, prêtre, ancien doyen de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Saintes et vicaire général de M. l'abbé de Saint-Jean d'Angély ». L'évêque, à qui l'on demande des lettres de provision et le visa nécessaires, les refuse parce qu'après avoir examiné le postulant, « il ne l'a pas trouvé capable ».

Fourcadel, prêtre, est interrogé en latin. M. Dangibeaud a copié ses réponses dans les minutes de Dalidet, notaire à Saintes.

« D. Quot sunt impedimenta matrimonium dirimentia ? — R. Sunt septem, scilicet : affinitas, et... je ne me rappelle pas dans ce moment les autres.

D. Quot sunt impedimenta matrimonium impediencia ? — R. Non recorder.

D. Quid est censura ? — R. Non recorder.

D. Quot sunt censuræ ? — R. Duo, scilicet : major et minor.

D. Quid est censura major ? — R. Non recorder.

D. Quid intelligis per censuram minorem ? — R. Non recorder.

D. Quid est irregularitas ? — R. Non recorder.

D. Quænam est differentia inter irregularitatem et censuram ? — R. Non recorder.

D. Quid est excommunicatio ? — R. Non recorder.

D. Quid est baptismus ? — R. Est sacramentum quod christianos nos facit... »

Et le reste. Mais la réponse est toujours la même : « Je ne me rappelle plus. »

* *

Le second, Jean Faribeu, clerc tonsuré du diocèse de Saintes, est un pauvre diable, illettré, qui veut avoir un bénéfice, la chapelle des Sourisses, qui a « toujours été dans sa lignée ». Il a un concurrent, Rodier, et par conséquent un procès. Le parlement a renvoyé demandeur et défendeur devant l'évêque « pour être examinés sur leurs capacités ». Faribeu se présente, le

27 octobre 1681, accompagné d'un procureur qui signe le procès verbal.

« Nous avons demandé audit Faribeu quel âge il avoit, quelles études il avoit fait et depuis quel temps il avoit commencé d'étudier. Lequel nous a dit être âgé de vingt-quatre ans ; que, à l'âge de dix ou douze ans il avoit appris à lire et à écrire, mais n'avoit point fait d'autre étude parce qu'étant pauvre de naissance, il n'avoit pas eu moyen d'étudier, et que seulement un ou deux mois il a commencé d'étudier les rudiments de la langue latine sous un prêtre du bourg de Magné.

» Interrogé s'il entend la langue latine, s'il peut l'expliquer, nous a dit qu'il n'entendoit point ladite langue et ne peut l'expliquer, mais qu'il espère dans peu de temps l'apprendre et en savoir autant qu'il pourra lui être nécessaire pour posséder ladite chapelle.

» Interrogé s'il sçavoit du moins lire le latin, nous a dit que ouy. Et à l'instant nous luy aurions donné à lire l'homélie du bréviaire qui est au dimanche vingt-deuxième d'après la pentecoste, tirée du commentaire de saint Hylaïre sur saint Mathieu, laquelle il a lu en cette manière : « *Frequenter pharisæi commoventur e occasione in simulandi eum abere ex præteritis non possunt cadere enim vitium in gesta ejus et dicta non reperiuntur de azecuzationis.* » (1)

» Interrogé s'il sçait son catéchisme, a dit que ouy par la grâce de Dieu.

» Interrogé s'il y a plusieurs dieux, a répondu qu'il n'y en a qu'un seul.

» Interrogé combien il y a de personnes en Dieu, a répondu qu'il y en a trois : le père, le fils et le saint Esprit...

» Interrogé combien il y a de sacrements, a dit qu'il y en a sept : le baptême, la confirmation, l'eucharistie, la pénitence, l'extrême-onction, l'ordre et le mariage.

» Interrogé si tous ces sacrements sont nécessaires au salut, a dit que ouy.

» Interrogé s'ils sont tous également nécessaires, a dit que ouy.

» Si on ne peut pas se sauver sans avoir reçu la confirmation, a dit que non, parce que c'est un sacrement nécessaire au salut.

» Interrogé qu'est-ce que c'est que le sacrement de l'ordre, a dit que c'étoit un sacrement par lequel on donnoit le pouvoir à quelques personnes de faire les fonctions nécessaires pour le service de Dieu et le salut des âmes.

» Interrogé si ce sacrement est nécessaire au salut, a dit que ouy et qu'on ne pouvoit pas se sauver sans ce sacrement.

(1) Le texte est ainsi : « *Frequenter pharisæi commoventur et occasionem in simulandi eum habere ex præteritis non possunt ; cadere enim vitium in gesta ejus et dicta non poterat ; sed de malitiæ affectu in omnem se inquisitionem reperiunde accusationis extendunt.* »

» Interrogé si les femmes ne peuvent pas se sauver, a dit que ouy.

» Si les femmes sont capables de recevoir le sacrement de l'ordre, a dit qu'il croyoit qu'elles en étoient aussi bien capables que les hommes.

» Interrogé pourquoi donc on ne donne pas le sacrement de l'ordre aux femmes, a dit qu'il n'en sçait rien...

» Interrogé si en sa conscience il croit avoir assez de capacité pour tenir un bénéfice de cette nature, a dit que, s'il n'a pas présentement assez de capacité, il espère dans peu de temps s'en rendre capable. »

*
* *

Personne ne s'étonnera que les deux candidats aient été blac-boulés à l'unanimité. Mais je ne suis pas sûr qu'ils n'aient pas trouvé les examinateurs sévères, mal disposés, injustes ; eux-mêmes étaient intimidés, et on leur a posé des questions trop difficiles... « Crétins ! » dirent les amis tout bas. « Pauvres petits ! » dit la mère tout haut.

LOUIS AUDIAT.

—
III

LES CAPITAINES SAINTONGEAIS DU XVI^e SIÈCLE

—
JACQUES DE RABAR

II

La *Revue de Saintonge et d'Aunis* a donné dans son numéro du 1^{er} novembre 1894, xiv, 423, un essai de M. le comte de Dienne sur la justice militaire au xvi^e siècle, et publié à la suite deux pièces curieuses concernant Jacques de Rabar, capitaine de gens de pied sous Henri IV. Les notes qui éclairent la biographie et la famille de ce capitaine me donnent lieu de présenter différentes observations de détail et de critique. Les Rabar ont figuré parmi les familles protestantes notables des îles de Saintonge ; à ce titre ils sont des nôtres, et la *Revue* leur est tout naturellement ouverte.

La *Généalogie manuscrite du XVII^e siècle*, rédigée par Gilles Bourrigault, que cite M. de Dienne, et celle du *Nobiliaire de Guienne* par M. O'Gilvy, me sont suspectes pour les trois premiers degrés, quant à certains détails. D'Hozier a eu en mains deux contrats sur parchemin, l'un de 1531, l'autre de 1548, servant à établir les premier, second et troisième degrés de la filiation, savoir : 1^{er} degré, Christian-Emery ; 2^e, Jacques ; 3^e, Emery. Ces deux contrats ont excité la mauvaise humeur du célèbre généalogiste qui, sur une copie du premier, a écrit de sa grosse plume : « *horriblement faux et on ne peut pas plus mal imité* » (1),

(1) Bibliothèque nationale, cabinet des titres, dossier de Rabar — 15 septembre 1531. Quittance de 100 l. donnée à Jacques de Rabar, écuyer, sieur

et sur une copie du second : « *horriblement faux* ». (1) La falsification, maladroitement élaborée, paraît-il, avait peut-être bien pour objet de faire un brin de toilette à chacun des trois personnages en question. Était-ce l'œuvre de Bourrigault ?

Dans le cours de mes vieilles recherches sur le *Pays abonné*, j'ai, à diverses reprises, rencontré les Rabar, et la réunion de toutes mes notes sur leur compte me permet de produire ici un petit travail constitué avec des documents originaux propres à rectifier plusieurs points obscurs, douteux ou erronés des deux généalogistes Bourrigault et O'Gilvy.

Le capitaine Jacques de Rabar est, disent-ils, le fils d'Emery de Rabar. Alors je commence par Emery. Les généalogistes nous le présentent en ces termes : Emery de Rabar, écuyer, seigneur de Saint-Martin. Il suivit la carrière militaire et épousa, par contrat du 8 février 1548, Amice Turquois. (2) Ce contrat est l'un de ceux si sévèrement appréciés par d'Hozier. En voici les principales indications : Mariage d'Emery de Rabar, écuyer, avec Amice Turquois, fille de feu M^e Guillaume Turquois et d'Andrée Dosignac, dame de La Fricardièrre, vivante, paroissiens de Saint-Pierre de Salles. Ladite Dosignac, femme en secondes noces de M^e Elie de Ponts, promet bailler à sa fille huit livres de marais salants en la prise de La Cruge, paroisse d'Hiers. Emery de Rabar procède de l'avis de maîtres Pierre Farnoux et Mathurin Bonnetrot, avocats au présidial de Saintes. Les témoins sont : honorable homme et sage maître Mathurin Bonnetrot, avocat au présidial de Saintes, Antonin Porcher, Collas Michel et Bastien Tartarin. Fait et passé au lieu de Goute, près Saintes, par du Cymetièrre, notaire (3).

Dans Mathurin Bonnetrot, à deviner qu'il s'agit de Mathurin Boursicot, le maire de Saintes en 1549. Tous les témoins sont des personnes notables de la côte. Goute, près Saintes, c'est probablement Souhé qui relevait de l'abbesse de Saintes, dame de Saint-Sornin de Marennes, et était tout proche de Saint-Martin, fief appartenant à la mère d'Emery de Rabar. Du Cymetièrre, le notaire, jouissait d'une grande notoriété au pays des Iles.

Emery de Rabar habitait Marennes ; on le compte parmi les fidèles du temple de la localité. Ainsi, le 11 août 1564, il assiste au

de Saint-Martin, par Martin Farnoux, avocat au présidial de Saintes ; « faisant ladite somme de 100 l. final et entier paiement de celle de 200 l., prêtée par ledit Farnoux à feu Christien-Emeri de Rabar, escuyer, capitaine d'une compagnie d'arquebusiers, père dudit Jacques, décédé en Italie à la bataille de Marignan, pour se mettre en équipage pour le service de sa majesté », en présence de Guillaume Ravineau, chirurgien, et de Jean Rivière, graveur, habitants de la présente ville. BRÉTONNEAU, *notaire royal*.

(1) Bibliothèque nationale, même dossier. — 8 février 1548. Contrat de mariage d'Emery de Rabar et d'Amice Turquois.

(2) Avice, suivant O'Gilvy.

(3) Ducy Melière, d'après O'Gilvy.

baptême d'Aaron Claveau ; il est parrain avec Marguerite Martin, le 30 juin 1566, de Tobie Jolly, etc. Il n'existait plus lors de la naissance de sa fille, « Anne de Rabart, fille de feu Méry de Rabart et d'Amice Thourquoyx », présentée au baptême, le 25 avril 1568, par Florant Dupas et Jehanne de Rabar (1).

Les notes de M. de Dienne donnent deux enfants à Emery de Rabar : Jacques et Françoise ; j'y ajoute Anne, dont j'ai indiqué le baptême ci-dessus, et Marie.

1° Jacques de Rabar : c'est le capitaine, celui qui fait le principal objet de l'article de M. de Dienne ; j'y reviendrai.

2° Françoise de Rabar, en faveur de laquelle, suivant Bourrigault, son frère Jacques souscrit un acte d'abandon, le 22 novembre 1576. Elle était mariée à Guillaume Faneuil, marchand, d'une bonne famille du pays. Le 28 juin 1605, conjointement avec sa sœur Marie de Rabar, femme de Pierre Bruneau, elle faisait hommage au roi de la seigneurie de Torfou, relevant de sa majesté, à cause de la grosse tour du pont de Saintes, au devoir de 30 sols de plaid. L'hébergement de Torfou leur était advenu par succession de leur frère Jacques de Rabar « escuyer, sieur dudit lieu quand vivoit ». Leur aveu de l'hébergement porte la date du 26 août suivant (2). Françoise de Rabar possédait en 1618 une maison à Saint-Just contiguë à celle de sa sœur (3).

3° Anne de Rabard, baptisée à Marennes, le 25 avril 1568.

4° Marie de Rabar, femme de Pierre Bruneau, d'une des meilleures familles de la côte saintongeaise. Elle avait hérité de Torfou avec sa sœur Françoise de Rabar. Propriétaire d'une maison à Saint-Just, « honnête femme Marie Derabar, veuve de Pierre Bruneau, marchand, demeurant au bourg de Marennes », avoue, le 25 novembre 1618, tenir du seigneur du baillage de Marennes, alors Isaac Martel, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, « une maison au bourg de Saint-Just, avec appartenances de basse-cour et four, confrontant aux maisons de Françoise de Rabar, sœur de ladite Marie, d'autre au jardin et appartenances de la maison de Gabriel de Lafaneuil » ; ladite maison chargée de 20 sols de rente (4).

J'arrive maintenant à Jacques de Rabar, le capitaine. Je suis par ordre chronologique les indications de Bourrigault, d'O'Gilvy et de M. de Dienne.

Jacques de Rabar, écuyer, seigneur de Torfou, de Coullonge

(1) Registres protestants au greffe du tribunal de Marennes ; mes notes de voyage et celles d'André Lételié.

(2) Archives nationales, P. 564.

(3). Archives nationales : Baillettes de Saint-Just, Q. 129.

Il existait au même temps une autre Françoise de Rabar, femme de Pierre de Lacourt, à Lonzac. *Arch. nat.*, TT. 285.

(4) Id. Le texte porte *Gabriel de Lafaneuil*. On pourrait voir ici un Affaneur aussi bien qu'un Faneuil.

en partie, de Romegoux, du Bois et de La Fricardière (1), archer en 1576 dans la compagnie de M. de Belleville, passe un traité avec sa sœur Françoise en cette même année ; épouse, l'année suivante, par contrat du 13 août 1577, Catherine de Montalembert, fille de feu Jean de Montalembert, écuyer, seigneur de Varaize, et de Jeanne de Chambre, dame de Geay ; acquiert de la famille de Beaumont, en 1581, par plusieurs actes successifs, la terre de Torfou ; commande en 1585 deux compagnies de gens de guerre à pied. Surpris par la maladie à Talmont-sur-Gironde, il dicte, le 2 février 1596, un codicille à son testament, dont M. de Dienne publie le texte attendrissant. Voulant reconnaître les bons services de son fidèle et bien aimé valet de chambre, vieux et valétudinaire, Jean Devauzelles, qui lui a sauvé la vie « dans des occasions chaudes et périlleuses », il lui donne et lègue sa nourriture et entretien pendant tout le temps de sa vie, laquelle « lui sera administrée et fournie par Jacques de Rabar, escuyer, sieur de Montgré et Cervau, son fils et héritier universel ». Acte signé : DEMAREZALLIÈRES (2), *notaire royal en Xaintonge*.

Je répète avoir éprouvé un vif sentiment d'émotion à la lecture de ce codicille ; mais quelque chose d'insolite gâte mon plaisir. Comment ! Voilà Jacques de Rabar, le sieur de Montgré et de Servault, l'héritier en 1596 de son père Jacques de Rabar, le fils de Catherine de Montalembert ! Mais le mariage du père avec mademoiselle de Montalembert est du mois d'août 1577 ; or le fils était déjà un personnage en évidence à cette époque : avocat, marié, père de famille ou sur le point de l'être (3). On ne peut pas être tout cela à l'âge de quelques.... mois ! La note de M. de Dienne le montre, en 1588, juge du procès criminel de la princesse de Condé ; à l'âge de 10 ans alors ? Je m'arrête. Faut-il jeter le codicille de 1596 dans le même sac que les actes de 1531 et de 1548 flétris par d'Hozier ?

J'espère que non ; il doit y avoir quelque malentendu. Je veux bien essayer une conciliation ; c'est dans les habitudes de mon esprit.

L'acte de mariage de Jacques de Rabar, le capitaine, avec Catherine de Montalembert — s'il est réel — qu'on le recule d'environ 25 ou 27 ans, c'est-à-dire entre 1550 et 1552 (4) et alors le capitaine n'est plus fils d'Emery, mais son frère, et, du même coup, il devient non pas le père — comme le croit M. de Dienne

(1) Jacques de Rabar est parrain au temple de Marennes, le 20 juillet 1566, avec Anne Dupuys, de Marie Mychel ; le 28 avril 1568, de Samuel Bonnin, etc. Registres protestants au greffe du tribunal de Marennes.

(2) Encore un nom défiguré ; c'est *Demarchezalliers*.

(3) Avocat au présidial de Saintes, marié dès le mois de novembre 1577 à honnête fille Françoise Farnoulx, père le 15 octobre 1579 de Marthe de Rabar. Bibliothèque de l'histoire du protestantisme : notes de Jules de Clervaux tirées des registres protestants du temple de Saintes.

(4) Voire 1547, au lieu de 1577.

— de François et d'Arnault de Rabar, mais leur frère, tous trois portés ensemble dans l'arrêt de mort du parlement de Bordeaux du 6 mars 1570.

De la sorte, Emery marié en 1548, son frère Jacques vers 1550, François et Arnault, les proscrits de 1570, dont il me reste à dire quelques mots, se trouvent parfaitement en place suivant l'ordre du temps.

François de Rabar était marié à Marie Baron. Je le rencontre comme parrain au temple de Marennes, le 16 août 1564, de Jehan Renoullaud, et, le 5 juin 1566, de Marie Fillonneau, (1). Il afferme au prix de 20 l. tournois à Jean Robin, marchand, pour 5 années, une maison sise à Marennes en la vieille rue, joignant la maison de Claude Jolly (2). Il possédait aussi au même bourg, sur le chemin allant de la halle aux Sartières, une petite maison inscrite en 1585 au terrier de l'abbaye de Saintes, puis en 1592 au censif du baillage, pour 2 sols 6 deniers (3). Marie Baron, veuve lors du mariage de sa fille Marie, en 1589, habitait le village des Nodes, et elle louait de nouveau sa maison sur la vieille rue à Robin, moyennant 30 l. (4) J'ai recueilli les noms de trois des enfants de François de Rabar et de Marie Baron : 1° Rachel, baptisée au temple de Marennes, le 15 septembre 1566; parrain M^e Jean Proust, docteur en médecine, le médiateur des habitants des Iles auprès de Burie, et marraine Marie Darenlot (5); 2° Marie, mariée par contrat du 14 mai 1589 à M^e Charles Coytfin, procureur au présidial de Saintes et syndic de sa compagnie; 3° Françoise, femme de François Berthus, sieur de Rengeard; 4° Jeanne, femme de Pierre Affaneur (6).

Arnaud de Rabar, marchand, sieur de La Chasse, relevant de la seigneurie de Feusses, en la paroisse de Saint-Just. Comme tous les grands possesseurs de marais salants de la contrée, il traitait de la vente et de l'expédition du sel de ses marais. Ainsi, le 2 avril 1560, il frette avec Pierre Degeac, (7), M^e Bonaventure Godet, et Jacques Garsauld, le navire *La Françoise*, du port de 40 tonneaux, pour faire le voyage de Terre-Neuve, sous la conduite de Mathurin Arnault, maître pilote. Ses différentes signatures: A. DERABAR, dénotent une main ferme et exercée. Le 16 août 1584, François du Plessis, seigneur de Richelieu, lui cède, au prix de 500 écus sol, un marché de 400 muids de sel

(1) Registres protestants au greffe du tribunal de Marennes.

(2) Archives nationales: Q. 129.

(3) Idem.

(4) Etude de M^e Mariocheau, à Etaules. Notes d'A. Lételié.

(5) Registres protestants au greffe du tribunal de Marennes.

(6) Etude de M^e Mariocheau, à Etaules. Notes d'A. Lételié. — Jeanne de Rabar est-elle fille ou nièce de François de Rabar? A vérifier.

(7) Etude Mariocheau. Pierre de Geac, ancien du consistoire de Marennes, fut, comme les trois frères, Jacques, François et Arnault de Rabar, compris dans l'arrêt de mort de 1570.

qu'il avait passé trois jours auparavant, le 13, avec Benoist Lalouhé, écuyer, seigneur de La Gataudière. Arnaud de Rabar était marié à Xandre Dizier. Il n'existait plus en 1590 (1). Sa femme avait épousé en secondes noces, Louis Gargoulleau, écuyer, seigneur de Nieul en Aunis, pair et échevin de La Rochelle, maire en 1588. Devenue veuve de nouveau en 1597, elle agréait, l'année suivante, la recherche de Barthélemy du Vaure, contrôleur général des salines, intendant de la maison de Saint-Luc, gouverneur des Iles et baron d'Arvert. Les articles du mariage avaient été rédigés devant notaire; mais pour un motif que je n'ai pu découvrir encore, le vent tourna; un autre prétendant réussit, en 1601, à supplanter du Vaure: Nicolas Legrand, écuyer, sieur des Mazières. Xandre Dizier avait échangé la métairie de La Chasse, le 27 novembre 1597, contre celle du Mayne avec M^e Jehan Regnauld, sieur des Buons, avocat au présidial de Saintes. Je n'aurai garde d'omettre qu'elle fut marraine de Marie Robert, une des filles du brave capitaine huguenot La Limaille (2).

LA MORINERIE.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N^o 574. — En 1795, des bandes de chauffeurs parcoururent la Saintonge et firent leurs exploits surtout dans l'arrondissement de Saint-Jean d'Angély. A-t-on des détails authentiques sur leurs méfaits ?

A.

N^o 575. — Dans son important travail, *Le château la chapelle*

(1) Je donne ici en bas de page le texte d'une pièce sur parchemin, conservée au cabinet des titres de la bibliothèque nationale, concernant Arnaud de Rabar, vu sous un autre aspect :

« En la présence de moy (*en blanc*) notaire et secrétaire du roy, Arnaud de Rabar, sieur de La Chasse, Claude Sanglier, sieur de La Noblaye, et Michel Jarno, sieur de La Seguynière, cappitaines de gens de pied, confessent avoir eu et receu contant de M^e Pierre Molan, conseiller du roy et trésorier de son espargne, la somme de trois mil escus d'or sol, qui est à chacun d'eulx la somme de mil escus, dont il a pleu à sa majesté leur faire don en considération des services qu'ilz luy ont faictz depuis dix ans, mesmes au siège de Montagu, où ilz ont esté blessez, ainsi qu'il est porté au long par l'acquiet patent qui leur en a esté expédié le trentiesme jour d'octobre dernier; de la quelle somme de m^{re} escus d'or sol, lesdits de Rabar, Sanglier et La Noblaye se sont tenuz et tiennent pour contans, et en ont quicté et quittent ledit Molan, trésorier de l'espargne, et tous autres. Tesmoing mon seing cy mis le xv^e jour de novembre l'an n^{re} quatre vingtz ung.

Gourdon, avec paraphe. »

(2) Documents divers tirés de l'étude de M^e Mariocheau, d'Etaules.

funéraire et le mausolée des ducs d'Epéron, que publie la société archéologique de Bordeaux, M. Charles Braquehay cite, t. x, p. 184, parmi les peintres du duc d'Epéron, à côté de Guillaume Cureau, « natif de La Rochefoucauld en Angoulmois », un « Lartigue, peintre venu de Xaintonge, 1618-1624, » qui nous est révélé par une quittance : « Au peintre Lartigue, qui estoit venu de Xaintonge, pour de grands tableaux qu'il a faicts par commandement de mon dict seigneur pour mettre dans les cheminées de la chambre, antichambre, cabinet et gallerye de l'hostel d'Espéron, lui a été payé, à raison de xxv escus pïesse, la somme de cent escus. » A-t-on quelques renseignements sur cet artiste saintongeais ? Connait-on quelques unes de ses œuvres ?

A.

II. — RÉPONSES

N° 568 ; XIV, 477 ; XV, 64. *Les Pintault et les Binet de Marcognet*. — Dans la 1^{re} livraison de 1895 de la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, p. 65, il y a un article sur la maison de Binet de Marcognet. L'on y dit que Louis-Nicolas, comte de Marcognet, se maria deux fois : 1° à Suzanne-Emilie Pintault ; 2°, le 5 juillet 1751, à Suzanne-Louise Guicheneux, morte le 30 mars 1764. Je crois qu'il faut convertir l'ordre de ces mariages : car Pierre-Louis Binet, marquis de Marcognet, fils de Louis-Nicolas et de M^{lle} Pintault, naquit le 14 novembre 1765. (Révérend, *Arm. du 1^{er} empire*). Peut-être Jean-Louis-Thérèse de Marcognet, né le 21 mars 1768 et admis, en 1779, à l'école militaire, était-il aussi fils des mêmes parents (Geoffroy, *Preuves écoles militaires*).

Spinazzola (Italie).

P. PEDRELLI.

N° 569 ; XV, 62. *Pierre Boutelaud, député et maire de Cognac*. — Aux renseignements que j'ai donnés sur Pierre Boutelaud (c'est ainsi qu'il signait) dans une note du tome VIII, p. 378, des *Archives*, je puis ajouter celui-ci : il fut sous la restauration sous-directeur de l'octroi de Paris, où il est mort très probablement. Son fils, Pierre-Amédée, était collectionneur de gravures.

J. P.

N° 570, XV, 62 ; *Les Nicolas de Voutron, de Lisleferme, de Lamballerie ; la seigneurie du Bois*. — Une belle futaie signale dans la paroisse de Saint-Laurent de La Prée le logis du Bois, anciennement appelé *La Puttrie*, propriété de Boutiron (1845), père de M. le docteur en médecine Boutiron, conseiller municipal de Fouras, auteur d'une *Notice sur Fouras* (1881). Une inscription, encadrée dans la façade du jardin, indique une construction du xvi^e siècle, mais la maison paraît plus moderne.

Au commencement du xviii^e siècle (1715), c'était la demeure

d'Alexandre de Carlu, capitaine au régiment de Normandie, co-seigneur de Saint-Laurent de La Prée, époux de Suzanne Charron de Salle et de l'Aubonnière. Son fils (1716-1775) et ses petits-fils furent tous officiers de gardes-côtes (1). Le 9 octobre 1754, Jean-Alexandre de Carlu et sa sœur Marie vendirent le fief du Bois à Anne Regnault, veuve de François Fresneau de La Ruchaudrie, écuyer, conseiller secrétaire du roi, seigneur de La Gataudière, près Marennes. Cette dame, fille de Daniel Regnault, major des milices de Marennes, morte le 4 février 1758, est la fondatrice de « l'école de charité » de Saint-Pierre d'Oleron, le 2 septembre 1753. (Voir *Bulletin des Archives*, 1890, x, pages 43, 403). Sa petite-fille, Marguerite du Vivier, femme de Pierre-Suzanne, comte de Rochemaure, ancien lieutenant de roi en l'île d'Oleron, vendit cet héritage, le 12 novembre 1764, à messire Hubert-Henry Nicolas de Voutron, comte de Voutron, chef d'escadre, seigneur en partie de Saint-Laurent de La Prée (1714-1780), époux de Marie-Françoise Astier, née à Saint-Domingue, le 6 août 1730. Il y eut 6 enfants, dont 4 filles mariées. L'une d'elles, Adélaïde-Marie, devenue M^{me} Ribault de Laugardière le 28 juillet 1777, garda la seigneurie du Bois. Son mari, Joseph-Hyacinthe, lieutenant d'infanterie, capitaine au régiment Royal-

(1) Le nom de cette famille paraît sur les registres paroissiaux de Saint-Laurent de La Prée en 1715. Alexandre de Carlu, écuyer, eut de Suzanne de Charron 3 enfants : 1^o Marie, baptisée le 1^{er} mai 1715 ; 2^o Jean-Alexandre, qui suit, baptisé le 24 juillet 1716 ; 3^o Suzanne, décédée à la métairie de l'Aubonnière, paroisse de Fouras, à l'âge de 4 mois.

Jean-Alexandre de Carlu, écuyer, épousa, le 9 février 1750, Catherine Gauchou, veuve de Pierre Tardy, âgée de 27 ans, demeurant à Saint-Laurent de La Prée, en présence de François Leblanc, receveur des fermes du roi ; Pierre Augé, régent ; Jean de Fiénot, marchand et maître maçon ; Pierre-Laurent-Louis Querthon, procureur fiscal et notaire à Fouras ; Louis-Nicolas Binet de Marcognet ; Michel Allard, praticien, etc. Capitaine général de la capitainerie des gardes-côtes de Charente, chevalier de Saint-Louis, ce Carlu fut inhumé dans l'église de Saint-Laurent, le 18 juillet 1775. Lui ou son fils, Jean-Alexandre, fut parrain de la cloche de l'église avec Françoise-Angélique de Cursay, épouse de Jean-Baptiste-Roland de Haënen, commissaire de la marine, le 26 mars 1770. Ce bronze fut donc appelé *Françoise-Angélique*. Furent présents à la cérémonie : le chevalier de Saint-Marcel, commandant des forts de Fouras et de l'île d'Aix ; messire Augustin-Jacques Mignier, vicaire de Saint-Laurent ; de Carlu fils ; Etienne Busquet ; Pierre Vicuille ; Michel Aunis, fabriqueur ; Burgaud, curé. De son alliance avec Catherine Gauchou, morte avant lui, il eut 5 enfants :

1^o Jeanne-Catherine, née le 1^{er} septembre 1750, baptisée le 2, inhumée dans la chapelle de la Vierge, le 23 avril 1751, à l'âge de 7 mois ; 2^o Jean-Alexandre, capitaine, lui aussi, au bataillon des gardes-côtes, seigneur en partie de Saint-Laurent de La Prée, décédé à 32 ans et inhumé à Saint-Laurent le 26 novembre 1784. Sa femme, Magdeleine Marchand, l'avait précédé dans la tombe, le 23 octobre 1778 ; 3^o Louise-Catherine, baptisée le 12 avril 1751, inhumée dans l'église de Saint-Laurent, le 19 août suivant, en présence de Louise-Henriette Le Cadou, veuve de Marcognet, de messire Louis de Binet, chevalier de Marcognet, etc. ; 4^o Catherine-Louise, baptisée le 15 décembre 1755 ; 5^o Alexis, baptisé le 1^{er} mai 1759.

Après la vente de la seigneurie du Bois (9 octobre 1754), les Carlu durent habiter le bourg de Saint-Laurent ; je ne retrouve plus leurs traces après 1784.

En 1772, MM. Nicolas de Voutron, de Carlu et Andrieux étaient seigneurs par indivis de Saint-Laurent de La Prée.

Comtois, mourut dans ce logis en 1804. Les autres héritiers de Voutron avaient déjà cédé leurs parts à Pierre-Charles Arondel, directeur des postes, le 8 thermidor an viii (28 juillet 1800), qui en fut définitivement propriétaire en 1806. Vers 1837, c'était M. Mallepert, directeur des postes, époux de Louise-Eugénie Arondel.

Les Nicolas de Voutron étaient dans le pays d'Aunis depuis le xvi^e siècle. (Voir *Bulletin*, 1884-1885, pages 371-372). Avec mes notes puisées dans les archives paroissiales de Saint-Laurent de La Prée et dans les papiers de M. le docteur Boutiron, on peut reconstituer toute la filiation de la branche de Voutron, qui portait : *D'azur, au chevron d'or, accompagné de 3 étoiles d'or, 2 en chef et 1 en pointe* (1).

Gédéon Nicolas de Voutron, capitaine de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, eut deux fils de son mariage avec Louise de Queux de Saint-Hilaire : *a* Abraham et *b* Hubert-Henry.

A. Abraham-Philippe, chevalier, seigneur de Voutron, lieutenant-colonel d'infanterie, épousa Suzanne-Pauline Michel de Lizardais, dame de Bellebat, dont 2 fils : 1^o Gédéon-Henri, enseigne de vaisseau, enfermé à Brouage, où il mourut le 2 décembre 1793. (Voir *Bulletin*, vi, 52) ; 2^o Abraham-Jacques-Sévère, lieutenant de vaisseau, mort en 1783 dans la guerre d'Amérique.

B. Hubert-Henri, comte de Voutron, chef d'escadre, seigneur en partie de Saint-Laurent de La Prée, né à Rochefort en 1714, mort le 16 septembre 1780, époux de Marie-Françoise Astier, née à Saint-Domingue le 6 août 1730, eut 6 enfants : 1^o Henri-François, mort en 1809, capitaine au régiment de Royal-Infanterie, chevalier de Saint-Louis, émigré ; 2^o Renée-Françoise, épouse de Charles-Joseph-Marie de Chateignier, vicomte de Chateignier, chevalier de Saint-Louis, lieutenant-colonel au régiment d'Orléans infanterie ; 3^o Alexandrine-Joséphine-Louise, morte en 1765, à l'âge de 5 semaines, et inhumée dans le chœur de l'église de Saint-Laurent de La Prée ; 4^o Henriette-Pauline, qui épousa, le 20 novembre 1776, Henry-André-Gabriel Pineau, chevalier, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, fils de Marc-Auguste et de Marie Bernon, natif de la paroisse de Saint-Barthélemy de La Rochelle ; ont été présents : Henri-Auguste Baudouin, chevalier, seigneur de La Noue, le Vieux-Fief et autres lieux, oncle à la mode de Bretagne de l'époux ; Jean-Louis de Guitard, chevalier, seigneur du Bois-Bernard, La Lande et autres lieux, lieutenant de vaisseau, chevalier de Saint-Louis, cousin de l'époux ; Gédéon-Henri Nicolas, chevalier, seigneur de Voutron et autres lieux, enseigne de vaisseau,

(1) On connaît la jonction des Nicolas de Voutron et de Lisleferme avec les Nicolas de La Rochelle ; mais on ignore de quelle manière ceux de Lamballerie se rattachent à cette famille. Ce renseignement a été demandé dans la *Revue*.

cousin germain de l'épouse ; Clément-Joseph La Fanal de La Jonquière, enseigne de vaisseau, cousin issu de germain de l'épouse ; Renée-Françoise Nicolas de Voutron, épouse de Charles, vicomte de Chasteignier de La Chateigneraye ; demoiselle Marie-Adélaïde Nicolas de Voutron ; Marie-Sophie Nicolas de Voutron, sœurs de l'épouse. Dans les papiers de M. Boutiron, elle est appelée M^{me} des Perrières ; 5^e Adélaïde-Marie, baptisée à Saint-Laurent de La Prée le 10 juillet 1777, mariée le 28 juillet de la même année à Joseph-Hyacinthe Ribault de Laugardière, chevalier, ancien officier au régiment de Royal-Comtois, natif du quartier de la Petite-Anse, ile et côte de Saint-Domingue, demeurant à Bordeaux, fils d'Antoine, chevalier, capitaine de cavalerie, et de Marie-Anne Astier, remariée à André Fabre, écuyer, chevalier de Saint-Louis, lieutenant de vaisseau. Présents : Thomas-Marie-Luc-Lazare Ribault, chevalier, officier au régiment de Soissonnois infanterie, frère de l'époux ; Renée-Françoise Nicolas de Voutron, épouse du vicomte de Chasteignier, capitaine au régiment de Vermandois infanterie ; demoiselle Marie-Sophie Nicolas de Voutron, sœurs de l'épouse ; Suzanne-Pauline Michel de Lizardais, veuve d'Abraham-Philippe Nicolas, seigneur de Voutron, chevalier de Saint-Louis, lieutenant-colonel d'infanterie, tante de l'épouse ; Gédéon-Henri et Abraham-Jacques-Sévère Nicolas de Voutron, enseignes de vaisseau, cousins germains de l'épouse ; Jean-Jacques-François-Catherine Viart, ancien page du roi à la petite écurie, enseigne de vaisseau, brigadier des gardes de la marine de Rochefort, cousin germain par alliance de l'époux ; Clément-Joseph de La Fanal de La Jonquière, seigneur de Guittalen de La Jonquière, enseigne de vaisseau, cousin issu de germain des deux parties ; Pierre-François de Mazières du Passage, chevalier de Saint-Louis, capitaine de vaisseau, cousin. De cette alliance un fils, Marie-Henry, décédé à Saint-Laurent de La Prée, le 20 septembre 1780, à l'âge de 4 mois ; 6^e Marie-Sophie, qui épousa, le 18 octobre 1784, à Saint-Laurent de La Prée, Jean-Baptiste-Louis-François de Valadous, chevalier, vicomte de Valadous, lieutenant en 1^{er} au régiment d'infanterie du maréchal de Turenne, en garnison à Saint-Jean d'Angély, fils de haut et puissant seigneur Claude-Marie-Hubert de Valadous, chevalier, marquis de Valadous, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, pensionné du roi, ancien capitaine au régiment d'infanterie du maréchal de Turenne, demeurant en son hôtel, à Mâcon en Bourgogne, paroisse de Saint-Pierre, et de feue haute et puissante dame Ursule-Adélaïde-Renée de Champier de Chigy. Présents : Antoine-François-Xavier, chevalier de Valadous, lieutenant en 1^{er} au régiment d'infanterie du maréchal de Turenne, frère de l'époux ; Renée-Françoise Nicolas de Voutron, épouse de Charles de Chasteignier ; Henriette-Pauline Nicolas de Voutron, veuve de Henry-André-Gabriel de Pincau, chevalier, lieutenant des vaisseaux du roi, chevalier de Saint-Louis, sœurs de l'épouse ; Jean-Jacques-François-Catherine

Viart, chevalier de Saint-Louis, lieutenant de vaisseau, chef de brigade et commandant par intérim la compagnie des gardes de la marine de Rochefort, cousin germain de l'épouse, par alliance, seigneur de La Touche-Vivier, etc.; Pierre-François de Mazières du Passage, chevalier de Saint-Louis, aussi cousin de l'épouse (avec la permission du colonel du régiment en date du 12 septembre 1784); Coudret, curé; Paquet, vicaire de Saint-Laurent de La Prée. Dans les archives de M. Boutiron, cette demoiselle de Voutron est appelée M^{me} d'Aldéguier.

(Extrait des notes supplémentaires sur Fouras et ses environs).

A. DUPLAIS DES TOUCHES.

N° 571 ; XV, 62. — *Les Levraud, de Barbezieux*. — Le docteur Levraud était médecin de la duchesse de Penthièvre, femme de Philippe Egalité, qui, en récompense de ses bons services et de son dévouement, lui laissa une maison à Ivry. De Sophie Farge de Nancy il a eu deux fils : Léonce, le cadet, mort consul à Quito, et Edmond, l'aîné, père du conseiller municipal de Paris, Edmond-Léonce, député de Paris, parent des Montel, de Cognac.

A.

— Si M. Levraud, député de Paris, est le même que le docteur Levraud, conseiller municipal de Paris, dont j'ai parlé dans le *Bulletin*, IV, 200, il est le petit-fils de Benjamin Levraud, médecin du lycée Napoléon, mort à Paris le 2 octobre 1855, et le petit-neveu de Jean-Etienne Levraud, curé d'Ambleville, membre de l'académie de médecine de Paris.

J. P.

N° 572 ; XV, 63. *Un capitaine saintongeais mort à Mussidan*. — Le nom du capitaine saintongeais, mort à Mussidan le 9 juin 1628, a été mal écrit ; il se nommait Jacques de Meschy et était fils de Guy de Meschy, seigneur de Chantecaille ou de La Mothe-Chantecaille, petit fief dont les titulaires habitaient le chef-lieu de la paroisse de Néré, actuellement canton d'Aunay. Jacques de Meschy avait épousé Marie de La Borde, veuve de François Duval, seigneur de Labord en Saint-Hilaire de Villefranche. En 1624, il s'intitulait capitaine d'une compagnie de gens de pied entretenus pour le service du roi au régiment de Guyenne.

A. D.

N° 573 ; XV, 63. *Le docteur Guillotin*. — Je ne voudrais pas saper la gloire de notre humanitaire médecin Guillotin ; mais, en vérité, faut-il le considérer comme l'inventeur de la guillotine ? Le docteur de Saintes n'a fait que perfectionner une machine italienne. Le *Musée des familles*, tome LXII, 15 juin 1889, en donne les preuves. Une gravure publiée en 1555 par

Ach. Bocchim, à Bologne, reproduit une sorte de guillotine, employée dès cette époque ; le couperet, un parallélogramme, est suspendu dans une rainure par deux montants. Seule la lunette, où le bourreau engage maintenant le cou du condamné, ne figure pas dans ce vieux dessin. (Voir plus haut, page 110).

A. D. DES T.

— M. Maurice Martineau possède l'original du billet suivant qui n'a d'autre intérêt que le nom du signataire : « Paris, le 6 décembre 1808.

Le président de l'académie de médecine de Paris à monsieur Le Dru, trésorier.

Je vous prie, mon cher collègue, de ne pas manquer de venir à la prochaine assemblée de l'administration, qui aura lieu lundi prochain, 12, à sept heures du soir, à l'oratoire, et d'y apporter une liste exacte de ceux qui n'ont pas satisfait à leur devoir pour les contributions, afin que l'administration puisse présenter le lendemain à l'assemblée générale cette liste, sur laquelle il sera décidé quels sont les noms qui ne seront pas mis cette année sur l'almanach impérial.

Agréez, mon cher collègue, l'assurance de mon entier dévouement. GUILLOTIN.

A monsieur Le Dru, docteur en médecine, rue Neuve Saint-Paul, au Marais n° 2, Paris. »

BIBLIOGRAPHIE

ENault (Victor), professeur à l'école des apprentis de l'arsenal de Rochefort. *Cours d'algèbre élémentaire à l'usage des candidats aux écoles d'apprentis mécaniciens de la flotte, et aux écoles nationales d'arts et métiers, avec de nombreux exercices.* Rochefort, librairie Duchet, et chez M. Enault, rue Denfert-Rochereau ; Marennes, imp. Florentin-Blanchard [1894], in-8°, 272 p. Prix : 3 fr. 50.

Très bon ouvrage au point de vue pratique ; riche en exercices de tous genres ; il peut rendre de réels services aux élèves auxquels il s'adresse.

R.

ESTOC (Martial d'). *Les réquisitoires. Les jésuites rouges de la franc-maçonnerie.* La Rochelle, imp. Noël Texier, 1894, in-18, 316 pages. Prix : 3 fr. 50.

FRAINEAU, chanoine, aumônier de l'asile de Lafond. *La démocratie chrétienne.* L'auteur, 1895, in-12. Prix : 1 fr., avec l'approbation de M^r l'évêque de La Rochelle.

Cet opuscule a reçu les éloges de M^r l'évêque de La Rochelle, qui très finement, *ut solet*, reproche à l'auteur sa modestie à

« abriter sa pensée derrière des citations intelligentes », *vulgo* 40 pages sur 60. C'est qu'en ces matières si délicates, si discutées, entre ces vérités si contingentes, un écrivain, et un écrivain ecclésiastique, est bien aise de s'appuyer sur l'écriture, les pères et les maîtres autorisés. Dans ces pages, animées du reste d'un vif sentiment de justice et d'amour pour les déshérités, ne sent-on pas un peu d'embarras ? C'est la langue qui en est cause. Tantôt *peuple* est pris pour l'ensemble de la nation, *populus* (démocratie, gouvernement du peuple par le peuple), tantôt pour la classe travailleuse, ouvriers, paysans, *plebs*, par opposition aux bourgeois, et parfois pour la populace, *plebecula*. De là quelque confusion dans les idées, du moins dans l'expression de la pensée. « Il faut aller au peuple », dit-on maintenant au clergé, comme s'il avait jamais abandonné les pauvres, les souffreteux, les vieillards, les enfants, les ouvriers ; delà : crèches, ouvroirs, hospices, sociétés de Saint-Vincent de Paul, cercles d'ouvriers, patronages, asiles des vieillards, colonies agricoles, etc. ; et, d'un autre côté, il ne peut pénétrer dans l'école, dans la caserne, dans les hôpitaux laïcisés. D'autre part on lui crie : « Le prêtre à l'église et à la sacristie » ; et on lui interdit la voie publique. Lamennais, Lacordaire, qui exaltaient la démocratie, furent priés de se taire. C'est que l'Europe n'est pas les Etats-Unis, que les gouvernements chez nous veulent toujours exercer et exercent leur influence sur le clergé. Qu'un curé crie : Vive la liberté, vive l'égalité, vive la démocratie, en 1852 ou en 1892, et vous verrez la différence des traitements. « Le clergé, dit l'auteur, depuis 1789 fut, pour ainsi dire, inféodé aux partis monarchiques. » Ne faudrait-il pas lire plus exactement « avant 1789 » ? « Il ne sut pas briser les chaînes qui l'éloignaient de plus en plus du peuple. » Mais le peuple, de 1804 à 1848 et de 1851 à 1870, était monarchique ; et monarchique, il n'était donc pas par ses chaînes *éloigné* du peuple ! Eh bien ! ces chaînes, dont il ne souffre pas aux Etats-Unis — ce qui change complètement la situation — c'est le concordat, c'est le budget des cultes. Vous voulez supprimer les défiances : rendez au clergé son indépendance ; que le peuple sache bien que si un curé crie : Vive la république ! ce n'est pas pour devenir évêque, et : Vive le roi ! pour être cardinal. Qu'il puisse déployer son zèle partout, librement, écrivant, prêchant dans l'église ou dans la rue, sur une borne ou à la tribune, fondant des associations de plus de vingt personnes, créant des syndicats ou des orphéons, organisant des réunions d'ouvriers et des cercles militaires, sans craindre d'être traduit devant les tribunaux, privé de son maigre traitement ou d'être suspect d'ambition secrète et d'idées subversives. Dans sa brochure, que terminent de belles pages, pleines de foi, d'enthousiasme et d'espérance, M. le chanoine Fraineau annonce qu'il pourra « revenir sur ces questions si nombreuses, si délicates et cependant si importantes ». Nous espérons qu'il tiendra sa promesse.

GAUTIER (B.). *Chez la Guenuche*. Royan, Victor Billaud [1894], in-4°, 52 pages. Prix : 4 francs.

Ces 52 croquis du caricaturiste saintongeais qui, hélas ! ne nous déridera plus, valent les précédents, et c'est tout dire. Citons quelques légendes :

La ménagère de Saintonge est en train d'essuyer son gamin devant une porte cochère. « Cré salaud ! T'as la goule propre pour aller biser ta mérine ! Crache donc sur ton mouche-nez, là, que j'te déjobre avant de rentrer. »



Le ménage point dans vout sarmon. Foutez y en bein, à tieu chétit ! tielle canaille !! tieu républicain !!!

Un conscrit tout en s'habillant : « J'seus sûr de tirer in bon liméro. Ustelle m'a coudut in sou p'rcé dans la doubliure de mon gilet, à mon insue. »

Souvenir de la période boulangiste : un saintongeais devant une boulangère superbe : « Cré non d'pitié ! Faudrait pas qu'in homme seye in'homme pour ne pas se faire boulangiste. »

Un jeune drôle emporte un lièvre pris au filet ; un vieux maraudeur l'aborde : « En passant d'arrière son toit à lapin, j'en ai pris un bia », dit le jeune. — « Devant témoins ? » demanda le vieux. — « J'créis ben qu'sa servante m'at aperçu. » — « Tas eu tort, mon garçon ; n'y a rein d'si vilain que d'prendre c'qu'est pas à soi. »

Un vigne ron chemine en compagnie d'une femme laide comme



Vous v'la donc parlant?... J'vous aurions bein dit d'souper avec nous autres; mais j'avons rein d'bon! — Hum! j' son point difficile. — C' t' égal, mon cousin; c' l' égal.



J' t'ai ruse!

une guenon. « Qué qu'vous voulez, pour avouér le moulin, a bein fallu prend'r la meunière. »

La ménagère, un balai à la main, regarde à travers les vitres d'un cabaret : « Mon gourmand est-y là ? »

On est en dehors ; l'homme, la femme, l'enfant et le chien font leurs adieux au cousin qui a l'air de fort méchante humeur : « Vous v'là donc partant ?... J'vous aurions bein dit d'souper avec nous autres ; mais j'avons rein d'bon ! — Hum ! j'son point difficile. — C't'égal, mon cousin, c't'égal. » (Voir ci-contre).

L'épouseur chez le papa : « Coume vous disiez qu'vos filles auriant six mille francs d'écus en s'mariant. — J'm'en dédie point, j'leù baille six mille francs... entr'z'elles six — Ah ! bon. Y a-t-in calembour là d'dans ; j'les aime guère ; gardez donc vout' famille ! »

Les trois dessins que nous devons à l'obligeance de l'éditeur, M. Victor Billaud, joints à ceux que nous avons déjà publiés, xv, 44, donneront une idée suffisante de l'habileté de l'artiste.

GELINEAU (Le docteur E.) *Des peurs maladives ou phobies*. Paris, 4, rue Antoine-Dubois, 1894, in-8°, 204 p. Prix : 3 fr. 50.

Si vous n'avez pas peur, lisez ce livre où sont décrites toutes les peurs qui peuvent affliger la pauvre humanité ; peurs instinctives, parfois hélas ! raisonnées : peur des ténèbres, des voyages, des souris et des araignées ; peur de la mort et de la maladie : il y en a qui se suicident par horreur de la mort ; peur du sang, peur des armes. Le maréchal de Montrevel, qui avait gagné tous ses grades sur les champs de bataille, mourut subitement d'avoir vu tout à coup une épée nue. Henri IV, qui était la bravoure personnifiée, au premier coup de canon, descendait vite de cheval, forcé de s'appuyer derrière un arbre. « Je me rappelle, dit l'auteur, que, pendant la guerre de 1870-71, un des régiments de la Charente-Inférieure, dont j'étais le chirurgien-major, reçut un soir d'hiver l'ordre de quitter Beaugé pour entrer le lendemain matin en ligne contre les Prussiens. Eh bien, ces pauvres mobiles, arrachés subitement à leur vie paisible d'agriculteurs, s'arrêtaient à chaque pas, le long des fossés de la route, et y faisaient à la faveur de la nuit des stations multipliées... » Ce sont des peurs maladives que s'occupe M. le docteur Gelineau. Il en parle en philosophe et en praticien. Mais je ne conseillerai pas de le lire à ceux qui ont déjà peur d'avoir peur.

Voir un compte rendu de cet ouvrage dans la *Revue scientifique* du 25 août 1894 ; un article de l'auteur, *De l'hippophobie ou peur du cheval*, dans la *France nouvelle* du 20 août, et dans les numéros des 3, 18, 24, 31 décembre du *Courrier médical*.

GIRARD (B.), *, I. ☉, commissaire adjoint de la marine nationale en retraite, ex-commissaire de la division navale du levant, consul de S. M. le roi de Grèce pour la Charente-Inférieure,

etc. *Souvenirs maritimes, 1881-1883*, journal de bord d'une campagne en Tunisie, en Egypte et dans le levant, sur le cuirassé *La Galissonnière*, qui portait le pavillon de M. le contre-amiral Conrad, commandant en chef. Paris, Chamuel, 1895, in-8°, 664 pages ; 50 gravures. Prix : 12 francs.

Il y a dans ce gros volume un journal de bord : c'est la partie technique pour les spécialistes ; c'est aussi un cadre où l'auteur a mis tous ses souvenirs. Ce n'est pas tout de parcourir du pays, de visiter des contrées étrangères, de pénétrer en Tunisie, de fouler le sol de la Grèce et de l'Egypte ; il faut encore savoir regarder, c'est-à-dire juger et apprécier. A beau mentir qui vient de loin. Quand on arrive de terres barbares, neuves, inconnues, on peut se laisser aller à la fantaisie ; mais sur les bords de la Méditerranée l'improvisation est grosse de dangers. Il faut connaître ce dont on parle, parce que tant d'autres en ont parlé ! M. Girard a bien vu et tout vu. Dans ce gros volume de plus de 650 pages, à côté des incidents de chaque jour, on trouve des descriptions des cités, l'histoire rapide des villes et des provinces, des appréciations sur la situation actuelle des gouvernements, mœurs, commerce, industrie, d'Alger à Jérusalem, de Tripoli à Athènes ou à Alexandrie.

Ce volume est fort instructif, et s'il n'est pas brillant comme *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, par exemple, il apprendra beaucoup à ceux qui cherchent surtout des renseignements exacts et des détails topiques.

GIRARD (Fernand). *Chants du cœur. Poésies*. Cognac, E. Vincent, imprimeur-éditeur, 1894, in-8°, 72 pages.

M. Girard n'est pas à son coup d'essai. Poète et musicien, il a publié : *Bluettes poétiques* (1891), *Nel'éreille pas* et *N'effeuillez pas les marguerites*, romances ; puis : *Comment on apprend la musique aux enfants* et *Petit solfège théorique et pratique*. Ce nouveau recueil porte sur la première page : « Au grand poète patriote, Paul Déroulède, je dédie ce modeste ouvrage. Cognac, 9 mai 1894. » Dix-huit courtes pièces composent ce volume qui chante l'enfant, la patrie, le laboureur et l'ouvrier. Voici Soulac :

Salut, petit pays à la vague écumante,
Aux flots toujours trompeurs pleins de grands souvenirs,
Chère cité bénie où le vent des mers chante
Sa longue cantilène au milieu des plaisirs...

Lisez la pièce *Nos paysans* :

Brave paysan qui geins et chemines,
Courbé chaque jour sur ton long sillon,
T'arrêtant parfois, redressant l'échine,
Quand au vieux clocher sonne un carillon...

Ce petit livre est plein de nobles sentiments, souvent bien exprimés. Il y a quelques négligences de versification que l'auteur a assez de talent pour éviter.

GOURDON (Georges). *Hymne à Jeanne d'Arc*. Musique de V. Gasser. Rochefort, imprimerie Thèze, 1894, in-^o, 1 page.

Trois parties composent cette fort belle pièce : l'idylle, Domrémy ; l'épopée, Orléans ; le martyre, Rouen et le ciel. Elle a été fort applaudie au casino de Fouras où elle a été chantée pour la première fois en août dernier. Il faudrait la répandre, et qu'elle fût dans le répertoire de toute société orphéonique.

Nous poussons jusqu'à toi notre cri d'espérance.
Ramène aux pieds de Dieu nos étendards vainqueurs
Et sauve ton pays, sainte Jeanne de France.

Grand almanach de Saintes. *Annuaire de l'arrondissement*. Saintes, imp. Hus, 1895, in-12, 142 pages. Le tableau des trains du chemin de fer de l'état et du chemin de fer économique serait fort utile.

GRANGES DE SURGÈRES (Le marquis de). *Histoire nobiliaire. 2.500 actes de l'état civil ou notariés concernant les familles de l'ancienne France (XV-XVIII^e siècles), reproduits ou analysés*. Nantes, l'auteur, 66, rue Saint-Clément, 1895, in-8^e, 477 pages.

Ce nouveau volume de notre infatigable confrère, M. le marquis de Surgères, a cet avantage de ne renfermer que des actes authentiques, contrats notariés, registres paroissiaux. Ce ne sont point des généalogies ; ce sont des notes. Il a dépouillé aux archives de la Loire-Inférieure la série E, titres de famille, d'abord au point de vue des artistes français ; de là son ouvrage *Artistes français des XVII^e et XVIII^e siècles*, puis au point de vue de l'histoire familiale ; de là ces 2.500 actes. L'auteur ne ménage pas ses peines, d'autant que chercher dans ces 811 liasses ce qui concerne la noblesse française n'est pas un labeur bien amusant. Mais si ce travail trouvait des imitateurs, s'il était fait pour les 86 départements, quel immense recueil de matériaux importants ! Il fallait commencer. Que d'autres continuent.

A ce vœu nous ajouterons, et on l'a fait ici même, celui de voir déposés aux archives de nos départements les milliers d'actes antérieurs à 1789 et confiés jusqu'ici aux soins, soi-disant attentifs, des notaires, qui, en réalité, les ont de longue date abandonnés, dans leurs greniers poussiéreux, à la dent des souris et des rats. Ces richesses, condamnées à une perte certaine, seraient ainsi sauvées, et leur inventaire faciliterait les recherches, en assurant leur conservation. Il y aurait plus encore à faire, ce serait de copier, comme le fait M. Richard, archiviste de la Vienne, nos vieux registres paroissiaux ; sans cela, ils sont comme ceux de Saintes en grande partie, tous voués fatalement au même sort que les actes en dépôt dans les études de notaires.

Que de trésors abandonnés à l'éternel oubli seraient, par ces moyens, mis à la disposition des travailleurs ; et ce n'est pas le seul intérêt des familles qui est en jeu ; l'histoire du pays lui-

même ne pourrait aussi que gagner à l'exploitation de ces mines si peu connues.

Quand donc sont mis au jour des ouvrages comme celui du marquis de Surgères, on ne saurait trop féliciter leurs auteurs et les encourager à poursuivre une œuvre aussi méritoire.

Il faut signaler dans ce volume le système ingénieux du classement. Tous les noms cités sont classés par ordre alphabétique ; avec quelques signes de renvoi on s'assure en un clin d'œil des articles où le nom est mentionné, ou bien que le nom est absent. Nous souhaitons que ce système soit adopté ; il évite une double table.

Ce livre ne s'analyse pas. Mentionnons cependant quelques noms qui en montreront l'importance.

Antoine-Jean Amelot épouse (21 février 1759) Marie-Françoise Le Gendre ; Michel-Denis Amelot meurt le 8 mai 1773. — Louis-Théodore Andrault de Langeron mort le 27 septembre 1779. — Achille-Rolland Barrin du Pallet, mort le 3 décembre 1742 ; Marie-Madeleine Barrin de La Galissonnière, fille de Catherine Begon, meurt le 18 mars 1780. — Marc-Antoine Front de Beaupoil, épouse (10 mars 1714) Elisabeth Neiret de La Raroye ; Louis-Eutrope meurt à Saint-Pardoux le 24 juin 1737 ; et le 30 octobre 1748, à Stockholm, Henry-François, etc. — Naît le 4 juin 1708 Michel-César-Léon Boscal de Réals de Mornac ; meurt le 19 janvier 1763 Marie-Charlotte, épouse d'Armand de Bourigan ; profession chez les carmélites de Marie de Réals de Mornac. — Baptisée, le 7 avril 1668, Hardouine-Françoise, fille de Georges Brossin de Méré, morte le 14 juin 1734, épouse de Philippe de Cordouan, etc. — Charles-Roch Chesnel d'Escoyeux épouse (25 juin 1743) Louise-Marie-Jeanne Poussard et meurt le 27 avril 1755. — Louis-Jacques Le Coigneux de Belabre épouse (10 février 1783) Françoise-Victoire Thomé ; et les Cacqueray, les Pons, les Crussol, les Mesnil-Simon, Poussard, Pons, Urvoy de Closmadeuc, etc.

Ce livre, n'ayant été tiré qu'à petit nombre et pour les souscripteurs presque exclusivement, ne tardera pas à devenir une rareté bibliographique.

A.-L.

Guide illustré... La Rochelle. (Voir xiv, page 339). Une notice historique sur La Rochelle précède les chapitres sur la ville actuelle (port, tours, monuments divers, églises, hôtel de ville, préfecture, grand séminaire, évêché, hôpitaux, etc.) sur les promenades extérieures (parc Charruyer, Le Mail, les bains, La Pallice, etc.), sur l'île de Ré, Châtelailлон, Fouras, Royan, Les Sables. Des gravures représentent le port, la tour Saint-Nicolas, un chalet à Châtelailлон.

Hus (Alexandre). Voir BEURTECHUT, xv, 68.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE 1894

AVIS ET NOUVELLES : Publication du xxiii^e vol. des *Archives* ; subvention du conseil général ; revue de la presse ; erratum ; publications nouvelles ; distinctions honorifiques ; le général Merle de Beaulieu ; le cardinal Thomas ; *Fouras et ses environs* ; notes diverses.

ACTES D'ÉTAT CIVIL. — *Décès* : Benignus, A. de Bois-Juzan, Burgaud, le comte de Comminges, Marie Gaigneron de Marolles, Isambard, de Laage de La Rochetterie, Nicolas de Lamballerie, Paris, Poitevin de la Frégonnière. *Prévost*, Réveillaud, comtesse de Rohan-Chabot, Rudelin, Soulet, Tourneur. — *Mariages* : Fraval de Coatparquet et Isabelle de Boisredon ; Jacquet de Heurtaumont et Marie Michel du Broc de Brion ; Martin de Beaucé et Yvonne de Montardit ; Philippe de Rohan-Chabot et Thérèse Leclerc de Jui-gné.

ARCHÉOLOGIE : Une cuve baptismale du xi^e siècle.

VARIÉTÉS : Les changements de noms de rues ; les capitaines saintongeais du xvi^e siècle (*suite*) : Jacques de Rabar ; les débuts de l'imprimerie à Poitiers et les bulles d'indulgence de Saintes ; les loges maçonniques de l'Angoumois, Aunis et Saintonge.

LIVRES ET PÉRIODIQUES : Royan, Cordouan et Louis de Foix ; Charles, François et Louis de La Trémoille ; le *Pouillé du diocèse d'Angoulême* ; le *Dictionnaire des familles du Poitou*.

QUESTIONS : Un monument romain à Saint-Saturnin de Séchaud ; les Pintault rochelais ou angoumoisins et M. le docteur Roux.

BIBLIOGRAPHIE : *So-Université*.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JANVIER 1895

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES : Revue de la presse.

AVIS ET NOUVELLES : Distinctions honorifiques ; nouvelles littéraires, sociétés de Rochefort ; conférences ; concours ; publications récentes ; expositions.

A TRAVERS LES REVUS : Les basiliques mineures ; Palissy spirité ; le chevalier de Méré ; Doriole ; Vacher de Lacaze ; M^{me} de Montespan ; M^{me} de Maintenon ; Noury-Gramont ; le filage de l'huile ; l'homme au masque de velours ; Louise de Lorraine, etc.

NÉCROLOGIE : J. d'Alheim, Besnard, Bodin, de Caussade, Creuzé, L. Drilhon, Berchon, A. Jacob, Loze, Mas-Leod, Palustre, Petit, Resbeut, Ringue.

MARIAGES : Boulevraye et Alice Alefsen de Boisredon ; Brunet et Adèle Lejoindre ; Boutaud de Lavilléon et Antonia Sanchez de Novillas ; Th. Doreau et Camille Le Provost de Launay ; Charles Heidsieck et Jeanne Dières de Monplaisir ; Meryeilleux du Vignaud et A. de Rorthays ; A. Nadeau et Jeanne Brossard ; Piqué de Guippeville et Adèle Fontan ; Paillet et Marguerite Guément ; Rambaud et Angèle Lecorre ; Rang des Adrets et Marguerite Huvet ; Texier et Sicard.

ARCHÉOLOGIE : La tour de Pons ; plaque de foyer du xvi^e siècle ; une inscription des Joubert de Barrault.

VARIÉTÉS : I. Les changements de noms de rues à Royan, La Tremblade, Saintes ; notes sur les divers personnages : Pioche-Fer Bernard, Bourignon, Pierre de Bremond d'Ars, Cuvillier, Desmortiers, Dufaure, Jourdan, Lacurie, Lemercier, Mestreau, Pallu de La Barrière ; II. *Un qui pour quo* ; III. Les paysans de Gautier ; IV. De quelques étymologies ; V. Les santonismes de Palissy ; VI. Lettre de Latouche-Tréville ; VII. Le prix des denrées à Pons en 1690.

LIVRES ET PÉRIODIQUES : Jaubert de Barrault et les pirates de La Rochelle ; le comte Adolphe de Bremond ; le libéralisme de Rabaut-Saint-Etienne ; les explosifs au xviii^e siècle ; le général de Ségur ; le pouillé d'Angoulême ; sociétés du Limousin, de Rochefort.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Pierre Boutelleau, Levraud, Nicolas de Lamballerie, les Pintault et les Binet de Marcognet ; Jacques de Messy, Bourru et Guillotin ; Amandin, principal du collège de Saint-Jean d'Angély ; château d'Archiac ; romans dont la scène est en Saintonge *Puymirol*.

BIBLIOGRAPHIE : A — DUV.

On s'abonne à Saintes, 10 francs par an.

La *Revue de Saintonge et d'Aunis, Bulletin* de la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, forme au bout d'un an un beau volume d'environ 500 pages.

Le prix de l'abonnement annuel est de 10 francs. Un numéro : 2 fr. 50.

La *Revue-Bulletin* est adressée gratuitement aux membres de la société, qui paient par an une cotisation de 13 francs.

La *Revue-Bulletin* mentionne ou analyse tout ouvrage composé, imprimé dans la région, ou par un auteur habitant ou né dans la région, ou concernant la région, dont un exemplaire aura été adressé au président, à Saintes.

Les idées ou les opinions émises dans la *Revue-Bulletin* sont personnelles.

Les nouveaux membres de la société peuvent se procurer, sauf les premiers, tous les volumes parus des *Archives* ou du *Bulletin*, moyennant 15 francs le volume. Il y a des volumes qu'on ne vend pas séparément.

Il y a des collections complètes des volumes et du *Bulletin*.

Tout nouvel abonné a droit comme prime, moyennant 6 francs, à un des volumes disponibles.

Imprimé à La Rochelle par NOEL TEXIER.

REVUE
DE
SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DES ARCHIVES HISTORIQUES

XV^e Volume. — 4^e Livraison.

1^{er} Juillet 1895.



SAINTES
M^{me} Z. MORTREUIL, LIBRAIRE
RUE ESCHASSERIAUX. 42

1895

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

1894-1895

BUREAU

Président : LOUIS AUDIAT, I. O., lauréat de l'institut, bibliothécaire-archiviste, rue des Arènes, 6, à Saintes.

Secrétaire : Le docteur LÉON TERMONIA, O. *, médecin major en retraite, cours Reverseaux, 9, à Saintes.

Secrétaire adjoint : ANATOLE LAVERNY, au Coudret, par Saintes.

Trésorier : ARSÈNE DE BEAUVAIS, cours National, 112, à Saintes.

COMITÉ DE PUBLICATION

ANATOLE DE BARTHÉLEMY, *, membre de l'institut, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9, à Paris.

Le baron LÉON DE LA MORINERIE, *, à Aunay, par Châtenay (Seine), et à Paris, rue Bonaparte, 47.

GEORGES MUSSET, A. O., archiviste-paléographe, avocat, bibliothécaire de la ville, à La Rochelle.

JULES PELLISSON, juge au tribunal civil de Périgueux.

PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE, *, correspondant de l'institut, à Gontaud (Lot-et-Garonne).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Ferdinand BABINOT, notaire, cours National, 28, à Saintes.

Edmond BOILEVIN, négociant, grande rue, 23, à Saintes.

Jules GUILLET, négociant, rue Laroche, 12, à Saintes.

Abel MESTREAU, négociant, rue des Frères, 24, à Saintes.

Le siège de la société des Archives est à Saintes, cours National, 80 ter.

RÈGLEMENT. ARTICLE II. La société se compose : 1° de membres fondateurs qui versent, une fois pour toutes, une somme de 500 francs... 2° de membres qui paient une cotisation annuelle de 13 francs ; 3° de membres perpétuels qui rachètent leur cotisation moyennant une somme de 150 francs....

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JUILLET 1895

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Séances ; Revue de la presse ; Excursion.

AVIS ET NOUVELLES : Inauguration à Montandre de la plaque commémorative du combat de 1402 ; Souvenir des fêtes de Champlain à Saintes ; Publications récentes ; Nouvelles littéraires ; Le duché d'Estissac, etc.

A TRAVERS LES REVUES : Les rues de Barbezieux ; Le groupe de la Charente et de l'Océan à Rochefort ; Les Chaillé, de La Tremblade ; Les prêtres déportés à Bilbao ; Origine des carpes ; Autographes de Guy de Parthenay, de Pheylippeaux, de Guillotin, du comte de Vaudreuil ; Les départements mis en vers ; Les victimes du tribunal révolutionnaire à Rochefort ; Conférences ; Excursions ; *Errata* ; Sociétés savantes : congrès de Limoges ; programme du congrès de la Sorbonne en 1896 ; séances à La Rochelle de la société de l'histoire du protestantisme.

NÉCROLOGIE : Amelineau ; Bertin ; Bonnet des Paillerets ; Boyer ; Ferret ; Joly d'Aussy ; de Larrard ; Roux ; Jules de Saint-Martin ; Seguin.

MARIAGES : Barbot de La Trésorière et Marie Moquet ; Chapsal et Marie Duchatelet ; Gache et Cuau ; Guillet et Noëmi Drillhon ; Meschinot de Richemond et Louise Leenhardt ; Trarieux et Marie Bouteilleau.

ARCHÉOLOGIE : Inscriptions de Montandre ; Le musée des antiques de Saintes au Mont-Dore ; Le monument de Florian.

VARIÉTÉS : Le martyr de Mornac en 1685 ; Un romancier saintongeais... du *xx^e* siècle ; Les loges maçonniques de Saintonge et d'Aunis ; Gabriel Allegrain, sculpteur à Rochefort (1768) ; Souvenirs des prisons de Rochefort au *xviii^e* siècle ; Un bouquin oublié, *Les éléments de la politique*.

LIVRES ET PÉRIODIQUES : Une thèse de doctorat en droit ; Un chouan.

QUESTIONS ET RÉPONSES : La chevrette ; Saint-Seurin d'Uzet ; Les Nicolas de Voutron, de Lisleferme, de Lamballerie ; Guillotin et la guillotine.

BIBLIOGRAPHIE : *MA—OR*.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 29 avril 1895 (Bureau)

Le procès verbal de la séance du 2 avril est lu et adopté.

Admission de nouveaux membres.

M. L. Audiat, délégué de la société des Archives au congrès de la Sorbonne, rend compte de sa mission. (Voir *xv*, 146).

La Société est invitée à se faire représenter au congrès scientifique d'Angers, du 13 au 16 juin ; aux fêtes du cinquantenaire de la société archéologique et historique du Limousin, qui au-

ront lieu à Limoges du 15 au 18 juin. M. L. Audiat assistera à ces fêtes, comme délégué de la société des Archives. (Voir p. 236).

Lettre de M. le marquis de Bourdeille, commissaire de l'exposition hippique et ethnographique russe pour la section héraldique, relative à cette exposition. (Voir xv, 143).

La prochaine excursion aura lieu, le 18 mai, à Châteauneuf, Bouteville, Saint-Même et Bassac. (Voir ci-après, p. 220).

Le trésorier rend compte de la situation financière actuelle qui est très satisfaisante.

La séance est levée à 4 heures.

Séance du 5 juin (Bureau)

Le président fait part au bureau de la douloureuse nouvelle qu'il vient de recevoir, celle de la mort du sympathique et distingué vice-président de la Société, M. Denys Joly d'Aussy, décédé cette nuit, à deux heures du matin. Cette communication est faite et reçue avec une émotion facile à comprendre. On décide que les membres du bureau assisteront aux obsèques qui auront lieu, le 7, à Saint-Jean d'Angély, et qu'une couronne sera offerte au nom de la Société.

Admission de trois nouveaux membres.

Le président a reçu de M. le maire de Montandre deux lettres au sujet de l'inauguration de la plaque commémorative du combat de 1402. Le conseil municipal de cette ville organisera, à cette occasion, une fête locale, pour laquelle il propose la date du 21 juillet, qui est acceptée. (Voir plus bas, pages 223 et 260).

La séance est levée à 4 heures.

L. T.

Séance du 14 juin (Bureau et commission des fouilles)

Admission de deux nouveaux membres.

Communication d'une adresse de remerciements du comité du monument Champlain à la société des Archives et à la ville de Saintes, qui ont organisé les fêtes de Champlain en 1893.

On discute ensuite la question des fouilles du tumulus de Courcoury; deux lettres traitant ce sujet, l'une de M. le comte de Lestrangé, l'autre de M. Philippe Delamain, fournissent quelques données sur la marche à suivre.

MM. Maufras et Rullier émettent l'avis qu'on ne doit pas commencer les travaux par l'ouverture d'un ou plusieurs puits ou d'une tranchée, en raison de la masse considérable de terre qui forme le tumulus, mais qu'il faut pratiquer d'abord des sondages qui pourront mettre sur la voie du meilleur procédé pour l'attaquer à fond.

M. Maufras veut bien se charger du soin de compléter les renseignements déjà recueillis par des indications plus précises, en s'adressant, dans ce but, à quelques personnes compétentes.

La séance est levée à 9 heures.

L. TERMONIA.

REVUE DE LA PRESSE

Ont annoncé l'excursion : le *Rappel charentais*, le *Progrès* et le *Charentais* du 10 ; le *Bulletin religieux*, l'*Echo rochelais*, le *Sémaphore*, la *Charente-Inférieure* du 11 ; la *Croix de Saintonge*, le *Progrès du dimanche*, l'*Union conservatrice*, l'*Echo de Jonzac*, l'*Ère nouvelle* du 12 ; le *Vrai peuple* du 17.

Ont publié le sommaire du mois de mai : l'*Echo rochelais* du 11, le *Progrès*, l'*Echo de Jonzac* du 12, l'*Ère nouvelle* du 16, le *Bulletin religieux* du 18, l'*Echo rochelais* du 19, l'*Union conservatrice* du 26 mai, la *Charente-Inférieure* du 12 juin, le *Polybiblion* de juin.

Les *Tablettes des deux Charentes* du 13 juin signalent, dans notre dernier numéro, l'étude de M. Claudin sur Mathurin Alamande et « un curieux article de M. Louis Audiat sur les poètes excentriques de la Saintonge, esquisse d'un travail plus complet, nous l'espérons. »

L'*Ouest artistique et littéraire*, du 15 juin, dit : « Je tiens à adresser tous nos remerciements à la *Revue de Saintonge et d'Aunis* pour la façon si cordiale et si gracieuse dont elle entend la bonne confraternité. Qu'elle soit bien assurée qu'elle nous trouvera toujours prêts à faire tout notre possible pour lui prouver nos sentiments affectueux. J'ai relevé dans le fascicule de mai, une intéressante *Revue de la presse* ; *La voiture aux chèvres*, par M. Edmond Maguier ; *Jacques de Rabar*, par MM. le comte de Dienne et le baron de La Morinerie ; les *Poètes excentriques de la Saintonge*, par M. Louis Audiat ; *La collection de portraits des évêques de Saintes*, par M. Louis Audiat ; *Un dîner d'apparat au siècle dernier*, par M. Denys d'Aussy ; *Un écrivain saintongeais inconnu*, par M. A. Claudin. »

L'*Ère nouvelle* du 9 mai a reproduit, de notre dernier numéro, *La société des Archives à la Sorbonne* en partie.

Le *Vrai peuple* du 8 mai, l'*Echo rochelais* du 1^{er} juin ont reproduit la note sur la température de notre région au moyen-âge. (*Bulletin* de mars, xv, 89).

Le *Bulletin héraldique de France*, n° de janvier 1895, paru le 28 juin, reproduit nos articles sur les Pascaud de Pauléon Caillières, de Saint-Aulaire.

La *Revue poiterine* du 15 mai cite, dans notre livraison de mai, les articles sur le *Dictionnaire des familles du Poitou* et les ouvrages de MM. Sauzé, Berthelé, La Bourlière.

La *Revue de l'Agenais* de mars-avril, page 191, signale « une très curieuse étude : *Examens au XVII^e siècle*. Cette étude, très agréablement documentée, emprunte au savoir de son auteur un charme infini. On ne saurait se montrer plus spirituel en pleine érudition. »

Le *Balai* du 25 mai extrait de « l'excellente *Revue de Saintonge et d'Aunis* » la fin de l'article *Touwerac*, paru dans notre numéro de mars 1894.

L'*Echo charentais* du 19 mai reproduit, avec remerciements, la note qui le concerne, et le 2 juin, *Le château de Barbezieux* (suite), mentionne, « dans un des intéressants volumes » de la société des *Archives*, l'aveu et dénombrement (1771) du marquisat de Barbezieux. « Le mérite de cette publication revient à M. Jules Pellisson, un de nos compatriotes les plus érudits ; il est presque impossible de s'occuper des antiquités et de l'histoire de Barbezieux sans avoir à parler de M. Pellisson, dont les patientes recherches ont été couronnées de succès. Ses publications historiques et sa compétence incontestable l'ont d'ailleurs désigné à l'attention des membres de cette savante société archéologique de Saintonge, qui a tant contribué à faire connaître une foule de faits complètement ignorés jusqu'alors et d'un si puissant intérêt pour l'histoire de la Saintonge, dont Barbezieux faisait autrefois partie. »

Ont rendu compte de l'excursion du 18 mai : la *Petite Gironde*, de Bordeaux ; l'*Ere nouvelle*, de Cognac, du 30 mai :

« ... M. l'abbé Martin fait avec beaucoup de science et d'amabilité les honneurs de sa magnifique église. Il montre, dans le cimetière, une très curieuse excavation, de forme circulaire, remplie d'ossements, quelques uns d'une grosseur extraordinaire. Chapelle souterraine ou ossuaire?... A Bouteville, on déjeûne... Toasts de M. le président, qui remercie M. Delamain d'avoir préparé l'excursion ; de M. Biais, au nom de la société archéologique de la Charente, et de M. Delamain au président et à la société des *Archives*. M. l'abbé Legrand... montre sa curieuse église, fouillis de constructions de diverses époques, et la chapelle souterraine où fut, dit-on, déposé le corps de Montmorency... A Bassac, M. le curé nous sert de guide dans l'abbaye et l'église. On passe deux heures à l'écouter, ainsi que M. l'abbé Martin et M. Biais, qui mêlent leurs doctes observations... La

journée se termine dans le riche musée de M. Philippe Delamain, qui vaut à lui seul une excursion... »

Le *Matin charentais* du 1^{er} juin : «... Les touristes saintongeais arrivent en groupes nombreux. Quatre ou cinq membres de la société archéologique de la Charente s'étaient joints à leurs confrères de Saintes. Plusieurs dames s'étaient gracieusement empressées de participer à ce pèlerinage où l'histoire et l'art tenaient leurs modestes assises. L'église de Châteauneuf est décorée d'un cavalier, mutilé, hélas ! Les travaux de MM. le chanoine Auber, Louis Audiat, Emile Biais ont éclairé cette sculpture symbolique. M. Biais a particulièrement signalé la peinture murale du Temple près Blanzac, dont une scène figure « un cavalier foulant sous le sabot de sa monture un nègre renversé ». Le célèbre Paul Abadie a restauré cette église, voilà près d'un demi-siècle. A l'intérieur est placé un confessionnal ciselé par un amateur du voisinage, soigneusement, laborieusement, avec une certaine habileté et un évident souci du style roman. M. l'abbé Martin, le respectable et distingué curé-doyen, a fait les honneurs de son église avec une discrétion du meilleur goût et une bonne grâce parfaite. De Châteauneuf à Bouteville la route est fort pittoresque. A Bouteville, les restes du château du xvi^e siècle, avec ses tours éventrées d'aspect majestueux, sa salle de l'écho, dont l'acoustique est telle que deux personnes placées aux extrémités de la salle peuvent converser sans être entendues. M. Rabouin et son gendre, M. Durand, ont reçu la compagnie avec un très louable empressement. M. l'abbé Legrand l'a accueillie à l'église sur laquelle il a fourni d'intéressants et précis renseignements. L'église abbatiale de Bassac est classée parmi les monuments historiques les plus remarquables de la Charente. Ses stalles sont célèbres dans notre contrée. Michon, Castaigne, M. l'abbé Denise s'en sont occupés. M. Emile Biais leur a consacré une étude spéciale où les documents inédits ont apporté de précieuses révélations. M. le curé de Bassac a fort aimablement guidé les archéologues touristes. Cette journée si bien remplie s'est terminée chez M. Philippe Delamain, l'heureux explorateur des cimetières d'Herpes et d'ailleurs. On sait que M. Delamain a fait ouvrir plus de 1.600 tombes de la période mérovingienne et qu'il en a tiré des objets d'une haute curiosité. (Voir *Revue*, x, 373). Ces pérégrinations sont profitables à ceux qui y prennent part et utiles aux localités qui en sont le but. Hommage soit donc rendu à M. Louis Audiat. C'est à lui que revient l'honneur de cette journée. Il est du petit nombre de ces érudits qui ne croient pas déroger en rendant la science archéologique aimable, accessible aux gens du monde et qui se multiplient dans un pays où les « classes dirigeantes » et l'administration publique sont trop souvent réfractaires aux choses de l'intelligence. »

L'*Echo rochelais* du 1^{er} : « M. Martin fait avec beaucoup de science les honneurs de sa magnifique église. M. l'abbé Legrand, qui a fait une étude particulière de sa paroisse, montre sa

curieuse et énigmatique église, le château, grande ruine qui s'achève. La journée se termine dans le riche musée de M. Philippe Delamain, sur les différentes pièces duquel il nous donne de très intéressantes explications... Cette journée comptera parmi les meilleures de la société, tant par la cordialité et l'agrément des causeries, les savantes explications de nos divers cicérons, que par la beauté du paysage et l'intérêt varié des monuments visités. »

Le *Progrès* du 2 : « M. le curé-doyen de Châteauneuf qui a eu la gracieuseté de se trouver à l'arrivée du train pour offrir ses compliments de bienvenue, s'est joint à la docte compagnie, très heureuse de le posséder tout le temps de l'excursion, et lui a fait admirer les beautés de son église. On passe au pied des falaises des Hautes-Roches sur lesquelles les vagues de l'Océan ont tracé leur indiscutable signature. M. le curé de Bouteville nous attendait à l'entrée de l'ancienne prévôté pour nous montrer son église et le château. C'est au pied levé que M. Audiat a, dans un toast, tourné comme il sait le faire, porté la santé de chacun de nous et avant tout des dames. M. Delamain, de Jarnac, n'a pas été non plus oublié. Le manoir des Montmorency, à Bouteville, est d'une date relativement récente. Une des salles était naguère ornée d'une cheminée monumentale. M. Pellisson en a fait l'acquisition pour le château de Bourg-Charente, qu'il est en train de restaurer sous la savante direction de notre confrère, M. Rullier. Une autre pièce présente un singulier phénomène de transmission de la parole. Ce téléphone, bien antérieur à celui d'Edison, a soulevé l'étonnement général. L'église est située à l'extrémité du bourg. Là encore, les pierres auraient bien dû parler pour compléter les multiples et précieuses indications si obligeamment exposées par M. le curé. Nous arrivons à Bassac pour y admirer l'église, la perle de la contrée. A l'exemple de ses confrères, M. le curé de céans n'a pas ménagé ses gracieux offices. A Jarnac, un excellent dîner a été couronné par la dégustation d'une fine champagne des plus justement appréciées, dont s'était muni un toujours très aimable confrère. M. Delamain s'était offert de nous montrer les résultats de ses fouilles. Tous nous étions bientôt éblouis par les merveilles qu'il a eu la chance de découvrir. C'était le bouquet, et la belle excursion de 1895 ne pouvait être mieux clôturée. »

AVIS ET NOUVELLES

Par décision du ministre de l'instruction publique du 6 juin, une subvention de 500 francs a été accordée à la Société pour la publication du 1^{er} volume des registres de l'échevinage de Saint-Jean d'Angély, xiv^e siècle.

LE COMBAT DE MONTANDRE (1402)

L'inauguration de la plaque commémorative du combat de 1402, pour laquelle la société des *Archives historiques de Saintonge et d'Aunis* a fait une souscription, aura lieu à Montandre le dimanche 21 juillet prochain.

La municipalité de Montandre a tenu à donner un certain éclat à la fête et des préparatifs sont faits par les habitants pour bien recevoir ceux qui y viendront assister. Voici le programme sommaire :

A l'arrivée des deux trains de Bordeaux et de Saintes, 9 h. 42, le bureau et les membres de la société seront reçus à la gare par la municipalité.

A 1 heure, séance publique sous les halles ; discours, conférence, lectures ; à 3 heures, visite au château ; à 5 heures, banquet dont la souscription est de cinq francs ; à 8 h. 1/2, retraite aux flambeaux ; feu d'artifice, illuminations du château et de la ville.

MM. les membres de la société, munis de leur insigne, sont priés d'assister à la fête. Il ne sera pas fait d'autre invitation. Ceux qui voudront prendre part au banquet doivent se faire inscrire avant le 10 juillet au secrétariat de la mairie de Montandre ou chez le président de la société des Archives, à Saintes.

LE MONUMENT DE CHAMPLAIN ET LES FÊTES DE SAINTES

Nous avons reçu de M. Eutrope Dionne, bibliothécaire de la législature de la province de Québec et membre du comité du monument de Champlain, une pancarte, vrai chef-d'œuvre de calligraphie. En voici le texte :

« Proposé par N. E. Dionne et Son Honneur le maire de Québec ; secondé par l'honorable M. Joly de Lotbinière et l'honorable M. Rémillard, que :

1° Les membres du comité du monument Champlain ont accueilli avec la plus vive gratitude les généreuses souscriptions des citoyens de Saintes et de la Saintonge ;

2° Les membres dudit comité ont été flattés de l'accueil sympathique que ces différents corps publics ont donné à leur appel pour les aider à ériger, sur le vieux rocher de Québec, un monument qui devra perpétuer à travers les âges le nom et la gloire de l'illustre Champlain, fondateur de Québec et père de la Nouvelle-France ;

3° Les membres dudit comité s'empressent d'offrir à chacun de ces corps publics leurs remerciements les plus sincères pour cet acte de confraternité qui, tout en honorant les compatriotes de Champlain, resserrera davantage les liens d'amitié qui existaient déjà depuis 1871 entre les Saintongeais et les Canadiens ;

4° Les membres dudit comité offrent d'une manière spéciale leurs remerciements à M. Louis Audiat, président de la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, l'habile

organisateur des fêtes qui ont eu lieu à Saintes au commencement de juillet 1893, et dont le profit a été consacré à l'œuvre du monument. Les Canadiens n'oublieront jamais tous les sacrifices qu'il s'est imposés, non plus que la campagne qu'il a si habilement conduite pour la réussite de son entreprise ;

5° Les membres du comité ne sauraient oublier d'offrir l'expression de leur reconnaissance à M. le comte Lemerancier, maire de Saintes et député de la Charente-Inférieure, pour la généreuse hospitalité offerte, avec tant de bonne grâce et de courtoisie, à l'honorable M. Hector Fabre, commissaire du Canada à Paris.

N. E. DIONNE, *secrétaire C. M. C.* — A. CHAUVEAU, *président C. M. C.*

Québec, mai 1895. »

La ville et l'académie de La Rochelle ont reçu un remerciement équivalent.

Notre confrère, M. Edmond Maguier, a obtenu au concours de l'académie des sciences, belles lettres et arts de Tarn-et-Garonne, une première médaille d'argent pour sa poésie : *La bataille de Taillebourg*.

Dans une vente qui a eu lieu récemment à Berlin, un *Paysage* de Fromentin a été vendu 2.944 francs.

L'état vient d'acheter une toile d'un jeune artiste rochelais, M. Chevalier, *Vue d'automne du port de La Rochelle*, qui a été très remarquée à l'exposition du Champ de mars.

Il a fait don au musée de La Rochelle d'une marine de Backuizen et d'un paysage hollandais d'Adam Pynacker, daté de 1621.

Le 12 mai, à Cognac, on a inauguré, dans les jardins de l'asile des vieillards, le buste d'Elisée Mousnier, fondateur de l'établissement. M. Brisson, maire de Cognac, a prononcé l'éloge de Mousnier et raconté sa vie. (Voir l'*Ere nouvelle* du 16). Le buste, en marbre, œuvre de M. Verlet, artiste d'Angoulême, a été fort admiré.

On lit dans le compte rendu de la séance du 9 janvier dernier de la société archéologique de la Charente :

« Renouvelant une proposition faite par lui, et acceptée en principe, au sujet de l'érection d'un buste à l'abbé Michon dans notre musée, M. Emile Biais demande qu'il soit pris des mesures en vue de son exécution. M. le président répond que le conservateur lui paraît désigné d'avance pour étudier la ques-

tion ; en conséquence, il prie M. Biais de bien vouloir faire connaître, dans une séance ultérieure, les voies et moyens qui lui sembleront les plus propres pour atteindre le résultat cherché. »

On annonce comme devant paraître bientôt une biographie complète du général marquis William de Bremond d'Ars, sénateur de la Charente, décédé à Saint-Brice le 23 janvier 1894. (Voir xiv, 107).

Le 1^{er} mai a paru à La Rochelle, rue Chef-de-Ville, 8, à l'imprimerie Dubois, le journal mensuel *La Résistance*, qui porte cette devise : *Exsurge, Christe; adjura nos.*

Le 12 mai a paru à Matha, imprimé à Saintes par M. Robert, le premier numéro de « *L'Eglantier*, journal artistique et littéraire du dimanche ». Prix : 5 francs par an ; 10 centimes le numéro. « Rédacteur en chef, G. Nisus. On demande des collaborateurs. »

Notre confrère, M. le docteur Fabre, correspondant national de l'académie de médecine, publie à Commentry (Allier) *Le Centre médical et pharmaceutique*, journal mensuel, organe officiel de la société des sciences médicales de Gannat, dont le premier numéro, grand in-8°, 20 pages, a paru le 1^{er} juin. Prix : 6 francs par an.

Le samedi 11 juin, a paru à La Rochelle, rue des Saintes-Claire, 29, et rue Pas du Minage, 3, le premier numéro d'un journal d'annonces hebdomadaire, *Les petites Affiches charentaises et vendéennes*, imprimé par M. Noël Texier. Prix : 2 fr. par an.

On lit dans la *Revue du monde latin* de mai 1895 : « *Souto lou castanié*, par A. de Gagnaud (Léon de Berluc-Pérussis), est une exquise traduction en vers provençaux des jolies stances françaises dédiées par M. Louis Audiat à M. Tamizey de Larroque, le savant vulgarisateur de Peiresc. Ajoutons que ces stances provençales ont inspiré à M. le conseiller Granier, d'Aix, un délicieux morceau de musique. »

M. Maulde de La Clavière a achevé, pour la société de l'histoire de France, le 4^e et dernier volume des *Chroniques de Louis XII*, par Jean d'Auton. Il est précédé d'une notice biographique sur l'écrivain que l'éditeur finit par reconnaître Saintongeais, ce qui n'est pas douteux d'après tout ce que l'on

sait de la famille d'Auton. Nous publierons prochainement *La baronnie d'Auton en Saintonge (1147-1789)*, mémoire fait sur des documents authentiques par le regretté Denys d'Aussy.

Dans les *Mémoires* (année 1893) de la société d'histoire et d'archéologie... de Beaune, M. Victor Affre étudie *Le beffroi communal* de Beaune, à propos de sa restauration, à laquelle l'état et la ville contribuent chacun pour 15,000 francs. Ces sortes de monuments sont assez rares en France. On connaît celui de Saint-Jean d'Angély ; celui de Saintes, moins important, à son intérêt. Quand sera-t-il dégagé de cet échafaudage qui l'obstrue et le cache à moitié ?

On a lu dans le dernier numéro de la *Revue* le très amusant article, *Un dîner d'apparat à Saintes au XVIII^e siècle*, où il est question de La Chalotais. La *Revue historique de l'ouest*, mai 1895, a découvert un rejeton de cette famille qu'on croyait complètement éteinte. Il appartenait aux Caradeuc de La Chalotais par Jean-François de Caradeuc, oncle du célèbre procureur général. L'aîné de ses fils, Jacques-François, né en 1712, émigra à Saint-Domingue où il épousa Amable Simon, dont vinrent : 1^o Ursule de Caradeuc, marquise de La Toison-Rochelblanche, qui a eu douze enfants ; 2^o Jean-Baptiste, qui épousa en 1785, à Paris, une des filles de sa sœur. Ce dernier se fixa dans la Caroline du sud et y mourut en 1810. Son petit-fils, James-Achille de Caradeuc, né en 1816 à Charlestown (États-Unis), acheva ses études en France et revint en Amérique en 1839, y mena une vie très active. Il est mort le 15 janvier dernier, laissant d'Elisabeth de La Torre, mariée en 1840, un fils, Saint-Julien-Raoul de Caradeuc, qui a deux fils et une fille, Pauline, mère de six enfants.

En même temps que s'achève la série des illustrations du département des Deux-Sèvres dans les *Paysages et monuments du Poitou*, et que celles de la Vendée touchent à sa fin ; que, d'autre part, les livraisons 28 et suivantes sont consacrées à l'arrondissement de Saint-Malo dans les *Paysages et monuments de la Bretagne*, l'infatigable éditeur, M. Jules Robuchon, livre à l'admiration des amateurs une splendide médaille qu'il vient d'exécuter pour honorer les travaux de gravure de l'éminent aquafortiste M. Octave de Rochebrune. Le prix de souscription est de 35 francs. Il n'en sera fondu que 25 exemplaires en bronze, et la moitié est déjà souscrite.

Le vieux refrain chanté par les soldats de Louis XIII :
Nous aurons La Rochelle.....

cité dans le dernier numéro de la *Revue*, me rappelle celui-ci que j'ai entendu chanter, en Saintonge, il y a quelques années, par un tout jeune enfant, et qui date certainement des guerres de la fronde :

Henri quatre
Est monté sur sa baraque ;
La baraque a défoncé ;
Henri quat' s'est ramassé.

Cela n'a sans doute jamais eu le sens commun, mais c'est encore assez drôle d'allure, ce qui en a fait le succès populaire.

MARCEL PELLISSON.

Le ministre de l'instruction publique vient de publier la liste des membres titulaires, honoraires et non résidants du comité des travaux historiques et scientifiques, des correspondants du ministère, parmi lesquels nous trouvons pour la Charente : MM. Paul de Fleury et Emile de Montégut ; pour la Charente-Inférieure : MM. Audiat, Musset et L. de Richemond ; enfin, la liste des sociétés savantes des départements : *Charente* : société d'agriculture et société archéologique, à Angoulême ; l'archéologie cognacaise, à Cognac ; *Charente-Inférieure* : académie des belles lettres, sociétés d'agriculture, des amis des arts, d'horticulture, de géographie, littéraire, de médecine, des sciences naturelles, commission de météorologie, à La Rochelle ; société de géographie, à Rochefort ; académie des muses santones, à Royan ; sociétés des archives, des amis des arts, de médecine vétérinaire, et commission des arts, à Saintes. Il y aurait des remarques à faire sur cette nomenclature et notamment à se demander si telle société existe autre part que là.

Le seul département qui continue à n'avoir aucune société savante est l'Indre, encore que la *Revue du centre* (17^e année, 1895 ; Châteauroux, A. Majesté) s'intitule « organe de la société académique du Centre ».

L'association française pour l'avancement des sciences tiendra son 24^e congrès à Bordeaux, du 4 au 9 août. Ceux des membres de la société qui y désirent prendre part sont invités à envoyer le plus tôt possible leur adhésion à M. Gariel, secrétaire du conseil, 28, rue Serpente, à Paris.

Le 29 mai, a eu lieu au palais de justice de La Rochelle, la vente des propriétés de M^{me} la princesse de Beauvau-Craon. Le domaine de Benon, château et forêt, a été adjugé pour 950,500 francs à M. Castillon du Perron, négociant à Cognac. Le 6 mai, il y a eu surenchère de M. Henri Durand, expert à Paris, ce qui porte la nouvelle mise à prix à 1,108,917 fr.

LE DUCHÉ D'ESTISSAC. — Dans le *Bulletin de la société historique et archéologique du Périgord* (1895, p. 107, procès verbal de la séance de mars), notre confrère M. de Saint-Saud explique pour quelle raison la terre de Villemaur en Champagne unie à celle de Saint-Liebhault (c'est actuellement un canton de l'Aube) a été débaptisée et érigée en « duché héréditaire » sous le nom d'*Estissac* au mois d'août 1758 en faveur de Louis-Armand de La Rochefoucauld. En effet, sa femme, Marie de La Rochefoucauld, était l'héritière des seigneurs d'Estissac, en Périgord, qui avaient laissé à leurs descendants les Madaillan, éteints ensuite chez les La Rochefoucauld, l'obligation de conserver le nom d'Estissac. La meilleure façon de se conformer à ce vœu était d'obtenir l'érection d'un duché sous le nom d'Estissac. Aussi a-t-on peine à comprendre la double erreur commise par le continuateur du père Anselme, Potier de Courcy (ix, p. 362), qui dit que la seigneurie d'Estissac est en Aunis, et qu'apportée en 1587 par Claude d'Estissac (une Madaillan) à F. de La Rochefoucauld, ce fut elle qu'on érigea en duché l'an 1758.

A TRAVERS LES REVUES

La *Mode* de Saintes du 15 mai publie une causerie, *La Saint-Eutrope*, où sont racontées quelques particularités concernant le culte du saint à Saintes et dans le reste de la France, et aussi la foire à laquelle le pèlerinage a donné lieu.

Le *Bulletin religieux du diocèse de La Rochelle et Saintes*, du 4 mai 1895, reproduit, d'après la *Semaine religieuse du diocèse de Moulins*, du 9 février, à l'occasion de la fête de saint Eutrope (30 avril), un article de M. Louis Audiat, *Saint Eutrope dans la cathédrale de Moulins*.

Le même, numéro du 1^{er} juin, dans un article, *Nos croisés. Le pape Urbain II à Saintes*, cite les croisés de la région, puis des extraits des *Pèlerinages en terre sainte*, de M. Audiat, et de la *Dépêche du Puy-de-Dôme*, 23 mai, sur le séjour d'Urbain II en Saintonge. La *Croix de Saintonge* du 9 a reproduit l'extrait relatif à la présence d'Urbain II en Saintonge.

L'*Écho charentais* a entrepris l'histoire des soixante rues de Barbezieux. La plupart ont des noms insignifiants : place et rue du champ de foire, rue de l'abattoir, rues de Bordeaux, d'Angoulême, de Blanzac.

Quelques unes rappellent, comme c'est l'ordinaire ailleurs, les enseignes d'auberges : rue de la Boule d'or ; d'autres, quelques circonstances : Basses doutes, Chemin noir [du cimetière], rue Froide, Orgueilleuse, etc. Il y a des noms récents : Gambetta, Chanzy, Sadi Carnot. Pourquoi ne donnerait-on pas à celles qui

sont insignifiantes les noms des citoyens marquants de Barbezieux ? Il y a rue Elie Vinet, rue La Rochefoucauld. Il devrait y avoir une rue du général Pailhou, une des rares illustrations de Barbezieux. « Les hommes qui, par leurs services ou leur mérite, ont su s'élever au-dessus de la moyenne, sont rares dans notre pays ; et ce serait une gloire de les honorer, de les mettre en relief, de les recommander à l'attention de leurs compatriotes, ne fût-ce qu'en mettant leur nom sur une plaque au coin d'une rue. » Ce n'est que lorsqu'on n'a aucun concitoyen à honorer qu'on a recours aux célébrités exotiques.

Le *Barbezilien*, numéro du 27 juin, a commencé par les saints Ausone, Germer, Cybard et Sauve, la série des *Hommes célèbres du département de la Charente*.

La société de géographie de Rochefort, dans son numéro trimestriel (janvier-mars 1895), a publié une note sur la société d'agriculture, belles lettres, sciences et arts de Rochefort, fusionnée avec la société de géographie ; quelques pages sur le sculpteur Bourguignon et son groupe en pierre de Saint-Vaise. l'Océan et la Charente (1757), qui orne la fontaine de la place Colbert ; autre note sur divers noms de rues de Rochefort, etc. ; conférence faite par M. le docteur Chassaing sur le combat (23 août 1884) contre la flotte chinoise, le bombardement de Fou-Tchéou par l'amiral Courbet ; et la conférence de M. le marquis de Chasseloup-Laubat sur l'exposition universelle de Chicago.

LES CHAILLÉ, DE LA TREMBLADE. — Nous avons parlé, xv, 90, du médecin Pierre Chaillé, de La Tremblade, d'après une note du *Bulletin du protestantisme*. Le même, périodique, revient sur ce sujet dans la livraison de juin, et cette fois avec de nombreux documents, qui confirment ou rectifient les détails donnés. La famille est originaire du Poitou. A l'époque de la révocation, il y avait à Chaillevette et à La Tremblade trois frères Chaillé (Voir *Archives*, t. xiii, 269, 308, 331) dont parle l'abbé Louis-Géraud — et non *Giraud* — de Cordemoy. L'un fut emprisonné à Loches, comme on l'a vu, recouvra sa liberté et passa en Angleterre, émigra en Amérique, s'établit dans le Maryland en 1710, dont son fils, Pierre Chaillé, est sénateur en 1770. Pendant les guerres de l'indépendance, ce Pierre Chaillé fut colonel (1776) et joua un certain rôle. Il eut douze enfants dont une fille se maria à Lewis Long et eut trois enfants ; Littleton, l'aîné, épousa Anne-Michel Costen, dont vinrent huit enfants ; le puîné est le colonel Ch. Chaillé-Long, qui s'est distingué, il y a vingt ans, comme chef d'état-major du célèbre Gordon-Pacha et comme explorateur de l'Afrique centrale pour le compte de l'Egypte.

Les prêtres déportés à Bilbao en 1792. — Sous ce titre, notre confrère M. Emile Maufras publie, dans la *Revue catholique de Bordeaux* du 10 juin, la « liste de MM. les ecclésiastiques embarqués sur le navire la *Favorite-Nanny*, de Dublin, capitaine Conderson, parti de Bordeaux le 9 septembre 1792 et arrivé le 20 à Bilbao ». Nous en extrayons les noms des ecclésiastiques du diocèse de Saintes, au nombre de 23. Les mots entre [] sont ajoutés au texte original :

[Marcus], curé d'Angeac (Champagne), 79 ans ; [Joseph] Châteauneuf [chanceladais], curé de Saint-Quantin [de Ransanne], 60 ans ; Vinconneau, curé de Salles, 59 ans ; Gilbert, ancien curé de Lignière, 58 ans ; Demanes, curé de Bonneuil, 56 ans ; [François] Dabescat, curé de Montandre, 55 ans ; Chauvin, curé de Bréville, 54 ans ; [Louis-Charles] Bruneau, curé-archiprêtre de Plassac, 48 ans ; [René-Joseph] Roy, curé de Segonzac, 45 ans ; [François] Cotut, curé de Sainte-Sévère, 44 ans ; [Daniel-Mathieu] Pelletreau, curé de Coyvert, 42 ans ; [Paul-Simon] Gay, curé de Saint-Bric en Charente, 40 ans ; [Jean-Baptiste] Quineman, curé de Richemont, 35 ans ; Lacuquerin, curé de Lignière, 35 ans ; Guillemeteau frères, vicaires : l'un de Jonzac, 42 ans ; l'autre de Gemozac, 38 ans, et le dernier de Rioux, 37 ans ; Vielte, vicaire de Cognac, 40 ans ; Gaudin, vicaire de Saint-Georges d'Oleron, 37 ans ; Marchal, chanoine de Saintes, 49 ans ; Pineau, cordelier, 43 ans ; [Il y a un Jean-Louis Pineau, chanceladais, qui fut aussi déporté à Bilbao] ; Bigot, chanceladais, 28 ans ; [Est-ce Jean-Baptiste Bigot, ci-devant curé de Thezac, condamné à la détention par le tribunal révolutionnaire de Rochefort le 17 nivôse an II ?] ; Collet, lazariste missionnaire [de la communauté de Saintes], 36 ans ; [Un Collet, né en 1736, fut nommé en 1803 curé de Mazeray].

La liste contient encore 32 ecclésiastiques du diocèse de Bordeaux, 4 de Poitiers, quelques autres de Limoges, Agen, Sarlat, Lavaur, Nantes, Périgueux ; « Bontout, prieur de Saint-Etienne d'Angoulême, du diocèse d'Angoulême, 34 ans », et « Bonneau, curé de Bouet, du diocèse de La Rochelle, 34 ans ».

ORIGINE DES CARPES. — On a écrit que « la carpe ne fut introduite en France que sous le règne de François I^{er} ». En tous cas elle était connue en Aunis dès la fin du xv^e siècle. Du Cange, dans son *Glossaire*, aux mots *carpa*, *carpina* ; Littré, dans son *Dictionnaire*, prouvent, dit *L'Intermédiaire des chercheurs*, n^o du 20 juin, sous la signature « Georges M. », que, dès 1307-1323, 1386, 1448, etc., on mangeait de la carpe, on nourrissait la carpe dans des viviers. « Dans les années 1497 et 1498, le comte de Benon en Aunis, qui était alors un La Trémoille, faisait aménager un étang qu'il possédait près de son château de Benon, et pour empoissonner cet étang, achetait, une fois, 1.350 carpeaux pour le prix de 23 livres 12 sols 6 deniers, et une autre

fois un millier de carpeaux. Ces poissons avaient un pied de long et plus ; le vendeur était un sieur Pierre Bion, poissonnier du lieu de Mauzé en Poitou, qui avait en outre reçu 8 livres tournois pour le transport des carpeaux. Pour qu'une pareille livraison eût lieu, il fallait que la carpe fût un poisson commun, au ^{xiv}^e siècle, dans les marais du Poitou. »

—
Le *Correspondant* du 25 juin a commencé la publication d'un mémoire de notre confrère, M. Pierre de Croze, *Un duel politique pendant la révolution. Castries et Lameth*. Lameth avait été élevé en Saintonge chez un curé.

—
Lire dans la *Revue des questions historiques*, n° de juillet, *Un faux en gentilhommerie. Le dernier marquis de Montandré*, par M. Louis Audiat.

—
La *Revue d'Auvergne* de janvier-février 1895 publie une biographie avec portrait d'Antoine-Jean-Baptiste-Robert Auget de Montyon, né à Paris le 23 décembre 1733, décédé le 29 novembre 1820, intendant d'Auvergne en 1768, de La Rochelle en 1773, qui légua près de sept millions aux hospices, aux académies, etc.

—
M. Ch. Demay, dans le *Bulletin de la société des sciences historiques de l'Yonne* (1894, 48^e vol., p. 153), étudie la *Juridiction consulaire d'Auxerre* (1564-1790) et constate que l'hôtel des juges-consuls et les listes imprimées existent encore. Il en est de même à Saintes. Quelques unes de ces listes même sont imprimées sur soie par le typographe Toussaint, consul. L'hôtel de la juridiction consulaire se voit dans la rue Saint-Maur avec une inscription en l'honneur de Louis XVI, *virtutis remuneratori*, 1779. Il nous manque l'histoire du tribunal de la bourse.

—
La *Revue des autographes* de juin annonce : 1° Sous le n° 276, au prix de 15 francs, une pièce sur vélin, in-8° oblong, datée de Saintes, le samedi après la Saint-Michel 1330, de Guy de Parthenay, dit l'Archevêque, seigneur de Soubise, fils de Guillaume de Parthenay et de Jeanne de Montfort, époux de Guyonne de Laval, dont la sœur était femme de Guillaume de Felton. Il prit part aux expéditions de Jean II, alors duc de Normandie, sur la frontière de Guyenne (siège d'Aiguillon, bataille de Taillebourg), et dut être tué à la bataille de Poitiers (1356). Quittance donnée à Guichard de Montigny, chevalier du roi de France Philippe VI de Valois et sénéchal de Saintonge, de 50 livres tournois « en prest sus les gages de nous et de nostre compagnie, estans à Xaintes en garnison pour l'aide et besoing du roy nostre sire et pour la conservation du pais ».

2° Sous le n° 285, au prix de 8 francs, une pièce sur vélin, 1 p. in-4° obl., datée de Cognac, 1^{er} janvier 1380 (1381). « Envoi par les maréchaux de France, au trésorier des guerres, de la revue

de Moreau Potin, écuyer, de deux chevaliers bacheliers et de huit écuyers de sa chambre, reçue à Cognac le premier janvier 1380 (1381); il servira en Saintonge et en Angoumois, sous les ordres de Louis de Sancerre, maréchal de France. »

3^e N^o 297, pour 80 francs, 38 lettres signées de Balthazar Phélypeaux, marquis de Châteauneuf (célèbre homme d'état, mort en 1700), à Jean-Baptiste Le Comte, seigneur de La Tresne, premier président au parlement de Bordeaux (1671-1697); « importante correspondance politique dont voici une analyse sommaire : *Fontainebleau, 16 octobre 1695*. « Dans le ressort du parlement de Bordeaux, les parties « se purgent » parfois par serment, en présence du corps de Nostre Seigneur; « auquel effet les curez des paroisses, où se doivent faire lesdits serments, tirent le saint ciboire du tabernacle après qu'on a sonné la cloche, pour avertir le peuple, et là, un officier de justice présent, on le fait prêter aux personnes à qui il a été ordonné de le faire, mettant les mains sur les évangiles ou sur le *Te igitur*; et comme il peut arriver du scandale, les parties s'échauffant les unes les autres et se disant des injures, lorsqu'une nie et que l'autre voudrait qu'elle avouast, et que d'ailleurs ce sont quelquefois des nouveaux convertis dont la foy n'est pas unie ou qui n'en ont point du tout », Louis XIV désire la suppression de cette formalité religieuse. — *Versailles, 22 février 1696*. « Au sujet de quelques mariages de nouveaux convertis qui se sont faits dans une église, près de Nérac (Lot-et-Garonne), par un prestre aposté. » — *Versailles, 28 juin 1696*. « Relative à la condamnation aux galères pour un temps (à temps), rendue contre des prestres qui avoient marié des nouveaux convertis sans observer les formes, avec suppositions de noms. » La sentence doit être exécutée.

Le *Bulletin d'autographes* de M. Etienne Charavay (juin 1895) indique : 1^o N^o 37.880, une lettre de Joseph-Ignace Guillotin, député de Paris à l'assemblée constituante, datée de Paris, 30 décembre 1792. Prix : 15 francs. Il donne quittance au doyen de la faculté de médecine de Paris de la somme de 561 francs, montant de ses déboursés pour le procès que le citoyen Røederer a intenté pour faire payer patente aux médecins de la faculté de Paris; 2^o N^o 37.453, une lettre de Louis-Philippe de Rigaud, comte de Vaudreuil, célèbre marin, le héros du fameux combat livré aux Anglais le 25 octobre 1747, lieutenant général, né à Québec. Il écrit à son fils, célèbre marin et constituant (Tours, 17 juin 1761), qu'il a appris que le chevalier de Sainte-Croix a été forcé de se rendre. La flotte anglaise ira probablement à La Rochelle. On mande de Dunkerque que le roi a convenu avec les Anglais de faire démolir les fortifications de cette ville, si Bellisle nous est rendu. « Nos affaires vont bien mal. Si la paix se fait, elle sera bien honteuse pour la France. »

A ajouter à la galerie des Chavignaud, P. Cadiot, Labostrie. Jonain et autres poètes excentriques présentés dans le dernier numéro de la *Revue*, l'auteur de l'ouvrage, *Les départements mis en vers*, par Malte Blond, et illustrés par M. G. Dupuis (Paris, Ollendorf, 1895). Le *Journal de Rouen* du 20 mai, sous la rubrique *Au jour le jour*, en rendait compte ainsi (sans citer le nom de l'auteur) : « Ce fantaisiste a eu l'originale inspiration de faire tenir dans un alexandrin, au moyen de calembourgs et d'à peu près, et en l'accompagnant d'illustrations, le nom du département et celui du chef-lieu. »

Parmi les exemples les plus drôles il faut citer celui qui a rapport à la Charente :

« Un Anglais s'apprête à dévorer plusieurs petits cochons que Nass' red' din à qui ils appartiennent voit fuir avec douleur :

« *PAUVRE SHAH ! RENDS TES PORCS QUE L'ANGLAIS EN GOULE AIME.* »
Atroce !...

En voici d'autres : « Un bohème pontifie dans une brasserie et s'écrie : « *L'ART, Y AI-JE clamé, repose sur la Foi.* »

Une danseuse fait des pointes : « *Le TULLE est un tissu qui vous rend le CORPS AISE.* »

Hernani se roule dans les convulsions de l'agonie, tandis que dona Sol est étendue sur un lit où elle sommeille : *DORS, DONA Sol, tandis qu'Hernani PÉRIT, GUEUX.* »

M. PELLISSON.

Dans la *Vendée patriote*, M. Chassin constate que « le tribunal révolutionnaire de Rochefort jugea 191 prévenus, en condamna 52 à mort, 19 aux fers, 35 à la détention, 6 à la déportation, 17 à l'amende et en acquitta 62. On ne saurait que déplorer la condamnation de Gustave Dechézeaux, paisiblement retiré à l'île de Ré après sa démission du 11 août 1793, coupable uniquement d'une courageuse adhésion à la protestation des Girondins contre le coup d'état du 31 mai. On peut plaindre le vice-amiral, comte de Grimouard, destitué à son retour de Saint-Domingue le 30 novembre et réputé complice de l'émigration qui avait fait passer les plus brillants officiers au service de l'« éternelle ennemie ». M. Chassin a dû faire effort — et on doit lui en savoir gré — pour « déplorer » et « plaindre » le sort de deux des plus illustres victimes de Lequinio et Laignelot. Mais les autres, et ils sont nombreux ? Elie Arnaud, régisseur de La Perrière ; André Aunis, cultivateur ; Jean Breslay et Louis Guérit, lieutenants de vaisseau sur l'*Apollon* ; Etienne Varenne, enseigne sur l'*Apollon* ; Jacques Campet, enseigne de vaisseau ; Jean Chambaudi, enseigne ; Joseph Crassous, lieutenant de vaisseau ; Alexandre Courault, élève des constructeurs ; Pierre Chancelle, aide des constructeurs ; Pierre-Gustave Périer, lieutenant de vaisseau commandant la gabare le *Plurier* ; Michel Mage, enseigne de vaisseau sur le *Généreux* ; Pierre Tuollais, commis aux vivres ; les deux frères François et Pierre-

Ignace Méthé de Fonrémis, et ces pauvres diables de matelots de l'*Apollon* étaient-ils moins dignes de compassion ? Serait-ce trop demander à l'auteur que de flétrir les crimes dont s'est rendu coupable le tribunal révolutionnaire de Rochefort ?

CONFÉRENCES : A Rochefort, le 20 mai, par M. Laumonnier, professeur de rhétorique au lycée, *Leconte de Lisle* ; le 17 juin, par M. Couilliaux, juge de paix d'Aigrefeuille, *L'écriture appliquée à l'éducation*.

EXCURSIONS : La société des *Archives* a fait son excursion annuelle le 18 mai à Châteauneuf, Bouteville, Saint-Même, Bassac. Nous en publierons le compte rendu dans le prochain numéro. La commission des arts a fait la sienne le 30 à Saujon, Toulon, Pirelonge, Saint-Romain, Sablonceaux, Sainte-Gemme.

PROGRAMME DU 34^e CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES

Le ministre de l'instruction publique, des beaux arts et des cultes a publié le programme du 34^e congrès des sociétés savantes, dont l'ouverture aura lieu le mardi 7 avril 1896. Un grand nombre de problèmes qui figuraient au programme de 1895 sont maintenus pour 1896. Quelques uns d'entre eux peuvent donner encore de précieuses contributions à la science. Le ministre rappelle que les sociétés savantes sont invitées à participer à la rédaction du programme et à préparer des questions qui seront soumises au comité en vue du congrès de 1897, au plus tard, le 30 mars prochain. Toute communication historique, philologique ou archéologique, dont le manuscrit in extenso n'aurait pas été envoyé au ministère revêtu du visa du président de la société avant le 15 janvier 1896, sera refusée.

Nous donnons seulement les numéros des questions qui figurent déjà au programme de 1895. (Voir *Revue*, xv, 259).

Section d'histoire et de philologie. — 1, 2 (3 de 1895) ; — 3^e indiquer les archives particulières renfermant des correspondances ou des documents relatifs à l'histoire politique, administrative, diplomatique ou militaire de la France ; 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 ; — 11^e indiquer comment les nouvelles politiques et autres de la France et de l'étranger se répandaient dans les différentes parties du royaume, du xv^e au xvii^e siècle ; — 12^e (11 de 1895) ; — 13^e rechercher, d'après un ou plusieurs exemples particuliers, comment furent organisées et comment fonctionnèrent les assemblées municipales établies conformément à l'édit de juin 1787 ; — 14^e (12 de 1895), 15^e (13 de 1895), 16^e (14 de 1895), 17^e (15 ancien).

Section d'archéologie. — 1, 2, 3, 4, 5 ; — 6^e signaler les monuments ou objets antiques conservés dans les musées de province et qui sont d'origine étrangère à la région où ces musées se trouvent ; — 7^e (6 ancien) signaler les actes notariés du xiv^e au xv^e siècle contenant des renseignements sur la biographie des

artistes, et particulièrement les marchés relatifs aux peintures, sculptures et autres œuvres d'art commandées soit par des particuliers, soit par des municipalités ou des communautés ; — 8° (7 ancien) dresser la liste, avec plans et dessins à l'appui, des édifices chrétiens et des monuments sculptés d'une province ou d'un département réputés antérieurs à l'an 1000 ; — 9° (8 ancien) étudier les caractères qui distinguent les diverses écoles d'architecture religieuse à l'époque romane, en s'attachant à mettre en relief les éléments constitutifs des monuments (plans, voûtes, etc.) ; — 10° (9 ancien) rechercher, dans chaque département ou arrondissement, les monuments de l'architecture militaire en France aux diverses époques du moyen âge ; signaler les documents historiques qui peuvent servir à en déterminer la date ; — 11° (10 ancien) signaler, dans chaque région de la France, les centres de fabrication de l'orfèvrerie pendant le moyen âge ; indiquer les caractères et tout spécialement les marques et poinçons qui permettent d'en distinguer les produits ; — 12° (11) rechercher dans les monuments figurés de l'antiquité ou du moyen âge les représentations d'instruments de métier ; — 13° (12) rechercher les centres de fabrication de la céramique dans la Gaule antique ; signaler les endroits où cette industrie s'est perpétuée depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ; — 14° rechercher les centres de fabrication de la céramique, soit punique, soit romaine, dans l'Afrique ancienne ; — 15° (13), 16° (14) ; — 17° signaler, dans chaque arrondissement ou chaque ville de France, les monnaies gauloises qu'on y recueille dispersées isolément sur le sol, ou que les travaux agricoles ou autres mettent au jour.

Section des sciences économiques et sociales : Progrès de la distinction des pouvoirs, depuis le xvi^e siècle jusqu'en 1789 ; sort des biens communaux depuis 1789 ; organisation et mouvement des finances dans une commune rurale, soit sous l'ancien régime, soit de 1789 jusqu'à nos jours ; fonctionnement d'une municipalité cantonale sous le régime de la constitution de l'an III ; organisation et vie des familles rurales, dans un ou plusieurs villages de la France, au xviii^e siècle et de nos jours ; rôle et influence des écoles centrales sous la révolution, soit dans une étude d'ensemble, soit d'après un exemple particulier ; histoire d'un lycée ou d'un collège communal ; retracer, au point de vue économique et juridique, l'histoire d'une exploitation minière dans l'ancienne France ; commerce des métaux précieux à une époque précise ou dans une région déterminée de la France avant 1789, etc. ; — *Section des sciences* : Etude d'un district géologique restreint, d'un gisement fossilifère ; des minéraux que l'on rencontre dans une région déterminée ; des tourbières d'une région particulière ; des gisements de phosphates d'une région française ; des eaux souterraines et des sources ; des modes d'épuration des eaux industrielles, etc. ; — *de géographie historique et descriptive* : Signaler les documents géographiques manuscrits les plus intéressants ; les procédés employés par les anciens géographes ; les cartes locales

anciennes, manuscrites et imprimées ; cartes de diocèses, de provinces, plans de villes ; les limites des différents pays (Brie, Beauce, Morvan, Sologne, etc.), d'après les usages locaux, le langage et l'opinion traditionnelle des habitants ; les limites d'une ou de plusieurs anciennes provinces françaises en 1789 ; de l'habitat actuel en France, dans les temps primitifs ; biographies des anciens voyageurs et géographes français, etc.

Nous communiquerons le programme entier à ceux de nos confrères qui nous en feront la demande.

LE CINQUANTENAIRE DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DU LIMOUSIN

Quatre jours de fête, quatre jours fort agréablement passés. Les étrangers, invités et délégués, se sont vite trouvés en famille, grâce à l'amabilité des commissaires qui se multipliaient ; ils étaient littéralement aux petits soins pour eux, veillant à tout, s'occupant des moindres détails. Faut-il nommer MM. Nivet-Fontaubert, Marbouty, Ducourtieux, Louis Boudery, Fages, Lachenaud, Geay ! Nul ne s'étonnera si je donne une mention spéciale à M. Louis Guibert, qui, en sa qualité de secrétaire général, avait la charge de l'organisation générale. Actif, vaillant, aimable, il avait l'œil à tout et a su faire ponctuellement exécuter un programme fort bien conçu. Pas un accroç ; c'est un fait rare en semblable rencontre. La fête a pleinement réussi.

Nous n'entreprendrons pas un compte rendu ; il sera fait et bien fait. Un volume se prépare, qui contiendra tout : récit, discours, lectures, excursions, banquets et toasts. Rapportons-nous à M. Guibert, et notons simplement les faits.

Le 15 juin, le congrès s'ouvre par un discours du préfet de la Haute-Vienne qui préside la séance, assisté de M. Chenieux, maire de Limoges, et par une allocution de M. le chanoine Arbellot, président de la société, qui remercie les membres et délégués des sociétés savantes, et notamment les cinq présidents assis au bureau : le comte de Marsy, président de la société française d'archéologie ; M. le colonel Babinet, président de la société des antiquaires de l'ouest ; M. de Roumejoux, président de la société archéologique du Périgord ; Emile Fage, président de la société des lettres, sciences et arts de Tulle ; Ernest Rupin, président de la société scientifique et historique de Brives ; Louis Audiat, président de la société des *Archives*.

Étaient présents ou ont pris part au congrès, entre autres : MM. Emile Travers, trésorier de la société française d'archéologie ; Bélisaire Ledain, de Poitiers ; le comte de Saint-Saud, du Périgord ; Léon Dumuys, d'Orléans ; le baron et la baronne de Bonneault d'Houet ; le marquis et la marquise Régis de L'Estourbeillon ; Adolphe Francart et Joseph Hubert, de Mons, que nous avons vus à Saintes au congrès de 1894, etc.

M. Hervy, vice-président de la société archéologique, annonce

que la société a décidé de témoigner sa reconnaissante sympathie aux deux seuls survivants des membres fondateurs, MM. Arbellot et Nivet-Fontaubert ; il leur remet deux médailles frappées spécialement à leur intention. M. le comte de Marsy, au nom de la société française d'archéologie, s'associe à la célébration des noces d'or de la société historique et archéologique du Limousin, dont il rappelle le passé de travail et de dévouement ; puis, aux applaudissements de toute la salle, il annonce que la société française a attribué à M. le chanoine Arbellot une grande médaille de vermeil, la plus haute récompense dont elle dispose.

M. Camille Jouhanneau lit son rapport sur les travaux collectifs de la société et les travaux particuliers de ses membres insérés dans les 51 volumes qui forment aujourd'hui la collection de son bulletin, et M. Camille Leymarie, une étude sur la sculpture à Limoges au xvi^e siècle.

A la séance du 16, lecture de travaux très importants : *Influence du granit sur l'architecture limousine*, de M. Jules de Verneilh, lu et très bien par M. le marquis de Fayolle ; M. Louis Guibert, *Le consulat du château de Limoges au moyen âge* ; M. Louis Bourdery, *Léonard Limosin et son œuvre* ; M. Alfred Leroux, *La civilisation du Limousin au moyen âge*.

Les excursions ont été charmantes, sites ravissants, calèches et landaus très confortables : Salignac à 11 kilomètres, église romane à coupoles, chaise émaillée du xii^e siècle, boîte reliquaire de saint Théau (xv^e siècle), fort semblable à celui de saint Eutrope à Saintes (xix^e siècle), comme lui contenant le crâne du saint ; à 6 kilomètres de là, Chalucet, splendides ruines d'un double château ; excursion à Saint-Junien, ancienne collégiale (xi^e, xii^e et xiii^e siècles) ; tombeau de saint Junien, dalle funéraire en bronze de Martial Formier, abbé de Saint-Jean d'Angély (1513) ; visite à une mégisserie, un atelier de ganterie, papeterie, atelier d'émailleur, M. Louis Bourdery, un véritable artiste ; fabriques de porcelaine ; aux musées (peinture, sculpture, céramique, émaux) ; au cercle de l'Union, somptueux et artistique ; aux monuments : hôtel de ville, cathédrale (xiii^e siècle), au portail et au jubé du xvi^e, clocher du xii^e, crypte du xi^e bénite par le pape Urbain qui consacra un autel dans celle de Saint-Eutrope ; aux autres églises, aux vieux ponts ; à l'exposition du livre limousin, missel de 1505 de Jean Berton, missel de Saintes, reproductions héliographiques ; impressions des Garnier, Barbou, Chapoulaud, puis des portraits, des thèses historiées, des impressions sur soie, vitrines fort bien organisées par M. Ducourtieux, le successeur des Barbou et des Garnier, et par M. Lachenaud ; et toujours d'actifs cicérones ne ménageant pas leurs explications, prêts à toute question, sachant tout. Le président de la société des *Archives* s'est fait l'interprète de tous en remerciant, à la fin de la dernière séance, les membres de la société de Limoges d'avoir ainsi ouvert largement leurs musées, leurs collections privées et publiques,

leurs travaux, leurs pensées et surtout leur cœur. « Dans une humoristique improvisation, dit le *Courrier du centre* du 18, M. Audiat remercie la société archéologique de l'accueil si cordial qu'elle a fait à ses hôtes. » Au banquet, dont M. Texier, architecte, avait dessiné le menu, onze toasts spirituels et charmants. Et, pendant ces jours là, la foule courait au concours hippique et à la bataille des fleurs ; c'était aussi la foire.

La société de l'histoire du protestantisme qui avait, en 1893, tenu une session à Saintes et à Royan (Voir *Revue*, t. xiii, en a tenu une les 18-19 juin à La Rochelle, le 20 à Saint-Martin de Ré. Ouverture de la session au temple : prière et chant de psaumes : allocution de M. Read : *Rapport* sur les travaux de la société par le président, M. le baron de Schickler : *Les anciens lieux de culte des réformés de La Rochelle*, par M. Louis de Richemond, que la société, à cause de sa collaboration depuis 1859, nomme membre non résidant du comité : *La nouvelle Rochelle*, par M. Bonnet-Maury, professeur à la faculté de théologie protestante de Paris : *Les Rochelais d'autrefois devant le tribunal impartial de l'histoire*, par M. N. Weiss, dont la *Charente-Inférieure* du 22 donne un résumé. Marie Gaborite, suppliciée en 1534, n'est plus la première victime ; Guillaume Joubert, fils de l'avocat du roi à La Rochelle, fut étranglé à Paris le 17 février 1526 ; et l'orateur en cite un certain nombre. Voir aussi le *Courrier de La Rochelle* du 23.

• ERRATA. Tome xv du *Bulletin*, page 93, article *Pauléon*, 1^{re} ligne, lire : Le 16 janvier ; Julie de Crès était fille d'Antoine-Louis-Auguste de Crès de Vervant et de l'Angle, et de M^{lle} de Ponthieu, et nièce de la marquise de Saint-Hermine : page 99, ligne 6^e : le comte d'Hanaches, tué en Vendée, était Ernest : 10^e ligne, lire *Ruyneau* de Saint-Georges : page 100, 2^e § : Jean Pascaud, président au présidial de La Rochelle, époux de Sara Picassary, acheta Pauléon à la duchesse de Rohan, dont la mère, Catherine de Parthenay, était une Bouchard ; 3^e §, 6^e ligne : Jeanne-Angélique Pascaud de Pauléon était fille de Jean et de sa seconde femme, Thérèse Potard de La Ruelle, en la vicomté de Gisors, où la famille Potard fut anoblie par Henri II pour services militaires dans l'artillerie : ligne 17^e : Angélique de Bremond eut 4 enfants, mais tous décédés avant leur père.

A la note de la page 99, il faut corriger l'assertion d'Arcère qui fait de Pascaud un « gentilhomme de Niort ». Les Pascaud ont toujours été désignés comme seigneurs de Villars en la baronnie de Verteuil. Une autre erreur d'Arcère, c'est d'avoir cru qu'Antoine Pascaud, négociant, délégué de la chambre de commerce de La Rochelle, était de la famille des Pascaud de Pauléon. Il y eut seulement une alliance entre les deux familles par le mariage d'une fille de cet Antoine, Anne-Marie, avec Jean-

Charles, marquis de Pauléon, qui, veuf avec une fille morte jeune, épousa Jeanne-Henriette Cochon.

* *

— « Je respecte la ponctuation de l'auteur. » Cela est signé : LOUIS AUDIAT, à la page 115 du dernier numéro de la *Revue-Bulletin* (mai 1895). On aurait bien dû, par application de ce principe, ne pas agrémenter de virgules le A LOVIS AVDIAT de M. de La Morinerie. Il n'y en a pas dans le titre original de sa plaquette. Sur le titre publié dans la *Bibliographie*, à la page 213 du même numéro, après LOVIS AVDIAT, on met entre virgules les mots : *antiquaire très savant*. C'est fort bien ; mais alors il aurait fallu mettre un pareil signe de ponctuation après les mots : *très malin et très redoutable*. Ici, l'absence de la virgule érige notre président en *très redoutable démolisseur du capitolé*. C'est comme savant qu'il est malin et redoutable ! La drôle de chose que produit une virgule en plus ou en moins !

* *

— Page 159, 4^e §. A la suite de l'article sur Rodolphe-Delan-ge-Henri Meyer, né à La Rochelle, non le 16 décembre, mais le 3 novembre 1841, bachelier ès lettres et bachelier ès sciences, puis bachelier, licencié, docteur en théologie, il faut indiquer la liste de ses ouvrages. Outre *Le christianisme du Christ* (1883), on lui doit : *Les discours du 1^{er} évangile sont-ils des discours historiques de Jésus ? Le Christ des évangiles*, étude religieuse traduite en anglais ; *De la place et du rôle de l'apologétique dans la théologie protestante : L'application de la loi du 28 mars 1882 et les minorités religieuses : La nouvelle loi sur l'instruction primaire et les cultes non catholiques* ; nombreuses études philosophiques et religieuses dans *Le christianisme au XIX^e siècle*, la *Revue chrétienne*, la *Revue de théologie*, etc.

ACTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

La société des *Archives* a deux nouvelles pertes à déplorer.

I. — Le 7 mai 1895, est décédé à Rochefort, âgé de 62 ans, Jacques-Jules de Saint-Martin, banquier, ancien juge au tribunal de commerce, ancien adjoint au maire de Rochefort, né dans cette ville le 14 mai 1832, cinquième enfant de Jacques-Louis de Saint-Martin, lieutenant de vaisseau en retraite, chef de sa famille, et de Suzanne-Lucie Boullard, morte le 27 octobre 1844. Il était neveu de Josué-Auguste-Bienvenu de Saint-Martin, *, capitaine de cavalerie en retraite, décédé à Saintes le 1^{er} janvier 1880, né en 1796 aux Eglises d'Argenteuil, de Louis-Pierre de Saint-Martin, seigneur de Fragne, de Belair, et de Marie de Laporte-aux-Loups. (Voir, pour les Saint-Martin, seigneurs des

Granges d'Aumagne, La Cabourne, etc., t. ix, p. 72, et M. de La Morinerie, p. 214). Les *Tablettes* du 9 mai ont ainsi annoncé sa mort : « Nous avons le profond regret d'enregistrer la mort, à l'âge de 62 ans, d'un de nos plus fidèles amis, M. Jules de Saint-Martin, qui a succombé à une douloureuse maladie, dont les soins les plus dévoués ne purent prévenir les terribles effets. Cette mort met en deuil de vieilles familles de Rochefort qu'entoure la plus haute considération et auxquelles ne manqueront pas, en cette douloureuse circonstance, les sympathies de nos concitoyens. »

II. — Le 5 juin est décédé, en son château de Crazannes, canton de Saint-Porchaire, arrondissement de Saintes, à l'âge de 61 ans, Marie-Gabriel-Denys Joly d'Aussy, vice-président de la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, ancien receveur de l'enregistrement, ancien juge de paix, ancien conseiller général.

Issu d'une vieille famille saintongeaise qui a formé plusieurs branches : Joly de Sainte-Eugène, Joly de Chadignac, Joly d'Aussy (1), il était petit-fils de César-Jean Joly d'Aussy, écuyer, seigneur de Nantillé, de Pellouaille et de Ternant, commissaire provincial des guerres de la généralité de La Rochelle, en résidence à Saint-Jean d'Angély. (2)

Il naquit à Pellouaille, commune de Saint-Jean d'Angély, le 8 janvier 1834, d'Alexandre-Guillaume-Hippolyte, chevalier

(1) Lettres confirmatives de noblesse données par le roi à Versailles (mars 1686) pour Charles Joly de Chadignac, capitaine d'une compagnie au régiment de Piémont, fils de Charles Joly, en considération de ses services et de ceux de son oncle, Théophile Joly du Piblard, capitaine de grenadiers au régiment de Bourbonnais. Armes : *D'azur au chevron d'or, accompagné de trois trèfles d'argent, 2 et 1*. Couronne de comte; tenants, deux sauvages armés de massue.

Jean Joly, écuyer, sieur de Chadignac, demeurant au logis noble de Chadignac, est fondé de procuration (Prouteau, notaire) le 13 février 1713, par Judith André, veuve de Charles Joly, écuyer, sieur d'Esneau. — La même année (23 février), Judith-Marie Joly est dite veuve de Charles d'Aunis, écuyer, sieur du Vignaud.

(2) César-Jean Joly d'Aussy, né à Niort, le 22 décembre 1751, de Jean-Baptiste et de Jeanne-Esther de Campet de Saujon d'Estrée, cadet dans le régiment de Conti, gendarme de la garde du roi, commissaire des guerres en 1780, chevalier de Saint-Louis en 1790, mis en retrait d'emploi en 1792, membre du conseil général sous l'empire et président du collège électoral de l'arrondissement de Saint-Jean d'Angély, mort au château de Pellouaille le 8 mai 1825, laissant de Marie-Madeleine-Julie du Bois de Landes, qu'il avait épousée à Saint-Jean d'Angély le 10 juillet 1787 : 1^o Alexandre-Guillaume-Hippolyte, né le 6 janvier 1790; 2^o Alix, née le 10 février 1793, morte le 21 février 1825; 3^o Amélie-Julie-Esther, née le 29 avril 1796, décédée le 5 août 1866. Il est l'auteur d'un projet de transport rapide des huîtres de Marennes à Paris. (Voir *Archives*, vii, 336). Sa biographie, inédite, a été écrite par son petit-fils.

Jean-Baptiste Joly d'Aussy, marié, le 30 juin 1719, à Niort, à Jeanne-Esther de Campet de Saujon d'Estrée, décédée à Pellouaille le 1^{er} septembre 1801, était né à Soissons, en 1693, de Nicolas Joly et de Françoise Bourse, et décédé à Niort, le 11 mars 1772.

d'Aussy, membre correspondant de l'institut historique de France (1), et de Marie-Catherine-Louise-Adélaïde du Tertre de Kerstrat, mariée le 8 janvier 1828, morte à Saint-Jean d'Angély le 16 octobre 1875. En 1845, il entra au collège universitaire de Saint-Jean d'Angély, sous le principal Prosper Duché. Bachelier ès lettres à Poitiers le 20 avril 1854, il commença ses études de droit, tout en préparant ses examens de surnuméraire dans l'administration de l'enregistrement. Il fut nommé receveur en septembre 1859 et le fut successivement à Cassagnes-Bégonhès (Aveyron), à Châteauneuf-La-Forêt (Haute-Vienne) en décembre 1861, à Soubize le 6 octobre 1863, à Coulonges-sur-l'Autise en septembre 1864. En 1863, le 19 mai, il épousa, à Crazannes, Marie-Louise-Elisabeth Oudet, fille du baron Oudet, juge de paix de Saint-Porchaire, conseiller général, homme universellement respecté, petite-fille du colonel Jacques-Joseph Oudet, dont il a raconté la vie dans une de ces notices comme il les savait faire, courtes et substantielles, *Le colonel Oudet, 1792-1809* (Voir *Bulletin*, ix, 176). De cette union sont nés deux fils qui suivent, dans des carrières différentes, *ense et verbo*, les nobles traditions des ancêtres : 1° le 8 novembre 1864, Marie-Eliacin-Gabriel-Denys, avocat à Saint-Jean d'Angély, marié, le 8 avril 1891, à Germaine Verrier (Voir xi, 254), qui a une fille, Marie-Amélie-Françoise-Denise, née le 29 juin 1892 ; 2° le 23 avril 1871, Armand, élève de Saint-Cyr, lieutenant au 114^e régiment d'infanterie, à Saint-Maixent.

Son beau-père étant mort le 6 septembre 1866, d'Aussy donna sa démission et s'établit au château de Crazannes. Il fut à sa place nommé juge de paix du canton de Saint-Porchaire en octobre de la même année. Il lui succéda aussi comme conseiller général au mois d'août 1867, élu à 600 voix de majorité. Réélu en 1871 contre Paul Bethmont, il prit bien vite une place prépondérante dans l'assemblée départementale, grâce à son activité, à

(1) Né à Pellouaille, près de Saint-Jean d'Angély, le 6 janvier 1790, auditeur au conseil d'état et sous-préfet de La Rochelle sous Napoléon I^{er}, auteur de divers ouvrages : *Résumé impartial de l'histoire de Napoléon* (Saintes, 1851, in-8°, 188 pages) ; *Quelques faits historiques de l'arrondissement de Jonzac* (Jonzac, imp. Lagier, 1855, in-8°, 20 pages) ; *Chroniques saintongeaises et aunisiennes* (Saintes, Pathouot, 1857, in-8°, 662 pages) ; *Fables de Phèdre*, traduites en vers (Saint-Jean d'Angély, imp. de Jules Saudau, 1858, in-8°, 108 pages). Il a laissé : 1° Alexandre, directeur des contributions indirectes en retraite à Draguignan ; 2° Alexandre-Guillaume-Hippolyte, né à Pellouaille en 1829, maire de Courcelles, décédé à La Folatière en 1893, laissant de Louise de Meschinot une fille, Marie-Louise, mariée en 1884 à Auguste Leroux de Bretagne (Voir *Bulletin*, xii, 158) ; 3° Denys ; 4° Marie-Gabriel-Hippolyte-Xavier-Alfred, né à Pellouaille le 18 avril 1838, marié le 22 octobre 1867 avec Marie-Appoline-Adèle Nicollas-Pastureau, dont : A. une fille, Jeanne-Marie-Gabrielle-Alice, née le 8 octobre 1869, mariée le 13 octobre 1890 à Félix-Hippolyte-Amédée Larade, dont 3 enfants : a. Marie-Félix-Hippolyte-Amédée, né le 29 août 1891 ; b. Marie-Gabriel-André, né le 7 novembre 1892 ; c. Jeanne-Marie-Yvonne, née le 24 juin 1894 ; et B. un fils, Marie-Gabriel-Hippolyte-Xavier-Alfred, né le 22 septembre 1873.

son intelligence, à sa connaissance des affaires et aussi à son affabilité. Membre de la commission départementale de 1874 à 1880, il fut aussi secrétaire du conseil de 1877 à 1880, et ses comptes rendus étaient tels que des départements voisins on lui demandait des conseils sur la rédaction des procès verbaux et des rapports. Réélu en 1877 sans concurrent, il n'échoua que de quelques dizaines de voix au scrutin de ballottage de 1883, contre M. le docteur Gilbert. M. Ossian Pic disait de lui en 1879 dans *Les petites gazettes de l'Echo rochelais. Les quarante conseillers généraux de la Charente-Inférieure*, page 4: «... M. d'Aussy est grand, bien fait de sa personne, et sa belle physionomie est éclairée par un sourire spirituel et bienveillant. Esprit cultivé et curieux, il partage ses travaux entre l'étude de l'économie politique, qui est, par excellence, la science du présent, et l'étude des parchemins, des chroniques, des mémoires, éléments de contrôle nécessaires à la connaissance du passé. Ancien juge de paix du canton qu'il représente, M. d'Aussy connaît à peu près tous ses électeurs, et il sait par cœur les plus minimes affaires de chacune de ses communes... »

Il fut nommé maire de Crazannes le 10 décembre 1874 par le préfet, M. de Blignières, et exerça jusqu'au 8 octobre 1876. Il y créa une société de secours mutuels, le cercle de l'Union, dont il fut nommé président le 9 juillet 1876. Le cercle de l'Union, dissous le 21 octobre 1881, fut remplacé par une délégation cantonale des hospitaliers-sauveteurs bretons dont il a été le président depuis le 14 mai 1882. Il fut membre de la chambre consultative d'agriculture de Saintes le 2 décembre 1873. Il était aussi président du conseil de fabrique. A ses efforts, joints à ceux de la famille Oudet, est due la construction de l'élégante église de Crazannes qui fut bénite le 19 mai 1874 par l'évêque de La Rochelle, Léon Thomas (1).

En 1871, aux élections générales, quoique ayant refusé toute candidature à cause de la maladie de sa femme, il fut cependant porté sur une liste à son insu et obtint près de 25.000 voix. En 1881, il se présenta à la députation dans la première circonscription de Saintes (deux cantons de Saintes : cantons de Burie et de Saint-Porchaire) ; il n'échoua que de quelques centaines de voix, 6.015 contre 6.662 à son ancien condisciple, M. Bisseuil.

(1) Voir à ce sujet Crazannes. *Souvenir du 19 mai 1874.*

.....
Et des fonts où l'enfant trouve vie et lumière,
De l'autel où viendront s'unir les fiancés,
Des dalles où seront mis vos chers trépassés,
De la lampe où toujours veille une âme en prière ;
Des vitraux, de la nef, des murs, de chaque pierre
Sort une grande voix qui vous crie avec nous :
« Cette église, œuvre d'art, dont Crazanne est si fière,
Elle est à vous ! »
Elle est à vous.

Juge de paix de 1866 à 1870, il fut, comme « incapable et dangereux », révoqué par le gouvernement de la défense nationale, à la demande du préfet de la Charente-Inférieure, Frédéric Mestreau, et remplacé par un ancien sous-officier, alors greffier au tribunal de Saintes, Leuzon.

Ce qui lui valut cette disgrâce, ce fut d'avoir rédigé et signé une protestation contre la dissolution des conseils généraux, que reproduisirent l'*Union de Paris*, l'*Union de l'ouest*, le *Progrès de la Charente-Inférieure*. « Dangereux et incapable », les deux qualificatifs ne vont guère ensemble ; mais appliqués à d'Aussy ils font sourire. Un de ses plus actifs adversaires, un de ceux qui l'avaient le plus activement combattu, M. Tapernoux, ancien rédacteur de l'*Indépendant*, lui rendait plus de justice lorsqu'il disait dans *La Charente-Inférieure* du 9 juin : « On n'a pas oublié les batailles de tout genre que notre parti eut à livrer, quelle belle victoire il remporta ! Il nous plaît de constater que M. Denys d'Aussy fut, durant toute cette campagne électorale si ardente, un adversaire loyal et courtois. Chacun, d'ailleurs, rend justice aux mérites et aux qualités qui distinguèrent cet homme de bien dont le décès fait naître, même chez plus d'un de ses adversaires politiques, des sentiments de regrets auxquels nous nous associons de tout cœur. »

Les *Tablettes des deux Charentes* du 8 juin, en annonçant sa mort, disaient : « M. Denys d'Aussy ne fut pas seulement un des plus dévoués défenseurs de la cause conservatrice ; aimable érudit et écrivain de talent, il a enrichi de maint travail remarquable la société des *Archives historiques de Saintonge et d'Aunis*, dont il était vice-président. De ce côté, il avait d'ailleurs de qui tenir : car son père, M. Joly d'Aussy, auditeur au conseil d'état de l'empire, a laissé des publications estimées sur plusieurs villes et monuments de la Saintonge. »

En effet, d'Aussy, comme son père, était poète et historien. Il s'est exercé un peu dans tous les genres, vers et prose. Il a composé même des pièces de théâtre : *Les plumes du paon* et *Champlain à Brouage*, saynètes restées inédites. Il a écrit des *Principes d'économie politique* sous forme de « lettres à un instituteur » (manuscrit) ; une *Lettre au [journal Le] Cognac sur le commerce des eaux-de-vie (Le Cognac, 1866)* ; *La loi de décentralisation départementale* (1871), extraite à 50 exemplaires du journal *la Charente-Inférieure* ; *De l'instruction gratuite et obligatoire*, tiré du *Progrès* (1869) ; *La voirie départementale* dans les *Tablettes des deux Charentes* (1872) ; dans le *Progrès* (1871), *Féodalité et démocratie : La politique au village* (1880) ; 21 février 1894, *Séance de la société des Archives à Cognac*.

Mais c'est l'histoire surtout, l'histoire locale, qui fut l'objet de ses études, et c'est, on peut le dire ici sans forfanterie, c'est la société des *Archives* qui révéla à d'Aussy ses véritables aptitudes. Jusqu'à la création de la société il n'avait traité aucun sujet historique, on vient de le voir. A partir de 1874, il ne fait que de l'histoire, et les succès qu'il obtint d'abord ne firent

que l'encourager. Voici la liste complète de ses publications :

Dans les *Archives historiques de Saintonge* (1874), t. I, p. 309-313, *Pièces relatives au siège de Saint-Jean d'Angély en 1621*; p. 389, *Baillette de Hugues de Guynesault, abbé de Notre-Dame de Fontdouce*; t. VI, p. 463, *Déclaration du décès de Delhoumeau*; p. 336, *Lettre de Richier sur le transport des huîtres de Marennes*; VIII, 265, *Armand Maichin*; XI, p. 127, *Dénombrement du fief de La Rue-Franche, à Saint-Jean d'Angély*; 115-122, *Dénombrement du fief du Cluzeau*; 61, *Hommage de Tonnay-Boutonne*; XIII, 17, *Faye*; 335, *Crazannes*; XIV, XVII, XVIII, *Histoire de La Rochelle*, par Amos Barbot; XV, 287, *Dénombrement de Tonnay-Boutonne*; XVI, 224, *Matha, Moruac, Royan et Arvert*; XIX, 333, *La tour de Brone*; XXI, *Jonzac*, avec M. l'abbé Bertrand de Cugnac; XVIII, 451. *Acte capitulaire des ursulines de Saint-Jean*; XXIV, *Registres de l'échérinage de Saint-Jean d'Angély* (XIV^e siècle).

Dans le *Bulletin-Revue de la Saintonge*, t. I^{er}, 409, *Inventaire de Puyrigaud*; II, 305, *Crazannes*; 193, *Inventaire des archives de Crazannes*; III, 17, *Charles de Concis de Burie*; 72, *François de La Rochefoucauld*; V, 41, *Histoire de la réformation à Bordeaux*; 131 et 304, *Conférences de Saint-Brice*; 349, *Histoire de Blaye* (comptes rendus); 376, *Les impôts du clergé et de la noblesse avant 1789*; VI, 365, *Rondeau*; 374, *L'apostasie des bénédictins de Saint-Jean d'Angély*; VII, 51, *Chronique du parlement de Bordeaux*; 64, *Rôles gascons* (comptes rendus); 222, *Excursion dans l'arrondissement de Cognac*; 364, *La commune de Royan au XIII^e siècle*; VIII, 23, *L'anneau d'or de C. Macer*; 120, *Un mouchoir anti-jésuitique*; 278, *Archives du Poitou au XVIII^e siècle*; 150, *Le commerce rochelais*; 257, *Excursion à Lonzac*; 280 et XIII, 22, *François de Lanoue*; VIII, 467, *Jacques Estourneau*; IX, 68, *La Vendée angevine*; 197, *La Saintonge et les seigneurs de Plassac*; 321, *Henri de Rohan et les protestants*; 393, *Anne de Montmorency* (comptes rendus); 259, *Soldats d'autrefois*; 359, *Notice sur J. Lair*; 288, *Lettres du cardinal Mazarin*; X, 329, *Campagnes de Du Guesclin en Saintonge*; 44, *Thèse de M. Boutinet*; 348, *Philippe V et la cour de France* (comptes rendus); 248, *Excursion à Marennes*; 8, *Notice sur Queux de Saint-Hilaire*; XI, 82, *Allocution*; 119, *L'imprimerie à Maillé*; 72 et 138, *Authon Barberousse*; 130, *Ronce-les-bains*; 192, *Jacques Ballonseau*; 240, *Excursion à La Couronne*; XII, 186, *Une crypte à Saint-Jean d'Angély*; 242, *Excursion à l'île d'Oleron*; 262, *Philippe-Auguste en Saintonge*; 418, *Les Grouchy en Saintonge*; 322, *Inauguration du monument de saint Louis à Taillebourg*; IX, 45, 400 et XII, 369, *Catalogue des actes de François I^{er}* (analyse); XIII, 22, *Lanoue*; 291, *Les fêtes de Samuel Champlain*; 272, *Billaud-Varenne*; 470, *La Chalotais*; 472, *Les La Charlonnie*; XIV, 4, *Le combat des trente en Saintonge*; 30, *La première édition du Grand routier de la mer*; 59, *Le cardinal de Richelieu*; 60, *Des ori-*

gines du caoutchouc ; 204, *Summa juris civilis d'Armand Maichin* ; 217, 354, *La Saintonge pendant la guerre de cent ans* ; 224, *Le chevalier de Boufflers* ; 319, *Mémoires du comte de Ségur* ; xv, 184, *Un dîner d'apparat au siècle dernier* ; 265, *Le martyr de Mornac en 1685*.

Il a aussi écrit pour la *Revue d'Aquitaine* (1876), *De l'origine des rôles d'Oleron* ; pour la *Revue poitevine et saintongeaise*, t. II, p. 177, *Un seigneur de Lonzac. G. de Genouillac* ; 315, *Un voyage à Paris, il y a 150 ans* ; t. III, p. 97, *Blanchard du Cluzeau* ; p. 230, *Notes extraites d'un vieux registre* ; dans *L'Echo rochelais* du 6 février 1888, *Le pasteur Odet de Nort* ; dans la *Chronique charentaise* (2^e année, n^o 27), *Une sentence de la sénéchaussée au XIV^e siècle* ; dans l'*Union conservatrice*, de Saint-Jean d'Angély (1887), *Saint-Jean d'Angély au XVII^e siècle*, qui comprend : *Une promenade en 1615 : l'administration municipale de 1621 à 1693* (in-8^o, 32 pages) ; (1888), *Notes historiques sur Saint-Jean d'Angély*, savoir : *Les origines de la ville : le monastère des Ursulines ; les fiefs de Bessé et de la Rue-Franche* (in-8^o, imp. Robert, 40 pages) ; en 1892, *Varaize et Une cause célèbre au XVI^e siècle* (Charlotte de La Trémoille, princesse de Condé) ; dans le *Recueil de la commission des arts*, IX, 180, *Excursion à Taillebourg, Crazannes et Fenioux* ; dans la *Revue historique de l'ouest* (1895), *Campagnes des Anglais dans les provinces de l'ouest, 1345-1355* ; dans la *Revue de la révolution* (1889), *Le colonel Oudet* ; (1888), *Elisée Lousstalot* ; dans la *Revue des questions historiques*, t. XXXII, 96 (1882), *Henri de Rohan* ; 615, *La dernière comtesse de Soissons* ; XXXV, 235, *Un plan de religion civile en 1797* ; XXXVIII, 192, *Le caractère de Coligny* ; XL, 591, *La faction du Cœur narré à La Rochelle* ; 1887, XLI, 517, *Les lois révolutionnaires et le revenu foncier* ; XLII, 397, *François de Lanoue et ses dernières campagnes* ; XLIX, 573, *L'assassin du prince de Condé à Jarnac* ; 1895, janvier, *Un politicien au XVI^e siècle*, *Guy Chabot de Jarnac*.

Quelques unes seulement de ces études ont été tirées à part et à 50 exemplaires : *La loi de décentralisation* ; *De l'instruction gratuite* ; *Les rôles d'Oleron* ; *Armand Maichin* ; *Crazannes* (25 exemplaires) ; *Blanchard du Cluzeau* (25 exemplaires) ; *Notes sur Saint-Jean d'Angély et Saint-Jean d'Angély au XVII^e siècle* ; *Mattha, Mornac* ; *La politique au village* ; *Histoire de La Rochelle* (25) ; *Oudet* ; *Du Guesclin* ; *Saint-Hilaire* (25) ; *La tour de Broue* ; *Varaize* (in-8^o, 27 pages) ; *François de Lanoue* (in-8^o, 15 pages) ; *La Saintonge pendant la guerre de cent ans* (in-8^o, 49 pages) ; *Chabot de Jarnac* ; *Campagnes des Anglais dans l'ouest*.

Il laisse manuscrit, outre ce que nous avons indiqué : *Campagnes de Derby en Aquitaine* (1346) ; *Un mariage sous le directoire* ; *Le dix-huit fructidor* ; *Saint-Hilaire de Villefranche* ; *De l'origine et des modifications du servage* ; *Le château de Landes* ; *La baronnie d'Authon* ; *Rabelais en Saintonge* ; *Le*

bois des héros : Expulsion des Anglais de Saint-Jean d'Angély (1372); *Le vieux Saint-Jean*; *Notes sur C.-J. Joly d'Aussy* (1751-1825); *Biographie de Joseph Lair* : *François de Lanoue*.

L'*Echo rochelais* du 8 avait bien raison de dire : « Avec Denys d'Aussy disparaît l'une des personnalités les plus intelligentes, les plus laborieuses, les plus sympathiques de notre département. Depuis 1877 il s'était écarté de la politique militante pour s'adonner à l'histoire de ce pays, et bientôt son labeur fut énorme. La société des *Archives* perd en lui un de ses plus précieux collaborateurs. Les compagnons de travail, les camarades d'érudition diront avec autorité ce que fut le chercheur, le philosophe, le patriote. Nous savons, nous, ce que fut le conservateur chrétien, et nous saluons en lui la nature la plus loyale, la conscience la plus exquise, le dévouement le plus désintéressé qui se puissent donner en exemple. »

Sa mort, aussi rapide qu'imprévue, a été un deuil public pour Crazannes : on l'a bien vu à ses funérailles, où étaient la population tout entière de la commune et une foule accourue des communes voisines. Beaucoup ont voulu l'accompagner jusqu'au cimetière de Saint-Jean, faisant son éloge, rappelant des traits de bonté, et répétant : « On va voir ce que la commune a perdu aujourd'hui. »

La *Croix de Saintonge* du 9 constatait que « ses adversaires eux-mêmes rendaient hommage à sa loyauté et à la sincérité de ses opinions politiques, et ses amis admiraient la bienveillante affabilité et la parfaite courtoisie qui le rendaient d'un commerce si agréable. Vice-président de la société des *Archives historiques*, il continuait les traditions de famille, en publiant des travaux d'histoire locale, remarquables par l'étendue de l'érudition, la fermeté du jugement, la sagacité de la critique et l'élégante sobriété d'un véritable style d'historien. »

Nous n'ajouterons rien. A ses obsèques à Crazannes, sur sa tombe à Saint-Jean, cinq orateurs ont loué le cher défunt, l'envisageant chacun d'un côté différent. Leurs discours que nous reproduisons compléteront cette notice.

A l'église le curé, M. l'abbé Naud, a prononcé l'allocution suivante :

« Mes frères, votre assistance émue, nombreuse et recueillie, prouve que vous avez entendu la grande voix de Dieu qui vient de parler à cette paroisse. En venant assister à cette funèbre cérémonie, votre pensée a été de rendre un dernier et public hommage de sympathie et de reconnaissance à l'homme honnête, au voisin serviable, au citoyen utile, au chrétien vaillant que fut, tout à la fois, celui pour lequel nous supplions la miséricorde divine de se montrer clément.

» Cet hommage de considération justement méritée, je me plais à penser que vous lui en aviez donné à lui-même une preuve manifeste. C'était au jour de la fête de la résurrection du Sauveur. Il allait accomplir à la messe paroissiale une de ces pieuses cérémonies à laquelle il était religieusement fidèle tous

les ans, plus par le désir de prêcher le bon exemple en action, que pour la satisfaction bien légitime pourtant de compter ses amis. Il portait déjà en lui la première blessure de la maladie, et sa marche un peu tremblante trahissait ce secret. Tous, alors, vous vous étiez mis à sa suite, oubliant les divergences qui pouvaient vous séparer : car, si les théories divisent, la charité unit ; et vous lui aviez fait un cortège d'honneur qui constituait la plus belle manifestation de sympathie qu'on ait vue dans la paroisse depuis longtemps.

» Peu de jours après, il était de nouveau frappé. Des convictions solidement établies, une foi raisonnée et soumise firent voir, de suite, à ce chrétien modèle, dans les assauts réitérés de la maladie, autant d'avertissements de Dieu. Comme le divin maître au jardin de Gethsémani, il se recueillit en lui-même. Pas une plainte n'effleura ses lèvres, pas un murmure ne s'échappa de son cœur qui pût faire penser à un manque de résignation, ou même à un regret de la vie que l'affection des siens lui rendait pourtant si chère. Il s'humilia sous la main qui le frappait et ne demanda à notre père qui est aux cieux qu'une grâce : celle de voir venir la mort afin de s'y préparer saintement. Telle fut, d'ailleurs, la prière de toute sa vie. « C'est la grâce, m'a-t-il plusieurs fois répété à moi-même, c'est la grâce que je demande tous les jours, dans mes prières, à la très sainte Vierge. »

» Puis, cette inquiétude apaisée par son inébranlable confiance en Dieu, il reprenait son calme et regardait le ciel ! Mes frères, c'est la résignation. On s'en moque parfois comme d'une vertu sans grandeur qui paralyse l'élan du courage et du progrès. Devant les douleurs sans remède qui nous étreignent, devant la mort qui déjà nous effleure de son souffle, c'est une forte et fière vertu qui regarde en face la souffrance sans la braver, mais sans la craindre ; c'est une vertu bienfaisante qui expie nos fautes, nous améliore, nous permet de dominer les événements ; c'est une vertu aimante et douce qui, à travers l'épreuve, aperçoit d'un regard sûr Dieu, le père de tous et l'ami le meilleur.

» Tout à l'heure, en m'inclinant devant ce cercueil, je saluais l'homme honnête, le voisin serviable, le citoyen utile. Ces vertus de la vie privée et de la vie sociale, vous savez mieux que moi comment les a pratiquées celui qui vous quitte, parce que vous en avez été les premiers bénéficiaires.

» Vous qui le connaissiez, qui le fréquentiez, vous savez combien étaient grandes la délicatesse de ses procédés, sa frayeur de causer de la peine à qui que ce soit, sa répugnance à croire le mal possible ! Vous qui avez eu besoin de lui dans vos difficultés intérieures et pour la bonne gestion de vos affaires domestiques, vous savez quelle affabilité il avait dans l'accueil, quelle prudence dans le conseil, et ensuite quel désintéressement !

» Pour sa part, le conseil de fabrique de Crazannes, dont je suis l'interprète en ce moment, regrettera longtemps le prési-

dent érudit et distingué qui, durant vingt-cinq ans, a dirigé ses délibérations ; avec la paroisse tout entière il se souviendra que c'est surtout à son initiative et à ses généreux efforts qu'est due, entre autres mesures heureuses, la construction de cette superbe petite église.

» O mon Dieu, nous vous en supplions, faites miséricorde au chrétien qui vient de paraître devant vous. Détournez vos regards des faiblesses qui ont pu échapper à la nature, et ne considérez que ses bonnes actions. Donnez à ceux qui le pleurent avec tant de regret, de trouver dans leur foi la force de surmonter leur douleur. Que l'espérance de se revoir dans la patrie bienheureuse, là où il n'y a plus de larmes, là où ne gémissent plus les regrets de l'absence, les anime les uns les autres et les soutienne dans l'amertume de l'épreuve !

» Quant à nous, mes frères, souvenons-nous que nous passerons par le même chemin. Je ne sais comment Dieu voudra que la mort se présente à nous. Sera-ce comme un coup de foudre, ou après une longue maladie, après des souffrances qui nous feront regretter le retard de sa visite ? Je ne sais. Mais, qu'importe après tout, bien que chacune de ces suppositions me fasse frémir ! Oui, qu'importe, pourvu que nous soyons prêts ! Ah ! soyons-le toujours, ainsi que le disait notre défunt à l'un de ses enfants chéris, il y a quelques semaines, soyons-le toujours pour l'être ce jour-là ! »

Avant le départ pour Saint-Jean d'Angély où le défunt avait exprimé le désir d'être enterré, M. le docteur Gaillard, de Crazannes, s'est exprimé ainsi :

« Messieurs, devant cette dépouille mortelle qui va nous quitter pour toujours, mon cœur se révolterait si je n'accomplissais pas jusqu'au bout la tâche que m'avaient donnée le devoir professionnel et surtout une amitié constante et jamais démentie, amitié dont M. Denys d'Aussy voulut bien honorer le fils, après l'avoir accordée au père pendant de nombreuses années ; c'est-à-dire que je veux lui apporter ici un dernier hommage, au nom de ses amis de Crazannes, qu'il avait beaucoup aimés et qui certes le lui rendaient bien. Depuis le jour où M. d'Aussy devint leur concitoyen, il les avait conquis de suite par sa bonté, sa douceur et son dévouement ; ce fut là d'ailleurs la vraie marque de son caractère.

» Cependant, s'il avait de véritables amis, il eut aussi des ennemis ; mais son abnégation et son dévouement étaient sans limite : car ils puisaient leur source dans sa grande bonté, aussi ne fit-il jamais aucune distinction entre eux ; et, quand les uns ou les autres avaient recours à ses lumières juridiques ou à son expérience, à tous il rendait service dans la mesure du possible et toujours sans arrière-pensée. Depuis de longues années déjà il vivait dans la retraite ; il le faisait sans amertume et sans un mot de reproche pour ses services méconnus.

» Aujourd'hui, en face de ce cercueil, les ressentiments tom-

beront, il n'y aura plus pour lui que des amis, et l'homme juste, bon et toujours dévoué, restera dans tous les cœurs, j'en ai la certitude.

» Il me reste encore un suprême adieu à lui adresser, c'est au nom de ceux qui étaient doublement ses amis, si je puis m'exprimer ainsi : j'ai nommé les membres de la société des hospitaliers-sauveteurs bretons de Crazannes, société de secours mutuels, dont il fut le promoteur, dont il s'occupa spécialement, et dont il avait toujours été le président depuis sa fondation.

» Il y a douze jours à peine, nous nous réunissions chez M. d'Aussy, à Crazannes, pour nommer un successeur à notre regretté secrétaire-trésorier, enlevé lui aussi subitement à l'affection de tous, et que nous conduisions à sa dernière demeure il y a trois semaines, jour pour jour. Certainement nous ne pouvions prévoir alors que M. d'Aussy nous présidait pour la dernière fois, et que sa main, déjà frappée par la paralysie, allait rendre un dernier service à notre société.

» Il était déjà malade, dis-je, et d'une affection qui ne pardonne jamais ; ses souffrances étaient écrites sur sa figure, mais sa résignation était à la hauteur de son mal. Cependant, entouré, par une épouse et des enfants si dévoués, de soins assidus et incessants et de toutes les heures et de tous les instants, nous pouvions espérer combattre la maladie avec succès et le garder encore quelque temps parmi nous.

» Mais les desseins de Dieu sont impénétrables ! et vendredi dernier il était frappé à nouveau, et cette fois sans appel. Nous n'avions qu'à nous résigner, à suivre son exemple, et pendant cinq longs jours, s'il ne put nous le dire de vive voix, ses yeux, tant qu'ils eurent la force de le faire, nous l'exprimaient clairement.

» Ce fut un coup de foudre ! Et que dirai-je de la douleur de ceux qui l'entouraient ? Je renonce à l'exprimer ; d'ailleurs cette foule qui se presse sur cette place, cette tristesse qui est peinte sur tous les visages témoignent plus éloquemment, que toutes mes paroles ne sauraient le faire, de la perte que nous venons d'éprouver ; et cette preuve d'affection pour celui que nous regrettons, puisse-t-elle apporter un léger adoucissement à l'immense douleur de ceux qui le pleurent ! »

A Saint-Jean, le deuil était conduit par MM. Denys Joly d'Aussy, avocat ; Armand Joly d'Aussy, lieutenant d'infanterie, fils du défunt ; Alfred d'Aussy, ancien notaire, et le baron Oudet, ses frère et beau-frère. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. le baron Eugène Eschasseriaux et Louis Roy de Loulay, anciens députés ; Sebilleau, ancien conseiller général, et Audiat, président de la société des *Archives historiques de Saintonge et d'Aunis*.

On remarquait dans l'assistance : MM. Gabriel Dufaure, député de Saintes ; de Grieu, conseiller général ; d'Ornano, ancien officier

de cavalerie; Hersent, sous-préfet; Mauriac, président du tribunal civil; Audouin-Dubreuil, président du tribunal de commerce; Theulet, procureur de la république; MM. les avocats et les avoués du barreau de Saint-Jean d'Angély, et toutes les notabilités de la ville. Le bureau tout entier de la société des *Archives* était là avec plusieurs membres. Une couronne était portée en son nom près du cercueil.

M. Eschasseriaux a pris la parole en ces termes :

« Messieurs, j'accomplis un douloureux devoir en venant donner à l'homme de bien, si vite enlevé à notre affection, un dernier témoignage d'estime et de sympathie.

L'émotion qui s'est produite parmi ses amis, à la nouvelle de sa mort, a prouvé qu'ils comprenaient toute l'étendue de la perte qu'ils faisaient en lui : ils associaient dans leurs regrets, aux mérites de l'homme privé, le souvenir des services qu'il avait rendus au pays.

D'autres que moi parleront de l'érudit, du charme de ses écrits. Permettez-moi de rappeler, en peu de mots, quel a été l'homme public, au cœur honnête et vaillant.

Au prétoire de la justice de paix de Saint-Porchaire, qu'il occupa au décès de son beau-père, le baron Oudet, les justiciables appréciaient en lui les qualités qui caractérisent le véritable magistrat : le savoir, l'impartialité et l'indépendance.

Au conseil général, où il tint à honneur de continuer les traditions de son distingué beau-père, il apporta à ses collègues le concours de son expérience des affaires et se montra, dans les commissions importantes, comme au bureau, dans ses fonctions de secrétaire, parmi les plus actifs et les plus éclairés.

Il était de ceux qui aspirent à faire prendre au conseil général toute l'initiative que la loi lui attribue dans la direction des affaires du département. Son esprit d'indépendance et son désir d'un contrôle sérieux de nos finances, l'amenaient à souhaiter, pour notre conseil général, un rôle prépondérant et le retour à une ferme attitude vis-à-vis du pouvoir qui avait été, dans le passé, l'honneur de cette assemblée.

Denys d'Aussy était un laborieux, mais il n'était pas l'homme des luttes ardentes et passionnées. Ses habitudes simples et modestes l'éloignaient du bruit que d'autres recherchent. A ses yeux, un mandat électif ne devait sortir que de la libre expression du sentiment public. Aussi, dès qu'il s'aperçut de l'introduction, dans nos mœurs politiques, de pratiques qui répugnaient à sa délicatesse, se retira-t-il, sans regret, de la vie publique.

Les lettres et l'histoire y gagnèrent : car il se livra dans sa retraite à des travaux justement appréciés, qui ont contribué au renom de la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, dont il fut l'un des vice-présidents. Il trouva, dans cette vie nouvelle, des satisfactions et des joies sans amertume.

L'arrondissement de Saintes lui avait dû, en 1877, la création d'une société d'agriculture, dont il présida, pendant plusieurs années, les importantes réunions. Les propriétaires de cet arrondissement n'ont oublié ni les brillants concours qu'il dirigea, ni les judicieuses allocutions par lesquelles il terminait ces solennités agricoles.

L'honnêteté du caractère de Denys d'Aussy et sa droiture lui avaient acquis le respect de ceux qui l'approchaient. On peut dire de lui qu'il a honoré les fonctions qu'il a remplies et qu'il n'en a pas été grandi. Une vie si correcte est un salubre et consolant exemple, au milieu des défaillances du temps présent.

Son souvenir est la meilleure part de l'héritage qu'il laisse à sa famille affligée. Puisse le témoignage public de sympathie, qui est donné à cette heure à sa mémoire, atténuer une douleur que tous partagent du fond du cœur!

Au nom de tes collègues, au nom de tes nombreux amis, je t'adresse, Denys d'Aussy, un suprême adieu! »

M. Louis Roy de Loulay a prononcé ensuite ce discours :

« Messieurs, cette grande affluence dit mieux que toute parole la profonde émotion qu'a provoquée la mort de M. Denys d'Aussy. Rien ne pouvait faire prévoir aussi tôt un pareil malheur. Son âge peu avancé, la force de sa constitution, tout devait faire espérer, à sa famille et à ses concitoyens, de le conserver encore pendant de longues années.

Mais Dieu, dans ses desseins impénétrables, avait marqué l'heure où devait brusquement se terminer une si chère existence, et nous n'avons plus là, devant nous, que, pendant ces derniers instants, les restes mortels de notre pauvre ami. En présence de pareils arrêts il n'y a qu'à s'incliner et à se recueillir en sa douleur, heureux que nous sommes, dans nos convictions de chrétiens, d'avoir la consolation de croire qu'il a déjà reçu la juste récompense de sa belle et digne existence.

M. Denys d'Aussy appartenait à une de ces vieilles familles de notre pays, dont l'histoire n'est que la longue suite des services rendus. Dans notre Saintonge, il existe ainsi un certain nombre de familles, dont les membres de générations en générations se sont dévoués à la défense des intérêts de tous. La famille d'Aussy est de celles-là. Denys d'Aussy avait su continuer cette noble tradition, et de quelle manière!

Il s'était, par son mariage, plus étroitement allié à cette autre famille dont le nom signifie honneur et dévouement, la famille Oudet, et avait succédé, dans le canton de Saint-Porchaire, à son inoubliable beau-père le baron Oudet, d'abord comme juge de paix, ensuite comme conseiller général. Pour tout autre cette succession eût été écrasante, tant était grand le vide laissé par le baron Oudet.

Denys d'Aussy, dans sa modestie, mais avec ce cœur et ce tact que tous vous lui avez connus, s'inspirant naturellement de ce grand exemple par son affection pour son beau-père, sut

faire revivre pour les populations de Saint-Porchaire celui dont elles pleuraient la perte.

Comme il portait bien ce titre de juge de paix ! Il l'eût fait inventer s'il n'avait été donné à cette institution comme une indication de la manière dont cette magistrature doit s'exercer. Comme il savait aller au-devant des conflits d'intérêts ! comme, avec discernement, il savait arranger les affaires litigieuses ! Chacun, en sortant de ses arbitrages, sentait que l'esprit de justice et l'impartialité la plus complète avaient seuls dicté sa décision.

Aussi, les électeurs de Saint-Porchaire voulurent-ils à la fois et le récompenser de son dévouement en l'appelant à les représenter au conseil général, et faire un nouvel appel à son activité en lui confiant la défense des intérêts de leur canton. Il faut avoir siégé avec lui dans l'assemblée départementale pour se rendre un compte exact de la place qu'il y tenait, dans l'accomplissement scrupuleux de son mandat. Dans son étude approfondie des affaires, il ne s'inspirait jamais que du bien qui devait en revenir au pays, sans la moindre préoccupation de savoir si la décision à intervenir pouvait ou non favoriser les uns ou les autres. C'est avec des représentants comme lui qu'un pays voit réellement s'accroître sa prospérité : car, ayant l'esprit aussi ouvert à tous les progrès réalisables qu'éloigné de tout sectarisme, il n'envisageait en chaque chose que la vérité et la justice.

Lorsque les circonstances l'eurent éloigné de la vie publique, ses forces actives ne purent demeurer en repos, et il se livra avec ardeur à ses travaux littéraires et archéologiques. Avec quelle patience il interrogeait les vieilles chartes de notre Saintonge ; avec quel esprit et quelle science il réussissait à évoquer toute l'histoire de notre pays.

Ah ! c'est qu'il l'aimait de tout son grand cœur, notre cher pays, et qu'il mettait un amour filial à faire revivre ce passé tissé de la vie des ancêtres. Aussi, la société des *Archives historiques de Saintonge et d'Aunis* l'avait-elle nommé son vice-président.

Quant à l'homme privé, que pourrais-je en dire que vous ne sachiez déjà, vous qui l'avez connu ? Aussi fidèle dans ses affections que ferme dans ses convictions, il sut, dans les temps difficiles que nous traversons, garder, au milieu d'une aménité charmante et conciliante, l'intégralité de son caractère et de ses amitiés. Ses amis savaient combien ils pouvaient compter sur lui, et cette confiance faisait naître autour de sa personnalité cette atmosphère de dévouement réciproque dans laquelle il a vécu.

Un des grands et beaux côtés de notre pays, et, en particulier, de notre ville de Saint-Jean d'Angély, est cette solidarité qui s'y rencontre toujours pour rendre hommage, au moment suprême, à la mémoire des membres de la grande famille saintongeaise, qui se sont donnés à tous, comme il sut si bien le faire. Aussi suis-je l'interprète de chacun ici en adressant à notre pauvre

ami le dernier adieu, et en lui disant de toute mon âme et avec toute la force de mon affection :

Dors en paix, Denys d'Aussy ! Dors dans cette ville de Saint-Jean d'Angély, si pleine des souvenirs de ta famille ! Dors au milieu de nous qui t'avons tant aimé ; ton exemple restera toujours vivant dans nos cœurs, comme celui d'un homme de bien et d'un patriote. » (1)

A son tour, M. Louis Audiat a dit :

« Messieurs, je manquerais certainement à mon devoir si, malgré ma douleur profonde, je ne venais, au nom de la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, avec cette couronne éphémère, apporter à son vice-président, à un érudit actif, à un confrère aimé, et, oserais-je ajouter, à un ami sincère, l'hommage de notre gratitude, l'expression de nos regrets, l'adieu de nos cœurs. J'aimerais mieux pleurer silencieusement avec vous l'homme si distingué que la mort nous a subitement ravi. Qui eût pu prévoir ce coup terrible ? Denys d'Aussy, dans toute sa vigueur physique, était dans la maturité du talent. Ah ! l'on déplore le trépas prématuré de la jeunesse parce qu'on l'orne de toutes les espérances, on la dore de toutes les illusions ; et les regrets sont plus vifs de tant d'espoirs déçus, de toutes ces promesses irréalisées. D'Aussy, historien, n'avait que vingt-cinq ans, et déjà il n'offrait pas seulement des promesses et des espoirs ; il y avait des certitudes ; les débuts répondaient du succès et les essais de l'œuvre finale.

Fils d'un écrivain dont les ouvrages sont encore consultés, il fit ses études classiques au collège universitaire de Saint-Jean d'Angély. Tout jeune il se lia avec Joseph Lair dont, malgré des divergences, il était au fond resté l'ami ; la presque dernière lettre qu'il avait écrite Lair était adressée à d'Aussy. (2) Après des études de droit à Poitiers, après quelques années d'une vie un peu errante, passées dans l'administration de l'enregistrement,

(1) Les discours de MM. Eschasseriaux et Roy de Loulay ont été publiés dans l'*Union conservatrice* de Saint-Jean d'Angély du 9 juin, reproduits par le *Progrès* du 14 ; la seconde partie de celui de M. Audiat dans l'*Union* du 13, reproduite par l'*Echo rochelais* du 15 et le *Progrès* du 19 ; celui de M. Gailard, dans le *Progrès* du 14 ; celui de M. l'abbé Naud, dans la *Croix de Saintonge* du 30.

Voire aussi, dans le *Moniteur de la Saintonge* du 9, un article nécrologique, reproduit par le *Bulletin religieux* du 16.

(2) Lair avait été élevé aux petits séminaires de Montlieu et de Pons. Il venait de publier *Soldats d'autrefois*. D'Aussy en avait rendu compte dans le *Bulletin*, ix, 259, n° du 1^{er} juillet 1889. Le 3 juillet, il reçut de l'auteur une lettre : « J'avais l'intention de t'envoyer mon petit livre en écrivant à la première page : « Souvenir affectueux. » Je dois y ajouter « reconnaissant », et je le fais de grand cœur : car ton article des *Archives* que j'ai lu ce matin m'a bien touché. Sais-tu que c'est un entretien avec toi remontant peut-être à 25 ans qui m'a donné l'idée de conter ces vieilles histoires ? Nous en causerons quand j'aurai le plaisir de te voir. Je pars mardi ou mercredi pour le Mont-Dore ; mais à la fin du mois, je rentrerai à Chancelé... » (Voir ix, 259). Lair mourut le 25 juillet.

il se trouva, par suite d'une alliance avec une des familles les plus justement estimées de la région, fixé dans le vieux château de Crazannes, où il succédait aux Acarie du Bourdet, aux Durfort de Civrac. En même temps, il était nommé juge de paix du canton de Saint-Porchaire, fonctions qui convenaient merveilleusement à ses connaissances pratiques, à sa science de juriste, à son esprit droit et conciliant. Les suffrages de ses justiciables l'appelèrent dans l'assemblée départementale; il y siégea seize ans, toujours élu malgré l'opposition; il y fit preuve d'ardeur au travail et de capacité. Les procès verbaux qu'il rédigea comme secrétaire et ses anciens collègues sont là pour l'attester. Vous venez d'entendre le témoignage ému de deux hommes distingués qui l'ont vu à l'œuvre.

Puis, tout cela disparut: il ne fut plus magistrat; il ne fut plus conseiller général; il ne fut plus maire, il ne fut plus même jugé digne d'être conseiller municipal. Je ne sais si l'on a gagné beaucoup à se priver de ses lumières et de son désintéressement. L'ostracisme public est un malheur grave; il enlève à la société qui a besoin des efforts de tous, le concours d'hommes souvent éminents qui offrent leur bonne volonté, et elle devrait toujours garder une place à ceux qui ne demandent qu'à servir leurs concitoyens, qui n'ont d'ambition que celle d'être utiles et n'aspirent qu'à la joie austère de se dévouer. D'Aussy fut le lendemain ce qu'il était la veille. Il continua comme particulier les services qu'il avait pris l'habitude de rendre comme homme public. On venait de tous côtés le consulter. Sous l'if séculaire du manoir de Crazannes il tenait ses audiences privées, et ses avis n'avaient pas moins de force qu'autrefois ses jugements. Il créa la société de secours mutuels de Crazannes; il fonda la société d'agriculture de l'arrondissement de Saintes.

L'étude sous ses diverses formes occupa ses loisirs: de là brochures sur l'agriculture, sur l'éducation; il rimait agréablement; l'histoire surtout l'attira. Ce château de Crazannes, partie féodal, partie moderne, offrait matière à sa curiosité d'érudit. Il y retrouvait des souvenirs du temps passé, depuis la forteresse du XIII^e siècle jusqu'à cette chambre de Louis de La Rochefoucauld, religieusement conservée telle que l'avait laissée l'évêque martyr quand il partit pour l'assemblée nationale en 1789, de là pour la prison des Carmes. En même temps la société des *Archives* se créait, réunissant sans distinction tous les hommes de bon vouloir. D'Aussy le premier lui apporta son adhésion, et ses mémoires se succédèrent à la grande satisfaction des lecteurs, ravis de ces détails précis, exposés dans une langue claire et nette, la langue de l'histoire. Mais, dans sa modestie, il n'avait pas un seul instant songé que son talent méritait de franchir les limites d'une revue provinciale. Il fallut lui faire violence. Depuis, ses dissertations sur des points de notre histoire locale ont obtenu le succès dont ils étaient dignes par le soin scrupuleux de l'exactitude, par la recherche des

faits inconnus et d'arguments nouveaux, par le redressement de vieilles erreurs. Il ignore toujours le cas que les vrais savants faisaient de son talent.

Un jour, sa main laissa tomber sa plume vaillante. Nous crûmes à un repos forcé ; c'était la préparation au repos éternel. Son œuvre reste inachevée. Il avait rêvé une histoire des guerres civiles du xvi^e siècle en Saintonge ; il avait préparé une histoire de Saint-Jean d'Angély, la ville chère entre toutes, qui l'avait vu naître, où il a voulu dormir son dernier sommeil. Il avait transcrit les registres des délibérations du corps de ville depuis le xiv^e siècle, et aujourd'hui même j'ai reçu du ministre de l'instruction publique l'annonce d'une subvention pour cette importante publication. Cette nouvelle l'eût réjoui il y a trois jours. Hélas ! le volume paraîtra sans lui. Quand dans la bataille le drapeau tombe avec celui qui le portait, un autre le saisit et l'élève au-dessus des têtes ! Qui reprendra la plume tombée ? Qui achèvera l'édifice commencé ?

N'est-ce pas, messieurs, qu'en face de l'immensité de la besogne et parfois de l'inanité de l'effort, devant l'erreur arrachée, déracinée qui repousse plus vivace, dans ces broussailles enchevêtrées, sur ce terrain si luxuriant de plantes parasites, n'est-ce pas que le travailleur a le droit de sentir par moments le découragement et parfois de se dire : « A quoi bon ? » D'Aussy ne connut pas cette faiblesse. Il a défriché sans défaillance un coin de notre histoire provinciale ; il l'a débarrassée de mauvaises herbes, et son labeur persévérant ne sera pas stérile.

Maintenant c'est fini : la lampe est éteinte ; l'outil est brisé. Cette belle intelligence, avide de vérité, affamée de certitude, est aujourd'hui là où l'on voit, où l'on sait vraiment, dans la lumière éclatante et pure que rêvait, qu'espérait, qu'attendait sa foi de chrétien convaincu.

La perte est grande, irréparable. La ville de Saint-Jean attendra peut-être longtemps avant qu'un autre reprenne l'œuvre interrompue. La société des *Archives* regrettera toujours son vice-président, l'un des plus actifs et des plus dévoués, et j'ajoute l'un des plus aimés de ses membres. Quel charme avaient ses récits, quelle équité ses appréciations, quelle conscience ses critiques, quelle justesse ses avis, quel esprit ses conversations ! on aimait à le lire ; on se plaisait à l'écouter. Si cette veuve à bon titre désolée, si ses enfants, si les siens pouvaient dire les trésors de bonté qu'il y avait dans cette âme !

Quelle perte aussi pour les pauvres, les déshérités, qui trouvaient chez lui secours, appui, utiles conseils ! La population de Crazannes gardera sa mémoire. Au besoin, cette blanche église au svelte clocher qui s'élève radieuse sur la colline dominant toute la contrée lui rappellerait le nom de cet homme de bien et que c'est en grande partie à la famille Oudet-d'Aussy qu'elle doit cet élégant monument et la conservation de la vieille église où avaient prié, où dorment les ancêtres. Heureux ceux qui laissaient de telles œuvres, un tel souvenir ! Plus heureux

encore ceux qui peuvent, comme d'Aussy, dire avec le poète :

Placez à mes pieds ce volume,
Sur mon front le Christ, mon orgueil.
Mettez à mes côtés ma plume
Et scellez en paix mon cercueil
.....
Je crois en Jésus; sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa loi;
Au dernier jour, devant son père,
Il ne rougira pas de moi. »

Le 1^{er} janvier, est décédé au château de La Villaumaitre (Côtes-du-Nord), à l'âge de 73 ans, Charles Bonnet des Paillerets, *, sous-commissaire de la marine en retraite, neveu de Bonnet de Lescure, ancien député et maire de Rochefort. Il avait épousé Julie de La Motte-Rouge, sœur de l'ancien directeur des haras de Saintes.

Le 21 avril, est décédé à La Chaize-Giraud (Vendée), son pays natal où il s'était retiré depuis 1880, Amelineau, âgé de 71 ans. Né le 17 avril 1824, dans le diocèse de Luçon, il vint au grand séminaire de La Rochelle pour y faire ses études de théologie. Ordonné prêtre à 33 ans, le 6 juin 1857, il fut vicaire à La Flotte (île de Ré), en 1858 à Marans sous Chabot, en 1865 curé des Portes, en 1869 et jusqu'à 1880 de Charron où il succédait à Tressalé. Ses infirmités l'avaient obligé à renoncer aux fonctions pastorales.

Le 21 mai, est décédé à Chadeuil (Charente), Roux, âgé de 77 ans, qui était maire de Malaville depuis plus de 40 ans. Il a laissé toute sa fortune à M. Gustave Boutelleau, à charge de créer à Malaville un orphelinat protestant. Sur sa tombe ont prononcé des discours M. Duproix, pasteur de Barbezieux, et M. Gustave Boutelleau, dont le *Barbezillien* du 30 a reproduit les paroles.

Le 22 mai, est décédé à El-Riar, près d'Alger, Ferret, âgé de 42 ans, né au Port d'Envaux, ancien élève du collège de Saintes, ancien docteur-médecin à Saint-Porchaire, ancien chirurgien en chef de l'hôpital de Meaux, ancien médecin de la clinique nationale ophthalmologique des Quinze-Vingts à Paris. Le 4 juin, ses obsèques ont eu lieu au Port d'Envaux, au milieu d'un grand concours d'amis qui rappelaient ses nombreuses et heureuses opérations de chirurgie et sa charité envers les malades indigents. M. le docteur Aubain, de Marans, a dit un dernier adieu au docteur Ferret qui laisse un nom estimé dans la science.

Le docteur Ferret, à Alger, fut renversé par une voiture que

conduisait à une allure désordonnée M. le comte Jean de T..., et mourut sur-le-champ. L'auteur de cet accident involontaire a été condamné, le 25 mai, à 15 jours de prison et 50 francs d'amende.

Le 31 mai, est décédé, à Saint-Hilaire-sous-Barbezieux, où il était né, Victor Bertin, âgé de 70 ans, maire de cette commune. Des discours ont été prononcés au cimetière par MM. Guilbaud, vicaire, Meslier, maire de Barbezieux, et Daviaud, conseiller municipal. Le 2 juin, le conseil municipal a décidé que les funérailles seraient faites aux frais de la commune, que le drapeau de la mairie demeurerait en berne et voilé d'un crêpe jusqu'au 8 juillet, que la frairie annuelle n'aurait pas lieu en 1895.

Le 4 juin, est décédé, à Barbezieux, où il était né, Jean Seguin, juge de paix depuis un mois du canton de Barbezieux, avoué à Barbezieux de 1861 à 1886, conseiller municipal, âgé de 62 ans. Sur sa tombe, M. Jaulin, avoué et son suppléant, a fait son éloge.

Le 18 juin, est décédé à Cobourg, paroisse de Salignac, canton de Mirambeau, où il avait pris sa retraite depuis 1891 et où il était né le 9 décembre 1819, Pierre-Alexandre de Larrard, âgé de 76 ans, dont 52 de prêtrise, chanoine honoraire, ancien archiprêtre de Jonzac, un des onze enfants de Jean-Alexandre de Larrard et de Louise-Elisabeth Alefsen de Boisredon. M. l'abbé Trébuchet a retracé la longue carrière sacerdotale, vie d'entier dévouement de son vénérable prédécesseur dans la cure de Jonzac, élève de Pons, du grand séminaire de La Rochelle, ordonné prêtre le 23 décembre 1843, préfet de discipline à Pons de 1844 à 1855, curé d'Arces le 1^{er} juillet 1855, de Saujon le 17 octobre 1861, à la place de Chartier, chanoine le 30 janvier 1867, archiprêtre de Jonzac en 1874 à la place de Belnet.

Le 25, est décédé à Rochefort Pierre-Léonce-Edmond Boyer, juge au tribunal civil, né à Montpellier le 28 septembre 1831; son père, premier avocat général. Avocat le 23 mai 1853 à Montpellier, le 30 janvier 1871 procureur de la république à Saint-Affrique, puis à Béziers, il fut nommé juge à Nevers, et le 10 février 1883 à Rochefort. M. Petit, président du tribunal, et M. Georges Bugeau, bâtonnier des avocats, ont fait tous deux l'éloge du magistrat consciencieux et dévoué, de l'homme aimable et érudit. Voir le discours de M. Petit dans le *Phare* du 30 juin.

II. — MARIAGES

Le 29 avril 1895, a été béni par M. le pasteur Duproix, dans le temple de Barbezieux, le mariage de M. Gabriel Trarieux, fils de M. Trarieux, sénateur de la Gironde, ministre de la justice, avec M^{lle} Marie Boutelleau, fille de M. Boutelleau, gérant

de la société vinicole de Barbezieux, conseiller d'arrondissement. Les témoins du marié étaient M. Gabriel Faure, vice-président de la chambre de commerce de Bordeaux, son oncle, et M. Armand Robin, de Cognac; de la mariée, M. Charles Haviland, le grand fabricant de porcelaines de Limoges, son oncle, et M. C. Wagner, pasteur protestant à Paris.

M. Gigout, directeur de l'école d'orgues à Paris, a tenu les orgues, et M. Wagner a prononcé une allocution. *L'Echo charentais* du 5 mai a publié un épithalame offert aux époux par la *Chorale* et dont voici le dernier couplet :

Les vœux que nous formons
Dans cet épithalame,
Nous vous les adressons
Du plus profond de l'âme.

Le 6 mai, en l'église Saint-Pierre de Saintes, a été béni par M. l'abbé Marchivé, curé de Saint-Palais, avec la bénédiction pontificale obtenue à la demande de monseigneur Valteau, évêque de Quimper, le mariage de M. Gabriel-Alfred-François Guillet, propriétaire à Nantes, né à Saint-Nazaire (Loire-Inférieure) le 4 avril 1870 de François Guillet, décédé audit Saint-Nazaire le 3 mai 1874, et d'Aimée-Julie-Joséphine Lassou, décédée à Nantes le 28 juillet 1880, et de M^{lle} Joséphine-Marie-Noémie Drillhon, née à Saintes le 24 juillet 1869 de Paul-François Drillhon, âgé de 68 ans, ancien avoué, et de Marie-Adélaïde Béraud.

M. l'abbé Sotta, directeur de l'externat des *Enfants nantais*, petit-fils et neveu d'artistes peintres qui ont été professeurs à Saint-Jean d'Angély et à Saintes, a donné la bénédiction nuptiale et a prononcé un touchant discours.

Les témoins du marié étaient M. Jules-Emile Grimaud, imprimeur à Nantes, le poète vendéen au talent si élevé et à la renommée si pure, et M. Camille Renault, percepteur en retraite à Nantes; pour la mariée, son frère, Joseph Drillhon, 20 ans, licencié en droit à Saintes, et son beau-frère, M. Gustave Renou de La Bourdonnerie, avocat à Nantes.

Le 16, a été béni par M. le pasteur Molines, dans la chapelle évangélique de Montpellier, le mariage de M. Samuel-Louis-Adolphe Meschinot de Richemond, pasteur de l'église réformée, à Sainte-Soline (Deux-Sèvres), fils de M. Louis-Marie Meschinot de Richemond, archiviste de la Charente-Inférieure, I. ❶, et de M^{me} Charlotte-Lucie Guenon des Mesnards, avec M^{lle} Louise-Jeanne-Hélène Leenhardt, fille de Jean-Jacques-René, docteur en médecine, et de M^{me} Leenhardt, née Doxat.

Les témoins du marié étaient son cousin M. Louis-Eugène Meyer, conseiller général de la Charente-Inférieure, vice-président de la chambre de commerce de La Rochelle, I. ❶, et son

oncle M. le docteur Guenon des Mesnards, de Saintes ; ceux de la mariée étaient M. Charles Leenhardt, son oncle, *, président de la chambre de commerce de Montpellier, et M. Edmond Castelnau, son cousin.

Les lettres de noblesse de Jean Meschinot de Richemond sont en date de mars 1593. Les armoiries de la famille Leenhardt sont *d'azur à la tête de licorne d'argent*.

Les lettres de noblesse octroyées par Ferdinand III, empereur d'Autriche, le 6 avril 1647, pour services militaires et civils, à Jean-Pierre-Claude et Jacques-Louis Doxat, frères, et à Joseph Doxat, leur parent, confirment les anciennes armoiries de la famille Doxat en les enrichissant : *Ecartelé aux 1^{er} et 4^e d'or au lion issant de sable, langué et onglé de gueules, à la queue double retroussée ; aux 2^e et 3^e de sable à deux dauphins couronnés et adossés d'argent*. Timbre : un heaume ouvert ou à treillis ; cimier : un lion de sable issant, langué et onglé de gueules. Devise : *Tō θεῶ θεῶζ*. La noblesse de la famille Doxat a été reconnue (29 décembre 1784) du gouvernement de Berne. A cette famille appartient le général Nicolas Doxat, seigneur de Démoret, né en 1682, feld-maréchal-lieutenant par brevet de la maison d'Autriche du 29 juillet 1737, après vingt-quatre ans de services et plusieurs blessures.

Le 28, a été béni à Saintes le mariage d'Eugène-Jacques Gache, comptable, né à Saintes le 3 novembre 1869 de Simon Gache, décédé à Saintes le 3 mai 1893, et d'Amélie-Maria Marsais, avec Constance-Françoise-Marguerite Cuau, née à Rochefort-sur-mer le 2 septembre 1872 de Jean-Baptiste-Amédée Cuau, banquier, âgé de 50 ans, et de Marie-Berthe Bourguignon.

Le 29, a eu lieu à Saintes le mariage de Pierre-Marc-Anatole Barbot de La Trésorière, commis principal au chemin de fer de l'état, né à Rochefort-sur-mer le 1^{er} octobre 1839 de Pierre Barbot de La Trésorière, décédé à Angoulême le 28 octobre 1873, et de Virginie-Amélie Faurès, décédée à Angoulême le 12 septembre 1867, veuf de Marie Raboin, décédée à Saintes le 19 mars 1892, avec Marie-Céline Moquet, née à Saint-Porchaire le 9 mars 1864 de Louis Moquet, décédé à Saintes le 4 mai 1893, et d'Ursule Bourreau.

Le 15 juin, à Paris, M. Paul Chapsal, procureur de la république près le tribunal de première instance de Fontenay-le-Comte, fils de feu Casimir Chapsal, principal du collège de Saintes, O. *, et frère de Fernand Chapsal, auditeur au conseil d'état, a épousé M^{lle} Marie Duchatelet, fille de M. Duchatelet, *, architecte honoraire de la ville de Paris.

ARCHÉOLOGIE

I

Les deux inscriptions suivantes, gravées sur marbre blanc par M. Arnold, sculpteur à Saintes, seront encadrées à Montandre sur une colonne qui s'élève près des halles :

A LA MÉMOIRE	CHEVALIERS FRANÇAIS
DES SEPT CHEVALIERS FRANÇAIS	GVILLELM DE BARBAZAN
VAINQUEURS	GVILLAYME DV CHATEL
DES SEPT CHEVALIERS ANGLAIS	GVILLAYME BATAILLE
A MONTANDRE	GVILLAYME DE LA CHAMPAGNE
19 MAI MCCCCII	ARCHAMBAVT DE VILLARS
LA SOCIÉTÉ	PIERRE DE BREBAN
DES ARCHIVES HISTORIQUES	IVON DE CAROVIS
DE SAINTONGE ET D'AUNIS	—
XXI IVLLET	JEAN DE HARPEDANE
MDCCCXCXV	SÉNÉCHAL DE SAINTONGE
—	—

La première plaque porte l'écusson de la société des *Archives* : Parti de Saintonge et d'Aunis. Devise : SERVARE VVLGARE. La deuxième a les armes de Montandre : *Parti gironné de vair et de gueules de 10 pièces*, qui est Harpedane de Belleville, et *burélé d'argent et d'azur à 3 chevrons de gueules, le premier écimé*, qui est La Rochefoucauld. Couronne de marquis, marquisat de Montandre. Devise : FAVT PLYS HAVT QUE MONT TENDRE.

II

LE MUSÉE DE SAINTES AU MONT-DORE

Notes d'un touriste

Quelle singulière rencontre ! et comme on se retrouve dans des contrées opposées, au bout de deux ou trois hémisphères ! Dans un voyage, dit circulaire parce qu'il est fait de zig-zags et qu'on revient souvent au point de départ par une ligne presque parallèle, je vois Saintes. j'admire ses antiques monuments. Ce qui m'a le plus frappé par l'inattendu, c'est le musée gallo-romain. J'en ai bien vu des musées, à Arles, à Nîmes, à Toulouse, à Paris, Lille ou Nancy : je n'en ai pas examiné d'aussi intéressant. Un amoncellement de chapiteaux, de fûts, de bases ; des colonnes entières, quelques unes gigantesques ; des frises, des rinceaux d'une sculpture achevée, des bas-reliefs d'un art parfait. Tous les genres d'édifices, temples et thermes, théâtres et tombeaux, surtout des tombeaux, pierres énormes qui indiquent les vastes dimensions des monuments ; des inscriptions à faire la joie et les controverses des savants. Je ne suis point archéologue, mais je le deviendrais sûrement si je passais une semaine

à Saintes. Les habitants doivent l'être tous. eux qui passent leur vie au milieu de ces richesses.

Et voilà que loin des bords de la Charente, à l'endroit précis où la Dore et la Dogne prennent naissance pour former la Dordogne qui se rencontrera dans l'océan avec la rivière de Chéronac, je trouve en petit, mais exactement semblable, ce que j'ai admiré il y a trois jours.

Les Romains sans doute connaissaient la bronchite, la phthisie, l'asthme, la pleurésie, la laryngite, le rhume de cerveau, que nos modernes médocastres ne pouvant le guérir ont appelé coryza, la chlorose, les affections rhumatismales, oculaires, pelliculaires, qui font tant geindre et besogner la pauvre humanité : en gens pratiques ils avaient inventé le Mont-Dore. C'est là qu'ils venaient boire, se baigner, aspirer, se gargariser ; ils appelaient ces opérations salutaires d'un autre nom ; mais qu'importe le mot pourvu qu'on ait la chose ? Puis en soignant leur santé, en guérissant leurs laryngites et leurs bronchites, leurs catarrhes et leurs asthmes, ils songeaient à s'égayer un peu. Que peut-on faire en un tel gîte, à moins que l'on ne songe ? Le résultat de leurs méditations avait été des routes, des chemins empierrés dont on a encore des traces, telle la voie romaine qui allait en ligne droite du Mont-Dore à Murols, à Saint-Nectaire, à Issoire, et d'autres sentiers aujourd'hui disparus qui s'enroulaient de toutes parts autour de la montagne « comme un rébus autour d'un mirliton ». Pâles imitateurs nous avons attendu jusqu'au xix^e siècle, à sa fin, pour créer de magnifiques routes où roulent sans cahots, mollement, des huit-ressorts, carrosses, calèches, des véhicules de toute espèce, y compris l'âne modeste et têtue, et le cheval d'Auvergne au pied sûr. C'est curieux de voir, aux mois de juin-août, sur les grandes routes et sur les petits chemins, courir les cavalcades, marcher et s'agiter les douces montures où sont hissés les enfants, et les personnes un peu moins fringantes, amazones sexagénaires ou vieux-beaux valétudinaires, qui se distraient. « Jadis il n'y avait pour aller au Mont-Dore, raconte Legrand d'Aussy, *Voyage d'Auvergne* (1788), page 356, qu'un chemin, à travers les montagnes ; mais ce chemin était si étroit et si scabreux que les malades ne s'y pouvaient rendre qu'en litière. Aujourd'hui une grande route y mène, et des berlines y peuvent arriver en poste. » On y parvient même maintenant en chemin de fer jusqu'à Laqueuille, 17 kilomètres, d'où des voitures commodas vous transportent en une heure et demie jusqu'à votre très confortable hôtel.

Dans l'après-midi, de partout, sur les flancs des collines, sur le sommet des pics, surgissent des groupes hardis et vigoureux, qui, à pied, riant, jasant, aspirant l'air pur et vivifiant, exercent sans fatigue leurs poumons fatigués. Les bois, déserts le reste de l'année, sont peuplés. Sous l'ombrage des hêtres séculaires, des sapins toujours verts, qui cependant reverdissent alors, on se repose de l'ascension ; à l'abri d'un soleil torride, on lit, on

peint, on dessine, on aime. Ah ! qu'il fait bon vivre à ce moment. Les bains, les douches, les verres d'eau arsénicale avalés, le traitement du matin vous ont procuré du soulagement, si vous êtes malade ; vous jouissez plus délicieusement du mieux-être de l'après-midi. Et quels sites admirables. « La montagne est monotone ; toujours cette éternelle verdure, toujours les mêmes arbres. Oh ! que la mer est plus belle ; elle est vivante, animée : elle se meut, elle va, vient, revient ; elle gronde, s'irrite, menace. » Ainsi parle qui n'a pas regardé, qui ne sait pas voir. Mais est-ce que le pic dénudé, les rochers abrupts, les forêts de pins, les vallées si fraîches où courent de limpides ruisselets, est-ce que tout cela ne change pas d'aspect et plusieurs fois par jour ? Est-ce que le soleil, quand il se lève et quand il se couche, a les mêmes rayons ? est-ce que le soir ressemble à midi ? est-ce que l'aurore est de même que le crépuscule ? Voyez donc comme ces gigantesques sapins, tout à l'heure si sombres, s'éclairent peu à peu. Joie du paysagiste, bonheur de l'artiste, enthousiasme du poète ! Les roches ont des teintes bien différentes ; ces pierres énormes se dressent en mille formes, suivant que le soleil leur jette ses rayons. Mélangez du vert et du jaune ; vous avez du bleu. Ainsi la lumière, pâle ou éclatante, fait des objets différents d'objets immuables. Animaux fantastiques, géants préhistoriques, l'imagination les aperçoit distinctement, comme dans les nuages roulant au-dessus de nos têtes. Et quand l'orage arrive, quel sublime spectacle que ces tonnerres répercutés par mille échos, que ces éclairs sillonnant les nues et illuminant d'une brusque clarté ces cimes et ces vallées, vision rapide qui vous terrifie et vous charme ! Non, ne dites pas que la montagne est banale, morte. Elle vit, elle palpite ; comme l'océan elle a son calme et ses repos ; elle a ses colères, elle a ses reflets multicolores ; elle a sa flore et sa faune ; elle a ses êtres terrestres et aquatiques ; elle est peuplée : l'insecte vaut l'infusoire ; sa végétation est aussi luxuriante, et les trombes qui la ravagent ne sont pas moins grandioses et terribles que celles qui engloutissent les steamers et les cuirassés.

Les Romains avaient bien choisi leurs sites, et là ils avaient réuni tout ce qui était nécessaire à la vie civile : thermes, temple, théâtre, comme ils avaient fait à Saintes, comme ils avaient fait partout. A Saintes vous avez un balnéaire, c'est-à-dire les restes d'un balnéaire, où pour un as (cinq centimes, un sou) tout bon Santon pouvait se plonger d'abord dans une eau pure qu'amenait un aqueduc et qu'il avait tiède, chaude ou froide à volonté ; puis il pouvait se promener en devisant, en lisant dans les salles, sous les portiques. Ici les thermes antiques ont disparu. Il y a quelques années on pouvait encore se plonger dans les piscines où s'étaient plongés les soldats de César ; elles étaient restées telles, un peu primitives peut-être. La civilisation qui ne respecte rien, pas même l'archéologie, les a remplacées, et avantageusement, il faut le reconnaître. Que sont-elles devenues ? Moellons, peut-être. Auges monolithes et vénérables et

discrètes, elles avaient vu trop de c...hoses ; on leur a épargné la démangeaison de parler ; car on sait, même d'après l'écriture sainte, qu'elles sont bavardes et qu'elles vont jusqu'à crier *lapides clamabunt*, à clabauder. Ne vous y fiez pas.

Du reste, à l'intérieur, on se croirait dans un bâtiment romain, et l'architecte, M. Camut, s'est heureusement inspiré de l'antique, en y joignant les perfectionnements du luxe moderne. Vous retrouvez là le caldarium, le tepidarium, le frigidarium ; et les arabesques sur les murs, et les fresques que chaque dame peut regarder sans mettre sa main devant ses yeux et sans faire l'effort de voir à travers les doigts.

Le Latin dans ses bains bravait l'honnêteté.

Et les fleurs exotiques et les plantes grimpantes ! Ce vaste hall est aussi un salon et un musée. On y cause, on y lit, on y rit ; on s'y promène, on s'assied ; on y boit et on s'y lave les pieds ; mesdames, ôtez vos bottines.

Le concessionnaire a dépensé près de trois millions à cet établissement qui est certainement un des plus beaux de France.

Cà et là sont disposés, très artistement, ce qui reste des édifices gallo-romains. Ce n'est pas l'abondance, la variété des débris si importants de Saintes. Mais il y a des chapiteaux aussi bien fouillés et avec plus de mérite à cause de la dureté de cette pierre volcanique, des bas-reliefs d'une ciselure fort délicate, des colonnes qui attestent des édifices remarquables, au moins par leurs dimensions. Le Panthéon s'élevait en face des thermes, sur la place actuelle des Thermes, et à fleur de terre on en aperçoit encore les fondations qu'usent chaque jour les pieds des chevaux et des piétons ; j'y ai reconnu les traces des colonnes des portiques, et la cella est très apparente.

Il devait y avoir un théâtre pour compléter la trilogie. Toute ville qui se respecte, toute bourgade presque possédait son temple, son théâtre, ses bains. L'amphithéâtre de Saintes, à deux ou trois mètres près aussi vaste que celui de Nîmes, les thermes quoique ruinés comme lui, et les frises et colonnes de temples, sont là pour le prouver. La prière, la santé, le plaisir, trois choses nécessaires aux Romains, le sont aussi aux citoyens de la troisième république. L'église est modeste et insuffisante ; mais le casino a son théâtre, élégante bonbonnière, où les Roscius du temps viennent se montrer, chanter les ténors, à la grande joie des dilettanti. Les comédiens ordinaires de sa majesté le peuple... des baigneurs, y jouent chaque jour et méritent des éloges. *Plaudite cives*.

A. M.

P.-S. — Je viens de lire la brochure de M. le docteur A. de Brinon, médecin consultant au Mont-Dore depuis une douzaine d'années, *Le Mont-Dore* (Paris, L. Bataille, in-18, 70 pages), datée de Montluçon le 8 mars 1895.

Dans une série de courts chapitres l'auteur étudie la température, la région, autrefois et aujourd'hui, l'histoire, la topo-

graphie, puis l'analyse des eaux, leur application, enfin les maladies qu'on y traite ou qu'on y guérit : tuberculose pulmonaire, bronchite chronique, asthme, laryngite, etc. C'est succinct, mais le nécessaire y est. Les longs ouvrages font peur aux baigneurs, malades ou bien portants. L'auteur n'oublie pas la description des bâtiments : « L'établissement principal a été reconstruit presque complètement et considérablement agrandi ; l'inauguration de cet édifice sera une des phases marquantes de la concession de M. Chabaud. L'architecte, M. Camut, mérite tous les éloges... Des deux bouts de ce couloir bien éclairé, où l'architecte a disposé avec art les débris de l'établissement romain, partent deux escaliers, vrais chefs-d'œuvre d'élégance et de bon goût... Les voûtes et les rampes sont ornées de décorations en poterie d'un joli effet... On y admire de superbes colonnes en granit des Vosges et un plafond peint avec beaucoup d'art par deux prix de Rome... » Mais il ajoute que la municipalité a beaucoup à faire pour l'agrément des baigneurs dont elle paraît du reste peu s'occuper.

III

LE MONUMENT DE FLORIAN

Le président de la société des *Archives* a été nommé membre du comité d'organisation pour l'érection à Alais (Gard) d'un monument à la mémoire de Jean-Pierre de Claris de Florian, poète, romancier, l'auteur d'*Estelle et Némorin*, capitaine de dragons. Il recevra les souscriptions que l'on voudra bien lui adresser.

A cette occasion M. Raymond Poulle a publié (Alais, imprimeur J. Martin, 1895, in-8°, 68 pages), sous ce titre : *Centenaire de Florian*, une conférence qu'il a faite à Alais le 30 mars dernier, bonne monographie d'un littérateur aimable, dont les 20 volumes n'ont peut-être pas toute la renommée qu'ils méritent, poète idyllique dont les fadeurs étaient fort appréciées des raffinés du XVIII^e siècle, fabuliste gracieux qui, plus heureux que Boucher, que Chénier, eut la chance d'échapper à l'échafaud et mourut paisiblement à Sceaux, le 27 fructidor an II. On se rappelle qu'en 1889 la société scientifique et littéraire d'Alais avait déjà érigé une statue au chimiste Jean-Baptiste Dumas, et un buste au poète cévenol marquis de La Fare-Alais.

VARIÉTÉS

I

LE MARTYR DE MORNAC EN 1685.

De toutes les vertus sociales, la tolérance est la plus difficile à pratiquer, parce que, plus que toutes les autres, elle exige le sacrifice de notre orgueil. Il ne faut donc pas s'étonner de la lenteur extrême avec laquelle ce principe de respect mutuel

pour la liberté d'autrui s'est implanté dans nos mœurs et a passé dans nos lois. Acceptée comme une nécessité politique, lors de la promulgation de l'édit de Nantes, la liberté de conscience était encore, à la fin du xvii^e siècle, loin d'être vue avec faveur par l'opinion publique. Tout adversaire de la religion officielle était, par cela même, considéré comme en état de rébellion latent contre le gouvernement du roi, et les événements ne justifient que trop ces préventions. Les protestants réfugiés en Hollande soutenaient ostensiblement la cause des insurgés des Cévennes ; les Jacobites anglais réfugiés en France tentaient, avec l'aide de Louis XIV, de soulever l'Irlande contre Guillaume d'Orange : de là les pénalités barbares portées dans les deux pays contre les dissidents religieux. On aurait tort en effet de supposer que ces lois d'exception fussent spéciales à la France ; les catholiques, dans la libre Angleterre, étaient soumis à des lois de police pires encore que celles qui étaient appliquées sous Louis XIV aux protestants français, et ce fut seulement de nos jours, au xix^e siècle, que cette situation fut modifiée : « Quitter les principes de l'église anglicane, pour suivre ceux de celle de Rome, dit Blakstone, travailler ou contribuer à la réconciliation avec celle-ci, est, suivant nos lois, un crime équivalent à celui de haute trahison et sera puni de même », c'est-à-dire de mort.

Nous n'avons pas pour habitude de marchander notre pitié aux vraies victimes de l'intolérance, quelles qu'aient été les causes de leur persécution ; mais qu'il est difficile, en pareil cas, de ne pas céder à de secrètes sympathies dont un des premiers inconvénients est de nous celer la réalité des faits et d'entraver la liberté de nos jugements ! Nous faisons naguère ces réflexions en lisant dans une petite feuille protestante, *Le bulletin évangélique de l'ouest* (n^o du 3 novembre 1894), un article de M. Louis de Richemond, intitulé : *Un martyr de la foi à Mornac en 1685*. Nous résumons brièvement les faits. Un protestant, Pierre Jouffelier, greffier de la châtellenie de Mornac, pour se débarrasser des obsessions de son curé, lui avait promis, devant témoins, d'abjurer, et de vivre désormais en bon catholique ; mais, tombé dangereusement malade, il déclara vouloir mourir dans la religion réformée qu'il professait avant son abjuration et refusa l'assistance du curé de Mornac.

Par ce fait, Pierre Jouffelier se rendait coupable du délit qualifié par la loi « lèse majesté divine », un des trois cas qui autorisaient de faire un procès à sa mémoire et à son cadavre. Un notaire, Jean Fabry, fut nommé d'office curateur au cadavre et, en sa présence, fut rendue au présidial de Saintes la sentence que le *Bulletin évangélique* rapporte en ces termes :

« Nous avons déclaré le cadavre dudit Jouffelier atteint et convaincu du crime de lèse-majesté divine, d'apostasie et de relaps ; pour réparation ordonnons que ledit cadavre sera déterré et traîné par l'exécuteur de la haute justice sur une claye et la face contre terre, et exposé à la voirie dudit lieu de Mornac pour y demeurer jusqu'à sa consommation entière avec injonc-

tion et défense à toute personne, de quelque qualité qu'elle soit, à peine de mille livres d'amende et de plus grande, si elle échoit, de l'enlever, et par sus déclarons les biens dudit Joufflier acquis et confisqués à sa majesté. »

Aussi l'auteur de l'article s'émeut, s'attendrit. « Le cadavre en putréfaction de Joufflier, ajoute-t-il, fut donc, *selon toute apparence*, trainé sur une claie dans les rues de Mornac, au milieu des huées de la canaille, pendant que tous les honnêtes gens, catholiques aussi bien que protestants, se détournaient avec horreur de cet abominable spectacle. Puis il fut, au mépris de tous les principes de la pudeur et de l'hygiène, jeté à la voirie dudit lieu de Mornac, toujours « selon toute apparence ». On voit d'ici

cet horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et trainés dans la fange.

Le tableau est complet, attristant; mais, comme on l'a déjà demandé, où prendre à Mornac, dans un bourg qui n'a pas 600 habitants, où prendre, après les « honnêtes gens protestants et catholiques », assez de « canaille » pour pousser des huées ? Il manque d'ailleurs autre chose, la vérité.

Il y eut appel de la sentence des deux côtés, par Pierre-Jean Fabry, notaire, curateur à la mémoire de Pierre Joufflier, et par le procureur du roi, Louis de Beaune, à *minima*.

« Que voulait donc de plus le procureur du roi ? » demande l'auteur de l'article. Il voulait tout simplement l'exécution de la loi. En matière de cas royaux, aucune sentence ne pouvait être exécutée sans être ratifiée par un arrêt du parlement; quant à l'appel formulé par le curateur, il avait évidemment pour but de faire réformer le jugement en ce qui concernait la confiscation et l'exécution sur le cadavre, et cela, avec d'autant plus de raison que cette exécution était absolument contraire à la législation existante. L'ordonnance du mois d'août 1670, qui règle la procédure en matière de cas royaux, autorisait bien, en effet, les poursuites criminelles contre un cadavre; mais elle exigeait que ce cadavre fût *extant* (existant), c'est-à-dire sous les yeux des juges. Cette condition était tellement absolue que la jurisprudence criminelle avait prévu le cas où le cadavre traduit en jugement pourrait être conservé au moyen de l'embaumement. Le cadavre de Joufflier n'étant pas extant, puisque la sentence ordonne son exhumation, le procès criminel ne pouvait être fait qu'à sa mémoire et, dans ce cas, bien que la formule fût la même que pour le procès fait au cadavre, la sentence n'était pas exécutée même en effigie. Tout se bornait à l'affichage au « poteau de justice ». Quelques parlements avaient admis cependant, en pareil cas, l'exécution en effigie, sur un mannequin que l'on traînait à la voirie. Cette exhibition, rappelant trop certaines scènes de carnaval, avait été abandonnée comme portant atteinte à la majesté de la justice.

La sentence du présidial de Saintes, rédigée dans des termes

qui nous révèlent des magistrats jaloux de montrer leur zèle (il y en avait déjà en ce temps-là), a dû être très certainement réformée. J'aurais désiré m'en assurer, et un de nos confrères a bien voulu faire, à ma demande, des recherches aux archives de Bordeaux; mais les registres du parlement de la fin du *xviii^e* siècle sont fort incomplets et l'arrêt en question ne s'y est pas trouvé; mais quand bien même, par impossible, la sentence du présidial de Saintes aurait été confirmée par le parlement, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer, le temps qui s'est écoulé entre l'inhumation de Jouffelier et l'arrêt définitif rendait l'exécution sur le cadavre matériellement impossible. Il faut donc considérer le jugement du 19 décembre 1681 comme un de ces épouvantails judiciaires destinés à jeter l'effroi dans l'esprit des populations par l'exagération même des pénalités qui, comme dans les arrêts rendus par contumace, frappaient dans le vide.

Il est bien à croire que le « relaps » Jouffelier repose encore en paix dans quelque coin du cimetière de Mornac et qu'il n'aura pas, honneur assez rare, mérité *après sa mort* la couronne du martyr.

DENYS D'AUSSY.

II

UN ROMANCIER SAINTONGEAIS DU..... *xx^e* SIÈCLE

(*Nihil Santonum a me alienum puto*).

Depuis qu'a paru il y a six mois le très curieux roman *Puymirol* (1), les Saintongais qui l'ont lu — on n'a jamais su pourquoi ni comment — se creusent la tête à chercher quel peut bien être l'homme d'esprit qui a décrit Saintes en des pages si piquantes, l'Antony continent qui, sous l'habit d'un substitut, promenait, il y a quelque vingt-cinq ans, par le cours national, la grand-rue et les arènes, un romantique amour pour la femme de son procureur, et qui nous raconte aujourd'hui en un style plein de saveur cette équipée, folle et raisonnable, où l'on eut de part et d'autre toutes les ardeurs, toutes les témérités, et à la fois pas toutes les chastetés, mais presque...

Le ton ému, vibrant encore, trahit l'autobiographie. Cela fut « vécu », comme on dit; impossible d'en douter.

L'auteur, à n'en pas douter non plus, connaît Saintes, « paradis des célibataires, tout plein d'Eves adorables ». Il connaît les belles prairies de la Charente et « le quai planté d'ormeaux », le palais de justice avec « son jardin aride, pierreux, aux arbustes malingres », avec « François », son concierge; et le cours

(1) Sous la signature M.M. a déjà paru, dans la *Revue* du 1^{er} janvier 1895 (t. xv, 64), une courte note signalant le livre parmi les *Romans dont la scène se passe en Saintonge-Aunis*.

Reverseaux, « établi sur un large remblai qui borne le vallon au fond duquel s'élèvent les ruines des arènes » ; et les arènes « officiellement confiées aux soins d'un gardien chargé de les ouvrir et de les expliquer aux voyageurs ». Il n'ignore point la date exacte de « la Saint-Eutrope », le 30 avril, et la jolie coutume d'aller jeter des épingles à la font Sainte-Eustelle. Il cite des expressions saintongeaises et possède à fond les secrets du vieux jeu de l'aluette. Enfin, si ce n'est pas à la société des *Archives* qu'il a voulu faire les honneurs devant la postérité, en parlant de « la société des arts et belles lettres de la Saintonge et de son président, M. A..., professeur au collège, savant aimable, passionné... et savant », c'est au moins à la commission des arts qu'il a pensé. Il a donc habité Saintes.

On s'est mis par suite à chercher les noms de ce roman à clef. Et comme on a cru reconnaître le président A... et le comte-député, on a voulu trouver aussi le président du tribunal M. de V..., joueur forcené d'aluette, « habitant à l'extrémité du quartier Saint-Vivien une manière de villa, dont le jardin descendait jusqu'à la rive de la Charente », et le docteur F..., « le médecin en vogue de Saintes, à la figure rasée et poupline », et sa femme, « grande blonde fatiguée et lymphatique », et l'avocat qui récite des fables en patois saintongeais, et tous les autres. On a voulu surtout trouver Maurice et Suzanne, les deux héros de cette aventure singulière ; et la malice humaine est si pénétrante qu'à cette heure quelques uns les nomment en toutes lettres.

... Mais l'auteur alors, comme feu « Maurice de La Bertonnière », ou comme tel nouvelliste de date plus récente, se serait prudemment caché derrière un pseudonyme ?

Sur ces deux points je me suis mis en état de faire la lumière.

Et d'abord je rassure tout de suite les dames de Saintes qui ont aimé dans la magistrature... ou ailleurs. Ce n'est pas à elles qu'on en veut. L'idylle a été placée à Saintes précisément parce qu'elle a été réellement soupirée ailleurs. Puymirol ni Suzanne ne nous appartiennent.

L'auteur du livre au contraire est bel et bien nôtre. Et il faut nous hâter de le revendiquer dès cette adolescence de sa gloire, de peur qu'on nous le conteste plus tard.

Camille Vergniol ? Mais il est saintongeais de pur sang ! A Marennes on se rappelle sans doute l'aïeul, marchand drapier ; le père, élève de Pons, étudiant en médecine à Rochefort, puis employé des ponts-et-chaussées, habitant Saintes à ce titre vers 1850 et passant un moment de l'autre côté de la Gironde, où l'auteur de *Puymirol* est né ainsi par hasard à Libourne en 1863. Par sa mère, née à Marennes (d^{lle} Boissard), et sa grand' mère, née à Riou (d^{lle} Charpentier), il est apparenté à Vacherie, avoué à Marennes, puis avocat à Saintes, et par conséquent aux Brunaud, aussi aux Botton du Gua, de Marennes et de Royan, aux Généraud de Marennes, etc... Si le talent donnait droit à une généalogie complète, toute la Saintonge y passerait !

Il était le neveu des époux Boissard, morts à Saintes en 1886-1895, dont la *Revue* a annoncé les décès en leur temps. Il a oncles, tantes, et cousins innombrables dans tout le pays. Il a grandi au milieu de nos légendes, de nos coutumes ; il connaît, comme s'il avait vécu avec eux, des Saintongeais morts 25 ans avant sa naissance. Étonnez-vous maintenant qu'il parle de *l'aluette* et des *collinettes* de Marennes ! Étonnez-vous qu'avec « cette sincérité d'observation presque naïve à force de minutie, cette tendresse pour les petites choses vues », qui est, d'après M. Marcel Prévost, une des caractéristiques de son talent, il ait si bien photographié Saintes, et la maison du cours Reverseaux... où il aurait dû naître !

Il n'est né qu'à Libourne, et il le regrette infiniment, ayant toujours répudié les méridionaux qui l'ont déclaré transfuge et renégat. Élève des jésuites de Tivoli-Bordeaux jusqu'à son baccalauréat, il a passé, transfuge encore, à l'université, s'est fait agrégé d'histoire, et après avoir professé à Périgueux, Agen et Bourges, il est maintenant au lycée de Chartres, aussi près que possible de Paris. Sa vocation littéraire s'est marquée dès sa vie d'étudiant. Il rime alors des vers par milliers, collabore avec furie à des journaux d'un royalisme échevelé, fonde ou rédige en chef d'étincelants mais éphémères « canards » : le *Gascon*, le *Polichinelle*, la *Ballade*, etc..., fait tant et si bien qu'il est guéri très vite de la politique d'abord et du journalisme ensuite.

Il fait alors une retraite de 4 ou 5 ans dans les études historiques, ne couche plus qu'avec Hincmar, et ne rêve que de Grégoire de Tours. Mais il est le camarade de collège et l'ami intime de Marcel Prévost, le romancier à la mode, qui se félicite tous les jours d'avoir lâché les tabacs, où polytechnique l'avait conduit, pour la littérature qui le mène sûrement à l'académie en passant par la fortune et par la gloire. Grâce à la contagion de l'exemple et au stimulant des conseils, le voilà lancé, à plein corps cette fois, dans la mêlée littéraire.

Chroniques à la *Gironde*, articles à la *Revue bleue*, tout dernièrement un joli portrait de Marcel Prévost dans la *Lecture*, des nouvelles dans la toute jeune et très brillante revue la *Quinzaine*, de jolies petites choses à paraître un peu partout : voilà les miettes de sa table de travail.

Son vrai début fut, en 1893, aux *Débats*, un vrai coup de maître. Par une modestie très habile, l'ancien élève de Tivoli, gardant pour plus tard les manuscrits originaux qu'il avait en portefeuille, se mettait, pour affronter le public, derrière le jésuite Luis Coloma qui avait alors un succès fou en Espagne avec son roman *Bagatelles*, et il donnait de ce roman une adroite adaptation qui eut, au grand profit de l'interprète, un succès presque aussi vif de ce côté-ci des Pyrénées. Les *Débats*, tout de suite, après lui redemandaient une œuvre personnelle, et il publiait en feuilleton *Puymirol* qu'a édité depuis la maison Lemerre. (*Puymirol*, étude d'âmes. Paris, Lemerre, 1894, in-18. Prix : 3 fr. 50).

Il annonce pour la fin de 1895 une œuvre à laquelle il travaille depuis 4 ou 5 ans, l'*Enlissement*, qui, au lieu d'être un « roman parisien », comme on en fait tant, sera une « *Étude de mœurs provinciales* », sans doute comme on en fait peu.

J'ajouterai un détail amusant. Avec quelques jeunes écrivains de chez Lemerre, il a fondé récemment le diner du *Biberon*. On n'est biberonnier qu'à la condition, facile, d'avoir publié au moins un volume, mais pas plus de trois ; — car à quatre on n'est plus un nourrisson des muses, et d'ailleurs la société des gens de lettres vous ouvre alors son... sein. — à la condition, plus scabreuse, d'avoir de l'esprit et de plaire aux fondateurs. Un autre de ces fondateurs a aussi quelques rapports, mais plus éloignés, avec la Saintonge : c'est Paul Tany, le fils de ce « polisson » d'Edouard Grimaux, qui fut chassé du collège de Saintes, il y a 30 ans, comme incapable de faire un bachelier, et qui est aujourd'hui professeur à la faculté de médecine de Paris, et membre de l'institut !...

Voilà, je pense, des notes curieuses, et qui pourront servir plus tard à l'histoire.

C'est de l'histoire en effet que je fais ici, non de la critique littéraire. Aussi n'ai-je pas à juger *Puymirol*. D'autres l'ont loué : la *Gazette de France*, le *Moniteur universel*, la *Liberté*, la *Cocarde*, le *Temps*, le *Figaro*, le *Gil Blas*, etc. M. Doumic dans les *Débats*. M. Arnaud dans le *Polybiblion*, tout en raillant les rites bizarres de la liturgie sentimentale par laquelle Puymirol, vingt ans durant, célèbre le culte de la bien aimée et consacre, comme l'a dit un spirituel critique, le souvenir de « sa nuit d'amour lunaire », en ont loué le sens idéaliste, et y ont vu un nouveau symptôme de la réaction qui se dessine contre les grossièretés du réalisme. Pour ma part, me bornant à chercher ce que j'appellerai la patrie du livre, je le trouve mi-gascon, mi-saintongeais. A sa verve jaillissante, à son rire épanoui on voit bien que l'auteur est né de l'autre côté de la Garonne. Il a pour commencer 60 pages de descriptions et de récits où étincelle le soleil du midi, un peu trop vif à nos yeux de riverains de la Charente ; et ça et là pointe l'esprit presque bouffon de l'ancien conteur du *Polichinelle*. Ce nom même de Puymirol, qui sonne si joyeusement le midi, — comme Vergniol, — qui donc croirait que c'est le nom d'un substitut élégiaque, qui vit en extase avec le fantôme de sa bien aimée, et finalement meurt d'amour devant le coffret où dorment quelques lettres attachées par un fil de soie bleue ?

C'est que l'auteur en même temps porte en lui la mélancolie de nos marais et de nos côtes. Il a lu Loti : il est surtout imprégné de Fromentin. Dans la préface qu'il a faite à son livre, M. Marcel Prévost a lui-même indiqué ce rapprochement dangereux avec *Dominique*, le délicieux chef-d'œuvre pour lequel, nous autres de Saintes, nous avons une tendresse toute particulière. L'aventure dans ses grandes lignes est la même, mais combien plus légère, plus pure, plus vraiment chaste dans Fromentin ! Ici,

comme le veut notre époque, et la lumière plus crue du midi, tout est accentué, grossi, avec des détails d'une matérialité hardie. Ce n'est plus, comme dans Fromentin, une idylle charmante qui, ne laissant pour l'avenir au cœur du jeune homme qu'un parfum doux, rafraichissant, pas troublant du tout, lui fait plus fortement sentir la sainteté du devoir, le sérieux de la vie, et dispose son âme à la sérénité. C'est une crise âcre, violente, malade, qui détraque à tout jamais le malheureux possédé d'amour, et le fait mourir de sa passion inassouvie...

Puymirol est bien cela : un Dominique gasconnant, qui manque de mesure... ou d'à-propos, en tout un grand exagérateur.

GABRIEL AUDIAT.

III

LES LOGES MAÇONNIQUES DE SAINTONGE ET D'AUNIS

II

J'apporte, pour ajouter à l'intéressante communication de M. Pellisson sur la loge maçonnique l'*Aimable concorde* de Rochefort (voir *Revue*, xiv, 459), un document tiré de ma bibliothèque. Les premiers réglemens de cette association datent « du 26^e jour du 3^e mois de l'an de la vraie lumière 5775 » (26 mai 1775). En 1804, on jugea « utile de les revoir et de les refondre » ; ce qui fut fait et approuvé « l'an de la vraie lumière 5804, le trentième jour du troisième mois (10 prairial de l'an douze, N. S.) », c'est-à-dire le 30 mai 1804. Je possède un exemplaire de cette révision imprimée « à Rochefort, chez Jousse-rant, imprimeur, l'an 5804 ». Sous ce titre : *Réglemens de la R. L. l'Aimable Concorde, à l'O. de Rochefort sur Charente*. in-8°, 64 pages, ils contiennent 142 articles. L'article 141 porte que « les présens réglemens seront imprimés au nombre de cent cinquante exemplaires et distribués aux membres de la L. » ; ce qui explique la grande rareté de ce livret.

L'*Aimable Concorde* de Rochefort comptait 48 membres. La liste en est insérée à la fin des *Réglemens*. Je la publie in extenso.

Tableau des officiers et dignitaires, Élus par la R. l'Aimable Concorde, à l'O. de Rochefort (Charente-Inférieure), pour en diriger les travaux pendant l'année Maç. commencée à la Saint-Jean-Baptiste 5.804, à la suite duquel sont inscrits les membres qui la composent, à l'époque du 23^{me} jour du 5^{me} mois de ladite année (4 thermidor an xii).

OFFICIERS ET DIGNITAIRES

CHARLES ROMME, professeur de mathématiques aux écoles de la marine, membre de l'institut national et de la légion d'honneur, R. L. C., vénérable.

PIERRE-ANDRÉ HÈBRE-SAINT-CLÉMENT, négociant, maire de la ville de Rochefort, R. L. C., ex-vénérable.

CHARLES REYNAULD, major du 3^e régiment d'artillerie de la marine, membre de la légion d'honneur, *M. A. T. G.*, *premier surveillant*.

MARC-ANTOINE-JOSEPH DUPERRAU, inspecteur du 5^e arrondissement maritime, *R. C.*, *deuxième surveillant*.

GABRIEL-JACQUES-CONSTANTIN CROISZETIÈRE, procureur impérial au tribunal de première instance de l'arrondissement de Rochefort, *R. C.*, *orateur*.

PIERRE-FRANÇOIS-CHARLES BENARD, officier de santé de la marine, *R. C.*, *orateur-adjoint*.

PIERRE BADEIGTS-LABORDE, commissaire de marine, *maître, secrétaire de la Loge*.

CHARLES-MARIE FOURCROY, premier sous-inspecteur de marine, *R. C.*, *secrétaire de la correspondance*.

QUANTIN-FRANÇOIS REULOS, négociant, *maître, secrétaire-adjoint*.

FRANÇOIS PELLETREAU-LA-FOIS, négociant, *maître, trésorier*.

JEAN GUÉRIN, aîné, négociant, président du tribunal de commerce, *élu, garde de sceaux, timbre et archives*.

HYACINTHE-RENÉ CHAMBELLANT, officier de santé, pensionné, *R. C.*, *hospitalier*.

MICHEL-ANTOINE FAURÈS, commissaire-auditeur de la marine, *maître, hospitalier-adjoint*.

PIERRE-HYACINTHE FAURÈS, capitaine au troisième régiment d'artillerie de marine, *R. C.*, *expert*.

DENIS MAUREAU, juge au tribunal civil, *élu, deuxième expert, thuilleur*.

EDME-PULCHÉRIE LECONTE, officier des douanes, *R. C.*, *maître des cérémonies pour l'intérieur*.

NICOLAS BARBIER, capitaine de vaisseau, chef des mouvemens du port, officier de la légion d'honneur, *écossais, maître des cérémonies pour l'extérieur*.

ANTOINE MAURIN, colonel du vingt-quatrième régiment de chasseurs à cheval, officier de la légion d'honneur, *maître, terrible*.

PIERRE-FÉLIX LAPALISSE, capitaine de vaisseau, premier adjudant de la marine, officier de la légion d'honneur, *économe et maître des banquets*.

CHARLES-MARIE DEFORTAIR, architecte du département de la Charente-Inférieure, *R. C.*, *architecte*.

MAURICE ROMME, lieutenant d'artillerie de la marine, *maître, décorateur*.

MEMBRES RÉSIDENS

JEAN CHABRAN, général de division, grand officier de la légion d'honneur, *M. A. T. G.*.

PIERRE-FRANÇOIS LEGER, secrétaire de la sous-préfecture, *R. C.*.

LOUIS-PATRIS PAULMIER-BEAUCHAMPS, capitaine de frégate, adjudant de la marine, membre de la légion d'honneur, *R. C.*.

PIERRE-FRANÇOIS LECLERC, chef de bataillon au troisième régiment d'artillerie de la marine, *R. . C. .*

JEAN-LOUIS GUILLOTIN, capitaine de vaisseau, chef militaire, officier de la légion d'honneur, *R. . C. .*

HENRI POUSSIELGUE, négociant, *R. . C. .*

BERNARD BEGUÉ, lieutenant de vaisseau, *R. . C. .*

PIERRE-VINCENT-HENRI PEYRUSSE, commissaire de marine, *R. . C. .*

PAUL CHEVILLARD, capitaine de vaisseau, officier de la légion d'honneur, *écossais*.

JOSEPH TEULÈRE, ingénieur en chef des ponts et chaussées, directeur des travaux maritimes, *écossais*.

PAUL BANCAL, lieutenant d'artillerie de la marine, *élu*.

LOUIS BAUDOUIN, commissaire de la marine, *maître*.

JEAN-THÉODORE LANDRIEU, sous-inspecteur de marine, *maître*.

PIERRE LORMANNE, colonel, chef du parc d'artillerie de la marine, membre de la légion d'honneur, *maître*.

BALTHAZAR RAYNAUD, officier de santé de la marine, *maître*.

JEAN-BAPTISTE ALLARD, garde-magasins de la marine, *maître*.

ALEXANDRE FOURRÉ, enseigne de vaisseau, *maître*.

CHARLES RIGAULT, officier du génie maritime, *maître*.

JACQUES-MARIE-JOSEPH TUREAUD, courtier-interprète, *maître*.

PIERRE-CHARLES ARONDEL, directeur de la poste, *maître*.

RENÉ-DANIEL JOUSSERANT, imprimeur de la marine, *compagnon*.

LOUIS IMBERT, négociant, *app. .*

PIERRE-JACQUES-NICOLAS ROLLAND, chef du génie maritime, *app. .*

FRANÇOIS THIBAUT, négociant, adjoint du maire, *app. .*

BENJAMIN POUGET, sous-inspecteur de marine, *app. .*

MEMBRES HONORAIRES NON RÉSIDENS

DANIEL SAVARY, contre-amiral, commandant dans la légion d'honneur, *maître*.

ANDRÉ-HECTOR MAUREAU, capitaine de vaisseau, officier de la légion d'honneur, *maître*.

Les réglemens de l'*Aimable Concorde* sont à joindre aux autres publications indiquées par M. Louis Audiat dans la notice de Jousserant en son *Essai sur l'Imprimerie en Saintonge et en Aunis*.

LA MORINERIE.

★ ★

La *Revue politique et littéraire* du 25 mai contient *Les Bourbons francs-maçons*, par M. H. Monin.

Les Bourbons tolérèrent et protégèrent la franc-maçonnerie : le duc d'Antin fut grand maître ; il eut pour successeur le duc Louis de Bourbon, comte de Clermont, puis Louis-Philippe, duc de Chartres (Philippe-Egalité), le 1^{er} avril 1772, auquel succéda, mais seulement en 1805, Joseph Bonaparte. On

y trouve, parmi les officiers, le duc de Montmorency-Luxembourg, le prince de Rohan, le comte de Buzançais, plus tard le duc de Berry. En retour, la franc-maçonnerie affichait son zèle royaliste. Le Grand-Orient, auquel ressortissaient près de 900 loges en 1814, s'empressait d'applaudir publiquement au retour du « père des Français », et érigeait le buste de Louis XVIII dans le temple.

Fête pour l'érection de la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf; fête funèbre à l'occasion de l'assassinat du duc de Berry, « ravi à leur amour »; fête funèbre, le 25 novembre 1824, pour la mort de Louis XVIII, « auguste protecteur de l'ordre »; le président s'écria : « Fils de saint Louis, ta place était marquée au sein de la gloire éternelle entre Louis XII et Henri IV. Tu veilles toujours sur les destinées de la France, et tu continues par ton illustre frère, héritier de ta bienveillance paternelle, de protéger l'ordre maçonnique dont tous les membres ne cesseront d'être fidèles à ton auguste dynastie. » Et l'on cria : « Vive le roi ! » On couronna le buste de Charles X.

Le clergé fournit un certain nombre d'adhérents à la maçonnerie.

M. Jules Pellisson, dans son mémoire si précis, si documenté, si important, sur *Les loges maçonniques de l'Angoumois, de la Saintonge et de l'Aunis* dans la *Revue* de novembre dernier (xiv, 445), a constaté les mêmes faits. Il a cité la lettre de Marie-Antoinette à la princesse de Lamballe et les noms des La Trémoille, La Galissonnière, La Rochefoucauld-Bayers, La Tour d'Auvergne, d'Andigné, etc., puis de Jean Mouton du Nègre, prieur de Sireuil; l'abbé Cauroy; Sicard, curé d'Archiac; Fauchay, secrétaire du chapitre, à Saintes; dom Devienne, un capucin de Charente; le curé de Saint-Eutrope de Saintes, le vicaire de Soubise, le prieur de Salles-lès-Aunay, etc. Bien des fils et petits-fils ont lu certainement avec étonnement ces listes de maçons où ils retrouvaient leurs pères et grands-pères, sans compter les curieux documents, y compris les pièces constatant la main mise de l'empire sur la franc-maçonnerie.

L. A.

IV

GABRIEL ALLEGRAIN, SCULPTEUR AU PORT DE ROCHEFORT (1)

Sur les registres paroissiaux de Notre-Dame de Brouage (Charente-Inférieure), je lis, à la date du 12 août 1768, l'acte suivant : « Gabriel Allegrain, de la paroisse de Saint-Nicolas des

(1) Cette note, lue à la séance du 29 juin 1886 à Rochefort, a été publiée dans le volume *Réunion des sociétés des beaux arts des départements à la Sorbonne du 28 avril au 1^{er} mai 1886*, p. 417. Des documents découverts depuis l'ont notablement augmentée.

Champs, officier de sa majesté à la monnaie de Paris et sculpteur pour le roi au port de Rochefort, membre de l'académie de Paris (1) et de Saint-Luc de Rome, demeurant à Rochefort, paroisse de Saint-Louis, depuis quatre ans, fils de Gabriel-Christophe Allegrain, sculpteur du roi et professeur de l'académie de sculpture et peinture de Paris, aussi officier de sa majesté à la monnaie de Paris, et de feue Geneviève Pigalle, de la ville de Paris », a épousé « Marie-Anne Bagnère, veuve de Michel Brouillaud, chevalier (sic), chirurgien major de l'hôpital militaire de la ville et place de Brouage, demeurant en ladite ville, fille de feu Pierre Bagnère, maître chirurgien, et de Marie-Anne Levesque ». (2)

Aucun historien local n'a parlé d'Allegrain, et l'*Histoire de Rochefort* de Viaud et Fleury ne le cite même pas. Gabriel Allegrain était d'une famille d'artistes peintres, statuaires, paysagistes, sculpteurs, que les biographies ont à peu près oubliée et sur laquelle Jal, *Dictionnaire critique*, p. 23, a donné de nombreux détails. (3)

Gabriel avait succédé à Bourguignon, mort le 3 mars 1762 à Rochefort (4). La place vacante avait été disputée et le ministre hésita deux années entre plusieurs candidats ; enfin, il eut la place et entra au service de la marine, le 1^{er} juin 1764, aux appointements de 1.500 livres. Il devait cette faveur au célèbre sculpteur Jean-Baptiste Pigalle, son oncle. Gabriel Allegrain était fils du statuaire Gabriel-Christophe Allegrain, qui avait épousé, le 7 février 1733, Geneviève-Charlotte Pigalle, âgée de 20 ans, fille de feu Jean Pigalle, maître menuisier, et sœur de Jean-Baptiste. Il était né le 29 octobre de la même année et le 30 eut pour parrain Gabriel Allegrain, peintre de l'académie

(1) Evidemment de l'académie de Saint-Luc : car son nom ne figure même comme agréé ni dans les listes de l'académie royale publiées dans le premier volume des anciennes *Archives de l'Art français*, ni dans les procès verbaux. (A. de M.)

(2) Son nom ne se trouve pas dans les listes données par Misserini : *Memorie per servire a la istoria della Romana Academia de S.-Luca* ; Roma, 1823, in-1^o.

(3) Le père de Christophe-Gabriel Allegrain, né à Paris en 1710, mort le 17 avril 1795, était fils d'Etienne Allegrain, habile peintre et paysagiste (né en 1655, mort en 1736). « Il excellait, dit la *Nouvelle biographie générale* de Didot, à représenter les figures nues, et rechercha dans tous ses travaux la beauté et la grâce. On lui reproche d'être souvent trop maniéré. Sa Vénus entrant au bain et sa Diane surprise par Actéon sont regardées comme ses chefs-d'œuvre. On cite aussi son Narcisse pour l'élégance des formes. Allegrain fut directeur de l'académie des beaux arts de Paris, et madame du Barry le chargea d'exécuter plusieurs statues pour le jardin de Louveciennes, près de Marly. »

(4) L. Bourguignon, maître sculpteur au port de Rochefort, avait demandé sa retraite en 1757. L'intendant de la marine, de Ruic, parvint à le garder encore quelques années en lui faisant obtenir des gratifications et une augmentation de 300 livres sur son traitement. C'est Bourguignon qui sculpta en 1757 pour la fontaine de la place Colbert le groupe représentant la Charente et l'Océan, moyennant 2.100 livres.

royale, et pour marraine Geneviève Le Dreux, veuve de Jean Pigalle, maître menuisier. Il avait donc 31 ans quand il vint à Rochefort et 35 à l'époque de son mariage. « Il fut, dit Jal, p. 25, chef des travaux de sculpture exécutés dans l'arsenal pour les poupes, les proues et les galères des vaisseaux, charge qu'avait remplie avec tant de succès Pierre Puget à Toulon et que remplissait un des Caffieri à Brest. » Il resta dix ans au service de la marine, et il obtint sa retraite avec 400 livres de pension sur les fonds de la marine. Il fut remplacé par le sieur de Lizy à partir du 17 août 1775. Jal a publié sur lui les deux notes suivantes extraites des archives de la marine : « M. de Ruis, consulté sur les représentations, que le sieur Allegrain, maître sculpteur à Rochefort, aux appointements de 1.500 livres, a faites sur la modicité de son traitement, rend les meilleurs témoignages du zèle, des talents et de la conduite de cet artiste. Il ne le trouve pas assez payé, et demande pour lui un supplément d'appointements de 400 livres. M. d'Orvilliers, commandant de la marine (1), a aussi sollicité de lui-même cette augmentation pour le sieur Allegrain. Il est certain que ce sculpteur, qui est neveu de M. Pigalle, trouverait à s'employer plus avantageusement si on ne lui faisait dans la marine un sort honneste. » Au bas de cette note on lit ces mots de la main du ministre, M. de Sartines : « Bon pour gratification de 300 livres », 11 décembre 1767. La note suivante est relative à sa pension : « Monseigneur a accordé sa retraite avec 400 livres de pension sur les fonds de la marine. Le sieur Allegrain est remplacé par le sieur de Lizy qui jouira de mille livres d'appointements. Le tout aura lieu du 17 août 1775. DES CHAMPS. » Et l'intendant écrivait, le 24 août 1775, à M. de Sartines : « J'ai trouvé, joint à la dépêche dont vous avez honoré M. d'Aubenton, le brevet de maître sculpteur que vous avez procuré au sieur Delizy, second maître aux appointements de 1.000 livres, à la place du sieur Allegrain qui en était pourvu et à qui vous avez donné sa retraite avec 400 livres de pension. »

Allegrain dès 1773 avait été nommé conseiller du roi, premier échevin de la ville. Il y a aux archives municipales de Rochefort plusieurs pièces relatives à ses provisions qui sont du 10 décembre. Quelques mois après, le conseil municipal vote des fonds pour lui acheter une robe : « Aujourd'hui, deux may 1774, sur les dix heures du matin, les officiers municipaux de la ville de Rochefort étant assemblés en l'hôtel commun, sur billets d'invitation de ce jour signés du secrétaire-greffier, a été exposé que M. Gabriel Allegrain, dernier titulaire et pourvu de la charge et office de conseiller du roy, premier échevin de cette ville, en conséquence des provisions à luy accordées par sa majesté le premier décembre dernier, n'ayant pu être compris dans l'adjudication des robes et ornements dont sont décorés

(1) L'amiral Guillouet, comte d'Orvilliers, né le 26 mars 1710 à Moulins où il est mort le 14 avril 1792, célèbre par le combat d'Ouessant, le 27 juillet 1778.

les officiers municipaux, suivant délibération du trois février 1773, approuvée et autorisée, il est instant, sous le bon plaisir de monseigneur l'intendant, d'y pourvoir ainsi que d'une robebe à l'usage ordinaire de l'huissier de police, mairie et de cet hôtel. Sur quoi, la matière mise en délibération, l'assemblée reconnaissant l'utilité et les besoins nécessaires de cette dépence, il est arrêté que, pour y parvenir, il sera envoyé coppie des présentes à mondit seigneur intendant avec supplication de vouloir bien les agréer et en autoriser la dépence pour être faite à la manière accoutumée.

» Fait et donné lesdits jour, mois et an que dessus, en ladite assemblée où assistaient les soussignés. Ainsy signé au registre : Pelletier, lieutenant de maire. Jacques Fourré, l'ainé. Alezais. Faurès. De La Cousture. F. Fourré. »

Toutefois l'intendant Auger de Montyon n'approuva (15 juin) de cette délibération que « ce qui regarde la robe destinée à l'huissier de police et mairie dont la dépense n'excédera pas la somme de quatre-vingts livres ».

La même année, Allegrain fut délégué à Paris pour les affaires de la ville avec Dulaurens ; tous deux écrivent de là, le 27 décembre 1774, aux officiers municipaux :

« Messieurs, nous avons reçu avec la plus grande satisfaction la nouvelle preuve de votre confiance pour la mission honorable que vous nous avez chargé de remplir auprès de nos seigneurs de la cour de parlement. Votre délibération relative ne nous étant parvenue qu'au moment des vacances, nous ne pouvons espérer d'être admis à l'audience des chambres assemblées qu'après la fête des rois, et si ce n'est point alors chose déplacée, nous nous ferons un honneur et un plaisir d'exécuter vos intentions qui sont, comme vous le savez, aussi les nôtres.

» Nous profitons avec plaisir du prochain renouvellement de l'année pour vous offrir les vœux sincères que nous formons pour votre félicité, le bonheur des habitants, votre tranquillité et la nôtre ; c'est dans ces sentiments, que notre cœur sait bien mieux sentir que notre esprit ne peut l'exprimer, que nous sommes avec le plus inviolable attachement, messieurs, vos très humbles et très obéissants serviteurs.

» DULAURENS. ALLEGRAIN. »

Plus tard, Allegrain leur envoie ce billet de bonne année :

« Messieurs, recevés, je vous prie, les vœux vifs et sincères que j'adresse au ciel en ce renouvellement d'année pour votre conservation et l'accomplissement de tout ce que vous pûvêz désiré de plus flatteur ; je connois trop mon cœur pour vous les faire parvenir si la sincérité n'en estoit pas le fondement. Je me regarderois comme le plus heureux des mortel d'avoir été écouté, et ne cesserois, tant que je vivrai, de vous donner des témoignages du zèle respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être, messieurs, votre très humble et très obéissant serviteur.

» ALLEGRAIN.

» Au Caillaud, paroisse Sainte-Gemme, le 31 décembre 1779. »

Sur le *Tableau imprimé des frères qui composent la R. : Loge de l'Aimable concorde à l'O. : de Rochefort, le 7 juillet 1776*, figure « Allegrain, ancien premier sculpteur de la marine au port de Rochefort, pensionné du roi, ex-maitre et officier ad-joint au grand orient », à côté de Lebrun père, maitre peintre du roi, breveté et entretenu au port de Rochefort, ex-maitre ; Poncet de Lhéophile, religieux capucin et gardien de la com-munauté de Charente ; Dulaurens, ancien maire de la ville, médecin de la marine, pensionné du roi ; Romme, premier pro-fesseur de mathématiques des gardes de la marine, frère du futur conventionnel. (Voir t. xiv, 460). En 1777 il est indiqué comme ex-vénérable.

Où et quand mourut Allegrain ? Des recherches dans les ar-chives de la marine à Rochefort et dans les registres de l'état civil n'ont donné aucun résultat.

LOUIS AUDIAT.

—
V

SOUVENIRS DES PRISONS DE ROCHEFORT AU XVIII^e SIÈCLE

I

Les divers documents que nous publions appartiennent au fonds des archives de la Bastille, dont M. Frantz Fünck-Bren-tano, bibliothécaire à l'Arsenal, vient de terminer le classement, avec une persévérance aussi éclairée que consciencieuse.

Conformément à des traditions administratives, scrupuleuse-ment respectées, les pièces furent retournées, dans le principe, des prisons de Rochefort au lieutenant de police, qui les fit entrer aussitôt dans les archives de son département, centra-lisées à la Bastille.

Nous publions les plus importantes et nous nous contentons d'analyser les autres. Voici la première en date qui sert, pour ainsi dire, de prologue au petit drame dont les prisons de Ro-chefort furent le théâtre. Nous la donnons avec toutes les men-tions qui accompagnent l'original.

« PRISONS DE ROCHEFORT. — DOSSIER LÉGER. — R^e (retiré). — Co-lonies.

A Versailles, le 28 juin 1765.

Madame Victoire (1), monsieur (2), qui veut bien honorer de sa protection la famille du nommé Léger, sujet dont la famille n'a pas lieu d'être satisfaite, m'a fait demander qu'il fût envoyé à la Guyanne, pour y servir, en qualité de soldat, dans les troupes nationales de cette colonie. J'en ai rendu compte au roy et sa majesté m'a permis d'expédier l'ordre nécessaire, pour le

(1) Une des filles de Louis XV.

(2) Je n'ai pas le nom du destinataire de la lettre ; mais c'est vraisembla-blement Sartine, le lieutenant de police.

faire arrêter et conduire dans les prisons de Rochefort, à la disposition de M. Froger de l'Eguille, commandant la marine dans ce port. (1) Comme la translation du nommé Léger doit être exécutée aux frais du roy, je vous prie de prendre les mesures les plus convenables pour, en assurant sa translation, en diminuer les frais le plus qu'il sera possible. Vous pourriez pour cela le comprendre dans la première recrue que vous ferez passer à l'isle de Ré ; et lorsqu'il sera arrivé dans les prisons de Rochefort, vous m'adresserez la note des frais que sa conduite dans le port aura occasionnés, afin que je puisse en ordonner le remboursement. Je vous préviens que ce sujet est actuellement chez M. Gremond, curé de Balainvilliers près Longjumeau. Je joins ici l'ordre du roy pour sa translation. J'ai l'honneur d'être parfaitement, etc.

LE DUC DE CHOISEUL. » (2)

Lettre de cachet signée du roy et contresignée par le duc de Choiseul :

« De par le roy, il est ordonné à... d'aller prendre partout où il le trouvera le nommé Léger, âgé de 19 à 20 ans, et de le conduire à Rochefort où il sera détenu dans les prisons du fort, jusqu'à ce qu'il puisse être envoyé à la Guyanne pour servir dans les troupes nationales de cette colonie en qualité de soldat.

Fait à Versailles, le 28 juin 1765. »

Le 3 juillet, l'ordre d'arrestation fut transmis à M. de La Bénardière, commandant de la maréchaussée à Bourg-la-Reine, dans les termes prescrits par le duc de Choiseul, avec invitation de « rendre compte » à qui de droit des mesures.

En même temps, on écrivait à M^{me} Victoire qu'un certain Agobert, officier de la maréchaussée, « se ferait un plaisir » de conduire Léger à destination « avec une recrue, puisque le magistrat (3) le désirait ». Au reste, les frais de cette expédition ne devaient pas être élevés ; une gratification suffirait pour les conducteurs chargés d'en répondre ; « le magistrat sera le maître de l'arbitrer. »

La Bénardière obéit à l'injonction ministérielle, mais non sans avoir reçu la protestation suivante qui lui fut adressée, le 5 juillet, par le curé de Balainvilliers :

« Monsieur, le jeune homme, nommé Léger, âgé de 19 ans environ, est chez moy par l'ordre de madame Victoire et n'est point du tout un libertin, comme semble le dénoter la lettre de monsieur le lieutenant de police par le terme de *retiré*. Elle l'a fait mettre en pension chez moy depuis environ 4 ans. J'eus

(1) Michel-Joseph Froger, seigneur de L'Eguille et de La Rigaudière, né à Marennes en 1702, mort à Angoulême le 5 septembre 1772, nommé commandant de la marine à Rochefort en 1763 et lieutenant général des armées navales.

(2) Ministre de la guerre et de la marine depuis 1763.

(3) C'est le nom donné d'ordinaire au lieutenant de police.

l'honneur de le luy présenter au mois d'octobre dernier, et il eut celuy de s'y présenter seul et de luy porter lundy dernier, après toutefois que je la luy remis, une lettre adressée à M. de Marsangis, écuyer de madame Victoire, chargé du payement de sa pension, lequel le fit paroître devant la princesse qui me fit écrire pour la deuxième fois ses intentions et mesme charger d'anplettes pour le jeune homme, luy promettant de le faire passer aux isles avec une pacotille, après luy avoir proposé une place aux barrières, s'il ne se soucioit pas d'y aller ; mais il a témoigné le désir de voyager. Je suis surpris que M. de Sartine le fasse enlever comme prisonnier. Je ne crois pas que ce soit l'intention de la princesse à laquelle je vais donner connoissance de tout ce qui se passe. Je passeray demain du matin chez vous, et vous communiqueray les intentions de la princesse sur le jeune homme. Je ne suis pas partie capable de m'opposer aux ordres d'un ministre ; je respecte tout ce qui est émané de la puissance du prince. Vous aurez tel égard, monsieur, que vous jugerez à propos au sujet de la prison, et la princesse sera instruite de tout ce qui se passera. J'ay l'honneur d'être avec bien du respect, monsieur, etc.

GREMOND, curé de Balainvilliers. »

L'intervention du curé trouva La Bénardière inflexible ; cependant, comme cet officier en témoigne dans la lettre qu'il adresse à M. de Sartine pour lui rendre compte de la capture de Léger, il crut devoir, par considération pour le prêtre, apporter un certain tempérament à l'exécution de sa consigne : « Je n'ay pu, écrit-il, me résoudre à faire mettre sur la paille, dans les prisons de ce lieu, ce jeune homme : je le fais garder dans la chambre d'un cavalier, espérant, monsieur, que vous voudrez bien l'approuver, en attendant de nouveaux ordres à cet égard, que je vous supplie de m'accorder. Au Bourg-la-Reine, le 6 juillet 1765. »

Il ne paraît pas toutefois que les démarches ultérieures, tentées par le curé Gremond auprès de madame Victoire, aient été couronnées de succès : car je vois, dans une lettre écrite par Agobert (Paris, 16 juillet) à M. de Sartine, que Léger a été remis par la maréchauessée de Bourg-la-Reine à « un sieur Regnaud, conducteur de la dernière recrue pour les colonies..., homme intelligent pour ce métier, qui dans tous les temps l'a fait avec la plus grande exactitude ». Agobert, « capitaine chargé de la levée des troupes des colonies, rue de la Poterie, près la Grève », accompagne sa lettre de celle de Regnaud, qui n'est pas dénuée d'intérêt. Cet honnête pourvoyeur des armées du roi signale à son patron Agobert, avec leurs nom, adresse et qualités, certains « jolis garçons bien faits de leur personne » qui figurent fort avantageusement dans son prochain convoi pour l'île de Ré. En conséquence, M. de Sartine écrit, le 20 juillet, au duc de Choiseul, que le nommé Léger « est parti le 16 de ce mois pour se rendre au lieu de sa destination ».

Le 10 septembre suivant, Agobert annonçait au lieutenant

de police l'arrivée à destination de Léger et son incarcération dans les prisons de Rochefort, « suivant le reçu du concierge, en date du 4 août. » Il lui adressait, sous le même pli, « l'état des frais » de cet enlèvement extra-juridique, que venait de lui remettre Reynaud et qu'Agobert eût communiqué plus tôt à M. de Sartine, si le conducteur de la recrue n'avait été malade dans l'intervalle. La note de Reynaud ne laisse pas que d'être instructive; nous la publions intégralement :

« Etat des déboursés faits pour conduire en sûreté du Bourglais-Reine à Rochefort le nommé Léger, suivant l'ordre du roy du 28 juin 1765, sçavoir :

Pour voiture et chevaux dont il s'est servi, n'ayant pu marcher, afin de ne pas être obligé de le laisser à l'hôpital	18 l.
Pour avoir fait porter son sac, les deux premiers jours	10 s.
Frais de prison et de lit pour ne pas le laisser coucher sur la paille	11 l.
Donné à lui en sus de l'otage pour le faciliter à vivre plus aisément à huit sols par jour jusqu'à La Rochelle	8 l.
A un de mes sergents pour l'avoir gardé à vue pendant la route, pour ne pas négliger la recrue dont j'étais chargé.	12 l.
Pour une paire de souliers fournie audit Léger.	3 l. 15 s.
Blanchissage en route	18 s.
Nourriture à La Rochelle pendant son séjour et frais de prison en attendant mon retour de l'île de Ré	4 l. 10 s.
Autre dépense pour nous deux de La Rochelle à Rochefort.	4 l. 10 s.
Pour mon retour de Rochefort jusqu'à Mauzé où j'ai repris la route de la cour	2 l. 10 s.
Donné audit Léger dans la prison de Rochefort pour ses besoins	1 l. 16 s.
	67 l. 9 s.
Gratification.	82 l. 11 s.
Total.	150 l.

Je, soussigné, conducteur de la septième recrue des colonies, certifie avoir déboursé le contenu du présent mémoire. A Paris, ce 10 septembre 1765.

REINAUD. »

Sartine donna l'ordre d'écrire à Choiseul le résultat de cette expédition : « Le nommé Léger, dont M^{me} Victoire veut bien honorer la famille de sa protection..... a été remis à la disposition de M. Froger de l'Eguille », le commandant de la marine à Rochefort. M. de Sartine prie en outre M. de Choiseul de lui « adresser l'ordonnance » pour le remboursement des frais et de la gra-

tification qui sont, de l'aveu même du ministre, à la charge du roi.

Mais si Choiseul commandait volontiers à des agents subalternes des besognes peu avouables, il était moins pressé, paraît-il, de leur en solder les frais. L'année 1765 se passa sans que la somme réclamée par Agobert fut ordonnancée. Aussi, le 25 avril 1766, le capitaine de recrutement des troupes coloniales adressait-il à Sartine une nouvelle supplique pour obtenir le remboursement dont il avait fait les avances, lui Agobert, au conducteur de la recrue mort depuis. Cette réclamation nous apprend une particularité assez piquante : Léger ne fut pas envoyé à la Guyane : que devint-il alors ? Les autres pièces composant son dossier restent muettes à cet égard. En revanche, nous y trouvons le brouillon d'une nouvelle lettre de Sartine au duc de Choiseul, à la date du 7 mai, rappelant tous les détails de l'expédition conduite et menée à bonne fin par Reynaud. Sartine réclame une fois encore le remboursement des frais nécessités par cette opération ; et ce fut le duc de Praslin qui se chargea du règlement.

Le 25 mai, il avisait son correspondant qu'un mandat de 150 livres sur le fonds des dépenses secrètes, payable au porteur à la caisse de M. de Sainte-Foy, secrétaire général de la marine, allait lui être expédié. En effet, le 25 juin, une dernière lettre de Sartine accusait réception à Praslin de son mandat de 150 fr. dont le capitaine Agobert devait être le bénéficiaire.

II

Nous avons encore trouvé dans les archives de la Bastille le dossier suivant émané des prisons de Rochefort :

« Prisons de Rochefort. — Dossier Narcisse. — Colonies.
Versailles, le 27 avril 1765.

A M. de Sartines.

Je joins ici, monsieur, un ordre du roy, pour arrêter et faire conduire dans les prisons de Rochefort, le nommé Jean Narcisse, nègre esclave, appartenant à M. Prévost, ancien commissaire général de la marine, qui doit s'adresser à vous pour cela. Je vous prie de vouloir bien faire mettre cet ordre à exécution le plus tôt qu'il sera possible. J'ay l'honneur, etc.

LE DUC DE CHOISEUL. »

On lit, en marge, cette note d'un secrétaire de Sartine : « L'ordre a été remis à M. Menon, le 29 dudit, pour le mettre seulement en dépost dans les prisons. »

Le 5 mai, le lieutenant de police rappelle à ses agents l'ordre du roi que lui a transmis Choiseul « pour arrêter et conduire le nommé Narcisse dans les prisons de Rochefort, jusqu'au départ du premier vaisseau pour les isles ». — « Cet ordre n'est point encore exécuté, répond une note, cet esclave se tenant caché. » Puis une autre mention « exécuter l'ordre ce 12 mai 1765 » sur la supplique suivante :

« A monseigneur le comte de Saint-Florentin, ministre et secrétaire d'état.

Monseigneur, Jean Narcisse, nègre, a l'honneur de représenter très respectueusement à votre grandeur, qu'il a été amené en France par le sieur Prévost, commissaire général de la marine pour le Canada, y a près de 7 ans; que, depuis ce tems, il a éprouvé de sa part tous mauvais traitemens; qu'ayant appris qu'il vouloit le renvoyer aux Indes, il a présenté sa requête en l'amirauté en la table de marbre du palais à Paris, où il a obtenu sentence, le 17 du présent mois d'avril, qui fait deffences au sieur Prévost d'attenter à sa personne et liberté, par provision le met sous la sauvegarde de sa majesté et justice; le condamne en outre à luy remettre les habits, linges et hardes servant à son usage et luy payer ses gages à raison de 120 fr. par an; cette sentence luy a été signifiée le 23; comme le suppliant a appris que ledit sieur Prévost jettoit feu et flammes contre luy, qu'il le menaçoit d'obtenir un ordre de sa majesté par le moyen de ses protections auprès de votre grandeur, pour le faire renfermer, c'est ce qui l'oblige de venir se jeter aux pieds de votre grandeur et vous supplier de vouloir bien le prendre sous votre puissante protection, vous faire informer de ses vie et mœurs, maison du sieur Prévost, rue Montmartre vis-à-vis la Jussionne: il ne cessera de faire des vœux au ciel pour la conservation et prospérité de monseigneur. »

En marge: « Le domicile du suppliant est élu en la maison de M^e Regnault, son procureur au parlement, rue des Singes. »

Le dossier Narcisse s'arrête là; mais il est fort probable que le malheureux nègre, malgré le semblant de protection acquis à tout esclave touchant la terre de France, fut saisi, dirigé sur les prisons de Rochefort et de là renvoyé aux îles. Ainsi le voulait l'inexorable régime des lettres de cachet.

PAUL D'ESTRÉE.

—
VI

UN BOUQUIN OUBLIÉ

Les Elémens de la politique, par PH. FORTIN DE LA HOGUETTE (1)

Mon savant et cher confrère, M. Jules Lair, l'éloquent historien de Fouquet et de M^{lle} de La Vallière, a eu l'amabilité de me donner un des plus rares volumes de sa collection, *Les élémens de la politique selon les principes de la nature*, par PH. FORTIN, seigneur de La Hoguette. (A Paris, chez Antoine Vitré, imprimeur du roy et du clergé de France, MDCLXIII. Avec privilège de sa majesté, in-12 de 476 pages, plus 22 feuillets limi-

(1) Voir pour Philippe Fortin de La Hoguette, seigneur de Chamouillac, le *Bulletin*, xii, 85-106, et *Archives*, t. xvi, contenant sa correspondance.

naires dont 18 pour l'*Avant-propos*, 3 pour la *Table des chapitres* (qui sont au nombre de 23 et 1 pour l'*Extraict du privilège du Roy*. (1) A peine avais-je ouvert le volume, que je reconnaisais combien le docte Huet l'avait justement jugé en le mettant si au-dessous du *Testament*. (2) Plus j'avancais dans ma lecture, mieux je comprenais l'oubli profond où l'on avait laissé un traité aussi peu digne d'attention, mieux je comprenais le silence de mort qui l'enveloppe depuis deux siècles et demi. Dieu sait si je suis un courageux lecteur ! Et pourtant l'ennui me gagna bien vite, un de ces ennuis épais, écrasants, auxquels on ne résiste pas. Dans tous ces chapitres plus indigestes les uns que les autres j'ai noté seulement deux ou trois passages où revivent encore l'ancienne verve, l'ancien talent de mon pauvre La Hogue. Voici, par exemple, un portrait de Mathieu Molé bravant l'émeute, qui n'est pas à dédaigner (p. 212) : « Je puis adjouster à tous ces exemples illustres celui de feu M. le garde des sceaux Molé, lequel estant président a exposé sa vie en diverses occasions pour le maintien des loix de l'estat. Tout Paris est tesmoin que sa résolution dans ce péril a souvent fait changer les volentez d'un peuple séditionux qui l'attendoit à la sortie du palais pour le massacrer ; et qu'après s'estre ouvert le passage luy-mesme, faute d'huissier, au travers d'une foule tumultueuse de peuple, se faire avec un visage assuré, conduire respectueusement jusque dans sa chambre par ceux-là mesme qui s'estoient assemblez pour le tuer. » (3) Reproduisons cette singulière anecdote sur la reine Elisabeth (p. 322-323) : « A dire vray, cette princesse ne doit point estre mise au nombre des femmes ; elle avoit quelque chose de plus masle et de plus relevé ; elle estoit ce qu'on appelle communément une virago, qui est un mot qui ne se peut exprimer en notre langue. Estant en Angleterre, il y a près de quarante ans (4) j'ay sceu en confidence d'un médecin qui l'avoit servie quelque temps, qu'il y

(1) Le privilège est du 9 avril 1663 ; l'*Achévé d'imprimer*, du 14 du même mois.

(2) Voir, dans l'*Avertissement des Lettres inédites de Ph. Fortin de La Hogue*, p. 13, une citation tirée des *Mémoires* de l'évêque d'Avranches.

(3) Mathieu Molé reparait plus loin (p. 432) sur la liste de ceux qui ont brillé dans le conseil du roi : « Tels ont esté cy-devant, ce me semble, messieurs de Sully, de Villeroy, de Sillery, de Marillac, Bignon, le président Jeannin et les premiers présidents du Harley, Molé et de Bellièvre, desquels j'ay eu quelque connaissance. » La Hogue ajoute discrètement : « Je me fais icy des vivans, de peur de déplaire à leur modestie. » On remarquera l'omission du grand nom du cardinal de Richelieu. L'auteur y fait ainsi allusion : « Ceux dont nous avons veu l'autorité si absolue, qu'elle a esté plustost un règne qu'un ministère. »

(4) Sur le séjour de Ph. Fortin en Angleterre voir la page 5 de l'*Avertissement* déjà cité. L'indication, « il y a près de quarante ans », nous reporte à l'année 1623, déjà signalée d'après la correspondance du voyageur. Une autre indication (p. 108, confirme la date qu'en cet *Avertissement* (p. 3) j'ai cru devoir donner à la naissance de La Hogue (1585) : il déclare (p. 108) qu'il

avoit dans sa personne quelques défauts qui la rendoient incapable d'avoir des enfants, et que pour se couvrir elle escoutoit toutes les propositions de mariage qu'on luy faisoit sans jamais rien conclure : et que mesme elle ayma mieux s'exposer à la calomnie d'avoir eu de l'amour pour quelques grands de son royaume, que de laisser le moindre soupçon de son impuissance naturelle. Quoyque puisse dire l'histoire médisante, cette reyne a esté si ferme et si constante en sa bonne et en sa mauvaise fortune, si sage en ses conseils, et si virile en toute la conduite de sa vie, qui ne sont point des qualités féminines, qu'elle doit plustost tenir rang entre les personnes illustres de nostre sexe, que du sien. » (1)

Ce qu'il y a de plus intéressant dans le bouquin, si gros et si vide, c'est l'*Avant-propos*. L'auteur y donne sur sa vie et sur sa famille des détails qui complètent diverses confidences de ses *Lettres* et de son *Testament*. Aussi vais-je en donner d'abondants extraits que l'on pourra utilement rapprocher de la notice biographique consacrée ici même, en 1888, au seigneur de Chamouillac :

« Tout jeune que j'ay esté, je me suis toujours proposé quelque employ, dont l'estat dans lequel je suis nay peut retirer quelque service de moy. (2) Mon père ne me laissa pas le choix au commencement ; mais sitost que je fus en possession de ma puissance par sa mort, voyant que la paix estoit universelle par tout, pour ne demeurer oisif dans un temps si paisible, je me résolus en 1612 de m'embarquer volontaire dans un armement par mer qui se faisoit en la coste de Normandie, sous le nom de la seüe reyne mère, pour une descente et une nouvelle peuplade en Affrique, dans la rivière de Cambie (*sic* pour Gambie). Nous partismes de La Hogue pour cet effet ; mais, avant que

« n'a point d'autre bibliothèque que le grand livre du monde, qui lui est ouvert il y a 78 ans ». La phrase étant écrite en 1663, cela nous ramène exactement à l'année susdite, 1585.

(1) J'emprunterai à l'auteur (p. 23) une *actualité*, cette définition de l'anarchie : « Il arrive souvent que de cet estat populaire on tombe souvent aussi dans une anarchie, qui est une confusion d'hommes vivans en désordre, où chaque personne veut commander, et pas un ne veut obéir, qui est la pire de toutes les conditions où l'homme se puisse rencontrer. » Citons encore une bonne tirade, p. 222, contre ceux qui gâtent les lois, en voulant les commenter : « Et aussi quand ils ont permis que le corps du droit qui nous a esté donné si net et si bien interprété par les anciens juriscultes, ait esté charfourré de gloses impertinentes plus obscures que le texte, et tellement surchargé de cas et d'incidents, qui n'arrivent jamais, qu'il semble que les décisions qui sont nées de cette confusion, ne sont rien autre chose que playes et blessures faites sur l'intégrité du corps des loix... »

(2) La Hoguette vient de faire l'éloge du patriotisme en général, de son patriotisme en particulier. Voici comment il répond d'avance à ceux qui, de nos jours, ont osé attaquer l'idée de patrie : « Il n'y a point d'amour, ce me semble, qui nous doive estre plus naturel, ny qui soit plus digne d'un homme de bien que celui de son pays. L'amour de la patrie a quelque chose en soy de plus noble que tous les autres devoirs. »

nous fussions hors de la Manche, il y eut si peu d'intelligence entre nostre général et nos autres chefs, pour estre, comme je croy, tous novices dans le mestier de la marine, qu'il nous fallut relascher en Broüage, et envoyer en cour pour remédier à ce désordre.

» Je fus choisy pour ce voyage, où j'avois assez heureusement réussi, ayant apporté les ordres du roy pour accommoder tous leurs différends : mais à mon retour je trouvay que nostre général, du havre où il estoit, s'estoit mis au large avec une partie de ses vaisseaux. Je fus à son bord pour le ramener : ce que je crus pouvoir faire, luy ayant apporté de la cour toute sorte de contentement : mais je le trouvay absolument résolu de faire voile, et moy je le quittay pour ne vouloir pas courre avec luy, comme on dit, sur le bon bord : quoyque mon principal dessein en ce voyage eust esté d'acquérir quelque expérience en la navigation des vaisseaux ronds (1).

«... Toutes ces considérations furent les motifs principaux de mon embarquement en ce voyage, dont le débris qui se fit en Broüage fut cause que d'homme de mer que je m'estois proposé d'estre, je devins homme de terre : et voici comment. En ce mesme temps M. le mareschal de Saint-Luc (2), qui estoit venu en Broüage par l'ordre du roi, sur le soupçon qu'on eut de quelque nouveau remüement de la part de ceux de la religion dans la Saintonge et l'Aunis, me fit l'honneur de me dire que, si je voulois demeurer auprès de luy, je n'y serois pas longtemps sans y avoir quelque sorte d'employ. J'acceptay volontiers ce party, et je commençay dès lors à servir le roy auprès de luy, et hors d'auprès de luy, non seulement dans toutes les guerres de la religion, mais dans toutes celles des princes (3).

« Dans les commencemens de guerre que je vis en ce temps-là, je reconnus qu'il y avoit peu de gens parmi nous qui entendissent bien ce métier : ce qui m'obligea de passer en Hollande pour l'apprendre (4), l'année de la rupture de la trêve entre l'Espagne et les états des Provinces Unies ; mais je n'y fus pas sitost arrivé que je sceu la descente du roy en Guyenne avec une armée, la reddition de Saumur en passant, et les sièges de Saint-Jean [d'Angély] et de Clérac : ce qui fut cause que je fis une si bonne diligence pour mon retour, que j'arrivay volontaire avec monsieur de Guittaud à celuy de Montauban (5), le mesme jour de

(1) Ces renseignements autobiographiques sont donnés pour la première fois. Nous trouverons plus loin d'autres petites révélations.

(2) Sur La Hoguette à Brouage, voir *Avertissement*, p. 6. Sur ses relations avec Timoléon d'Espinay, marquis de Saint-Luc, voir p. 27 et suivantes.

(3) La Hoguette appelle ces guerres « une espèce de maladie impliquée », « une fièvre d'estat qui estoit erratique, eut plusieurs accès et beaucoup de dangereux redoublemens ».

(4) Voir, sur ce premier voyage en Hollande [1621], les pages 5 et 6 de l'*Avertissement des lettres inédites*.

(5) Circonstances ignorées des biographies.

la fougade qui emporta le marquis de Villars et le fils aîné du comte de Ribérac, quand le feu se mit aux poudres au quartier des gardes (1).

» Je fis encore un autre voyage dans le mesme pays [Hollande] au siège de Breda, où toute la jeunesse de la cour vint aussi ; mais cette place n'ayant point esté attaquée de vive force, chacun se sauva de ce blocus comme il put (2).

» Depuis et avant ce temps-là je suis tousjours demeuré dans le service dehors et dedans le royaume, par mer, par terre, à pied, à cheval, avec charge, ou sans charge, dans l'armée, ou en garnison, jusques en l'année 1639, que je m'embarquay volontaire avec feu M. l'archevêque de Bourdeaux (3), pour une entreprise sur la Corogne, qui est une ville très considérable dans la coste de Palice, près du cap d'Ortignières, dans laquelle ont accoustumé de se faire tous les embarquemens des bisognes qui passent d'Espagne en Flandres. Cette entreprise ayant mal réussi, on fut de là à S. Ander (*sic* pour Santander), où l'on prit un gallion, et Larède, une des principales villes de la coste de Biscaye, qui fut pillée. Ce voyage de mer fut de quatre mois, qui est le dernier exploit de guerre où je me suis trouvé (4).

» Deslors je me retirai chez moy, résolu d'y passer en paix le reste de ma vie, et de me marier, quoyque je fusse en l'âge de 55 ans (5) ; pensée que je n'avois jamais eüe auparavant, estant persuadé qu'il n'y avoit plus rien qui fust plus capable d'avilir le cœur d'un homme de guerre, qu'une femme et des enfans. Dans ce dessein je fus si heureux que monsieur l'abbé de Beaumont, qui a esté depuis évesque de Rodez, et qui maintenant est nommé à l'archevesché de Paris, me fit l'honneur de me donner une sœur qu'il avoit (6), de laquelle j'ai eu cinq enfans, deux filles et trois garçons, qui sont autant d'ostages que j'ai donnés à l'estat.

» L'ainé de mes garçons après avoir esté cinq ans page du roy dans la petite escurie, soldat un an dans le régiment des gardes où il a veu les sièges de Dunkerke et de Gravelines et la bataille des Dunes, et avoir esté dix-huit mois dans les mousquetaires, est maintenant dans un royaume estranger cornette de la mestre de camp d'un général d'un mesrite extraordinaire et de condition, sous lequel il apprend son mestier. Le second de mes enfans fait dans la Sorbonne sa première année de théolo-

(1) Ce fut le 1^{er} septembre 1621. Voir *Histoire de Montauban*, par Le Bret, édition de 1811 (II, 161).

(2) Voir dans le recueil de 1888 les lettres écrites par La Hoguette, de La Haye, en juin et juillet 1621.

(3) Henri d'Escoubleau de Sourdis, ancien évêque de Maillezais.

(4) Ce voyage n'avait pas été connu des biographes.

(5) La Hoguette ne devait se marier qu'en 1640, au moment où il frisait la soixantaine.

(6) Voir sur ce modèle des épouses *Avertissement*, page 9.

gie ; et mon cadet, après avoir esté soldat un an, comme son frère aîné, dans le régiment des gardes, a eu l'honneur d'avoir entré depuis quatre mois dans la compagnie des mousquetaires du roy. (1) Ainsi Dieu m'a fait la grâce, qu'en l'âge de 78 ans que je cours nonobstant l'arrière-saison de mon mariage, je voy présentement mes trois enfans faire figure dans le monde, et capables desjà de servir le roy et l'estat auquel je les ay tous dévouez.

» J'avois si peu d'espérance d'une si longue vie que, voyant mes enfans tous jeunes, et moy desjà vieux, je pensay que je leur devois laisser en forme de testament quelques conseils pour leur conduite. Quelques uns de mes amis, après les avoir leus, voulurent que je les donnasse au public ; ce que je fis, dont le succez fut si heureux, qu'ils reçurent une approbation qui fut assez générale : et mesme j'ay quelque opinion qu'ils auront procuré l'honneur que j'ay eu d'avoir esté choisi par monseigneur et madame de Longueville pour estre le gouverneur de messeigneurs les princes leurs enfans. (2)

» Durant le séjour de quatre ans que j'ay fait auprès de ces jeunes princes, j'ay recherché quel pouvoit estre le fondement de toute bonne police, pour en tirer quelques préceptes que je peusse appliquer aux occasions à leur éducation. Après en avoir fait une très exacte recherche, j'ay trouvé qu'il n'y en avoit point de meilleure ny de plus saine que celle qui estoit le plus conforme à la loy de la nature non corrompüe, et que cette loy non corrompüe, celle de Dieu et de la droite raison, n'estoient qu'une mesme loy.

» J'ay laissé entre les mains de M. Vitré le raisonnement que j'ay fait sur cette matière, quoyque brut encore et imparfait, et l'ay prié d'examiner, avec quelques uns de ses amis et des miens, s'il y avoit rien en ce traité qui fust contraire aux lois de l'estat, de la religion et aux maximes les plus saines de la vie civile, afin de le purger des impuretez et des fautes que je n'avois pas aperçues. S'ils trouvent qu'il n'y ait rien qui mérite d'estre rejeté, je consens qu'il soit donné au public, afin que

(1) Voir sur les enfans de La Hoguette les pages 9 et 10 de l'*Avertissement*. Rappelons seulement qu'un des deux militaires devint lieutenant général des armées du roi et mérita les éloges de Catinat et de Saint-Simon. Rappelons encore que le théologien de Sorbonne, un des prélats les plus vertueux du xviii^e siècle, fut successivement évêque de Saint-Brieuc, de Poitiers et archevêque de Sens.

(2) Voir *Avertissement des lettres inutiles*, p. 12. La Hoguette, en deux pages de son *Avant-propos*, donne de grands éloges à ses deux élèves : l'un, l'aîné, « un sujet très accompli dans le service de Jésus-Christ » ; l'autre, âgé seulement de quatorze ans, « enfant si sage et si avisé dans sa petite conduite qu'il n'y a personne qui ne le regarde comme un fruit qui a bâte sa maturité devant sa saison ». Le duc et la duchesse de Longueville reçoivent cet hommage : « Je me suis plus façonné moy-mesme en faisant exécuter leurs volontez et leurs sages conseils en qualité d'un fillette surveillant, que je n'ay contribué du mien à former l'esprit de ces jeunes princes. »

l'état auquel je le dédie jouisse du travail des dernières comme des premières années de ma vie.

» Je devrois avoir quelque confusion de faire voir dans ce petit détail du cours de ma vie, par la médiocrité de la fortune que j'ay faite, le peu de mérite que j'ay eu ; mais il me semble qu'il est nécessaire qu'on sache que nous avons fait quelque figure dans le monde avant que d'en prendre congé ; c'est pourquoy je n'ay point fait de difficulté de m'exposer en veüe, tel que je suis en me retirant chez moy, où je prétends de réserver pour moy seul et pour mes valets la bessièrre de mes années, que je m'aperçoy sentir déjà le rance et le moisy comme font toutes les autres choses qui vieillissent. »

Pourquoy La Hoguette n'a-t-il pas pris un si prudent parti un peu moins tard ? Pourquoi ne s'est-il pas, avant la publication des *Elémens de la politique*, souvenu du *Solve senescentem* d'Horace, maxime si spirituellement traduite en ce mot d'un médecin auquel un royal client demandait s'il était temps d'enrayer : « Il ne s'agit plus d'enrayer, mais de *déteiler* ! »

PH. TAMIZEY DE LARROQUE.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

I

UNE THÈSE DE DOCTORAT EN DROIT

Voilà déjà bien des années que le modeste fascicule de deux ou trois feuilles d'impression qui suffisait à renfermer la dissertation juridique présentée aux facultés de droit par nos jeunes docteurs d'il y a un demi-siècle, a fait place, pour quelques uns d'abord, depuis pour le plus grand nombre, à un véritable volume in-8° de 200 à 400 pages.

Toutefois l'extension donnée à ce travail académique n'est pas toujours en rapport avec sa véritable valeur, et parmi ces compendieuses monographies, la plupart ne sont encore que ce que l'on doit attendre des jeunes candidats qui les présentent : des compilations de seconde et de troisième main, sans intérêt ni utilité pour d'autres que l'auteur et le jury d'examen. Du reste, elles n'ont généralement pas la prétention d'être autre chose.

Quelques unes cependant sortent de cette vulgarité, accusent un travail personnel sérieux sur les textes et les documents primitifs, une connaissance étendue des sources et de l'histoire du droit ; quelquefois même, avec l'érudition générale, cette indépendance et cette largeur de vues qui sont la marque d'une éducation supérieure et d'une réelle distinction d'esprit.

C'est au nombre de ces travaux académiques de premier choix qu'il nous paraît de stricte justice de placer la thèse présentée pour le doctorat en droit, devant la faculté de Montpellier, par notre jeune compatriote, M. Roger Thisse, né à Rochefort,

fils de M. Thisse, alors professeur au collège de cette ville, plus tard professeur à Saintes, puis principal à Saint-Jean d'Angély, aujourd'hui proviseur du petit lycée de Montpellier.

C'est par la méthode historique que l'auteur a traité son sujet : *Du cautionnement et de la solidarité* (Montpellier, imp. Ricard, 1895, in-8°, 299 pages); quelques traits sobres et bien choisis lui suffisent pour donner une idée assez précise des conditions économiques de ce petit peuple de paysans-soldats que fut la république romaine des premiers siècles, et pour y montrer la solidarité familiale se transformant peu à peu en cautionnement libre, individuel, à responsabilité personnelle et limitée.

Pendant la période des invasions barbares et le travail six ou sept fois séculaire de la fondation des nationalités modernes, on voit l'idée juridique du cautionnement parcourir de nouveau le même cycle pour aboutir à la même transformation dans les législations du moyen âge.

Aucune nature d'obligation n'est plus intimement liée que celle-là à l'usage du crédit et aux opérations auxquelles cet usage peut donner lieu; il était donc inévitable que notre xix^e siècle, siècle du commerce et de la spéculation, des associations de capitaux pour les grandes entreprises de toutes sortes, n'agitât fortement les questions de garantie et de responsabilité et ne vint donner à la partie du droit qui en traite des développements et un intérêt nouveaux.

Notre jeune docteur s'est bien gardé de négliger la partie la plus moderne et la plus nouvelle de son sujet, celle qui touche un point si important de la question sociale. En consacrant la fin de son étude à envisager *la solidarité comme base du crédit populaire et agricole*, il expose avec concision et clarté, avec la brièveté substantielle qui est le caractère de toute cette étude, les principaux systèmes de banques populaires, tels qu'ils fonctionnent en France, en Allemagne et en Italie, en indiquant, avec les grands résultats obtenus, le caractère essentiel de solidarité qui leur sert de base et qui est la condition absolue de leur succès et de leur bienfaisante influence. Le jeune juriste a été bien inspiré de donner pour épigraphe à cette dernière partie de son travail la parole de saint Paul : « Nous sommes tous membres d'un même corps. »

Nous ne savons à quelle carrière se destine M. Roger Thisse; mais il nous semble que ses brillants débuts dans l'étude du droit le désignent comme l'un des futurs maîtres de cette science. La faculté de Montpellier l'a déjà couronné sept fois et toujours en première ligne, et, ce qui prouve qu'elle n'y met point de complaisance, c'est que le jury du concours général des facultés, en 1893, a confirmé avec éclat ses décisions par l'attribution du premier prix.

Macte animo, generose puer; sic itur ad astra.

A. OUDET.

II

UN CHOUAN

M. Ernest Daudet, dans la *Revue historique* de mai-juin, publie : *Récits de la chouannerie. L'agence anglaise de Bordeaux*. Au mois d'août 1804, moins de six semaines après l'exécution de Georges Cadoudal, le préfet de la Loire-Inférieure signalait une agitation en Vendée où venaient de reparaitre d'anciens chouans dont on avait perdu la trace, et parmi eux des hommes considérés comme redoutables : Henri Forestier, fils d'un cordonnier de La Pommeray sur Loire ; le chevalier de Cérés ; Chesnier du Chesne, de Saintes, et Bertrand Saint-Hubert. Ils correspondaient avec Pierre-François Turpault, lieutenant des douanes à la direction de Lorient ; Jean-Baptiste Gogué, médecin à Boussay, près de Clisson ; Daniel Daniaud Duperrat, qui tenait un magasin de liqueurs à Nantes ; Jean-Philippe Kémar, rentier à Clisson ; l'abbé Jacqueneau, desservant de La Guyonnière, ancien aumônier des armées vendéennes, et leur complice Pierre Orion de La Floullière, négociant à La Rochelle. La police guettait aussi le marquis Louis de La Rochejacquelein qui habitait le château de Citran, près de Bordeaux, où se réunissaient la baronne de Preuil, MM. de Pichon, de Verthamon, de Courcy, et autres. Voir *Les Chesnier du Chesne* et *Le procès d'un aide de camp de Charette, Chesnier du Chesne*, par M. Louis Audiat, dont le *Petit breton* a fait ainsi le résumé :

« M. Louis Audiat vient de publier des renseignements fort intéressants sur un épisode de la vie de Chesnier du Chesne, né à Saintes en 1769, aspirant dans la marine royale, entré dans les troupes vendéennes en 1793, qui prit part à tous les soulèvements jusqu'en 1815, fut condamné à mort par la commission militaire de Nantes, et mourut paisiblement dans son lit à Saintes le 1^{er} avril 1829. Au mois de mai 1796, Chesnier du Chesne, se trouvant à Bordeaux, fut arrêté et écroué au fort du Îla, sur la dénonciation d'André Rosey qui, après avoir été fait prisonnier par les Vendéens, était resté attaché à son service pendant quelques mois. Chesnier du Chesne allégua en vain qu'il n'avait jamais émigré, qu'il n'avait pas été pris les armes à la main et qu'il devait être compris dans l'amnistie proclamée par Hoche avec l'approbation du directoire. L'instruction fut poursuivie et le détenu fut transféré à la citadelle de Blaye d'où il réussit à s'évader le 10 messidor an V — 28 juin 1797. Rien de plus amusant que le récit de l'évasion fait par un membre du complot. Chesnier du Chesne, qui s'était montré d'humeur fort joyeuse en jouant aux cartes, sous la surveillance du geôlier, avec quelques amis, s'agite sur sa chaise, simulant une vive souffrance, se lève brusquement et fait asseoir le geôlier à sa place en lui mettant son jeu et sa bourse entre les mains. « Le geôlier, un peu surpris d'abord, assura son trousseau de clés entre ses jambes, examina les cartes, fronça le sourcil et s'écria : « Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec ça ? — Avec ça, dit

» Chesnier en allongeant chaque syllabe, avec ça, moi je passe », et il sortit en tenant son ventre à deux mains. La partie continua fort sérieusement, sans que l'on s'occupât du prétendu malade ; mais des coups de feu se font entendre ; le portier se précipite et court au poste principal. Il n'y avait plus qu'une échelle de corde flottant sur la muraille : Chesnier du Chesne avait disparu.

» En 1804, il fut chargé de transporter en Vendée des armes et des munitions ; à la suite de la découverte de l'agence de Nantes, il fut condamné à mort par contumace ; il reparut dans la Vendée, en 1815, comme chef d'état-major général du 2^e corps d'armée commandé par le chevalier de Saint-Hubert, et se retira à la campagne, près de Saintes, après la restauration. »

M. Daudet ne paraît pas avoir connu les pièces du procès de du Chesne qui sont caractéristiques. Il parle d'un « percepteur de Fournois (Charente-Inférieure), nommé d'Anglars, » qui fut arrêté, prévenu d'avoir pratiqué l'embauchage. Fournois est un nom mal lu.

A. B.

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N^o 578. — Il serait souvent intéressant de comparer les différents vocables qui servent à désigner des objets identiques sur des points divers du territoire où règne la langue française.

Je fais cette réflexion en lisant dans le *Journal de Rouen*, à la chronique judiciaire, compte rendu d'un procès correctionnel pour vol de *crevettes*, le bout de phrase suivant : « ... cette jolie *crevette grise*, à la longue barbe, si vivante, si alerte, que les gens du Tréport l'appellent la *sauterelle*, pour la distinguer de la *salicoque* ou *bouquet*, personnage plus important, moins souple et plus haut en couleur. »

Pour nous, Saintongeais, la *crevette* (de *crabette*, diminutif de *crabe*) est devenue par corruption *chevette* — terme générique — qui comprend : 1^o la grise, appelée *bouc* par analogie, vocable d'ailleurs très heureux et qui correspond, quant à l'idée, à celui de *sauterelle*, inventé par le pêcheur normand ; 2^o la rouge, cet « enfant de cœur des mers », comme le homard en est le « cardinal », suivant une définition célèbre, dite *sauté* sur nos côtes : et 3^o la blanche, qui habite les eaux saumâtres, appelée *chèvre* ou *bique* par les riverains de la Gironde.

N'ayant pas à nous préoccuper du choix de l'académie française entre ces diverses appellations, nous voulons voir là seulement un exemple de l'incomparable variété et de l'inépuisable fécondité de notre langue, où le dialecte saintongeais tient sa place avec honneur. Connait-on d'autres exemples de ce genre ?

PIERE MARCUT.

N° 579. — *L'Annuaire du commerce Didot-Bottin*, édition de 1895, a cru devoir, pour la commune de Saint-Seurin d'Uzet, ajouter quelques renseignements géographiques aux renseignements généraux contenus dans ses éditions précédentes. On y lit, page 487 : « Saint-Seurin d'Uzet, à 32 kilomètres de Saintes, situé sur la rive droite de la Gironde, à 18 kilomètres de son embouchure, et sur les deux rives de l'Uzet. »

Le correspondant du Didot-Bottin s'appuie évidemment sur l'autorité de la *Carte du canton de Cozes*, par E. Lacroix, ingénieur civil (Saintes, 1856), pour attribuer le nom d'Uzet au ruisseau qui baigne le petit bourg actuel de Saint-Seurin. Il serait intéressant de savoir : 1° sur quels documents authentiques E. Lacroix fonde son assertion ; 2° dans le cas où ce géographe aurait pris comme tant d'autres le Pirée pour son cousin, quel est le vrai nom du ruisseau en question ? 3° si la dénomination d'Uzet n'appartenait déjà pas à Saint-Seurin, alors que, s'élevant sur le plateau, au sud du château, ce bourg avait dans son voisinage un bois d'yeuses ou chênes verts, qui couvrirait toute la partie méridionale du plateau, à l'extrémité duquel on en voit quelques restes appelés encore aujourd'hui le bois des *Euses*. Le nom d'Uzet, qui signifie lieu planté d'yeuses ou d'« euses », conviendrait mieux en effet à son bois qu'à un cours d'eau, bien que quelques yeuses aient été vues sur un point d'une des rives de celui-ci. Plus tard, sans doute, après la disparition du bourg primitif, et quand les habitations de pêcheurs, qui s'élevaient sur la Gironde à l'embouchure du cours d'eau qui s'y déverse, se furent substituées à lui, la dénomination d'Uzet lui resta aussi. On demande des éclaircissements.

M. P.

II. — RÉPONSES

N° 570 ; XV, 62, 124, 208. *Les Nicolas de Voutron, de Lisleferme, de Lamballerie.*

Mes remerciements à M. de Saint-Saud. Je connaissais la généalogie des Nicolas signée d'Auriac, et précisément parce qu'elle était loin de me satisfaire, je demandais à être renseigné sur la jonction des Nicolas de Lamballerie avec ceux de Voutron et de Lisleferme. La jonction ne me paraissait pas établie d'une façon bien nette et sur pièces probantes ; et puis, quelle confiance m'inspirait un travail dans lequel on mélange les Nicolas de Paris avec ceux de La Rochelle ? Les Nicolas de l'échevinage de Paris, je les connais bien, — j'en descends du côté maternel, — et je les ai étudiés : ils n'ont pas origine commune avec ceux du corps de ville de La Rochelle ; ils portent : *D'azur, à 3 têtes d'enfants d'argent, 2 et 1 ; à la bordure engrelée de gueules.*

J'aborde maintenant un point délicat : la jonction des Lamballerie. A cet égard, la généalogie d'Auriac ne repose pas sur une assise bien solide. Elle nous apprend que Michel Nicolas

suivit en Angleterre son père Daniel, le juge de la principauté de Chalais, qu'il passa aux Indes et qu'il épousa une demoiselle Charlier. Je ne le conteste pas : mais je me demande pour quel motif Michel ne figure point au nombre des enfants qui partagèrent la succession de Daniel ? D'après trois actes des 11 octobre 1688, 8 février 1690 et 5 novembre 1691, les enfants du juge de la principauté de Chalais étaient :

1° Jean Nicolas, sieur de Galais, institué héritier universel dans le testament de feu M^r Daniel Nicolas, sénéchal de Chalais, son père. Le 11 octobre 1688, il partage avec son frère Clinet et ses sœurs Marie, Suzanne et Henriette, l'hérédité de leur sœur Madeleine. Depuis, étant sorti de France, et laissant des dettes qu'il était tenu de payer comme héritier universel, son frère et ses sœurs durent s'entendre à ce sujet par acte du 8 février 1690 ;

2° Madeleine Nicolas ; son hérédité est partagée le 11 octobre 1688, entre ses frères et sœurs Jean, Marie, Suzanne, Clinet et Henriette ;

3° Marie Nicolas, décédée après l'acte du 11 octobre 1688 ; il est procédé au partage de son hérédité le 5 novembre 1691 ;

4° Suzanne Nicolas, femme de M^r Jean Gast, docteur en médecine, demeurant à Chalais ; elle était morte avant l'acte du 5 novembre 1691 ;

5° M^r Clinet Nicolas, sieur de Lisleferme, avocat en la cour, demeurant à Saintes ;

6° Henriette Nicolas, femme de Charles Gast, sieur de Rian-dolle, demeurant à Châteaufollet, paroisse de Montboyer.

Point d'enfant du nom de Michel. Ma question demeure intacte.

LA MORINERIE.

N° 573 ; XV, 63, 110, 128. *Le docteur Guillotin. La Guillotine et son premier peintre.*

Les graveurs du xvi^e siècle cités par notre président M. Louis Audiat : Lucas Cranach, G. Penez, Aldegrevier, Bonasone, Jost Amman, etc., n'ont fait que copier Albert Dürer. Le savant peintre de Nuremberg (1471-1528) a représenté cette machine fatale dès 1522. Un de mes amis, M. Amédée-William Ponty, fils de l'ancien président du tribunal de commerce de Rochefort, secrétaire du gouverneur du Sénégal, un de nos plus jeunes chevaliers de la légion d'honneur, m'adresse, au sujet de nos discussions, cette note importante ; elle est datée de 1889 et de Nuremberg, en Bavière :

..... « Je suis entré ce matin à l'hôtel de ville. Quel n'a pas été mon étonnement de voir dans la grande salle voûtée du conseil, tout ornée de fresques d'Albert Dürer, une peinture du grand maître allemand représentant une exécution par la guillotine ! Ce médaillon, peint sur un des piliers du milieu de la salle, porte en exergue l'inscription : MANLIUS TORQUATUS,

FILIUM QUOD CONTRA IMPERIUM LICET SE VICTORE PUGNASSET SECURI PERCUSSIT, et est signé: ALBERT DUBER, avec la date 1522. La guillotine représentée est de tous points conforme à celle qui est en usage de nos jours, si ce n'est que le couperet n'est point triangulaire. »

Au cours d'une excursion en Bavière, 1889, notre jeune compatriote M. Ponty, notait jour par jour ses impressions; il avait donc déjà pensé l'observation du *Musée des familles*. Compliments et remerciements à celui qui me l'adresse du fond de l'Afrique!

29 avril 1895.

DUPLAIS DES TOUCHES.

BIBLIOGRAPHIE

MABILLE (Le docteur H.). *Comptes rendus du congrès annuel de médecine mentale. 4^e session tenue à La Rochelle*. La Rochelle, imp. Martin, 1894, in-8°, iv-741 p. avec gravures. Prix: 12 fr.

Mon almanach 1895. Paris, imp. Petithenry, 8, rue François I^{er}, 1894, in-18, 112 pages.

Les 16 dernières pages sont consacrées à la Charente-Inférieure. Nous y signalons: *Histoire d'un couvent à Saint-Pierre d'Oleron*, fondé en 1753.

NOGUÈS (J.-L.-M.), curé de Dampierre-sur-Boutonne. *L'abbé Joseph Soullard, chanoine honoraire, curé-doyen de Matha. Sa vie, ses œuvres, ses vertus*. Poitiers, Oudin, 1895, in-12, xv-305 pages. Prix: 2 fr. 50.

Nommée des nobles et anobliz retenuz pour la garde des villes et chasteau de Nantes. De l'année 1522. Achievé d'imprimer par Emile Grimaud à Nantes, le 23 novembre MCCCXCIV. pour le marquis de Granges de Surgères, in-4°, 10 pages.

Notes de B. Fillon pour servir à l'histoire de l'imprimerie en Bas-Poitou, publiées par Henri Clouzot. Niort, L. Clouzot, 1894, in-8°, 66 pages. (Extrait à 50 exemplaires de l'*Annuaire de la société d'émulation de la Vendée*).

La trilogie est complète: Poitiers, Niort, Fontenay. Sans doute il y aura encore à trouver et à dire. M. de La Bourlière n'a pas terminé ses recherches sur Poitiers. Mais après le dernier opuscule sur Fontenay-le-Comte de M. Henri Clouzot et sa précédente étude sur l'imprimerie à Niort, il n'y aura plus que des glanes rares sur Niort et Fontenay. Le jeune érudit a réuni tout ce

qu'avait écrit Benjamin Fillon et ses propres notes : et nous avons un très substantiel mémoire. Nous voyons comme premier imprimeur, en 1550, Antoine Dangicourt, fils de Pierre, de la famille des Dangicourt que nous avons constatés à Saint-Jean d'Angély, et le 30 mars 1637, Paul Dangicourt, libraire, fils de Jacques, imprimeur à Fontenay, époux de Geneviève Amproux : c'est lui qui fit imprimer les ouvrages d'Armand Maichin.

Après Fontenay viennent Les Sables, Luçon, Moutiers sur le Lay, La Roche sur Yon et Maillé, chapitre où l'auteur résume ce qui a été écrit et ce que lui-même a écrit sur l'imprimerie de Maillé et les livres d'Agrippa d'Aubigné.

—
OLLIVIER-BEAUREGARD. *La caricature égyptienne, histoire politique et morale*. Description, interprétation, accompagnées de 5 caricatures en fac-simile et de 28 gravures dont 14 hors texte. Paris, Thorin, 1894, in-8°, 268 pages. Prix : 12 fr. Voir compte rendu dans les *Etudes religieuses des pères de la compagnie de Jésus*, du 31 mai 1895, p. 354.

—
ORDONNEAU (Maurice). *Fantoche*, pièce en 3 actes. Paris, Boulanger, 3 novembre 1894, in-32, 125 pages avec gravures. Première représentation au théâtre des Nouveautés, le 8 mars 1894.

— *La vertu de Lolotte*, comédie en 3 actes. Paris, Boulanger, 7 juillet 1894, in-32, 119 pages, gravures. Prix : 60 centimes.

Première représentation, le 3 décembre 1894, au théâtre des Nouveautés, à Paris.

— *Le pèlerinage*, comédie en 4 actes, par Maxime Boucheron et Maurice Ordonneau. Paris, Boulanger, 19 janvier 1895, in-32, 127 pages.

Première représentation à Paris sur le théâtre du Gymnase, le 6 avril 1894.

— *L'article 214*, comédie en 3 actes, par André Sylvane et Maurice Ordonneau, in-18 Jésus, 144 pages. Paris, librairie théâtrale, 1894, in-18, 144 pages. Prix : 2 francs.

Première représentation, le 18 septembre 1894, sur le théâtre des Variétés, à Paris.

— *La perle du Cantal*, opérette en 3 actes, paroles de M. Maurice Ordonneau, musique de Frédéric Toulmouche. Paris, Choudens, 18 avril 1895, in-18, 80 pages.

Représentée au théâtre des Folies dramatiques, le 2 mars.

— *La Saint-Valentin*, opéra comique en 3 actes et 4 tableaux, paroles de MM. Ordonneau et Fernand Beissier, musique de M. Toulmouche. Paris, Choudens, 18 avril 1895, in-18°, 107 pages.

Représentée au théâtre des Bouffes parisiens, le 28 mars.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MARS 1895

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Séances ; revue de la presse.

AVIS ET NOUVELLES : Distinctions honorifiques ; nouvelles littéraires ; musées de Rochefort et de Saintes ; dons ; conférences.

A TRAVERS LES REVUES : La petite église ; Mirabeau ; Loze ; M. Lemer cier ; Chabot de Jarnac ; Castagnary ; Pierre Chaillé ; bénédiction des raisins au 6 août. *Erratum*.

NÉCROLOGIE : Beaupoil de Saint-Aulaire, Bollon, Bourcy, Marie Bruneau, Cassagneau, Chassériau, Choissard, Clais, Dumorisson, Genet, Adolphe Godard, F. de Laroy, Lefort, Levallois, Mayet, Pacaud, Pascaud de Pauléon, Charlotte Pelletan, Péponnet, Pérein, Renaud, Tarneaud, Turin, Vivier.

MARIAGES : Georges Gaiffe et Marie Boudaud de Machaumont ; Goizet et Marie-Clémence Pellisson ; Gaston Furcy de Lavault et Marie de Caillières.

ARCHÉOLOGIE ET BEAUX ARTS : Les arènes de Saintes ; un jeton maçonnique ; le salon rochefortais ; les faïencés charentaises.

VARIÉTÉS : Le docteur Guillotin et la guillotine ; les examens au XVIII^e siècle ; les capitaines saintongeais du XVI^e siècle, Jacques de Rabar.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Les chauffeurs ; le peintre saintongeais Lartigue ; les Pintault et les Binet de Marcognet ; Pierre Boutelaud ; les Nicolas de Voutron et les Carlu ; les Levraud de Barbezieux ; Jacques de Meschy ; Guillotin.

BIBLIOGRAPHIE : E-II.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MAI 1895

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Séances ; revue de la presse.

AVIS ET NOUVELLES : Excursion de la société ; publications nouvelles ; expositions ; conférences ; errata ; la société des *Archives* à la Sorbonne.

A TRAVERS LES REVUES : Januaris, Guillemardet, Duperré, Bersot, Vallet de Villeneuve et de Salignac, Fromentin, Guillonnet-Merville et Balzac ; Cozes, La Mothe Saint-Héray, Rochefort, Madagascar ; les faïencés de Saint-Porchaire, etc.

NÉCROLOGIE : Barrandon, Beauchet-Filleau, Boutard, Brunaud, Chavigner, Cochin, Coignet, Rosalie Dehaut, Dubois, Girardin, Lambert, Larsonneur, M^{me} de La Tranchade, Laurence, Lecellier, Lecrosnier, Manès, Meyer, Montalembert, Nourry, Raffegaud, Rolland, Rousseau, Saint-André.

MARIAGES : Goizet et Marguerite Boissaye ; Poittevin de La Frégonnière et Pauline Tédeschi.

VARIÉTÉS : La voiture aux chèvres ; Jacques Rabar ; les familles de l'ancien Poitou ; grotesques et excentriques saintongeais ; la collection des portraits des évêques de Saintes ; un dîner d'apparat Le Berton de Bonnemie et Caradeuc de La Chalotais ; un écrivain saintongeais inconnu, Alamande, principal du collège de Saint-Jean d'Angély (XVII^e siècle) ; les Duplais des Touches ; vie des déportés à l'île de Ré.

LIVRES ET PÉRIODIQUES : Samuel de Champlain ; les chartes seigneuriales de l'île de Ré ; les séminaires de Bordeaux et Bazas.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Morand, de Montandre, et Bordes, de Montlien ; les Pintault et les Binet de Marcognet ; les Nicolas de Voutron, de Lisleferme et de Lamballerie.

BIBLIOGRAPHIE : IV-LO.

On s'abonne à Saintes, 10 francs par an.

La *Revue de Saintonge et d'Aunis, Bulletin* de la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, forme au bout d'un an un beau volume d'environ 500 pages.

Le prix de l'abonnement annuel est de 10 francs. Un numéro : 2 fr. 50.

La *Revue-Bulletin* est adressée gratuitement aux membres de la société, qui paient par an une cotisation de 13 francs.

La *Revue-Bulletin* mentionne ou analyse tout ouvrage composé, imprimé dans la région, ou par un auteur habitant ou né dans la région, ou concernant la région, dont un exemplaire aura été adressé au président, à Saintes.

Les idées ou les opinions émises dans la *Revue-Bulletin* sont personnelles.

Les nouveaux membres de la société peuvent se procurer, sauf les premiers, tous les volumes parus des *Archives* ou du *Bulletin*, moyennant 15 francs le volume. Il y a des volumes qu'on ne vend pas séparément.

Il y a des collections complètes des volumes et du *Bulletin*.

Tout nouvel abonné a droit comme prime, moyennant 6 francs, à un des volumes disponibles.

Imprimé à La Rochelle par NOEL TEXIER.

REVUE DE SAINTONGE & D'AUNIS



BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DES ARCHIVES HISTORIQUES

XV^e Volume. — 5^e Livraison.

1^{er} Septembre 1895.



SAINTES
M^{me} Z. MORTREUIL, LIBRAIRE
RUE ESCHASSERIAUX, 42

1895

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

1894-1895

BUREAU

Président : LOUIS AUDIAT, I. ☉, lauréat de l'institut, bibliothécaire-archiviste, rue des Arènes, 6, à Saintes.

Secrétaire : Le docteur LÉON TERMONIA, O. ✱, médecin major en retraite, cours Reverseaux, 9, à Saintes.

Secrétaire adjoint : ANATOLE LAVERNY, au Coudret, par Saintes.

Trésorier : ARSÈNE DE BEAUVAIS, cours National, 112, à Saintes.

COMITÉ DE PUBLICATION

ANATOLE DE BARTHÉLEMY, ✱, membre de l'institut, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9, à Paris.

Le baron LÉON DE LA MORINERIE, ✱, à Aunay, par Châtenay (Seine), et à Paris, rue Bonaparte, 47.

GEORGES MUSSET, A. ☉, archiviste-paléographe, avocat, bibliothécaire de la ville, à La Rochelle.

JULES PELLISSON, juge au tribunal civil de Périgueux.

PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE, ✱, correspondant de l'institut, à Gontaud (Lot-et-Garonne).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Ferdinand BABINOT, notaire, cours National, 28, à Saintes.

Edmond BOILEVIN, négociant, grande rue, 23, à Saintes.

Jules GUILLET, négociant, rue Laroche, 12 à Saintes.

Abel MESTREAU, négociant, rue des Frères, 24, à Saintes.

Le siège de la société des Archives est à Saintes, cours National, 89 *ter*.

RÈGLEMENT. ARTICLE II. La société se compose : 1° de membres fondateurs qui versent, une fois pour toutes, une somme de 500 francs... 2° de membres qui paient une cotisation annuelle de 13 francs ; 3° de membres perpétuels qui rachètent leur cotisation moyennant une somme de 150 francs....

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1895.

AVIS ET NOUVELLES : Revue de la presse ; revue des périodiques ; Napoléon I^{er} à l'île d'Aix ; le port de Rochefort au congrès de Bordeaux.

I. LE COMBAT DE MONTANDRE EN 1402 : Chronique du religieux de Saint-Denys ; de Juvénal des Ursins, etc. ; ballades de Christine de Pisan ; vers d'Octavien de Saint-Gelais ; les combattants. — II LES FÊTES DU 21 JUILLET A MONTANDRE : Récit ; revue de la presse ; discours, toasts ; conférence de M. Audiat ; poésies de MM. Maguier, Gourdon, Pellisson ; le dernier marquis de Montandre.

EXCURSION à Châteauneuf, Bouteville, Saint-Même, Bassac, etc.

VARIÉTÉS : *Jours futurs* ; l'île de Ré (réponse à M. Algier) ; Guiton et Pointis (réponse à M. Roman) ; deux monuments commémoratifs à Jarnac et à Cognac. QUESTIONS ET RÉPONSES : Beauvais *sur* ou *sous* Matha ; le peintre Louis Gauffier ; Pierre Charron à Saintes.

BIBLIOGRAPHIE : PES-ROU.

AVIS ET NOUVELLES

Ont annoncé la fête de Montandre :

L'*Echo de Jonzac* du 23 juin, les *Tablettes* du 27, le *Progrès* du 28, l'*Indépendant* du 29, le *Progrès du dimanche*, le *Moniteur de la Saintonge* et l'*Ere nouvelle* du 30, l'*Echo charentais* du 7 juillet, l'*Union conservatrice* du 11, le *Vrai peuple*, le *Rappel charentais* et le *Progrès* du 12, le *Bulletin religieux*, l'*Echo rochelais* et la *Charente-Inférieure* du 13, la *Gazette de Saintonge*, le *Progrès du dimanche*, l'*Union*, la *Croix de Saintonge*, l'*Echo charentais*, l'*Echo de Jonzac*, l'*Ere nouvelle*, la *Seudre* du 14, l'*Indépendant* et le *Moniteur de la Saintonge* du 18, la *Gazette de Saintonge* du 21.

Les *Tablettes des deux Charentes* du 9 juillet mentionnent dans notre numéro du 1^{er} : *Notices* sur Jules de Saint-Martin et Denys d'Aussy ; « une jolie chronique de M. Gabriel Audiat sur

Puymirol, roman saintongeais, et une notice de M. Louis Audiat sur Gabriel Allegrain, sculpteur de la marine royale au port de Rochefort... »

Dans sa séance du 30 juillet, la société archéologique et historique du Limousin a entendu la lecture du « compte rendu on ne peut plus gracieux », que la *Revue de Saintonge*, xv, 236, a fait du cinquantenaire de la société. Il témoigne de « la bonne organisation des séances et des excursions, et du bon souvenir qu'en ont emporté les invités de la société ».

Le *Bibliophile limousin* de juillet, p. 145, a reproduit un passage de l'article *Cinquantenaire de la société archéologique du Limousin*.

La *Revue catholique de Bordeaux* du 25 juin mentionne : « Un écrivain saintongeais inconnu, par notre savant collaborateur A. Claudin — c'est un des personnages dont il est question dans l'excellente étude qu'il a publiée chez nous sur Maurus, le prototypographe de La Réole, dans la *Revue de Saintonge et d'Aunis*, dirigée d'une main sûre par notre laborieux et docte ami, M. Louis Audiat, et admirablement informée en tout ce qui touche à l'histoire et au mouvement littéraire ancien et contemporain de la Saintonge. »

Le *Giornale araldico* d'avril 1895, p. 74, parlant de la brochure de M^{re} Barbier de Montault, *Les armoiries des évêques d'Angoulême*, dit : « Il faut convenir que les six évêques dont le courageux écrivain français examine les fantaisies héraldiques, méritent les critiques sévères et souvent mordantes qui forment le fond de cet article. » (Voir xiv, 251). La *Revue poitevine* du 15 juillet ajoute : « Ces quelques mots sont une réponse topique à une brochure inepte qui avait la prétention de combattre la science par l'ignorance. » (Voir xv, 39).

Notre confrère, M. B. Girard, vient d'être nommé officier de l'ordre royal du Cambodge.

La société de géographie de Rochefort met au concours une *Monographie d'une commune ou d'un groupe de communes du département de la Charente-Inférieure*, et décernera aux mémoires qui lui seront adressés avant le 1^{er} octobre 1896 par des instituteurs publics en fonctions : 1^o un diplôme de médaille en vermeil et 100 francs ; 2^o un diplôme de médaille d'argent et 60 francs ; 3^o un diplôme de médaille de bronze et 40 francs.

Le 14 juin, M. Maurice Pellisson, ancien élève de l'école normale supérieure, ancien professeur de rhétorique au lycée d'Angoulême et au collège Stanislas à Paris, inspecteur d'académie à Périgueux, a soutenu en Sorbonne pour le doctorat ès lettres ses deux thèses : l'une latine sur les discussions qui eurent lieu en 1791 et 1792 touchant l'éducation à donner au fils de Louis XVI, l'infortuné Louis XVII, *Quæ disputationes de educando Delphino, secundo Ludovici XVI filio, habitæ essent* ; l'autre française, *Champfort*, étude sur sa vie, son caractère et ses écrits.

On annonce la soutenance prochaine devant la faculté de Bordeaux d'une thèse sur Châtelailлон par un professeur du lycée de La Rochelle.

La *Revue poitevine* du 15 juillet publie de notre confrère M. Antoine Duplais des Touches, *L'église de Fouras*, chapitre x de son livre, *Fouras et ses environs*.

L'*Ami des monuments*, n° 49, publie de M. Musset, *Le pont de Saintes*, lettre de Dacier au ministre de la maison du roi.

Le *Temps* du 14 juillet publie une très sérieuse étude de M. Gaston Deschamps sur *Le chevalier de Méré*, datée le 8 de Bausais (Deux-Sèvres), où est mort l'ami de Pascal et de Ninon de Lenclos « vers la fin de l'année 1684, accablé de chagrins et de dettes ». Aucun détail biographique, pas même son nom, Gombaud.

Dans le *Bulletin d'autographes* de juillet, M. Etienne Charavay annonce à 12 francs une lettre (31 août 1481) de Julien, lieutenant général du sénéchal de Saintonge, rôle du bois des fermes ordinaires des villes, châtellenies et ressort de Saintes, du pont de Saintes et de Parcou, pour une année commençant à la Saint-Jean 1480.

Le *Correspondant* des 25 juillet et 10 août publie, de M. Paul Mimande, *Le centenaire de la déportation à la Guyane*, où l'on trouve des détails intéressants sur les diverses sortes de déportés, Billaud-Varenne, Ange Pitou, Pichegru, Barbé-Marbois, Lafond-Ladébat, Tronson-Ducoudray, et les prêtres.

L'*Écho charentais* du 14 juillet, pour la deuxième fois, met en doute l'identité de M. de Reverseaux, Isaac Guéau, marquis de Reverseaux « dont, dit-il, il est si difficile d'établir l'identité ». Un correspondant lui a, dans le n° du 21, fait remarquer qu'il n'y a eu qu'un Reverseaux en Saintonge, c'est le dernier intendant de la généralité de La Rochelle, Jacques-Philippe-Isaac Guéau

de Reverseaux, à qui l'on doit le dessèchement des marais et la création de nos principales routes. « Il y a à Saintes une rue Reverseaux, un quai Reverseaux, un cours Reverseaux; c'est peut-être beaucoup. Barbezieux n'a ni cours, ni quai, ni rue Reverseaux; ce n'est pas assez. »

—
Le *Barbezilien* du 4 juillet contient des biographies des *Hommes célèbres du département de la Charente*. L'entreprise est louable et la tentative mérite des encouragements. Mais nous voudrions qu'on usât d'un peu de critique, qu'on consultât les auteurs sérieux et les travaux les plus récents. A quoi bon propager l'erreur ? Ainsi « saint Gautier, abbé de Lesterps, dont le chroniqueur Geoffroy de Vigeois raconte... une foule de faits », qui ne sont pas dans Geoffroy de Vigeois.

« Aimoin, moine de l'ordre des bénédictins, naquit à Aubeterre vers l'an 950. Il fut le compagnon assidu du célèbre abbé Abboin, le réformateur de l'abbaye de La Règle. Erudit distingué, il écrivit la vie de cet abbé... » On reconnaîtrait assez difficilement dans ces lignes Aimoin de Fleury, né à Villefranche-de-Longchapt en Périgord, arrondissement de Bergerac, mort en 1008, qui a écrit la vie d'Abbon, abbé de Fleury.

« Adémar ou Aymar de Chabannais, né vers 988 à Chabannais... Il écrivit une histoire de France conservée à la bibliothèque municipale d'Angoulême... Parti pour la Terre sainte, il mourut de fatigue et de privations dans le cours de son voyage en 1030. » Or, Adémar était de Chabannes et non de Chabannais — Voir *Dissertation sur le lieu de naissance et sur la famille du chroniqueur Adémar, moine de l'abbaye de Saint-Cybard d'Angoulême, faussement surnommé de Chabannais* (1852) — il n'a pas fait d'histoire de France, mais une chronique; son manuscrit imprimé par Labbe n'est pas à la bibliothèque d'Angoulême. (Voir *Catalogue des manuscrits*, t. xx).

Avec un peu plus d'attention et de recherches l'auteur eut évité ces fautes.

—
Les *Tablettes des deux Charentes* du 27 juillet, à propos du tableau de M. Gaston Rouillet exposé à Rochefort, publient le récit inédit des derniers jours que Napoléon a passés sur le sol français, chapitre détaché d'un ouvrage : *La Malmaison et la rade de l'île d'Aix*.

La *Nouvelle revue rétrospective* du 10 juin, n° 12, a publié, sous ce titre : *L'embarquement de l'empereur à Rochefort (1815)*, plusieurs pièces dont les originaux appartiennent à notre confrère, M. Léon Pelletreau : *Relation de M. Bonneau, agent comptable à bord de l'« Epervier »*; *Notes de M. Pelletreau, enseigne de vaisseau*; *Lettre de M. Adolphe Pelletreau à M. Henry Pelletreau*; *Liste de la suite de l'empereur et Etat des dépenses faites pour l'embarcation à Rochefort, le 3 et le 4 juillet 1815, s'élevant à 7,094 fr. 90*; ensemble de cinq courtes

pièces (12 pages), qui donnent des détails très circonstanciés sur les dernières heures que Napoléon I^{er} ait passées sur un navire français.

Notre compatriote M. Gaston Roullet, de l'île de Ré, peintre au département de la marine et des colonies, a été nommé chevalier de la légion d'honneur, à l'occasion du 14 juillet. Cet artiste a visité l'Extrême-Orient, l'Annam et le Tonkin, puis l'Océanie, le Sénégal et le Soudan. Le catalogue de son exposition de 1886 (*Toulon, Tonkin, Annam, Saïgon, etc.*, 93 peintures, 59 aquarelles, 51 dessins) est fort intéressant. Actuellement j'ai pu voir à Rochefort, dans les vitrines de M. Grosgey, place Colbert, une grande toile représentant l'*Embarquement de Napoléon I^{er} à Fouras, le 8 juillet 1815*. Tous les jours, il y a foule devant ce tableau. Cette peinture est facilement brossée. On voit qu'elle a été composée par un maître coloriste. Mais il y a une erreur historique contre laquelle je proteste en ma qualité d'historien local. J'ai déjà raconté les détails de l'embarquement du demi-dieu au port sud, en bas des rochers vulgairement appelés la Côte (*Tablettes des deux Charentes*, n° 100; jeudi, 31 août 1893). Dans ce résumé, j'ai abrégé les délibérations de l'évasion à la préfecture de Rochefort; le transport de Napoléon, sur le dos du vieux B..., à Fouras, pour monter dans le canot de la Saale; la lettre d'un nommé Adrien-Lazare Goupil, secrétaire de la mairie de Saint-Georges d'Oleron, qui se vante, le 19 avril 1828, d'avoir livré les projets des bonapartistes au capitaine Maitland. Pour cette action Goupil demandait une pension au ministre de la marine. Or, pourquoi M. G. Roullet a-t-il mis ses personnages sur la plage des bains? Pour avoir la silhouette plus décorative de la forteresse? Ignorait-il l'histoire? Avec sa composition, on dirait les préparatifs d'une course des baleinières de l'état, un jour de régates. Napoléon a dû laisser Fouras vers 6 heures du soir: à ce moment du jour, le ciel est encore bleu; mais la mer de M. Roullet contient un peu trop d'outre-mer dans la composition de ses vagues! Enfin! c'est peut-être bien! Aux baigneurs, cette couleur chaude, digne de la Grande-Côte ou de la Méditerranée, donne envie de se plonger dans l'onde azurée.

25 juillet 1895.

A. DUPLAIS DES TOUCHES.

Voir aussi à ce sujet une lettre de notre collaborateur (Le Treuil-Bussac, près Fouras, le 28 juillet), dans les *Tablettes des deux Charentes*, du 1^{er} août.

Le 8 août, un millier de pèlerins du diocèse de Besançon dont 120 prêtres, conduits par leur archevêque, M^{gr} Fulbert Petit, sont arrivés à Saintes à 5 heures du matin, pour visiter le tombeau de saint Eutrope. C'était avant dix heures; ils ont pu péné-

trer dans la crypte, où l'archevêque a célébré la messe, a donné la communion et adressé une allocution exprimant le vœu de voir se multiplier les pèlerinages à nos grands sanctuaires de France. Saintes était autrefois sur la route que suivaient les pèlerins du nord de la France et de l'Angleterre pour se rendre à Saint-Jacques de Compostelle. Il est encore sur la route qui conduit de Besançon à Lourdes par Paris. Les membres du cercle catholique s'étaient mis à la disposition des Francs-Comtois et leur avaient préparé un déjeuner au cercle.

Au congrès national de géographie qui a eu lieu à Bordeaux, notre confrère, M. le comte de Saint-Saud, délégué de la société de géographie de Madrid, a lu un mémoire sur l'état actuel de la cartographie dans les Pyrénées.

Dans la séance du 3 août, les membres du congrès ont écouté avec le plus vif intérêt le rapport présenté par M. Charron, au nom de la société de géographie de Rochefort, sur les événements récents qui se sont passés dans cette ville et ont ému à juste titre la population. M. Merchier, secrétaire général de la société de géographie de Lille, M. le colonel Blanchot, M. Gauthiot, secrétaire général de la société de géographie commerciale de Paris, ont successivement pris la parole pour insister sur l'importance maritime de Rochefort. M. Hautreux, de la société de Bordeaux, rappelant les vœux émis par les représentants de la Charente-Inférieure, a expliqué que les difficultés de l'entrée et du cours de la Charente sont loin d'être insurmontables. M. de Mahy, député, président du congrès, a dit que les 600,000 francs votés par la chambre et le sénat pour le désenvasement du petit fleuve ont disparu du budget à la suite d'une erreur d'addition, bien qu'inscrits dans la loi. Il raconte un fait prouvant l'importance de Rochefort au point de vue de la défense de nos côtes et de la sécurité qu'y ont nos navires. Il y a un certain nombre d'années, des officiers d'un navire de guerre français étaient reçus à dîner en Angleterre par lord Seymour, amiral anglais. « Vous n'auriez pas Rochefort, leur dit celui-ci *inter pocula*, que vous devriez le créer. Mais si nous, nous avons Chatham, vous, vous ne saurez pas garder Rochefort : car vous n'avez pas en France l'esprit maritime pratique. Bien plus ! un jour vous le détruirez peut-être, et ce jour là, les capitaux anglais s'empresseront de vous aider : car notre intérêt est de voir disparaître cette ville telle que l'ont conçue ceux qui, chez vous, en ont fait un port maritime de guerre. » Inutile de dire qu'après cette révélation stupéfiante, l'assemblée a voté à l'unanimité un vœu que voici :

« Le xvi^e congrès national de géographie rappelle le vœu qu'il a formulé dans la session de 1891 ; et, considérant que le port de Rochefort est, à de nombreux points de vue et plus que jamais, indispensable aux grands intérêts de la France par sa situation au centre du littoral méridional de l'Océan, où, de

Belle-Isle à la Bidassoa, il constitue le seul point d'appui de nos forces navales, couvrant Saint-Nazaire et Bordeaux; que, de plus, ce point est invulnérable aux attaques de mer, émet le vœu que cet arsenal, déjà démembré, soit rétabli avec de puissantes ressources de combat et de construction, et enfin, qu'en toute circonstance de mer les plus grands bâtiments puissent y pénétrer et s'y reconstituer au besoin. »

X..., *membre du congrès.*

ERRATUM. — *Revue*, tome xv, 164, 1^{er} §, lire : Le 24 avril, est décédé âgé de 83 ans, Eutrope-Louis Dubois, mort à Saujon, où il était né.

LE COMBAT DE MONTANDRE

19 MAI 1402

Plusieurs écrivains, nos contemporains, ont décrit la célèbre joute de Montandre, sept chevaliers français contre sept chevaliers anglais. Sans parler de Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*, II, 395, ou du chanoine Monlezun, *Histoire de la Gascogne* (Auch, 1847), t. IV, p. 119, nommons parmi les auteurs saintongeais : Nicolas Moreau, bibliothécaire de Saintes, dans la *Revue anglo-française* (1835), t. III, p. 271, reproduit par l'abbé Joseph Briand, *Histoire de l'église saintonge*, I, 678 ; Daniel Massiou, *idem*, p. 281, reproduit dans l'*Histoire de la Saintonge et de l'Aunis*, III, 237 ; Hippolyte d'Aussy, *Quelques faits historiques de l'arrondissement de Jonzac* (1855), page 14 ; René-Primevère Lesson, *Histoire, archéologie et légendes des marches de Saintonge* (1846), p. 299 ; P.-D. Rainguet, *Biographie saintongaise* (1851), article *Harpedane*, où il a confondu le père et le fils, puis *Etudes sur l'arrondissement de Jonzac* (1864), page 319 ; tout récemment M. l'abbé Bertrand de Cugnac, dans l'*Echo de Jonzac* du 20 octobre 1889. Ces ouvrages sont à la portée de tout le monde. Nous croyons plus utile de reproduire les récits du temps, qui ont été la source des autres ; malgré des différences, le texte des contemporains est plus sûr que celui des modernes. On en a une preuve dans le chiffre des guerriers en lutte. Combien étaient-ils ? Si nous en croyons les chroniqueurs du xv^e siècle, il y avait sept Anglais et sept Français. Les noms sont indiqués ; il n'y a pas à s'y tromper. Quelques modernes ont un peu augmenté ce chiffre, qu'ils ont porté à dix-sept. Est-ce désir de donner plus d'importance au fait ? C'est Daniel Massiou qui a trouvé ce nombre : « Bien que le prince eût confiance en la valeur et prouesse de tous ses chevaliers, il désigna de préférence messire Arnault Guillon, seigneur de Barbazan, Guillaume du Chastel, Archambault de Villars, Pierre de Brabant, Guillaume Bataille, sénéchal d'Angoulême, Jehan de Carrovis et Jehan de La Champagne, tous vaillans gentilhommes et de grand renom... Ils partirent de Paris, s'en vinrent trouver

Jehan de Harpedane en Saintonge. Dix chevaliers de la compagnie du sénéchal se joignirent aux sept Parisiens et autant en firent de leur part les Anglo-Gascons. »

Les autres ont suivi : Dolivet, *Géographie de la Charente-Inférieure* (1854), page 107 ; Hippolyte d'Aussy (1855), p. 14. Il s'est même trouvé un auteur pour augmenter encore ce chiffre et le porter à 34, faute d'ailleurs aussitôt signalée et réparée. (*Bulletin*, xiv, 4, 93). Comment Massiou est-il arrivé au chiffre *dix-sept* ? Le texte dit : « Ils partirent de Paris bien ordonnez et garnis de harnois et s'en vinrent bien diligemment en Guyenne vers le dit sénéchal de Saintonge. Et fut chef des *dits sept* François le seigneur de Barbasan. » Massiou a mal lu, ou bien il a cru à une faute et il a corrigé bravement : Les « *dix-sept* François. »

Nous ajoutons à ces trois récits quelques vers d'Octovien de Saint-Gelais et les trois ballades de Christine de Pisan, avec quelques notes sur les sept combattants et le sénéchal de Saintonge qui fut maître du camp.

I

VICTOIRE DE SEPT FRANÇAIS CONTRE SEPT ANGLAIS DANS UN COMBAT PARTICULIER (1)

(Extrait de la *Chronique du religieux de Saint-Denis*, III, 31).

Quoique tout combat particulier, qui n'a pas pour but l'intérêt de la chose publique, puisse être taxé de témérité, il y a cependant des gens qui s'engagent dans ces sortes d'entreprises, uniquement pour se faire un renom de vaillance. C'est ce que firent messire Arnaud Guillain, messire du Châtel, Bataille, Archam-

(1) De septem Gallicis qui contra septem Anglicos feliciter pugnauerunt : Etsi particulare prelium, non in favorem rei publice assumptum, temerarium dici possit, sub liliis tamen aureis militantes insignes viri fuerunt, videlicet dominus Arnaudus Guillain, dominus de Castro, Bataille, Archambaudus de Villaribus, Cuignet de Brebanto, Johannes dictus Champaigne et quidam vocatus Carius, qui hoc statuerunt experiri, ut tantummodo in regno commendabiles se redderent. Excogitatum aggressum laudabilem reddere cupientes, jampridem quemdam victoriarum preconem in Angliam jusserant transfretare, qui, totidem Anglicos ad gladiatorum ludum amicabilem provocans, adderet ut hinc eventu cerneretur quantum equites gallici prestarent anglicis, et alea jacta ultra gens bello esset melior reputanda. Is et in presenciam regis Anglie constitutus addidit et jam Gallicos prope Burdegalensem urbem pugne locum elegisse, statuissetque ut ibi usque ad interitum pugnarentur, federe tamen inito inter partes hiis legibus ut, si quis sponte subcumberet, tantum pro redemptione preciosum solveret dyamentem.

Movit feroces animos Anglicorum oblatio alias inaudita ; et seu ira, seu odio, seu detrectandi certaminis pudore stimulantibus, domini de Scalles, Aymant Chotet, Johannes Heron, Richardus Boutevale, Johannes Fleury, Thomas Tile, Robertus de Scalles, viri potentes et strenui, annuente rege Anglie, rem terminandam libenti animo susceperunt.

Ut autem nil de oblatiis recusatum comperit dux Aurelianus, frater regis, et attendens quod actores sibi assidue familiariter assistebant, ob hoc elemosi-

baud de Villars, Clignet de Brabant, Jean dit Champagne, et un certain d'Escars, tous braves gentilshommes français. Désirant donner de l'éclat à leur entreprise, ils avaient envoyé en Angleterre un héraut d'armes pour provoquer courtoisement un pareil nombre d'Anglais à une joute militaire; l'issue de cette lutte devait établir, disaient-ils, la supériorité des chevaliers français sur les chevaliers anglais, et par suite montrer laquelle des deux nations devait être considérée comme la plus brave. Le héraut, admis en présence du roi d'Angleterre, ajouta que les Français avaient choisi un champ clos dans les environs de la ville de Bordeaux, qu'ils proposaient qu'on se battît à outrance, et que l'on convint de part et d'autre que celui qui s'avouerait vaincu paierait un diamant pour sa rançon.

Cette provocation inattendue piqua la fierté des Anglais. Soit ressentiment, soit haine, soit honte de refuser le combat, messire de Scalles, messire Aymant Chotet, Jean Heron, Richard Boutevale, Jean Fleury, Thomas Tile et Robert de Scalles, tous

narum largiciones pluribus sacris locis exercere statuit, et ad ecclesiam beati Dyonisii accedens pro ipsis orare devotissime postulavit. Et quamvis nonnulli viri circumspecti adgressum velut iuribus dissonum reprobandum, exterque nationes inde trahebant vulgare proverbium, et quod Francia cuncta regna superbia excedebat, res tamen ad votum in finalibus successit.

Pervenientes autem ad locum certaminis, ut hoc utrinque ageretur absque impedimento vel exteriori tumultu, insignes milites dominus Harpadenne, brito, et comes Rollandi, anglicus, ambas partes conducendas susceperunt cum ingenti copia bellatorum. Quas cum die decima nona maii ad locum preordinatum perduxissent, sicut conductum fuerat, submotis equis, armati et pleni adhortancium vocibus campum ingressi sunt; et tunc ut infestis armis mutuo concurrerent, mox signum pugne datum est. Anglici ante aggressum dominum de Castro britonem, quem corpore robustiorem noverant, ad terram primo impetu prosternere concluderant; sed cum duabus lanceis ipsum fortiter impegissent, et ipse eas ambabus manibus potentissime rejecisset, utrinque cum omni armorum genere et maxima spe vincendi prelium inchoatur.

Quantis agilitate et cautela res acta, cum quanta diligencia dexteraque prepotenti alter alterum juverit, quantusque horror spectantes perstrinxerit, cum neutro inclinata spe victorie utrinque sanguis spectaculo erat, aulicis et decurionibus preconizandum relinquo. Breviloquio tamen utens, cum diu non sine mutuis conviciis dimicassent, et Anglici cum lacertis hectoris ictus fortiter ingeminando alios ad brodia curie remitterent, ipsi quoque vice versa mortem ignominiosam regis sui Richardi pluries impropierassent, tandem uno Anglico interfecto, reliqui graviter vulnerati se dederunt.

Sic peracta victoria, dominus Harpadanne brito victores secum adduxit Parisius, quos domini Francie amicabiliter exceperunt et donis cunulaverunt uberioribus, tanquam de re ad honorem Francie bene gesta. Reliqui vero induti confusione et reverencia in Angliam redierunt, sane hoc infortunio docti sunt deinde a ludo simili abstinere, quamvis ad actum similem exercendum fere per biennium majori minorique numero quam prius multos competitores habuerint, et quod merito mirabar cum tanta aviditate, ac si quid in eos prodicionis commisissent. Memini quamplures hiis temporibus petivisse cur in illis tantus audor et insolitus fervebat; sed fateor ab eis me didicisse quod inexpiabili odio in Anglicos et propter execrabilem necem regis sui, regineque, regis Francie, expulsionem indecentem laborabant; et quia in eos aperte insurgere non audebant, ne violatores inducialium federum viderentur, occasionem honestam injurias intollerabiles vindicandi sic querebant.

(*Chronicorum Karoli sexti*, lib. xxiii, cap. iii).

braves et vaillants chevaliers, acceptèrent le défi, avec le consentement du roi d'Angleterre.

Le duc d'Orléans, frère du roi, ayant appris qu'aucune des conditions n'avait été refusée, et considérant que les champions étaient tous de ses familiers, résolut de faire d'abondantes aumônes dans plusieurs lieux saints. Il se rendit même à l'église de Saint-Denys, et demanda aux religieux de prier avec ferveur pour les chevaliers français. Les gens sages désapprouvaient ce combat comme déraisonnable, et comme justifiant aux yeux des étrangers le proverbe qui accusait les Français d'être les plus présomptueux de tous les peuples. L'entreprise ne laissa pas de réussir.

On se rendit de part et d'autre au lieu désigné. Afin que tout se passât sans tumulte et sans désordre, deux nobles chevaliers, le sire de Harpedanne, breton, et le comte de Rutland, anglais, furent chargés d'amener et de reconduire les champions des deux partis avec une suite nombreuse d'hommes d'armes. Le 19 mai, ils les conduisirent au champ clos, ainsi qu'il avait été convenu. Les chevaliers mirent pied à terre et entrèrent tout armés dans la lice, encouragés par les cris des assistants. On donna le signal du combat. Avant d'en venir aux mains, les Anglais avaient résolu de diriger leur première attaque contre messire du Châtel, breton, qu'ils savaient être le plus redoutable de leurs adversaires ; aussi cherchèrent-ils à le terrasser. Ils lui portèrent tout d'abord deux vigoureux coups de lance ; mais celui-ci les para vaillamment de ses deux mains. Aussitôt la mêlée commença ; toutes les armes furent mises en usage ; chacun était animé de l'espoir de vaincre.

Je laisse aux gens de la cour et aux seigneurs le soin de raconter quelle adresse et quelle agilité chacun déploya dans cette circonstance, avec quel empressement et quelle valeur les chevaliers se secoururent l'un l'autre, et quel effroi saisit les spectateurs, lorsqu'ils virent le sang couler de part et d'autre et la victoire indécise. Je me contenterai de dire que le combat fut long et acharné, et qu'ils s'accablèrent mutuellement de propos injurieux. Les Anglais, tout en frappant à coups redoublés avec une force irrésistible, renvoyaient les Français aux brouets de la cour ; et de leur côté les Français reprochaient à leurs adversaires la mort ignominieuse de leur roi Richard. Enfin, un chevalier anglais fut tué, et les autres, qui étaient grièvement blessés, se rendirent.

La victoire étant ainsi restée aux Français, le sire de Harpedanne, breton, ramena les vainqueurs à Paris, où les seigneurs de la cour les reçurent avec toutes sortes de marques d'amitié, et les comblèrent de présents, comme ayant soutenu dignement l'honneur de la France. Les vaincus, couverts de honte et de confusion, repassèrent en Angleterre. Ce revers aurait dû leur apprendre à s'abstenir désormais de pareilles épreuves. Ils ne laissèrent pas néanmoins, pendant près de deux ans, de tenter les mêmes hasards contre de nouveaux adversaires, tantôt en

plus grand nombre, tantôt en moindre nombre. Mais ce qui avait lieu de m'étonner, c'est qu'ils y mettaient autant d'acharnement que si l'on eût commis contre eux quelque trahison. Je me souviens que, dans ce temps-là, plusieurs personnes cherchèrent à savoir pourquoi les Français montraient aussi une animosité extraordinaire; j'appris qu'ils avaient conçu une haine implacable contre les Anglais à cause de l'horrible assassinat de leur roi et du bannissement injurieux de la reine, fille du roi de France, et que n'osant point ouvertement leur faire la guerre, de peur d'être accusés d'avoir violé la trêve, ils cherchaient un prétexte honnête pour venger ces injures intolérables.

II

LE COMBAT DE MONTANDRE

En ceste année, un vaillant chevalier estant es marches de Guyenne, nommé messire Jean de Herpedenne, seigneur de Belleville et de Montagu, qui estoit pour le roy sénéchal de Saintonge, esquelles marches souvent y avoit de belles rencontres et faicts de guerre, fit sçavoir à Paris, à la cour du roy, qu'il y avoit certains nobles d'Angleterre, ayans désir de faire armes pour l'amour de leurs dames, et que, s'il y avoit aucuns François qui voulussent venir, ils les recevroient à l'intention dessus dite. Quand aucuns nobles estans lors à Paris, spécialement à la cour du duc d'Orléans, le sceurent, ils levèrent leurs oreilles, et vinrent audit duc d'Orléans luy prier qu'il leur donnast congé d'aller résister à l'entreprise des Anglois, en intention de combattre lesdits Anglois, lesquels et d'un costé et d'autre estoient renommez vaillantes gens en Angleterre et Guyenne. Les noms des Anglois estoient le seigneur de Scales, messire Aymon Cloiet, Jean Heron, Richard Witevalle, Jean Fleury, Thomas Trays et Robert de Scales, vaillantes gens, forts et puissans de corps et usitez en armes. Les noms des François estoient: messire Arnaud Guillon, seigneur de Barbasan; messire Guillaume du Chastel, de la basse Normandie; Archambaud de Villars, messire Colinet de Brabant, messire Guillaume Bataille, Carouis et Champagne, qui estoient tous vaillans gentilshommes. Et leur donna congé ledit duc d'Orléans, se confiant en leurs proïesses et vaillances. Toutesfois aucune difficulté fut faite de Champagne, lequel onques n'avoit esté en guerre, ny en telles besongnes; mais il estoit un des bien luictans qu'on eust peu trouver. Et pour ce ledit seigneur de Barbasan dit au duc d'Orléans: « Monseigneur, laissez-le venir: car, s'il peut une fois tenir son ennemy aux mains et se joindre à luy par le moyen de la luicte, il l'abbatra et desconfira. » Et ainsi fut donné congé audit Champagne, comme aux autres. Ils partirent de Paris bien ordonnez et garnis de harnois, et autres choses nécessaires en telles matières. Et s'en vinrent bien diligemment en Guyenne vers ledit sénéchal de Saintonge.

Et fut chef desdits sept François le seigneur de Barbasan, et des Anglois le seigneur de Scales. Et fut la journée prise au dix-neuiliesme jour de may. Auquel jour comparurent les parties bien ordonnées, armées et habillées comme il appartenoit. Le matin bien dévotement oyrent messe, et s'ordonnèrent en grande dévotion, et receurent chacun le précieux corps de Jésus-Christ. Grandement et notablement les exhorta ledit seigneur de Barbasan de bien faire, et de garder leur bien en honneur. En leur démontrant la vraye et raisonnable querelle que le roy avoit contre ses ennemis anciens d'Angleterre, sans avoir esgard à combatre pour dames, n'y acquerir la grace du monde, et seulement pour eux defendre contre l'entreprise de leurs adversaires, avec plusieurs autres bons renseignements. Quant aux Anglois, ce qu'ils firent, on ne le scait pas bien; mais aucuns disent qu'en s'habillant ils beuvoient et mangeoient très bien. Et vinrent aux champs, entalentez de bien combatre et eux faire valoir. Et estoient hauts et grands, montrans tier courage. Et les François monstroient bien signes d'avoir grande volonté de eux defendre. Et estoient garnis les Anglois de targes et pavois pour le jet des lances. Après il fut crié par le héraut, du commandement dudit seneschal de Saintonge, juge ordonné du consentement des parties, que cheun list son devoir. Lors ils s'approchèrent les uns des autres et jettèrent leurs lances sans porter aucun effect, et vinrent aux haches. Et pource qu'il sembloit aux Anglois que, s'ils pouvoient abatre messire Guillaume du Chastel, qui estoit grand et fort, du demeurant plus aisément viendroient à leur intention, ils délibérèrent d'aller deux contre luy. Et de fait ainsi le firent, tellement que Archambaud se trouva seul, sans ce qu'aucun luy demandast rien, de sorte qu'il vint à celui qui avoit à faire à Carouis, qui estoit le premier qu'il trouva, et luy bailla tel coup de hache sur la teste, qu'il cheut à terre. C'estoit ledit Robert de Scales, qui y mourut. Quant est de Champagne, ce qu'on avoit dit advint: car il se joignit à son homme, et l'abbatit à la luicte par dessous luy, de façon qu'il se rendit. Archambaud alla aider à messire Guillaume du Chastel, qui avoit bien affaire, lequel les Anglois n'approchèrent pas sitost, l'un desquels fut contraint laisser ledit du Chastel, et se prendre à Archambaud. Là eut de belles armes faites d'un costé et d'autre; enfin se rendirent les Anglois. Et eut messire Guillaume Bataille beaucoup à faire: car il cheut, et fut abatu à terre par l'Anglois, mais tantost fut secouru par aucuns des François. Et pour abrégier, les Anglois furent desconfits. (1)

(1) *Histoire de Charles VI*, par Jean Juvénal des Ursins, année 1402; collection Michaud, II, 421, ou édition de Denys Godefroy (1633, in-f°), p. 148.

III

RELATION D'UN COMBAT
DE SEPT GENTILSHOMMES FRANÇOIS CONTRE SEPT ANGLOIS
EN 1402. (1)

L'an mil quatre cens et deux, pour ce que par aulcun temps deparavant plusieurs François avoient esté par diverses foyes en Angleterre, faisants certaines armes à oultrance contre les Anglois dont tous s'en estoient retournez en France à leurs honneurs, les Anglois, desplaisans de cette fortune qui longuement avoit duré, désirans recouvrer leur honneur, par la déliberacion des princes et seigneurs du royaulme, entreprirent d'envoyer en France ung certain nombre de gens esleuz pour y deffier autant de François se ilz en pouvoient trouver nulz qui par manière d'une petite bataille les ozassent ensembles combatre, et pour ce faire furent choisis par tout le dict royaulme vij chevaliers et escuyers, les plus puissans et les plus renommez qu'ilz peurent trouver, desquelz les noms s'ensuivent, et premier mons^{sr} Destables, messire Aymond Cloy, Jehan Heron, Richard Witenailhe, Jehan Floury, Thomas Troys et Robert Destables, et atant montèrent en la mer et vindrent en Guyenne, d'où ilz envoyèrent ung hérault anglois à Paris pour signifier leur venue et faire sçavoir que, s'il y avoit aucun François qui pour l'amour de leurs dames vouldissent faire armes et aller es dictes marches de Guyenne pour ce faire, ilz trouveroient gens tous prestz pour les leur accomplir. Et quant ces nouvelles furent en la maison de mons^{sr} d'Orléans, plusieurs nobles chevaliers et écuiers qui y estoient s'en esjouyrent très fort, pour ce que c'estoit la chose où plus se délectoient et où plus souvent ilz se excercitoient, entre lesquels comme les plus renommez et chevalureux des aultres se assemblèrent jusques au nombre de six chevaliers et escuyers pour entreprendre d'accomplir aus dictz Anglois leur requeste, c'est assçavoir : mons^{sr} de Barbasâan, messire Guillaume du Chastel, messire Olivier de Brebant, messire Guillaume Batailhe, Archambauld de Villard et Caroy, avec lesqueulx ainsi qu'ilz voloient procéder à en eslire ung pour estre le vij^e, à cause de ce que lesdictz Anglois estoient sept, survint entre eulx ung jeune escuier de ladicte maison nommé Champaigne, qui les requist et pria moult fort de le recueillir avec eulz ausd. armes faire, à laquelle chouse accorder y eust de grans difficultez pour ce qu'il estoit comme dict est jeune et n'avoit pas grandement veu telz affaires. Mais à la par-

(1) Dans le *Bulletin de la société de l'histoire de France*, tome 1^{er}, 2^e partie, p. 169, d'après un manuscrit de la « Bibliothèque royale ; mss. fonds de Fontette, n^o 1074 ».

fin pour ce que par semblant de plus grant cueur les en requeroit que aultres ne faisoient, ilz le luy accordèrent et de faict se tirèrent par devers mondiet seigneur d'Orléans, leur maistre, pour lui supplier leur donner congé de respondre ausdictz Angloix, ce que leur octroya voluntiers, pour ce que si preux et vaillants les congnoissoit que il ne doubtoit point que à son honneur et le leur ne retournassent, dont humblement le remercièrent, et lors dirent audiet hérault angloix que il s'en retournast devers ses maistres leur dire que, à ung jour que ilz luy nommèrent, ilz trouveroient qui leur accompliroit leur désir sans faillir, et après avoir de mondiet seigneur d'Orléans et de eulx receu aucuns grans dons que ilz luy firent s'en partit, et tantoust après s'en partirent de Paris pour eulx en aller bien garniz de quant que leur failloit en telles matières et s'en vindrent en la marche de ladiete Guyenne, où les dessus dictz Angloix estoient et furent par entre eulx d'un commun accord deux chevaliers esleuz et nommez pour estre juges de leur champ, c'est assçavoir pour les Angloix ung nommé Harpadaine, seigneur de Belleville, et pour les François le seigneur de Pontz, par lezquels fut lieu nommé pour lesdictes armes faire en une lende près de Montendre, au dixneufiesme jour de may audiet an, auquel jour et lieu comparurent les parties bien ordonnez et bien habillez, selon que le cas le requiert; et le matin les François bien dévotement ouyrent messe, et se ordonnèrent en grant dévociou, et receurent chacun le précieux corps de notre Seigneur, et notablement les exorta lediet seigneur de Pontz de bien faire et de garder leur vie et honneur, en leur remonstrant la vraye et juste querelle que le roy avoit contre ses ennemys anciens d'Angleterre, sans avoir regard à combatre pour dames, ne acquérir vaine gloire pour la grace du monde avoir, mais seulement pour eulx deffendre contre l'entreprise de leurs adversaires, avec plusieurs aultres bons enseignemens. Au regard des Angloix, ilz se trouvoient si fiers et asseurés de leur cas que, en lieu de faire envers leur Créateur leur devoir en tel cas acoustumé, ilz se mirent à table armez, fors de leurs bacinets, pour manger et boyre, et après ce faict s'en vindrent au champ d'une part et d'autre, appareillez de faire leur devoir. Et pour ce que lesdictz Anglois avoient autresfoys veu à l'espreuve messire Guillaume du Chastel en pareil affaire, et que il leur estoit advis que si, ilz en pouvoient venir à chef de bonne heure, peu devoient estimer les autres, se délibérèrent de ordonner à deux des plus puissans d'entre eulx pour à l'arrivée assaillir lediet du Chastel, dont le grant Floury fut l'un; et, quant il pleut ausdictz juges, fut crié par lediet hérault que chacun fist son devoir, atant aprocharent les ungs des aultres et gectarent leurs langes (lances) de toutes pars sans porter aucun effect fors celle dudict du Chastel, qui de telle roideur fut gectée entre ses adversaires que elle entra si avant oudict champ que, tant comme la bataille dura, elle y demoura toute plantée la dernière plus de quatre piedz loing de terre; puis

vindrent aux hasches, et à l'assemblée qu'ilz firent, où eust maint grant coup donné, ledict Floury et son compaignon assaillirent tout à ung coup messire Guillaume du Chastel, ainsi que entreprins estoit, pour quoy de la part des François ledict Champagne se trouva seul sans que aucun lui demandast riens, et demoura voyant ses compaignons combattre, sans se mouvoir jusques à ce qu'il apperceut messire Guillaume Bataille abatu par le seigneur Destalles, et lors se délibéra del'aller revenger, ce que il fist, et tellement se y porta que à la parfin il abatit ledict seigneur Destalles et puis le tua. Et pendant ledict messire Guillaume Bataille se releva tout estonné du coup qu'il avoit reçu et apperceut ledict du Chastel et lesdictz deux Angloix qui encoures ensembles se combatoient; lors s'adressa à eulx et cuydant frapper sur l'un de ses adversaires, il frappa ledict du Chastel, lequel après avoir reçu le coup, luy escrya : « Aux aultres, frère! aux aultres! » Et quant ledict Bataille eut ce ouy, il s'adressa à l'un desdicts deux Angloix; par luy ledict du Chastel se délivra en peu de temps dudict Floury le fort, et le batit en telle façon que, jusques à la bataille finie, ne se releva; et lors se eschauffa l'affaire d'une part et d'autre, faisant de tous coustez merveilleux faiz d'armes; et à la fin Dieu donna la victoire aux François, et se rendirent les Anglois à eulx, les uns abbatuz, les autres sur piedz, dont par le jugement commun desditz juges furent les six Angloix vizz mis hors du champ et le mort avec eulx emporté; et les François furent puis après en grant honneur menez à la maitresse église de Pontz rendre grâce à Dieu de leur victoire. Et s'en retournarent à Paris, où ils furent du roy et de leur maitre honnorablement recueilliz et bien receuz.

IV

Octovien de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême, fils de Pierre de Saint-Gelais, seigneur de Montlieu, parle de ce combat dans son *Séjour d'honneur* :

Après je vis sept nobles preux François
Armés à blanc, ayant au point la hache,
Qui défirent sept arrogans Anglois,
Où pas un d'eux si ne se montra lasche :
Nul d'iceux n'eut pour lors pied à l'attache ;
Car si très bien firent sans épargner,
Qu'asses en peut Montandre témoigner,
Château cogneu, où fut l'emprins faite
Et des Anglois honteuse la défaite.

V

TROIS BALLADES DE CHRISTINE DE PISAN (1)

1

Prince honnouré, duc d'Orliens louable,
Bien vous devez en hault penser déduire
Et louer Dieu, et sa grâce amiable,
Qui si vous veult en tout honneur conduire ;
Que le renom par le monde fait luire
De vostre cœur raemplie de noblesce,
Qui resplendist comme chose florie.
En noble los, et adès est radrece
De hault honneur et de chevalerie.

Cy ont accreu le loz li . VII. notable
Bon chevalier que vaillance a fait duire,
Si qu'à grant poinne et victoire honnorable
Ont desconfit les . VII. Angloiz, qui muire
Aux bons François, euident les destruire ;
Mais le seigneur du Chastel où prouesce
Fait son réduit et la bachelerie
Bataille, ont mis les Angloiz hors l'adrece
De hault honneur et de chevalerie.

Et Barbasan, le vaillant combatable
Qui mains grans biens fera ainçois qu'il muire,
Champaigne aussi, Archambaut secourable,
Le bon Clignet, qui tout bien sçot radvire,
Keralouys, qui sans cesse reduire
En armes veult son corps et sa jeunesse ;
Par ces . VII. bons est la gloire périe
De noz nuisans, qui perdent la haultesce
De hault honneur et de chevalerie.

Prince poissant, honnourez à léesce
Tous bons vaillans en valour n'est périe :
Car vous aurez par eulx toute largesce
De hault honneur et de chevalerie.

2

Bien viengnez bons, bien viengnez renommez,
Bien viengniez vous, chevalier de grant pris,
Bien viengniez preux, digne d'estre clamez
Vaillans et fors et des armes apris.
Estre appelez devez, en tout pourpris,

(1) Christine de Pisan a composé trois ballades : la première pour le duc d'Orléans ; la seconde pour les sept chevaliers vainqueurs ; la troisième pour les dames et princesses afin de les engager à récompenser le courage des chevaliers. Elles ont été publiées pour la première fois par Leroux de Lincy dans la *Bibliothèque de l'école des chartes*, t. 1, 376, d'après un manuscrit de la bibliothèque du roi.

Chevalereux, très vertueux et fermes,
Durs à travail pour grans coups ramener,
Fors et esleuz ; et pour voz belles armes
On vous doit bien de lorier couronner.

Vous, bon seigneur du Chastel, qui amez
Estes de ceulx qui ont tout bien empris ;
Vous, Bataille, vaillant et affermez,
Et Barbasan en qui n'a nul mespris ;
Champaigne aussi de grant vaillance espris,
Et Archambaut, Clignet aux belles armes,
Keralouys, vous tous . VII. pour donner
Exemple aux bons et grant joie à voz dames,
On vous doit bien de lorier couronner.

Or, avez vous noz nuisans diffamez,
Loué soit Dieu qui de si grant périlz
Vous a gecté ! Tant vous a enamez
Que vous avez desconfis, mors et priz
Les . VII. Anglois de grant orgueil empris,
Dont avez los et d'omnes et de femmes ;
Et puisque Dieux à joye retourner
Victorieux vous fait où corps les ames,
On vous doit bien de lorier couronner.

Jadis les bons on couronnait de palmes
Et de lorier, en signe de régner,
En hault honneur, et pour suivre ces termes,
On vous doit bien de lorier couronner.

3

Haultes dames, honnorez grandement,
Et vous toutes, damoiselles et femmes,
Les . VII. vaillans qui ont fait tellement
Qu'à tousjours mais sera nom de leurs armes,
Nez quant leurs corps seront dessoubz les lames,
Remaindra loz de leur fait en mémoire,
En grant honnour, au royaume de France ;
Si qu'à tousjours en mainte belle histoire
Sera retrait de leur haulte vaillance.

Et comme on seult faire anciennement
Aux bons vaillans chevaleureux et fermes,
Couronner les de lorrier liement :
Car c'est le droit de victoire et li termes ;
Bien leur affiert le lorier et les palmes
De tout honnour et signe de victoire,
Quant ont occis et mené à oultrance
L'orgueil angloiz, dont com chose notoire
Sera retrait de leur haulte vaillance.

Et tant s'i sont porté tuit vaillamment
Que l'en doit bien leurs noms mectre en beaux termes.
Au bon seigneur du Chastel grandement
Lui affiert loz, à Bataille non blasmes ;
Bien fu aisié Barbasan en ses armes ;

Champagne aussi en doit avoir grant gloire,
Et Archambault, Clignet de grant constance,
Keralouys, de ceulx ce devons croire
Sera retrait de leur haulte vaillance.

Princesses très haultes, aiez mémoire
Des bons vaillans qui par longue souffrance
Ont tant acquis qu'en mains lieux, chose est voire,
Sera retrait de leur haulte vaillance.

VI

LES COMBATTANTS

Quelques notes sur les combattants ne seront peut-être pas inutiles. Les renseignements n'abondent pas pour quelques uns. Nous donnons ce que nous avons, et nous empruntons les détails en la plus grande partie à la *Bibliothèque de l'école des chartes*, t. 1, 382, où Leroux de Lincy les a insérés à la suite des ballades de Christine de Pisan. Nous devons mettre en première ligne le sénéchal de Saintonge, qui fut juge du camp,

JEHAN DE HARPEDANE DE BELLEVILLE.

Jean de Harpedenne ou Harpedane, seigneur de Belleville et de Montaigu en Poitou, était d'origine anglaise et fut même, selon d'Hozier, *Armorial général*, t. 1, 59, général de l'armée en Guienne. Il était gouverneur de Fontenay le Comte en 1369, lorsque du Guesclin vint assiéger cette place. En l'absence de Harpedane, sa femme se mit à la tête de la garnison, défendit vaillamment la place, et, après des prodiges de valeur, força les Français à lever le siège. On ne sait quelles hautes raisons avaient porté, quelques années plus tard, Jean de Harpedane à désertir le parti des princes anglais pour embrasser la cause française. Toujours est-il qu'il était chambellan du roi Charles VI en 1387, capitaine général de sa majesté en la province de Périgord et capitaine de gens d'armes en 1388. Il acquit plusieurs terres considérables, notamment celle de Montandre en Saintonge, « et fut, dit O'Gilvy, *Nobiliaire de Guienne*, t. 1, 116, avec le seigneur de Duras, juge du camp à la fameuse passe-d'armes du 19 mai 1402, entre dix-sept (*sic*) chevaliers français et un pareil nombre de chevaliers anglais, et dans laquelle la victoire demeura aux premiers. Jean de Harpedane, alors sénéchal de Saintonge pour le roi Charles, et commandant des troupes de ce prince en ce gouvernement, mourut avant le 14 juin 1406. » Il avait épousé Jeanne de Clisson, dame de Belleville, en Poitou, — terre qu'elle apporta en dot à son mari et dont les descendants gardèrent le nom — fille d'Olivier, sire de Clisson, et de Jeanne, héritière et dame de Belleville, de Montaigu, de Palluau, de Châteaumur et de Beauvoir-sur-mer, et sœur du fameux sire de Clisson, connétable de France. Son fils, Jean II de Harpedane,

seigneur de Belleville, époux de Jeanne de Penthievre, puis de Jeanne de Mucidan, acquit de François de Montberon, vicomte d'Aunai, les terres de Cosnac et de Mirambeau, moyennant 8,000 écus d'or.

Armes : *Gironné de vair et de gueules de dix pièces.*

I. — ARNAUD-GUILLEM DE BARBAZAN

Il était d'une famille par dessus tout guerrière, dans cette province de Gascogne où chacun est belliqueux, et depuis longtemps elle s'y était rendue illustre. Originaire du pays de Nébouzan, elle habitait le château de Barbazan dont elle tirait son nom, à l'extrémité de la vallée de Barousse, là où la petite rivière de Lourse se jette dans le lit de la Garonne encore à son origine. « Fièremment campé sur un des promontoires du massif du pic de Gar, le château de Barbazan, encore debout, atteste par sa forte position et son assiette imprenable la puissance et la magnificence de ses héroïques seigneurs ». Les ancêtres de notre héros sont de toutes les batailles ; ils prennent part à tous les combats, toujours les premiers où il y a un bon coup à frapper. « Alliés fidèles des comtes d'Armagnac, ils luttent pour la fortune de la France ; et ce n'est que forcés par la loi du vainqueur qu'ils courbent momentanément la tête devant la bannière du roi d'Angleterre. » C'est pour récompenser les Barbazan de leur fidélité à la cause nationale, et aussi les services signalés du chef de la famille, que le duc d'Anjou nomma Manaud de Barbazan, en 1370, maréchal du Languedoc, puis capitaine du Poitou, de la Saintonge et de l'Angoumois, en lui servant une pension de 300 livres d'or par mois.

C'est de ce Manaud de Barbazan et de Jeanne de Lambert qu'était fils notre Arnaud-Guillem de Barbezani ; il avait une sœur, Jeanne, qui habitait le château de Tauzia, et un frère, Jean, mort avant son père, et dont la fille, Oudine, mariée au seigneur de Faudoas, devint à la mort de son oncle héritière de tous les biens de cette puissante maison. M. Philippe Lauzun, dans sa très importante étude, *Châteaux gascons de la fin du XIII^e siècle*, à l'article *Tauzia*, II, (Voir *Revue de Gascogne*, t. XXXIII, décembre 1892, p. 555), a raconté la vie du preux. Nous lui laissons la parole :

« C'est d'abord dans les tournois, l'école indispensable à tout gentilhomme qui se respecte, que brille Arnaud-Guillem de Barbazan, dont la gloire va bientôt dépasser celle de son père Manaud. Il paraît une première fois, comme témoin particulier du comte Jean III d'Armagnac, à la célèbre joute de Rodez, du 30 décembre 1383, où les deux champions, Jacques Breton et Louis de Sère, portent les couleurs des deux nations rivales. Puis il prend la principale part à la non moins célèbre passe d'armes de Montendre, au mois de mai de l'an 1402, dont tous les chroniqueurs de l'époque nous ont transmis les intéressants détails...

La mort de Jean III d'Armagnac au-delà des monts fit passer toute la fortune de cette maison sur la tête de Bernard VII, son frère, le fameux connétable. Arnaud-Guillem de Barbazan unit intimement sa destinée à celle de ce prince. Il fut, durant les troubles qui ensanglantèrent la France dans les premières années du xv^e siècle, un des chefs les plus autorisés du parti d'Armagnac, et plus tard un des vaillants guerriers qui, avec Xaintrailles et Lahire, contribuèrent le plus puissamment à chasser les Anglais.

En 1413, Barbazan soutint Bernard d'Armagnac dans ses éternelles revendications à main armée contre la maison de Foix. Puis, après la défaite d'Azincourt et la prise de Paris, par les Anglais et la faction bourguignonne (1415), nous le retrouvons, le lendemain de cette mémorable journée, à côté du connétable et de Tanneguy du Châtel, essayant de reprendre la capitale à Jean-sans-Peur. Déjà ils s'étaient emparés du faubourg Saint-Antoine et ils marchaient sur le Louvre et l'hôtel Saint-Paul, pour chercher à surprendre le roi, lorsque le peuple des rues se retourna contre eux, les culbuta jusque sous les murs de la Bastille, et après une tuerie épouvantable, les força à se replier hors Paris.

Barbazan fut, sinon l'un des auteurs, du moins un des témoins de l'assassinat de Jean-sans-Peur, au pont de Montereau, le 10 septembre 1419. Mais il n'approuva jamais le meurtre du duc de Bourgogne, « auquel de Barbazan, dit Monstrelet, fut moult désagréable, et tant que par plusieurs fois reprocha à ceux qui avaient machiné le cas dessus dit, en disant qu'ils avaient détruit leur dessus dit maître de chevance et d'honneur. Et dit que, mieux vaudroit avoir été mort que d'avoir été à icelle journée, combien qu'il en fust innocent. » Sa renommée, ajoute Monlezun, n'en fut point atteinte, et il conserva, même parmi les Bourguignons, le surnom de chevalier sans reproche, dont le roi l'avait gratifié.

L'éveil était donné; Jeanne d'Arc était apparue et déjà, sous les murs d'Orléans, avait ranimé tous les courages. Charles VII venait d'être sacré à Reims, et l'illustre héroïne qui avait sauvé la France mourait, abandonnée pitoyablement, sur le bûcher de Rouen. Vers cette même année, faillit expirer au fond d'un noir cachot, où il était enfermé depuis neuf ans, l'illustre Barbazan.

Notre héros avait brillamment défendu la ville de Melun, assiégée par les Anglais en l'année 1420; « dedans laquelle ville, » dit Monstrelet, estoit principal capitaine le seigneur de Barbazan, noble vassal, expert subtil et renommé en armes. »

Il y eut, durant le siège, écrit le même auteur, et avec lui Juvénal des Ursins, « maintes belles expertises d'armes entre « les deux partis », dont quelques unes se firent même la nuit, à la lueur des torches et des flambeaux. Un jour, le roi d'Angleterre voulut jouter contre un chevalier français; ce fut le sire de Barbazan qui se présenta. Mais dès qu'il eut reconnu à qui il avait à faire, il s'inclina respectueusement devant le mo-

narque anglais, et lui laissa le champ libre. La garnison de Melun ayant dû, peu après, capituler et avec elle le seigneur de Barbazan, l'altière duchesse de Bourgogne exigea qu'on lui livrât sa tête, comme étant un des assassins de son mari. Mais le rusé Gascon rappela à propos sa joute avec le roi d'Angleterre, se réclama de sa qualité de frère d'armes du monarque, et obtint, en échange de la vie, un triste et long emprisonnement. Il fut envoyé en Normandie, dans les sombres cachots du Château-Gaillard. Ce ne fut qu'en 1430 que le brave Lahire, ayant surpris le château par escalade et ayant chassé la garnison anglaise, trouva Barbazan enfermé depuis le siège de Melun dans une étroite cage en fer. « On en rompit les barreaux ; mais, par un de ces sentiments exagérés qui n'appartiennent qu'à une époque où les vertus étaient outrées comme les vices, le chevalier ne voulut point en sortir. Il avait promis au gouverneur Kingston d'être son loyal prisonnier et il fallait que sa parole fût dégagée. On dut courir après l'Anglais, qui revint délivrer lui-même le trop scrupuleux Barbazan. Le roi l'accueillit avec d'autant plus de joie que le bruit de sa mort s'était généralement répandu, et il le nomma aussitôt gouverneur de la Champagne. »

Barbazan continua ses exploits. Il s'empara de plusieurs places occupées par les Anglais, ce qui lui valut encore le titre de restaurateur du royaume et de la couronne de France, qui est énoncé dans les lettres patentes de Charles VII, et il se signala tout particulièrement dans les plaines de la Champagne, à La Croisette, près Châlons-sur-Marne, où, « avec trois mille hommes, il tailla en pièces huit mille ennemis et fit six cents prisonniers. »

Son courage poussé jusqu'à la témérité, devait amener sa mort. Il la trouva, le 2 juillet 1431, sur le champ de bataille de Belleville, près Nancy, où se rencontrèrent les armées de René d'Anjou et d'Antoine de Vaudemont, tous deux se disputant la Lorraine. Maréchal de l'armée du roi René, Barbazan fit des prodiges de valeur et tomba percé de coups, entraînant avec lui la défaite de son chef.

La mort de Barbazan fut une perte pour le parti français. Charles VII la ressentit vivement. Il fit porter le corps de ce grand homme dans l'église de Saint-Denis, au tombeau des rois de France. Il ordonna qu'il y fût enterré avec les mêmes honneurs et cérémonies qu'on avait accoutumé de faire aux obsèques des souverains. Les lettres patentes, qui furent octroyées le 10 mai 1434 et qu'a rapportées le père Menestrier, jésuite, dans son *Traité de l'origine des ornemens extérieurs des armoiries*, en font foi : « Ayant égard, y est-il dit, et considération aux grandes et signalées vertus et recommandables services à lui rendus et aux seigneurs rois ses prédécesseurs par Arnaud-Guillem de Barbazan, chevalier sans reproche, conseiller du roi, premier chambellan, au fait des guerres y exprimées, il est permis au dit sieur de Barbazan de porter, le nom et titre de chevalier sans reproche, comme aussi de porter, lui et ses descendants de

nom et maison de Faudoas, les trois fleurs de lys, sans barer dans ses armes. Pour dernière preuve de l'amitié que le seigneur roi lui portait, il lui permet et veut qu'il soit enseveli dans l'église de Saint-Denis en France, sépulture des rois et en leur chapelle et à leur côté, avec une sépulture de bronze, effigie et statue dudit Barbazan, et une épitaphe pour marque à la postérité de sa valeur avec les mêmes honneurs et cérémonies qu'on a coutume de faire aux rois. »

Barbazan fut dernier mâle de sa famille; ses biens retournèrent à la maison de Faudoas avec laquelle les Barbazan avaient fait alliance en 1396. Sa réputation de bravoure fut longtemps populaire. Jean de Beuil, dans le *Jouvencel* (1460), cite la mort de Barbazan comme un exemple à suivre : « Je puis dire que les grandes vertus et grans perfections ont esté trouvées aux gens de guerre... Premièrement la vertu de force en tant que plusieurs ont esté qui aymoient mieulx mourir en combattant que fuir à leur déshonneur, comme feït Barbazan le bon chevalier. Dieu luy face pardon. »

Armes : *Ecartelé aux 1 et 4 d'azur à la croix d'or; aux 2 et 3 de France.* Devise : SANS REPROCHE.

II. — GUILLAUME DU CHATEL

Guillaume du Chatel, fils d'Hervé, seigneur du Chatel, et de Mencie de Lescoet, frère d'Olivier qui fut établi sénéchal de Saintonge le 1^{er} février 1415, et de Tanneguy du Chatel, conseiller et chambellan du roi, qui sauva le dauphin, depuis Charles VII, etc., fut chambellan du roi Charles VI et du duc d'Orléans. Après avoir combattu à Montandre en 1402, il fut, l'année suivante, l'un des chefs qui conduisirent les Bretons contre les Anglais. Il commandait la flotte qui vint attaquer celle des Anglais près de Saint-Mahé, et remporta sur ces derniers une victoire complète. En 1404, du Chatel fit, avec les Bretons, une descente dans l'île de Jersey, et pilla cette île. Mais l'expédition ayant été conduite sans prudence, les Anglais forcèrent bientôt les Bretons à se retirer, et du Chatel fut tué dans le combat livré à cette occasion (1404). C'est à tort que Barrante, dans son *Histoire des ducs de Bourgogne*, II, 396, a confondu Guillaume avec son frère Tanneguy du Chatel, et attribué à ce dernier la part que prit Guillaume au combat de Montandre. Voir le P. Anselme, VIII, 357, *Généalogie de la maison de Du Chastel*.

Armes : *Fascé d'or et de gueules de 6 pièces.* Supports, deux léopards. Cimier, un timbre couronné et un château donjonné.

III. — GUILLAUME BATAILLE

Guillaume Bataille, chevalier, était chambellan de Louis, duc d'Orléans (janvier 1403), qui le nomma sénéchal d'Angoumois. Après le meurtre du prince arrivé en 1407, Valentine, sa veuve,

confirma Bataille dans l'exercice de cette charge. Il existe au cabinet des titres de la bibliothèque nationale, plusieurs quittances données par Guillaume Bataille, à l'une desquelles est jointe une lettre (28 janvier 1410) de Charles, duc d'Orléans, qui ordonne à Pierre Renier, son trésorier général, de compter à Guillaume Bataille la somme de deux cents écus d'or, « pour distribuer à notre plaisir, en certain voyage où nous l'envoyons présentement, es parties d'Espagne, de la distribution desquels nous ne voulons autre déclaration être faite ne que notre dit chambellan soit tenu d'en rendre aucun compte. » Guillaume Bataille, par un acte en latin du mois de janvier 1413, reconnaît avoir reçu cent livres tournois qui lui étaient dues sur ses gages comme sénéchal d'Angoulême. C'est la dernière pièce où il soit question de lui.

Armes : *D'argent à trois cotices de sable au lambel de gueules.*

IV. — GUILLAUME DE LA CHAMPAGNE

Guillaume de La Champagne, seigneur d'Apilly, chambellan du duc d'Orléans, fut l'un des serviteurs les plus dévoués de ce prince. Plusieurs actes originaux des années 1403, 1406, 1407, prouvent la munificence de Louis à l'égard de son chambellan. Dans trois actes des années 1406 et 1407, Guillaume prend le titre de chambellan du roi et capitaine de la ville et du château d'Avranches, et il donne quittance en cette qualité.

Armes : *De..... à trois mains appaumées de...*

V. — ARCHAMBAUT DE VILLARS

Archambaut de Villars, écuyer, maître d'hôtel de Louis, duc d'Orléans, jouissait d'une grande faveur auprès de lui. Le prince reconnut avec munificence le service qu'Archambaut lui avait rendu, en prenant part au combat de Montandre. Au mois de mars de l'année 1403, probablement à l'occasion des étrennes, Archambaut donnait quittance d'une somme de trois cents livres tournois qui lui avait été accordée par monseigneur « pour les bons et agréables services que je lui ai faiz ou temps passé et espère que face on temps à venir ». Au mois de septembre de la même année, Louis donnait encore à Archambaut une somme de deux cents francs d'or, « pour luy aider à soy habillier, pour venir avec nous et en nostre compagnie en ce voyage que nous entendons présentement faire es parties de Lombardie et d'Italie ». Ces gratifications n'empêchaient pas Archambaut de recevoir par mois quarante livres tournois, somme à laquelle étaient fixés ses gages habituels comme officier de la maison d'Orléans.

En juillet 1406, le duc d'Orléans envoya Archambaut de Vil-

lars en Allemagne « pour certaines besoignes qui grandement nous touchent », dit le prince dans les lettres par lesquelles il fait compter au maître d'hôtel, pour son voyage, une somme de cent douze francs dix sous.

L'année suivante, Archambaut est en possession de la garde et capitainerie de la ville et du château de Pontorson.

En 1408, il est capitaine de Blois, comme le prouvent plusieurs actes qu'il souscrivit en cette qualité et dont le plus ancien est du mois de février 1408. Après l'assassinat de Louis, duc d'Orléans, à Paris, novembre 1407, la duchesse Valentine, de Milan, ne pouvant obtenir justice du malheureux Charles VI ni même du dauphin, quitta la capitale. S'étant arrêtée quelque temps à Blois avec le jeune Charles, son fils, elle confia à Archambaut de Villars le commandement des gens d'armes commis à la garde du château, par lettres patentes du six août 1408. En février 1409, il fut envoyé en Gascogne par devers le comte d'Armagnac et le vicomte de Castelbon pour les affaires du jeune duc, Charles d'Orléans. Il reprit auprès de Charles d'Orléans la charge de maître d'hôtel qu'il avait exercée auprès de Louis son père. A la fin de 1409 et en 1410, Archambaut fit quelques voyages pour les affaires du duc d'Orléans, dont il avait toute la confiance. Il était encore en 1418 capitaine du château de Blois. En 1431 la garde du château de Blois fut donnée au bâtard d'Orléans; Archambaut, à cause de son grand âge et de sa débilité, ne pouvait plus faire le service dans ces temps de guerre.

Armes: *D'hermines au chef de chargé d'un lambel.*

VI. — PIERRE DE BRABAN

Pierre de Braban ou Breban, dit Clignet, seigneur de Landreville, chevalier, conseiller et chambellan du roi, lieutenant général en Champagne, faisait la guerre contre les Anglais dès octobre 1362, où, le 21, il obtenait rémission pour avoir couru les terres de la comtesse de Bar, et les avoir pillées. « Fait prisonnier, le roi lui donna, les 10 juillet 1368 et 11 mai 1372, une somme de quatre cents livres pour l'aider à payer sa rançon. Il se trouva à Arras le 22 septembre 1386 avec un autre chevalier et sept écuyers, lors du projet de passer en Angleterre; le roi lui donna les 23 avril 1391 et 20 juillet 1395 une somme en considération de ses bons services. Il s'attacha à Louis de France, duc d'Orléans, duquel il était pensionnaire; obtint par sa faveur et à sa prière la charge d'amiral, dont il fut pourvu par lettres du 1^{er} avril 1405, à la place de Regnault de Trie; il perdit cet emploi après la mort de ce prince. Il est qualifié seigneur de Raichy, conseiller du roi et amiral de France, dans sa promesse, le 17 octobre 1406, de bien et fidèlement garder la ville forteresse de Chimay, dont il devoit avoir la jouissance à cause de Marie de Namur, sa première femme, et d'en laisser l'entrée libre

au comte de Hainaut, toutes les fois qu'il le voudrait. Il tint constamment le parti d'Orléans contre celui de Bourgogne, soutint en 1411 le siège que les Bourguignons vinrent mettre au château de Moymer au comté de Vertus en Champagne; en sortit pour aller chercher du secours, y laissant son frère pour y commander. Deux ans après, pendant qu'on traitait la paix entre ces princes, il alla avec de grosses troupes ravager le pays de Gâtinois, s'empara de plusieurs places, ce qui donna occasion au roi, à la requête du duc de Bourgogne, d'ordonner à ce sujet en plein parlement, le 10 mai 1413, que toutes personnes portant armes eussent à se retirer en leur maison, avec défenses de faire aucune assemblée de gens d'armes. Quoique ces maux et ceux qu'il avoit faits aux environs de Paris fussent tout récents, il ne laissa pas, sur la fin de la même année, d'y être très bien reçu en la compagnie du comte d'Armagnac, lorsque le parti d'Orléans prévalut sur celui de Bourgogne. Au mois d'avril 1415, il fit un combat particulier contre un chevalier de Portugal dans la ville de Bar-le-Duc, en présence du duc, dont il sortit avec honneur: fit la même année de glorieux exploits contre les Anglois en Picardie, en la compagnie du maréchal de Boucicault et du bâtard de Bourbon. Ce fut lui qui commença l'escarmouche à la bataille d'Azincourt avec mille hommes d'armes bien montez. L'année suivante, s'étant approché de Paris avec les troupes qu'il commandoit, il y causa beaucoup de frayeur. Il eut différend avec le bailli de Vitry au sujet de la garde et du gouvernement des villes et château de Vitry et de Saint-Dizier, dont le jugement fut remis au cardinal duc de Bar par le dauphin, lors régent du royaume le 12 juin 1420 ». Il vivait encore en 1428, dit le père Anselme qui, VII, 814, nous raconte ces détails.

Armes: Fascé d'argent et de sable de huit pièces, à la bande de gueules chargée de trois coquilles d'or.

VII. — YVON DE CAROUIS

On n'a rien de particulier sur Ivon de Carouis ou Keralouis, qui fut, comme les six autres, attaché à la maison du duc d'Orléans. Dans l'une des trois ballades, Christine parle de lui comme étant fort jeune. Dans différentes montres de gens d'armes, publiées par dom Morice, et qui datent des années 1376 à 1380, on trouve nommées deux personnes du nom de Karouis ou Keraouis, Jean et Philippe. L'un de ces deux personnages, simples chevaliers de la montre d'Olivier, sire de Clisson, fut sans doute le père d'Ivon, qui prit part au combat de Montandre.

LES FÊTES DU 21 JUILLET 1895 (1)

I

Acta majorum serva. (2)

Oui ! perpétuons le souvenir des grandes choses accomplies par nos aïeux, et félicitons-nous — il est bien permis de plaider parfois *pro domo sua* — d'avoir pris l'initiative d'empêcher de tomber dans l'oubli la mémoire d'un combat qui, sans avoir la célébrité de celui des Horaces et des Curiaces, ni même de celui des Trente, est tout à l'honneur de la France et de la Saintonge.

*
* *

C'est à la séance du 11 décembre 1893 (*Revue*, xiv, 2) que le président des *Archives historiques* proposa d'ouvrir une souscription pour placer une plaque commémorative de la joute de Montandre, qui eut lieu près de La Motte-à-Vaillant. Notre confrère, M. Maurice Marchand, maire de la ville, préalablement consulté, avait accepté l'idée avec enthousiasme ; il promit le concours de la municipalité et des habitants pour une fête, le jour de l'inauguration. A la séance du 11 février suivant, à Cognac, la souscription fut annoncée (xiv, 83) et un appel adressé (xiv, 5, 93) ; les fonds nécessaires ne tardèrent pas à être réunis. (Voir la liste des souscripteurs dans la *Revue*, xiv, 85, 162, 243).

La municipalité de Montandre choisit le 21 juillet, jour de la frairie d'un des quartiers de la ville, et cette date fut agréée par la Société.

Nous aurions été bien plus nombreux et la solennité eut eu bien plus d'éclat, si, ce jour-là même, il n'y avait pas eu de fêtes locales à Jonzac, à Saintes, un concours des sociétés gymnastiques du département à La Rochelle, etc., voire un train de plaisir pour Bordeaux, resté d'ailleurs en détresse sur la voie, d'où cause pour nous d'un retard de demi heure.

(1) Comme nous l'avons fait pour Taillebourg, comme nous l'avons fait pour Samuel Champlain, nous publions pour Montandre le récit détaillé de la fête, avec l'appréciation des divers périodiques, avec les discours, avec les toasts, la conférence, les pièces de vers en français et en saintongeais. On aura ainsi dans un seul fascicule tout ce qui concerne la fête mémorable du 21 juillet.

(2) Afin de faire, pour ainsi dire, revivre et rendre présents à la fête les héros du jour et les anciens possesseurs de Montandre, des écussons, exécutés sous la direction de M. Rouzeau, décoraient la salle de la conférence et du banquet : écussons de Barbazan, Guillaume du Châtel, Guillaume de La Champagne, Archambault de Villars, Guillaume Bataille, Pierre de Braban ; du sénéchal de Saintonge, de la ville de Montandre, de la société des *Archives*, des La Rochefoucauld, Villegagnon, etc.

Le bureau de la société des *Archives historiques de Saintonge et d'Aunis*, représenté par notre intrépide président, M. Audiat, par M. le docteur Termonia, son secrétaire général — auxquels se sont joints en route, ou se réunirent dans la journée, de nombreux confrères, parmi lesquels M. Paul Mercier, M. Planty, M. Marcel Pellisson, le docteur Vigen, le docteur Arnould, M. Justin Coutanseaux, M. de Boisferon, l'abbé Bertrand de Cugnac et le soussigné — est reçu à l'arrivée du train par une délégation de la commission des fêtes. Disons que cette commission, composée de vingt membres, pris dans tous les quartiers, et auprès de laquelle le conseil municipal avait délégué trois des siens, MM. Gagnier, Marreau et Rouzeau, s'est absolument surpassée et félicitons-la cordialement. La petite ville était pavoisée, enguirlandée d'une façon charmante ; c'est surtout le soir... mais n'anticipons pas.

A l'entrée de la ville, notre aimable confrère, M. Maurice Marchand, maire et conseiller général, à la tête du conseil municipal et accompagné de la commission des fêtes, nous accueille avec la plus exquise urbanité. Présentations ; puis M. le maire souhaite la bienvenue. Le président répond à peu près en ces termes :

« Nous sommes, mes confrères et moi, très touchés de l'empressement que vous mettez à nous recevoir et des paroles gracieuses par lesquelles vous saluez notre arrivée ici. Ce n'est ordinairement qu'aux hauts personnages, aux personnes constituées en dignité qu'on rend ce devoir. Vous avez voulu faire le même honneur aux très modestes représentants d'une société particulière, libre, indépendante, sans caractère officiel, dont le but exclusif est l'étude de l'histoire locale. Tout le monde ne peut se livrer à des recherches qui exigent du temps, de la patience, une préparation longue. Nous le savons fort bien, et nous ne demandons pas que chacun laisse son labeur quotidien, l'outil et le métier nécessaire ; mais nous sommes heureux quand nous rencontrons des hommes qui, comme vous, messieurs, comprennent notre labeur et encouragent nos efforts. Honorer l'art, la science, les lettres, le travail intellectuel sous ses formes diverses, c'est le fait d'âmes généreuses et d'esprits éclairés. »

On se met en marche, aux sons harmonieux d'une fanfare que l'on ne croirait pas avoir été reconstituée de fraîche date, à l'occasion de la fête. Tous nos compliments à M. Arnault, son habile directeur.

Le cortège se dirige vers l'église ; elle est complètement pleine et les plus claires toilettes se marient aux décorations intérieures du meilleur goût. Le célébrant est entouré de 23 enfants de chœur, en tenue irréprochable ; la chaussure, la barrette sont rouges. Mais voici M. l'abbé Baudrit, curé-doyen, qui s'approche de l'harmonium, et qui va diriger lui-même, en musicien consommé, un chœur de trente voix d'hommes et de femmes que soutiennent une jeune organiste, un ophicléide et quatre violons. Ils exécutent une messe de Labat de Serène

avec un vrai talent. Sachant par expérience combien il est difficile de diriger les chants dans les églises de campagne, je suis étonné, puis charmé de cette exécution, et mes félicitations sincères n'ont rien d'exagéré, partant d'un modeste organiste.

Le R. P. d'Aste, dominicain de la résidence de Bordeaux, monte en chaire, et sa parole vibrante, éloquente, patriotique tient les regards suspendus à ses lèvres. Partout ailleurs qu'ici — où ils sont du reste à peine contenus — les applaudissements eussent marqué l'enthousiasme de la foule. Du récit du combat de 1402 où les chevaliers de France se préparent à la lutte par la messe et la communion, l'orateur fait ressortir combien la confiance en Dieu et l'accomplissement de ses saints préceptes, sont faits pour donner à un peuple la force nécessaire à soutenir les batailles. Que la France reste chrétienne, et quand l'heure de la revanche aura sonné, Dieu ne nous abandonnera pas ! (Voir dans l'*Echo de Jonzac* du 25 août l'analyse de ce discours).

C'est vraiment couleur locale que ce moine venant prêcher les gloires et le salut de la France en ce jour de fête patriotique.

Au pain béni offert par un conseiller, tous les hommes vont à l'offrande. Rien n'était joli comme la sortie de la messe, quand la foule, la figure joyeuse, descendait les degrés du parvis.

*
* *

Mais, comme l'a dit avec humour M. Mercier, dans le journal de Cognac où il donna un compte rendu de la fête :

« Les savants sont hommes et ne vivent pas seulement de vieux papiers et de vieux monuments ; ils vivent aussi de pain. Ils se consolent gaiement de ce côté inférieur de notre nature en déjeunant au *Bœuf couronné* (quel joli nom d'hôtellerie révélant une antiquité contemporaine du combat de la Motte-aux-Vaillants !) Probablement en sortant de l'église les sept preux vinrent se réconforter en ce lieu, et personne ne prouvera le contraire. Il manque à la muraille extérieure l'enseigne mobile de fer forgé balancée par le vent et grinçant sur ses anneaux, avec l'image dorée d'un bœuf portant fièrement la couronne du marquisat de Montandre ; à l'angle, pour compléter, on eût voulu voir la petite niche de Notre-Dame avec le fanal attirant la nuit les chalands, et éclairant les passants attardés : c'était comme cela, il y a quatre cent quatre-vingt-treize ans. »

*
* *

A une heure et demie, sous la halle, spécialement aménagée à cet effet — métamorphosée, devrais-je dire — la plus élégante société est assise au pied de l'estrade où prennent place M. le maire, le conseil municipal et les membres de la société des *Archives*. Le public — peut-être moins recueilli qu'à l'église — est debout au fond ; on circule autour. M. Audiat prend la parole, retrace le combat de 1402 et explique la raison pour laquelle la

société des *Archives historiques* a tenu à en perpétuer le souvenir :

« Parmi les joutes nombreuses auxquelles la chevalerie donna naissance, il en est deux particulièrement fameuses au ^{xiv}^e siècle : le combat des trente Bretons contre trente Anglo-Saxons, et celui des sept chevaliers français contre sept chevaliers anglais ; l'un dans la lande de Mi-Voie, l'autre dans la lande de Montandre. Le premier (1351) a une plus grande notoriété, peut-être à cause du nombre des joueurs, mais plutôt à cause du mot qui le synthétise pour ainsi dire, un de ces mots qui gravent un fait dans la mémoire. Robert de Beaumanoir, le chef des Français, étendu par terre, blessé, dévoré d'une soif ardente, demandait à boire : « Bois ton sang, Beaumanoir », lui répondit Geoffroy Dubois.

» Il y a longtemps qu'entre Josselin et Ploërmel une colonne de granit s'élève pour rappeler ce haut fait d'armes. Montandre désormais aura aussi son petit monument, plus modeste parce qu'il fallait garder les proportions, mais suffisant à fixer le souvenir et honorer la mémoire de ses héros.

» C'est en 1893 qu'est née l'idée de rappeler le souvenir du combat de 1402. Elle vient d'un de nos meilleurs et plus chers collaborateurs, notre vice-président, Denys d'Aussy, dont nous pleurons la perte récente et à qui je suis heureux aujourd'hui de payer un dernier témoignage de regrets et d'affection. La société des *Archives* avait célébré l'anniversaire des batailles de Taillebourg et de Saintes (1892); elle avait renoué les liens qui unissaient les Français de France à ceux d'outre-mer, en recevant à Saintes (1^{er} juillet 1893) les représentants du Canada, en souscrivant au monument que les descendants des Saintongeais et des Rochelais élevaient là-bas au fondateur de Québec, à Champlain de Brouage, le père de la patrie, comme ils le nomment (1). La société qui réunit parmi ses cinq cents membres des hommes de toutes conditions, de toutes les opinions politiques ou religieuses, tous ceux qui ont l'amour du sol natal, a pour but d'étudier plus sérieusement l'histoire provinciale, de remuer plus profondément le vieux sol saintongeais, à qui, certes, on pourrait aussi bien adresser le salut que Virgile envoyait à sa terre natale :

Terre féconde en fruits, en grands hommes féconde,
Salut ! (2)

» Œuvre essentiellement moralisatrice, œuvre d'union sociale, chercher dans le passé les leçons du présent, rappeler aux géné-

(1) Voir *Les fêtes de Samuel Champlain à Saintes, Rochefort et La Rochelle*, Saintes, 1893, in-8°, 108 pages, et *Revue de Saintonge*, xiii, 289.

(2) Salve, magna parens frugum, Saturnia tellus,
Magna virum !

VIRGILE, *Géorgiques*, liv. II, 173.

rations affairées et oublieuses les souvenirs de gloire de nos ancêtres, réunir dans un même sentiment d'amour et d'orgueil pour la patrie les enfants d'un même pays que mille causes d'ailleurs peuvent diviser, voilà le but. Qu'il y ait au moins, en effet, un terrain commun où tous se retrouvent quand il s'agit de la patrie, de ses victoires ou de ses défaites, de sa prospérité ou de ses malheurs, quand il faut l'exalter ou la plaindre, pleurer sur l'éclipse de l'astre radieux, ou chanter son triomphe, elle qu'on doit toujours aimer, heureuse ou malheureuse, glorieuse ou vaincue, aimer d'un amour dévoué, filial, toujours et quand même.

» Les sept chevaliers dont nous allons parler, n'étaient peut-être pas d'accord sur tous les points, surtout dans un temps où deux partis se déchiraient, Armagnacs et Bourguignons. Mais le jour du combat, ils surent taire leur dissentiment particulier et s'unir pour un effort commun. Vous avez fait ainsi, messieurs. Pour célébrer le fait le plus brillant de vos annales, vous vous êtes unis, parce que tous vous avez compris qu'il n'y avait ici place que pour un sentiment d'union fraternelle.

» Je remercie donc tous ceux qui ont contribué à l'éclat de cette solennité, qui se sont associés pour recevoir avec tant d'empressement les membres de la société des *Archives*. Ignorante des divergences d'opinions, la société est venue à Montandre, conviant tout le monde à cette petite fête de patriotisme, heureuse si elle peut, en glorifiant les héros, laisser dans les cœurs quelque chose de cette bonne confraternité qui fait solidaires les habitants d'une même cité et les citoyens d'un même pays.

» J'ai l'honneur, au nom de la société des *Archives historiques de Saintonge et de l'Aunis*, de remettre à M. le maire de Montandre les deux plaques de marbre qui rappelleront le souvenir du combat de 1402. »

M. le maire remercie en ces termes :

« Au nom de la population de Montandre, j'accepte ce souvenir si gracieusement offert par la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*. Je remercie son bureau de l'initiative qu'il a prise de perpétuer le souvenir du fait glorieux pour les armes françaises qui s'est passé, il y a bientôt cinq siècles, sous les murs de Montandre. Puisse ce souvenir ne jamais s'effacer ! Tout en étant un baume pour le cœur de tous les patriotes français, qu'il soit aussi un gage d'espérance en des victoires futures. Vive la France ! »

Ce cri est répété par toute l'assistance.

A ce moment on découvre les plaques qui sont placées sur un petit monument hexagone en face de la halle. Une triple salve d'applaudissements éclate, et pendant que la fanfare joue un morceau composé du *Chant du départ*, de l'*Hymne russe* et de la *Marseillaise*, le public y lit, gravé en lettres écarlates, les noms des sept preux et la dédicace de la société. (Voir plus haut, page 260).

* *

M. Audiat reprend la parole et pendant plus d'une heure tient son auditoire ému sous le charme qui découle de tant d'érudition, accompagnée d'un style si pur et émaillée de traits d'esprit. Sa conférence, égayée un instant par la chute d'un gamin grimpé sur les échafaudages, qui se laisse choir la tête la première sur les épaules d'un conseiller municipal —

La chute en est jolie...

s'écrie l'orateur interrompu — sa conférence est des plus applaudies. Les bravos éclatent surtout à certains passages, par exemple, quand, parlant d'un chroniqueur qui prétendit que le défi venait des Anglais, l'orateur dit : « Il avait dû être panamisé par l'or anglais de Pitt et Cobourg. » Allons donc ! Est-ce que des chevaliers français, dont on vient d'insulter une princesse du sang, attendent qu'on les provoque ? (Voir plus bas, page 345, le résumé de cette importante dissertation historique).

* *

Invité à prendre ensuite la parole, je le fais en ces termes :

« Mesdames, messieurs, l'heure est trop avancée pour que je vous donne lecture d'un chapitre de la monographie que je prépare sur La Roche-Chalais, dont la châtellenie appartenait en partie à la Saintonge, puisque sur six de ses paroisses, trois relevaient de Saintes. Vous le lirez dans la *Revue de Saintonge*, ce qui vaudra mieux. Je vous y retraçais les débuts de cette baronnie dont les seigneurs embrassèrent la réforme dès le milieu du xvi^e siècle, si bien que l'un d'eux, Charles de Lanes, mourut à Genève sur la terre d'exil. Je vous y disais la vengeance de son fils Guy-Odet assiégé et pris dans son château par Monluc. Puis je racontais l'établissement du protestantisme à La Roche, la constitution de son église évangélique, ses persécutions, au xviii^e siècle spécialement, et la constance dans leur foi de ses partisans. J'avais été heureux d'écrire ces pages impartiales à l'occasion de la fête que nous célébrons, en souvenir de notre victoire sur cet ennemi, cause de tous nos maux au moyen âge. L'Anglais, messieurs, n'est-il pas en effet l'ennemi héréditaire, cet *inimicus* de chaque heure du jour, qui nous contre-carre partout où la France veut porter le drapeau de la paix et de la civilisation ? Ah ! que ne peuvent-elles, les questions coloniales, se régler par un nouveau combat des sept ; et nous verrions alors revenir à nous ces riches territoires de l'Amérique ou de l'Océan indien que nous avons perdu en un jour de deuil et de tristesses. »

Je lis après cela des vers dus à la plume de notre confrère M. Edmond Maguier, absent, et qui sont accueillis par de chaleureux applaudissements. (Voir plus bas, page 353).

Puis M. Audiat donne lecture d'un sonnet exquis de M. Georges Gourdon, le poète inspiré de nos gloires nationales.

Enfin, la séance est terminée; elle ne pouvait mieux se clôturer que par la lecture de vers en patois saintongeais. Inutile de dire quel a été le succès de la poésie de Pière Marcut (M. Marcel Pellisson); « toutes quielles les bounes gens, qui l'écoutiant, a s'teniant les côtes de rire. » (Voir page 355).



Nous montons au château dont M. Marchand et sa famille nous font les honneurs avec la plus parfaite urbanité. La vue étendue dont on jouit de la terrasse arrache des cris d'admiration à ceux qui, comme moi, la contemplent pour la première fois. On examine sur le puits une date avec cette inscription publiée par l'*Epigraphie santone* (p. 117) :

FRANÇOIS. D.
L. R. F. ME FIT
FAIRE EN 1503.

Sur l'écusson qui décore la porte d'entrée du château du XVIII^e siècle, supporté par des licornes, M. Audiat voudrait voir trois licornes, armes des Le Blanc du Roulet; mais M. Marchand assure qu'on distinguait naguère encore un chevalier armé sur sa monture, ce qui n'est guère héraldique; l'on reconnaît néanmoins les jambes d'un animal passant: loup, cheval ou mouton. Cependant la pluie tombe, drue et serrée; vite on installe à la halle le couvert déjà si coquettement dressé sous une allée de charmillle à côté du donjon. Le diner en sera retardé mais pas beaucoup, grâce à l'activité intelligente de l'hôtesse du « Bœuf couronné », madame Arrivé, qui veut que tout soit arrivé en parfait état, et que les soixante convives puissent se délecter du menu que voici :

Consommé aux étoiles. Saumon, sauce Riche. Dindonneau braisé aux champignons. Filet à la Périgieux. Artichauts farcis au jus. Poulets de grains. Salade de saison. Crème glacée. Pêches, Abricots, Palmers. Saint-Estèphe 1887. Margaux 1886. Champagne (*offert par M. Marchand*).

M. Marchand, maire, préside le banquet, ayant à sa droite M. Audiat et à sa gauche M. Termonia; en face M. Jacques, adjoint; à sa droite, M. Paul Mercier, représentant la société archéologique de l'Angoumois, et à sa gauche, votre serviteur, délégué de celles du Limousin et du Périgord. Le repas est joyeux, cordial. Au dessert M. Marchand se lève et prononce les paroles suivantes :

« Je tiens à remercier de nouveau la société des *Archives* de l'initiative qu'elle a prise et qui a motivé la fête qui s'achève. Pourquoi faut-il qu'une note triste vienne se mêler au plaisir que nous avons de vous recevoir, messieurs? Comme vous l'a dit déjà notre cher président, l'idée de cette commémoration

avait été donnée par notre regretté vice-président, Denys d'Aussy. Son éloge a été fait déjà par des voix plus autorisées; mais j'aurais cru manquer au plus sacré des devoirs de l'amitié, si, dans cette circonstance, je n'étais venu joindre mes regrets à ceux déjà exprimés.

» Dans les temps agités que nous traversons, au milieu des tourmentes de la politique, il est doux de penser que sur le terrain du patriotisme tous les bons citoyens français peuvent loyalement se mettre la main dans la main. Je lève mon verre, messieurs, au président de notre société, à tous ses membres présents et absents, particulièrement à ceux qui ont bien voulu honorer notre fête de leur présence: je vous invite à boire à la société des *Archives* qui a pour mission de perpétuer les grandes gloires françaises, c'est ainsi boire à la France et à sa prospérité. »

M. Audiat lui répond, et dans une humouristique improvisation il rappelle l'étymologie véritable du mot *Montandre*:

« J'ai abusé de la parole, il y a quelques heures. Je ne recommencerai pas, ce soir. Mais puis-je ne pas répondre par quelques mots aux paroles si gracieuses que vous venez d'entendre? Et pourtant j'avais un grave, très grave reproche à adresser à l'administration... municipale s'entend; l'autre prendrait peut-être mal la chose.

» Or, comme Petit-Jean,

..... J'ai toujours été nourri par feu mon père
Dans la crainte de Dieu, messieurs, et des sergents.

» Je voulais vous demander pourquoi vous écrivez *Montendre*, C'est une hérésie, un crime orthographique! Les plus vieux textes disent *Mons Andronis*, Mont d'Andron, comme *Mons Guidonis*, Mont de Guy (Montguyon); *Mons Léonis*, Mont de Léon (Montléon, Montlieu); *Rupes Fucaldi*, La Roche de Foucauld, etc. Les savants, qui savent tout, surtout quand ils ne savent rien, connaissent particulièrement cet Andron: c'était le fondateur de Montandre, et il commandait une légion romaine qui servait sous les lieutenants de César en Gaule. (1) Pour un peu ils vous donneraient sa généalogie, sa biographie, même sa photographie.

(1) « Son premier fondateur, nommé Andronis, qui occupait la montagne sur laquelle est bâti le château et qui commandait dans le pays sous un des lieutenants de César, en avait fait un poste militaire... La ville portait du temps des Romains le nom de *Mons Andronis*, que lui donna son fondateur. » *Précis historique et statistique sur le département de la Charente-Inférieure*, par A.-F. Lacurie (1834), page 91.

« Montendre, *Mons Andronis*, dit Briand (1843), I, 678, nom du chef d'une légion romaine qui servait sous les lieutenants de Jules César. »

Dolivet, *Géographie de la Charente-Inférieure* (1854), page 107, a redit: « Le premier fondateur fut, dit-on, un nommé Andronis, chef d'une légion romaine placée sous les ordres du lieutenant de César, »

» Mon blâme donc était tout prêt, blâme sévère. Pourquoi avoir ainsi changé le nom de votre ville ? Mais comment se fâcher dans un dîner si joyeux, devant tant d'affabilité et toutes les marques de sympathie dont vous entourez les représentants de la société ? Peut-on garder la rancune grammaticale jusqu'au champagne ? Vos bonnes paroles, monsieur le maire, votre courtois accueil, messieurs, ont donc fait fléchir mon rigorisme, qui, je le vois bien maintenant, n'était que pédantisme. Grâce à votre excellent accueil, il est aussi des accommodements avec les étymologistes ; grâce à votre dîner,

Et c'est par des dîners qu'on gouverne les hommes,

je puis répéter les vers du poète (1) :

Votre *vin*, dont j'ai vu *mon verre* se remplir,
M'a dessillé les yeux et me les vient d'ouvrir.
Je voy, je sçay, je croy, je suis désabusé.

» J'affirme donc, je proclame bien haut, en face des puristes, à la barbe des érudits, et malgré ce qu'on en pourra dire, que Montandre est bien véritablement *Mont tendre*, non pas parce que, comme le dit un savant, Montandre est bâti sur un monticule formé d'un sable léger, *tendre*, parce que généralement on ne bâtit pas sur le sable une forteresse aussi formidable (2), mais bien parce que c'est un *mont tendre*, agréable, ravissant. S'il y avait ici quelque grincheux, en voyant cet abandon des vrais principes, cette défaillance de ma part, cette concession honteuse aux erreurs, cet opportunisme, il dirait peut-être que cet attendrissement subit vient de ce que ce rigide censeur a le vin tendre. N'importe : messieurs, je propose donc d'écrire *Montendre*... au moins jusqu'à demain. Après, nous verrons ! Mais *Montandre* ou *Montendre*, il est certain que le souvenir de cette charmante journée, de cette fête si complète et si unanime, se conservera longtemps dans notre cœur.

» Vivent les Montandrais ! »

Aussi M. le maire se lève-t-il de nouveau pour plaider en faveur du *tendre*, laissant à l'académie, qui n'en est qu'à la lettre A, le soin de trancher la question quand elle arrivera à l'M. Mais d'ici là !...

(1) CORNEILLE, *Polyeucte*, acte V, scène v, vers 1725.

(2) Gautier, *Statistique de la Charente-Inférieure* (1839), t. II, 285, a répété littéralement : « Son premier fondateur fut, dit-on, un nommé Andronis, chef d'une légion romaine, qui occupait la montagne sur laquelle est bâti le château et qui commandait dans le pays sous un des lieutenants de Jules César.

» La ville portait, du temps des Romains, le nom de *Mons Andronis*, que lui avait donné son fondateur ; mais, dans des temps plus modernes, il fut changé en celui de Montendre, par allusion sans doute à sa position sur un tertre de sable. »

A son tour, M. de Saint-Saud s'exprime ainsi :

« Monsieur le maire, messieurs, la société historique et archéologique du Périgord a été très heureuse de pouvoir se faire représenter à la fête, si réussie, à laquelle nous prenons part; en son nom je vous en remercie. Quant à celle du Limousin, qui a bien voulu aussi me déléguer, elle est charmée de la circonstance qui lui permet d'exprimer à son tour, chez vous, sa reconnaissance à M. Audiat, président des *Archives historiques de Saintonge*, d'avoir assisté, en cette qualité, il y a quelques semaines, à notre cinquantenaire. Je pense donc être l'interprète de ces deux sociétés, et le vôtre aussi, messieurs, en portant un toast à la bonne confraternité des sociétés savantes, et à l'union intime de celles de notre région, surtout quand elles ont le bonheur de posséder à leur tête des municipalités à l'esprit libéral et éclairé comme celle de Montandre. »

Après lui, M. Paul Mercier, ancien magistrat, remercie en quelques mots émus les organisateurs de la fête, et exprime sa joie d'assister comme membre et de la société archéologique de l'Angoumois et aussi des *Archives*, à une cérémonie comme celle que nous venons de célébrer :

« Monsieur le comte de Saint-Saud vient, messieurs, de boire à l'union de la société des *Archives de la Saintonge et de l'Aunis* avec les deux sociétés archéologiques du Périgord et du Limousin, dont il est un des membres des plus autorisés pour les représenter ici. Permettez-moi de lever à mon tour mon verre à la bonne confraternité avec la société archéologique de la Charente dont je suis un associé bien modeste.

» Enfant de l'Angoumois et de la Saintonge, né à Cognac, je me fais honneur d'appartenir à votre canton, messieurs les Montandrais, par mes ancêtres qui reposent non loin d'ici au pied du clocher de Tugeras; c'est donc à ce titre que j'ose prendre la parole. Si je suis votre compatriote par le sang, je le suis aussi comme membre de la société qui vient chez vous rappeler les gloires passées, et d'un autre côté je suis fier d'être le collègue des savants archéologues de la Charente. Ces deux sociétés sont sœurs et glanent sur un terrain commun : les arrondissements de Cognac et de Barbezieux, qui faisaient partie presque en totalité de la Saintonge, étaient du diocèse de Saintes et dépendaient de la généralité de La Rochelle, liens communs entre elles, indépendamment de la recherche de la vérité, du bon et du beau qui les animent.

» En cette fête charmante où tous les cœurs battent à l'unisson, mus par le même sentiment du plus pur patriotisme, où toutes les dissidences ont disparu dans une même communauté d'idées, l'amour de la cité et de la France, nous sommes heureux d'être les hôtes d'une population si pleine de cœur. Si la fête se termine bien par un fraternel banquet, présidé par votre maire si distingué et qui a si bien compris pourquoi nous som-

mes ici, elle a bien commencé par l'hommage rendu à ce Dieu qui donne la victoire à qui sait la demander ; une messe solennelle a été chantée ce matin, pendant laquelle vous avez rendu grâce pour les victoires passées et prié pour les victoires futures en même temps que pour les hommes qui n'ont qu'un but : rechercher et rappeler les gloires de la patrie française.

» A nos deux chères sociétés et aux habitants de Montandre ! »

M. Maurice de Montebello termine la série des toasts par une chaude et patriotique improvisation sur les devoirs de la France qui ne doit pas s'endormir quand l'ennemi veille à sa porte.

*
* *

Le ciel s'est éclairci ; on illumine de toutes parts ; les girandoles se marient aux lampions de couleurs ; la fanfare au milieu d'une vraie gerbe lumineuse, que Venise envierait, parcourt les carrefours et les rues ; un superbe feu d'artifice termine dignement la fête, pendant que la jeunesse — qui ne perd jamais ses droits — danse sous la halle transformée en salle de bal. Les invités s'éloignent à regret ; ils ont laissé ce soir-là à Montandre (gardons l'e pour finir, c'est plus *tendre*) une portion de leur cœur.

C^{te} DE SAINT-SAUD.

—

II

Ont rendu compte de la fête de Montandre :

Le *Nouvelliste* de Bordeaux du 23 juillet, reproduit par le *Moniteur de la Saintonge* du 26, le *Bulletin religieux* et la *Charente-Inférieure* du 27 :

« Notre petite ville dimanche était en liesse. La fête a commencé par une messe solennelle où, sous la haute direction de M. le doyen, un chœur de dames et d'hommes a exécuté magistralement une messe à quatre voix. Le R. P. d'Aste, dominicain, par sa parole chaude et vibrante a enthousiasmé l'auditoire. Sous la halle, habilement décorée pour la circonstance, on s'est ensuite réuni pour la levée du voile qui couvrait les plaques de marbre placées sur un élégant monument juste en face. M. Audiat, dans une conférence aussi savante qu'intéressante, retrace l'histoire du combat de Montandre, celle des seigneurs de la petite ville et de Montandre lui-même. Il termine par un véritable discours empreint du plus pur patriotisme. M. de Saint-Saud lui succède, résumant en quelques mots le travail qu'il avait préparé sur La Roche-Chalais, châtellenie de Saintonge, et la réforme en ce lieu ; puis il lit, au nom de M. Maguier, de superbes vers relatant le combat des Sept, qui est chanté ensuite, en vers saintongeais des plus amusants, par M. Pellisson.

Un banquet de soixante couverts, aussi bon que bien servi, réunissait plus tard, sous la halle enguirlandée, les membres de la société des *Archives*, accourus de tous les points du département et même des départements voisins ; du conseil municipal, de la commission des fêtes qui s'est absolument surpassée. Discours de M. Marchand, maire ; de M. Audiat ; toasts de MM. Mercier et de Saint-Saud, représentant les sociétés d'archéologie de l'Angoumois, du Périgord et du Limousin, puis de M. de Montebello. Enfin, pour clôturer dignement cette fête, dont le souvenir restera gravé longtemps dans la mémoire et le cœur des Montandrais, illuminations à *giorno* dans toutes les rues, à presque toutes les fenêtres ; grand bal sous la halle ; enfin le traditionnel feu d'artifice.

» Honneur donc à ceux qui perpétuent les hauts faits de gloire de la France sur l'Anglais, l'ennemi héréditaire ! »

* *

L'*Écho rochelais* du 27 : « On fêtait, sur l'initiative de la société des *Archives* et avec le concours unanime de la municipalité et de la population, le souvenir de cette journée brillante où s'illustrèrent sept preux français et autant d'anglais. Les trains amènent, avec le dévoué président de la société, M. Louis Audiat, quelques uns de ses membres les plus actifs. Accueillis à la gare par deux délégués de la commission de la fête, ils prennent place dans une voiture qui les emporte aussitôt. A l'entrée du bourg, une surprise leur est ménagée : M. Marchand, l'honorable maire, accompagné de son conseil municipal et de la commission, leur souhaite la bienvenue en quelques paroles cordiales ; le président remercie de cet accueil sympathique. La musique, formée par l'élite de la jeunesse montandraise, accompagne jusqu'au centre du bourg le petit cortège, qui se grossit de la foule sympathique des habitants.

» A la messe solennelle en musique, organisée par le doyen Baudrit, l'assistance, qu'on n'avait jamais vue aussi nombreuse, est charmée et profondément émue par les accents d'un patriotisme vibrant que fait entendre un nouveau Lacordaire, le R. P. d'Aste, des frères prêcheurs de Bordeaux. A la sortie de l'église, quel spectacle ravissant offre à nos yeux le large perron du temple !

La promenade à travers les rues, dont toutes les maisons disparaissent derrière de longues lignes de pins, et les drapeaux suspendus aux façades, et des squares coquets ornés des plus belles fleurs et créés pour la circonstance, prolongent encore longtemps ce plaisir féerique des yeux.

A une heure a lieu l'inauguration des plaques. Après le discours, très applaudi, de M. le maire, le président prend la parole et remet les plaques, dont les voiles viennent de tomber, à la municipalité, au nom de la société des *Archives*, et, dans une conférence fortement documentée, retrace, avec la compétence qui lui appartient et le charme puissant toujours inhérent à sa

parole, l'histoire du combat des preux de La Motte-à-Vaillant, celle de chacun des preux eux-mêmes qui s'y sont couverts de gloire, et enfin celle des barons et marquis de Montandre, en faisant ressortir, devant le panorama magnifique de l'histoire nationale, qu'il déroule en entier à nos yeux, dans ses tableaux les plus beaux et les plus saisissants, le caractère chevaleresque propre à la race française, qui la distingue encore parmi toutes les nations, ses rivales, et qui, malgré ses revers, à toutes les époques, lui assure, parmi celles-ci, une existence immortelle.

M. le comte Arlot de Saint-Saud lit, au nom du poète délicat et patriote de notre province, M. Edmond Maguier, des vers fort beaux sur le combat des quatorze preux ; M. Audiat, un sonnet sculptural, très finement ciselé et très émouvant, de M. Georges Gourdon, de Rochefort. La séance se termine par une lecture du trouvère saintongeais, Pière Marcut, félibre majoral, dont la muse apporte fidèlement sa petite note gaie et de franc terroir à chacune des fêtes de la société des *Archives*.

Après la séance, visite au château, dont les honneurs sont faits par l'aimable propriétaire en personne, premier magistrat de la cité. De la superbe plate-forme qui surmonte les anciens remparts du castrum, l'on aperçoit le lieu supposé du combat des champions.

Le banquet devait avoir lieu à cinq heures et demie, sous les voûtes de verdure des magnifiques allées de tilleuls qui ornent la plate-forme. La pluie, hélas ! qui tombe à ce moment, nous oblige à nous assurer un abri plus confortable, et, avec une bonne grâce et une célérité dignes de tous les éloges, le propriétaire de l'hôtellerie du Bœuf couronné, chargé de cette partie substantielle du programme, transporte, en moins d'une heure, le matériel : tables, couverts, mets et vins, pour soixante convives, sous les halles, déjà magnifiquement décorées pour la séance de l'après-midi.

Au dessert, M. le maire porte un toast au président et aux membres présents de la société des *Archives historiques*, et donne un souvenir ému au regretté vice-président de la société, Denys d'Aussy, son ami, qui avait eu l'idée de cette fête. M. le président, à propos de l'étymologie de Montandre, félicite la population et les organisateurs de la fête. M. de Saint-Saud, délégué des sociétés archéologiques du Limousin et du Périgord, boit à l'union des sociétés savantes. M. de Montebello nous invite à boire à la patrie, dans l'union de tous ses enfants. M. Paul Mercier, de Cognac, félicite la population de l'exemple d'union et de concorde qu'elle a donné.

A la sortie du banquet, nouveau ravissement pour les yeux, cette fois éblouis par des illuminations du plus riche effet, auprès desquelles celles de mainte grande ville en liesse pâliraient, et par une retraite aux flambeaux des plus originales, qui parcourt la ville au milieu des acclamations et des applaudissements unanimes. L'heure du passage des trains approche ; le signal du

départ est donné pour les membres de la société, et pendant que la jeunesse procède aux préparatifs d'un bal public, où elle va prolonger ses ébats, on se sépare après un dernier serrement de mains ; et tout le monde est heureux de cette journée si bien remplie et si pleine de satisfaction pour le cœur et l'esprit. »

*
* *

L'Écho de Jonzac du 28 : « Charmante fête qui a réussi au delà des espérances de ses dévoués organisateurs... La coquette ville avait revêtu ses plus beaux atours, toute enrubannée de drapeaux et de guirlandes, verdoyante de bosquets et de jardins improvisés... Une messe solennelle a été dite, au cours de laquelle le R. P. dominicain d'Aste a prononcé un discours vibrant de patriotisme qui, malgré la sainteté du lieu, a arraché des applaudissements aux fidèles... Conférences avec intermèdes musicaux par la fanfare. M. Audiat a retracé l'histoire de Montandre, et M. Pellisson a amusé l'auditoire par un joyeux récit en patois saintongeais. Le banquet très bien servi par M. Arrivé a réuni une soixantaine de convives... Le feu des toasts a commencé, au champagne. M. Marchand a bu à la santé de ses invités, et M. Audiat à la ville de Montandre ; le comte de Saint-Saud et M. Mercier ont prononcé quelques paroles, et notre ami Montebello s'est fait applaudir en évoquant la grande figure de la patrie immortelle. Retraite aux flambeaux, feu d'artifice, illumination générale du plus brillant effet ; bal qui a duré jusqu'à trois heures du matin. La journée du lundi a été occupée à des jeux de toutes sortes : mâts de cocagne, courses en sacs, etc. ; punch offert par M. Marchand aux membres du conseil municipal, aux commissaires, à la fanfare ; toast de M. le docteur Arnaud et de M. Marchand ; bal public. »

*
* *

L'Ère nouvelle, de Cognac, du 28 :

« Aussitôt que le jour de l'inauguration fut fixé, tous les habitants de la petite cité s'unirent dans une même pensée et un même sentiment du plus pur patriotisme pour orner les rues de verdure en en faisant autant d'avenues bordées de pins, pour transformer les places et carrefours en jardins charmants, pour pavoiser les maisons et les monuments publics.

A neuf heures et demie, le train amène M. Audiat et ses collègues ; des omnibus les déposent à l'entrée de la ville, où M. Maurice Marchand, maire et membre de la société, le conseil municipal et les commissaires de la fête, les attendent. Dans des paroles pleines de cordialité et de distinction, M. Marchand remercie ses hôtes d'avoir eu la bonne pensée de provoquer cette fête qui restera comme un souvenir impérissable et pur dans la mémoire de ses administrés. M. Audiat répond en termes chaleureux en son nom et au nom de la société dont il est le président, en félicitant M. le maire et la population d'avoir accueilli

avec tant d'empressement les deux inscriptions qui doivent rappeler un passé glorieux.

La musique précède le cortège, qui entre triomphalement au milieu de la foule massée sur les trottoirs.

La cloche sonne à toute volée; sur le haut parvis attendent les fidèles que l'église, trop petite, ne peut recevoir.

M. Baudrit, curé de Saint-Pierre, dirige avec habileté sa maîtrise qui chante une messe dont l'exécution est parfaite, et un violon fort habile se fait entendre à l'élévation. Après l'évangile, le père d'Aste, des dominicains, monte en chaire, et son discours, très élevé en même temps que très éloquent, enlève l'assemblée qui, à un moment donné, fait entendre des applaudissements. C'est vraiment couleur locale que ce moine venant prêcher les gloires et le salut de la France en ce jour de fête patriotique.

Au pain bénit offert par un conseiller, tous les hommes vont à l'offrande. Rien n'était joli comme la sortie de la messe, quand la foule, la figure joyeuse, descendait les degrés du parvis.

La halle a ouvert ses grilles et la foule la remplit; il n'y a plus de place que sur l'estrade sur laquelle montent les autorités et les membres de la société.

M. Audiat prend la parole pour faire l'historique de Montandre sous ses barons et ses marquis, avec des anecdotes piquantes sur le dernier, qui n'était rien moins que de contrebande; puis il passe à la narration des guerres des Anglais dans le pays avec le combat si remarquable des compagnons de Barbazan, qui égalèrent en vaillance les trente Bretons de Beaumanoir dans les landes de l'Armorique; il termine par un magnifique exposé des actes de patriotisme qui, dans tous les temps, ont illustré la nation française. Le comte de Saint-Saud lit avec beaucoup d'âme les vers de M. Maguier, poète saintongeais, sur le combat des Sept, et M. Marcel Pellisson termine la séance par une pièce de poésie santone sur le même sujet, pleine de naïveté et de finesse qui caractérisent la race de la contrée.

La plus grande cordialité ne cessa de régner pendant le repas qui fut excellent et se termina par plusieurs toasts. Celui de M. Marchand finit par la note émue sur la mort de M. d'Aussy, vice-président de la société Aunis-Saintonge, son ami et son regretté collègue du conseil général, et fut fort applaudi.

M. Audiat, qui ne peut s'empêcher de mettre de la science historique partout, forme le vœu, tout en remerciant les Montandrais, que leur ville prit un *A* au lieu d'un *E* parce que l'étymologie le voulait : *Mons Andronis*, le mont d'Andron.

M. de Saint-Saud boit à l'union des sociétés du Limousin et du Périgord avec celle de l'Aunis-Saintonge.

M. Paul Mercier se lève au nom de la société archéologique d'Angoulême, comme fils de l'Angoumois et de la Saintonge, pour boire à la bonne confraternité des deux sociétés qui glanent sur un terrain commun, Cognac et Barbezieux.

M. de Montebello, avocat à Jonzac, lève son verre et, avec des

accents très patriotiques, il le vide à l'alliance russe et à la délivrance de l'Alsace-Lorraine.

Le temps était redevenu très beau, et de tous côtés les habitants se hâtèrent d'illuminer les maisons, les places et les rues. Rien n'était plus gai que de voir cette agitation d'enfants, de jeunes filles portant à droite et à gauche des lanternes vénitiennes, les accrochant, les posant partout, tandis que les plus forts portaient des échelles. Des clairons se font entendre : c'est la retraite aux flambeaux qui débouche, entraînant avec elle une foule jeune et joyeuse marchant en cadence.

L'heure du chemin de fer est impitoyable ; elle nous prive du bal sous les halles et du feu d'artifice. Nous faisons nos adieux à M. le maire et à tous nos aimables hôtes ; nous eussions voulu serrer la main à tous de reconnaissance. Dans le train nos yeux ont suivi, jusqu'à entière disparition, le donjon de la vieille forteresse éclairant au loin de ses feux la campagne : c'était le phare de l'union de tous les cœurs dans une pensée de pur patriotisme ; il flamboyait au ciel comme le cierge de l'action de grâce pour les victoires passées et pour celles à venir. »

* *

Les *Tablettes des deux Charentes* du 1^{er} août, la *Croix* de Paris du 3, le *Progrès* du 4, parlant du « bien curieux article sur *Le dernier marquis de Montandre*, cet habile imposteur et intrigant fiellé, digne de vivre à notre époque, que le savant président de la société des *Archives historiques* démasque de main de maître et chasse d'une maison où il s'était frauduleusement introduit », disent : « Cette étude, si fortement documentée, a été lue au cours d'une brillante conférence de M. Louis Audiat, à la fête donnée à Montandre. »

Les *Tablettes* ajoutent : « Grâce à l'aimable empressement de M. Marchand, maire et conseiller général de Montandre, grâce au zèle des organisateurs, cette fête patriotique a eu un entrain extraordinaire. Commencée par une messe en musique, sous la direction de M. l'abbé Baudrit, curé-doyen, pendant laquelle la parole du R. P. d'Aste a profondément ému l'auditoire, elle s'est terminée par un banquet de 60 couverts, avec toasts très applaudis, et par l'illumination générale du château de Montandre. »

III

CONFÉRENCE DE M. LOUIS AUDIAT

Montandre est sur la voie romaine de Fronsac à Rouffignac, embranchement de la route de Saintes à Bordeaux. Y avait-il déjà un castrum ? Les débris romains qu'on y a trouvés en 1750, d'après Lacurie, le prouveraient. Il ne serait pas étonnant que les Romains aient utilisé ce monticule, soit comme station militaire, soit comme poste télégraphique. Quand la castraméta-

tion de la Saintonge aura été étudiée, on vous donnera de plus amples détails et plus certains ; jusque-là, attendez sous l'orme ; les savants, et les savants saintongeais, ne sont point du tout pressés. On saura alors comment les Romains défendaient la contrée, par quels moyens aussi ils correspondaient en quelques heures d'un bout de la Gaule à l'autre, plus vites que certains télégrammes de ma connaissance qui mettent 3 heures 1/2 à franchir dix kilomètres, ou même encore celui qui m'a été adressé il y a dix ans et qui ne m'est pas encore parvenu. A l'époque des invasions barbares, il fallait se protéger. Quand la royauté mérovingienne débile, infirme, vacillante ; quand la monarchie carolingienne mal affermie était impuissante à repousser l'ennemi et à imposer la paix, le besoin de la sécurité donna naissance à la féodalité. La féodalité fut un grand progrès. Il n'en faut pas juger avec des préjugés trop répandus, d'après ses abus, quand elle eut fait son temps ; ce serait juger la révolution de 1789 d'après les massacres de septembre, les noyades de Nantes, les mitraillades de Lyon, et la guillotine en permanence dans nos principales villes, ou bien de l'utilité d'un lourd manteau par la chaleur caniculaire qui nous étouffe.

Un château féodal était un de nos forts modernes armés de canons à longue portée ; on n'en approchait qu'à une distance respectueuse ; aussi les populations se groupaient-elles au pied de ses remparts tutélaires et, quand l'ennemi approchait trop, le pont-levis s'abaissait, la herse se levait, et toute la population entraînait avec son bétail et ses meubles ; les troupeaux parqués dans la première enceinte, les paysans hébergés dans la seconde, attendaient derrière ces hauts murs que le cyclone dévastateur eût passé, riant de la trombe et jetant l'ironie aux hordes impuissantes.

Le château de Montandre, reconstruit au commencement du XII^e siècle, avec des murailles de deux mètres d'épaisseur, des tours, des parapets, de larges fossés entourant le tout, eut à subir plusieurs assauts et vit bien des combats. Ce n'est pas le lieu de les raconter. Aujourd'hui c'est un agréable jardin, une promenade charmante dont le propriétaire est heureux de faire les honneurs ; si, au point de vue archéologique, nous pouvons regretter la disparition de la vieille forteresse romane, nous nous félicitons de pouvoir jouir de sa transformation moderne.

Le château de Montandre avait été donné, avec Pons et Royan, comme places de sûreté, aux protestants. Le roi y avait fait mettre deux milliers de poudre fine. Mais le seigneur, Isaac de La Rochefoucaud, bien que huguenot, supportait mal cette espèce de dépossession ; aussi le capitaine Abraham Artaud, de Bourgsur-Gironde, qui commandait pour le roi, au matin du 29 août 1608, en se réveillant, vit-il, avec une surprise pénible, sa place forte remplie de gens et de soldats qui s'y étaient introduits pendant la nuit ; de là enquête, mémoire, plainte portée

par M. d'Hamilton, pasteur de Montandre, à l'assemblée des églises réformées à Saint-Jean d'Angély. (1)

Montandre a eu des possesseurs dont le nom est connu dans l'histoire : les seigneurs de Tonnay-Charente, les barons de Didonne, qui sont nommés dans les chartes de l'abbaye de Vaux ou dans celles de Baigne ; on en trouve plusieurs aux croisades. Les Anglais, maîtres de la Guienne confisquent Montandre et le donnent à un de leurs partisans, le soudan de La Trau, Arnaud Préchac, seigneur de Didonne. Le roi de France l'offre à Jean de Harpedanne, qui avait quitté le parti anglo-gascon. C'est Rosine de Montault, fille du seigneur de Mucidan, qui apporte en dot Montandre, Montguyon, etc., à son mari, Guy de La Rochefoucauld, seigneur de Verteuil près Ruffec, et de Barbezieux. Au commencement du xv^e siècle et depuis cette époque, la grande famille de La Rochefoucauld, qui posséda dans notre contrée Barbezieux, Montguyon, Surgères, le Parc d'Archiac, Réaux, Soubran, eut Montandre pendant trois siècles et demi. Il passa alors par héritage à François-Vincent Durand, marquis de Villegagnon, un descendant du fameux Villegagnon, vice-amiral de Bretagne, le colonisateur du xvi^e siècle. Villegagnon usa bien de cet héritage qui lui arrivait d'un cousin germain. En 1753, pour répondre à l'intention de sa tante Anne Pithon de Luyère et au désir du fils de celle-ci, Paul-Auguste-Gaston de La Rochefoucauld, il fonda une maison de charité pour les pauvres malades et pour l'éducation des jeunes filles de la ville et du marquisat, gouvernée par les filles de saint Vincent de Paul. (Voir la pièce dans le xxiii^e volume des *Archives historiques de Saintonge*). Montandre jouit encore maintenant, sous une autre forme, de la générosité du marquis de Villegagnon.

Villegagnon, au contrat de mariage (8 novembre 1750) de son neveu, Nicolas-François Durand de Villegagnon, avec Jeanne-Marguerite Bataille de Francès, lui donna le marquisat de Montandre, composé de 28 paroisses, à charge de substitution des enfants futurs, garçons ou filles, et à défaut, à son autre neveu, François-Louis Le Blanc, marquis du Roulet, sous condition que celui-ci le transmettrait ainsi à ses descendants. Mais Le Blanc du Roulet entra dans l'ordre de Malte. Tous les calculs de Villegagnon étaient faux. Montandre fut mis en vente. Ainsi, en 25 ans, la terre avait changé trois fois de propriétaire : exemple frappant des variations des fortunes au xviii^e siècle. Vous allez voir ce que devenait une grande propriété féodale.

* *

Celui qui l'acheta en 1767 n'était rien moins que gentilhomme. Il se nommait Jean-Baptiste-Jacques Pelletier. Comme

(1) Voir *La surprise de Taillebourg et de Montandre*, documents inédits publiés par M. Louis Audiat (Pons, imp. Noël Texier, 1881, in-8°, 35 pages), et *Archives historiques de la Saintonge*, tome viii, page 295.

l'histoire est peu connue, et qu'on ne la trouve dans aucun livre imprimé jusqu'ici, fort édifiante et curieuse d'ailleurs, vous me permettrez d'y insister et aussi sur le successeur de Pelletier, le dernier marquis de Montandre.

Pelletier était avocat à Paris et un peu poète. Le droit ne mène pas à une haute position sociale, ni les vers à la fortune. Il devint secrétaire de Maillard, intendant de Saint-Domingue. Si nos colonies ne rapportent pas beaucoup à la métropole, elles sont avantageuses au moins pour les particuliers. Pelletier, qui n'avait ni sou ni maille, put, à son retour en France, être fermier général; puis il acheta une charge de secrétaire du roi, maison et couronne de France, ce qu'on appelait une savonnette à vilains; il est gentilhomme. Vous voyez avec quelle facilité on devenait noble. Ce n'est pas tout; pourquoi cet anobli ne serait-il pas marquis? Il était receveur général de la douane à Bordeaux. Montandre était à vendre; il l'acheta. Et voilà comment le maltôtier Pelletier devint marquis et succéda aux soudans de La Trau, aux Belleville et aux La Rochefoucauld.

Pelletier, circonstance atténuante, n'agissait peut-être pas spontanément. On a dit : cherchez la femme. Il était en puissance d'épouse. Dans sa jeunesse, c'était, paraît-il, un assez joyeux drille, ami de la bonne chère, des soupers fins, des propos lestes et des vers anacréontiques. Comme beaucoup de financiers de l'époque, il avait quelques goûts artistiques. Il a réorganisé le *Caveau* en 1759. Marmontel, en ses *Mémoires*, parle de lui : « Le plus libre, ou plutôt le plus licencieux de tous ces diners, avait été celui que donnait toutes les semaines un fermier général nommé Pelletier à huit ou dix garçons, très amis de la joie. Les têtes les plus folles étaient Collé et Crébillon fils. » Entre un verre de vin et un couplet, on se mariait. Pelletier épousa une sœur de Collé, le gai vaudeviliste, et sa sœur s'unit à un frère du chansonnier. Cette communauté de plaisirs dura peu. Pelletier, devenu veuf de M^{lle} Collé, s'éprit tout à coup, et déjà à 57 ans, d'une espèce d'aventurière qui en avait 24. Elle se disait fille de Louis XV. Tous les dimanches elle allait à Versailles voir, disait-elle, M^{mes} Victoire, Adélaïde, Sophie, ses sœurs; et toujours elle en rapportait quelque petit présent : une bague, un étui, une montre, une boîte avec le portrait d'une de ces dames. Qui pouvait résister à une preuve aussi authentique d'une naissance illustre? Pelletier avait de l'esprit, mais une tête légère; il se laissa enjôler, cajoler, et finalement épousa en 1764; puis, contrairement à ce que raconte Marmontel, qui le fait mourir fou à Charenton, il vint cacher ses amours séniles au château de Montandre (1767). Là on ignorait son passé, et la bohémienne fut reçue comme une grande dame. Tout le monde fut dupe; quand elle mourut, le 30 mai 1770, le curé Charles Caillé écrivit sur les registres de Saint-Pierre de Montandre le décès de « haute et puissante dame Marie-Louise de Brosse, fille légitime de feu

messire Jean-Jacques de Brosse, comte de Boussac et de Sainte-Sévère, ancien lieutenant-colonel des gardes wallonnes de sa majesté le roi d'Espagne, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Latran, et de feue puissante dame Marie-Elisabeth de Schwing d'Enhaumer, baronne d'Oststein. » Il faut pourtant ajouter que, plus tard, le curé, ayant reconnu l'erreur, rectifia l'acte primitif, et mit simplement « Marie-Elisabeth Giroud de Brosse, épouse de messire Jean-Baptiste-Jacques Pelletier... » C'était encore trop ; *Giroud* surlisait sans *de Brosse*.

La place était bonne. La nouvelle marquise de Montandre appela près d'elle au château sa sœur, Marie-Ursule, et son frère, Joseph-Ignace. Précieuse recrue ; beau trio d'intrigants. A eux trois ils se rendirent complètement maîtres de l'esprit du vieillard, déjà affaibli par une vie de plaisirs. La belle-sœur, Marie-Ursule, fut dotée et mariée à un gentilhomme du Bas-Limousin, « pauvre et imbécile », dont elle était veuve en 1792 et séparée, quant aux biens, dès 1774. » (1) On acheta au beau-frère une lieutenance dans le régiment d'Anhalt ; on lui fit une pension pour l'aider à soutenir son rang. Il y eut plus : le 6 juillet 1770, on mandait en grand mystère au château le notaire de Chardès, Roche (2), qui, sans orthographe, estropiait impitoyablement les noms de ses fructueux clients. Flanqué de deux obscurs témoins, René Pillon, chapelier, et Jean Guittoneau, sergent, il rédigeait un acte de donation entre vifs de la terre et marquisat de Montandre en faveur d'Ignace-Joseph Giroux de Brosse, capitaine au régiment d'Anhalt, actuellement en garnison dans l'île de Corse, présentement au château de Montandre, puis de quinze cent mille livres à prendre sur ses autres biens ; et, si les héritiers coutumiers viennent à attaquer cette donation, le donataire prélèvera une nouvelle somme de douze cent mille livres. (3)

(1) Du 23 mars 1779, pardevant Roy, notaire royal, procuration par dame Marie-Ursule Giroud de Brosse, épouse séparée de biens de Raymond-Louis, vicomte d'Estresse, etc., demeurant ordinairement à Paris, rue Richelieu, et actuellement à Montandre, à Nicolas Secoudès, bourgeois de Paris, pour recevoir ses rentes sur l'hôtel de ville de Paris. Signature des deux époux.

C'est elle qui, mandataire de son frère pour nommer des officiers de justice, donna à Pierre Furet, notaire royal à Orignolles, la place de juge des juridictions particulières de Jusas et Pommiers.

(2) Isaac Roche, né en 1714, notaire royal à Chardès de 1740 à sa mort en 1775, fils et frère de notaires royaux, époux de Marie David, fut père de Roche-Laforêt et de Roche-David, notaire à Chardès et contrôleur à Montandre, et oncle de Roche l'Américain et d'André Roche, qui firent partie des administrations républicaines du département et du district de Montlieu. La famille Roche existe encore.

(3) Du 30 juin 1774, pardevant Roy, notaire royal, vente par Jean-Baptiste Gilbert, écuyer, juge du Vitrezay, demeurant à Pleineselve, comme mandataire de Jean-Baptiste-Jacques Pelletier, seigneur usufruitier du marquisat de Montandre, et d'Ignace-Joseph Giroud de Brosse, chevalier, capitaine au régiment d'Anhalt, demeurant tous deux à Paris, rue Bergère, à Jean Simon, notaire royal, demeurant à Chatenet, comprenant le logis, bâtiments et do-

La donation était chargée de quelques legs : 1.000 livres, par exemple, au receveur de la seigneurie, Jean Maurin (1) ; 2.000 à P. Martineau, chirurgien (2) ; 800 à Charles Broussard (3) et quelques autres. C'était cependant encore un joli denier que ces deux millions sept cent mille livres, d'autant que le donateur a 63 ans.

Les héritiers naturels, sa sœur Anne-Catherine Pelletier et son beau-frère Pierre-Abraham Collé de Thoiras, attaquent bien l'acte et demandent au parlement de Bordeaux l'interdiction de Pelletier (1772). L'acte était valable. Pelletier vécut encore six ans. Le 5 mars 1775, il dictait son testament, laissant à ses parents habiles à lui succéder la totalité de ses propres paternels et maternels, et faisant divers legs : deux cents livres à l'église, une année de leurs redevances à ses tenanciers pauvres, cent pistoles à ses domestiques, 28 quartiers de grains aux pauvres des 28 paroisses de sa terre, etc. (4) Une seconde

maine de Chatenet, les terres, bois et prés voisins, contenant 36 journaux 138, et la métairie voisine de Chez-Dallenson, contenant 17 journaux 23, moyennant une rente annuelle de dix boisseaux de blé, autant d'avoine, 4 poules et 4 chapons, et un pot de vin de 5,000 liv.; les lods et ventes, payés 833 liv. au 6^e. Dans la procuration annexée, Pelletier est dit possesseur de la terre et seigneurie de Montandre, quant à l'usufruit seulement sa vie durant, laquelle appartient, quant au fond et propriété, audit seigneur chevalier de Brosse.

(1) Jean Maurin, dit La Fuaudrie, receveur de la seigneurie de Montandre, natif de Jarnac, marié en 1772 à Catherine-Eustelle-Geneviève Tardy, de Montandre, demeurant à Vibrac, membre du conseil général du district dont il est le doyen en 1793, fut juge de paix de Léoville ensuite; il était neveu breton de Jean Maurin, notaire et contrôleur à Montandre.

(2) 29 juillet 1781. Transaction entre Raymond-Louis, vicomte d'Estresse, lieutenant-colonel d'infanterie, chevalier de Saint-Louis, gouverneur de Wissembourg et Saint-Rémy en Alsace, et son épouse, haute et puissante Marie-Ursule Giroud de Brosse, légataire universelle de Jean-Baptiste Pelletier, seigneur de Montandre, d'une part, et P. Martineau, chirurgien à Montandre, d'autre part. (Minutes de Roy, notaire royal). Il s'agit d'achat fait à crédit par Martineau, lequel remet aux seigneurs de Montandre, pour ses dettes, la métairie de Chez-Périan en Chepniers.

(3) Charles Broussard, dit Clet (surnom de sa branche), bourgeois d'Expiremont, fut membre du conseil général du district et receveur dudit district de Montlieu; détenu comme suspect en 1794.

(4) Du 20 février 1776. Déclaration par Jean-Baptiste Pelletier, écuyer, conseiller du roy, demeurant à son château de Montandre, en réponse au factum de ses adversaires, le sieur Canlet de Thoiras, la veuve Renard, etc., dans la demande, qu'il fait au châtelet de Paris, de la main-levée du prix de sa maison rue Bergère. Il y dit que, non pour rendre compte de ses actions à des gens qui n'y ont aucun droit, mais pour éclairer la religion de ses juges, il a toujours eu l'intention de faire cette vente : en 1774, quand il a quitté Paris pour sa terre; en 1775, quand son mandataire l'a vendue à M. d'Auteroche, fermier général; et même des 1769, ainsi que le témoignent des lettres d'affaires, et en 1772, dans l'enquête en interdiction suscitée au parlement de Bordeaux par les mêmes adversaires; de plus, qu'il a agi de son plein gré dans l'instance; qu'il a eu et a besoin de cet argent pour réparer les brèches faites à sa fortune par ces chicanes et pour soigner sa vieillesse infirme; qu'il a acquis sa fortune à la sueur de son front et par 50 ans de travaux... Signature à peine ébauchée : PELLETIER. (Minute d'A. Roy, notaire royal en l'étude de Montlieu. *Notes dues à M. le docteur Vigen.*

attaque de paralysie l'emporta en quinze heures, le 6 août 1776. Ce jour-là, Ignace-Joseph Giroux était marquis de Montandre. Ce fut le dernier. Sa sœur, Marie-Ursule, vicomtesse d'Estresse, légataire universelle, constituait (13 mai) pour son procureur général André Roy, procureur fiscal du marquisat. (1)

Les assemblées pour les états généraux, en 1789, offraient une occasion unique à Giroux pour faire constater sa noblesse de fraîche date. Il se présenta à Saintes par procureur. Mais un des commissaires de la noblesse fit remarquer que le sieur Giroux, quoique seigneur du marquisat de Montandre, n'était point gentilhomme et ne pouvait voter qu'avec le tiers. Son procureur n'insista pas ; et voilà comment le fief de Montandre, un des plus importants de la Saintonge, ne fut pas représenté pour la noblesse aux états généraux.

Battu à Saintes, Giroux essaya de prendre sa revanche sur le Rhin. Il était de bon ton alors d'émigrer. Le capitaine d'Anhalt n'eut garde de ne pas montrer sa gentilhommerie ; il se rendit à Münster, où étaient cantonnés les gentilshommes de Saintonge, Aunis et Angoumois. Il fallait, pour être admis dans le corps, produire un certificat de noms, titres et qualités et de sa conduite pendant la révolution, puis donner par écrit sa parole d'honneur qu'on était véritablement gentilhomme. Pour le premier point, il produisit un certificat de Chérin, généalogiste des ordres du roi, constatant qu'il a fait ses preuves pour monter dans les carrosses de sa majesté. En effet, des lettres patentes du 27 mai 1789, enregistrées au présidial de Saintes et vérifiées au parlement de Bordeaux, érigeaient pour « notre cher et bien aimé le sieur Ignace-Joseph de Brosse » la seigneurie de Montandre en marquisat, et cela, à cause de ses services et de ceux de ses ancêtres depuis son 14^e aïeul, Hugues, vicomte de Brosse, « préfet du roi saint Louis, fait prisonnier avec ce monarque à la journée de La Massoure, le 8 février 1252. »

J'ai examiné au cabinet des titres à Paris le dossier de Brosse et j'y ai trouvé une lettre de Chérin — celui-là même qui certifiait la filiation et la déclarait authentique — une lettre où, après examen, il déclarait que ces de Brosse n'avaient rien de commun avec les de Brosse de saint Louis, et que le marquis de Montandre ne justifiait pas le moins du monde sa parenté. Comment donc ces pièces fausses étaient-elles devenues véritables ? Y avait-il déjà des accommodements avec les généalogistes officiellement chargés de créer des ancêtres ? La fraude pourtant ne prévalut pas. A Münster on reconnut bien vite la tromperie, et le marquis de Montandre fut honteusement chassé.

Pendant ce temps le directoire du district de Montlieu l'avait déclaré émigré et avait saisi ses propriétés. Tout à coup le pro-

(1) André Roy (1741-1807), notaire royal, demeurant au bourg de Montlieu, procureur fiscal de Montandre, etc.; marié en 1766 à Jeanne Ribéreau, et en 1773 à Jeanne Richard, d'où postérité existant encore par les filles.

serit produit des certificats constatant qu'il est allé aux eaux d'Aix-la-Chapelle et de Luxembourg pour des blessures reçues au service de la France ; qu'il est citoyen suisse⁽¹⁾, etc. Et le district accepte tous ces papiers comme vrais et toutes ces assertions comme paroles d'évangile ; et solennellement il déclare que Giroux de Brosse ne peut pas être émigré, puisqu'il n'est pas français ; qu'il est suisse, nation amie de la France, république sœur.

Qui durent être penauds ? Certainement les administrateurs de Montlieu quand ils virent, après la révolution, s'installer dans son vieux manoir ce compatriote de Guillaume Tell, redevenu plus que jamais fils des croisés de saint Louis. Il s'était moqué d'eux comme des autres.

L'orage cependant avait aussi passé sur lui, malgré son habileté. Il s'était marié à Paris ; ce marquis avait épousé la fille d'un banquier espagnol, Liovera. Il n'avait pas été heureux en ménage. L'inconduite de sa femme amena un divorce. La fortune avait fondu ; les millions du bonhomme Pelletier étaient dissipés. Pourtant il n'avait rien perdu de ses prétentions nobiliaires ; au contraire. A chaque perte, à chaque mésaventure, il prenait un titre de plus, et plus il sentait autour de lui la déconsidération, plus il affectait de hauteur et de morgue. Jugez s'il prêtait à rire aux Montandrais. J'ai là un paquet de sa correspondance avec le sous-préfet de Jonzac, Joseph de Lestranges, en 1821-22-23. Il se plaint de tout le monde : du maire Rocher qui ne fait pas la police ; de l'instituteur Loigerot, qui est jacobin et athée et dont la femme lui a volé chemises et serviettes. On a voulu l'assassiner. Il est pauvre, très pauvre ; il a plus de 80 ans et il est parfaitement ridicule. C'était un esprit aigri par le malheur et aussi affaibli par l'âge ; ce qui explique bien des travers.

Il s'intitule « marquis de Montandre, comte de Brosse de Bretagne, maréchal de camp, ancien commandant des noblesses de Saintonge, Aunis et Angoumois, quartier-maître trésorier du roy en Allemagne en 1792, commandant dans les villes de Münster, électoral de Trèves, au nom de son altesse sérénissime ». On trouve cette énumération dans sa correspondance et, ce qu'il y a de plus piquant, dans une assignation devant le juge de paix pour réclamer 24 francs à un paysan, qui était peut-être plus riche que lui. Il n'a pas de voiture et, s'il veut aller à Jonzac, il prie « son compatriote berrichon », le sous-préfet, de lui envoyer son cabriolet. Il a pris un blason où figurent les armes de France, de Bretagne, de Savoie, unies à celles des de Brosse. Ce n'est pas tout : il invente une lettre de Marie-Antoinette, écrite certainement par une épicière de village, sans style et sans or-

(1) Sans doute, comme étant du diocèse de Bâle ; mais il était de la partie française dudit diocèse, alors administrée par Gobel, évêque *in partibus* de Lydda, l'évêque intrus de Paris.

thographe ; la reine lui rappelle que les rois de France descendent de sa famille. Giroux, qui aimait tant à se vanter, n'a pourtant pas osé dire que sa sœur était fille de Louis XV ; il aimait mieux que les Bourbons fussent sortis des Giroux.

La comédie finit le 29 octobre 1824 où le fils de l'huissier de La Ferté en Alsace alla dans l'autre monde retrouver ses illustres parents, les ducs de Bretagne, les rois de France, de Portugal, d'Espagne, de Savoie et de Naples. « Vous, général, lui avait dit un jour la bonne femme de Montandre ; vous, général, non, mais tambour-major. »

*
* *

Détournons nos regards de cette série d'impostures ; nous ne sommes plus au temps de la chevalerie ; les profanes sont entrés dans le temple ; le sanctuaire a été souillé par l'intrusion. La chevalerie, c'était franchise et loyauté, c'était le dévouement désintéressé : on brave les souffrances, la mort, joyeusement, avec entrain ; on a horreur du mensonge et de la perfidie. Les vrais chevaliers dignes d'être les compagnons d'Olivier ou de Roland, dignes d'être parmi les douze pairs de Charlemagne, c'étaient les sept preux dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Vous connaissez tous le fait et ses circonstances.

Durant ces longues guerres qui ont marqué le xiv^e et le xv^e siècles, il y avait, sans compter la saison d'hiver qui suspendait forcément les hostilités, des trêves nombreuses. Ah ! si l'on avait eu alors les terribles engins de destruction qui en une seule journée fauchent sur un champ de bataille trente ou quarante mille hommes, la guerre n'eût pas duré cent ans. Vivent ces batailles où, après une journée de lutte, il y avait un homme qui avait failli être tué ! il est vrai que cela se passait en Italie. Pendant un armistice, les soldats s'ennuyaient, eux qui ne demandaient que plaie et bosse. Il ne fallait pas laisser les épées se rouiller dans les fourreaux et les bras s'oxyder dans l'oisiveté. Aussi les joutes étaient-elles fréquentes entre les deux partis, presque aussi nombreuses que des duels de députés.

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés.

Le combat des Trente n'était pas si vieux, une cinquantaine d'années, qu'on en eût perdu le souvenir. Un envoi de cartel eut lieu. D'où vint le défi ? Un chroniqueur l'attribue aux Anglais. Il devait avoir été panamisé par l'or anglais de Pitt et Cobourg. Un autre dit que la provocation vint des Français ; c'est plus vraisemblable, étant donné le caractère des Français. Ceux-ci avaient du reste contre eux un grief particulier. Les Anglais avaient emprisonné, puis assassiné leur roi Richard II (1), et, ce

(1) Richard II, roi d'Angleterre, né en 1366, fils d'Edouard, prince de Galles, couronné en 1379, fait prisonnier par Henri, duc de Lancastre, fut déposé du consentement général du parlement (1399) et massacré dans sa prison,

qui est plus grave, ils avaient honteusement renvoyé chez elle la veuve de la victime, Isabelle, fille de Charles VI. Les lois de la chevalerie leur faisaient un devoir de venger l'honneur des dames, surtout quand la dame était la propre fille du roi de France. Le moine de Saint-Denys dit bien que, ne voulant pas violer la trêve, ils avaient trouvé ce moyen honnête de châtier cette injure. Le défi fut accepté, rendez-vous pris et les conditions réglées. Les juges du camp étaient : Jean de Harpedane, breton, qui s'était attaché au parti de Charles VI, et le comte de Rutland, anglais. Les sept Français étaient : Guillaume de Barbazan, un brave gascon, qui mérita par ses exploits d'être enterré à Saint-Denys par ordre de Charles VII ; Guillaume du Châtel, frère d'Olivier du Châtel, qui fut sénéchal de Saintonge, et de Tanne-guy du Châtel, qui sauva le dauphin, depuis Charles VIII, et fut chambellan de Charles VI ; Guillaume Bataille, sénéchal d'Angoumois ; Guillaume de La Champaigne, chambellan du duc d'Orléans ; Archambaut de Villars, écuyer, maître d'hôtel du duc d'Orléans, capitaine de Blois ; Pierre de Braban dit Clignet, lieutenant général en Champagne ; Yvon de Karouis.

Les Anglais ont vu parmi leurs sept adversaires un chevalier chétif, gringalet, novice aux armes, sans doute un de ces petits fantassins qui ne paient pas de mine, que l'ennemi fort, vigoureux, dédaigne, tourne en ridicule : « Laissez-le venir, comme disait Barbazan au duc d'Orléans, hésitant ; laissez-le venir et une fois qu'il tiendra son homme, soyez tranquille, il l'aura vite déconfit. » Puis, l'orgueil britannique aidant, ils escomptaient déjà le succès. Aussi, fiers de leur force et pour mieux soutenir le choc, ils vont bien déjeuner — était-ce à l'Hôtel du commerce ou au Bœuf couronné ? l'historien a oublié ce détail. C'était assurément au *Bœuf couronné*, le nom indique l'ancienneté — s'empiffrer de victuailles et boire de ce bon vin de Médoc et de Blaye qu'ils n'avaient pas et qu'« ils n'ont pas dans l'Angleterre ». Bien repus, ils s'avancent.

Les Français ne cherchaient pas dans la buvaille et la man-gaille un surcroît de vigueur. Leur énergie venait d'ailleurs. Aide-toi, et le ciel t'aidera. Le duc d'Orléans, tremblant pour ses compagnons, ses amis, multipliait les aumônes, et alla même à l'abbaye de Saint-Denys demander aux religieux des prières pour les nobles champions. Eux se rendirent à l'église Saint-Pierre que desservaient les moines de Saint-Martial de Limoges. Ah ! monsieur le curé, vous eussiez été heureux de les y accueillir, vous qui avez, ce matin, reçu si gracieusement ceux qui venaient les célébrer après 400 ans, et qui avez voulu une fois de plus associer la religion aux fêtes de la patrie. Ils se confessèrent et communiquèrent pieusement, sachant bien qu'ils couraient risque

à 33 ans, par ordre du duc, qui lui succéda. Il avait épousé : 1^o Anne de Luxembourg, fille de Charles IV, empereur et roi de Bohême ; 2^o, en 1396, Isabelle, fille de Charles VI, roi de France, qui revint en France, et se remaria en 1406 à Charles, duc d'Orléans, de Valois.

de leur vie. Il est bien fort celui qui, de sang-froid, a envisagé le péril et a décidé de vaincre ou mourir. On ne voit pas d'ailleurs que cet acte de dévotion les ait rendus plus timides et que cette communion, qui pouvait être un viatique, ait empêché la victoire.

Quand ils furent rendus au pied de La Motte-à-Vaillant, Barbazan qui dirigeait les Français leur fit un petit discours. Encore un trait bien français; depuis Caton ils aiment les grands coups d'épée et les belles harangues, *rem militarem et argute loqui*. Et puis Barbazan était gascon. Si Barbazan a parlé comme l'orateur éloquent que nous avons eu le plaisir d'entendre ce matin, il n'est pas étonnant qu'il ait encore enflammé leur ardeur. La foule était nombreuse, et au moment où les chevaliers ayant mis pied à terre, entraient dans la lice, elle les salua avec de grands cris d'encouragement. Le grand sénéchal cria le mot fatidique que répéta le héraut d'armes : « Allez, messires. »

La lutte commence. Pour s'exciter au combat, les deux partis s'injurient : ainsi faisaient les héros classiques d'Homère. Les Français lançaient à leurs adversaires l'épithète d'assassins, eux qui avaient si ignominieusement fait mourir leur roi Richard II et poussé la félonie jusqu'à renvoyer honteusement en France sa veuve, fille du roi de France.

Les Anglais reprochent aux Français, devinez quoi ? De vivre chichement, de n'avoir à la cour que le brouet lacédémonien, *brodia curie*, dit le religieux de Saint-Denys. Pauvreté pourtant n'est pas vice, et il ne faut pas croire à l'aphorisme de Brillat-Savarin : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es. » Oui, l'on vivait mal à la cour. Le pauvre roi Charles VII était dans une telle misère qu'un cordonnier lui refusait une paire de bottes ; que pendant plusieurs années sa table ne fut approvisionnée que du produit des étangs du chapitre de Saint-Étienne de Bourges, dette qu'il devait encore en 1435, et qu'un jour, d'après une chanson populaire, il ne put servir à ses hôtes

Qu'une queue de mouton
Et deux poulets tant seulement.

Aussi La Hire, qui était de cette modeste ripaille, avait bien raison de dire : « On ne perd pas plus.. *tristement* son royaume. »

Les Anglais redoutaient surtout du Châtel, homme d'une belle prestance, qu'ils savaient vigoureux et courageux. Aussi se mirent-ils deux contre un. C'était adroit, sinon chevaleresque. Ils espéraient avoir bientôt raison de lui : les Français seraient découragés de voir tomber le plus vaillant champion, et s'ils ne s'avouaient pas vaincus aussitôt, eux pourraient renouveler leur tactique et se jeter encore deux sur un. Mais du Châtel soutint ce double assaut, et para très habilement deux formidables coups de lance. On ne sait toutefois ce qui serait advenu à la fin. Archambaud de Villars qui n'avait point d'adversaire s'adressa au premier venu ; c'était Robert Scales, qui tenait tête

à Yvon de Karouis : il lui asséna sur la tête un tel coup de hache qu'il cheut par terre, dont il mourut. Son ennemi terrassé, il se porta au secours de Guillaume du Châtel qui avait fort à faire avec ses deux Anglais, et ne mesurant pas bien ses coups, dans l'ardeur de la lutte, il frappe du Châtel : « A d'autres, frère, à d'autres, » lui cria celui-ci ; et aussitôt le grand Flory laissa du Châtel, pour se prendre à Archambaud. Mais Archambaud renversa Flory qui ne put se remettre sur pied et resta étendu de son long pendant toute la bataille. Guillaume Bataille fut renversé ; mais secouru aussitôt, il échappa à la mort et se releva lui-même. Quant à Champagne, il fit des prodiges, et justifia amplement la bonne opinion de ses camarades. Enfin, après de merveilleux faits d'armes de part et d'autre, « Dieu donna la victoire aux Français. » Les Anglais emportèrent leur mort, et les vainqueurs se rendirent à l'église de Saint-Pierre pour chanter un *Te Deum*.

*
* *

Tel fut le combat de Montandre, presque le dernier exploit de ce genre ; la guerre allait recommencer, ce grand duel de deux nations qui ne devait se terminer que par l'expulsion définitive de l'Anglais. Louis XI n'était pas loin ; l'adresse, un peu la fourberie, la diplomatie qui tient des deux, remplacerait ces beaux coups d'épée, et l'artillerie, la force individuelle. Le dernier des faquins derrière un tronc d'arbre tue paisiblement, sans risque, le plus brave des soldats.

La chevalerie était déjà mourante alors ; un siècle et demi plus tard, elle expira sous les moqueries d'un écrivain de génie, et ce qu'il y a de plus étrange, d'un type du parfait chevalier, qui reçut deux blessures à Lépante et dont la vie fut celle d'un vrai chevalier dans les batailles ou au bain des infidèles, se dévouant pour éviter la mort à ses compagnons d'infortune, l'illustre Miguel Cervantes de Saavedra. Vous avez ri, comme toutes les générations passées, présentes et ajoutons futures, de son héros, le chevalier de la triste figure, et souri « des vertus prosaïques et poltronnes dont le gros Sancho reste le représentant applaudi et populaire ». Et pourtant j'en veux un peu au grand satirique d'avoir exercé sa verve sur un caractère noble, désintéressé : Quichotte est ridicule, mais il est généreux ; il accorde sa pitié, son appui à des indignes : qui de nous n'a fait ainsi ? Remarquez que la parodie ne s'attache qu'aux œuvres les plus remarquables ; il faut être homme de génie pour avoir droit au travestissement : on ne caricature pas un homme médiocre ; on a parodié Corneille, on a parodié Victor Hugo. Le personnage de Cervantes est grotesque, tant que vous voudrez : l'auteur l'a voulu ainsi ; mais il n'a pu l'empêcher d'avoir la foi : il se dévoue ; il a devant lui un idéal de justice, le redressement des torts, l'amour des faibles, l'appui des persécutés. Non, messieurs, le héros de Cervantes n'était pas espagnol ; il était fran-

çais et bon français ; il vit encore, il vivra toujours, espérons-le, en dépit de ceux qui ne voient que l'argent, qui ne rêvent que l'argent, en dépit des agioteurs qui ne songent qu'aux moyens de s'enrichir, qui édifient leur fortune sur nos désastres et spéculent sur les souffrances de nos soldats, ces pauvres soldats qui donnent leur vie pour leur assurer le fruit de leurs vols, la jouissance de leurs rapines.

Que de fois n'avons-nous pas versé notre sang pour une idée ; c'est le propre de notre nation. Que de guerres engagées, que de batailles livrées, pour donner aux autres peuples ce que parfoison nous n'avions pas nous-mêmes ! C'est La Fayette, c'est Noailles, c'est Rochambeau, c'est l'élite de la noblesse française, partant malgré le roi, pour secourir les insurgés d'Amérique, guider les milices bourgeoises et enfin assurer l'émancipation des États-Unis ! En 1792, quand la terreur règne en France, ce qui peut-être n'est pas l'idéal de la liberté, nous partons pour affranchir les autres peuples, leur rendre l'indépendance, faire dominer par toute l'Europe la justice, l'imposer au besoin par les armes. « La liberté ou la mort... Sois mon frère, ou je te tue. » Rappelez-vous nos efforts pour la Pologne. N'avons-nous pas rendu la liberté à la Grèce ? Je sais ce que parfois il nous en a coûté de nous jeter à l'aveuglette dans ces expéditions généreuses et comment l'Italie, par exemple, a récompensé le sang répandu par nous dans les plaines de la Lombardie, de Solferino ou de Magenta. Est-ce vraiment don Quichotte qui brisa les fers d'honnêtes galériens qu'on menait aux galères ou qui délivra l'incomparable Dulciné du Toboso ?

Peut-être même, tant nous sommes incorrigibles, voyant Sganarelle battre sa femme, nous interposerions-nous, au risque de recevoir des horions à la fois de la femme et du mari : « Il me plaît d'être battue. »

Est-ce que, si nous voyons dans la rue quelque malfaiteur recalcitrant ou quelque ivrogne qui ne veut pas marcher, amené de force au poste par le gendarme ou le sergent, nous ne sommes pas pris de pitié pour cet honnête voleur qu'on va mettre pour une nuit sur la paille humide du cachot municipal ; et si à des coups de pied, de poing ou de dents l'agent répond par quelques gourmandes, la foule ne prendra-t-elle pas parti pour le sacrifiant contre le représentant de la loi ? Et nous nous moquons de don Quichotte !

Comme la féodalité, la chevalerie est donc morte ; c'est de la pure archéologie. Et pourtant malgré tout survit l'esprit chevaleresque, jusqu'au jour où l'infiltration juive aura corrompu, empoisonné le sang français, si loyal et si généreux.

A travers l'histoire, suivez le développement de notre caractère : loyauté, intrépidité, dévouement. On se jette à l'aventure dans les périls ; on brave les dangers, les souffrances, la mort, joyeusement, avec entrain. Déjà les Francs ne craignaient qu'une chose, que la voûte du ciel leur tombât sur la tête : encore espéraient-ils bien la soutenir de leurs lances. Près d'ici,

à Blaye, l'église Saint-Romain reçut le corps du paladin le plus célèbre du moyen âge, Roland, dont l'admiration populaire n'a pas hésité à faire un saint. Quelle scène étonnante que Roncevaux ! L'arrière-garde de l'armée française est assaillie dans un défilé des Pyrénées par l'armée tout entière des Sarrazins. Elle a été trahie. Il se trouvait déjà des traîtres dans l'armée française. Au moins Ganelon ne trahissait pas pour de l'argent ; il y a encore des degrés dans l'infamie. La petite troupe est cernée de toutes parts ; des hauteurs tombent des blocs de pierre, contre lesquels l'armure de fer est impuissante. Roland le preux refuse de sonner de l'olifant qui avertirait Charlemagne. Il ne reste plus qu'à mourir ; ils le savent : « Maudit soit qui s'enfuira. Pas un ne fait défaut à cette mort. » Et l'archevêque Turpin monte sur une colline :

« Seigneurs barons, Charles nous a laissés ici.
C'est notre roi ; notre devoir est de mourir pour lui.
La chrétienté est en péril ; maintenons-la.
Or, battez votre coule et demandez pardon à Dieu.
Si vous mourez, vous serez tous martyrs ;
Dans le grand paradis vos places sont toutes prêtes. »
Les Français descendent de cheval et s'agenouillent ;
Ils se frappent la poitrine. L'archevêque les bénit
Et leur dit : « Pour pénitence, vous tuerez beaucoup de païens ! »

Et la bataille s'engage, ardente, furieuse, sans quartier, sans merci.

Reportons-nous à l'autre bout de l'histoire : Des cavaliers, armés aussi de casques et de cuirasses, gravissent la colline, foudroyés par 300 bouches à feu et méritant de l'ennemi cet éloge : « Oh ! les braves gens. » Voyez-vous les zouaves de Charette protégeant contre les Allemands la retraite de l'armée, et le drapeau trois fois tombé des mains mourantes de celui qui le portait et trois fois relevé ?

Pas un ne recula. Dormez, morts héroïques.

Reischoffen, Loigny et Waterloo, c'est le Roncevaux moderne. Le trouvère du ix^e siècle égale le poète du xix^e :

« Allons ; faites donner les gardes », cria-t-il.
Et lanciers, grenadiers aux guêtres de coutil,
Cuirassiers, canonniers qui entraînaient des tonnerres,
Dragons que Rome eût pris pour des légionnaires,
Portant le noir kolbach ou le casque poli,
Tous, ceux de Friedland et ceux de Rivoli,
Comprenant qu'ils allaient mourir en cette fête,
Saluèrent leur dieu debout dans la tempête.
Leur bouche d'un seul cri dit : « Vive l'empereur ! »
Puis à pas lents, musique en tête, sans fureur,
Tranquille, souriant à la mitraille anglaise,
La garde impériale entra dans la fournaise.

Et cette vigueur ne connaît point d'obstacles, cette force redoutable, terrible, n'exclut point la douceur et les sentiments les plus tendres. Quand Roland est frappé à mort, il se fait tourner face à l'ennemi, et, sentant l'heure fatale sonner, il pense, dit le poète, il pense à douce France; il pense à sa famille, sans oublier la belle Aude.

Dulces moriens reminiscitur Argos.

Tel notre modeste fantassin qui meurt loin de douce France, dans les brousses du Dahomey, dans les rizières du Tonkin, dans les marais de Madagascar; m'envoie-t-il pas du fond du cœur un dernier adieu au chaume natal, à son père, à sa mère qu'il ne reverra plus, à sa payse?

Dulces moriens reminiscitur Argos.

Quand un élan de foi précipita l'Occident sur l'Orient, d'où partit le signal de la croisade? c'est un Français, Pierre l'Hermitte, d'Amiens, le fils d'un chevalier, qui le donna; et c'est un Français, le pape Urbain II, de Châlons-sur-Marne, qui la prêcha. C'est en France qu'il fit son appel : il savait bien que c'était là que sa voix trouverait plus d'écho; il savait bien qu'avec le goût des aventures, tous s'élanceraient joyeux, gentilshommes et paysans, bourgeois, ouvriers, avec cette pensée chimérique, insensée, raillée des gens de sens rassis : prier aux lieux où avait passé le Christ, délivrer un tombeau. Tous nous sommes les fils des croisés. Que de fois nous sommes partis ainsi, emportés par une ardeur généreuse ! Combien en 1870 ont quitté femme, enfants, le champ, le foyer domestique, sans regarder derrière eux, pour aller souffrir la faim et le froid, ayant résolument fait le sacrifice de leur vie ! Et si aujourd'hui le clairon sonnait sur la frontière, la France ne se lèverait-elle pas comme un seul homme ? Ne volerait-elle pas à la délivrance de ces deux provinces arrachées il y a 25 ans des bras de la mère-patrie, déchargeant par contre-coup l'Europe entière du poids qui pèse sur elle ? Oui, nous sommes, plus que nous croyons, les fils des croisés; oui, nous descendons des fiers chevaliers du moyen âge; ce n'est pas le nom qui fait le croisé; ce n'est pas l'armure qui fait le chevalier : heaume ou képi, qu'importe ? sous la cotte de mailles et sous la tunique palpitent des cœurs aussi nobles, aussi généreux. On se bat aussi courageusement sous les trois couleurs que sous l'oriflamme de Saint-Denis; il ne faut renier aucune de nos gloires. Tous ceux qui sont morts pour la patrie ont droit à notre reconnaissance. Nous entourons d'une égale pitié les chevaliers qui périrent de la peste à Tunis et les fantassins que la Bérésina a roulés dans ses flots glacés. Il y a une étroite solidarité entre les soldats du temps présent et ceux du temps passé. Aujourd'hui est fils d'hier. Quand un poète nous chante les exploits des paladins du moyen âge, de Charlemagne

ou de ses douze pairs, est-ce que nous ne nous sentons pas frémir d'admiration ? (1) J'en atteste, messieurs, la solennité de ce jour. N'êtes-vous pas liers de ce que Montandre a été le théâtre de la lutte des sept preux ? Est-ce qu'il ne vous semble pas que nous sommes pour quelque chose dans leur victoire, qu'un rayon de leur gloire rejaillit sur nous ? La gloire de la France est le patrimoine commun de tous ses enfants. Au récit d'une infortune, même lointaine, nous répèterions le cri du naïf guerrier qui, au récit de la passion du Christ, s'écriait : « Ah ! si j'avais été là avec mes Francs ! » Eh bien ! nous modernes, nous contemporains, nous tous qui avons le souci de la grandeur de la patrie, nous sentons à l'ardeur de notre amour que nous étions là, partout où il y eut un triomphe à remporter ou, hélas ! une défaite à subir. Ce n'est pas après Pavie, c'est après Sedan que nous avons dit : « Tout est perdu, fors l'honneur » ; c'est à Azincourt, à Poitiers, que nous avons crié : « On meurt, on ne se rend pas. » Oui, nous étions à Taillebourg, sur la chaussée de Saint-James, et sur le pont d'Arcole, avec le premier consul.

Oui, nous avons chanté le *Te Deum* pour toutes nos victoires, pleuré nos morts après la défaite ; oui, nous sommes partis pour la Terre sainte, avec Pierre l'Hermite et Godefroy de Bouillon, toujours à l'avant-garde. A Marignan, où Bayard avait armé chevalier François I^{er} qui venait de gagner ses éperons, nous avons acclamé le Bayard moderne créé duc de Magenta sur le champ de bataille. Nous étions à Wattignies, à Jemmapes, à Fleurus, à l'armée de Sambre-et-Meuse, avec Carnot et Jourdan. Sous le dôme des Invalides, sous les voûtes de Notre-Dame ont flotté les étendards arrachés à toutes les capitales de l'Europe. Nous avons tressailli d'orgueil quand, à l'arrogant ambassadeur d'Angleterre menaçant de nous barrer le passage à Gibraltar, le vieux Charles X répondait fièrement : « Mes vaisseaux sortiront de Toulon tel jour, à telle heure » et que le ministre de la marine, le baron d'Haussez, disait plus énergiquement : « Nous nous f... de vous. » Nous prenions d'assaut Alger et conquérions l'Afrique ; nous nous élancions tête baissée sur les Arabes, quand La Méricière nous criait : « Ils sont six mille, vous êtes trois cents ; la partie est égale. En avant ! » ou lorsque Canrobert montrant à ses soldats ces hautes murailles, s'écriait : « Il y faut aller, et quand nous y serons, si la retraite sonne, ce n'est pas nous qui l'entendrons. »

*
* *

Voilà pourquoi, messieurs, nous élevons des monuments commémoratifs. Voilà pourquoi nous honorons les preux qui, un jour, dans le champ clos de La Motte-à-Vaillant, soutinrent l'honneur de la France. Salut aux sept chevaliers de Montandre !

(1) *Inauguration du monument de saint Louis à Taillebourg* (1892), p. 11.

IV

LE COMBAT DE MONTANDRE

(19 mai 1402)

En ce temps-là, comme un soleil à son déclin,
La France paraissait aux abîmes descendre,
Et l'Anglais insolent derechef osait prendre
Le pays reconquis par Bertrand du Guesclin.

L'arme au poing, face à face, ainsi qu'à Josselin,
Luttant à nombre égal, tu les vis, ô Montandre !
Que de beaux coups de lance ont rougi l'herbe tendre,
Sans épuiser l'amour dont leur cœur était plein !

Leur bravoure a fleuri sur la terre de France,
Et cinq siècles après, chantant la délivrance,
Un fils de la Saintonge évoque les aïeux ;

Et fier comme eux, debout, tout un peuple s'écrie :
« Gloire à ceux qui sont morts ici, victorieux,
Pour sauver un lambeau de la grande patrie ! »

GEORGES GOURDON.

—

V

LE COMBAT DE MONTANDRE

(1402)

I

Sept chevaliers français et sept de l'Angleterre,
Faisant ce que l'honneur avait réclamé d'eux,
S'étaient porté défi, sans crainte ni mystère.
Leur prouesse illustra l'an mil quatre cent deux.

Bien qu'entre les pays on eût signé la trêve,
Le désir de la guerre agita les esprits.
Le cartel pour un jour réalisait ce rêve ;
Sous les murs de Montandre un rendez-vous fut pris.

La date vint. Selon la parole loyale,
Face à face, en deux camps, on vit ces gens de cœur.
Leur nombre était pareil et leur valeur égale ;
Nul ne pouvait prévoir qui serait le vainqueur.

Pour juges et témoins ils avaient deux armées ;
Leurs rois à la rencontre accordaient cet éclat.
Sur l'ordre de leurs chefs, en un cercle formées,
Leurs lignes entouraient le terrain du combat.

Au gai soleil de mai flamboyaient les armures ;
Sous la brise légère ondoyaient les pennons ;
La foule saluait, par de flatteurs murmures,
Les nobles champions dont on savait les noms.

Aux deux bouts de la lice, eux, graves et stoïques,
De prouver leur vaillance attendaient le moment.
Le courage enflammait leurs âmes héroïques ;
Ils affrontaient la mort sans un tressaillement.

Tout à coup éclata le chant clair des trompettes ;
Le héraut dit trois fois : « Faites votre devoir ! »
Et, pour le rude choc, tenant leurs lances prêtes,
Les rivaux au galop partirent, pleins d'espoir.

Murrah pour l'Angleterre et vivat pour la France !
De ces hommes de fer pas un n'est renversé.
Le sort n'a point encor montré de préférence ;
Jusqu'ici le succès ne s'est pas prononcé.

Vite on jette la lance et l'on saisit la hache.
On se mêle, on se heurte, on frappe avec fureur ;
Le sang met sur le sol plus d'une rouge tache ;
Les blessures ne font que redoubler l'ardeur.

La lutte se poursuit sans qu'un parti l'emporte...
Soudain un des Anglais roule, le crâne ouvert...
D'autres tombent aussi... La France est la plus forte...
— Gloire à notre patrie ! honneur à qui la sert !

Peuple, tes cris joyeux peuvent se faire entendre.
L'aube annonce le jour au regard enivré :
Orléans et Patay viennent après Montandre...
Tu pourras voir bientôt ton pays délivré.

II

Le lieu de ce combat n'en a pas gardé trace ;
Les marques à présent s'en chercheraient en vain.
Dans la suite des temps, tout se perd et s'efface ;
Ce qu'on fait aujourd'hui disparaîtra demain.

Mais l'histoire qui veille, attentive, en son temple,
Des nobles actions garde le souvenir :
Pour les âges futurs elle y puise un exemple,
Avec les faits anciens préparant l'avenir.

Ce n'est plus à l'Anglais que s'adressent nos haines ;
L'ennemi, de nos jours, se trouve aux bords du Rhin ;
Mais, quel que soit le lieu des batailles prochaines,
Nous pouvons les attendre avec un front serein.

Les siècles ont passé, l'âme est toujours la même ;
La race des vaillants n'a pas dégénéré.
Nos soldats prouveront, dans la lutte suprême,
Qu'en eux revit des preux le courage admiré ;

Car, n'étant pas de ceux à qui le devoir pèse,
Qu'ils aient les trois couleurs ou bien les fleurs de lys,
Les généreux enfants de la terre française
Savent, dans tous les temps, mourir pour leur pays !

EDMOND MAGUIER.

VI

LA LEUTRE SU LA MOTTE-A-VAYAN

En vouéyan tant de jhen d'in pilot en Montande,
D'ithi, n'a qu'in mouman, m'était avî d'entende
Mei d'in de thieû canton thi s'émouéyait : « Qu'at-ô ?
Quelle feite à matin annoncit noute jhau ?
Avon-jhi le concoûr dau coumice agricole,
Ou bayan-t-i lei pri aû drôle de l'école ?
— Moué, jhe creiri putoû, qu'o repond le vouésin,
Creiri que prr'ithi n-on feite in nouviâ sain,
Coume thieû, qu'a trouè-z-an on noumit sain Tenaire.
— No. Jhe creiri putoû qu'o set ine aute affaire.
— Ma frit ! vous vouéyé bein que jhe marche à tâton :
Athleiré-me si vou-z-ou savé. » — Jhe feiton
Aneut su lei-z-Any'lei thieûque vèye victouère
Qu'ei toute au long lisue en lei live d'histouère.
Thieu se passait tout jhuste en mil-quate-cent-deû.
(Quelle grande amelette avec toû thiellei-z-œû !)
Noû pepé se battian, deipeû dei moué, de conte
In ennemi bein fort, d'aprei thieu que-n-on conte ;
Tard coume bon matin, lei cot san s'arreitê
Chésian, san décidé de reun dei deû coûté.
Coume le lendemain était la pentecôte,
Grande feite 'm'aneut choumêe ente trr'toute,
Lei chef any'lei, vouéyan que lei-z-houme étiant lâ,
Prr'pouésiyan pr'in jhour que n-on misse erme bâ,
Prr'parmette aû soudâr d'entende au mein la meisce.
Lei Francei voulan beun, s'i fasan la proumesse
Su la foué dau sarman, prr' mei de prr'caution,
Qu'aussitoû qu'i-l-arian fini-z-eû devotion,
Ensemb'ye n-on ferait ine boune ripaye,
Et peu qu'on tirerait à la pu courte paye
Sept bon luron ç'arian point trot pou prr'-z-eû piâ
— En châ camp — prr' tenit l'honneur de l-eû drapiâ.
N-on dit que lei-z-Any'lei fasiyan la grimace :
I-l-étian de thiellei thi sont bein brave en masse,
Mei thi vouéyan mollit l-eû biâ côrajhe in brin
Quant o-l-eit qu'i sont pâ dist au mein de contre in.
Noû sept Francei-z-étian, z-eû, contan de se battre ;
I-l-arian soutenut la leûtre in conte quatre,
Et prr' lei retenit on oyut bein dau mau.
Attention ! n-on coumînce. Avé-vou vu dei jhau,
La colère en lei-z-œûil, s'avancé l'in su l'aute ?
Lei pieume en l'ar drr'sée, avec la creite haute,

Ise err'van la pià dau bet et dei-z-argot :
Le sang coule prr'tout dau calà, dau jhabot,
Et le pu fort, enfin ! davan toute lei poule,
C'admiran son côrajhe, entoune à piène goule
Le chant de la victouère : Ohé ! coquelithiu !
Coquelithiu ! le sat à moué `vec lei-z-éthiu !
Dieh beun ! thieu vou bara qu'ine bein feub'ye idée
De la querelle ithi prr' nou leûtroûr vidée.
Lei troupe s'argadan dei deû coûté de front,
Peû a piéjhan l-eû-z-ale et s'avançan en rond ;
Lei-z-houme se tenan debout, et sou dei touèle,
Le sesque, en dei-z assial de souée et de dentouèle,
Prr' dret de galant'rie en avan estallé,
Trr'lûse en dei touèlette à l'éthlat mirolé.
Quatorze chevayer armé dei pied en teite,
Et de califourchon su dei surparbe beite,
Se rencontran beintoû au mitan dau terain.
I s'argadan d'in œuil tout rempyi de verin,
Et su soun ennemit, d'in saut, chaûquin s'élance
En crouésan en avan la pointe de sa lance.
Mei d'ine erme, en cotan su lei thiurasse en far,
Se brisit et volit en mille éthlat dan l'ar.
Lei Francei fouettan bâ tout thieu far thi lei mache,
Sasissan dei deû main l-eû groû mail ou l-eû-z-ache,
Et peû, à toué de bra, pu leste et pu hardit,
I cougnan jhusqu'à tant qu'i-l-ayan étourdit
L'Any lei pu pesan thi l'in apreî l'aute roule
A bâ, prr'dan son sang prr' lei-z-œuil et la goule,
Et, revenut à li, ç'a pû d'aute souci
Que de sauvé sa pià en demandan merci.

Dieh beun ! de nou pepé d'ara beintoû cin sièque
Qu'èit-ô que vou disé ? Côrajhe et glouère avèque,
Vouèlà quel hérité qu'i nous-z-avan thitté.
S'o-z-ou faut jhe preuv'ron que l'avon mérité.
En espéran, jhe son bein contan qu'on n-en saque
L'histouère en émolé sut ine belle piaque
Prr' apprende en prr'quoué lei-z-ancien noumiyan
Thieu-l-endret gloriou « La Motte-dei-Vayan ».

PIARE MARCUT.

VII

LE DERNIER MARQUIS DE MONTANDRE

Il a été ici, tome ix, page 318, parlé d'un prétendu marquis de Montandre, fourbe insigne, effronté menteur, adroit faussaire, qui, né dans une étude d'huissier, était parvenu à obtenir des lettres patentes le reconnaissant pour descendant des compagnons de saint Louis, les illustres de Brosse de Bretagne. Grâce à sa sœur, qui, à 24 ans, avait épousé Jean-Baptiste-Jacques Pelletier, âgé de 57 ans, seigneur du marquisat de Montandre,

il s'était fait donner la terre de Montandre, comprenant 28 paroisses, valant plus de deux millions. Ecarté comme roturier des assemblées de la noblesse de Saintonge, il avait émigré, avait renié sa qualité de Français, et ne s'intitulait pas moins commandant en chef de la noblesse de Saintonge, Aunis et Angoumois. La *Revue des questions historiques*, de juillet 1895, a publié la biographie de ce singulier personnage avec pièces à l'appui. (1) Les pages suivantes comblent une lacune et racontent les dernières années qu'il passa dans son château de Montandre. Nous devons à M. J. du Cheyron du Pavillon la communication d'un certain nombre de lettres qui nous ont particulièrement servi.

Ces lettres ont été adressées de 1822 à 1824 à son grand-père, sous-préfet de Jonzac, le comte Joseph de Lestranges, né à Cluis (Indre), que son mariage avec M^{lle} Green de Saint-Marsault avait fixé à Salignac en Saintonge. Dépourvues d'orthographe et de grammaire, incorrectes, fastidieuses, monotones, longues, ces lettres révèlent un homme illettré avec des prétentions au bel esprit, — il cite Horace de façon à prouver qu'il ignorait le latin, — et une âme mécontente, envieuse, aigrie, susceptible. Il se plaint de tout le monde, accuse tous les fonctionnaires. Lui seul est gentilhomme et bien pensant ; les autres sont des croquants, sans foi ni loi. Lui seul est honnête, irréprochable, « un homme d'honneur qui ne vit que pour Dieu, le roi et ses amis, dont je vous classe dans le nombre. » Citons quelques faits ; dégageons quelques traits de ce rabâchage de vieillard grincheux.

Decaze, avoué et avocat à Libourne, « un coquin » dont le fils, « ce fameux ministre jacobin, a su par son insidieux patelinage embaumer (*empaumer* ?) le roi, a désiré que je cède à son fils mon nom, ma qualité, et que je l'adopte pour fils et mon héritier. » Il offrait dix mille francs de rente viagère. « J'ai tombé, comme l'on dit, des nues. Que me dites-vous, monsieur ? — ai-je répondu à l'entremetteur — je ne vous connais, ni vous ni les Decazes. Commencé par vous accréditer près de moi par des présentes écrites du père ou du fils. » Et il offre d'envoyer ces lettres à M. de Martainville pour le *Drapeau blanc*.

Le suppléant du juge de paix est indigne de rendre la justice (2), « traître à Dieu, qu'il a renié en prêchant publiquement à la porte de l'église, faisant les fonctions de curé dans ces temps

(1) *Un faux en gentilhommerie. Le dernier marquis de Montandre*. (Extrait de la *Revue des questions historiques*, juillet 1895). Paris, Bureau de la *Revue*, rue Saint-Simon, 5 ; in-8°, 19 pages.

(2) « Le suppléant du juge de paix de Montandre en 1809-1814, était Benoît Lafon, prêtre apostat. Les horreurs qu'il aurait commises à Montlieu ou plutôt à Roch sont-elles bien prouvées ? Je n'en ai jamais entendu parler, même par la tradition des vieillards. Il est vrai que Lafon était zélé révolutionnaire. Il y avait là, comme curé assermenté, et presque laïcisé, Richard, oncle du juge de paix de Montlieu. » *Note de M. Vigen*.

désastreux, qui ont bouleversé notre noble et antique France. Jésus-Christ, selon lui, était un voleur pendu entre deux larrons. *Semper dixit : Non est Deus*, il n'y a point de Dieu. Il a transporté le maître hôtel de notre église au milieu de la nef et a placé dessus une femme nue, couverte d'une chemise de gaze; il l'a couronné de mirte et lui a donné une guirlande de fleur et, tenant une attitude théâtrale, il l'a encensé... D'ici il s'est transporté à Monlieu, où il a commis des crimes révoltants... il a fait ses ordures sur la pierre sacrée de l'hôtel; il a brûlé toutes les croix et les bannières de l'église, exceptée une bannière de damas blanc qui n'a jamais voulu prendre feu; mil témoins oculaires ont vu ce prodige. Il a revêtu un âne de la vesture sacerdotale du prêtre, étole, chasuble, etc.; a attaché à la queue de l'animal le saint ciboire, les calices avec leur patènes, le soleil garni de l'hostie consacrée; on a promené l'âne dans les rues de Monlieu, au grand scandale de tous les honnêtes gens, etc. Pour le remplacer, j'ai l'honneur de vous indiquer le notaire royal Decrugy à la résidence de Sous-Moulins, brave homme qui connaît la loi et la jurisprudence... » (1)

Une autre fois c'est le maire (2) : « Le maire est et restera ce qu'il est : je vous l'ai fait connaître. Il tiendra sa place tant qu'il trouvera à grapiller... grapilleur, concussionnaire, injuste, par cela même mon ennemi... Il n'y a ici ni police d'aucun genre; les cabarets sont ouverts fêtes et dimanches pendant le service divin... » Giroux a donné à la commune deux champs de foire; le maire et les habitants lui en ont pris un troisième. Le maire, qui est médecin en concurrence avec un autre, pour conserver ses pratiques ou enlever celles de son antagoniste, emploie tous les moyens, « laisse tout sans sus dessous; il craint de déplaire; les cabarets sont ouverts jour et nuit. Il est capable de tout pour favoriser son ambition jusqu'à vous proposer à vous, monsieur le sous-préfet, de faire avoir la place de percepteur de M. Filhol à son fils. » Il est délaissé. « Ne croyez pas que ce soit une platte gloriolle qui m'ait convié à demander à le remplacer... Je ne veux rien être, ni préfet, ni sous-préfet; une préfecture m'a été proposée dès la rentrée du roi, que j'ai refusé. Mais cette commune a besoin d'une administration indépendante... Montendre est une sorte de république composée de bonapartistes et de libéraux... » Rendons cette justice à l'administration qu'elle sut se priver des services de cet extravagant, de cet ami compromettant.

« L'instituteur primaire est un athée, un jacobin; il vient de chasser sa servante, sans lui payer ses gages », et « cela n'est

(1) Le 21 juillet 1821, par ordonnance royale, fut nommé juge de paix de Montandre M. de Lestang, à la place de Gaudin, décédé; et le 28, suppléant, Frichou. Ils furent tous deux installés le 4 septembre.

(2) Le docteur Rocher, maire de Montandre, appartenait à la famille des Rocher, de Montandre et de Pommiers, issus de ceux de Sainte-Colombe; ces derniers sont éteints.

pas étonnant : car à lui-même il a volé trois chemises ». Plus loin : « L'infâme instituteur et sa femme sont restés 3 ans et 7 mois logé chez lui qui l'ont volé. L'argent dans les tiroirs n'était plus en sûreté ; il en a été pris dans la chambre des domestiques ; la femme lui a volé des serviettes, etc. ; le mari lui doit plus de 1,500 fr. » — « J'ai été insulté par lui et sa femme qui m'a dit en colère que je n'étais pas général, tout au plus tambour-major. *Ride ténéatis amico.* » Et c'est cet homme que, « par bonté de cœur et par charité chrétienne », il a « tiré des galères ou du moins du pilori. Pour dire la vérité, c'est un menteur, le menteur le plus effronté qui existe à cent lieues à la ronde. C'est un jacobin de la première trempe, qui a dit dans une maison qu'il se f... des prêtres et des nobles. Détesté de tous les habitants de Montandre, ils se sont réunis et ont fait une adresse à M. le recteur de Poitiers, le baron de La Liborlière, dans laquelle ils désignent cet abominable individu comme un perturbateur du repos public... »

« Le notaire Percebois (1) est le beau-père de Gaudin, ex-juge de paix, ex-abbé, qui, trouvant le culte catholique trop gênant, s'est fait protestant. » (2) Il lui doit 51,000 francs pour avances lorsqu'il s'occupait du renouvellement de son terrier. Un ancien sous-officier de la 66^e demi-brigade en garnison à la citadelle de Blaye, Lefebvre, qui, à son retour de son exil de l'île d'Elbe, avait remplacé le drapeau blanc planté sur la halle par « l'infâme tricolore » et le devait faire fusiller, lui et le curé, vient de se fixer à Montandre. Homme dangereux à surveiller.

« Un Napolitain, Pinto, logé chez l'instituteur, a eu l'audace de le provoquer en duel, comme si un officier général de son âge devait prêter le coll et à un étranger qui se dit sous-lieutenant. Le maire, à qui il a porté plainte et qui avait le droit d'expulser cet étranger, s'est contenté de hausser les épaules. »

« Les protestants se sont avisés, sans lui rien dire, de bâtir leur temple sur un mur mitoyen qui lui appartient ; ils ont fait percer deux grandes croisées donnant sur son terrain, à la vue et au sçu du maire qui est leur corriphé et leur patron. »

Dégoûté de ces irrespectueuses façons d'agir à son égard, de

(1) Honoré-Firmin Percebois, né, en 1752, de Jean-Baptiste, bourgeois de Paris, et de Virginie Dumay, épousa, le 7 janvier 1789, à Montandre, Anne-Suzanne-Catherine Gaudin, fille de Jean-Guillaume Gaudin, aubergiste, et de Marie-Anne-Bénigne Godinel. Percebois est notaire de 1783 à 1793, et de l'an IV à 1827, année où il transmet son étude à son gendre Morpain (1827-1848), qui l'a cédé à Chevalier, père du titulaire actuel. Il eut une autre fille, Virginie, qui épousa Coustolle, notaire à Chepniers. A la fin de mars 1793, il partit pour la Vendée avec le grade de chef de bataillon et n'en revint qu'en l'an IV.

(2) Antoine-Auguste Gaudin, bourgeois, greffier et procureur à Montandre, né en 1724, mort le 19 mars 1780, frère de Jean-Guillaume Gaudin ci-dessus et époux de Jeanne-Geneviève Royer ; il eut d'elle au moins quatre fils, parmi lesquels Antoine Gaudin, prêtre déporté, et probablement aussi celui dont parle Giroux de Brosse, époux d'Anne Mériaud, et père de M^{mes} André Beau-poil de Saint-Aulaire et Maine Coindreau.

ces mille avanies de la vie quotidienne, il songe à fuir Montandré, « cette jacobinière. » Et pourtant il « s'occupe sans cesse des intérêts du gouvernement ; il protège de ses faibles moyens la veuve et l'orphelin, guérit les playes et fait de la médecine pour les pauvres gens. Je tâche dans mes vieux jours de pratiquer toutes les vertus d'un bon chrétien ».

Il n'est pas étonnant que, malgré l'expression de ces sentiments pieux, avec cette manie de dénonciations, ces prétentions surannées — et si mal justifiées — cette affectation d'aristocratie, sa superbe à l'égard de tous, ses ridicules qui rendaient sa vieillesse méprisante, lui aient fait des ennemis et attiré des tracasseries. Il s'était composé un blason : *Ecartelé au 1 d'azur à trois gerbes [ou broses] d'or liées de queues posées 2 et 1 ; au 2 d'hermine ; au 3 de France ; au 4 de Savoie*, réunissant ainsi les armes des de Brosse, celles de Bretagne, de France et de Savoie. Et il expliquait cela : « Les Bourbons sont issus de ma maison par la fille de mon huitième aïeul qui a épousé Philippe second, duc de Savoie ; la nièce de Philippe second ou plutôt son épouse était nièce du roi François premier, dont toute la dynastie des Bourbons est issue... Ceci soit dit en passant ; ma généalogie faite et signée par le généalogiste de la cour, le sieur Chérin, en fait foi. Je suis le dernier rejeton des ducs de Bretagne par les mères dont par actes j'ai pris le nom et les armes. »

Et le cachet armorié dont il scellait ses lettres avait une couronne ducal ; et c'était juste, puisqu'il était le dernier descendant des ducs de Bretagne !

J'ai connu un brave homme qui était absolument convaincu que les nobles passaient leur journée à parler de leurs aïeux, de leurs vassaux et serviteurs, de leurs titres et de leurs dignités ; qu'ils ne citaient pour leurs parents que les comtes, les marquis, les ducs, les princesses ; même il en avait rencontré un qui prétendait descendre d'Hugues Capet ou de Charlemagne. — Pardon, monsieur ; c'était un parvenu, quelque honnête roturier, ambitieux d'honneurs, entiché de titres, qui essayait de se faire illusion à soi-même et aux autres. Le fils de l'huissier de La Ferté affirmait, écrivait, croyait peut-être, à force de le répéter, que les Bourbons étaient sortis de ses ancêtres les recors Giroux. « Tambour-major, va ! » lui jetai à la face cette bonne femme de Montandré. Elle ne se laissait pas duper par ce blason postiche et par cet étalage de titres apocryphes.

« La qualité l'entête. » Il donne des leçons de courtoisie et de civilité puérile et honnête. « Depuis la perte de ma fortune que j'ai sacrifiée pour le soutien de l'auguste maison de Bourbon, à qui j'ai l'honneur d'appartenir par les liens du sang reconnu pour tel par l'infortuné Louis seize et de sa malheureuse épouse, ayant fréquenté la cour, présenté au roi avec qui j'ai eu l'honneur de chasser et de souper et d'accompagner, comme amateur de musique, cette charmante et infortunée reine quand elle se délassait de ses chagrins, prévoyant le sort qui lui était réservé. J'avais cru et je devais espérer qu'un gentilhomme, en place

comme vous, monsieur le sous-préfet, me devoit quelques égards même en qualité d'ancien ami s'il vous plaît de me regarder comme tel, j'avois cru et je devois espérer qu'à l'exemple de vos prédécesseurs vous me traiteriez moins lestement dans votre correspondance avec moi ; mais ce fatal système de dénigrement qui pèse sur moi de la part même des autorités départementales et particulièrement par M. le sous-préfet de Jonzac, dont le protocole de ses lettres à mon adresse serait celle d'un garde-champêtre (passé moi le terme). C'est de votre propre main que vos lettres sont écrites, étonné de voir que vous continuez d'en agir aussi lestement avec un vieux gentilhomme, vétéran de nos armées, je me suis permis de vous envoyer mon adresse imprimé une première fois, mais sans succès, vous avez continué à m'écrire sur le même pied, toujours *Monsieur* à la ligne, ce que les ministres du roi ne font pas et m'écrive toujours avec beaucoup de réserve et de considération toujours *M. le M^{is}* en tête. » Il ajoute même : « Traitons les officiers généraux avec la considération qui leur est due. Vos devanciers, sous-préfet comme vous, m'ont traité, quoique autorité, avec respect. M. Daras (1) et M. Dumousseau (Thénart) n'ayant jamais manqué. » (2) L'insolence ne lui coûte pas : « J'ai eu l'honneur de commander la noblesse de Saintonge, d'Angoumois et Aunis. Je vous auroi de même commandé, si vous eussiez été des nôtres. Riche comme vous êtes de votre fortune, n'ayant couru aucun risque, vous continuez, comme on dit, de voltiger de vos propres ailes... » Or, celui auquel il adresse cette algarade et ces reproches, émigré en 1790, était entré en 1791 dans l'armée des princes ; il avait servi ensuite de 1793 à 1796 dans le régiment de Béon (3) et avait obtenu (2 mars 1816) la croix de Saint-Louis que ce soi-disant maréchal de camps ne pouvait montrer ; — hélas ! on la lui avait volée. — Son père, Charles-Alexandre de Lestranges, capitaine au régiment de Boufflers, avait été ruiné par la révolution et avait perdu toutes ses propriétés du Berry. Giroux ne l'ignorait pas. « Vous êtes berrichon, lui dit-il. Le château Comborn, ruiné aujourd'hui, était le siège des de Brosse et l'église de Saint-Martin d'Huriel est le lieu de sépulture de toute ma famille... » Et ailleurs il signe : « Montendre, votre compatriote berrichon d'où je suis issu depuis mon neuvième ayeul, le maréchal de Brosse, qui possédait une partie de la pro-

(1) Daras, sous-préfet de Jonzac du 21 juin 1818 au 9 octobre 1822.

(2) Jean-Baptiste Thénard-Dumousseau, né à Montguyon (Charente-Inférieure) en 1762, avocat, sous-préfet de Jonzac du 25 frimaire an XII au 16 novembre 1813 et du 8 octobre 1815 au 14 février 1816, député au conseil des cinq cents et au corps législatif ; mort à Jonzac en 1816, chevalier de la légion d'honneur.

(3) Joseph de Lestranges, né en 1771, reçu à l'école militaire de Paris en 1785, décoré du lys en 1811, chevalier de Saint-Louis en 1816, commandant des gardes nationales de l'arrondissement de Jonzac, sous-préfet du 9 octobre 1822 au 28 août 1827, date de sa démission ; mort en 1818, laissant d'Adélaïde Green de Saint-Marsault deux fils et deux filles aujourd'hui représentés.

vince du Berri en propriété... Votre famille, vos oncles ont de même possédé plusieurs terres. Je sçais que votre noble maison est antique. »

Du reste ce malotru ne garde pas rancune de ses impertinences, et dans la même lettre où il réprimande si grossièrement son « ami et compatriote berrichon », il lui « demande de ses pommes de terre autrement patattes », qu'il a « trouvé d'une qualité supérieure » ; puis il s'invite à « passer la Saint-Louis avec lui, à Jonzac, s'il veut lui envoyer un cabriolet pour le chercher ». Il sera « flatté » de faire sa cour à « son aimable et respectable épouse ».

Un jour, il a l'audace imperturbable d'envoyer au sous-préfet une lettre de la reine à lui adressée — « fait double à Versailles » — qu'il a eu la chance de recouvrer par le plus grand des hasards. Un ancien jacobin, aujourd'hui royaliste, officier général et pair de France, dont il se garde de donner le nom, qui jadis avait en Suisse pillé sa maison et rapiné tout : argent, papiers, croix de Saint-Louis, pris de remords, la lui a renvoyée. Il est heureux de la communiquer à son correspondant. La voici dans son orthographe native ; je mets seulement des signes de ponctuation :

« Je vous perd donc aussi, monsieur ; peut-être est-ce pour toujours. C'est, et je le craint, pour la dernière fois, que mon cher fils et moi, sa tendre mère, vous verront, ce cher enfant qui vous aime beaucoup. Quand au roi, mon vertueux mari, il s'attend à tous les mauvais traitement de la malveillance que l'ennemi acharné lui réserve. Vous allez rejoindre mes chers frères et neveux. C'est pour nous défendre que vous allés nous quitter. Mon aimable fils, le charmant enfant, craint beaucoup votre départ. Il vous aime, on ne peu pas davantage ; vous étiez de tout tems, surtout depuis que vous avez fait connaitre lorsque le roi à qui vous avez prouvé d'après preuve faite devant le généalogiste de notre cour, que vous étiez notre proche parent, que le roi vous a admis dans l'intérieure de notre famille, que mon cher fils le dauphin vous a pris dans une si grande affection ; surtout quand le roi, son cher papa, lui a fait connaitre que vous étiez très proche parant, que nous sortions de votre illustre maison, le roi l'a confirmé par lettre patente, que votre 14^e ayeul, Hugue, vicomte de Brosse, a accompagné le roi saint Louis aux croisades, qu'il partagea ses malheurs, ayant été fait prisonnier avec le saint monarque à la journée de La Massoure, où il fut fait prisonnier ; son préfet donna pour parfaire sa rançon deux mil écus d'or. Adieu, monsieur le marquis ; un bon voyage, bien des choses aimables à mes frères et neveux en Allemagne.

» MARIE-ANTOINETTE.

» Fait double au chateau de Versailles, le présant écrit augmenté.»

Quelle épicière de la rue aux Herbes a écrit de ce style là ? La supercherie est vraiment trop grossière.

Du reste Giroux a plaisir à raconter ses bonnes fortunes : « J'ai passé ma vie à Paris, quand mon service me le permettait, fêté par les grands et par les petits, par les jolies femmes surtout, qui m'appelaient dans leur société le beau Montendre, fait à peindre, un teint de lys et de rose. Les talents en tout genre surtout la musique me faisait chérir et aimer de toutes les sociétés de Paris dans le grand genre. J'accompagnais, comme amateur de musique, l'infortunée Marie-Antoinette quand elle pinçoit de la harpe qu'elle accompagnoit de son chant. J'étais admis dans l'intérieur et en petit comité de la famille royale. Vous n'ignorez pas que toute la maison de Bourbon de France, d'Espagne, ainsi que de Portugal, sont issu de ma maison par les femmes... » (1)

En lisant ce fatras, ces mensonges éhontés, on se prend à se rappeler les vers vengeurs de Corneille :

Êtes-vous gentilhomme ?

— La chose est peu douteuse.

— Qui se dit gentilhomme et ment comme tu fais,

Il ment quand il le dit et ne le fut jamais ;

Est-il vice plus bas... (2)

* *

L'imposture finit le 29 octobre 1824 ; ce jour-là, on enterra « Ignace-Joseph, comte de Brosse, mort à quatre-vingt-trois ans, en son château de Montandre, né à La Ferté ou Ferrette (3), département du Haut-Rhin, marié et divorcé, fils de Jacques Giroud de Brosse et d'Elisabeth Schwing. » (4)

La succession fut déclarée vacante, et ses biens vendus au profit de ses créanciers. Ce qui vient au son du fifre s'en va au son du tambour. (5)

LOUIS AUDIAT.

(1) Giroud aurait pu se rattacher aussi aux principales familles de la Saintonge.

Isabeau de Vivonne, fille de Renaud, seigneur de Thors, avait épousé Charles de Blois de Chatillon, dit de Bretagne, comte d'Avaugour, dont vint Nicole de Bretagne, héritière en 1454 de son oncle paternel, Jean, comte de Penthievre, épouse en 1437 de Jean de Brosse, seigneur de Boussac, mère de Jean II de Brosse, seigneur de Thors en Saintonge (*Archives historiques de Saintonge*, xvi, 282). Sur le château de Boussac j'ai vu les trois gerbes des Brosse unies aux hermines de Bretagne.

(2) Corneille, *Le Menteur*, acte V, scène III.

(3) Ferrette, chef-lieu de canton, arrondissement de Mulhouse (Haut-Rhin), chef-lieu d'un comté allodial devenu fief oblat de l'évêché de Bâle en 1270... (*Dictionnaire topographique du Haut-Rhin*, où l'on ne trouve ni *La Ferté* ni *Pharde*).

(4) Registre de l'état civil de Montandre.

EXCURSION DU 18 MAI 1895

Le pays jarnacois, visité le samedi 18 mai par la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, est peut-être le plus connu des bords de la Charente, après Saintes et Taillebourg. Aussi ai-je tout d'abord refusé l'honneur, je devrais dire la peine, de décrire cette charmante excursion. Que dire de nouveau à de vieux archéologues qui ont vu et revu ces monuments ; qui, depuis des années, parcourent ces campagnes, notant et annotant les pierres, même les pierres qui ne parlent plus ? Accepter la mission de raconter le voyage, c'est répéter fatalement des guides connus comme MM. Louis Audiat, Paul de Lacroix et le regretté P.-B. Barraud. D'autre part, je ne voulais pas traiter certaines questions incertaines à mes yeux, comme le *Caractère des églises romanes*, l'*Age des divers types de l'architecture romano-byzantine en Saintonge et en Angoumois*. L'enseignement de l'école ne me semble pas infaillible, et il m'est pénible de sortir d'une prudente réserve. Est-il permis à un chercheur de contredire des docteurs à propos de simples conjectures chronologiques ? En vérité, c'est un coup de Jarnac pour me faire dire des hérésies et peut-être des vérités ! Pardonnez ce mot charentais et local ; mais c'est encore pour moi l'occasion de rétablir la vérité en protestant contre une expression de routine : ce proverbe de félonie doit s'appliquer plutôt au coup de pistolet de François de Montesquiou (13 mars 1569) qu'à l'épée loyale de Guy Chabot, sire de Jarnac (10 juillet 1547) (1). On lira le résumé de ces pages populaires dans les histoires un peu complètes. Pour cette fois, l'espace que m'accorde le président est trop limité !...

On sait que le rendez-vous était à Châteauneuf-sur-Charente, à 27 kilomètres de Cognac, à 9 heures 59 minutes du matin. Nous, « les gens de La Rochelle et de l'Aunis », nous roulons sur la ligne ferrée de l'état, bien avant 6 heures. Le soleil s'est levé au milieu de nuages rouges et cuivrés ; pourvu qu'il ne se voile pas la face pour se changer en pluie !...

A Saintes, j'aperçois le président qui rallie les fidèles de nos excursions, MM. Laverny, Allègre, Baron, le docteur Termont, Guillet, Geay, Bouhard, Noël Texier. Comme toujours, l'auteur de l'*Epigraphie saintonge* est pressé ; nu-tête, les poches bourrées de documents, il serre la main aux uns, encourage les autres, puis s'embarque dans un compartiment. Le train part.....

A la sortie de la gare de Châteauneuf, où j'ai cru voir un drapeau, plusieurs confrères de la société archéologique et historique de la Charente nous saluent : je reconnais MM. Philippe

(1) Voir *Un politicien au XVI^e siècle. Guy Chabot de Jarnac*, par Denys d'Aussy.

Delamain, père et fils ; M. Émile Biais, conservateur du musée d'Angoulême, etc.

Le président fait les présentations d'usage, et chacun s'installe sur ou dans le grand omnibus de Jarnac, frété pour la circonstance. Nous traversons rapidement la ville pour visiter l'église, à l'extrémité méridionale des habitations. Hélas ! le ciel est gris, et mes craintes se réalisent : aucune lumière ne vient égayer les arabesques de la triple voussure du portail roman. En attendant le soleil, voyons l'histoire :

Châteauneuf, primitivement Bardeville, *Barda villa*, puis *Castellum*, *Castrum novum* depuis 1081, Val-Charente en 1794, est une petite ville de 3.172 habitants, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Cognac. Il ne reste de l'ancien château que quelques caveaux voûtés, dit M. Paul de Lacroix (*Gazette des bains de mer* de Royan, janvier 1888), et une vieille tour qui domine la vallée de la Charente. Le premier châtelain connu est Rannulphe de Castello-Novo, cité dans une charte de l'abbaye de Baigne, 1098 à 1109. C'est peut-être le fameux cavalier du portail de l'église.

La prévôté royale de Châteauneuf, connue dès le ^{xiii}^e siècle, s'étendait sur onze paroisses : Saint-Pierre de la ville, Saint-Surin, Saint-Simeux, Moulidars, Mérignac en partie, Echallat, Birac, Jurignac, Saint-Estèphe, Plassac et Mosnac. Elle relevait de l'élection de Cognac, généralité de Limoges jusqu'en 1694 ; à partir de cette époque, elle fut comprise dans la généralité de La Rochelle ; les appels étaient du ressort du parlement de Paris.

Jean de Gelinard, écuyer, sieur de Malaville, notaire en 1512, receveur des châtelainies de Châteauneuf et de Bouteville (1527), occupa les fonctions de juge de la prévôté en 1543. Il fut anobli en 1553 ; son fils Guillaume eut ses maisons, châteaux et archives pillés, incendiés en 1569 par les hugenots. (Voir *Bulletin des archives*, t. v). Les Guillot de La Puisade, pendant trois générations, occupèrent ces fonctions judiciaires, de 1650 à 1790.

Les frères minimes y fondèrent un couvent en 1619 avec l'autorisation de Bastard, curé de la paroisse ; il y eut d'abord 4 religieux, puis 10, et finalement 3 en 1723 ; le couvent, mal bâti, menaçait ruine. (Lire le rapport du frère Aymereau, *Archives*, xxii, p. 290). Parmi les bienfaiteurs, M. P. de Lacroix cite : M^{me} de Pompadour-Laurière, la marquise de Laval, la maréchale de Navailles (née Suzanne Baudéan de Parabère, etc.). Châteauneuf comptait alors 440 feux.

L'église réformée de Châteauneuf fut constituée en 1560, avec celle de Hiersac.

Pour revenir à la belle église romane de Châteauneuf, monument historique restauré par Paul Abadie, c'est un sanctuaire dédié à saint Pierre-ès-liens, fondé, disent les vieilles chroniques, par Charlemagne, dans le temps qu'il traversa l'Angoumois pour aller combattre les Sarrazins, vers 778. « Les basiliques et les monastères fondés de puis le ^{vi}^e jusqu'au ^{ix}^e siècle ont été brûlés

par les Normands, reprend M. Georges Musset (thèse d'archiviste-paléographe). Aucun de ces édifices n'est parvenu jusqu'à nous. » Mais ce cavalier que l'on remarque, en relief, sous l'arcade de la façade, à gauche du portail, ici comme à Aunay, Notre-Dame de Saintes, Civray, Saint-Hilaire de Melle, Saint-Étienne de Caen, Aubeterre, etc., est-ce Constantin, Charlemagne, ou simplement le chevalier, patron fondateur ?

MM. Audiat et Musset citent trois textes qui désignent le César empereur de Byzance (272-337). C'est l'opinion la plus généralement admise maintenant. Voir *Mémoire sur les statues équestres de Constantin*, par M. l'abbé Arbellot. (Limoges, Ducourtieux, 1885, in-8°, 34 pages).

Le cavalier de Châteauneuf porte le costume civil et non guerrier : un biaux ou une robe longue le couvre jusqu'au delà du genou, et un manteau flotte de son cou à la croupe du cheval. Cette pierre est si vieille, si usée, qu'on ne peut distinguer aucun autre détail. En avant, la dame se tient debout, décapi-tée comme le chevalier. Les quatre autres statues, probablement des saints, sont bien moins frustes. Il est évident que tout ce vaste édifice a été remanié, restauré au xv^e siècle. Le chevet, avec sa grande fenêtre ogivale, est de cette époque. La toiture primitive était très élevée : il y a, au moins, 20 mètres de hauteur vers le pignon. Romane est la chapelle, la muraille méridionale ainsi que la façade à trois étages surmontée d'un fronton triangulaire.

A l'intérieur, à l'extérieur, inscriptions qui mériteraient d'être copiées ; mais d'autres ont fait cette besogne avant nous. A noter un confessionnal moderne, sculpté par M. Tabuteau, de Birac. Ce travail a demandé deux années de ciselures : tous les détails du porche roman de l'église sont reproduits avec grande finesse.

M. l'abbé Martin, curé-doyen, nous a conduits dans le cimetière où des ouvriers viennent de découvrir un ancien caveau plein d'ossements superposés. Il est difficile d'approcher : les matériaux et des tombeaux de famille sont de chaque côté de la fosse ; seul, le président s'avance et écoute les détails de la trouvaille. Ne pouvant rien voir, je m'en retourne philosophiquement avec MM. Termonia et Baron. Alors, j'aperçois, sur une colonne funèbre, ces mots profondément gravés : DIEU EST AMOUR ! Quelle mystérieuse leçon pour nous qui venons admirer des pierres taillées ou qui passons notre jeunesse à étudier des vieux textes ! Si j'avais le droit, j'aurais ajouté : JUSTICE ET VÉRITÉ ! — c'est presque la devise du prince de Galles : AMOR, HONOR ET JUSTITIA, et les trois mots du sublime G. : WISDOM, STRENGTH ET BEAUTY !

La route de Châteauneuf à Bouteville, 6 kilomètres 500, est fort pittoresque, surtout pour l'œil habitué aux vastes et monotones prairies de Rochefort, Châtelailon et Brouage. Ici, de petites vallées fertiles, dominées par des roches boisées (roches crétacées sénoniennes), forment des motifs comme Auguin sait

si bien les peindre. A la Haute-Roche, notamment, l'aspect du plateau de droite est imposant : il rappelle la topographie fantastique de la planète à l'époque secondaire ; comme une vague énorme qui va déferler sur nos têtes, ce rocher, usé à la base par les courants des fleuves tertiaires ou quaternaires, s'élève à plus de 50 mètres, avec un sommet ondulant, s'élargissant ainsi qu'une banquise pétrifiée. Quelle belle situation pour un donjon !

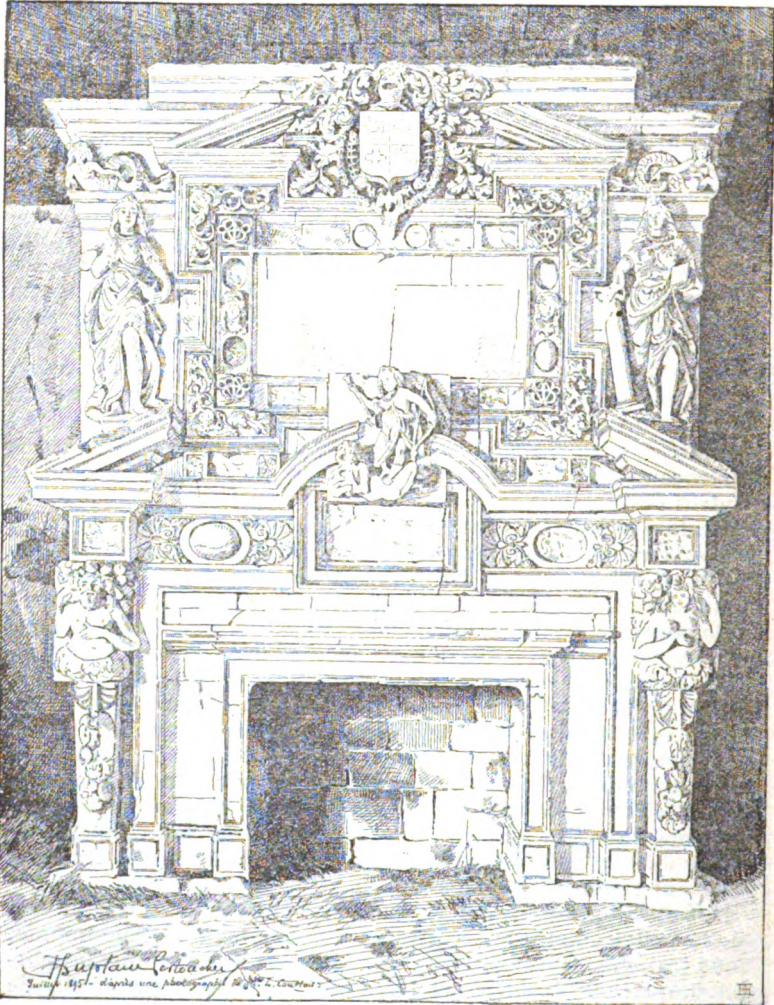
A la sortie de ce petit défilé, les ruines du château de Bouteville apparaissent, majestueuses, comme un décor de théâtre ; ses tours éventrées, couvertes de lierres et de grands arbres, semblent gigantesques... c'est un vrai castel perché sur une colline dont l'excellente carte du service vicinal fixe la hauteur à 106 mètres : au pied, dans la direction du couchant, s'alignent les maisonnettes du bourg ; au fond, le vieux prieuré, et à l'entrée de la villette, l'hôtel fortifié de l'ancienne prévôté. Cette demeure, ornée d'échauguettes, doit remonter au xvi^e siècle.

Mais ce n'est plus le moment de causer d'archéologie : nous voici devant le café des voyageurs. Le couvert est mis au premier étage, dans une salle à manger improvisée. L'hôtesse, étonnée du nombre des convives, se désespère ; le saumon sera trop petit. Espérons qu'elle n'imitera pas la folie de Vatel et qu'on trouvera, comme au temps de la visite du bénédictin dom Boyer, sinon « une belle carpe offerte par les pères minimes de Châteauneuf » (27 mai 1713), au moins des asperges tendres et du pain !

L'estomac satisfait, nous gravissons le chemin montant à la plate-forme du château. Bouteville est une vraie forteresse dont l'effet des tours et des murailles croulantes est tristement grandiose. Les douves sont comblées ; la façade de l'est, véritable courtine, est abandonnée aux végétations de toutes sortes ; la grosse tour du sud-est, malgré ses restes de contreforts énormes, laisse voir l'intérieur délabré de deux étages, par une brèche de plus de 10 mètres de largeur ; on dirait que la place vient d'être bombardée. Les frontons surbaissés des fenêtres et quelques sculptures de la tour, à l'entrée du porche, indiquent une œuvre de la fin de la renaissance, avec une certaine influence italienne : ce vaste logis avait une corniche à créneaux continus, dont les merlons étaient surmontés de boulets et de cartouches en volute ; il n'en reste que trois au midi ; les tempêtes ont renversé tous les autres.

De l'entrée, abritée par des arbres centenaires, l'œil plonge sur la vallée charentaise, jusqu'à Châteauneuf et Angoulême. Nous franchissons ensuite un pont de deux arches, sous un portail simple, au blason martelé, et après une longue muraille de forteresse, sans ouverture, nous arrivons sur une deuxième terrasse d'où l'on domine Bonneuil, Saint-Preuil, Puy-Merle, etc. L'intérieur de la cour d'honneur, troisième enceinte, est d'une vaste monotonie : la hauteur du rez-de-chaussée n'est pas proportionnée à l'étendue de la cour. Les salles que nous avons visitées sont complètement abandonnées aux besoins de l'agri-

culture ; elles servent de granges à fourrages. Dans l'une se trouvait une cheminée aussi monumentale que décorative, dont le nouvel acquéreur, M. Pellisson, m'a offert une superbe pho-



tographie sortie de l'atelier de M. L. Courtois, à Cognac. Au centre du manteau de la cheminée, supporté par deux cariatides, l'Amour, et non l'archange Michel terrasse l'humanité ; au-dessous, une inscription sur plaque de marbre, et célébrant sans

doute la puissance du Dieu de la nature, a été arrachée ; (1) au-dessus devait se placer une glace ; le fronton de l'encadrement en pierre va se perdre dans la corniche ; aux quatre coins sont les initiales entrelacées des seigneurs B, M et L.

Dans le haut sont sculptées les armoiries des Béon de Luxembourg, maison d'ancienne chevalerie de Bigorre (1204), qui portait : *D'or, à deux vaches de gueules, accornées, colletées et clarinées d'azur*. Ce blason, environné de lambrequins très décoratifs et des cordons de l'ordre de Saint-Michel et de l'ordre du Saint-Esprit, était écartelé ; malgré le grattage révolutionnaire, je distingue encore le relief d'une vache dans les quartiers 1 et 4, et celui d'une croix dans les quartiers 2 et 3. De chaque côté, en acrotère, s'élèvent deux statues allégoriques, l'Architecture et la Peinture. (?) Elles sont taillées de la même façon que celles de la façade de l'hôtel de ville de La Rochelle (1606). Dans la frise supérieure, des petites sirènes sont accoudées... Mon dessin à la plume, photogravé par Ducourtioux, complète la description de cette œuvre importante, la plus importante, peut-être, de la région au xvii^e siècle.

Tout le sous-sol est occupé par de grandes salles casematées, devant servir de caves, de cuisines et de prisons. Les voûtes sont d'une sonorité extraordinaire : une parole dite à voix basse, à l'extrémité de la diagonale, est entendue instantanément par la personne placée à l'autre encognure de la salle : c'est un téléphone primitif qui devait servir aux gardiens des prisonniers. Sans parler de Besme, l'assassin de l'amiral Coligny, qui fut enfermé et tué à Bouteville en 1575 (le monument que nous visitons est plus moderne), des noms gravés, des navires dessinés au charbon, sur la muraille, prouvent le séjour de soldats anglais, retenus dans ces caves pendant les guerres du premier empire.

Les propriétaires, M. Raboin et son gendre, M. Durand, nous ont laissé parcourir leur domaine avec beaucoup de complaisance. Mais il nous a été impossible de retrouver l'emplacement du tombeau où, suivant la tradition, le corps de François, comte de Montmorency-Bouteville, aurait été porté après l'exécution du 21 juin 1627. On sait que ce duelliste incorrigible, c'était sa 22^e rencontre, après avoir tué le marquis des Portes, le comte de Thorigny et La Frette, fut décapité en place de Grève, sur l'ordre de Richelieu, pour s'être battu avec le marquis de Beuvron, en pleine place Royale. A cette époque, Bouteville n'appartenait plus aux Montmorency.

En 1593, Bernard de Béon du Massès, lieutenant général d'Angoumois, Saintonge et Aunis, gouverneur de la province en remplacement du duc d'Épernon (Voir *Épigraphie santone*),

(1) Les divers auteurs qui ont écrit sur Bouteville, entre autres M. Pierre Veillon (*Bulletin et Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente*, 1890-1891, t. I, p. clxv), voyaient un saint Michel. Je me demande comment pareille confusion peut être faite. Jamais l'archange n'a été armé d'un arc et d'une flèche....

devint seigneur de Bouteville moyennant 50,277 écus 53 sols. Le château actuel fut édifié, ou pour mieux dire « commandé » par ce seigneur et sa seconde femme, Louise de Luxembourg. Une ordonnance de Louis XIV (20 mai 1653) autorisait le marquis de Béon à entretenir une garnison de 25 hommes de pied, y compris un sergent, pour la défense du château de Bouteville.

Charles de Béon de Luxembourg, seigneur marquis de Bouteville, poursuivait en 1723 François-Marc de Gélinaud, seigneur de Varaize, pour divers droits féodaux non acquittés. A la mort de Charles, sa sœur, Antoinette-Louise-Thérèse de Bouteville continua les poursuites (*Bulletin*, 1891, 315).

Cette châtellenie, retournée ensuite à la couronne, fut engagée à Jean-Louis de Hautefort, major des gardes du corps, comte de Vaudres, marquis de Brizac. Sa fille épousa le vicomte de Hautefort le 8 août 1773. Alors Charles-Philippe de France, comte d'Artois, nommé duc d'Angoulême, retira Bouteville à M. de Hautefort, et la révolution fit tomber ce fief dans des mains de particuliers, incapables de le restaurer.

Nous descendons vers l'église; en passant, M. P. Legrand nous fait visiter un petit logis du xvi^e ou xvii^e siècle, dont le porche et la terrasse minuscules sont d'aspect assez pittoresque; il paraît qu'il servait d'hôpital sous Louis XIV (1643).

Le colombier du prieuré tombe en ruine; mais l'église, monument des xi^e et xiii^e siècles, avec parties plus modernes, est tout nouvellement réparée. Il reste encore beaucoup de détails anciens et intéressants; malheureusement la pluie n'empêche de photographier. Le sanctuaire est dédié à saint Pierre et saint Paul. M. l'abbé Legrand nous fait les honneurs du monument; le prieuré avait été fondé en 1025; l'église, achevée vers 1058, mesurait 34 m. 30 sur 14 mètres de largeur. Le style des piliers romans, sur le côté en ruine, rappelle la partie antérieure de Saint-Eutrope de Saintes. L'église actuelle est moins longue (30 m. 30 × 9 m. 65; hauteur de voûte, 16 mètres) et appartient au roman ogival.

Dans une petite chapelle latérale servant de sacristie, on voit encore des restes de peintures murales et archaïques remontant sans doute au xiii^e siècle... On devine le motif de la composition par ces mots tracés assez péniblement : *NOLI ME TANGERE*. C'est une apparition du Christ à Madeleine, la pécheresse. Les personnages lourdement dessinés à l'ocre jaune, rouge, me rappellent une danse des morts du xv^e siècle, que j'ai copiée à Kermaria-an-Isquit, en 1882, pour une étude fort documentée de M. Félix Soleil sur *Les heures gothiques et la littérature pieuse aux XV^e et XVI^e siècles*. Il serait dommage de laisser disparaître ces vieilles décorations sans les graver avec exactitude.

Vers 4 heures, nous arrivons au milieu de la garenne d'Anqueville, où plusieurs carrières, à ciel ouvert, indiquent la célèbre et riche industrie des environs de Saint-Même; ces pierres sont expédiées jusqu'en Espagne.

A droite de la route, à 200 mètres seulement, se dresse la tou-

relle hexagonale du logis avec terrasse à machicoulis. Après les ruines importantes de Bouteville, l'aspect moderne et propre de cette habitation ne décide pas le président à donner le signal d'arrêt ; le temps presse, et il faut se réserver pour Bassac ; d'ailleurs l'histoire d'Anqueville n'est pas très connue : trois abbés de Bassac sont sortis de ce nid familial. (Voir *Bulletin*, 1886, p. 332 ; *Archives*, t. VIII, p. 17 et 18).

A Saint-Même, les voitures s'arrêtent devant un coteau taillé à pic, d'une vingtaine de mètres de hauteur, percé d'immenses et sombres ouvertures rectangulaires : c'est l'entrée des carrières. Il paraît que ces galeries s'étendent sous le coteau, à plus de 1,500 mètres en profondeur sur une largeur de 500 mètres. Des piliers de trois mètres de côtés, sur 8 ou 10 mètres d'élévation, alignés comme les colonnes d'une nef de cathédrale, soutiennent ce gigantesque entablement de roches crétacées : on dirait un temple préhistorique, la grande salle de Karnak, à Thèbes en Egypte, ou l'entrée de la nécropole des Pharaons à Gebel-Silsileh. J'en parle d'après des gravures !

Sans lumière, nous pénétrons dans ces galeries souterraines ; vers certains carrefours, les voûtes ont plus de 30 mètres de portée, et l'insouciance des exploiters a entamé plusieurs piliers précisément sous des failles du calcaire. « Si tout cela venait à s'écrouler », s'écrie une dame, à côté de moi. — Eh bien ! répondis-je, nous verrions ce que j'ai vu à Chancelade en 1885, si toutefois la vue nous était laissée ! » Et le souvenir effrayant de l'écrasement de plusieurs corps humains, réduits en bouillie, ramassés pieusement dans des draps, parmi des vapeurs d'acide phénique, me fait frissonner comme en Périgord, au mois de novembre. Il est juste de dire qu'il faisait froid ce soir sur l'impériale de la voiture ; ici personne n'a peur ! Cependant les mêmes tristesses sont arrivées à Saint-Même en 1830 et en 1848 ; la dernière fois, sur treize ouvriers qui furent saisis par l'écroulement, quatre seulement purent se sauver.

Un des travailleurs, un géant, s'offre gracieusement de nous faire parcourir les galeries en sortant du côté du midi, vers Anqueville. La majorité décide de reprendre la route que nous avons suivie pour venir. Bientôt une faible lueur indique la sortie... et nous saluons le soleil — le président commençait à nous croire perdus dans ces catacombes, exploitées depuis trois siècles. Les matériaux du phare de Cordouan en 1595 (*Bulletin*, 1894, xiv, p. 473) et de l'église de Marennes en 1601-1602 proviennent de Saint-Même.

Après une courte halte à la station du chemin de fer (la gare de Saint-Même est à plus de 1,500 mètres des carrières) nous traversons la Charente sur le pont de Saintonge. Dans ce moment, le soleil éclaire les jolis contours du fleuve ; de grands roseaux, de hauts peupliers se reflètent dans des eaux d'une limpidité extraordinaire ; sans la carte, on ne pourrait jamais croire que ce même liquide va former demain le courant limoneux que je vois souvent entre le Port-des-Barques et le Fort-Vasou, non

loin du *Castrum Foris*, autrement dit Fouras, le pays dédié à saint Gaudens le Cou-Ras.

Bassac, célèbre par son abbaye, *BASSACUM*, est mentionnée dans une charte de Charles le Chauve de 832. Ce fut une petite ville fortifiée. Ses remparts ont complètement disparu. Un petit ruisseau, affluent de la Charente, arrose les jardins de l'ancien couvent, au midi, et les bâtiments élevés au *xvii^e* siècle dominent tout ce versant.

La cinquième heure sonnait à l'horloge de l'abbaye, lorsque nos voitures s'arrêtèrent à l'entrée de la petite rue qui mène à l'église bénédictine de Saint-Etienne. Comme à Sablonceaux, les murs percés de meurtrières, les porches, la façade même de ce monument historique, ornée de petits bastions en forme d'échauguettes, ont l'aspect d'une forteresse; on voit que les robustes moines, qui ont présidé à ces constructions, admettaient fort bien la résistance ou la légitime défense.

Le premier portail n'est pas très ancien. 1739, et la façade romane de l'église attire de suite notre attention. Elle mesure, dit M. Pierre Veillon, 14 mètres 50 de largeur sur 16 mètres 60 de hauteur. L'arcature polylobée de la dernière voussure du portail me rappelle la fenêtre du premier étage des arcatures d'Echebrune, église classée du *xii^e* siècle. Bassac est-il de la même époque? La charte de fondation par Wardrade, seigneur de Jarnac, et Rixendis sa femme, charte conservée par le *Gallica christiana* (t. II, colonne 472), est datée de 1002, sous le règne de Robert, roi de France (996-1031). La tombe de ces bienfaiteurs est à droite, dans l'église; cette architecture à plein cintre, aux colonnes sveltes, élancées, est du *xiii^e* siècle: exemple rare qui prouve qu'au *xiii^e* siècle, en Angoumois, on retardait un peu, puisqu'on employait encore le roman. Il est bien entendu que je ne parle pas des contreforts à bastions, ni de la niche trilobée du *xv^e* siècle, placée au-dessus d'une arcade du rez-de-chaussée, à côté du portail.

Le clocher, d'une hauteur totale de 38 mètres, dont 24 mètres pour la tour et 14 pour la flèche, repose sur quatre piles isolées, au moyen de grandes arcades; la tour carrée est de quatre étages, en retrait les uns sur les autres, avec une flèche conique à écailles.

Le cloître est accolé sur le côté méridional, avec une grande porte à fronton circulaire, orné de vases d'amortissement et d'une lucarne à ailerons fleurés de l'époque de Louis XIV.

M. l'abbé Texier, successeur de M. Denise, l'ancien curé historien de Bassac, nous conduit d'abord sous les galeries du cloître. Avec ses voûtes ogivales (qu'on pourrait supposer du *xiii^e* siècle si l'on se fiait au type), le couloir est d'une jolie perspective, surtout ce soir, tandis qu'un chaud rayon de soleil vient égayer cette solitude. Le chiffre 1685, gravé en relief sur une clef de voûte, est là pour nous instruire. En 1636, tous ces bâtiments étaient dans un état déplorable. (Voir procès verbal, *Archives*, x, p. 256). Il est supposable que Coussarel ou Coussaud,

architecte du maréchal de Navailles, exerça sa science sur ces arcades et sur les deux premières travées de la basilique. Le *Dictionnaire biographique et critique des architectes français* de Ch. Bauchal (1887, p. 142, 82) l'indique précisément comme ayant travaillé à l'église abbatiale de Bassac. Maintenant le cloître est complètement démoli ; le propriétaire en 1850 a voulu donner de l'air à la cour intérieure.

La vaste nef de l'église, partagée en quatre travées, est d'une richesse extraordinaire. Tout y est remis à neuf : les murailles sont grattées, les inscriptions retouchées au vermillon... Partout des fleurs dont le parfum suave repose le cerveau de ces études un peu arides de l'architecture et de l'histoire.

M. l'abbé Denise a pris soin d'inscrire sur la muraille les noms de tous les abbés de Bassac, depuis Aymard, qui vivait en 1019, jusqu'à Saint-Marsault, prêtre du diocèse de Limoges, aumônier de M^{me} Adélaïde, fille aînée de Louis XV. Il n'y avait plus que 7 religieux en 1789 ; leurs revenus s'élevaient à 6.000 livres.

En 1562, les protestants, commandés par Arnaud Rolland et Olivier de Culant de Saint-Même, mirent Bassac au pillage ; on dit que les boiseries du chœur, les crucifix, les statues, les reliquaires et les manuscrits furent jetés au feu d'un bûcher.

Un mur ou jubé couvert d'arabesques, dans le style composite de Louis XIV et daté de 1701, sépare le chœur de la nef. Dans ce chœur sont placées 40 stalles en noyer, sur deux rangs, présentant des détails bien sculptés dans les culs-de-lampes des miséricordes. Aux extrémités, des cariatides, au torse vigoureusement taillé, sortent de leur gaine pour soutenir un entablement orné d'un petit denticule. Ces fauteuils ont été l'objet d'une étude approfondie par M. Emile Biais, conservateur du musée d'Angoulême. Ce confrère, aussi aimable qu'érudit, a lu son travail à la Sorbonne, à la séance du 25 mai 1891. Présent à l'excursion, il a tenu à nous expliquer l'époque et l'auteur de cette menuiserie d'art.

En 1713, le bénédictin dom Jacques Boyer vint visiter l'abbaye ; il y dina le 31 mai avec l'évêque de Saintes. Dans son journal de voyage publié par le *Bulletin* (1886, p. 100), ce religieux parle de quatre beaux reliquaires en ébène et du tabernacle qu'on attend de Paris. On conservait alors, dans le trésor de Bassac, « une partie du lien qui avait attaché Jésus-Christ. »

M. le curé nous a montré divers objets curieux trouvés dans la région ou dans la chapelle : c'est son petit musée ; il y a des fioles en verre provenant de tombes fort anciennes ; elles ont la forme des bouteilles d'encre de chine de la fabrique Roberson. Alors on discute la substance qu'elles pouvaient contenir : des larmes ? du parfum ? ou de l'eau bénite ? Jusqu'à présent la science officielle leur a donné le nom impropre de *vases lacrymatoires*. Je sais qu'on louait des pleureuses pour les enterrements ; mais que de larmes il faudrait pour remplir la plus petite de ces fioles !

A côté se trouve un boulet de 15 livres, un des huit projectiles tirés par les quatre pièces du duc d'Anjou à la bataille de 1569.

Pendant la révolution de 1790, les religieux bénédictins furent expulsés de Bassac, à l'exception d'un infirme, dom Paulze, sous-prieur, qui était alors si malade, qu'il y fut enterré en 1792. Vendue comme bien national, l'abbaye a aujourd'hui ses dortoirs, ses salles de théologie, etc., transformées en écuries ou remises à fourrage. De cette époque date l'inscription que nous lisons sur la porte de l'église ; elle rappelle la fête du 20 prairial an II (9 juin 1794) : LE PEUPLE FRANÇAIS RECONNAÎT L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME ! Est-ce au nom de cette croyance officielle qu'on fait des martyrs et qu'on a envoyé au ciel Louis XVI, Marie-Antoinette et toutes les victimes, comparativement innocentes, fauchées par la machine qu'Albert Dürer avait dessinée dès 1522 ? Cette pensée spiritualiste, nous dit M. l'abbé M., est préférable à l'inscription : TEMPLE DE LA RAISON, que les pauvres philosophes de Cîteuil ont mise sur leur église !

Il faudrait des heures, des jours pour étudier cette région si pleine de souvenirs ; mais le temps, ce maître inexorable, est là qui nous presse. Aussi passons-nous rapidement devant la petite pyramide éditée en 1818 par les soins du préfet, M. de Villeneuve, à l'endroit où tomba le malheureux Louis de Bourbon, prince de Condé. M. P. de Lacroix a raconté les détails de cette affaire dans le *Bulletin* (1883-84, pages 397, 398, 399). D'autre part, toute histoire de France un peu complète consacre au moins une page à la bataille de Jarnac ; donc, inutile de reprendre le récit de la résistance longue, mais inutile, des troupes de Coligny, leur retraite, l'arrivée du renfort de Condé avec ses 300 cavaliers-gentilshommes qui vinrent s'abattre sur 800 lanciers. Tous ces champs ont été arrosés de sang fraternel... Il me semble que les blés ne devraient plus pousser. Au contraire, la terre, cette ronde buveuse, ne demande que luttes et carnages pour s'engraisser. O tristesses de la mort, de la vie et des préjugés chevaleresques ! La lutte héroïque, désespérée, eut lieu à 1 kilomètre de Bassac, sur la route de Jarnac, à droite, juste sur les frontières des communes de Bassac et de Triac. Déjà, en 1750, le comte de Jarnac avait fait élever une colonne monumentale que les précurseurs de Courbet renversèrent en 1793. Faire, défaire, refaire, telle est la vie de l'homme dit civilisé. C'est une façon de tuer le temps en attendant qu'il tue !

Un dîner bien servi nous a réunis à Jarnac, vers 7 heures du soir, autour de la table de l'hôtel de France, tenu par M. Vassivière. Au dessert, une bouteille de vieux cognac, offerte par M. Baron, a servi à porter un toast à notre santé à tous et à la prospérité de la société.

Mais une nouvelle surprise, vrai régal artistique et archéologique, nous attendait à la sortie de la salle à manger de l'hôtel. « M. Philippe Delamain, l'explorateur du cimetière d'Herpes,

compte sur notre visite, annonce le président ; si vous voulez visiter ses magnifiques collections, pressons-nous ; le départ du train est à 10 heures 22. »

Aussitôt, nous suivons M. Audiat avec enthousiasme... Nous sommes attendus ; les salons sont éclairés ; M^{me} et M^{lle} Delamain reçoivent, avec la courtoisie d'usage, ce long monôme de visiteurs nocturnes... bientôt le salon, la salle à manger, le vestibule, l'escalier, tout est envahi.

Le local où l'archéologue a organisé ses précieuses trouvailles est au premier étage. À gauche, une élégante vitrine contient les bijoux, bagues, cachets, monnaies, fibules et verreries ; à droite, entre la porte et la bibliothèque où j'aperçois de belles reliures, une sorte de chiffonnier, à tiroirs multiples, renferme les haches, les couteaux, les fers de chevaux, etc. Sur la cheminée, en face, une panoplie formée d'épées, avec un casque du xvi^e siècle, montre que le maître de céans n'est pas seulement un savant ; partout des dessins, des œuvres d'art, des plans, des bibelots qui charment le regard de l'artiste.

Certes, je n'ai pas l'intention de décrire encore cette magnifique découverte, faite dans la commune de Courbillac, canton de Rouillac (Charente), en janvier 1886. (Voir dans notre *Bulletin*, t. 1851, p. 168-172, 307-309, le récit de la fouille, par M. Delamain, avec les dessins des objets en couleur, et la publication de la société archéologique d'Angoulême). Des brochures, des livres publiés à son sujet formeraient, à l'heure actuelle, une bibliothèque. Quelques monnaies romaines, mêlées à d'autres piécettes d'origine incertaine, mais rappelant le type du monnayage sous Justinien (527-565), indiquent un cimetière mérovingien ou gothique du vi^e siècle.

La merveille des merveilles est une bague d'or, du poids de 9 grammes, en forme de ciborium ou de petit temple indien ; elle présente un travail de ciselure surprenante. Comment des barbares pouvaient-ils travailler si finement les métaux ? Chacune des dames se passe le précieux bijou... l'essaye... il suppose la comparaison avec les pièces d'orfèvrerie du xix^e siècle !

Quelle émotion dut éprouver M. Delamain, le 15 janvier 1890, lorsqu'il a trouvé ce document inappréciable au doigt d'une jeune fille ou d'une reine ensevelie dans cette terre charentaise depuis 1,200 ans ? Sur 900 à 1,000 tombes fouillées, il n'a été trouvé que 5 bagues d'or (1). Si les découvertes de ce métal eussent été plus nombreuses, c'eût été une véritable mine.

(1) Le signe gravé sur la bague d'argent et interprété par M. Deloche comme étant un S rétrograde, me semble une croix rustique ; ce signe me rappelle le SVASTIKA, signe hiératique de l'Inde et précurseur, disent certains savants, de la croix. Étymologie de E. Burnouf : *Eu-Eoti*, souhait de bonheur ; signe de la génération d'après Hyde Clarke, emblème de Mayā, mère du feu sacré. Voir les études du docteur Henri Schlieman sur ces signes trouvés dans les ruines de Troie, sur des cachets et des perles d'argile.

Les minutes passent vite dans cette maison aimable ; du cabinet archéologique on nous fait descendre à la salle à manger, où M^{me} et M^{lle} Delamain ont la complaisance superflue d'offrir des rafraîchissements et des oranges nullement mérovingiennes. Il est 10 heures et les membres de la société, « *habitants de la partie inférieure et occidentale de la Charente* », ont juste le temps d'arriver à la gare. On se serre la main, on se dit au revoir, et en route ! Il paraît qu'un splendide bolide est tombé à gauche de ceux d'entre nous qui se rendaient au train : c'est une preuve que le ciel a fait son possible pour nous donner la lumière... Ainsi soit-il toujours ! et que M. le président Audiat ne craigne pas de nous faire recommencer des excursions aussi intéressantes !

A. DUPLAIS DES TOUCHES.

Treuil-Bussac, 9 juin 1895.

VARIÉTÉS

I

JOURS FUTURS (1)

LE POÈTE

En quel temps vivons-nous, mon pauvre philosophe ?

LE PHILOSOPHE

Dans un siècle d'argent qui bientôt doit finir.

LE POÈTE

D'une tranquille mort, sans bruit ni catastrophe ?
Que vois-tu sous le ciel du prochain avenir ?

LE PHILOSOPHE

Toujours la fin d'un siècle est prise entre deux portes,
Comme aux vannes d'écluse, où les flots arrivants
Qui pressent le barrage où dorment les eaux mortes,
Vont se perdre en tumulte au cours des flots suivants.

Et le torrent des eaux, qu'il soit fleuve ou rivière,
Au sortir de son bief s'éclaire en peu d'instant ;
Mais quand un siècle meurt en passant la barrière,
Pour apaiser son trouble il exige du temps :

Il roule en tourbillons dans l'écume ensablée.

LE POÈTE

Tu fais chanter d'accord la rime et la raison
Dans ce miroir vivant d'une époque troublée.
Mais que vois-tu surgir aux bords de l'horizon ?

(1) Notre confrère, M. André Lemoyne, veut bien offrir à la *Revue de Saintonge* la primeur de la pièce inédite suivante, qu'il extrait d'un volume de poésies en préparation chez Lemerre.

LE PHILOSOPHE

Dans le bruit des marteaux et les vapeurs d'usines,
Un ciel ferrugineux, tantôt noir, tantôt gris,
L'homme le plus robuste esclave des machines
Et procréant des fils pâles et rabougris.

LE POÈTE

On parle de science et de foi... Que t'en semble,
Calme esprit de grand vol planant sur les hauteurs ?

LE PHILOSOPHE

La science et la foi n'ont rien à voir ensemble...
Vieux thèmes démodés pour phrases de rhéteurs.
Chaque chose a ses lois... laissons à l'industrie,
Avec son fil à plomb, la règle et le compas.

LE POÈTE

Moi, rebelle aux rigueurs de la géométrie,
Je crois aux vérités qu'on ne démontre pas.

LE PHILOSOPHE

Tu fais bien... Sois heureux de croire à quelque chose.

LE POÈTE

Veillant sur le berceau d'un bel enfant qui dort,
La mère, en souriant à sa fillette rose,
Ne voit qu'un ciel d'azur semé d'étoiles d'or.
Couvant d'un œil ravi la chère tête blonde,
Sans oublier les vieux parents qu'elle a perdus,
Qui sont allés cueillir les fleurs d'un autre monde,
Elle espère qu'un jour ils lui seront rendus.

LE PHILOSOPHE

La croyance des uns semble irriter les autres :
Sur un globe de terre où l'on dure si peu,
Du néant de la tombe ils se font les apôtres ;
Ils vivront sans foyer, sans patrie et sans Dieu.

LE POÈTE

Moi, d'un souffle brutal je n'éteins pas un rêve.
Malgré les faux savants et tous les beaux esprits,
Le sauvage adorant le soleil qui se lève
En devine plus qu'eux sans avoir rien appris.

ANDRÉ LEMOYNE.

II

L'ILE DE RÉ. — RÉPONSE A M. ATGIER

Dans le *Bulletin* du 1^{er} mai dernier, je découvre, page 205, une note de M. Atgier, à laquelle on me permettra de répondre.

Il dit que toutes les copies des chartes et privilèges données par les rois et les seigneurs aux habitants de l'île de Ré ont été détruites par l'incendie — à Londres, à Paris, à l'île de Ré ; mais il ajoute qu'il les avait copiées en 1881.

Si M. Atgier veut me faire l'honneur de venir chez moi, je lui

montrerais, dans mes archives, le volume 1^{er} de mes manuscrits sur l'île de Ré, un très gros volume où se trouvent : 1° les privilèges seigneuriaux, au nombre de quatorze ; M. Atgier dit onze ; 2° les privilèges royaux qui commencent en 1408, sous Charles VI ; 1479, sous Louis XI ; 1578, sous Henri III ; 1591, sous Henri IV ; 1631, sous Louis XIII ; 1652, sous Louis XIV ; 1717, sous Louis XV, au nombre de quinze ; 3° les commentaires sur les privilèges par Bruneau de Rivedoux, avocat ; 4° la seigneurie vénale que Louis XIV créa, et qui fit dire à un plaisant que, dans l'île de Ré, il se trouvait toujours un sot pour occuper les fonctions publiques.

La liste de la seigneurie vénale comprit : 1° les ducs de Bellegarde ; 2° le marquis de Cresnan ; 3° les comtes de Vollvire de Ruffec ; 4° le marquis de Beringhen ; 5° René Dupin ; 6° le baron Masseau de Beauséjour ; 7° la marquise de Tencin ; 8° le comte d'Argental ; 9° le marquis de Pusigneux. Cette nouvelle seigneurie fit bravement son devoir en faisant payer largement les services qu'elle rendait ; 5° enfin, mon gros volume n'oublie pas la charte anglaise de 1242, qui accorde à l'île de Ré le droit de commune. M. Atgier sera heureux, je l'espère, d'apprendre qu'une des parties les plus importantes de l'histoire rhétaise fait encore bonne figure.

Je n'avais pas, pendant dix ans, fait fonctions de maire ou d'adjoint sans chercher dans tous les coins de la mairie les trésors historiques qui y étaient enfouis.

Maintenant, je dois suivre M. Atgier sur un autre point de l'histoire rhétaise : d'où vient le nom d'île de Ré ? M. Atgier n'hésite pas, le mot *roy* se prononçant alors *ré*. Ce n'est pas plus difficile que ça. Mais M. Atgier oublie que cette île ne reconnaissait pas le roi de France ; qu'elle vivait par ses institutions, par son armée, par ses privilèges, et que, sur les limites rochelaises, ses habitants étaient traités comme des Anglais ou des Prussiens. Il faut remonter jusqu'au quatorzième siècle pour trouver les liens qui auraient pu expliquer ce titre : île du roi.

Mais il y a encore une autre difficulté. Jusqu'en 1820, dans les actes publics, on écrivait *Ré* ou *Rhé* ; je n'ai trouvé nulle part *Roi* ou *Rhoi*.

Je m'arrête : car, dans mon *Histoire de l'île de Ré*, je crois avoir prouvé que les Romains avaient donné à cette terre océanique le nom de *insula Rhea* ou *Ré*, l'île de l'abondance.

D^r KEMMERER.

III

GUITON ET PONTIS

Un de nos plus vaillants, un de nos meilleurs érudits provinciaux, M. J. Roman, correspondant du ministère de l'instruction publique, vient de mettre au jour une très intéressante bro-

chure intitulée : *De la valeur historique des mémoires de Pontis* (Grenoble, 1895, grand in-8° de 40 p.) tirée du *Bulletin de l'académie delphinale* (1895), p. 153. Dans un article destiné à la *Revue critique*, j'ai présenté quelques observations générales sur ce travail où il y a beaucoup à prendre et peu à reprendre. Ici je voudrais présenter quelques observations particulières sur les passages où M. Roman s'occupe des récits de Pontis relatifs au célèbre défenseur de La Rochelle, et des attaques dont ces récits ont jadis été l'objet de ma part. Je n'ai pas besoin de dire que je combattrai mon honorable contradicteur avec des armes courtoises. Entre de consciencieux chercheurs de la vérité tels que lui et moi, une discussion peut être parfois assez vive ; elle ne cesse jamais d'être convenable.

Je demande la permission de reproduire ce que j'ai dit des *Mémoires de Pontis* au sujet de Guiton, dans ma petite étude de 1863 (1) ; je reproduirai aussi ce qu'en dit, à son tour, M. Roman. De cette façon, le lecteur aura sous les yeux toutes les pièces du procès, et pourra le juger en parfaite connaissance de cause :

« Guiton fut d'abord un capitaine de navire marchand, puis un armateur. Il se livra pendant quelque temps avec ardeur au commerce maritime. La paix, ne l'oublions pas, planait alors sur l'Europe, et les pavillons de toutes les nations flottaient librement sur les mers. Guiton, par conséquent, n'eut pas l'occasion d'entreprendre pendant la période de calme plat qui s'écoula depuis le commencement du xvii^e siècle (2) jusqu'aux guerres de religion, une seule de ces aventureuses expéditions dans lesquelles les *Mémoires de Pontis* le précipitent tête baissée. Où donc aurait-il conquis ce grand nombre d'enseignes qu'il montrait l'une après l'autre, en marquant les princes sur qui il les avait prises, et les mers qu'il avait courues ? Ces circonstances manifestement fausses, retracées par le sieur de Pontis, me donnent, dès à présent, le droit de déclarer qu'il faut faire infiniment peu de cas des *Mémoires* publiés sous son nom. Encore si l'auteur de ces *Mémoires* se contentait de métamorphoser le pacifique négociant des premières années du xvii^e siècle, le bon père de famille cherchant à arrondir le plus possible, par l'activité de ses opérations, la future dot des cinq filles qu'il possédait déjà en 1619, en une espèce de corsaire se jouant au milieu des entreprises les plus hasardeuses, pareil à un de ces oiseaux de mer qui se plaisent au sein des tempêtes ! Mais nous verrons un peu plus loin que ce n'est pas la seule page où l'auteur des *Mémoires de Pontis* nous retrace de Guiton un portrait de fantaisie et mérite l'affront d'un formel démenti. » (p. 11-12).

M. Roman a laissé passer cette tirade sans la moindre protes-

(1) *Quelques notes sur Jean Guiton, le maire de La Rochelle*, suivies d'une étude sur *La valeur des mémoires de Pontis au point de vue historique* (Agen, grand in-8° de 32 pages).

(2) Je corrige ici une faute d'impression qui substitue xvi à xvii.

tation. J'ai donc le droit d'appliquer à son silence le dicton de nos pères : « Qui ne dit mot consent. »

Mon aimable adversaire ne répond pas davantage à une malicieuse note mise sous le passage qui vient d'être cité : « Le reste du récit n'est pas de nature à modifier la mauvaise impression causée par le commencement. Pontis prétend que Guiton, qui était magnifiquement meublé chez lui, lui donna une fort belle pertuisane qu'il avait prise à un capitaine dans un combat. Une pertuisane, c'est bien. Mais que penser de cette « centaine de piques » qu'il le força de prendre en même temps ? Cent piques qui entourent une pertuisane, cent piques offertes par dessus le marché, c'est beaucoup trop pour la vraisemblance. Pontis a beau nous dire que Guiton était extrêmement généreux : on ne donne pas ainsi cent piques tout à coup et tout à la fois, on ne jette pas ainsi tout un arsenal sur les bras de quelqu'un, à moins qu'on ne veuille lui faire sentir ce qu'a de plus cruel l'embarras des richesses. »

Je continue à citer les pièces du dossier :

« Beaucoup de mots que l'on met dans la bouche de Guiton ne sont pas plus historiques que sa prétendue réponse au parlementaire que Richelieu lui aurait expédié. Pontis seul, par exemple, rapporte que quelqu'un montrant au farouche magistrat une personne de leur connaissance qui se mourait de langueur et de faim, il se contenta de dire froidement à son interlocuteur terrilié : *Vous étonnez-vous de cela ? Il faut bien que vous et moi en venions là.* Seul encore, Pontis nous raconte qu'un des assiégés disant à Guiton que tout le monde mourait de faim, il repartit avec la même froideur : *Pourvu qu'il en reste un pour fermer les portes, c'est assez.* (1) Rien sans doute n'autoriserait à nier ces sombres et désespérantes paroles, si elles nous avaient été conservées par des chroniqueurs dignes de foi. Mais n'a-t-on pas le droit de les déclarer apocryphes quand elles ne sont parvenues à notre connaissance que par l'intermédiaire d'un auteur déjà pris ici une fois en flagrant délit de mensonge, et que tant d'autres ont accusé, preuves en main, d'avoir grossi ses prétendus mémoires de toutes sortes de contes méprisables ? » (p. 20).

M. Roman, cette fois encore, ne conteste pas mes pressantes objections. Faut-il en conclure qu'il adhère à l'application faite à son client de la vieille maxime de droit : *Testis unus, testis nullus* ?

« C'est surtout dans le récit de la reddition de La Rochelle que le rédacteur des *Mémoires de Pontis* a donné libre carrière à son imagination. On peut dire que là il s'est surpassé lui-même. Ainsi, d'après lui, l'un des articles de la capitulation

(1) A rapprocher du fameux vers :

Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là.

*fut que le maire Guiton serait conservé dans tous les honneurs et dans tous les privilèges de sa dignité. Or, dit le P. Griffet, il n'y a qu'à lire les articles rapportés dans le Mercure français pour se convaincre du contraire. » M. Roman avoue qu'il n'est pas question de Guiton dans le traité original de la reddition de La Rochelle conservé aux archives des affaires étrangères (France, 788, p. 91) : il ajoute même qu'on y déclare en propres termes que le roi a refusé de conserver les privilèges de la ville. Mais, cette déclaration imposée par l'évidence, il cherche à l'affaiblir, à la rattraper, en quelque sorte, par une induction qui me semble bien téméraire : « A cette époque, dit-il (p. 35), un traité allait rarement sans un traité secret, ou tout au moins sans des promesses verbales trop souvent mensongères ou mal observées. » Ainsi l'excellent érudit ne peut opposer à une assertion formelle qu'une vaine hypothèse ! N'est-ce pas indirectement se reconnaître vaincu ? Le *peut-être* de l'avocat embarrassé mis en face du *certainement* qui se dégage du texte officiel, c'est la lutte du plus fragile des pots de terre contre le plus solide des pots de fer, c'est la lutte du plus léger brouillard contre le plus brillant soleil.*

« D'après les *Mémoires de Pontis*, Guiton fit une très belle réponse à M. le cardinal de Richelieu lorsqu'il alla lui rendre ses civilités : car Son Éminence lui parlant du roi de France et de celui d'Angleterre, il lui dit qu'il valait mieux se rendre à un roi qui avait su prendre La Rochelle, qu'à un autre qui n'avait pas su la secourir. Il n'y a à cela qu'une difficulté : il est vrai qu'elle est bien grande ! C'est que Guiton n'eut point d'entrevue avec Richelieu. Mervault qui, comme le rappelle le P. Arcère, n'a rien ignoré de ce qui s'est passé durant le siège, nous apprend que le maire se mit en devoir d'aller saluer le cardinal, mais que celui-ci ne le voulut pas permettre. » (p. 21).

M. Roman répond (p. 36) : « Nous devons cependant plutôt en croire Richelieu qui, dans ses *Mémoires*, raconte qu'il fit lui-même commandement au maire de ne plus se qualifier ainsi sous peine de la vie. »

J'ai soumis cette objection au plus compétent de tous les juges, à M. Georges Musset, archiviste-paléographe, bibliothécaire de la ville de La Rochelle, éditeur de *Saint-Martin de Ré et La Rochelle*, par Pierre Mervault. Voici la consultation que mon savant et cher confrère et ami a bien voulu m'envoyer et que je reproduis sous sa forme de familière causerie :

« Je ne demande pas mieux que de vous aider à résoudre le petit problème que présente la contradiction de Roman avec Mervault. Je dis bien Roman : car j'ai eu beau chercher, je ne trouve rien dans les *Mémoires* du cardinal de Richelieu qui soit en contradiction avec Mervault. J'ai eu recours à l'édition de Michaud et Poujoulat que nous possédons, et je lis au tome I^{er} p. 553, col. 1 : « Le cardinal y entra aussi [à La Rochelle, le 30 septembre 1628], où le maire s'étant présenté avec six archers pour le saluer, il lui fit commandement de congédier

» ses archers, et défense de se plus qualifier maire, sur peine
» de la vie. »

« Qu'est-ce que cela signifie ? Qu'à l'entrée du cardinal à la porte de Cougnes, Guiton se présenta pour le saluer. Mais est-ce à dire que Richelieu lui signifia les ordres ci-dessus *parlant à sa personne*, pour employer les termes des sergents ? Je ne le crois pas, et je ne puis admettre la chose comme vraisemblable. Il est facile d'ailleurs de reconstituer la scène. Richelieu entrât à La Rochelle en triomphateur, et non comme je le fais moi-même, seul, en rentrant des champs. Les hommes du régiment des gardes et les suisses occupaient, depuis neuf heures du matin, la porte de Cougnes ; Richelieu arrive (sans doute à cheval) *accompagné de force seigneurs et noblesse*, sur les deux heures après midi, disparaissant au milieu de ses courtisans. Guiton, évidemment à pied, se présente avec ses six archers. Richelieu l'aperçoit, ou sa présence lui est indiquée, et alors il lui transmet ses ordres par l'organe d'un de ceux qui l'entouraient : car il ne se donna certainement pas la peine et n'eut pas la condescendance d'aller jusqu'à lui, alors que lui-même parle avec indignation, dans ses *Mémoires*, de la *grande inhumanité* dont le maire de La Rochelle avait usé *envers ses concitoyens*, *ayant mieux aimé les laisser misérablement périr de faim que d'aroir recours à la clémence du Roy pour mettre fin à leurs misères*.

» D'entrevue entre Richelieu et Guiton point de traces dans les *Mémoires* de Richelieu. Que dit, d'autre part, Mervault ? *A l'entrée dudit seigneur cardinal, le maire se voulut mettre en devoir de l'aller saluer ; mais il ne le voulut permettre et commanda qu'il congédiast ceux qui marchaient devant lui avec des halberdes et cessast de plus faire aucune fonction de maire*. Ainsi Mervault ne dit rien de plus ni rien de moins que Richelieu, et confirme mon appréciation sur la manière dont la scène a dû se passer.

» Mais il y a mieux que cela. Un autre chroniqueur justifie absolument mon dire ; ce chroniqueur, c'est Colin, cet officier du présidial qui, après avoir été emprisonné par Guiton et puis mis en liberté, avait été l'un des négociateurs de la reddition de la place. De même que Mervault, Colin nous apprend que c'est Schomberg et Marillac qui prennent possession de la ville avec les suisses et le régiment des gardes. Puis, quand Richelieu se dirige vers la porte de Cougnes, Schomberg va le recevoir : *Sur les deux ou trois heures dudit jour [30], M. le cardinal de Richelieu entra en ville, assisté de Messieurs les mareschal de Bassompierre, de Schomberg, de Thoiras, d'Herbault et bien trois cens chevaux, tous seigneurs ou des chefs de l'armée*. Et nous apprenons alors de Colin que c'est Schomberg qui intima à Guiton l'ordre que nous connaissons : *lequel sr mareschal [de Schomberg] avoit fort gourmandé led. Guiton à la dite porte de Cougnes, parce qu'il y étoit avec ses gardes, halberdiers et livrées, et le cappitaine des gardes de mond. sr le cardinal les eut*

frappé sans la deffence de mond. sr le cardinal, et dès lors lesd. haliebardiens n'osèrent porter leurs livrées, ni led. Guiton paroistre. (Mss. bibliothèque de La Rochelle, n° 153, f° 118).

» N'est-ce pas la scène telle que je la conçois? Guiton n'osant ou ne pouvant franchir la haie des trois cents gentilshommes qui entouraient Richelieu, le capitaine des gardes le repoussant et Schomberg lui transmettant les ordres du cardinal.

» La question me semble jugée, si l'on sait lire et interpréter. Autrement on irait bien loin avec le système de prendre tout au pied de la lettre. On pourrait, par exemple, inventer une entrevue entre Louis XIII et Guiton. Je lis en effet dans une des nombreuses plaquettes de l'époque qui confirme, d'ailleurs, tous les faits que nous connaissons : « Le maire nommé Guiton a eu commandement du Roy de ne se plus qualifier maire à peine de la vie. (*Les remarques particulières de tout ce qui s'est passé en la réduction de La Rochelle et depuis l'entrée du Roy en icelle.* Paris, Nicolas Rousset, in-8°, p. 10. — Bibliothèque de La Rochelle, n° vol. B — Bibliothèque nationale (C 36 —, n° 2668. — Lelong, n° 21,563). Louis XIII aurait donc reçu Guiton? Non, bien certainement personne ne le soutiendrait, comme les textes ne permettent pas de soutenir qu'il y eut conférence ou conversation directe entre Richelieu et Guiton. »

On ne peut rien ajouter à une telle démonstration. Je suis sûr que M. Roman s'inclinera devant les textes et les arguments si bien présentés par M. Musset, et que, renonçant à l'*entrevue*, il renoncera par conséquent au *dialogue* qui en découlait. Il faut donc qu'il efface de son mémoire (p. 37) ces lignes qui ne seraient plus qu'une vaine bravade : « Comme Bazin, je dirai que la parole que Pontis prête à Guiton répondant à Richelieu est digne de l'histoire. » Notons, en passant, que Bazin, loin d'être, comme il le semblerait par cette citation, un auxiliaire pour M. Roman, est plutôt un ennemi : car voici la phrase complète de cet excellent historien : « Nous devons regretter que ces paroles se trouvent *seulement* dans un *livre suspect*. » Suspect ! Je ne lui fais pas dire. Après cette écrasante déclaration je disais (p. 21, note 1) : « J'aurais été d'autant plus heureux de pouvoir laisser ces paroles à Guiton, que ce sont les seules dignes de lui qui lui aient été jamais attribuées. »

Pour encourager M. Roman à abandonner tout ce qui, dans sa thèse, est insoutenable, je reconnais que j'ai eu tort, dans mon *réquisitoire* d'il y a trente-deux ans, de reprocher à Pontis d'avoir montré Guiton « se pavanant après la reddition de La Rochelle, au milieu d'une ville où à toutes les désolations de la plus meurtrière des luttes étaient venues s'ajouter toutes les humiliations qui suivent une défaite ». Je m'étais trompé en disant que « le grand citoyen dut cacher fièrement dans l'ombre de son foyer les immenses douleurs du vaincu ». Je reproduis, en expiation de mon péché, la légitime riposte de M. Roman (p. 37) : « Au lieu de stigmatiser l'attitude du maire de La Rochelle telle que nous la dépeint Pontis, comme débordante de forfanterie et de

gasconnade, j'y vois celle du représentant des libertés municipales d'une illustre cité, affectant de se tenir debout tant qu'on ne l'aura pas violemment renversé... »

J'ai le devoir de faire une autre concession à M. Roman. Je n'avais pas le droit de supprimer l'escorte du maire de La Rochelle... immédiatement après la signature de la capitulation. Pour racheter cette imprudence, je vais encore citer les reproches que m'adresse M. Roman (p. 36) : « Et ces douze hallesbardiers qui indignent le P. Griffet et M. Tamizey de Larroque, ce sont sans doute de pures abstractions, de simples mirages dus à l'imagination trop fertile de Pontis. Pas tout à fait. Ouvrons les *Mémoires de Richelieu*... Ainsi des archers au lieu de hallesbardiers, au nombre de six au lieu de douze, voilà ce qui suffit pour faire taxer de mensonge et d'invention le malheureux Pontis ! »

Tout en rendant les armes pour la question spéciale de l'escorte, et non sans sourire de la spirituelle ironie de mon très honoré critique, je ne puis m'empêcher de maintenir en son intégralité le reste de mon acte d'accusation et de continuer à regarder comme très peu digne de confiance, en ce qui concerne surtout les événements de La Rochelle, le maladroît et *malheureux* Pontis.

PH. TAMIZEY DE LARROQUE.

—

IV

DEUX MONUMENTS COMMÉMORATIFS A JARNAC ET A COGNAC (1)

Vers l'année 1772, « M^{re} Charles-Rosalie de Rohan-Chabot, comte de Jarnac », décida d'élever un monument commémoratif en souvenir de la fameuse bataille dite de Jarnac et du prince de Condé, « le grand ennemi de la messe », qui y fut tué en l'an 1569. Il choisit pour cet ouvrage un jeune architecte, héritier d'une dynastie d'artistes vraiment distingués (2) qui comptait parmi ses ascendants le créateur du style Régence, l'inventeur du « contraste » en sculpture d'ornements. Cet architecte, François-Nicolas Pineau, à la suite de quelque coup de tête, s'était engagé dans le régiment de Jarnac-dragons dont ledit comte de Jarnac était colonel.

Le lieu choisi pour l'érection de ce « monument » fut une plaine près de Bassac, la même où, suivant la tradition, tomba mortellement blessé Louis de Bourbon, prince de Condé. Sur le chemin donc, « qui conduit de Bassac à Triac », se dressa « une

(1) La visite de la société des *Archives* au monument ruiné de Bassac donne de l'actualité à cette étude qui a été écrite à cette occasion.

(2) Voir *Les Pineau, sculpteurs, dessinateurs des bâtiments du roi, graveurs, architectes* (1652-1886), d'après des documents inédits, par Emile Biais, édition des bibliophiles français ; Paris, Lahure, 1892, in-4°, avec nombreuses illustrations phototypographiques en noir, en sanguine, etc.

pyramide quadrangulaire », sur laquelle on lisait ce vers de la *Henriade* :

O plaines de Jarnac ! O coup trop inhumain !

« Cette pyramide a été renversée et a entièrement disparu » en 1793 (1). Desbrandes dit « depuis 1790 » ; ce fut, en effet, pendant la terreur.

En 1818, le préfet du département de la Charente, vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont, s'occupa de réédifier les monuments en question. Il échangea une correspondance active avec le ministre de l'intérieur, à ce sujet ; le ministre lui écrivit (4 mai 1818) : « D'après une ordonnance du mois de juillet 1816, aucun monument public ne doit être érigé sans une autorisation du roi. Il y a aussi une circulaire ministérielle qui donne les instructions en ce sens ; mais il ne s'agit ici que d'une restauration en quelque sorte : les monuments existaient ; ils ont été détruits pendant la révolution ; maintenant on veut les rétablir : il n'y a là rien que de très convenable. Le prix des travaux à faire ne se portera qu'à la somme de 1.400 francs, selon ce que vous me marquez. On ne peut y mettre plus d'économie. En d'autres circonstances et avec des ressources plus considérables, on aurait pu faire davantage ; mais enfin l'hommage n'en est pas moins digne d'éloges et je vous invite à suivre votre projet de soumettre l'affaire au conseil général du département. J'apprendrai avec plaisir que le vote émis a été favorable... »

Le conseil général alloua 1.600 francs. Pineau, juge de paix, ci-devant architecte du comte d'Artois, dirigea les travaux, et Andréone, architecte, qui avait fourni des dessins d'obélisques (2), fut relégué au second plan. Les devis d'Andréone étaient relativement onéreux : celui du monument de Bassac (3) s'élevait à la somme de 2.630 fr. 10, et celui de Cognac à 3.368 fr. 95. Ces chiffres semblèrent au préfet et aux conseils publics un compte... d'architecte. On dut y renoncer.

Entre temps, on avait consulté un « M. Frédéric Boudin, rue de Choiseul, n° 3, au dépôt général des sculptures modernes, à Paris ». C'est lui qui fut chargé de l'exécution des tables de marbre gravées. Le 9 février 1819, Pineau reçut l'avis d'une lettre par laquelle ledit sieur Boudin annonçait au préfet l'envoi, par le roulage, de deux tables de marbre pour les monuments de Jarnac et de Cognac. Le préfet avait consulté un sien ami, sous-préfet de Cognac, sur le choix des inscriptions. Ce sous-préfet avait des lettres, paraît-il ; or, il rédigea le projet suivant

(1) Voir manuscrit de Desbrandes, *Histoire d'Angoumois*, tome 1^{er}, p. 126, à la bibliothèque communale d'Angoulême.

(2) 4 ou 5 plans et dessins d'obélisques signés d'Andréone permettent de dire qu'il fut un très médiocre artiste. (Liasse non inventoriée. Archives départementales de la Charente).

(3) Bassac ou Jarnac sont dits indifféremment pour le monument commémoratif de la bataille de Jarnac.

d'une seule inscription à destination de la pyramide de Bassac :

A

Louis de Bourbon, prince de Condé
mort dans les plaines de Jarnac
le XIII mars MDLXIX.
Ce prince aimable, vaillant,
généreux,
mais entraîné dans le tourbillon
des guerres civiles,
a mérité par ses qualités rares
et sa mort funeste
les regrets de ses contemporains
et
le souvenir éternel
des habitants de ce département.
Le conseil général
sur la proposition
de... Alban de Villeneuve, préfet,
a consacré ce monument
à sa mémoire
MDCCCXVIII.

Mais l'on simplifia ce texte, on le condensa.

Voici les inscriptions que, le 1^{er} octobre 1818, le préfet proposa au ministre :

A

Louis de Bourbon, prince de Condé
mort dans les plaines de Jarnac
le XIII mars MDLXIX.
Ce monument a été rétabli
en MDCCCXVIII.

Et pour Cognac :

A

François I^{er}, comte d'Angoulême, duc de Valois,
roi de France en MDXV.
Sa mère Louise de Savoie
lui donna le jour
à Cognac
le XII septembre MCCCCXCIV.
Ce monument a été érigé
le XII septembre MDCCCXVIII. (1)

(1) Sur la « plaque de fondation » gravée par Monteilh, l'inscription suivante :

« La première pierre de ce monument a été posée le 12 septembre 1818, jour anniversaire de la naissance de François I^{er}, roi de France, [sous le règne

Le 9 novembre 1818, son excellence écrivit au préfet : « J'ai soumis à l'académie des belles-lettres les inscriptions proposées ; ces inscriptions n'ont point été adoptées ; l'académie en a rédigé deux autres en latin que je vous transmets. Je pense que ce sont celles qu'il faut faire graver sur les monuments. » On se conforma aux ordres du ministre et voici ces inscriptions :

ÆTERNÆ NOMINIS FAMÆ
FRANCISCI I
FRANCORUM REGIS
QUI
BELLO CLARUS PACE CLARIOR
UTRAQUE FORTUNÆ MAIOR
REGNUM ARMIS ARTES INGENIO
PROMOVIT
MONUMENTUM HOC
IN IPSIUS INCUNABULIS POSITUM
CONIACENCES
DICAVERUNT
ANNO MDCCCXVIII.

—
HIC
INFANDA NECE OCCUBUIT
ANNO MDLXIX
ÆTATIS XXXIX
LUDOVICUS BORBONIUS COND.EUS
QUI
IN OMNIBUS BELLIS PACISQUE ARTIBUS
NULLI SECUNDUS
VIRTUTE INGENIO SOLERTIA

de Louis XVIII, dit le Désiré, [S. Ex. Lainé, étant ministre de l'intérieur, le vicomte Alban de Villeneuve-Bargemont, préfet du département de la Charente, [le comte Ch. d'Arlès, sous-préfet de l'arrondissement de Cognac, [J.-B.-A. Otard, maire de la ville de Cognac ; Robin et Pinet, adjoints ; Pineau, juge de paix à Jarnac, architecte de S. A. R. Monsieur, ayant dirigé le monument. »

Les 1.600 francs accordés furent portés à 1.800 francs, suivant une note de l'architecte-juge de paix Pineau. Voici l'énumération des frais occasionnés par ces dits monuments :

« Tables de marbre pour les inscriptions du monument de Cognac.		210 fr.
Id. pour celui de Jarnac.		40 »
Port des tables		25 »
Inscription en lettres d'or		115 »
Frais de transport à Jarnac et à Bassac, etc.		10 »
Indemnité à M. Pineau		100 »
Indemnité à M. Andréone		40 »
Adjudication du monument de Cognac		1.000 »
Adjudication du monument de Jarnac		250 »
Inscription placée dans le monument de Cognac.		20 »
		1.810 fr. »

NATALIUM SPLENDOREM
ÆQUAVIT
VIR
MELIORE EXITU
DIGNUS. (1)

L'académie des belles lettres avait compté sans l'intervention du malin esprit. En 1830, par un excès de zèle libéral mal entendu, des gens de Bassac ou des environs brisèrent la table de marbre chargée d'une « écriture » qu'ils ne comprenaient pas et dont on leur donnait une traduction exhalant comme un ressouvenir des dîmes, des corvées et du « droit du seigneur ». Ces paysans crurent, de bonne foi, que ce latin, même académique, dans ses mots bravait l'honnêteté ; aussi le firent-ils disparaître à grands coups de marteau.

Quant au « monument de la naissance de François I^{er} à Cognac », il a été démoli en 1855. Une vue photographique de ce petit monument, lourdement bâti dans le pire goût de la renaissance abâtardie, est déposée à la bibliothèque communale de Cognac où le bibliothécaire, mon honorable et dévoué confrère M. Paul de Lacroix, a bien voulu me le montrer.

Voilà, au courant de la plume, l'historique succinct des « monuments de Jarnac et de Cognac », d'après des documents non inventoriés déposés aux archives départementales de la Charente.

La société archéologique et historique de la Charente se propose de faire rétablir l'inscription du monument de Bassac-Jarnac. Il est permis de souhaiter que le latin en soit exclu et que cette pyramide, dressée en rase campagne, ne parle au passant, qu'une langue qu'il puisse entendre, le français clair et concis.

ÉMILE BIAIS.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

N° 580. — *Le peintre Gauffier*. Dans ses *Figures maritimes* (1882), p. 254, M^{lle} Léonie Duplais, d'après la *Biographie saintongeaise*, fait naître le peintre Louis Gauffier à Rochefort, vers 1763. Son père était, paraît-il, employé dans l'arsenal. Ce peintre a deux tableaux au Louvre. (Voir le catalogue de Frédéric Villot, secrétaire général des musées nationaux, etc., 1871, p. 134). La notice officielle le fait naître à La Rochelle en 1761,

(1) Ces inscriptions sont connues ; maintes fois elles ont été reproduites dans des *guides*, *annuaires*, etc. En 1861, l'*Almanach de Cognac*, publication intéressante, œuvre de lettrés délicats, mit au concours ces « deux petits morceaux latins » pour l'année 1862.

comme la *Biographie de la Charente-Inférieure*, et mourir à Florence le 20 octobre 1801. Où est la vérité ? Gauffier est-il Rochelais ou Rochefortais ? Les archives paroissiales pourraient résoudre la question.

A. D. DES T.

N° 581. — Depuis plusieurs siècles, tous les actes de l'état civil de Beauvais-sur-Matha, tous les actes des notaires et autres officiers ministériels qui se sont succédé dans cette localité, disent « Beauvais-sur-Matha ». Or, il a plu, depuis quelque temps, à l'administration des postes, à l'administration de la guerre et autres, d'écrire « Beauvais-sous-Matha ». On demande la raison de ce changement. Serait-ce parce que les cartes de l'état-major placent Matha à 43 mètres d'altitude et Beauvais à 135 mètres ? Mais il y a longtemps qu'il en est ainsi !

F. B.

N° 582. — Dans l'*Éloge* de Pierre Charron, auteur de la *Sagesse* et théologal de Condom, par le jurisconsulte angevin Gabriel-Michel de La Rochemaillet (Paris, 1635, in-4°) on voit (*Revue de Gascogne*, t. xxxvi, p. 362, juillet-août 1895) que Pierre Charron, né en 1541, aîné des 21 enfants d'un libraire parisien, après ses études à l'université de Paris, puis à Orléans et à Bourges, s'acquit une telle réputation dans la chaire que chaque évêque désirait l'attacher à son évêché. « Entre autres, messire Arnaud de Pontac, évêque de Bazas, prélat de très grande érudition, l'ayant ouy prêcher en l'église de Saint-Paul en l'an 1571, le prit en telle affection qu'il luy fist quitter le lieu de sa naissance et le mena à Xaintes, à Bordeaux et en son évêché de Bazas... » On demande ce que venait faire à Saintes Pierre Charron et quel motif avait Arnaud de Pontac de l'y amener.

A.

BIBLIOGRAPHIE

PESCH (Tilman), de la compagnie de Jésus. *Kant et la science moderne*, traduit de l'allemand par M. Lequien. Paris, P. Lethielleux, 1894, in-18, 280 pages.

PHILEBERT (Le général Ch.) *Questions militaires. De la qualité des troupes ; des capitaines*. Limoges, imp. Charles-Lavauzelle, 1895, in-8°, 32 pages. Prix : 1 franc.

Monluc aussi, après avoir fait la guerre, traçait le devoir des capitaines. M. le général Philebert entre dans tous les détails, les plus minutieux, et ne ménage pas ses critiques. On sent un homme compétent et qui a fort intelligemment pratiqué ce qu'il enseigne.

— *Des cadres de l'armée de réserve et territoriale.* Paris, Baudoin, 29 avril 1895, in-8°, 27 pages.

— *L'Afrique équatoriale et les missionnaires (Pères blancs)*, conférence faite dans la salle du cercle catholique de Cognac le 3 mars 1895. Angoulême, imp. Roux, 1895, in-8°, 16 pages avec carte.

— *La 6^e brigade en Tunisie*, ouvrage orné d'un portrait du général, de 13 gravures et d'une carte de la Tunisie au 800,000^e en couleurs. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8° de 232 pages. Prix : 6 fr.

— *Le général Lecourbe, d'après ses archives, sa correspondance et autres documents.* Ouvrage orné du portrait du général et de deux cartes hors texte. Avec une préface de M. le général Philebert. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, grand in-8°, de 608 pages. Prix : 15 francs.

— *Écoles d'instruction.* Idem, in-8°, 25 pages. Prix : 75 cent.

POLYDORÉ (F.-P.), de Ribérac (Dordogne), inspecteur de 1^{re} classe des chemins de fer de l'état en retraite, représentant de commerce. *Jeanne d'Arc*, poème héroï-épique en 12 chants. Issoudun, imp. Motte, 1893, in-18, 96 pages. Prix : 3 francs.

— *Le nouveau siège de La Rochelle, levé le 22 septembre 1889.* La Rochelle, typ. E. Martin, 1889, in-8°, 4 pages. Prix : 25 cent.

Le scrutin est ouvert. Réaction fait rage.
Beaussant, ses lieutenants, le clan de l'esclavage
Marchent comme un seul homme à l'assaut du progrès
Pour l'étrangler sans doute et changer en vil grès
L'or de nos libertés...

POUSSON (Alfred), professeur agrégé chargé du cours des maladies des voies urinaires à la faculté de médecine de Bordeaux. *A propos d'un cas de cystostomie.* Bordeaux, imp. Gounouilhou, 1894, in-8°, 16 pages. (Extrait du *Journal de médecine de Bordeaux*).

— *Nouvelle méthode d'amputation du pénis.* Bordeaux, 1894, in-8°, 12 pages. (Extrait des *Mémoires et Bulletin de la société de médecine et de chirurgie* et du *journal de médecine de Bordeaux*).

[PRÉVOST, sous-inspecteur de l'enregistrement en retraite à Cognac]. *Société de Saint-Vincent de Paul. Conférence de Cognac. Assemblée générale du 14 décembre 1893.* Cognac, imp. Béraud, 1894, in-8°, 19 pages.

QUENTIN (Maurice), avocat à la cour d'appel, lauréat de la faculté de droit de Paris, concours de 1888, 1889, 1890. *Faculté de droit de Paris. Droit romain : Du crime de concussion sous la république romaine. Droit français : De l'opinion du risque dans le contrat d'assurance. Réticences et fausses déclarations. Double assurance. Exagération de valeur.* Thèse pour le doctorat. Paris, imp. Pedone-Lauriel, 1893, in-8°, 143 pages.

Si la thèse de droit français s'adresse aux spécialistes, la thèse de droit romain intéresse aussi les historiens, surtout ceux qui ont fait des études classiques. Le souvenir des Verrines plane sur tout ce travail, et l'on voit l'habile parti qu'a tiré le jeune et déjà savant docteur du fameux procès du préteur de Sicile. Mais Cicéron n'est pas le seul qui ait fourni des faits et des arguments au candidat ; il a encore puisé dans un grand nombre d'autres auteurs latins ; les écrivains allemands lui sont aussi familiers. Grâce à ces multiples connaissances, M. Quentin a fait un mémoire qui, sans avoir une grande originalité, est complet sur la question et prouve le goût de l'étude, une intelligence vive et de sérieuses connaissances.

Rapports publiés sous la direction de M. Camille Krantz, commissaire général du gouvernement français (exposition internationale de Chicago en 1893). Congrès tenus à Chicago en 1893. Rapport de M. Louis de Chasseloup-Laubat, ingénieur civil, commissaire spécial des congrès. Paris, imp. nat., 1894, grand in-8°, 406 pages.

Quel vaste pandémonium que cette exposition de Chicago ! et comme on se perdrait dans cette immensité ! Heureusement il s'est trouvé des gens pour analyser et résumer les travaux, et guider dans ce labyrinthe. C'est à M. le marquis de Chasseloup-Laubat qu'est échue la tâche de rendre compte des congrès, et Dieu sait s'ils ont été nombreux et variés : Congrès des femmes et de la presse, de la médecine et de la musique, des réformes sociales et des beaux arts, de l'éducation et du génie civil avec ses subdivisions : mécanique, mines, métallurgie, génie maritime, etc. ; congrès du gouvernement et de l'agriculture, de zoologie et d'hygiène, sans oublier les sciences économiques, le repos dominical, le commerce, la navigation aérienne, le catholicisme et le parlement des religions. Il fallait presque l'omniscience. Mais l'auteur était si bien doué ; travailleur infatigable, il a pris sa mission au sérieux. En quelques pages, quelquefois en un simple alinéa, il donne la substance des travaux du congrès, et les principales idées qui y ont été émises, discutées, approuvées. On a ainsi la quintessence de ce qui s'est dit et fait dans ces trentaines de comités où étaient des savants de tous les points du monde. Ce *Rapport*, auquel il faut joindre la conférence de l'auteur à Rochefort, est un vrai service rendu à tous ceux qui veulent s'instruire, mais n'ont ni le temps ni les moyens de lire des volumes entiers sur chaque question.

Voir compte rendu par M. Max Nansouty dans la *Revue scientifique* du 29 juin.

RICHARD (Alfred), archiviste de la Vienne. *Les armoiries du comté de Poitou*. Poitiers, imp. Blais, 1895, in-8°, 29 pages; 1 planche. (Extrait des *Mémoires de la société des antiquaires de l'ouest*, t. xvii, 1894).

Dans une dissertation très serrée, appuyée de preuves, M. Alfred Richard a prouvé, contre tout ce qui avait été affirmé, écrit, dessiné ou gravé, que jamais les comtes de Poitou n'ont porté les mêmes armoiries que les vicomtes de Châtellerauld; que les comtes héréditaires du Poitou n'ont pas eu d'armoiries; que le Poitou, jusqu'au xv^e siècle, n'a eu d'armoiries officielles que celle des princes apanagistes, armoiries qui variaient avec chacun d'eux; qu'au xv^e siècle, l'usage s'est introduit de considérer comme armes du comté les châteaux de Castille qui étaient dans l'écusson d'Alphonse de Poitiers, en souvenir de sa mère, Blanche de Castille; que c'est Jean, duc de Berry, qui a fixé l'écusson du comté: châteaux sans nombre sommés de trois tourelles, et l'a sculpté sur la cheminée de la grande salle de la tour Maubergeon; enfin, qu'à partir du xvi^e siècle, les châteaux à trois tourelles sont devenus des tours à trois créneaux, disposés en sautoir au nombre de cinq.

Voilà un point très nettement fixé. M. Richard ajoute qu'il n'a jamais rencontré d'ornements extérieurs. C'est sans doute pourquoi des hérauldistes ignorants continuent d'affubler l'écu du comté de Poitou, l'écu de la ville de Poitiers de l'affreuse couronne murale, invention de l'empire et de l'*Armorial* de Simon. La société des antiquaires de l'ouest, si renommée par sa science et ses travaux, devrait donner le bon exemple en faisant disparaître de ses publications cet horrible anachronisme; à M. Alfred Richard incombe le devoir de prendre l'initiative d'une si sage réforme.

ROUILLÉ (Louis), secrétaire général du parti des travailleurs socialistes des villes et des campagnes de l'arrondissement de Rochefort-sur-mer. *Almanach illustré du cultivateur rochefortais pour 1895*. Rochefort, aux bureaux de la république sociale, 1895, in-18, 79 pages. Prix: 10 centimes.

Cet almanach, très nettement socialiste, est illustré des portraits de MM. Jules Guesde, Millerand et Jean Jaurès.

— *Des guêpes et des moyens de les détruire*. Lecture faite à la séance solennelle de l'académie de La Rochelle, le 19 décembre 1894. La Rochelle, imp. Girault, 1894, in-8°, 15 pages.

Excellente leçon de vulgarisation.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE MAI 1895

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Séances ; revue de la presse.

AVIS ET NOUVELLES : Excursion de la société ; publications nouvelles ; expositions ; conférences ; errata ; la société des *Archives* à la Sorbonne.

A TRAVERS LES REVUES : *Januaris*, Guillemaudet, Duperré, Bersot, Vallet de Villeneuve et de Salignac, Fromentin, Guillonnet-Merville et Balzac ; *Cozes*, La Mothe Saint-Héray, Rochefort, Madagascar ; les faïences de Saint-Porchaire, etc.

NÉCROLOGIE : Barrandon, Beauchet-Filleau, Boutard, Brunaud, Chavigner, Cochin, Coignet, Rosalie Dehaut, Dubois, Girardin, Lambert, Larsonneur, M^{me} de La Tranchade, Laurence, Lecellier, Lecrosnier, Manès, Meyer, Montalbert, Nourry, Raffegaud, Rolland, Rousseau, Saint-André.

MARIAGES : Goizet et Marguerite Boissaye ; Poittevin de La Frégonnière et Pauline Tédeschi.

VARIÉTÉS : La voiture aux chèvres ; Jacques Rabar ; les familles de l'ancien Poitou ; grotesques et excentriques saintongeais ; la collection des portraits des évêques de Saintes ; un dîner d'apparat (Le Berton de Bonnemie et Caradeuc de La Chalotais) ; un écrivain saintongeais inconnu, Alamande, principal du collège de Saint-Jean d'Angély (xvii^e siècle) ; les Duplais des Touches ; vie des déportés à l'île de Ré.

LIVRES ET PÉRIODIQUES : Santuel de Champlain ; les chartes seigneuriales de l'île de Ré ; les séminaires de Bordeaux et Bazas.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Morand, de Montandre, et Bordes, de Montlieu ; les Pintault et les Binet de Marcognet ; les Nicolas de Voutron, de Lisleferme et de Lamballerie.

BIBLIOGRAPHIE : IN-LO.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JUILLET 1895

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Séances ; Revue de la presse ; Excursion.

AVIS ET NOUVELLES : Inauguration à Montandre de la plaque commémorative du combat de 1402 ; Souvenir des fêtes de Champlain à Saintes ; Publications récentes ; Nouvelles littéraires ; Le duché d'Estissac, etc.

A TRAVERS LES REVUES : Les rues de Barbezieux ; Le groupe de la Charente et de l'Océan à Rochefort ; Les Chaillé, de La Tremblade ; Les prêtres déportés à Bilbao ; Origine des carpes ; Autographes de Guy de Parthenay, de Pheypeaux, de Guillotin, du comte de Vaudreuil ; Les départements mis en vers ; Les victimes du tribunal révolutionnaire à Rochefort ; Conférences ; Excursions ; Errata ; Sociétés savantes ; congrès de Limoges ; programme du congrès de la Sorbonne en 1896 ; séances à La Rochelle de la société de l'histoire du protestantisme.

NÉCROLOGIE : Amelineau ; Bertin ; Bonnet des Paillerets ; Boyer ; Ferret ; Joly d'Aussy ; de Larrard ; Roux ; Jules de Saint-Martin ; Seguin.

MARIAGES : Barbot de La Trésorière et Marie Moquet ; Chapsal et Marie Duchatelet ; Gache et Cuau ; Guillet et Noëmi Drillhon ; Meschinot de Richemond et Louise Leenhardt ; Trarieux et Marie Boutelleau.

ARCHÉOLOGIE : Inscriptions de Montandre ; Le musée des antiques de Saintes au Mont-Dore ; Le monument de Florian.

VARIÉTÉS : Le martyr de Mornac en 1685 ; Un romancier saintongeais... du xx^e siècle ; Les loges maçonniques de Saintonge et d'Aunis ; Gabriel Allegrain, sculpteur à Rochefort (1768) ; Souvenirs des prisons de Rochefort au xviii^e siècle ; Un bouquin oublié, *Les éléments de la politique*.

LIVRES ET PÉRIODIQUES : Une thèse de doctorat en droit ; Un chouan.

QUESTIONS ET RÉPONSES : La chevrette ; Saint-Seurin d'Uzet ; Les Nicolas de Voutron, de Lisleferme, de Lamballerie ; Guillotin et la guillotine.

BIBLIOGRAPHIE : MA-OR.

On s'abonne à Saintes : 10 francs par an.

La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, *Bulletin* de la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, forme au bout d'un an un beau volume d'environ 500 pages.

Le prix de l'abonnement annuel est de 10 francs. Un numéro : 2 fr. 50.

La *Revue-Bulletin* est adressée gratuitement aux membres de la société, qui paient par an une cotisation de 13 francs.

La *Revue-Bulletin* mentionne ou analyse tout ouvrage composé, imprimé dans la région, ou par un auteur habitant ou né dans la région, ou concernant la région, dont un exemplaire aura été adressé au président, à Saintes.

Les idées ou les opinions émises dans la *Revue-Bulletin* sont personnelles.

Les nouveaux membres de la société peuvent se procurer, sauf les premiers, tous les volumes parus des *Archives* ou du *Bulletin*, moyennant 15 francs le volume. Il y a des volumes qu'on ne vend pas séparément.

Il y a des collections complètes des volumes et du *Bulletin*.

Tout nouvel abonné a droit comme prime, moyennant 6 francs, à un des volumes disponibles.

Imprimé à La Rochelle par NOEL TEMIER.

REVUE
DE
SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ
DES ARCHIVES HISTORIQUES

XV^e Volume. — 6^e Livraison.

1^{er} Novembre 1895.



SAINTES
M^{me} Z. MORTREUIL, LIBRAIRE
RUE ESCHASSERIAUX, 42

1895

ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

1894-1895

BUREAU

Président : LOUIS AUDIAT, I. O., lauréat de l'institut, bibliothécaire-archiviste, rue des Arènes, 6, à Saintes.

Secrétaire : Le docteur LÉON TERMONIA, O. *, médecin-major en retraite, cours Reverseaux, 9, à Saintes.

Secrétaire adjoint : ANATOLE LAVERNY, au Coudret, par Saintes.

Trésorier : ARSÈNE DE BEAUVAIS, cours National, 112, à Saintes.

COMITÉ DE PUBLICATION

ANATOLE DE BARTHÉLEMY, *, membre de l'institut, rue d'Anjou-Saint-Honoré, 9, à Paris.

Le baron LÉON DE LA MORINERIE, *, à Aunay, par Châtenay (Seine), et à Paris, rue Bonaparte, 47.

GEORGES MUSSET, A. O., archiviste-paléographe, avocat, bibliothécaire de la ville, à La Rochelle.

JULES PELLISSON, juge au tribunal civil de Périgueux.

PHILIPPE TAMIZEY DE LARROQUE, *, correspondant de l'institut, à Gontaud (Lot-et-Garonne).

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Ferdinand BABINOT, notaire, cours National, 28, à Saintes.

Edmond BOILEVIN, négociant, grande rue, 23, à Saintes.

Jules GUILLET, négociant, rue Laroche, 12, à Saintes.

Abel MESTREAU, négociant, rue des Frères, 24, à Saintes.

Le siège de la société des Archives est à Saintes, cours National, 89 *ter*.

RÈGLEMENT. ARTICLE II. La société se compose : 1° de membres fondateurs qui versent, une fois pour toutes, une somme de 500 francs...; 2° de membres qui paient une cotisation annuelle de 13 francs; 3° de membres perpétuels qui rachètent leur cotisation moyennant une somme de 150 francs....

REVUE

DE SAINTONGE & D'AUNIS

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE NOVEMBRE 1895

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Procès-verbaux des séances ; liste d'admissions ; revue de la presse.

AVIS ET NOUVELLES : Distinctions honorifiques ; don à la société ; la société au conseil général ; la bibliothèque de M. Tamizey de Larroque ; nouvelles artistiques et littéraires ; consécration d'autels et inscriptions à Saint-Eutrope ; discours de distributions de prix ; conférences, etc.

A TRAVERS LES REVUES : Napoléon à l'île d'Aix ; le chauffeur Dexmier ; le martyr de Mornac ; lieux de culte calviniste en Saintonge ; discours patriotique de dom Barrot ; fête de la déesse Raison ; hymne de saint Eutrope ; Chauvin et chauvinisme ; les lettres de cachet en blanc ; les volontaires de la Charente-Inférieure en 1793 ; Barère à Saintes ; Jean de La Rochefoucauld.

NÉCROLOGIE : Ballot, Bernard, Boisselier, Buzy, Chauvet, Coutanseau, Delajus, Dières-Monplaisir, Ducos de La Haille, Folca (Mère Dominique), Froger de l'Eguille, Furet, Garnier-Mouton, Jouneau, Luraxe (M^{me} de Manoel-Saumane), Maisonneuve, de Peretti, Poitevin, Raoult, Souchon.

MARIAGES : Raoul de Bellisle de Murat et Yvonne du Poërier de Portbail ; Duret et Madeleine Hus ; Jean de Moras et Anna de Montbron ; Paris et Marguerite Bonnet ; Saphore et Edith Dutard ; C. de Vassal-Sineuil et Marguerite de Pichon-Longueville.

ARCHÉOLOGIE : Découvertes d'un *elephas antiquus* à Tilloux, d'une divinité gauloise à Chassenon, des sépultures à Saintes ; une cachette d'objets en bronze ; épitaphes de Guy de Maugiron et d'Ozanne L'Hermite ; nouvelles diverses.

VARIÉTÉS : I. Le combat de Montandre (emplacement) et Archambault de Villars. — II. Le peintre Gauffier. — III. L'imprimeur Thomas Portau et l'*Histoire véritable de certains voyages périlleux* du capitaine Bruneau. — IV. De quelques Courbon de La Rochecourbon, de Blénac et de Saint-Léger.

LIVRES ET PÉRIODIQUES : Les autographes des girondins célèbres ; étymologies de noms de lieux en Saintonge-Aunis ; saint Eutrope, évêque de Saintes au premier siècle.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Les quatre sergents de La Rochelle ; un chef vendéen, Daniel Daniaud Dupérat ; les ventres rouges ; les d'Aux de Lescoux ; Louis Gauffier.

BIBLIOGRAPHIE : SA-VI.

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

Séance du 15 juillet 1895 (Bureau et conseil d'administration)

Les procès-verbaux des séances des 29 avril, 5 et 14 juin sont lus et adoptés.

Admission d'un nouveau membre.

Le président fait connaître le programme de la fête organisée par le conseil municipal de Montandre, à l'occasion de l'inauguration des plaques commémoratives du combat de 1402.

Conformément aux instructions contenues dans une lettre adressée au trésorier de la société, on décide que les valeurs dont le trésorier donne la nomenclature seront déposées, avec les pièces exigées, à la succursale de la banque de France à Bordeaux, par l'entremise du bureau auxiliaire de Cognac. L. T.

—
Séance du 18 octobre (Bureau)

Lecture du procès-verbal de la séance du 15 juillet.

M. Edouard Amouroux est nommé membre du conseil d'administration en remplacement de M. Martineau, démissionnaire.

Le trésorier présente l'état des recettes et des dépenses de la société pour les plaques de Montandre :

Recettes provenant de la souscription	Fr.	276	55
Dépenses. { Plaques de marbre et inscriptions	205	20	} 276 55
{ Impression, transport et frais divers.	71	35	

Admission de deux nouveaux membres.

Les formalités exigées pour le dépôt des titres de la société à la banque de France ayant été remplies, le trésorier effectuera ce dépôt à la succursale de Bordeaux dès que l'un de ces titres aura été renouvelé.

M. Jules Pellisson offre à la société un manuscrit de l'abbé Michon. *Histoire des villes, fiefs et familles de l'Angoumois.*

Le président annonce que : 1° la société a obtenu, pour ses publications, une médaille d'or à l'exposition de Bordeaux ; 2° qu'elle est comprise dans la mesure générale qui supprime toutes les subventions précédemment accordées par le conseil général aux sociétés savantes du département.

Sur la proposition du président, comme témoignage de sympathie à l'un de ses plus dévoués collaborateurs et pour réparer un peu les pertes faites dans l'incendie, la société accorde à M. Tamizey de Larroque les volumes des *Archives* dont elle peut disposer.
L. T.

—
Dans sa dernière séance, la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* a admis comme membres :

M. Albert Bouquelon, à Evreux, présenté par M. Louis Audiat et M. Jules Guillet ;

M. Joseph Bourcy, ingénieur agronome, à Paris, présenté par M. Ernest Marchand et M. Louis Audiat ;

M. le comte de Chasseloup-Laubat, à Paris, présenté par M. le comte Anatole Lemer cier et M. Louis Audiat ;

La société des *Amis des arts*, à Cognac, présentée par M. Louis Audiat ;

M. Charles Dufour, à Feusse, en Nieul-Saint-Sornin, présenté par M. Louis Audiat et M. le baron de La Morinerie ;

M. l'abbé Gaillard, vicaire à Saint-Pierre d'Oleron, présenté par M. Audiat et M. l'abbé Moreau ;

M. Gaillard, pharmacien à Montandre, présenté par M. Maurice Marchand et M. Audiat ;

M. l'abbé Clément Gelézeau, curé de Saint-Sornin de Marennes, présenté par M. Louis Audiat et M. l'abbé Faillofais ;

M. André Lambert, juge suppléant à La Rochelle, présenté par M. Louis Audiat et M. Louis Béraud ;

M. l'abbé Martin, curé doyen de Châteauneuf, présenté par M. Louis Audiat et M. Rullier ;

M. l'abbé Paul Patour, curé de Nieul-Saint-Sornin, présenté par M. Louis Audiat ;

M. le vicomte Ruynéau de Saint-Georges, ancien colonel d'artillerie, à Paris, présenté par MM. Louis et Gabriel Audiat ;

M. Louis Rouzeau, huissier à Montandre, présenté par MM. Louis Audiat et Maurice Marchand ;

M. Taillasson, négociant, membre du conseil municipal, à Saintes, présenté par M. Justin Coutanseau et M. Marcel Geay.

REVUE DE LA PRESSE

Ont publié le sommaire du numéro de septembre : *Les petites affiches charentaises et vendéennes* du 21 ; le *Progrès* du 25 ; le *Bulletin religieux* du 28 ; la *Croix de Saintonge* du 29 ; le *Conservateur* du 29 ; le *Barbezilien* et l'*Union* du 3 octobre ; le *Phare des Charentes* du 4 et le *Polybiblion* d'octobre.

Les *Questions actuelles* du 19 octobre mentionnent : *Napoléon I^{er} à l'île d'Aix* ; *Le combat de Montandre et les fêtes du 21 juillet* ; *Variétés*, etc.

La *Revue historique de l'Ouest* de septembre signale : Dans notre 4^e livraison du tome xv : *Le martyr de Mornac en 1685*, par Denys d'Aussy ; *Un romancier saintongeais du XX^e siècle*, par Gabriel Audiat ; *Les loges maçonniques de Saintonge et d'Aunis*, par M. de La Morinerie ; *Gabriel Allegrain, sculpteur au port de Rochefort*, par Louis Audiat ; *Souvenir des prisons de Rochefort au XVIII^e siècle*, par Paul d'Estrée ; *Un bouquin oublié. Les éléments de la politique de Philippe Fortin de La Hoguette*, par Tamizey de Larroque.

Le numéro de juillet cite, en outre, dans notre livraison de juillet : *Les rues de Barbezieux* ; *Les Chaillés de La Tremblade* ; *Les prêtres déportés à Bilbao* ; *Les victimes du tribunal révolutionnaire de Rochefort* ; *Inscriptions de Montandre* ; *Le musée des antiques de Saintes* ; *Le martyr de Mornac en 1685* ; *Gabriel Allegrain sculpteur à Rochefort* ; *Les loges maçonniques de Saintonge-Aunis* ; *Souvenirs des prisons de Rochefort*.

Dans la *Revue de Gascogne* de septembre-octobre, le directeur, M. Léonce Couture, a rendu compte, p. 487, du mémoire de M. Claudin, *Mathurin Alamande, poète et littérateur de Saint-Jean d'Angély*, qui a paru dans notre *Revue* de mai dernier, xv, 189.

Le *Polybiblion* d'octobre, parlant du même travail, page 381, dit en terminant : « La notice sur Alamande, ornée de trois planches avec fac-similés, est une des plus curieuses de toutes celles qui ont valu à M. Claudin les suffrages de l'institut. »

La *Revue historique* de septembre-octobre, annonçant la mort de Denys Joly d'Aussy, « un des plus zélés parmi les érudits Saintongais », ajoute : « La *Revue de Saintonge et d'Aunis* du 1^{er} juillet a donné la bibliographie de ses articles, mémoires et livres. »

La même, livraison de juillet-août, page 414, donne les sommaires de nos numéros de décembre 1894 et janvier, mai 1895 : *Jacques de Rabar*; *Bouyer, Saintongais, prototypographe poitevin*; *Les loges maçonniques*; *Dictionnaire des familles du Poitou*; *Un testament de 1625*; *Les déportés à l'île de Ré*; *La Chalotais et Le Berton de Bonnemie*.

Le *Polybiblion* d'août (page 386) a mentionné, dans notre livraison de juillet : *Montandre*; *Souvenirs des fêtes de Champlain à Saintes*; *Le duché d'Estissac*; *Les rues de Barbezieux*; *Le groupe la Charente et l'Océan à Rochefort*; *Les Chaillé de La Tremblade*; *Les prêtres déportés à Bilbao*; *Les victimes des tribunaux révolutionnaires à Rochefort*; *Le martyr de Mornac*; *Un roman saintongais du... xx^e siècle*; *Les loges maçonniques*; *Gabriel Allegrain*; *Les prisons de Rochefort*; *Un bouquin oublié*.

L'*Ouest artistique et littéraire* du 15 octobre mentionne : « *Napoléon I^{er} à l'île d'Aix*, article de M. Duplais des Touches sur le beau tableau de notre ami et collaborateur Gaston Roulet; le *Combat de Montandre*; *Conférence sur Montandre et Le dernier marquis de Montandre*, par M. Louis Audiat; *l'Île de Ré*, par le docteur Kemmerer; *Guiton et Pontis*, par M. Tamizey de Larroque.

A propos du dernier marquis de Montandre (Voir *Revue* de septembre, xv, 356), la *Croix de Paris* (3 août 1895) note « l'étude si fortement documentée » sur Giroux de Brosse, « cet habile imposteur et intrigant fiéffé, digne de vivre à notre époque, que le savant président de la société des *Archives démasque de main de maître* ».

Le *Polybiblion* de septembre cite « l'article très goûté » où

« est racontée, avec une verve très piquante, l'étrange histoire d'un prétendu descendant des vicomtes de Brosse ».

Les *Etudes religieuses* du 30 septembre ajoutent : « Ce n'est pas un mince mérite à M. Audiat d'avoir rétabli le dossier embrouillé de cet ambitieux, doublé d'un imposteur consommé. Il en ressort que, sous l'ancien régime, on arrivait, mais difficilement, à se faire passer pour noble. »

Le *Bibliophile limousin* de juillet cite de notre numéro de juillet « l'excellent compte rendu » des fêtes du cinquantenaire de la société archéologique du Limousin, et la livraison d'octobre mentionne, dans celui de septembre, « la conférence où se trouve, admirablement encadré, le fameux combat de 1402 ».

L'*Echo charentais* des 13, 20, 27 octobre et suivants reproduit de notre numéro de septembre, « particulièrement intéressant », le « magistral compte rendu » de l'excursion du 18 mai, « fait de mains de maître, rempli de détails historiques puisés aux meilleures sources, instructif et intéressant au plus haut degré, plein d'entrain, dû à la plume alerte et savante de M. Duplais des Touches ».

La *Croix de Saintonge et d'Aunis* du 4 août annonce qu'elle a reçu, trop long pour son modeste format, « un superbe et très intéressant compte rendu » des fêtes de Montandre, et cite « surtout le discours du révérend père d'Aste, dont les accents pathétiques provoquèrent un moment d'enthousiastes applaudissements ; puis, discours de M. le maire, brillante conférence de M. Audiat, très belle étude de M. de Saint-Saud, bons vers de M. Maguier, souvenirs désopilants en patois saintongeais d'un témoin oculaire par M. Pellisson, tout a été l'objet d'applaudissements bien sincères ».

Les *Tablettes des deux Charentes* du 24 septembre, reproduites par le *Vrai peuple* et la *Charente-Inférieure* du 25, l'*Echo rochelais* du 28, l'*Union* et le *Sémaphore* du 3 octobre, les *Petites affiches* du 5, disent : « Le dernier *Bulletin* de la société des *Archives de Saintonge et d'Aunis* est en grande partie consacré au combat de Montandre et aux fêtes très réussies qui ont eu lieu, en cette ville, le 21 juillet dernier.

» A côté du joli compte rendu de M. de Saint-Saud, on lira avec un vif intérêt la conférence de M. Louis Audiat sur le combat du 19 mai 1402. Le même *Bulletin* publie une charmante poésie d'André Lemoyne et le récit d'une excursion de la société des *Archives* au pays jarnacois, avec un magnifique dessin à la plume d'une cheminée monumentale du xvii^e siècle, au château de Bouteville, par M. A. Duplais des Touches. »

Le *Bulletin critique* du 15 septembre rend compte du xxiii^e vo-

lume des *Archives*. M. Tamizey de Larroque cite les principales pièces « de ce beau volume, splendidement imprimé à La Rochelle par M. Noël Texier, orné de trois gravures et enrichi d'une excellente table onomastique due à M. Henri Joyer... », soigné par le président de la société « dans le choix des pièces, dans leur annotation, dans la préface, où il les analyse avec une lumineuse brièveté ».

Le tome x des *Mémoires de Saint-Simon*, édition si savamment et si richement annotée par M. de Boislisle, membre de l'institut, dans la collection des *Grands écrivains de la France* de Hachette, contient un appendice xxi, tout entier (30 pages) consacré à *Uranie de La Cropte-Beauvais, comtesse de Soissons*, née à Marennes, élevée à Saint-Jean d'Angély, étude complète pour laquelle l'auteur a consulté nos volumes des *Archives* et notre *Bulletin*, qu'il cite fréquemment, y compris la *Dernière comtesse de Soissons*, de Denys d'Aussy. L'auteur venge Uranie d'assertions malveillantes et de basse provenance dont Saint-Simon s'est fait l'écho, et dont d'Aussy avait commencé la réfutation. Les preuves sont décisives et complètes.

Il y a aussi un appendice ix, *Les Dreux*, qui n'étaient nullement des comtes de Dreux, comme le dit le *Dictionnaire des familles du Poitou*, mais bien des Dreux de Saintonge et de Saintes, qui ont possédé Dreux, Saint-Thomas, le Port-d'Arclou sur les bords de la Charente.

AVIS ET NOUVELLES

La société des *Archives* a obtenu à l'exposition de Bordeaux une médaille d'or. Ont annoncé la nouvelle : Les *Tablettes* du 3 octobre ; le *Vrai peuple* du 4 ; l'*Indépendant* du 5 ; l'*Ere nouvelle*, le *Progrès*, le *Courrier de La Rochelle*, le *Réveil de l'île d'Oleron*, le *Conservateur* et la *Seudre* du 6 ; le *Travailleur* du 8 ; la *Charente-Inférieure* du 9 ; le *Sémaphore* du 10 ; les *Petites affiches* du 12 ; l'*Echo de Jonzac* du 13 ; le *Barbezilien* du 17.

La liste des membres de la société devant être imprimée en tête du prochain volume des *Archives*, nous les prions de vouloir envoyer immédiatement les changements ou compléments qu'il y aurait lieu d'y faire, prénoms, adresse, titres, etc.

Les quittances pour l'année 1896 seront envoyées fin décembre.

Le xxiv^e volume des *Archives*, contenant les registres des délibérations du corps de ville de Saint-Jean d'Angély de 1332 (avec quelques pièces antérieures) jusqu'en 1495, est terminé. On s'occupe de la table. Le volume pourra être livré aux membres de la société à la fin de novembre.

Notre confrère, M. le marquis de Granges de Surgères, a rapporté de son voyage en Orient un beau sonnet daté de « Constantinople le 8 juin 1895 ». S'il voulait raconter ses impressions...

Notre confrère, M. Gustave Regelsperger, docteur en droit, vient d'être nommé commandeur dans l'ordre de l'étoile noire du Dahomey.

Notre confrère, M. Jules Pellisson, membre du comité de publication, a offert à la société un gros manuscrit in-folio sur la page duquel est inscrit :

« Trouvé à Barbezieux le jour de la foire de novembre 1882. Précieux manuscrit autographe de l'*Armorial et histoire des villes, abbayes, fiefs et familles de l'Angoumois*, par l'abbé Michon. Cet ouvrage, annoncé sur la couverture de la *Statistique monumentale de la Charente*, n'a jamais paru, et l'état dans lequel j'ai trouvé le manuscrit inachevé prouve que Michon ne s'en occupait plus depuis longtemps et l'avait relégué dans quelque grenier de Montauzier ; les notes n'en ont pas moins beaucoup de valeur. Je recommande ce manuscrit aux bons soins de celui qui le possédera après moi.

» Cognac, le 16 juillet 1883.

» JULES PELLISSON. »

Dans sa séance du 23 août, le conseil général de la Charente-Inférieure, sur le rapport de M. Hippolyte Barbedette, sénateur, a, pour faire une économie de 80.000 francs destinée aux chemins vicinaux, aux chemins d'intérêt commun, à la gratuité des bacs et à une réserve de 15.000 francs pour les cas imprévus, supprimé les subventions (750 francs) accordées aux sociétés savantes du département : commission des arts, 300 francs ; société des sciences naturelles, 200 ; société des archives historiques, 250 francs. « Ce sont là des dépenses assurément intéressantes, dit le rapporteur, mais que la situation du budget ne nous permet pas de maintenir. Nous en demandons la suppression, en faisant remarquer qu'il y a cinq ans elles avaient été déjà rayées du budget et qu'elles y ont été depuis lors rétablies. » Le président, M. Lemercier, a objecté : « Il me semblerait équitable de prévenir ces sociétés à l'avance et de leur laisser encore leur subvention pour l'année prochaine. Ces sociétés n'ont généralement que de modestes ressources ; elles ont dû compter pour leur budget de 1896 sur la subvention du département. » C'était là un bon sentiment. M. le docteur Guillaud a répondu : « La société des *Archives historiques* possède des valeurs dont le revenu figure à son compte rendu annuel ; le département n'a donc pas besoin de la subventionner. »

La remarque de notre savant confrère relative à la société des *Archives* paraît bien un peu singulière. Ignore-t-il que la commission des arts et la société des sciences naturelles ont

elles aussi « des valeurs », et que, pour être reconnues d'utilité publique, il faut que les sociétés fassent la preuve d'un capital assez important ? Nous eussions mieux aimé voir ce conseiller général, membre de l'enseignement supérieur, prendre en main la cause de sociétés qui ne sont pas sans rendre quelques services au département, montrer leur utilité, la nécessité d'une subvention qui encourage leurs efforts désintéressés et qui profite à leurs travaux, c'est-à-dire au public. En particulier, il eût pu montrer que la société des *Archives* avait, en vingt ans, dépensé plus de cent mille francs à imprimer des volumes concernant l'histoire des provinces de Saintonge et d'Aunis ; que ses trente-sept in-octavo étaient assez bien appréciés, puisqu'elle obtenait des récompenses aux concours ; que ses publications étaient citées comme des modèles ; que le ministère de l'instruction publique, aussi bon appréciateur, lui donnait, presque chaque année, de larges subventions, ayant pour habitude d'accorder des faveurs non pas aux sociétés anémiques et besogneuses, mais bien aux sociétés actives, travailleuses, productrices, riches même, preuve de vitalité et d'énergie. Un tel langage n'eût sans doute pas fait changer ce parti pris d'économies à outrance ; mais il eût été trouvé tout naturel et bien placé dans la bouche d'un professeur de faculté plaçant pour le haut enseignement et envoyant à ceux qui se dévouent au moins un encouragement, fût-il platonique. Il était d'ailleurs si facile de ne rien dire.

Le conseil général de la Charente-Inférieure, dans sa séance du 30 août, a accordé une subvention de 300 francs à M. Foucher, éditeur de l'*Annuaire départemental* ; 200 francs à M. Petit, élève de l'école d'horlogerie de Cluses ; 200 francs à M. Perrochon, élève à l'école supérieure de commerce de Bordeaux.

On a su déjà, par la *Revue critique*, par la *Revue de Gascogne* et d'autre part, l'irréparable malheur qui a frappé notre excellent confrère, M. Tamizey de Larroque, correspondant de l'institut. Un incendie a complètement détruit sa riche bibliothèque de 6.000 volumes, livres rares, précieux, introuvables, qu'il avait mis sa vie à collectionner. De plus, avec ses livres, instruments de travail, ont péri tous ses manuscrits, toutes ses notes, résultat de ses longues recherches dans les bibliothèques, trésors d'érudition, fruit de cinquante ans de labeurs, qu'il mettait d'ailleurs si libéralement à la disposition de chacun. Il faut, dans la mesure du possible, réparer l'irréparable. Que chacun fouille dans sa bibliothèque et lui envoie quelques ouvrages, à Gontaud (Lot-et-Garonne), en gare de Fauquerolles. Il y a une chose qui, dans cet affreux malheur, est une consolation : ce sont les témoignages de sympathie adressés par des amis souvent inconnus. Un érudit si fécond, si universel et si généreux, qu'on a toujours trouvé disposé à rendre service, qui passe

sa vie à travailler pour les autres, mérite bien qu'on lui vienne en aide, qu'on récompense un peu son zèle ardent pour la science historique. La société des *Archives* a commencé. Nous faisons donc un pressent appel à nos lecteurs, à nos collaborateurs. Il tendait, il y a quelque temps, la main pour Peirese ; nous la tendons aujourd'hui pour lui. On aura la satisfaction d'obliger un fort aimable homme, un cœur excellent, un érudit consciencieux, un travailleur infatigable, que le malheur frappe si cruellement. La charité s'il vous plaît !

La commission des *Archives diplomatiques*, dans sa séance du 3 octobre, à laquelle assistait le prince Lobanoff, a délibéré sur la proposition, faite par notre confrère M. Horric de Beaucaire, de la publication intégrale par la société de l'histoire de France des *Mémoires* du cardinal de Richelieu, dont les manuscrits sont conservés au dépôt des archives du ministère des affaires étrangères.

Au congrès de médecine de Bordeaux, notre confrère, M. le docteur Marcel Guément, de Pérignac, fixé à Bordeaux, cours de Tourny, où il traite spécialement les maladies des oreilles, du larynx et du nez, a fait une communication sur la paralysie post-grippale, un cas de paralysie conséquence de l'influenza, qui a été fort appréciée des praticiens présents.

Le *Balai* du 10 septembre contient une biographie de notre confrère M. Maurice Laporte, ✱, maire de Jarnac, conseiller d'arrondissement du canton de Jarnac, sénateur de la Charente.

L'*Union agricole et maritime* de Quimperlé, 11 octobre, publie le discours que M. le comte Anatole de Bremond d'Ars a prononcé au conseil général du Finistère, discours qui a obtenu un chemin de fer pour le canton de Pont-Aven, où notre confrère, aux dernières élections, a été réélu à l'unanimité pour la quatrième fois ; il vient d'être nommé l'un des vice-présidents de la section archéologique au congrès de l'association bretonne à Quimper.

Notre confrère, M. de La Bouralière, a publié dans la *Revue poitevine* du 15 octobre : *Notes sur les imprimeurs de Thouars*, pour faire suite à un article du 15 décembre 1891.

Dans le *Bulletin critique* du 5 septembre, article de M. Gabriel Audiat sur le *Joseph de Maistre* de M. Georges Cogordan et le *Diderot* de M. Joseph Reinach : « Un diplomate de carrière, un politicien juif, un libraire parisien : des trois, il y en a

un qui ruse, qui trahit ou qui triche. Mais lequel?... » ; de M. Ingold sur deux brochures de M. Tamizey de Larroque, *Les abbés de Saint-Maurin* et *Un livre de raison de la famille de Chevalier d'Escage*. (Voir plus bas, page 454.)

Dans le numéro du 25 septembre, est un compte rendu, par M. Louis Audiat, des *Notes historiques sur la convention nationale, le directoire, l'empire et l'exil des votants (régicides)* de Marc-Antoine Baudot, l'un d'eux.

Dans la *Charente-Inférieure* du 14 septembre, M. Emile Garnault rend compte d'un article, *La bourgeoisie rochelaise du XVIII^e siècle*, publié par M. Jean Périer dans les *Annales de l'école libre des sciences politiques*. Voir aussi un compte rendu dans le *Courrier de La Rochelle* du 22 août.

Le 21 juillet a paru (Niort, imprimerie Chiron, in-4°, 3 colonnes) le premier numéro de la « *Lune de Fouras*, gazette des bains de mer de Fouras sur l'Océan, journal humoristique, littéraire, politique et commercial, paraissant le dimanche » ; 10 centimes le numéro.

Le *Réveil de l'île d'Oleron*, « journal républicain indépendant, paraissant le dimanche matin », a publié son premier numéro le 4 août, in-folio à 4 colonnes, 4 pages, au Château d'Oleron, imprimerie Roguelon, à 5 francs par an ; un numéro 5 centimes.

A Saintes, l'imprimerie Orliaguet a publié (27 octobre) le premier numéro du journal *Le Patriote saintongeais*, hebdomadaire. Prix : 5 francs par an ; 10 centimes le numéro.

Le 14 octobre, pour fêter le cinquantième anniversaire de l'invention (1843) et de la translation (1845) des reliques de saint Eutrope — cérémonie que le *Bulletin religieux* du 19 et l'*Echo rochelais* du 23 ont rappelée, en reproduisant un extrait de *Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie* — M^{sr} Bonnefoy, évêque de La Rochelle, a consacré un nouvel autel tout en marbre blanc, d'un bel effet, orné de trois bas-reliefs : à la base est la cène, avec saint Eutrope du côté de l'évangile, sainte Eustelle du côté de l'épître ; sur le rétable, la multiplication des pains et les noces de Cana, l'eau et le vin du sacrifice. Deux plaques latérales portent des inscriptions en lettres gothiques, l'une avec la tiare de Léon XIII : LE PREMIER MAITRE-AUTEL | DE LA BASILIQUE SAINT-EUTROPE | A ÉTÉ CONSACRÉ | PAR LE PAPE URBAIN II | LE 20 AVRIL 1096, et l'autre au-dessous des armes de l'évêque de La Rochelle : LE NOUVEAU MAITRE-AUTEL | A ÉTÉ CONSACRÉ | LE 14 OCTOBRE 1895 | PAR MONSIEUR | FRANÇOIS-JOSEPH BONNEFOY | EVÊQUE DE LA ROCHELLE ET SAINTES.

Le curé doyen, M. l'abbé Camille Bourdè, a remercié le prélat « au nom de la paroisse, de la ville et du diocèse ». Sa grandeur a remercié le doyen : « Vous avez beaucoup fait pour votre paroisse ; vous avez bien mérité de saint Eutrope et du diocèse ! »

Le soir, vêpres solennelles. Le prédicateur, M. Tribert, ancien aumônier du lycée de Poitiers, curé doyen de Mauzé, a fait l'éloge de l'évêque, dont la parole éloquente est écoutée avec tant d'empressement, et de son ami le curé de Saint-Eutrope, « si zélé, si intelligent, au-dessus de toutes les louanges, digne de tous les honneurs ». Puis il a raconté l'histoire de la basilique et des diverses translations du corps du martyr, récit dont on peut voir le résumé dans le *Moniteur de la Saintonge* du 20 octobre 1895 et le développement dans *Saint Eutrope dans l'histoire* (1887) : bâtisse en bois au v^e siècle, édifice au vi^e par saint Léonce, translation par saint Pallais, le monument actuel, construit au xi^e siècle par les bénédictins — depuis, et sauf la période de 1791 à 1871, des religieux ont toujours veillé auprès du tombeau jusqu'en 1889, où le curé s'est fait seul « gardien du tombeau d'Eutrope » ; — clocher élevé par les libéralités de Louis XI, particulièrement dévot à l'évêque martyr, et que l'orateur a fort à propos stigmatisé, flétri ; façade de 1832, qui n'a aucun nom dans aucune langue, que le zèle du curé fera certainement disparaître en rétablissant la nef de l'église ; en finissant, il a dignement célébré l'autel, centre de la foi, où les paroissiens doivent venir souvent. Car qu'est l'église si elle n'est peuplée que d'autels de pierre ou de marbre, que de statues plus ou moins peintes, que de « cette tête d'argent, grave et sévère, coiffée de la mitre d'or, laquelle [tête] a été adaptée à un buste nouveau », si les fidèles s'en éloignent, si l'on n'accourt pas, dans ses peines ou ses joies, à toute heure de la journée, au tombeau du saint, lui confier ses douleurs, lui demander des consolations ; s'il n'y a d'assistance aux offices que dans les cas extraordinaires ; si les confréries, les congrégations pieuses, les communautés religieuses disparaissent ; si les pauvres n'entendent plus la parole du pasteur, *pauperes evangelisatur* ; si l'on abandonne sa paroisse pour aller ailleurs ouïr la messe, se marier ou se faire enterrer?...

Monseigneur a félicité l'orateur de son savant et beau discours, où les faits historiques sont accompagnés d'utiles réflexions, et le doyen, qui a fait beaucoup pour son église et qui fera encore plus pour le salut des âmes. Le *Bulletin religieux* du 19 octobre a publié de M. l'abbé Bouge un très exact compte rendu de la fête, qu'a reproduit le *Moniteur de la Saintonge* du 20 ; voir aussi la *Croix de Saintonged* du 20, — feuilles auxquelles nous empruntons ces détails. Le *Bulletin religieux* du 26 raconte, en outre, la consécration d'un autre autel, le 16, à Beauvais-sur-Matha.

M. le baron de Rothschild a offert au musée de Saintes un tableau de M. Gustave Garraud, et M. Gustave Rouillet, sa toile représentant une vue du fleuve Rouge au Tonkin. Des remerciements leur ont été votés par le conseil municipal, le 9 août.

La société des amis des arts de La Rochelle a acquis, de moitié avec l'état, pour le musée de la ville, un tableau de M. Blaise

Desgoffe, *Vase de porcelaine de Chine, monture de gouttières, agate émaillée, étoffes*, qui a été exposé au salon de cette année.

Le 11 août, a eu lieu, à Ars en Ré, l'inauguration d'un buste en bronze du président Carnot, pour avoir traversé l'île en 1890 : A SADI CARNOT. LA VILLE D'ARS RECONNAISSANTE. La maquette est due au sculpteur Chapu. Des discours ont été prononcés par M. Petit, maire d'Ars ; Emile Delmas, conseiller général ; Barbedette, sénateur ; Charruyer, député ; Héltas, préfet de la Charente-Inférieure. Voir le compte rendu détaillé dans le *Courrier de La Rochelle* du 15.

M. l'abbé J.-E. Tenaud, curé de Landes, près Saint-Jean d'Angély, a demandé, dans l'*Intermédiaire des chercheurs*, numéro du 10 juillet, si un tableau qu'il possède ne serait pas le portrait d'Eustache Le Sueur, peint par lui-même en habit de chartreux ; il en conclut que le grand artiste est bien mort chez les chartreux. Or il est prouvé qu'il a été enterré à Saint-Etienne du Mont. Cette toile « provient, dit-il, de Fontcouverte, où Fénelon possédait autrefois une maison et des biens ». Cette propriété de l'archevêque de Cambrai — il y aurait même composé le *Télémaque* — est une pure légende, dont la fausseté a été plus d'une fois démontrée. (Voir *Revue de l'Aunis, de la Saintonge et du Poitou*, VII, 276, et *Bulletin des Archives*, II, 168.) Si M. le curé de Landes veut tirer de là une conclusion en faveur de l'authenticité de son prétendu portrait de Le Sueur, il se trompe. En outre, le personnage a sur sa table un livre où on lit : *Regula sancti Francisci*. On ne s'explique pas bien comment un chartreux, fût-il Le Sueur, lirait la règle de saint François.

Dans les *Chroniques du vieux Granville*, dit l'*Intermédiaire des chercheurs* du 20 août, Jacques Méniger décrit la prise, aux environs des îles Chansy, le 27 messidor an XII, par la flottille française, que commandait le capitaine de vaisseau Jacob, plus tard amiral, de deux bricks anglais, armés chacun de douze canons. L'auteur ajoute : « Le souvenir de cet épisode nous est conservé par deux tableaux qui furent peints par l'amiral lui-même et offerts par sa famille à la ville de Granville. Ces deux marines représentant l'action sont exposées dans la grande salle de la mairie. Il ressort de ce passage, continue M. Paul Pinson, que l'amiral Jacob était un artiste distingué et qu'il doit exister de lui d'autres tableaux et dessins représentant les batailles navales auxquelles il a pris part pendant sa longue et brillante carrière de marin. La ville de Tonnay-Charente, lieu de sa naissance, celle de Livry-en-l'Aunois, dont il fut le bienfaiteur et qui lui a élevé une statue il y a quelques années, doivent en posséder plusieurs que nous serions heureux de connaître. »

Dans sa séance du 11 octobre, le conseil municipal de La Rochelle a accordé à M. Laurent, élève de l'école nationale des

beaux-arts, et à M. Prudhomme, élève de l'école des arts décoratifs, une nouvelle subvention de 500 francs.

DISTRIBUTION DES PRIX. — Le 23 juillet, à l'institution Saint-Jean, à Saint-Jean d'Angély, la distribution des prix a été présidée par M. l'abbé Jourdan, vicaire général, qui a exposé le but des maisons d'éducation religieuse : faire des enfants, des hommes de devoir, de vrais chrétiens.

Le 24, au petit séminaire de Montlieu, sous la présidence de M. Jourdan, qui a heureusement rappelé les souvenirs de Montlieu.

Le 25, à l'institution diocésaine de Pons, faite sous la présidence du même.

Le même jour, à l'école Fénelon, à La Rochelle, sous la présidence de M. l'abbé Paul Sagot du Vauroux, vicaire général honoraire, qui a rappelé avec émotion la mémoire du fondateur de la maison, le cardinal Thomas. Ce discours a été publié dans l'*Echo Rochelais* du 31.

Le 30, au collège de Cognac, sous la présidence de M. Gillet, procureur de la république, M. Le Bourgo, professeur de seconde, a pris pour sujet de son discours *François 1^{er} poète*.

Le 31, au lycée de Rochefort, sous la présidence de M. Gabriel Compayré, recteur de l'académie de Poitiers, qui a prononcé un discours dont le *Courrier de La Rochelle* du 8 août a donné la péroraison : le professeur de philosophie, M. Palante, a prononcé le discours, *Le dilettantisme*, qui a été publié par *La Charente-Inférieure* du 3 août et en partie par le *Courrier de La Rochelle* du 4.

Au collège de Saintes, sous la présidence de M. le docteur Combes, sénateur, qui a parlé en faveur de l'enseignement sans latin ni grec ; le discours d'usage a été lu par M. Pelletier, professeur de rhétorique, *Influence de la littérature gaie sur l'esprit humain*, publié par l'*Indépendant* du 6 août. Le nouveau principal, M. Lalbie, a donné quelques conseils aux élèves, reproduits par l'*Indépendant* du 13 et le *Moniteur de la Saintonge* du 18 août.

Le 31, au collège Stanislas, à Paris ; le discours, *La frivolité*, a été prononcé par M. Gabriel Audiart, professeur de rhétorique, qui a été, dit le *Temps*, écouté « avec un vif intérêt par un auditoire nombreux et choisi ».

Le 1^{er} août, au lycée de Rochefort, sous la présidence de M. Frédéric Roche, conseiller général du canton sud de Rochefort et adjoint au maire, qui a proposé fort heureusement de fonder l'association des anciens élèves du collège de Rochefort ; M. Duvèrgé, professeur d'anglais, a pris pour sujet *Du rôle des langues étrangères dans l'éducation*.

Le 4 août, au collège de Barbezieux, président M. Chavoix, président du tribunal civil, qui a donné des conseils sur l'éducation. (Voir le *Barbezilien* du 29 août.) Orateur M. Rives, professeur de philosophie, qui a parlé de la science et de la philo-

sophie. (Voir le *Barbezilien* du 8.) M. Meslier, maire, a prononcé aussi une allocution.

CONFÉRENCES. — Le 13 juillet, à Rochefort, par M. Maurice Lannes de Montebello, avocat à Jonzac, accompagné de MM. Lucien Millevoye, directeur politique de la *Patrie*, et Louis Besse, rédacteur à la *Petite république*: la *Réforme nationale*, le *Port de Rochefort*, l'*Alliance franco-russe*, la *Solidarité sociale*.

A TRAVERS LES REVUES

L'*Echo rochelais* des 7 et 14 septembre, l'*Union conservatrice* de Saint-Jean d'Angély des 8, 15, 19, 26, 29 septembre ont reproduit, sous ce titre : *Napoléon à l'île d'Aix*, un travail imprimé dans le supplément littéraire du *Figaro* par M. Gustave Larroumet : *La dernière étape, 7-15 juillet 1815*, sur le séjour de l'empereur à l'île d'Aix avant son départ pour l'île de Sainte-Hélène. On sait que c'est à M. Boffinton, préfet de la Charente-Inférieure, qu'est due, en 1862, la restauration de la chambre historique. (Voir *Bulletin de la société des Archives*, iv, 139 et xv, 300, 301.)

L'*Echo cognacais* des 6 et 13 octobre, sous ce titre : *Un bandit*, raconte l'histoire de Dexmier, un bandit de la pire espèce, né à Saintes, demeurant à Angoulême, qui, en 1793, acquit comme bien national, à 6 kilomètres d'Angoulême, sur la route de Clermont à Saintes, à la côte Sainte-Barbe, une chapelle qu'il transforma en auberge, c'est-à-dire en coupe-gorge, où il assassinait les voyageurs et abritait une bande de chauffeurs dont il était le chef. Il fut condamné à mort et exécuté en 1818 : vingt-cinq ans d'assassinats !!!

M. Tamizey de Larroque, dans la *Revue critique* du 14 octobre, examine la valeur historique des *Mémoires de Pontis*, en réponse à M. Roman. C'est un complément à l'article de notre *Revue* du 1^{er} septembre, xv, 378, *Guiton et Pontis*.

Le *Bulletin du protestantisme* du 15 octobre, en réponse à l'article de Denys d'Aussy, *Le martyr de Mornac*, de notre numéro de juillet, cite quelques exemples d'hérétiques impénitents dont le cadavre fut trainé sur la claie ou même déterré pour le procès leur être fait. Mais le peu d'exemples pris partout que l'auteur a pu trouver prouve clairement que la loi n'était pas exécutée. Il y en a un pour notre province, peut-être deux — le deuxième n'est pas certain. — Par contre, dans notre seule région, que de tombes violées, d'ossements dispersés ou brûlés

par les protestants, de reliquaires profanés, de tombeaux sac-cagés dans les églises, à La Rochelle, à Saint-Jean, à Saintes! A Angoulême, des cadavres qui avaient encore des lambeaux de chair sont poignardés; on éventre le cercueil de Jean d'Orléans, qui reposait dans la cathédrale: à Fléac, on joue au ram-peau avec des têtes de prêtres, etc. Cette fois, on ne dira pas que c'étaient les catholiques qui avaient commencé. En 1793, le corps de Charles d'Aubigné fut déterré et jeté aux cochons, etc. Les jacobins copiaient les huguenots. Oui, répéterons-nous, avec M. Weiss, en changeant deux mots à sa phrase qui conclut l'article, « le temps viendra, s'il n'est déjà venu, où l'on voudra nous faire croire que la *Terreur* était une simple mystification, et la *Réformation*, avec ses horreurs, un grand bien-fait ».

Dans la même livraison est une liste (1563-1564) des *Bénéfices au diocèse de Xaintes*, au nombre de plus de cent, *esquelz ne se font aulcun exercice de religion katholique ancienne et romaine...* ce qui est une négative exagération. A qui ferait-on croire qu'il n'y avait aucun exercice du culte « en toutes les isles d'Oleron, d'Arvert, de Marenpnes, Saint-Jean d'Angéli, Soubize, Pont-l'Abbé, Madion, Saint-Just, Saint-André de Lydon, Saint-Georges des Cousteaulx, Saint-Germain du Seudre, Saint-Savinien du Port, Cozes, en toutes les paroisses de la ville de Barbezieux, en deux couvents de Saint-Benoit et de Saint-François, Tonnay-Charente, Tonnay-Boutonne, Surgières, etc. »?... S'il en était ainsi, il faudrait croire que les protestants avaient tout dévasté, massacré ou expulsé, prêtres et religieux, terrorisé les populations, et qu'une fois libres ces paroisses ont repris leurs offices accoutumés ou bien sont vite revenues tout entières au catholicisme: car, dans un grand nombre, il serait peut-être difficile de trouver maintenant deux ou trois calvinistes.

L'*Union conservatrice* de Saint-Jean d'Angély, des 20 et 24 octobre publie la *Bataille de Taillebourg*, 1242, par M. de Boissy Saint-Légier, qui n'a pas l'air de se douter que la campagne de saint Louis en Saintonge a été très minutieusement étudiée par M. le baron Oudet dans la *Revue de Saintonge*, XII, 347. L'auteur confond *Rancon*, commune de l'arrondissement de Bellac, Haute-Vienne, avec *Rancogne*, commune du canton de La Rochefoucauld, arrondissement d'Angoulême. La *Gazette de Saintonge* du 27 reproduit le même article, mais avec la signature *Guy de Puy-Brettes*.

Le *Courrier de La Rochelle* des 5, 8 et 13 septembre reproduit, du *Bulletin historique* du comité des travaux historiques du ministère de l'instruction publique (Voir xv, 205), la *Notice sur les chartes seigneuriales de l'île de Ré*, par M. le docteur Atgier. Voir la réponse à cet article dans notre *Revue*, xv, 377.

Les *Mémoires et procès-verbaux* de la société agricole et scientifique de la Haute-Loire (1891-93) (t. vii, p. 45), signalent un discours de 8 pages, imprimé à Clermont chez Deleros, prononcé à l'occasion de la bénédiction du drapeau de la milice bourgeoise de la ville de La Chaise-Dieu dans l'église de l'abbaye, le 2 août 1789, par dom Barrot, visiteur de la congrégation de Saint-Maur et prieur de l'abbaye de Saint-Jean d'Angély. En juillet 1789, le bruit ayant couru, à La Chaise-Dieu, que huit à neuf cents brigands marchaient sur cette ville, trois cent soixante hommes s'organisèrent en milice et firent un drapeau sur lequel on lisait : *Pro rege, pro patria, pro libertate*. Ils prièrent les bénédictins de le bénir, ce qui eut lieu après la grand-messe ; le discours de dom Barrot fut si éloquent qu'on en vota l'impression à l'unanimité. Le soir, après vêpres, tous les religieux et les ecclésiastiques allèrent allumer un feu de joie sur la place publique.

L'*Intermédiaire des chercheurs* du 20 septembre publie le *Dispositif de la fête de la Raison qui doit avoir lieu décadi 30 frimaire 2^e année républicaine*, à Jarnac-Charente : « Un homme portant le niveau de l'égalité ; deux femmes en blanc retenant les deux extrémités avec un ruban tricolore. (Les deux femmes sont les citoyennes Nancy Delamain et J. Debeau)... »

Le *Journal de Berck* du 25 août publie de M^{lle} Léonie Duplais *La campagne. Moyen de combattre l'émigration de ses habitants*, sujet de concours de la société d'encouragement au bien pour 1895.

Le R. P. Dreves, de la société de Jésus, continue la publication des hymnes inédites qu'il a copiées dans des manuscrits ou incunables : *Analecta hymnia medii ævi. Hymni inedite*. Dans le xix^e fascicule, il indique : Bréviaire d'Angoulême, xvi^e siècle : saint Aptone, saint Ausone, p. 70, 74 ; — Bréviaire de Limoges, xv^e siècle : saint Eutrope, p. 125 ; saint Léger, p. 180.

A propos de la prise de Tananarive, la *Petite Gironde* du 11 octobre, dans sa *Chronique fantaisiste*, nous donne l'histoire de Chauvin, de Rochefort, vieux grognard du premier empire, popularisé par un vaudeville des frères Coignard, en 1830, la *Cocarde tricolore*, donnée huit mois après les journées de juillet. Ce Chauvin, qui avait reçu dix-sept blessures toutes par devant, qui avait eu l'épaule droite démise d'un coup de crosse, trois doigts emportés d'une volée de mitraille et le front fendu d'une entaille de sabre, toutes choses qui n'ébranlaient aucunement ses convictions, à savoir qu'il n'y a rien de beau au monde que la victoire et de grand que le grand Napoléon, ce Chauvin est devenu, même à l'étranger, le type du patriotisme naïf et outré.

« N'en déplaie aux sans-patrie, dilettanti et dédaigneux, ajoute M. Louis Marsolleau, n'est pas ce Chauvin-là qui veut. Et, quant à ses disciples, les esthètes et autres compagnons peuvent ricaner, s'il leur plaît ; les petits chauvins de France n'en ont cure. On est chauvin, d'ailleurs, comme on est chrétien. Le chauvinisme n'est pas une opinion, c'est une religion. Avec ses côtés parfois ridicules, ses pratiques souvent absurdes et ses articles de croyance qui font hausser l'épaule aux sceptiques, le chauvinisme est une foi, la foi en la grandeur du pays natal. Puisse celle-là, la dernière, ne pas désertar nos âmes ! »

Les lettres de cachet en blanc. (Paris, Picard, in-8°, 16 pages.) Voilà un mot qui a dû faire frissonner plus d'un bourgeois naïf, lecteur de manuels scolaires ou de certaines feuilles à cinq centimes. Songez donc ! un ministre de l'intérieur distribuant, vendant à ses amis, à ses maîtresses, à ses fournisseurs des lettres de cachet en blanc qui leur permettaient de se débarrasser très commodément d'une personne incommode ou gênante. Hélas ! encore une légende qui s'en va. Vraiment la science ne respecte rien. Ames sensibles, séchez vos pleurs ! L'érudit M. Frantz Funck-Brentano, pour qui la Bastille et les prisons d'état n'ont plus de cachots ni de mystères, a, dans un mémoire extrait du compte rendu de l'académie des sciences morales et politiques, détruit radicalement cette histoire d'ordres, donnés en blanc, d'incarcérer sans autre forme les personnes qui déplaisaient. Il va plus loin : il affirme n'avoir jamais rencontré que deux cas, peut-être trois, « où des particuliers furent enfermés à la Bastille, non sur une lettre de cachet délivrée en blanc, mais par complaisance pour un grand seigneur ».

Dans une étude très complète sur le château de La Court d'Avon, paroisse de Saint-Cyr en Talmondaïs, qui, possédé par Benjamin Fillon, est aujourd'hui à M. Raoul de Rochebrune, M. René Vallette (*Revue du Bas-Poitou*, 2^e livraison de 1895, p. 226) raconte ce fait : A l'époque révolutionnaire, deux cents volontaires de la Charente-Inférieure, commandés par le capitaine Laseudre et retranchés dans le clocher de l'église, repoussèrent sept assauts consécutifs des troupes de Charette, qui dut se retirer après avoir perdu quatre-vingt et quelques de ses meilleurs soldats et plusieurs officiers. Une inscription, gravée par M. Octave de Rochebrune, y rappelle cette scène glorieuse.

L'Ère nouvelle des 3, 6, 13, 17, 20, 24, 27 octobre et suivants contient *Une évasion de la prison de Saintes sous la terreur*.

L'auteur raconte qu'un billet d'un maire, Godard, à un commandant de la garde nationale locale, le 6 brumaire an iv (28 octobre 1795), enjoignait d'arrêter tous les voyageurs à pied ou

à cheval : car Barère, représentant du peuple détenu à Saintes, s'est évadé cette nuit même, « a été comme une révélation... Voilà certainement un fait inconnu de nos concitoyens ; » et le journal reproduit le récit de Barère.

Or, les *Mémoires* de Barère, publiés en 1843, contiennent (t. III) le récit de son séjour à l'île d'Oleron et à Saintes, de son évasion de la prison de l'abbaye. Cela a été résumé par M. Louis Delavaud et publié dans notre tome III, p. 241. Macaulay, dans ses *Essais historiques*, appréciant Barère comme un des plus grands scélérats de la révolution, a parlé de sa détention à Saintes. Le *Moniteur*, qui avait publié les décrets d'accusation, a annoncé, le 18 brumaire an IV (10 novembre 1795), son évasion. Voir aussi *Bulletin des Archives*, t. I, p. 365, et II, 134.

Jean de La Roche, « un capitaine de routiers sous Charles VIII », qui a joué un rôle de quelque importance dans la grande lutte pour l'indépendance nationale et dont l'action s'est fait sentir principalement en Poitou, Limousin, Saintonge et Périgord, était — ce qu'ont ignoré la plupart des historiens — Jean de La Rochefoucauld, seigneur de Barbezieux, Verteuil, Mussidan, Blaignac, sénéchal de Poitou (1431-1441), un des ancêtres de l'auteur des *Maximes*. M. G. Clément-Simon a raconté (*Revue des questions historiques*, juillet 1895, et brochure à part), ses exploits, pillages, « escorcheries », que firent oublier ses faits d'armes contre les Anglais, tellement que, routier, détrousseur de grands chemins, il mérita, par ses services pour l'affranchissement national, ces vers d'Octovien de Saint-Gelais :

Homme excellent du pays d'Angoulmois,
Vray chief de guerre et noble capitaine,
Qui les Angloys, maint jour, mainte semaine,
A mis en fuyte et yceulx déconfis ;
Loyal François, chevalier sans reproches...

Voir aussi (*Bulletin de la société des lettres de la Corrèze*, juin 1895) un article du même, *La prise de Tulle par Jean de La Roche*.

M. G. Lenotre (*Monde moderne* de septembre) étudie *Les Sainte-Amaranthe*, surtout sous le côté romanesque et pittoresque. Tous les racontars de Fleury, du comte de Tilly, de M^{me} Eugène Labaume, de Lucile de Barréron-Rolland, sont soigneusement recueillis. L'auteur a beaucoup aussi emprunté à la *Nouvelle revue* du 1^{er} août 1891. *La vérité sur M^{mes} de Sainte-Amaranthe*, où Mary Sumner (M^{me} Edouard Foucaud) a si singulièrement présenté la vérité. Elle ne sait même pas le nom de l'héroïne et l'appelle « Louise d'Arpajon, fille du baron d'Arpajon ». M. Lenotre, un peu plus exact, mais aussi fautif, la dit « fille de de M^{me} Desmiers d'Archiac et du marquis de Saint-Simon », parce qu'elle était fille de Marie-Louis-Etienne Desmiers de Saint-Simon d'Archiac, et de Claudiné-Jacqueline Hudelotte de

Précigny, et était née à Saintes en 1751. On voit avec quelle désinvolture traitent l'histoire — et leurs lecteurs — ces faiseurs d'articles pour les revues parisiennes. Celui du *Monde moderne* a de belles illustrations : hôtel de Boston, château de Sucey, habités par M^{me} de Saint-Amaranthe ; deux portraits de sa fille, un d'Elleviou et de Caroline, sa maîtresse.

ACTES D'ÉTAT CIVIL

I. — DÉCÈS

Le 28 juin 1895, est décédé, dans la maison de santé de Bordeaux, où il était en traitement depuis un mois, et a été inhumé le 1^{er} juillet, à Cognac, dont il était pasteur depuis trente ans, Garnier-Mouton, né le 23 mai 1827, à Orange. Après des études théologiques à Genève en 1852, il fut suffragant à Beauvoisin (Gard), pasteur en titre au commencement de 1853, et le 22 septembre épousa M^{lle} Brun, de Dieulefit. En 1858, il fut pasteur de Gazilhac. Nommé en novembre 1863 à Cognac, il y vint en août 1864 et y exerça le ministère jusqu'à sa mort. Son suffragant depuis un an, M. le pasteur Mayniel, M. Dejarnac, président du consistoire, et M. Roulineau, pasteur à Saintes, ont célébré les vertus du défunt.

Le 1^{er} juillet, est décédé à Bordeaux, âgé de 70 ans, Ferdinand-Raymond-Alexis Froger de l'Eguille, chanoine honoraire, curé de Saint-Ferdinand de cette ville. Né à Orléans le 23 décembre 1825, un des sept enfants d'Armand-François, gouverneur du château de Chambord, puis directeur des postes à Rodez, où il est mort, et d'Elisabeth Hollandy, il était petit-fils de Michel-Henri Froger, seigneur de l'Eguille en Saintonge et d'Ardillières en Anais, capitaine de vaisseau, chevalier de saint Louis, fusillé à Quiberon en 1795, et de Marie-Pauline de Pont des Granges (mariage à Virson le 26 novembre 1776). Ordonné prêtre à Bordeaux le 27 décembre 1854, il fut vicaire à Saint-Ferdinand de Bordeaux le 27 décembre 1854 et à la Primatiale le 27 juillet 1861, curé de Gradignan le 13 décembre 1866, doyen de Blanquefort le 14 mai 1873, chanoine honoraire le 17 décembre 1890, curé de Saint-Ferdinand le 1^{er} juin 1891, où il succédait à Lafargue, fondateur et premier curé de cette paroisse. Il avait fait quatre fois le pèlerinage de Terre Sainte. M. l'abbé Callen a prononcé son oraison funèbre. (*Eloge funèbre de M. l'abbé de l'Eguille*, par M. l'abbé Callen ; 3^e édition, prix : 0 fr. 75.) Son successeur est M. l'abbé Ernest Allain, bien connu par ses importants travaux d'érudition, directeur de la *Revue catholique de Bordeaux*.

Le 20, est décédé à Vichy, où il se trouvait en traitement, et a

été inhumé à Rochefort, Augustin-Marie Boisselier, *, agent principal de la marine en retraite à Rochefort, âgé de 60 ans. Géologue remarquable, il avait fait une étude approfondie des eaux de Périgny et de Lafond, et était collaborateur principal du service de la carte géologique de France. La société des sciences naturelles de la Charente-Inférieure avait envoyé une délégation à ses obsèques. M. Charron, ancien maire de Rochefort, président de la société de géographie, et M. Lusson, professeur au lycée de La Rochelle, ont fait son éloge.

Boisselier a légué toutes ses collections à la ville de Rochefort et, de plus, une somme de 20,000 francs, à condition que la municipalité serve une rente viagère de 500 francs à sa domestique, Amélie Chauvet, âgée de 40 ans.

Le 6 août, à Bussac, près de Montlieu, est décédé chez son neveu M. l'abbé Ginguenaud, curé de cette paroisse, dans sa 87^e année, 62^e de sa prêtrise, Marc Poitevin, ancien curé de La Jard. Né à Montil le 23 avril 1809, élève du petit séminaire de Pons, où l'avait envoyé son curé l'abbé André, et du grand séminaire de La Rochelle, ordonné prêtre le 22 février 1834, il fut vicaire de Saint-Eutrope à Saintes, dont était alors curé l'abbé André, puis, le 29 novembre 1838, curé de Saint-Sornin, près de Marennes, où il fit bâtir une église au bourg de Nieuil, bientôt érigée en titre paroissial. Le 8 juin 1848, il fut nommé à La Jard, où il dépensa son avoir à construire le presbytère, qu'il habita près d'un demi-siècle.

Le 12 août, est décédé à La Rochelle, âgé de 83 ans, Jean-René-Raoult, veuf Dufaut, ancien entrepreneur de travaux publics. Sur sa tombe, M.W. Romieux, au nom du conseil de fabrique de la paroisse Notre-Dame, dont le défunt faisait partie, a loué le père de famille modèle, le chrétien fidèle, le patron juste, bienveillant, généreux, et rappelé les deux œuvres principales de sa carrière : creusement du canal de Marans à La Rochelle, dans la partie comprise entre cette ville et Dompierre ; construction de la digue qui ferme le « Marais perdu », travaux commencés par son père, partagés et achevés par lui.

Le 13, est décédé à La Tremblade, dans sa 82^e année, Louis-Georges Dières-Monplaisir, officier du commissariat de la marine en retraite, *, fils de Joseph, commissaire de la marine à Saintes (1804), puis trésorier des invalides à Rochefort, et de Marguerite Raimbaux. La généalogie des Dières a déjà été donnée dans le *Bulletin de la société des archives*, xv, 25.

Louis-Georges, né le 28 octobre 1813, fut reçu commis de marine au concours de 1833 et affecté au service du brick *le Dunois*, en croisière sur les côtes d'Espagne et du Sénégal. Dans les derniers mois de cette même année, il fut chargé de

l'administration du sous-quartier de Saint-Gilles (Vendée), où une décision ministérielle du 10 novembre 1836 lui accorda une médaille d'or, comme récompense du dévouement dont il fit preuve en s'élançant, avec quelques marins, au plus fort d'une tempête, dans une chaloupe de pêcheurs, pour porter secours à un navire de commerce, la *Ville d'Orléans*, qui fut sauvé avec tout son équipage. Cet acte de courage lui valut, le 20 mars de l'année suivante, sa promotion à la 2^e classe de son grade.

Nommé à Marans pour y organiser le service, après les essais infructueux de deux de ses collègues, il sut, malgré des obstacles de toutes sortes et un procès soutenu contre l'administration des eaux et forêts, qui prétendait gérer la pêche sur les rivières la Sèvre et la Vendée, mener à bonne fin, à force d'énergie et de prudence, la difficile mission qui lui avait été confiée. En raison de cet heureux résultat, le ministre de la marine chargea le préfet maritime de Rochefort de lui adresser ses félicitations, en lui notifiant sa promotion, au choix et sur place, au grade d'aide-commissaire.

Pendant son séjour dans cette localité, il épousa, en 1838, à La Rochelle, Louise Emmery, fille du baron Emmery, ancien intendant militaire, et sœur d'Edouard Emmery, maire de La Rochelle pendant trente années et conseiller général de la Charente-Inférieure. Deux enfants naquirent de cette union : Marie, qui mourut en bas âge, et Jean-Marie-Georges, qui vit le jour le 13 juillet 1841 et habite sa propriété de La Louisiane, située à Ronce-les-Bains, près La Tremblade.

Appelé, en 1843, au port de Rochefort, Louis-Georges, qui avait, peu de temps avant, perdu sa femme, contracta un nouveau mariage avec Marie-Élisabeth-Emelina du Pontavice de Bois-Henri, fille d'Armand-Eusèbe-Jean-René, d'abord garde du corps sous Louis XVIII et Charles X, puis commandant de gendarmerie maritime pour le district de Nantes, à Bayonne. Il en eut six enfants : 1^o une fille qui ne vécut pas ; 2^o Marie-Émile-Armand, né, le 28 mai 1847, au Château d'Oleron et domicilié à La Tremblade ; 3^o Marie-Joseph-Louis, décédé, en cette ville, le 22 décembre 1871 ; 4^o et 5^o Marie et Anne, nées à Calais, où elles sont mortes en 1851 ; 6^o Elisabeth, décédée en 1855, à Kérantrech, près Lorient.

Louis-Georges ne devait rester que quelques mois à Rochefort. En 1844, en effet, il fut chargé d'administrer le quartier de l'île d'Oleron, où il se signala dans plusieurs sinistres et fit aussi preuve d'initiative en inaugurant la culture de la vigne dans les dunes de Saint-Trojan, jusqu'alors incultes. Cette innovation, qui eut à ses débuts plus d'un détracteur, fut couronnée d'un plein succès, que confirma la concession d'une médaille d'or de 1^{re} classe par le ministre du commerce et de l'agriculture.

Du Château d'Oleron, Dières-Monplaisir passa sous-commissaire à Lorient en 1848, et, l'année suivante, il fut envoyé à Calais, où les œuvres philanthropiques et pieuses qu'il créa

perpétueront longtemps son souvenir. Le faubourg du Courgain, dont la population essentiellement maritime vivait dans la misère et l'immoralité, fut, grâce à lui, doté d'une crèche, d'une salle d'asile, d'une école pour les mousses et les jeunes filles, et d'un ouvroir pour ces dernières.

Ce magnifique résultat de son zèle avait été atteint avec l'aide de souscriptions, de quêtes, de sermons de charité et de secours obtenus des ministères de l'instruction publique et de l'intérieur, ainsi que de la préfecture d'Arras. Mais son zèle infatigable ne se contenta pas de ces seules créations ; il alla même jusqu'à construire une chapelle, devenue depuis une fort belle église, et, pour couvrir cette dépense, aucun moyen ne fut négligé. Le plus ingénieux et aussi le plus touchant fut celui d'inviter chaque pêcheur à faire l'abandon d'un seul petit poisson par marée et par bateau pour être vendu au profit de l'œuvre. Les petits ruisseaux font les grandes rivières ; aussi, grâce à ces multiples ressources, le déshérité faubourg eut enfin sa chapelle, que desservit l'abbé Grébert et qui, peu après, sur la pressante intervention toujours de Georges Dières, fut érigée en succursale. C'est à cette époque qu'il fut nommé chevalier de la légion d'honneur.

Lors de sa visite à Calais, en 1854, Napoléon III, après avoir constaté par lui-même tout ce qu'avait fait Dières-Monplaisir pour le bien-être et la moralisation de la population qui lui était confiée, le complimenta chaleureusement et en termes émus, puis lui fit remettre une somme de 6,000 francs pour l'entretien des œuvres qu'il était parvenu à fonder. En ces temps, déjà si loin de nous, les actes de l'espèce ne restaient pas sans récompense ; aussi l'empereur, ne voulant encore pas borner là sa générosité, demanda à Louis-Georges ce qu'il pourrait faire pour lui. « Rien pour moi, sire, répondit celui-ci ; mais je prierais votre majesté, qui a pu reconnaître, après avoir parcouru le Courgain, que ses trois mille habitants sont privés d'espace, d'eau, d'air et encore de quantité d'établissements indispensables, de daigner faire exécuter les plans d'agrandissement déposés, depuis quinze années, au ministère de la guerre et d'après lesquels les remparts qui enserrèrent le faubourg doivent être portés fort avant dans la mer. »

Cette supplique, bien que vivement combattue, à ce même moment, par le maréchal Vaillant, en raison de la dépense que son acceptation nécessitait, fut favorablement accueillie par le souverain, grâce à l'insistance de Georges Dières et aux raisons tout à fait fondées que son dévouement à la population maritime sut invoquer.

Peu de mois après, l'inspecteur général de la marine, baron de Rougoux, vint lui offrir le grade d'inspecteur adjoint, avec mission de contrôler les services de l'inscription maritime et des trésoreries des invalides, sur tout le littoral de la France, de Dunkerque à Nice. Surpris d'une faveur aussi inespérée et qui lui assurait, dans un avenir prochain, le grade d'inspecteur général et sa promotion dans la légion d'honneur, il l'eût accep-

tée avec empressement et reconnaissance, si les hautes fonctions qui lui étaient offertes n'avaient pas dû l'éloigner de sa femme, dont la santé se trouvait déjà très altérée. Son refus, toutefois, ne fut pas accepté, et, les quinze jours de réflexion que lui donna le baron de Rougoux pour se décider n'ayant en rien modifié sa détermination, le ministre, qu'il était allé remercier, lui laissa le choix d'un port où il ne tarderait pas à monter en grade. Ayant demandé celui de Lorient, il y était installé depuis peu de mois lorsqu'il perdit sa femme, le 9 juin 1855, et, à quelques jours de là, sa plus jeune fille, Elisabeth, ainsi qu'il a été dit plus haut.

Son tour d'embarquement en qualité de commissaire d'escadre étant à la veille d'arriver et n'ayant plus personne à qui confier ses enfants tout jeunes encore, il prit le parti de se faire mettre en disponibilité, et alla s'enfermer avec eux, pendant sept ans, dans la pension de M^{re} Hafringue, à Boulogne-sur-Mer.

Les quatorze années qui suivirent furent occupées par les soins qu'il donna, avec autant de dévouement que d'activité, aux intérêts commerciaux de son fils Georges, en Espagne, en Portugal, à Madère, aux Açores, en Italie et dans le midi de la France.

Après les fatigues d'une existence aussi bien remplie, le repos dont il jouissait au milieu de ses enfants et petits-enfants, à La Tremblade, était des plus mérités, et c'est entouré de l'affection des siens et du respect et de la considération de tous ceux qui l'ont connu que la mort est venue le frapper.

A. L.

Le 14, est décédé subitement à La Rochelle, de la rupture d'un anévrisme, âgé de 50 ans, Emile-Henri-Arnaud-Jean-Baptiste de Peretti, A. O., officier de la légion d'honneur du 29 décembre 1887, époux de Julie Leclerc, colonel du 123^e régiment d'infanterie, né à Paris le 18 août 1844, élève de Saint-Cyr le 9 octobre 1863, sous-lieutenant au 64^e le 1^{er} octobre 1865, élève de l'école d'application d'état-major en 1868, capitaine le 28 avril 1871, major le 20 janvier 1883, lieutenant-colonel en 1891, colonel le 24 décembre 1894. A la gare, d'où le corps a été transporté à Montfort, dans les Landes, M. Labrousse de Veyrazet, lieutenant-colonel, et M. le commandant Alba, délégué du 49^e régiment d'infanterie, dont Peretti avait été le lieutenant-colonel, lui ont dit un dernier adieu. Le discours du premier a été publié par *l'Echo rochelais* du 21.

Le 15, est décédé à La Rochelle, dans sa 80^e année, Charles-Benjamin Bernard, veuf Bertaud, ancien secrétaire de l'état civil de la mairie de La Rochelle, ancien secrétaire de la commission des hospices, l'un des membres les plus anciens et les plus fidèles de la conférence de saint Vincent de Paul. Le président de la commission administrative des hospices civils, M. Deforge,

avocat, a prononcé quelques mots d'éloges, imprimés dans l'*Echo rochelais* du 21. La compagnie d'assurances l'*Urbaine*, dont il fut longtemps l'agent général, lui avait offert, au moment de sa retraite, une médaille de vermeil pour ses bons services.

Le 25, est décédé à Montauban, âgé de 68 ans, Charles-Paul-Emile Jouneau, O. ✱, colonel d'infanterie de marine en retraite, arrière-petit-fils de Jean-Joseph Jouneau, député à l'assemblée législative (1791), et fils d'Henri-Adam Jouneau, commissaire de la marine, décédé en 1840, et de Sophie-Adélaïde Esmangart de Bournonville. (Voir *Revue*, xiv, 107.)

Le 3 septembre, est décédé, à Saint-Georges d'Oleron, âgé de 78 ans, Jean-François-Gabriel Ducos de La Haille. Il était l'aîné des six enfants de Ducos de La Haille, venu du midi, en 1824, dans l'île d'Oleron, comme lieutenant d'ordre des douanes en résidence à Boyardville. Après un an seulement d'école à Saint-Pierre, chez Meaume, il s'embarquait à 13 ans, le 1^{er} octobre 1830, sur la patache de la douane, et, le 6 janvier 1833, sauvait deux hommes dont la barque avait chaviré; plus tard, il sauvait encore cinq hommes en danger de mort sur le rocher d'Antioche. Apprenti boulanger chez la veuve Gazeau, il épousa Geneviève-Gertrude Chauvel et s'établit à Boyardville. Il a publié, en 1876, *Ce qu'était l'île d'Oleron il y a une cinquantaine d'années, ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle pourrait être* (Marennnes, imp. Florentin Blanchard, in-8°). C'était un fort brave homme, très estimé.

Le 7 septembre, est décédé à Saint-Jean d'Angély, à l'âge de 73 ans, Avit-Anne-Jean-Baptiste-Médard Buzy, O. O, ancien professeur aux lycées de Reims et de Sens. Il a publié un travail sur une nappe historique.

Le 10, est décédé, à Saint-Jean d'Angély, âgée de 70 ans, Marie-Agnès Foléa, en religion mère Dominique, abbesse des bénédictines du Saint-Cœur de Marie, à Saint-Jean d'Angély, depuis douze ans, après quarante-six ans de profession religieuse et vingt d'abbatiat.

Le 20 septembre 1895, est décédé à Rochefort sur Mer, dans sa quatre-vingt-unième année, François-Auguste-Emile Maisonneuve, capitaine de vaisseau en retraite, officier de la légion d'honneur et commandeur de l'ordre de saint Grégoire le Grand, membre du conseil de fabrique de l'église Saint-Louis. Son décès a été annoncé par les *Tablettes des deux Charentes* du 21 septembre et le *Phare des Charentes* du 22. Il était le dernier représentant du nom de l'une des plus anciennes familles

de Rochefort, dont beaucoup de membres ont appartenu à la marine et qui n'y est plus représentée que par suite d'alliances.

Né à Rochefort le 6 décembre 1814, Emile Maisonneuve était fils aîné de François-Auguste Maisonneuve, chirurgien de 1^{re} classe de la marine (né à Rochefort le 15 novembre 1783, mort à Rochefort le 7 octobre 1843), et de Marie-Anne-Adélaïde Busson (née à Rochefort le 6 mars 1792, morte à Rochefort le 7 juin 1836), mariés à Rochefort le 12 janvier 1814.

Après avoir fait ses études au collège de Rochefort, Emile Maisonneuve fut admis à l'école navale ; il fut embarqué, le 15 novembre 1831, en rade de Brest sur l'*Orion*, vaisseau-école, commandé par le capitaine de vaisseau de Hell. Au bout d'un an, il reçut sa nomination d'élève de 2^e classe. Il était le 51^e de sa promotion sur 76. Nous relevons dans cette promotion les noms, célèbres dans la marine, de Jauréguiberry, d'Exelmans et de Pothuau, et ceux, connus à Rochefort, de Lapière et de Tresse.

Maisonneuve fut embarqué avec 34 de ses camarades sur la gabare la *Garonne*, qui le transporta de Brest à Toulon. Ce premier voyage ne fut pas sans émotions : le feu prit à bord, un homme tomba à la mer et le jeune élève eut un violent mal de mer. Le major général de Toulon, Freycinet, le fit embarquer sur la frégate la *Victoire*, qui allait faire campagne dans la Méditerranée ; il y resta jusqu'au 4 mars 1835. Le 1^{er} décembre 1834, il fut nommé élève de 1^{re} classe. Embarqué ensuite sur plusieurs autres navires, il navigua sur la Méditerranée et visita les côtes d'Espagne et d'Afrique. Pendant qu'il était sur la *Victoire*, en avril 1835, le choléra s'était déclaré à bord.

Après un congé passé à Rochefort, Emile Maisonneuve fut embarqué sur la corvette la *Camille*, sur laquelle il resta jusqu'au 14 mars 1840 ; il reçut sa nomination au grade d'enseigne de vaisseau le 10 février 1839. Il fit campagne avec la *Camille* au Brésil, à la Plata et sur les côtes de Patagonie. A ce moment, le gouvernement de Buenos-Ayres ayant fait subir de nombreuses vexations aux Français, on avait envoyé devant cette ville des navires de la station du Brésil, et parmi eux était la *Camille*. Emile Maisonneuve participa ainsi au blocus de Buenos-Ayres, à la prise de l'île Martin-Garcia, aux affaires du rio Atalaya et de la rivière du Sauce, puis au blocus de Montevideo ; plusieurs de ces opérations ne furent pas sans péril pour lui. (Voir, sur ces diverses affaires, la *Revue des deux mondes* du 1^{er} février 1841.)

A bord de l'*Héroïne*, Maisonneuve fit, de 1841 à 1844, une campagne à la Nouvelle-Zélande, à la Nouvelle-Hollande (l'Australie), aux Philippines, sur les côtes de Chine et de Cochinchine, à Madagascar, aux îles de la Sonde, à Sainte-Hélène. En 1845, sur la *Camille*, il partit pour la côte occidentale d'Afrique, et revint au port de Rochefort en 1848, ayant été nommé, dans l'intervalle, lieutenant de vaisseau le 8 septembre 1846.

Après un service à terre au port de Rochefort de 1849 à 1852,

il fut embarqué, le 1^{er} septembre 1852, sur la corvette la *Constantine*, commandée par le capitaine de vaisseau Tardy de Montravel, dont il fut l'officier en second. Au cours de cette campagne, il alla successivement à Madagascar, à la Nouvelle-Calédonie, en Australie, aux îles Philippines, en Chine, au Japon, aux comptoirs russes du fleuve Amour et enfin en Cochinchine.

En 1857 et 1858, Emile Maisonneuve fit du service à terre au port de Rochefort. Le 17 avril 1859, il prit le commandement de l'avis à vapeur le *Laborieux*, qui naviguait sur les côtes ouest de France. Promu capitaine de frégate le 26 août 1861, il fut aide de camp du préfet maritime à Rochefort, puis, le 21 décembre 1861, il fut embarqué, comme second du capitaine de vaisseau Dauriac, sur le vaisseau l'*Eylau*, de l'escadre d'évolution commandée par l'amiral Rigault de Genouilly.

S'étant blessé au genou en tombant dans une cale, Emile Maisonneuve débarqua de l'*Eylau* en 1862, et bientôt après il commanda la batterie flottante à vapeur le *Paixhans*, à Bordeaux et à Rochefort. En 1864, il fut nommé commandant en second de la division des équipages à Rochefort, puis il fut appelé au commandement du transport à hélice la *Saône*, avec lequel il fit un voyage aux Antilles et à Aspinwall.

Débarqué de la *Saône* en 1865, il fut nommé dès l'année suivante au commandement du transport à hélice la *Loire*, qui naviguait sur les côtes de France. A ce moment, il fut chargé de conduire des troupes à Civita-Vecchia pour servir à la défense du gouvernement du Saint-Siège. C'est à cette occasion qu'il reçut du pape la croix de commandeur de saint Grégoire le Grand, en 1867. Il débarqua de la *Loire* en 1868.

Emile Maisonneuve fut nommé commandant de la division des équipages, au port de Rochefort, en 1869, promu capitaine de vaisseau en 1870, et chargé de la direction des mouvements du port, à Rochefort, en 1874. Il fut mis à la retraite, par limite d'âge, le 6 décembre 1874.

Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 12 octobre 1852 et officier le 3 août 1867.

Maisonneuve avait épousé, le 27 août 1844, Julie-Clémence-Laure Huet-Labrousse, née à Surgères le 20 mars 1823, fille d'Auguste Huet-Labrousse (né en 1798, mort à Saint-Germain de Marencennes le 29 septembre 1831) et de Louise-Thérèse-Céleste-Clémence Pasquier (née en 1802, morte à La Rochelle le 25 juin 1823). Le père de cette dernière était chirurgien de la marine et avait une sœur, Marie-Geneviève Pasquier (1768-8 mai 1860) qui avait épousé Jean-Jacques Ayraud, notaire (1763-1831), que nous retrouverons plus loin.

Deux enfants sont nés du mariage d'Emile Maisonneuve et de Laure Huet-Labrousse :

1^o Camille-Auguste-Henri, né à Rochefort le 10 juin 1845, mort à Rochefort le 12 décembre 1873. Entré à l'école navale avec le numéro 13 en 1861, il en sortit le 3 mai 1863, pour raison de santé, ayant alors le numéro 2. Il se fit recevoir bachelier ès scien-

ces le 9 avril 1864 et fut nommé, la même année, aspirant répétiteur au lycée de Poitiers. Licencié ès sciences mathématiques le 17 juillet 1866, licencié ès sciences physiques le 14 juillet 1868, il était devenu chargé de cours de 1^{re} classe au lycée de La Rochelle le 28 décembre 1868.

2° *Louise-Marie-Laure*, mariée le 27 avril 1875 à Lucien Arnoux, actuellement capitaine de frégate, chevalier de la légion d'honneur, fils d'Eugène Arnoux, capitaine de frégate, officier de la légion d'honneur, et de Joséphine Savary. De ce mariage sont issus trois enfants, dont l'aîné, Henri, né à Rochefort le 19 juin 1876, est entré à l'école navale le 1^{er} octobre 1894. Les deux autres enfants, plus jeunes, sont deux filles.

Emile Maisonneuve était, avons-nous dit, l'aîné de quatre enfants. Il avait un frère et deux sœurs, qui sont :

1° *Marie-Camille-Hortense*, née à Rochefort le 10 juin 1817, mariée le 1^{er} décembre 1841 à Alexis-Martial Bérar, capitaine de vaisseau, officier de la légion d'honneur, né à Rochefort le 26 décembre 1803, mort à Rochefort le 5 octobre 1867, sans enfants (1).

2° *Auguste-Alfred-Camille*, né à Rochefort le 16 août 1822, mort à Rochefort le 22 mars 1885, docteur en médecine, directeur du service de santé de la marine à Rochefort, O. ✱, marié le 29 août 1849 à Julie-Amélie-Camille Ayraud, née à Rochefort le 28 mars 1826, décédée à Rochefort le 7 juin 1895 (2).

De ce mariage sont nées quatre filles : l'aînée, Camille-Augustine-Adélaïde-Eugénie, a épousé, le 24 avril 1877, Victor-Georges Fontorbe, né à Saintes le 3 octobre 1850, docteur en médecine, actuellement médecin en chef de la marine, chevalier de la légion d'honneur, dont trois enfants. Des trois autres filles du docteur Camille Maisonneuve, l'une est décédée (7 septembre 1859-21 décembre 1880), les deux autres ne sont pas mariées.

3° *Anna-Eugénie*, née à Rochefort le 18 février 1829, morte à Guéret le 7 janvier 1875, mariée à Rochefort le 18 juin 1855, à Joseph-Jules Regelsperger, né à Chaudesaigues le 24 juin 1814, décédé à Royan le 28 août 1885, directeur des contributions indirectes du département de la Creuse, puis des Deux-Sèvres.

De ce mariage sont issus : 1° *Auguste-Camille-Gustave*, né à Rochefort le 31 juillet 1856, docteur en droit ; 2° *Louis-Alexandre*, né à Saintes le 2 avril 1863, mort à Rochefort le 23 août 1865 ; 3° *Frédéric-Joseph-Jules*, né à Rochefort le 30 juin 1866, lieutenant d'infanterie de ligne.

Quelques indications sur les ascendants des deux lignes du capitaine de vaisseau Maisonneuve nous permettront de montrer les liens qui unissent la famille Maisonneuve à quelques autres pareillement connues à Rochefort.

Du côté paternel, le grand-père d'Emile Maisonneuve était

(1) Nous avons donné déjà des renseignements sur la famille Bérar dans le *Bulletin de la société des Archives historiques*, t. xi, 1891, p. 155.

(2) *Bulletin de la société des Archives historiques*, t. v, 1881-1885, p. 179.

Jean-François Maisonneuve, né à Rochefort le 1^{er} janvier 1753, sous-commissaire de la marine, mort à Rochefort le 30 mars 1840. Il avait épousé à Rochefort, le 16 nivôse an IV, Catherine Lelong ou Lelon, née en 1756, fille de Charles Lelong et de Catherine Grangé.

Jean-François Maisonneuve descendait de Jean-Baptiste Maisonneuve, conseiller du roi, garde-marteau de la maîtrise des eaux et forêts d'Aunis et Saintonge, premier échevin de la ville de Rochefort, qui avait épousé : 1^o Marie Maingueneau ; 2^o le 11 février 1747, à Rochefort, Catherine Devaux, née à Angers, fille de Pierre Devaux, marchand, et d'Anne Legrand.

De ce second mariage de Jean-Baptiste Maisonneuve étaient issus : 1^o Marie-Catherine-Charlotte, née à Rochefort le 20 octobre 1747 ; 2^o Jean-François, né à Rochefort le 25 octobre 1748, conseiller du roi, assesseur civil et criminel au bailliage et siège royal, garde-marteau de la maîtrise des eaux et forêts et échevin de l'hôtel de ville de Rochefort (1). Il avait épousé, à Rochefort, le 25 novembre 1782, Marie-Elisabeth Fourré, née à Rochefort en 1756, fille de Barthélemy Fourré, négociant, conseiller du roi et premier échevin de l'hôtel de ville, et d'Elisabeth Nesmand. De ce mariage est née, le 20 juillet 1784, Elisabeth-Marie-Dorothée. Mais les deux époux divorcèrent le 23 ventôse an VII ; 3^o Toussaint, né à Rochefort, le 14 septembre 1749, mort à Rochefort le 4 mai 1765 ; 4^o Catherine-Madelaine, née à Rochefort le 6 septembre 1750 ; 5^o Olive-Catherine, née à Rochefort le 24 octobre 1751, qui épousa à Rochefort, le 30 octobre 1777, Jean-Jacques Bréard, écuyer, né à Québec, fils de Jacques-Michel Bréard, écuyer, conseiller du roi, président trésorier de France au bureau des finances de Guyenne, et de Marie Chassériau. Du mariage d'Olive-Catherine Maisonneuve et de Jean-Jacques Bréard, naquit, en 1778, Jean-Marie-Léon, dont une descendante, Léontine-Jeanne, morte à Saintes le 27 août 1888, âgée de 58 ans, avait épousé Jules Poittevin-Molcon, de Saintes, décédé à Saintes le 4 octobre 1894 (2) ; 6^o Jean-François, né le 1^{er} janvier 1751, grand-père du commandant Maisonneuve.

(1) C'est de lui sans doute qu'il s'agit dans la *Correspondance secrète* (22 brumaire an VI), du commissaire du département de la Charente-Inférieure au ministre de l'intérieur :

«... Je n'ai pas à me reprocher, citoyen ministre, d'avoir négligé la surveillance qui m'est recommandée : une lettre du 3 brumaire, que je vous prie de vous faire remettre sous les yeux, justifiera de ma diligence à ce sujet. Vous y verrez que je vous ai proposé la révocation du citoyen Pichon-Beaupré, commissaire du directoire exécutif près l'administration municipale de la commune de La Rochelle et celle du citoyen Maisonneuve, qui remplit la même place près l'administration du canton de Rochefort, ces deux commissaires, dont le dernier n'a jamais été confirmé par le directoire exécutif, m'ayant été dénoncés pour avoir favorisé les mouvements réactionnaires et protégé les prêtres fanatiques. » Et il indique, pour remplacer Maisonneuve, le citoyen Texier, maire de la commune de Rochefort.

(2) Voir, pour les Bréard, *Bulletin de la société des Archives*, t. xii, p. 71, et t. xiv, p. 412.

neuve ; 7^e Auguste, né à Rochefort le 13 juin 1758, commis principal de la marine.

La grand'mère paternelle du capitaine de vaisseau Emile Maisonneuve, Catherine Lelong, avait une sœur, Jeanne Lelong, mariée à Silvain Robinet, né à Sancerre le 7 avril 1767, secrétaire en chef de la mairie de Rochefort, de qui descend, Silvain Robinet, médecin de 2^e classe de la marine, né à Rochefort le 28 floréal an VI, mort à Pondichéry le 8 octobre 1841, et père de Marie-Adèle-Amélie, qui épousa Louis-Eugène Alleyron, devenu plus tard général de brigade d'infanterie de marine (1).

Du côté maternel, Marie-Anne-Adélaïde Busson, mère du capitaine de vaisseau Emile Maisonneuve, était fille de Louis-Charles-Amand Busson, négociant, et de Marie-Marguerite-Adélaïde Ayraud.

Un frère de Louis-Charles-Amand Busson, Jean-Hector Busson, marié à Marie-Catherine Raoult, avait eu quatre filles, dont l'une, Elisabeth-Joséphine-Betzi, née le 1^{er} fructidor an X, avait épousé Philippe-Auguste de Barruel de Beauvert, né en 1801, de qui descendance.

Marie-Marguerite-Adélaïde Ayraud, grand'mère maternelle du capitaine de vaisseau Maisonneuve, avait épousé en secondes noces François-Jean-Baptiste Gousset, greffier de la justice de paix, à Rochefort, né en 1773, mort le 18 avril 1855, dont elle avait eu une fille, Mélanie, morte à quinze ans.

Le frère de Marie-Marguerite-Adélaïde Ayraud, Jean-Jacques Ayraud (1763-1831), notaire à Rochefort, adjoint au maire en 1831, a été la souche d'une nombreuse famille, à laquelle se rattachent, par alliance, les familles Gruel-Villeneuve, Camille Maisonneuve (par M^{me} Maisonneuve née Ayraud), Mesnard et Polony.

Une sœur de Marie-Anne-Adélaïde Busson, mère du capitaine de vaisseau Emile Maisonneuve, Marie-Emilie Busson, née à Rochefort le 23 février 1794, morte à Rochefort le 2 mai 1834, avait épousé : 1^o le 22 mai 1819, Louis-Guillaume-Auguste Maurisset, né le 26 septembre 1781, mort le 10 mai 1820, fils de Louis-Barthelémy Maurisset et de Jeanne Charlet, dont descend Antoine-Augustin-Adolphe Maurisset, né le 4 mars 1820, marié, le 16 juin 1840, à Jeanne-Louise Bruneau, dont enfants ; 2^o François Chanot, ingénieur des constructions navales, né à Mirecourt en 1789, mort à Rochefort le 12 novembre 1825, fils de Joseph Chanot et de Catherine Bourdouche, dont descendent Joseph Chanot, né le 11 août 1824, chef d'escadron de gendarmerie, et François-Auguste Chanot (25 novembre 1825 - 15 mai 1870), chirurgien de 2^e classe de la marine, l'un et l'autre ayant une descendance.

GUSTAVE REGELSPERGER.

(1) Voir la notice que nous lui avons consacrée dans le *Bulletin de la société des Archives historiques*, t. XI, 1891, p. 245-251.

Le 22 septembre, est décédé à Paris, dans la 70^e année de son âge et la 47^e de sa profession religieuse, Pierre Souchon, prêtre de la mission, puis professeur, du mois d'août 1868 au mois d'août 1879, supérieur du grand séminaire de La Rochelle. « Il a laissé un souvenir encore très vivant de piété, de sens et de talent pour la direction des vocations ecclésiastiques. »

Le 28, est décédé à Neuilly-sur-Seine, près Paris, âgé de 86 ans, le baron Jean-Baptiste-Félix-François Delajus, O. ^{*}, introducteur des ambassadeurs (1854) pendant tout le règne de Napoléon III. Né à Saint-Pierre de la Martinique le 1^{er} décembre 1809, il était propriétaire dans la Charente-Inférieure et maire de Saint-Simon de Bordes, lorsqu'il fut élu représentant du peuple pour la Charente-Inférieure le 8 juillet 1849, par 20.197 suffrages sur 53.106 votants et 135.385 inscrits, en remplacement du maréchal Bugeaud, mort le 10 juin. Il siégea à droite et vota toujours avec le parti royaliste. Aussi échoua-t-il le 29 février 1852 dans la 3^e circonscription de son département, où il n'obtint que 3.489 voix contre 25.361 données au candidat officiel, M. le baron Eugène Eschassériaux. Rallié à l'empire, il fut nommé consul de France à Cadix, puis, en 1854, introducteur des ambassadeurs, fonctions qu'il conserva jusqu'au 4 septembre 1870. Il vécut depuis dans la retraite la plus complète, entouré du respect de tout le monde. Il se trouvait à côté de l'empereur Alexandre de Russie lors de l'attentat de Bérézowski. Sa fille, Louise Delajus, avait épousé Pierre-Marie-Louis-Ernest de Vallée de Monsanson, décédé le 17 septembre 1887 au château de Gibaut, commune de Marignac, canton de Pons, âgé de 60 ans.

Le 5 octobre, est décédé, en sa propriété de Blénac, à l'âge de 58 ans, J.-L.-C. Chauvet, juge de paix du canton nord de Rochefort, ancien juge de paix de Marennes. Son corps a été transporté à Naneras, où habite son gendre, M. le docteur Lassou.

Le 7, est décédé à Saint-Julien de l'Escap, âgé de 67 ans, Henri Coutanseau, grand propriétaire et minotier, fils de Jean-René Coutanseau, né en 1787, à Saint-Julien, où il est mort, le 27 octobre 1866, qui fut représentant du peuple à l'assemblée constituante de 1848; il était cousin de M. Hippolyte Bellet. M. le docteur Bourcy, député de la Charente-Inférieure, a retracé la vie du défunt, « qui fut le modèle des citoyens et le meilleur des amis, et dont l'existence, toute de bienfaisance et de bienveillance, restera comme un exemple pour tous ceux qui l'ont connu ».

Le 8 octobre, est décédé à Chepniers, une de ses anciennes paroisses, Jean-Baptiste Furet, né à Montguyon le 15 janvier 1823, élève au presbytère de Bruneau, curé de la paroisse, puis

de Montlieu, de Pons et du grand séminaire de La Rochelle. Ordonné prêtre le 16 juin 1850, il fut deux ans professeur à Montlieu, vicaire à Marans, curé de Chaillevette le 25 juin 1855, de Chepniers le 1^{er} août 1861, de Réaux du 1^{er} juillet 1876 au 20 février 1895. Frappé alors de paralysie, il s'était retiré à Chepniers.

Le 21 octobre, est décédé subitement à Bordeaux, âgé de 50 ans, et a été inhumé à Rochefort, sa ville natale, le docteur Joseph Ballot, ancien médecin de 2^e classe de la marine, médecin de la compagnie des messageries maritimes, frère de M. Victor Ballot, gouverneur du Dahomey, beau-frère de M. Amalric, chef de bataillon au 62^e d'infanterie, de M. Mallard, commissaire de l'inscription maritime aux Sables d'Olonne, et oncle de M. Fernand Pouvreau, notaire au Château d'Oleron.

M. le docteur Leconte, médecin en chef de la marine en retraite, a raconté sa vie comme médecin de marine à Sedan, à l'armée de l'Est, dans diverses colonies, puis ses voyages à La Plata, dans l'Inde, à Madagascar, et son dévouement pour ses malades poussé jusqu'au sacrifice.

Le 24 octobre, est décédée à Saintes, âgée de 30 ans, Marie-Louise Luraxe, épouse de M. Louis de Manoel-Saumane, avocat général à Amiens, ancien procureur à Saintes, fille de Ferdinand Luraxe, ancien juge au tribunal civil de Saintes, et de Henriette Lanoue-Meusnier.

II. — MARIAGES

Le 20 juin 1895, a été béni, en l'église Saint-Vivien à Saintes, le mariage de M. Jean-André Saphore, lieutenant au 3^e d'infanterie de marine à Rochefort, né à Arras (Pas-de-Calais), le 31 août 1867, de Léon-Jean Saphore, ancien élève de l'école polytechnique, propriétaire à Douai, et de Claire-Trinzée-Firminie Bremard, avec M^{lle} Edith Dutard, née à Saintes, le 7 novembre 1873, d'Alexis-Auguste-Emile Dutard, ancien avocat à Saintes, et d'Eulalie-Flavie-Amélie Dutard. Les témoins étaient, pour l'épouse, M. Gervais Dutard, notaire honoraire à Pisany, son oncle, et M. Raymond Poirier, *, lieutenant-colonel du 123^e de ligne, son beau-frère, et, pour l'époux, M. Paul Duchange, son oncle, négociant à Caudéran, et M. André Saphore, son frère, maréchal des logis au 55^e régiment de dragons, à Compiègne.

Le 10 juillet, à Saintes, a été béni, en l'église Saint-Vivien, le mariage de M. Charles Paris, percepteur, ancien élève de l'école polytechnique, né le 3 avril 1868, à Cognac, de Pierre Paris, propriétaire à Cognac, et de Rose Pasquier, avec M^{lle} Marie-

Madeleine-Marguerite Bonnet, née le 25 mars 1876, à Pérignac, fille de Charles Bonnet, ✱, percepteur en retraite à Saintes, et de Jeanne-Zulma-Camille Chauvet. Les témoins de la mariée étaient : M. Henri-Jules Fabre, O. ✱, général de brigade à Saint-Brieuc, et M. Gustave Chauvet, notaire à Ruffec, oncle du marié, et ceux de l'époux, M. Emile Geruson, pharmacien à Pérignac, et M. Léonce Seguin, foudrier à Saintes.

Le 7 août, a été célébré, dans l'église cathédrale de Saint-Pierre de Saintes, le mariage de M. Jean-Marie Félix-Raoul de Belisle de Murat, domicilié à Chabanais et né le 15 septembre 1869, à Saint-Martin-Sépert (Corrèze), de Pierre-Paul-Georges-Théodore, ancien notaire, et de Louise-Euphrasine-Caroline de Lisle, avec M^{lle} Marie-Sidonie-Yvonne du Poërier de Portbail, née à La Boucanderie, commune de Chaniers, le 7 août 1871, de Raymond-Adrien et de Marie-Angélique-Anne de Brétinauld de Méré. M. l'abbé Robert du Poërier, frère de la mariée et curé de Saint-Julien de l'Escap, après avoir prononcé une allocution pleine de cœur et de sentiments les plus élevés, a béni cette union et dit la messe.

Le marié avait pour témoins : MM. Alphonse de Lisle, son oncle, et Paul d'Assier des Brosses. Ceux de la mariée étaient : MM. Abel de Brétinauld de Méré, son oncle, et Louis du Poërier de Portbail, receveur de l'enregistrement, son frère.

Le 23 septembre, à Pauillac, a été béni le mariage de M^{lle} Marguerite de Pichon-Longueville, fille de Marie-Alexandre-Raoul de Pichon-Longueville et de Nathalie de Chanceaulme de Clarens, avec M. le vicomte Chémie de Vassal-Sineuil, fils d'Albert et de Marie-Antoinette de Jacobet, décédée le 11 juillet 1894. Les témoins étaient, pour le marié, son oncle, M. Antoine-Léon de Mérignac, mari de Blanche-Marie-Charlotte de Vassal, et M. le comte Esterhazy, et, pour la mariée, ses oncles, M. le comte de Mac-Carthy et M. le marquis de Verthamon.

Le discours a été prononcé par un oncle de la mariée, le R. P. Jean-Charles (M. A. de Pichard), consultant des passionnistes à Rome. La messe a été célébrée par M. le chanoine Dubois de La Villerabel, secrétaire général de l'évêché de Saint-Brieuc, et servie par M. l'abbé de Chaunac, tous deux cousins germains de l'épouse.

La mariée est petite-fille du baron Gustave-Pierre-Stanislas-Henri de Pichon, officier de cavalerie, mort à Blanquefort le 7 novembre 1880, et d'Eustelle Legardeur de Tilly, mère d'Hélène de Pichon, M^{me} de Mac-Carthy ; de Berthe, M^{me} Grand de Luxolière, baronne de Belussière ; de Sophie, M^{me} de La Villerabel ; Mathilde, comtesse de Chaunac-Lanzac ; Marie et Florence. (Voir O'Gilvy, II, p. 72.)

Le 25 septembre, a été béni par M^r Bonnefoy, évêque de La Rochelle, en l'église de La Jarrie, le mariage de M^{lle} Anna Chérade de Montbron, née, en 1873, d'Alexandre-Edouard-Marie comte de Montbron, maire de La Jarrie, au château de Buzay, et de Marthe Renaud d'Avesne des Méloizes, avec le vicomte Jean de Moras, lieutenant au 23^e chasseurs alpins. Les témoins de la mariée étaient : M. le comte Robert de Montbron et M. le vicomte Maurice de Saint-Marsault; du marié : M. le général de Roince et M. le baron d'Aligny, conseiller général du Jura.

Le 28 octobre, a été béni, en la cathédrale et insigne basilique de Saint-Pierre de Saintes, le mariage de M. Louis-Jean-Baptiste-Ferdinand Duret, lieutenant au 33^e régiment d'artillerie à Poitiers, né à Aurillac le 27 juin 1862, fils de M. Henri-Charles-Benjamin Duret, inspecteur adjoint des forêts aux Sables d'Olonne, et de Marie Pontezière, neveu de M. l'abbé Duret, curé de Semussac, avec Henriette-Marie-Madeleine Hus, née à Saintes, le 8 mai 1871, de M. Pierre-Henri-Alexandre Hus, directeur du *Moniteur de la Saintonge*, imprimeur à Saintes, et de Marie-Thérèse-Inès Ollivier, décédée le 26 septembre 1873.

ARCHÉOLOGIE

I

UN ELEPHAS ANTIQUUS

Au mois de juin, à Tilloux (Charente), dans une balastière exploitée pour le chemin de fer de l'état, située à 2 kilomètres 500 de la station de Bourg-Charente, des ouvriers occupés à extraire du sable ont mis à jour des débris gigantesques d'éléphants mêlés à des produits de l'industrie humaine : deux défenses d'*Elephas meridionalis*, dont les dimensions dépassent celles de toutes les défenses qui sont au Muséum d'histoire naturelle, puisque l'une d'elles n'a pas moins de 2^m,85 de longueur; des restes d'autres proboscidiens, tels que l'*Elephas antiquus* et l'*Elephas primigenius*; puis, des molaires de rhinocéros, d'hippopotame, de cerf élaphe, d'un bovidé, probablement le *Bison priscus*, qui figurent dans la collection de M. Chauvet, notaire à Ruffec. M. Marcellin Boule, qui a communiqué cette découverte à l'académie des sciences (séance du 29 juillet), dit qu'il s'agit « d'un gisement analogue à ceux de certaines localités du nord de la France que caractérise l'*Elephas antiquus*, mais dans lequel se trouve une sorte de retardataire, l'*Elephas meridionalis*, et une sorte d'avant-coureur, le mammoth, nouvelle preuve de la continuité des phénomènes géologiques et paléontologiques. Quant aux silex taillés provenant des mêmes couches que les animaux ci-dessus, ils reproduisent les diverses formes de Chelles et de Saint-Acheul. M. Boule cite, à côté des formes ordinaires en amande, des disques, des racloirs, des

pointes de petite dimension d'un travail très soigné, et même des lames finement retouchées qu'on ne s'attendrait guère à trouver dans un gisement de ce genre. C'est la première fois qu'on signale d'une façon indiscutable des objets de l'industrie humaine contemporains d'un éléphant dont l'espèce est considérée jusqu'à présent comme caractéristique du pliocène. » Ces fossiles ont été offerts au muséum par l'administration des chemins de fer de l'état.

M. Gustave Chauvet, si compétent en préhistorique, a rendu compte, le 10 juillet, de cette trouvaille à la société archéologique et historique de la Charente, dont il est le président. Dès le 27 juin, informé de la découverte par M. Philippe Delamain, il se rendait à Tilloux, en constatait l'importance et la signalait à M. Gaudry, le professeur de paléontologie au muséum d'histoire naturelle, qui envoyait à la balastière, le 13 juillet, M. Marcelin Boule, attaché au muséum. M. Le Blanc, ingénieur des chemins de fer de l'état, avait pris des mesures pour conserver, avec le plus grand soin, ces ossements, très intéressants pour l'histoire primitive de la vallée de la Charente.

II

UN DIEU GAULOIS. — On pratiquait des fouilles dans des puits comblés à l'époque des invasions barbares, à Chassenon, dans la Charente, sur l'emplacement du *Cassinomagus* des Romains, quand apparut une statuette haute de 60 centimètres : un dieu du Panthéon gaulois dans l'attitude du Bouddha hindou et portant au cou le *torques* ou collier gaulois à renflement terminal, semblable à celui qui figure dans l'autel gaulois du musée de Saintes.

Une particularité qui ne se rencontre pas dans les quelques spécimens des dieux gaulois possédés par nos musées : la draperie qui recouvre le haut du corps est évasée au-dessus du ventre comme un tablier et tombe entre les jambes repliées ; ces jambes sont nues ; celle de droite offre au-dessus de la cheville un renflement qui pourrait être un bracelet.

Des ouvriers travaillant à la canalisation pour une conduite d'eau sur la place Saint-Pierre, à Saintes, devant la porte latérale de la cathédrale, ont mis à jour, le 24 septembre, une auge en pierre et brisée aussitôt le couvercle. Elle contenait un squelette parfaitement conservé. L'intérieur était peint en grenat ; il y avait des croix gravées avec le monogramme grec du Christ XPS près de la tête.

On a tiré de la même tranchée un bloc de pierre de 0^m,50 de long sur 0^m,30. C'est une console montrant une tête de moine, qui n'est pas d'un ciseau délicat. Elle est au musée de Saintes.

La collection de monnaies, jetons, médailles de François Jouneau, capitaine de vaisseau en retraite, décédé à Rochefort le 14 novembre 1891 (Voir *Revue*, XII, 14), dont la vente a eu lieu le 28 janvier dernier à Paris, au milieu d'une affluence considérable, surtout d'étrangers, et qui a produit 14,480 francs, contenait, entre autres pièces: un jeton de la société syndicale de dessèchement de Chatelaillon; un des notaires de Rochefort; un de la chambre de commerce de La Rochelle; un du bureau d'administration du collège de Saintes, Pierre-Louis de La Rochefoucaud, évêque de Saintes (1786); Angoulême, comptoir national (1848); Bordeaux, etc.

III

M. Louis-Gabriel Cor, ancien caissier de la maison Hennessy, a fait don au musée municipal de Cognac d'une remarquable collection d'objets des temps préhistoriques et de l'époque gallo-romaine, ainsi que des vitrines qui les renferment. Le maire, M. J. Brisson, au nom de la ville, l'a remercié (lettre du 5 août 1895) de cette générosité. « Nous n'oublierons pas qu'il nous vient de l'un de nos concitoyens les plus vénérés et aussi d'un amateur éclairé qui a tenu à nous faire profiter du fruit de ses longues années d'études et de patientes recherches. »

Le conseil municipal, dans sa séance du 12 septembre, a voté des remerciements au donateur.

Notre confrère, M. Georges Musset, président de la commission des arts, adresse « aux amis des arts et de l'archéologie, aux Charentais jaloux de conserver les gloires de la belle Saintonge, pour l'église de Fenioux — la charité, s'il vous plaît! » — une demande de souscription pour l'achèvement des réparations commencées par le ministère de l'instruction publique à cet intéressant monument. Tout souscripteur d'une somme minimum de dix francs recevra une brochure descriptive de l'église de Fenioux avec des gravures dues à la collaboration de notre confrère M. Emile Couneau.

IV

UNE CACHETTE D'OBJETS EN BRONZE

Notre président m'a envoyé un volumineux travail de M. Gustave Chauvet sur une très importante découverte d'objets de l'époque du bronze (1), me priant d'en faire l'analyse pour notre *Bulletin*, et ajoutant: « L'auteur demande non des compliments, mais une critique sérieuse. »

(1) *Une cachette d'objets en bronze*, trouvée à Vénat, commune de Saint-Yrieix, près Angoulême, par M. G. Chauvet, dans les *Mémoires de la société archéologique et historique de la Charente*; année 1891, tome IV.

Je voudrais bien satisfaire mes deux amis et ne pas être trop désagréable au lecteur ; mais comment plaire à tout le monde ? J'essaierai donc d'analyser aussi fidèlement et aussi clairement que possible ce volume. Quant à en faire la critique, je n'y suis point disposé. Si l'art est difficile, la critique, elle aussi, quoi qu'en dise certain adage, n'est pas chose toujours aisée. Et puis, j'ai assisté au congrès tenu à Bordeaux, cet été, par l'association française pour l'avancement des sciences ; là, notre collègue a lu les parties essentielles de son travail, demandant aussi une discussion serrée, une critique sérieuse de ses idées, de ses conclusions, et les Mortillet, les Cartailhac, Piette, Rivière, etc., n'ont fait qu'approuver et applaudir. Puis-je faire autrement ? Je ne donnerai donc pas satisfaction à l'auteur ; mais c'est de sa faute : pourquoi a-t-il fait une œuvre jugée digne d'éloges par les maîtres les plus autorisés ?

*
* *

Dans la prairie de Vénat, commune de Saint-Yrieix (Charente), en exploitant une sablière, on découvrit, le 8 septembre 1893, un vase en terre bien cuite, à cassure noire, présentant un col de 7 centimètres de hauteur et de 35 de diamètre, avec une panse de 50 centimètres de largeur, et se terminant par un fond plat de 26 centimètres de diamètre. Il était enterré dans le sable à 25 centimètres de profondeur et contenait environ 75 kilogrammes d'objets en bronze.

C'était, à n'en pas douter, « une de ces cachettes d'objets résultant d'habitudes et de pratiques encore insuffisamment expliquées, propres aux anciens habitants de l'Europe, depuis la fin de l'époque néolithique jusqu'à la fin de l'âge du fer ».

M. de Mortillet, dans une récente statistique, en a compté 435 en France, et l'on en connaît un certain nombre dans les autres contrées de l'Europe, notamment en Suisse, en Italie, en Hongrie, en Belgique, dans les Iles Britanniques, en Espagne, en Scandinavie, etc.

Celle de Vénat est particulièrement riche : on en pourra juger par le tableau suivant, qui donne la nomenclature des différents objets contenus dans le vase :

NATURE DES OBJETS	NOMBRE DES OBJETS	
	entiers	fragments
Agrafes et boucles	4	»
Anneaux-grelots.	41	9
Anneaux simples	82	9
Anneaux accouplés (groupe de trois).	1	»
Appliques	65	12
Bagues	12	4
Boucles-appliques	13	»
Boucles d'oreilles	11	3

Bouterolles	3	1
Boutons hémisphériques	37	4
Routons coniques	10	»
Boutons plats.	2	»
Boutons en feuille repoussée	2	»
Boutons doubles.	5	»
Bracelets ouverts	massifs à tige ronde	79 107
	massifs à tige demi-ronde	18 50
	à ruban.	9 8
	à torsade simple.	5 2
	à torsade double.	4 »
Bracelets fermés.	en perles et spirales	4 »
	divers	25 »
Burins et poinçons	4	»
Chaines	18	2
Ciseau à douille.	»	3
Ciseau à soie (?)	1	»
Clous	»	1 (?)
Couteaux	21	3
Couteaux à douille.	»	2
Couteau à soie	4	»
Crochets	1	»
Cuirasse (?)	10	6
Epée à antennes.	»	1 (?)
Epées à soie plate	1	»
	2	90

Pour le reste, voir l'ouvrage lui-même.

Dans son livre, M. Chauvet décrit ces différentes pièces avec soin et en fait une étude comparative avec les similaires trouvées ailleurs. Ce travail de comparaison est on ne peut plus intéressant et a demandé une somme de travail considérable de recherches dans un très grand nombre d'ouvrages spéciaux, revues, publications diverses, etc. Mais — on le comprendra aisément — un semblable travail se prête fort mal au résumé; je ne puis donc que renvoyer le lecteur à l'ouvrage même. Du reste, en le lisant, on constatera, une fois de plus, que l'auteur est un archéologue de la bonne école, ne marchant à la remorque d'aucun système préconçu, mais cherchant la vérité avec une persévérance et une bonne foi rares.

« Les objets trouvés à Vénat sont particulièrement intéressants pour notre histoire primitive, dit-il; autrefois, on les classait dans nos musées, à côté des armes gauloises dont se servaient les soldats de Vercingétorix; aujourd'hui, nous sommes autorisés à croire qu'ils sont beaucoup plus anciens et remontent à ces époques, encore mal définies, qui commencent avec les derniers dolmens.

» On croit généralement que, vers la fin de la période néolithique, les anciennes populations de la Gaule, comme celles de la Suède, sans abandonner leur ancien outillage de pierre, et

avant d'employer le fer, firent usage, pendant un temps plus ou moins long, d'armes, d'outils et de bijoux en bronze. »

Mais que de points obscurs ? D'où venait ce bronze primitif ? A quelle race, à quel peuple appartenaient nos fondeurs de bronze ? A quelle date faut-il faire remonter l'origine du bronze en Europe ?

« Que d'obscurités en ces matières, que de recherches à faire, d'hypothèses séduisantes à vérifier sérieusement ! Il nous a paru utile de dire quelques mots de ces questions pour montrer le peu que l'on sait en ces matières..., tout ce qui reste à apprendre et la nécessité d'être prudent dans les conclusions. »

C'est avec cette sage prudence qu'il aborde l'étude de Vénat, découverte précieuse, parce que, ajoutée à d'autres, elle servira, un jour, à éclairer quelques-uns de ces points obscurs.

*
* *

Toutes les cachettes n'ont pas le même caractère ; « les unes paraissent avoir appartenu à un individu qui avait caché un trésor qu'une cause imprévue l'empêcha plus tard de reprendre ; les autres, composées d'armes ou de bijoux neufs, font penser à des cachettes de marchands ambulants ; d'autres, comme celle de Vénat, paraissent être des fonds de magasin ayant appartenu à des fondeurs qui parcouraient le pays, vendant des objets neufs et recueillant de vieux bronzes pour la refonte. »

» Les archéologues du Nord, Worsaae, Schmidt, et avec eux MM. A. Bertrand et Cartailhac, voient, dans certains de ces dépôts, des offrandes religieuses, la part des dieux, qu'en Scandinavie on recueille souvent dans les tourbières sacrées. »

Dans quelle catégorie faut-il placer Vénat ?

Il est difficile de se prononcer ; ce qu'il y a de certain, c'est que tous ces bronzes ne pouvaient être transportés dans le vase où ils ont été trouvés ; ses minces parois de terre n'auraient pu voyager sans se briser.

L'étude comparative des objets recueillis démontre qu'ils sont de la même époque que ceux de l'antique fonderie de Larnaud (Jura) et que ceux du trésor de Réallon (Hautes-Alpes). Le mode de conservation est cependant différent : Larnaud est probablement un dépôt de fondeur, et n'a donné que des pièces brisées ; Réallon, au contraire, n'avait que des objets neufs ; c'était le dépôt d'un marchand qui ne fondait pas. Dans la cachette charentaise, il y a mélange d'objets neufs et d'objets brisés, d'ébardures, de pièces manquées à la fonte. Par suite, si l'on ne veut pas y voir une offrande religieuse, il faut y reconnaître une cachette de marchand fondeur ; elle doit se rattacher à l'importante sation permanente située au Bois-du-Roc, commune de Vilhonneur.

*
* *

Que nous apprend l'examen de cette longue série d'objets, sur les antiques métallurgistes qui habitaient jadis les bords de la Charente ? Car, après tout, c'est eux qu'il nous importe de connaître.

Un point semble se dégager assez nettement : « Les hommes qui ont coulé ces bronzes n'étaient pas des étrangers venant faire chez nous un commerce, en nous apportant des produits d'une industrie lointaine. Ils fondaient sur place. »

L'industrie de Vénat ressemble à celle des cachettes de Notre-Dame-d'Or (Vienne) et du Petit-Villatte (Cher) ; elle a de grands rapports avec l'industrie de Larnaud (Jura), du Bourget (Savoie), de la Suisse ; mais les analogies s'amoindrissent à mesure que les points de comparaison sont plus éloignés.

« Cet art des métaux était-il exercé par des hommes formant des groupes privilégiés, antiques corporations dont l'archéologie classique nous aurait peut-être conservé des images déformées dans la légende des Cabires, dans celles des Cyclopes, des Dactyles, des Coribantes, etc. ? » C'est possible ; mais quels arguments fragiles que ces mythes obscurs !

Et puis cette variété de forme que nous trouvons partout pour chaque série d'objets s'adapte mal à l'idée de caste. Une corporation de fondeurs se transmettant les procédés industriels aurait eu, semble-t-il, des modèles plus uniformes, au moins pour les objets d'usage habituel ; au contraire, à Vénat, presque toutes les pièces de même série sont dissemblables. On dirait que chaque individu, libre de toute entrave traditionnelle, a fait lui-même le modèle de son arme ou de son outil selon sa fantaisie. Mais c'est encore là un point obscur, et le plus sage est de laisser la question pendante jusqu'à plus ample informé.

Ce qui est certain, c'est que les métallurgistes charentais étaient d'habiles ouvriers. Mais où prenaient-ils les métaux dont ils se servaient ? Le cuivre leur arrivait-il de l'Angleterre, de la Bretagne ou de la Savoie ? Faisaient-ils venir l'étain des Asturies, de la Toscane, de la Saxe, ou simplement de la Creuse ?

De nombreuses analyses, et notamment celles que M. Chauvet a fait faire pour les objets de Vénat, démontrent que nos fondeurs d'alors connaissaient et utilisaient le plomb. Dans les Deux-Sèvres et dans la Charente existent d'importantes mines de ce métal exploitées à une époque inconnue.

Le vase de Vénat contenait une mince feuille d'or, métal qui provenait sans doute de la Creuse et du Limousin.

Enfin, le fer est aussi représenté à Vénat ; mais le minerai est abondant dans la Charente, où l'on rencontre souvent, comme en Charente-Inférieure, des restes de forges préromaines, avec leurs monticules de scories.

*
*
*

Quels étaient les procédés industriels ? Il est permis de croire que, pendant la seconde moitié de l'âge du bronze, les procédés industriels employés étaient à peu près identiques dans l'Europe centrale, la Scandinavie, les Îles Britanniques, la France, la Suisse, la Savoie et l'Italie.

A Vénat, on constate ces analogies industrielles. Quoique la chose ne soit pas toujours facile, il est cependant possible de

reconnaître dans les objets décrits trois procédés de fabrication :

1° Moulage en cire perdue. On fait en cire, dit A. Morlot, un fac-similé de l'objet qu'on veut obtenir ; on l'enveloppe avec de la terre à mouler, on fait sécher, puis on chauffe pour cuire le moule et pour laisser écouler la cire par une ouverture par laquelle on introduit ensuite le métal fondu.

2° Moulage en coquille, avec un moule à deux valves en pierre, en bronze ou en argile.

3° Le moule en sable devait être très usité.

Les ornements au trait se faisaient soit dans les moules, soit sur les modèles en cire, où ils étaient faciles à tracer avec un poinçon. Quelquefois, les lignes en creux étaient retouchées au burin.

Aucune trace de soudure n'a été constatée dans les objets décrits. Pour joindre entre elles deux pièces, on les rivait. Les vases, les feuilles travaillées au repoussé, les lames et disques de ceintures, etc., se faisaient en battant le métal avec un marteau en bois sur une enclume en pierre ou en bronze, ou avec un marteau en bronze sur une enclume en bois.

*
* *

La cachette de Vénat peut se rattacher à des découvertes déjà faites dans la Charente, notamment à celle du Bois-du-Roc, aux tumulus de Pierrefitte, à la grotte de Vilhonneur, aux camps de Vœuil et du Recoux ; elle rappelle aussi un bon nombre de découvertes à peu près semblables faites en France, à Réallon, dans les grottes de Vallon, les cachettes du Petit-Villatte, de Hénon, de Coutjouglas, de Briod, etc. Après la France, la Suisse, la Savoie et plusieurs autres contrées de l'Europe ont fourni des produits de l'industrie du bronze ayant des points de ressemblance avec Vénat. Tout cela est longuement et savamment traité par M. Chauvet, et je ne saurais trop engager ceux que ces études intéressent à lire son ouvrage.

Il cherche ensuite à établir l'âge de la cachette et croit entrevoir la solution de ce difficile problème dans la ressemblance qu'elle offre avec l'industrie du bronze dans la haute Italie. Or, les archéologues italiens rattachent cette industrie préétrusque aux Ombriens ou aux Ligures, peut-être aux Pélasges ; dans tous les cas, ils semblent d'accord pour la rapporter à une date antérieure au ^xe siècle avant Jésus-Christ. C'est là un précieux point de repère ; mais, ajoute l'auteur, peut-être est-il prudent, à l'heure actuelle, de ne rien affirmer à ce sujet.

Arrivons aux conclusions, et ici je ne puis mieux faire que de copier textuellement, ou à peu près :

« Vénat n'apprend rien sur l'origine du bronze et sur les premiers temps de son usage. Rien n'indique une importation venant d'Orient ; si des rapports ont existé avec l'Égypte, la Grèce, l'Asie Mineure, ils paraissent oubliés ; les traces ne s'aperçoivent plus.

» Quand on examine les divers trésors et cachettes de l'Eu-

rope, on n'a pas l'impression d'une importation d'objets sortant d'un centre commun, centre que, du reste, on n'a découvert nulle part. L'idée vient, tout naturellement, d'une industrie unique se développant par régions, suivant des modes, des habitudes différentes; chaque fonderie se rattache aux fonderies voisines par plusieurs points et en diffère par beaucoup d'autres.

» On pense à un assemblage de tribus ou de peuples arrivés à des degrés analogues de développement, chacun avec son génie propre, et entretenant des relations assez suivies avec les voisins.

» Il semble que notre Gaule de l'ouest, se suffisant à elle-même au point de vue industriel, était cependant en rapports étroits avec la Gaule de l'est, la Suisse, la Savoie et l'Angleterre, et n'était pas étrangère à l'Europe centrale et à l'Italie. »

A l'époque où le vase de Vénat fut enfoui, dans quel état était la vallée charentaise? Le pays devait avoir le même relief qu'aujourd'hui. Immédiatement sous le sol de la cachette s'étagent, épais de plusieurs mètres, les lits de sable et de graviers qui ont fourni les principaux éléments de l'histoire des Charentais des temps quaternaires. Les dolmens touchaient à leur fin, et les populations néolithiques qui avaient élevé les tumulus de la Boixe, de Villebois-Lavalette, de Mansle, etc., occupaient toujours la région. C'était environ dix siècles avant Jésus-Christ, à l'époque où les Phéniciens fondaient Gadès, où les Etrusques commençaient à organiser leur empire, où le roi Salomon bâtissait le temple de Jérusalem.

Comme l'espère M. Chauvet, de nouvelles observations viendront sans doute donner des réponses définitives, ou tout au moins meilleures, aux questions encore très obscures que soulèvent les découvertes d'objets de ces temps reculés; mais ce qui est certain, c'est que le travail de notre collègue sera toujours d'un précieux secours.

Tel est, en résumé, le livre de M. Chauvet, écrit dans un style sobre et clair, qu'accompagnent de nombreuses figures dans le texte et vingt-quatre planches représentant 330 des objets trouvés.

Un pareil travail ne peut que faire honneur à son auteur et à la société archéologique de la Charente, qui l'a publié.

E. MAUFRAS.

V

LA FAMILLE DE PIERRE L'HERMITE EN SAINTONGE. ÉPITAPHES.

A propos du 8^e centenaire de la première croisade, célébré si magnifiquement à Clermont, rappelons qu'une famille du même nom que Pierre L'Hermite, né à Amiens en l'an 1053, mort à Neumoutiers le 11 juillet 1115, prédicateur de la première croisade, fut possédée en Saintonge. Le P. Anselme, *Histoire des grands officiers*, tome VIII, page 133, a donné la filiation depuis Jean L'Hermite, seigneur de Moulins sur Charente, dont le fils, Tristan L'Hermite, seigneur de Moulins et du Bouchet, grand prévôt des maréchaux de France, grand maître

de l'artillerie de France sous Louis XI, épousa Guillemette, dame de Mondion, au vicomté de Châtellerault, et eut : 1° Pierre, qui suit ; 2° Jean, seigneur du Bouchet et de La Rongerie, mort à la bataille de Pavie.

Pierre, seigneur de Moulins sur Charente, de Mondion et de Beauvais en Poitou, épousa : 1° Marguerite Goulard, dame de Toussenay ; 2° Jeanne du Fau, fille de Jean, seigneur du Fau en Touraine, et de Jeanne, bâtarde de Bourbon, dont il eut : 1° Louis, qui suit ; 2° Hélène, dame de Beauvais, épouse de Jean Goulard, seigneur de Marsay ; 3° Ozanne, épouse de Guy de Maugiron, seigneur d'Ampuis ; 4° Jeanne, femme (1515) d'Antoine de Montberon.

Louis, chevalier, seigneur de Moulins, de Mondion et de Beauvais, épousa Jeanne de Chasteaupers, dame de La Chevallerie.

Guy de Maugiron, seigneur de Montléans (près de Vienne), qui fut érigé en comté par lettres patentes du mois de septembre 1569, baron d'Ampuis, avait donc épousé la petite-fille de Tristan L'Hermite, sœur de Jeanne, qui épousa (1515) Antoine de Montberon, baron de Mortagne sur Gironde, et fille de Pierre L'Hermite, seigneur de Moulins sur Charente, de Mondion et de Beauvais, panetier de Louis XI.

Son fils, Laurens de Maugiron, comte de Montléans, baron d'Ampuis, chevalier de l'ordre du roi, capitaine de cent hommes d'armes, lieutenant général en Dauphiné, père de Louis de Maugiron, qui fut favori de Henri III, échangea avec Henri III la principauté de Mortagne sur Gironde, qui lui venait de sa tante, Ozanne L'Hermite, contre Saint-Symphorien d'Ozon, Ternay, Pinet en Dauphiné, Sainte-Colombe et La Resne en Lyonnais. (Voir *Brouage et Champlain*, par M. Louis Audiat, et *Archives de Saintonge*, vi, 358.) Le roi la céda, contre Brouage, à François de Pons-Mirambeau. Il faut donc compter les L'Hermite parmi les princes de Mortagne, fait que n'a pas connu Damien Rainquet ; il l'eût indiqué dans sa brochure *Mortagne sur Gironde*.

Dans la cathédrale de Vienne en Dauphiné, sur le mur du déambulatoire de droite, côté de l'évangile, j'ai copié les deux épitaphes suivantes, qui ont, à cause des noms, droit de figurer dans une épigraphie santone :

CY GIST HAVLT ET PVISSANT
SEIGNEVR MESSIRE GUY, DE
MAVGIRON, SEIGNEVR DAMPVYS
MONTLIANS, BEAVVOIR, MERIEV,
LA ROCHE, LA OVVRE ET LEYSSINS
CHEVALIER DE L'ORDRE DV ROY
CONSEILLER AV CONSEIL PRIVÉ
DE SA MAJESTÉ GENTILHOMME
ORDINAIRE DE SA CHAMBRE
CAPITAINE DE CINQVANTE
HOMMES D'ARMES, GOVVERNEVR

CY GIST, HAVLTE ET
PVISSANTE DAME,
OZANNE L'HERMITE
FEMME DE FEV MESSIRE
GVY DE MAVGIRON DAME
DE MOLINS SVR CHARATE
BEAVVAIS ET LES CLOSSVRES
EN POICTOV. LAQVELLE
DÉCÉDA, LE SECOND IOVR
DU MOYS DE IANVIER, LAN
DE LINCARNATION, MIL V^e

EN SES PAYS DE DAVPHINÉ XXXVIII. DIEV PAR SA GRCE
ET SAVOYE. LEQVEL TRESPASSA, PARDON LVI FACE : AMEN.
LE PENULTIESME DE DÉCEMBRE REQUIESCAT, IN PACE.
MIL CINQ CENTZ CINQVANTE
CINQ. PRIEZ DIEV POVR SON AME.

Cette double inscription est sommée d'un écu à trois giron, armes parlantes des Maugiron : *Mal gironné d'argent et de sable de six pièces*. L'écu, entouré du cordon de saint Michel, est timbré d'un casque de chevalier.

LOUIS AUDIAT.

VARIÉTÉS

I

EMPLACEMENT DU COMBAT DE MONTANDRE

La *Revue de Saintonge*, dans son numéro du 1^{er} septembre 1895, xv, 303, à propos des fêtes commémoratives du combat de Montandre en 1402, a reproduit les relations, à peu près contemporaines, de ce haut fait d'armes. Elle en a oublié une, celle de l'historien de Louis XII, Jehan de Saint-Gelays, qui fut, comme son père, officier de la maison d'Orléans et seigneur du château voisin de Montlieu.

La voici d'abord (*Histoire de Louis XII*, in-4°, 1622, p. 10)

« Le duc d'Orléans était très aimé et avait beaucoup de gens de bien à son service. Et il y parut quand sept Anglois demandèrent à faire arme à sept François. Tous les François furent de la maison de M^{re} d'Orléans et combattirent et vainquirent les Anglois en une lande qui est entre Montlieu et Montendre. Et les François qui firent le combat étaient M^{res} Tanne-guy et Guillaume du Chastel, Clinet de Brabant, Guillaume Bataille, Frotier, Corois et Champagne. »

Ce livre fut écrit un siècle environ après l'événement, à la même époque où le frère de l'historien, Octovien de Saint-Gelays, évêque d'Angoulême, composait son *Séjour d'honneur*.

Or, c'est à peu près le seul texte, à ma connaissance, qui mentionne l'emplacement du combat « dans une lande entre Montlieu et Montendre ». Et, comme seigneur de Montlieu, comme fils d'un chambellan et familier du duc d'Orléans, l'auteur devait être au courant des particularités de ce fait remarquable.

D'un autre côté, depuis un demi-siècle environ, la tradition locale en a fixé le site à la Motte-à-Vaillant, qui est un petit monticule de 500 mètres au N.-O. du château ; elle est due à Nicolas Moreau, bibliothécaire de Saintes, qui publia, en 1835, la première relation de ce tournoi, tout en constatant que le souvenir s'en était entièrement perdu à Montandre. Cet auteur paraît s'être uniquement guidé par le rapprochement des noms.

J'ai une autre hypothèse à émettre, un autre emplacement à proposer : c'est le lieu dit le Bras-de-Guilhem, dont le nom est au moins aussi singulier et aussi suggestif que celui de la Motte-

à-Vaillant, et qui rappelle sans peine les exploits du chef des chevaliers français, Guilhem de Barbazan. Tandis que la Motte-à-Vaillant est de petite étendue et, par rapport à Montlieu, est placée au delà de Montandre ; le Bras-de-Guilhem (1) est un tertre plus vaste, avec un petit village dominant la lande environnante et formant, avec Montlieu et Montandre pour base, le sommet d'un triangle équilatéral. Je le répète, ce n'est là, de ma part qu'une indication, tout aussi plausible que l'opinion devenue courante, et qui, de plus, me paraît mieux concorder avec l'état des lieux et avec les termes employés par un historien des plus autorisés et presque contemporain.

D^r C. V.

* *

Parmi les chevaliers qui ont combattu à Montandre en 1402, nous avons nommé (xv, 319) Archambault de Villars, sans indiquer sa province. Il était Saintongeais. En effet, il portait *d'hermine au chef de... chargé d'un lambel*, et les Villars de Saintonge portaient *d'hermine au chef de gueules*, armes qui se voient encore sur deux contreforts de l'église abbatiale de Saintes. Jean de Villars, « d'une illustre maison de Saintonge, voisine du monastère de Saintes », écrit bizarrement l'abbé Théodore Grasilier, *Cartulaires inédits de la Saintonge* (II, x), abbesse de Saintes (1438-1484), était, selon dom Etiennot, parente de Louis de Villars, prieur de Saint-Eutrope (1396), puis abbé de Saint-Jean d'Angély (1416-1451), dont le sceau est *d'hermine au chef de...* Il y a en Bourbonnais (Voir *Documents sur la ville de Saintes*, p. 183, et *Saint Eutrope et son prieuré*, p. 155), une famille de Villars, dont d'Hozier (*Armorial général*, rég. II, p. 639) a donné une généalogie partielle, qui portait, elle aussi, *d'hermine au chef de gueules chargé d'un lion issant d'argent*. Jeanne de Villars, avant d'être abbesse de Saintes, avait fait profession au monastère de Cusset, arrondissement de Lapalisse (Allier), ce qui indiquerait une origine bouronnaise. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que le lambel et le lion sont de simples brisures.

Louis AUDIAT.

II

LE PEINTRE LOUIS GAUFFIER

La *Revue de Saintonge et d'Aunis* du 1^{er} septembre dernier (xv, p. 388,) a posé cette question : « Le peintre Gauffier est-il Rochelais ou Rochefortais ? »

Un membre de la société d'agriculture, sciences et belles lettres de Rochefort, M. Léon Faye, écrivait, le 11 octobre 1836,

(1) M. L'abbé Théophile Mongis, dans son livre récent : *A travers genêts et bruyères*, inspiré par ce nom et par quelques appellations voisines, a écrit cet épisode, de pure imagination, où il fait intervenir la valeur et le bras du même Guilhem de Barbazan. Il a aussi raconté le combat de 1402.

dans le journal *Les Tablettes*, de Rochefort : « Si l'on ouvre les biographies au nom de Gauffier, on voit qu'elles sont presque unanimes pour le faire naître à La Rochelle. Une pareille erreur mérite d'être relevée. Louis Gauffier naquit à Rochefort ; il faut cependant avouer que, malgré des recherches assez attentives, il n'a pas été possible de retrouver l'acte de baptême de notre peintre ; mais on sait avec quelle négligence étaient alors tenus les registres des paroisses, et l'absence de cet acte ne saurait, en aucune façon, tirer à conséquence. Le père de Gauffier, venu de Poitiers dès sa jeunesse, demeura constamment à Rochefort, dont un emploi à l'arsenal ne lui permettait guère de s'éloigner ; et ce fait seul serait de nature à démontrer que Louis Gauffier y vit le jour, s'il n'était corroboré par des témoignages unanimes et contemporains.

» Louis Gauffier, suivant les biographes, naquit en 1761 ; mais cette date doit être erronée. Un passage des *Mémoires secrets*, du 1^{er} septembre 1784, nous apprend que Gauffier remporta un prix de peinture au concours de cette année, et qu'il était âgé seulement de 21 ans. Sa naissance ne doit donc remonter qu'à l'année 1763.

» Gauffier était d'une constitution délicate. On connaît la réponse héroïque qu'il fit à ses amis, qui cherchaient à le détourner d'un voyage en Italie : « J'y mourrai ; mais il est beau de mourir à Rome ! » Pour comprendre tout l'enthousiasme de cette réponse, il faut ajouter, — ce que tous les biographes ne disent pas, — qu'un élève de l'école de Rome, parti peu de temps auparavant, venait de perdre la vie dans cette grande cité, à laquelle notre artiste vouait une admiration si passionnée.

» Peu de personnes savent qu'un habitant de Rochefort, M. Bouffard, possède un des grands tableaux de Louis Gauffier ; il représente le *Retour de l'enfant prodigue*. Ce n'est peut-être qu'une copie du fameux ouvrage de Taraval, sous lequel il avait étudié ; cependant, on croit, sans oser l'affirmer, que le peintre s'est représenté lui-même dans le personnage de l'enfant, ce qui donnerait à son œuvre, si remarquable d'ailleurs, un nouveau degré d'intérêt. Elle serait précieuse encore sans cela : car, trop faible pour entreprendre de grands ouvrages, Gauffier n'a fait, pour ainsi dire, que des tableaux de chevalet. Le 28 juillet 1815, M. Tuffet annonçait à la société de littérature que le possesseur de ce tableau (M. Bouffard père) avait l'intention de le déposer à la mairie, comme un objet qui devait être la propriété de la ville. »

L'Histoire du port et de la ville de Rochefort par Viaud et Fleury fait mention de Gauffier (t. II, p. 520) :

« Louis Gauffier, peintre d'histoire, était fils d'un ouvrier de l'arsenal. D'une santé frêle, cet enfant était peu propre au rude métier de constructeur de navires. Il suivait tous les jours sur les travaux son père, qui le destinait à la même profession que lui. Mais Louis passait tout son temps à crayonner des figures sur les murs, sur les bois ; il était déjà artiste. Partout il

n'était question que du petit Gauffier. M. le comte de Vaudreuil, qui plus tard fut commandant de marine, voulut le voir. Louis lui plut par la douceur de son caractère : le jeune artiste venait de trouver un protecteur. Il fut envoyé à Paris, et, en 1784, à l'âge de 21 ans, il remporta le premier prix de peinture pour son tableau *La Cananéenne*, et fut envoyé à Rome. Quelques amis l'engagèrent, à cause de sa santé délicate, à ne pas entreprendre le voyage d'Italie. « Je sens que je mourrai à Rome, répondit-il ; mais il est beau de périr dans le centre des arts. » Il partit.

» Gauffier, trop faible pour exécuter de grands ouvrages, ne fit que des tableaux de chevalet, dont les principaux sont : *Le sacrifice de Manné, Jacob et Rachel, Les dames romaines portant leurs bijoux au trésor public, Achille reconnu par Ulysse, Abraham et les anges, Les dames romaines engageant Véturie à venir avec elles pour fléchir la colère de Coriolan, Alexandre mettant son cachet sur les lèvres d'Éphestion*. Ce dernier tableau fut son œuvre de réception à l'académie de France. Gauffier mourut à Venise, à l'âge de 40 ans, le 20 octobre 1801. Peu de jours avant sa mort, il fit parvenir à son vieux père un tableau représentant le *Retour de l'enfant prodigue* : c'était son portrait et celui de son père.

» A la mort de Gauffier père, le 12 février 1808, ce tableau fut légué par le mourant à M. Bouffard, négociant, qui lui avait rendu des services d'ami. »

Les vœux exprimés par Léon Faye et par Viaud et Fleury ont été exaucés. Les membres des familles Bouffard et de Saint-Martin ont fait don à la ville de Rochefort du tableau de Louis Gauffier. Le conseil municipal, dans sa séance du 20 février 1857, en fut informé par le maire, Eugène Roy-Bry (1).

* *

Les dates de 1761 et de 1763 ayant été données par certains biographes comme époque de la naissance de Louis Gauffier à Rochefort sur Mer, nous avons cherché dans les archives paroissiales de cette ville de 1760 à 1770, et n'avons trouvé, aux naissances de l'année 1767, qu'un nom de Gauffier.

« Benjamin-Sébastien, fils légitime de Louis-Joseph Gauffier, tinturier, et de Catherine Elisabeth Burgeau, né le sept octobre 1767, a été baptisé le traise du même moy par moy soussigné,

(1) M. le maire informe le conseil municipal que les familles Bouffard et de Saint-Martin viennent de faire don à la ville d'un tableau, *L'Enfant prodigue*, dû au pinceau de Louis Gauffier, né à Rochefort, en 1763, grand prix de Rome en 1784, mort à Venise en 1801. Cette toile d'un intérêt vraiment remarquable sera déposée au musée, qui la conservera en souvenir de l'action généreuse des familles donatrices et comme un monument à la gloire de Louis Gauffier.

Le conseil reçoit cette communication avec une grande satisfaction et invite M. le maire à adresser des remerciements aux familles Bouffard et de Saint-Martin.

prêtre de la congrégation de la mission, faisant les fonctions curiales de cette paroisse. Le parain a été le sieur Benjamin Dupont, agent de change, et la marainne D^{lle} Marie La Garosse, qui ont signé avec moy. BENJAMIN DUPONT. MARIE LAGAROSSE. LOUIS-JOSEPH GAUFFIER. C. BUREL. »

Evidemment, ce ne pouvait être que le frère puîné de Louis Gauffier Où donc était né ce dernier ?

D'autres biographes le faisant naître à La Rochelle en 1761, nous avons compulsé les archives paroissiales de cette ville ainsi que les registres affectés aux protestants qui datent de l'époque présumée de la naissance de Louis Gauffier ; mais dans aucun d'eux le nom de Gauffier n'est mentionné.

Était-ce donc, comme le disait Faye, par suite de la négligence apportée alors dans les registres d'état civil, que le nom de Gauffier n'y figurait pas, ou fallait-il en conclure que Gauffier n'était né ni à La Rochelle ni à Rochefort ?

A Rochefort, nous avons vu, aux décès, l'acte concernant Louis-Joseph Gauffier, père de Louis Gauffier (f^o 34, n^o 133) :

« L'an 1808, le 12 du mois de février, sur les onze heures du matin, par-devant nous François Thibault, adjoint, délégué pour remplir les fonctions d'officier de l'état civil de la commune de Rochefort, sont comparus : Pierre Bouffard, négociant, âgé de cinquante-sept ans, demeurant à Rochefort, qui a dit être ami du défunt, et M. Claude Jossin, employé à la mairie, âgé de quarante-trois ans, qui a dit être ami du défunt ; lesquels nous ont déclaré que Louis-Joseph Gauffier, employé au port, demeurant en cette ville de Rochefort, est décédé ledit jour, à onze heures du matin, en son domicile, situé en cette ville, rue de Fleurus, section de l'Ouest, âgé de soixante-quatorze ans, né à Poitiers, département de la Vienne, de son vivant veuf d'Elisabeth Burgaud, fils de et de . Et ont les déclarans signé avec nous le présent acte. JOSSIN. PIERRE BOUFFARD. F. THIBAUT. »

D'après ce qui précède, Louis-Joseph Gauffier, le père de Louis Gauffier étant né à Poitiers, il était possible qu'il se fût marié dans sa ville natale, et qu'il y eût eu son fils avant de venir à Rochefort. Nous nous sommes adressé au bureau de l'état civil de Poitiers, et voici les renseignements qui nous sont parvenus : 1^o Louis-Joseph Gauffier est né en la paroisse de Montierneuf, le 22 septembre 1735 ; 2^o il s'est marié avec Elisabeth Burgaud, en la même paroisse, le 21 septembre 1761 ; 3^o Louis Gauffier, leur fils, est né en ladite paroisse le 10 juin 1762.

Quoiqu'il nous en coûte de reconnaître que Louis Gauffier soit né à Poitiers et non à Rochefort, nous devons nous incliner devant les faits.

Quand Louis Gauffier vint à Rochefort, il n'était âgé que de cinq ans, tout au plus, puisqu'il est né le 10 juin 1762 et que son frère puîné est né à Rochefort le 7 octobre 1767.

Si Rochefort n'est que la ville adoptive de Louis Gauffier, disons qu'il y rencontra des hommes qui surent apprécier ses ap-

titudes et lui faciliter les moyens qui, plus tard, firent de Gauffier un peintre de talent.

Nous pouvons donc avancer, dans une certaine mesure, que Louis Gauffier est un enfant de Rochefort.

L. MOINET.

III

L'IMPRIMEUR THOMAS PORTAU
ET L'HISTOIRE VÉRITABLE DE CERTAINS VOYAGES PÉRILLEUX
DU CAPITAINE BRUNEAU

Dans nos notes pour servir à l'*Histoire de l'imprimerie à Niort et dans les Deux-Sèvres*, nous avons cité, d'après le catalogue du libraire Bernard Quaritch, à Londres, l'*Histoire véritable de certains voyages périlleux* [par le capitaine Bruneau]. Malheureusement, n'ayant pas eu en mains cet exemplaire unique, nous n'avions pu en donner qu'une description bien incomplète. La voici, plus détaillée, prise sur l'exemplaire de la bibliothèque nationale :

*Histoire | vérita- | ble de certains | voyages périlleux | et
hazardeux sur la mer, ausquels | reluit la justice de Dieu sur
les uns, | et sa miséricorde sur les autres : | très digne d'estre
leu, pour les cho- | ses rares et admirables qui y sont conte-
nues. | Pseau. 107. | Ceux qui dedans galées dessus la mers'en
vont. | Et en grand's eau sallés maintes trafiques font : | Ceux
la voyent de Dieu les œuvres merveilleuses : | Sur le profond
milieu des vagues périlleuses. | A Niort. | Par Thomas Portau.
1599, in-12 de 212 pp. (Exemplaire de William Horatio Crawford, incompl. de la ff. B.)*

En tête de l'ouvrage figurent six vers de François Mizière, médecin à Niort, dont nous avons parlé à propos de l'édition des œuvres de Marot (p. 13). C'est sans doute à la requête de cet ami de Portau, que le capitaine Bruneau donna son livre à un imprimeur de Niort, tandis qu'il avait à sa disposition à La Rochelle les presses des Haultin. Le pasteur Louis de La Blachière, dont Portau avait déjà imprimé plusieurs factums théologiques, ne dut pas non plus rester étranger à cette publication. C'est lui du moins, dans une dédicace à Philippes de Mornay, qui nous apprend le véritable nom de l'auteur : « ... comme les reschappez » l'ont récité fidèlement à un personnage digne de foy et aimant » la vérité, lequel vous cognoissez et ayez de longue main, » comme aiant exercé l'estat de sergent major par le commandement de nostre Roy en sa ville de Saumur, sous vostre » commandement. C'est le capitaine Bruneau, sieur de Rivedoux » en l'isle de Ré, à qui je suis étroittement allié. A Niort, le 1^{er} janvier 1599. »

Le capitaine Bruneau n'est pas marin, mais élevé sur les côtes, il aime la mer autant que les camps. Il a vu partir les hardis navigateurs de La Rochelle et de Brouage ; il a écouté le récit de leurs dangers, de leurs naufrages et il les a consignés dans son

livre, tels qu'il les a recueillis. C'est le naufrage de Jean Samson, de Marennnes, en 1559, sur les rochers de l'île Bréhat; le voyage au Pérou d'un vaisseau armé à Brouage en 1572 par M. de Strozzi et d'Ouartis, sous le commandement d'un capitaine de Fécamp, Maillard, d'un gentilhomme de Picardie, le sieur de La Fontaine, et du capitaine Faneuil; l'incendie en mer du navire de Pierre Houé, de Mozac, près Marennnes, allant à Terre-Neuve en 1570; l'explosion en rade de La Pallice d'un vaisseau de la flotte destinée à rétablir Antoine de Portugal (juin 1582); la perte d'un navire de guerre à La Rochelle en 1576; le récit d'une maladie contagieuse qui détruisit au retour du Pérou tout l'équipage du capitaine Richardière, de l'île de Ré; deux cas merveilleux où deux imprudents échappèrent par miracle à la mort: un jeune homme de l'île de Ré, nommé Eveillard, et un certain Charles, de Chasteauneuf en Angoumois, homme de confiance de M. des Herbiers, ancien maire de La Rochelle.

Au mois de septembre 1579, « au temps et à la saison de vendanges et quelque peu auparavant qu'il faille couper les raisins qui sont par les vignes, dont il y a abondance en l'isle de Ré, et peu de temps pour la moisson; en ce temps où il passe en ladite isle une si grande quantité de peuple tant du Poitou, gouvernement de La Rochelle, que Xaintonge, que c'est chose incroyable d'en voir la multitude », une barque chargée sombra avec tous ses passagers. Il ne se sauva qu'un habitant de Saint-Martin, nommé Alain, Isaac Jamet, voisin de l'auteur, et deux mariniers.

Le 31 décembre 1584, une baleine poussée par un grand vent de sud-ouest échoua à la côte de l'île de Ré, « au droit une maison qui m'appartient apellée la *Maison-neuve*, du côté de la mer Sauvage ». Pendant la nuit, elle fut transportée par la mer et le vent à un bon quart de lieue de la Maison-neuve, près d'un moulin à vent sur le bord de la mer appartenant au prieur d'Ars. «... Le bruit de sa venue manifesté par l'isle esmeut tellement le peuple à la venir visiter que vous n'avez vu telle presse à la dévotion de quelque saint en Poitou ou à quelque preveil, comme vous voiez de peuple par chemins les uns la venans voir, les autres y venans chercher des pièces; de manière que premier qu'il fut midy c'estoit merveilles du peuple qui y estoit arrivé; mais je croy fermement qu'il y avoit cinq cens personnes qui travailloient à l'entour: les uns pour avoir de la chair, les autres le lard, les autres les barbillons, travaillans avec haches, hachereaux et couteaux, tant qu'ils pouvaient, et diray bien qu'il y avoit dedans sa gueulle plus de trente personnes qui coupoyent des barbillons qu'elle y a, dont l'on fait les moules de robes aux femmes, ou des vasquines... Elle valut au peuple plus de deux cens escuz de l'huile de poisson qu'ils en firent de ce qu'ils avoient coupé. Ceste baleine avoit quarante pieds de long et une brasse et demie de hauteur. »

En 1565, Charles IX vint à Brouage: « Je vous raconteray ce que je vey en l'an 1565 que le défunct roy Charles fesoit son

voyage par ce royaume, et entr'autre estant à Brouage en ladite année et au mois de septembre, ceux du pays des isles luy vouloyent faire voir de quelle façon un navire marchand estant trouvé à la mer par un navire de guerre ou pirate, est attaqué. Pour ceste cause accommodèrent un vieil navire du port de trente-cinq ou quarante tonneaux, et l'équipèrent de voiles et autres utensiles propres pour le faire naviguer : et dedans iceluy y mirent un Capitaine et huit ou dix mariniers, lequel entrant dedans le havre dudit Brouage qui est très beau, fut ledict navire suivy de deux chalupes équipées en guerre (ou je me trouvai) et le batans à coups de canon et d'arquebus l'emmenèrent si avant dans ledit havre qu'au droit le logis où estoit le Roy à sa fenestre, il s'arresta, et là y eut un grand combat soit attaquant soit deffendant, tant de coups d'arquebus, picques qu'autres instruments de guerre ; enfin, après avoir eu ledit navire bien résisté, et que ceux des chalupes virent ne pouvoir monter dedans, jettèrent certains artifices de feu sur le tillac avec de la poudre, qui fit que incontinent le voila prins dans les voiles, qui furent plustost bruslées que l'on eut loisir de le regarder : de là se print aux masts, aux cordages, et tellement au corps du navire qu'en présence de sa Majesté et de toute sa court, ledit navire brusla jusques à l'eau, en quoy faisant les mariniers qui estoient dedans, tous gens experts à nager, attendoient presque que le feu les surprint, et puis se jettoient à la mer : de manière que l'un d'iceux ayant attendu jusques au dernier, faisant mine de ne savoir nager, se précipita à la mer ; et fit tellement le plongeon, que la plupart pensoient qu'il se fust noyé. Là dessus M. le Conte de Rhingrave, seigneur Aleman, voyant cet homme s'estre jetté assez près du bord, eut opinion que se jettant avec son cheval dans ledit havre, il sauveroit ce marinier ; et sans marchander poussa son cheval dans la mer, cuidant que ce fust platière ; mais il n'y fut si tost lancé que luy et son cheval se perdirent de veue sous l'eau ; et eut bien besoing que celui qu'il vouloit sauver, le sauvast de ce péril éminent, où sans doute sans son assistance il estoit despesché. Mais enfin estant sauvé et amené à terre, le Roy en fit bien grande risée contre ledict sieur Conte, qu'avoit voulu traverser la mer à gué ; et fit donner au Capitaine du navire nommé *Mitrault* cent escus pour la perte qu'il avoit fait en icelui. »

HENRI CLOUZOT.

IV

DE QUELQUES COURBON DE LA ROCHECOURBON, DE BLÉNAC
ET DE SAINT-LÉGER

A côté du clocher de l'église fortifiée de Contré, commune du canton d'Aunay, une vaste pierre tombale, dit le *Recueil de la commission des arts* d'avril 1889, t. x, 37, porte l'inscription suivante :

ICY GIT LE CORPS DE M^{re} MARTIAL MATHIEV,
SIEVR DE MONBEAU, AVOCAT, INTENDANT DE M^{re}
..... SON PROCV
REVR D'OFICE DANS TOYTES CES TERRES DE CONTRÉ,
CHANTEMERLIÈRE, ROMEGOVX, BLÉNAC, [LIS]LEAV ET
BRESNEAV, MARIÉ AVEC DEMOISELLE MARIE-BÉNINE
DE COURBON ST-LÉGER, DÉCÉDÉ LE P^{mier} MARS 1751.

L'acte de décès du personnage, à la mairie de Contré, est ainsi conçu : « L'an de grâce 1751, le premier de mars, est décédé et du lendemain a été inhumé dans l'église de cette paroisse le corps de feu Martial Mathieu Monbeau, intendant de monsieur le marquis de Blénac et procureur fiscal de la comté de Blénac et châtelain de Romegoux, muni des sacrements, âgé de 44 ans ou environ (1), et ce en présence de MM. les curés de Villemorin, de Saint-Mandé et de Néré. AUREILLE, *curé de Néré*. PALLIOT, *curé de Villemorin*. JELLIN, *vicaire d'Aulnay*. J.-S. GUION, *curé de Saint-Mandé*. PILLOT, *curé de Contré*. »

Je connais deux enfants au défunt : 1° Angélique-Maime (2) ; 2° Geneviève-Pavonille-Misine (3).

Le parrain de la dernière est Arnould de Courbon, comte de Blénac, né le 5 juin 1726, parent de l'enfant (4). Il était fils de Gabriel-Madeleine de Courbon, chevalier, marquis de Blénac, baron de Lisleau, Romegoux, Contré, Chante-Merlière, grand sénéchal de Saintonge et capitaine de cavalerie dans Royal-Pié-

(1) Le 5 décembre 1748, Gabriel-Madeleine de Courbon, comte de Blénac, baron de Breneau, Lisleau et Saint-Sulpice d'Arnoult, seigneur châtelain de Romegoux, Lhouméc et fiefs en dépendant, seigneur haut justicier de Contré, Chantemerlière et autres lieux, grand sénéchal de Saintonge, demeurant au château de Romegoux, transige devant Pierre Merveilleux, notaire à Néré, avec Martial Mathieu Monbeau, procureur fiscal de la chatellenie de Romegoux, et Bénigne de Courbon Saint-Léger, son épouse, demeurant à Romegoux.

(2) « Le 6 novembre 1747, a été baptisée par moy, frère Anastase de Saint-Jean, prieur des carmes d'Aunay et faisant les fonctions curiales de Contré, Angélique-Maime, née du jour précédent au château de Contré, fille légitime de Martial Mathieu Monbeau, intendant des affaires de monsieur le marquis de Blénac et juge assesseur de la chatellenie de Romegoux, et de dame Marie-Bénigne de Courbon-Saint-Léger, en présence de M. le marquis de Blénac. Parrain, Jacques Guerrin ; marraine, Marie Nazet. F. ANASTASE, *prieur des carmes d'Aunay et desservant la cure de Contré*. BLÉNAC. MONBEAU. »

(3) Née le 27 novembre 1749 et baptisée le 30, en présence du marquis de Blénac, ayant pour parrain et marraine messire Arnould-Pierre, comte de Blénac, enseigne de vaisseau du roi, et damoiselle Geneviève Ocqueteau.

(4) Arnould-Pierre de Courbon avait épousé, le 15 juin 1752, Anne-Catherine Barthommé de Barbeau, dont il eut, entre autres : le 8 mars 1756, baptisé le 19 septembre, à Romegoux, Anne-Christophe-Elisabeth, colonel de la garde nationale de Saintes en 1790 ; Arnould-Christophe-Marguerite, ondoyé le 13 mars 1757 (cérémonies du baptême suppléées le 28 février 1758), qui a eu pour parrain Christophe Barthommé de Barbeau et Antoinette-Marguerite de Villedavrez ; le 24 juin 1758, Jean, qui a été tenu sur les fonts par Charles de Courbon, comte de Blénac, chef d'escadre des armées navales, commandant de la marine, et par Jeanne-Silvie de Longueville, son épouse ; Charles, qui mourut à 3 ans et fut inhumé le 22 mai 1761 dans l'église de Saint-Maur, à Saintes.

mont, né en 1698 et marié en 1723 à Anne Garnier de Salins (1).

C'est le fils d'Arnould-Pierre, Arnould-Christophe-Marguerite de Courbon, ondoïé à Romegoux le 13 mars 1757, vicomte de Courbon-Blénac, page du roi, puis officier au régiment de Barrois, qui, l'an II de la république, trouvant « odieux à un sans-culotte républicain » les noms qu'il porte, vint à la mairie de Saintes (Voir *Bulletin*, II, 85) déclarer officiellement qu'il s'appellera désormais *Unité Lalande*, du nom de sa femme, Julie de Lalande, qu'il avait épousée en 1792, dont trois fils.

Le curé est ce François Pillot, prêtre du diocèse de Poitiers, qui avait marié, le 8 novembre 1737, Charles-Angélique, comte de Courbon-Blénac, capitaine au régiment de Clermont, et Anne-Marie Peirenc de Moras (2) qu'il avait enlevée à Paris. La mère de l'époux était présente, fort indulgente pour l'escapade de son fils, et pour cause. Mariée le 7 janvier 1697, elle reconnaissait, ce jour même, en l'église Saint-Nicolas des Champs, à Paris, de concert avec son époux François de Courbon, un fils né un an auparavant et non encore baptisé, enfant qui n'est pas indiqué dans le *Nobiliaire* de Saint-Allais, I, 412, ni dans le *Dictionnaire* de Lachenaye, III, 218 (3). On sait que le ravisseur

(1) « Le vingt-neuf novembre 1755, a été inhumé dans l'église de ce lieu (Contré) le corps de haut et puissant seigneur Gabriel-Magdelaine, marquis de Courbon, comte de Blénac et de Bresneau, baron de Lisleau, seigneur haut justicier des terres et seigneuries de Roumegoux, Contré et Chantemerlière, entien et grand sénéchal de Xaintonge, âgé de cinquante-huit ans, décédé le vingt-sept du dit mois, après avoir reçu les secours spirituels ; en son vivant époux de haute et puissante dame Anne Garnier, marquise de Salins et de Saint-Sauveur. Ont assisté à ses funérailles : M. le comte de Blénac fils et les autres soussignés. COURBON DE BLÉNAC. J.-S. GUION, curé de Saint-Mandé. BERTHOMÉ DE BARDEAU. CHAVIREIZ, prestre, prieur-curé de Villemorain. L. HABVIOUX, curé de Contré. »

(2) « L'an de grâce 1737 et le huitième novembre, ont été épousés en face de notre mère la sainte église catholique, apostolique et romaine, par moy, prestre soussigné, haut et puissant seigneur messire Charles-Angélique, comte de Courbon-Blénac, capitaine de cavalerie, fils légitime de feu messire François, comte de Courbon-Blénac, capitaine de vaisseaux du roi, et de dame Ester Drault, avec damoiselle Anne-Marie Perrinc de Moras, fille légitime de feu messire Abraam Perrinc de Moras, maître des requettes ordinaires de l'autel et directeur général de la compagnie des Indes, et de dame Anne-Marie Fargès, et ce en présence de haute et puissante dame Ester Drault, comtesse de Courbon-Blénac, d'Estiennette Augé, de Charles-Angélique Deschamps et de Louis Pillot, lesquels ont, ainsi que moi, signés. CHARLES-ANGÉLIQUE, COMTE DE COURBON-BLÉNAC. ESTER DRAULT DE BLÉNAC. ANNE-MARI PERREIN DE MORAS. ESTIENNETTE AUGÉ. CHARLES-ANGÉLIQUE DESCHAMPS. L. PILLOT. PILLOT, curé de Contré. »

(3) Elle fut marraine d'Esther-Adélaïde de Courbon : « Aujourd'hui, troisième de novembre 1734, a esté baptisé par moi, soussigné, Nicollas Ruthin, prestre, curé de la paroisse de Lavergne, diocèse de Saintes, damoizelle Esther-Adélaïde-Marie-Magdelaine, née le quatorze d'aoust de la présente année au château de Lavergne, paroisse dudit lieu, fille naturelle et légitime de feu messire François Turpin, chevalier, seigneur de Jouhé, Lavergne, Blanzac, Bouin, Vilarmat et La Renaudière, et dame Constance-Louise-Sophie de Courbon-Blénac, ses père et mère. Et a été présentée sur les fonds baptismo par Gabriel-Magdelaine, marquis de Courbon, comte de Blénac, et madame Esther Drault, comtesse de Courbon-Blénac, ses parrain et ma-

fut condamné à avoir la tête tranchée. (Voir *Bulletin*, I, 12, et surtout, IV, 146.) François Pillot, le curé, et Louis Pillot, son père, témoin, furent condamnés par le parlement à trois ans de galères. On ne voit pas que ni l'une ni l'autre sentence ait été exécutée.

Anne-Marie Peirenc de Moras, comtesse de Courbon, munie d'un gros sac d'écus, épousa, le 17 février 1750, le comte de Merle, dont elle eut un fils, Agricole-Marie de Merle, fusillé le 2 juin 1798, dans la plaine de Grenelle, et deux filles, dont l'une, Adélaïde-Marguerite, guillotinée le 29 germinal an II, avait épousé, en 1776, Marie-Claude Duchilleau de La Charrière, tué au combat de Kamlach (1796), parent des Duchilleau, barons de Moings, seigneurs de Sainte-Lheurine et de Saint-Simon en Saintonge, et frère de l'archevêque de Tours.

Le curé Pillot a béni la cloche de Saint-Mandé et le tabernacle de bois doré de Contré, le 25 mars 1752, « que, dit-il, j'ay reçu, pour l'église de Contré, de la part de MM. les chanoines de Saint-Pierre de Puellier », puis « quatre chandeliers de mesme espèce, un pied de soleil d'argent, un marbre sacré, deux petits livres de chan, un missel et un rituel neus ». Quelques mois après, il mourut et était enterré dans l'église (1).

* *

Marie-Bénigne de Courbon-Saint-Léger tint sur les fonts baptismaux (Boucherit, curé de Contré), le 16 décembre 1753, César-Hippolyte, fils de Louis Audureau et de Charlotte-Angélique Pillot, sœur du curé ; le parrain était Charles-César d'Aulède, écuyer, seigneur de Ferrière. Elle signe Courbon de Saint-Léger-Monbeau, le 12 janvier 1784, au baptême, à Romegoux d'Anne-Sophie-Constance-Rosalie-Pétronille, fille d'Arnould-Gabriel-Anne-Pétronille, marquis de La Rochecourbon, et de Marie-Anne-Rosalie Turpin de Jouhé (2). Elle assiste, le

rène, dans l'église paroissiale de Saint-Même de Contré, en prézance de M^r Jacques-François Inbault, prestre, curé de la paroisse de Contré. J.-M. DE COURBON, COMTE DE BLÉNAC. ESTER DRAUD DE COURBON-BLÉNAC. COURBON-BLÉNAC DE JOUÏÉ. B. ROBINET. REUTHIN, *prieur de Lavergne*. THIBAUT, *curé de Contré*.

(1) « Le cinquième jour de juin de 1752, a été enterré, dans l'église de Contré, le corps de monsieur François Pillot, curé du dit Contré, mort le jour précédent dans le presbitère dudit Contré, muni des sacrements et âgé de quarante-quatre ans. Ont assisté à l'enterrement : M. Louis Audureau, marchand, et son beau-frère ; monsieur le curé d'Aunay et plusieurs personnes autres. Les dits Audureau et curé d'Aunay doivent signer. AUDURÉAU. L. PILLOT. AUBINEAU, *curé de Saleigne*. AUREILLE, *curé de Néré*. GARESTIER, *curé de Villiers-sur-Chizé*. DOINT, *curé d'Aunay*. C. BOULLAND, *curé de Blanzay*. J.-S. GUION, *curé de Saint-Mandé*. PALLIOT, *curé de Villemorin*. ROMANET, *curé de Villiers et de Coutures*. »

(2) Le 21 décembre 1784, à Romegoux, baptême de deux jumeaux, Gabriel-Alexandre-Casimir de Courbon et Sophie-Constance-Clotilde, enfants des mêmes ; le 28 septembre 1786, née et baptisée Françoise-Émilie, qui a pour parrain Christophe Berthomé de Barbeau, seigneur de Taupinière et Aigue-

10 mars 1747, à l'inhumation, à Contré, de Denis Pacaud(1) et à la bénédiction, à Contré, d'une cloche pour l'église de Saint-Mandé, comme le constate le procès-verbal suivant : « L'an de grâce 1752, le dixième de mars, a été bénite, dans l'église de la susdite paroisse de Contré, une cloche destinée à l'église de Saint-Brice, *alias* Saint-Mandé, laquelle a été le même jour posée au lieu de sa destination. Ont été parrain et maraine de la cloche : messire Jean-Hippolyte de Rochecourbon, prieur du Plessis-aux-Moines, à Angers, et damoiselle Louise-Charlotte-Radégonde Dolède de Ferrière, qui ont signé au présent registre ainsi que les témoins soussignés. L.-C. DOLÈDE DE FERRIERRE. J.-H. DE LA ROCHE-COURBON, *prieur du Plessis-aux-Moines*. G.-M. DE COURBON, *comte de Blénac et seigneur de Contré*. M.-P.-R. JOUSLARD DE FERRIERRE. M. BÉNIGNE DE COURBON-SAINT-LÉGER, VEUVE MONBEAU. PILLOT, *curé de Contré*(2). »

Marie-Bénigne de Courbon, veuve de Mathieu de Monbeau, mourut, à 66 ans, le 14 septembre 1788, et fut enterrée le 16 à Romegoux, en présence de Jean Vrignaud, curé de Lhoumée, de Nicolas Duguet, curé de Geay, de Pierre Savignac, curé de Champdolent, et de Duclos, desservant de Romegoux.

Morte, et marraine Françoise-Emilie de Turpin, comtesse de Juhé ; en 1787, né et baptisé Arnaud-Casimir-Sophie, tenu sur les fonts par Sophie-Jacques, marquis de Courbon de La Rochecourbon, seigneur dudit lieu, Saint-Porchaire, Torfou, La Rochefaud, Querrée, La Vauzelle, Lhoumée, Baconnay et autres lieux, baron de Champdolent, Bors et Archingcay, lieutenant général pour le roi des provinces de Saintonge et d'Angoumois, mestre de camp en second du régiment infanterie du Dauphiné et chevalier de saint Louis, et par demoiselle Sophie-Constance-Louise-Clotilde de Turpin de Nantillé. Du Clos, desservant.

(1) « Le dix mars, l'an 1747, a été inhumé au cimetière de Contré le corps de Denis Pacaud, domestique cuisinier, décédé de ce jour au château de Contré, âgé de cinquante-trois ans environ, après avoir reçu les sacrements de l'église ; en présence de dame Marie-Bénigne de Courbon-Saint-Léger, du sieur Charles-André Dubois, lieutenant des chirurgiens de la ville de Niort en Poitou ; de Jacques Michaud, sacristain, et de plusieurs autres qui ont déclarés ne savoir signer, de ce enquis, à l'exception des soussignés. DUBOIS. MONBEAU. MARIE-BÉNIGNE DE COURBON SAINT-LÉGER MONBEAU. PH. DE SAINT-JEAN, *prêtre, desservant la cure de Contré*. »

(2) La cloche actuelle de Saint-Mandé, fondue par Gansberg en 1774, porte cette inscription :

SANCTE BRICE ORA PRO NOBIS LAVDO DEVM VERVM PLEDEM VOCO CONGREGO CLE-
RYVM DEFUNCTOS PLORO PESTEM FUGO FESTA DECORO OBTULNT MES IOS BREARD ET
MRA ANGLA BREARD DAVLEDE DE FERRIERRE ... ONI ... BREARD DAVLEDE DE FERRIERRE
HVIVS ECCLESIE PROR SM M. F. GANSBERG FOND R EN 1774.

Marie-Angélique Bréard, fille de Jacques-Michel, seigneur des Portes, avait épousé à Saint-Mandé, le 14 février 1765, Charles-César Dalgrét d'Aulède, chevalier, seigneur de Ferrière, fils de feu Charles-César et de Marie-Apolline-Radégonde Joulard. Louise-Charlotte-Radégonde de Ferrière, marraine de la cloche de 1752, était fille de Charles-César et de Marie-Radégonde Joulard du Delfand ; et le parrain, Jean-Hippolyte de La Rochecourbon Saint-Léger, fils de Charles-Marc-Antoine et de Marie-Madeleine du Clerc, avait été nommé chanoine en l'église de Paris en 1737.

*
*

J'ai copié dans les registres paroissiaux de Romegoux quelques autres actes : le mariage, 7 septembre 1757, de Pierre de Hautefoy, de la paroisse de Combiers en Angoumois, garde du corps du roi de Pologne, avec Anne Menut, fille de Jean, sieur du Brun, bourgeois, et de Marie Hélie, de la paroisse de Saint-Théodore de La Rochebeaucourt en Périgord.

Notre confrère, M. Dussauze, instituteur à Contré, nous a, avec les autres actes de Contré, transmis les suivants : « Aujourd'hui, 7^e janvier 1699, ont esté espouzez messire Jean de Grenier, escuyer, sieur de Coustallas, fils de messire Paul de Grenier, sieur de Canebas, et de defunte damoiselle Cathérine de Grenier, avecq damoiselle Jeanne de Sarrode, demeurant en ce lieu de Contré, aussy fille légitime de defunt M^{re} François Sarrode, vivant escuyer, sieur d'Arrbanet(?), et de dame Marie de Roussy, aussy ses père et mère, lequel dit sieur de Catalas est demeuré depuis quatre ans en la maison du sieur Chabasse en cette paroisse. Le présent mariage fais en présense et du consentement de leurs parents cy bas nommez, quy ont tous desclaré ne sçavoir signer de ce enquis, sauf les soubzsignez. IEN DEGRENIER. DAVID DEGRENIER. GASPARD DE SARODE. MARIE RAVAUD. D. ROUSSY. F. AYRAULT, *curé de Contré*. »

« Aujourd'hui, septième avril 1693, ont esté espouzés, en face de notre mère la sainte église catholique, apostolique et romaine, messire Phéderix Gerrard, escuyer, sieur de La Garrenne, apprésent de cette paroisse, avec honette dame Elisabeth Ravau, de la paroisse de Saint-Savinien en Xaintonge, et ce en présence de leurs parants et amis qui ont avec moy signé, et autres qui ont déclarez ne le savoir faire, de ce enquis. PHÉDÉRY GÉRARD. ELIZABET RAVAU. GASPARD DEMASSAC. SARODE, *seigneur des Barres*. PIERRE PAPAILLON. MARIE RAVEAUD. MARIE RAVEAU (1). M. CHABASSE. CHABOT. »

De ce mariage sont issus : 1^o René, baptisé le 29 juillet 1696, ayant pour parrain René Cherpentier, seigneur de Laurière, conseiller du roi, juge ordinaire civil et criminel au siège royal de la vicomté d'Aunay, et pour marraine Françoise Brullon, épouse de Jacques Penigault, conseiller du roi, lieutenant criminel en l'élection de Niort ; 2^o Pierre, né le 1^{er} août 1690, tenu sur les fonts, le 21 septembre, par frère Jacques de Ferrière de Champigny, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur d'Ensigny, et par Marie-Marguerite de Ferrière de Champigny, épouse de très haut et puissant François de Nossay, chevalier, seigneur Desbeun, des Châteliers et autres places.

(1) « Le douzième avril 1693, ont esté espousez Gaspard Sarraude, escuyer, sieur des Barres, et dame Marie Ravau, et ce en présence de leurs parants et amis qui ont avec moy signez, et d'autres desclarez ne le savoir, de ce enquis. SARODE, *sieur des Barres*. MARIE RAVEAUD. PHÉ. DE GÉRARD. ELIZABET RAVAUD. M. SARODE. D. HILLAIRET. PILLOT. AYRAULT, *curé de Contré*. »

Ces quelques notes, outre leur intérêt, rectifieront et compléteront un peu la généalogie de Courbon, publiée par Aubert de La Chenaye-Desbois, Viton de Saint-Allais et Beauchet-Filleau.

LIVRES ET PÉRIODIQUES

La société des *Archives historiques de la Gironde* vient de faire paraître son xxx^e volume. C'est une œuvre remarquable à tous égards, consacrée à la reproduction d'autographes de personnages ayant marqué dans l'histoire de Bordeaux et de la Guyenne, et qui forme, en quelque sorte, deux tomes, composés : l'un de 104 planches, sur lesquelles figurent des autographes d'environ 800 personnages, et l'autre des notices biographiques de ces mêmes personnages. C'est, on le voit, un monument paléographique de première importance, appelé à rendre de grands services aux chercheurs, par les nombreux et précieux éléments de comparaison qu'il renferme. Aussi la société a-t-elle obtenu à l'exposition de Bordeaux la plus haute récompense.

En tête, se trouve une très substantielle préface écrite par le président, M. F. Habasque, dans un style que ne désavoueraient pas nos meilleurs écrivains. Après avoir retracé rapidement la vie de la société, indiqué le but qu'elle s'est proposé en publiant ce volume, il y fait voir comment toute l'histoire de la province de Guyenne se trouve relatée par le menu dans les notices et contresignée dans les planches par ceux-là mêmes qui l'ont faite à travers le temps. L'œuvre de la société sera certainement imitée et continuée par d'autres sociétés.

Exclusivement consacré à la Guyenne, ce volume, tout naturellement, intéresse peu l'histoire de la Saintonge ; on y trouve cependant quelques noms que ce dernier pays peut aussi compter parmi ses célébrités, comme les Bernard Palissy, d'Albret, Elie Vinet, Pierre Toufaire, Dupaty, Charles du Sault, seigneur de Brie et de Saint-Ciers en Saintonge, fils d'honorable homme Pierre du Sault, d'Archiac, et de Perrine Bernard, avocat au grand conseil du roi, membre, en 1572, de la commission chargée de tenir les *Grands jours* de Périgueux ; marié, en 1561, à Agnès de Godin, petite-fille d'Olivier de Godin, chancelier de France.

M...

Le *Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme français*, numéro de juillet-septembre, est rempli par le compte rendu de la 42^e assemblée générale de la société, tenue à La Rochelle et à Saint-Martin en Ré, les 18, 19 et 20 juin 1895 : discours de M. H. Chatonet ; allocution de M. Ch. Read ; étude de M. de Richemond sur les anciennes églises et lieux de culte des réformés de La Rochelle ; La Rochelle en Amérique, par M. G. Bonet-Maury ; conférence de M. N. Weiss sur les Rochelais d'autrefois devant le tribunal impartial de l'histoire (1526-1572) ;

allocution de M. le pasteur de Visme; conférence de M. N. Weiss sur l'histoire de l'église réformée dans l'île de Ré (1545-1760); lettre des protestants de l'île de Ré à Mazarin (8 juillet 1648); — choix de documents inédits : Guillaume Joubert, premier martyr rochelais (janvier-février 1526); grands jours d'Angers (1539-1544); condamnation à mort de Pierre de La Vallée dit Picard, Charles Anthyome et Marie Gaborite (2 septembre 1544); l'hérésie rochelaise devant le parlement, le lieutenant de Fontenay-le-Comte et les autorités de La Rochelle (arrêts du parlement de 1544-1549); — La Rochelle pendant les guerres de religion (1563-1577) : rapport de MM. de Bourgneuf et de Massaraulte (27 septembre 1563); élection de Michel Guy, sieur de la Bataille, trois lettres inédites (1563); rapport d'un espion (26 juin 1564) et enquête de M. de Jarnac (8-10 août 1564); colloque de La Rochelle à Thairé (2 novembre 1564); lettre de Lanoue à M. de Gadagne (novembre 1572); articles accordés à La Rochelle par le prince de Condé (23 janvier 1577); — les huguenots de La Rochelle au *xvii*^e siècle (1653-1693) : dénonciations épiscopales (1653-1655) et leurs conséquences (1666-1685) d'après l'intendant Arnoul; la condamnation du temple de La Ville-neuve (1684-1685); les suites de la révocation à La Rochelle; interrogatoire de Jean de Mirande (1686); requête d'Elie Seignette (1693), interné à Besançon; requête de Marie Bonnaud (1693). Le tout est illustré de plusieurs gravures d'après MM. Couneau et Duplais des Touches.

ETYMOLOGIES DE NOMS DE LIEUX SAINTONGEAIS. — *La Gazette de la Saintonge* (Saint-Jean d'Angély, imp. Renoux), qui publie de si amusantes fariboles en patois saintonguais, a voulu (29 septembre 1895, 1^{re} année, n° 48) faire elle aussi *Un peu d'étymologie*, comme M. Eugène Réveillaud (Voir *Revue*, xv, 46) ou M. Cazaugade, et avec aussi peu de succès.

Ce que l'auteur appelle étymologie n'est souvent que le nom latinisé. Ainsi : « La Rochelle, *Rupella*; Chatellaillon, *Castrum Allionis*; Esnandes, *Esnenda*; Surgères, *Surgeriæ*; Rochefort, *Rupifortium*; Marans, *Maruantium Agernæ* (je croyais que *Agernæ* était l'Ajarne, La Jarne), etc.

Puis il tire de l'hébreu la plupart de ces noms, comme si les habitants de la Gaule et de la France étaient tellement hébraïsants qu'ils prissent dans la langue hébraïque, et non pas dans leur propre langue, celtique ou romaine, les mots dont ils avaient besoin. Ainsi, il fait venir « Péré, de l'hébreu *pere*, signifiant « âne sauvage »; donc tous les Peré, Peyré, Peyrat étaient peuplés d'onagres. Or, *Perré*, perré d'un étang, perré d'un puits, c'est *pierrée*, *pierraille*, d'où *empierrer*, *perre*, *pierre*; exemple : *Saint-Père* de Chartres; *Pont Saint-Père*; d'où *Peirat*, *Peyrat*, *Le Perré*, *Le Peyrat*, route, chemin dont le fond est pierreux et empierré, voie romaine, chaussée, etc.

« Thou, qui rappelle sans doute la fuite de quelque armée en déroute vaguant au hasard, de l'hébreu *thaha*, qui veut dire er-

rer. L'île de Rhé, ou de Ré, s'appelait, sous la domination romaine, *Uliarus*. — Erreur: c'est l'île d'Oleron. — Rom, en latin *Rauranum*, de l'hébreu *ram*, ou *roum*, hauteur, élévation, et par suite lieu important... Amuré, de l'hébreu *amir*, verdier, fleurir; Chizé, de l'hébreu *chisse*, trône, qui a donné en français le mot *chaise*: Avon, de l'hébreu *avon*, faute, péché... Bassac, de *bossa* (baslatin), élévation, bosse », — parce qu'il est baigné par la Charente? — « ou de l'hébreu *basacq*, éclair; Ruffec, de l'hébreu *raphacq*, s'appuyer; Charras, de l'hébreu *charash*, labour; Edon, de l'hébreu *eden*, plaisir, volupté; Garat, de l'hébreu *gharadh*, gratter, chercher avec les ongles; Avy, de l'hébreu *avah*, vivre, souhait de bienvenue; Ebéon, qui possède un curieux monument, de l'hébreu *ébion*, pauvre, mendiant; Massac, de l'hébreu *mashac*, frotter, oindre; Matha, auquel on peut donner deux origines: le mot hébreu *mat*, signifiant abattu, terrassé, humilié, ou, ce qui paraît plus vrai, l'autre mot hébreu *matha*, avec le sens de plante, touffe de plantes, souche; Migré, de l'hébreu *migrash*, séparation, expulsion, éloignement, peut-être le souvenir d'un événement inconnu, relatif à l'établissement d'une troupe de fuyitifs; Thors, soit de l'hébreu *tora*, fatigue, charge pénible, ou de l'hébreu *tor*, ordre, rang, série. »

Tout cela est de la fantaisie pure; l'écrivain n'a pas l'air de se douter qu'il y a des règles pour les étymologies. De telles billevesées sont de nature à déconsidérer la science de la linguistique et prêtent à rire aux ignorants.

Et l'auteur termine en adjurant ses collaborateurs de ne point se borner au patois, mais de chercher aussi les souvenirs historiques de la contrée. Il a raison. Que, par la même occasion, il leur recommande bien de ne traiter que des sujets à leur portée, d'étudier un peu les questions avant d'écrire, de consulter les ouvrages sérieux ou les hommes compétents, de bien choisir les auteurs et indiquer les sources. La philologie, par exemple, est une science qui s'apprend comme les autres. Il eût évité bien des fautes s'il eût d'abord lu un livre sur la matière, à la rigueur parcouru dans la *Revue* (t. VII, 391) les articles sur l'origine des noms de lieux en Saintonge, puis sur le *Glossaire saintongeais* (t. X, p. 108). Laissons ces jeux plaisants à M. l'abbé Caudéran, dont les *Étymologies girondines* font les délices de la *Revue catholique de Bordeaux*. Le mal serait de prendre tout cela au sérieux.

—
SAINT EUTROPE, EVÊQUE DE SAINTES, AU I^{er} SIÈCLE. — On connaît les discussions savantes et passionnées auxquelles a donné lieu la question de l'apostolicité des églises de France. D'une part, l'école historique, qui ne s'appuie que sur des textes; de l'autre, l'école traditionnelle, qui accepte aussi la tradition. M. le chanoine Arbellot, président de la société archéologique du Limousin, défend énergiquement la seconde thèse et ne veut pas se rendre aux arguments de M. l'abbé Duchesne. Nous avons, en leur temps, signalé quelques-unes des péripéties de la lutte.

Aujourd'hui, M. Arbellot réunit en une brochure de 62 pages in-8°, *Observations critiques à M. l'abbé Duchesne sur les origines chrétiennes de la Gaule et sur l'apostolat de saint Martial* (Paris, Haton ; Limoges, Ducourtieux, 1895), ses différents articles parus dans l'*Univers*, la *Vérité*, la *Semaine religieuse de Limoges*. M. Duchesne, nous l'avons dit, va trop loin en refusant tout crédit aux traditions. Nous en avons un exemple pour saint Eutrope. Grégoire de Tours, qui, pour le très docte membre de l'institut, est seul la loi et les prophètes, dit le premier évêque de Saintes envoyé en Gaule par saint Clément, « *ut fertur*, comme c'est la tradition, comme on le rapporte » peut-être dans des textes que connaissait Grégoire de Tours. Ce passage du père de notre histoire gêne un peu le polémiste. N'osant trop l'écarter, il essaie d'en diminuer la valeur. « Grégoire de Tours, dit-il, prononce le nom de saint Clément à propos du premier évêque de Saintes ; mais il ne le fait pas sans hésitation, et la façon dont il en parle montre bien qu'il n'a derrière lui aucune tradition écrite ou orale, mais une simple conjecture ; cette conjecture néanmoins prouve que, dès ce temps-là, les têtes étaient déjà travaillées par la manie des origines antiques. » A quoi M. Arbellot répond fort justement : « Nous en demandons pardon à M. l'abbé Duchesne, mais il ne traduit pas exactement Grégoire de Tours, ou plutôt il trahit sa pensée. Il n'y a, en effet, ni hésitation ni conjecture dans le texte du pieux historien ; le voici : « Eutropius quoque, martyr Santonicæ urbis, a beato Clemente episcopo fertur directus in Gallias, ab eodem etiam pontificalis ordinis gratia consecratus est. » Ce qui signifie : « Eutrope, martyr de la ville de Saintes, est dit, est rapporté (*fertur*) envoyé dans les Gaules par le bienheureux Clément, évêque, et reçut du même la grâce de l'ordination pontificale. »

» Encore une fois, il n'y a là ni conjecture ni hésitation. « Eutrope fut ordonné évêque par saint Clément, et l'on rapporte, l'on dit qu'il fut envoyé par lui dans les Gaules : *fertur*, voilà la tradition. Comment peut-on soutenir, après cela, que Grégoire de Tours n'a derrière lui aucune tradition écrite ou orale !

» Cette conjecture, néanmoins, prouve que, depuis ce temps-là, les têtes étaient déjà travaillées par la manie des origines antiques. »

» Ainsi, cette « manie » ne remonte pas seulement au temps de Charlemagne, puisqu'on la constate au iv^e siècle. Mais pourquoi donner le nom de « manie » à ce que nous appelons le respect de la tradition ? Parler de la sorte, c'est faire injure à nos ancêtres dans la foi ; on pourrait, avec autant de raison, et aussi peu de fondement, nous adresser ce reproche à nous-même.

» Il ne s'agit pas ici de conjecture, mais de tradition, *fertur*. Or, c'est un devoir pour les chrétiens de ne pas répudier l'héritage des ancêtres, de conserver avec soin, comme dit saint Paul, ce dépôt sacré, *depositum custodi*, et de garder fidèlement les traditions qu'on a reçues. *Tenete traditiones quas didicistis*.

» Ce que nous regardons comme une tradition, un héritage,

un dépôt sacré, M. Duchesne, à son point de vue particulier, l'envisage comme une manie, « manie des origines antiques ».

Si Grégoire de Tours doit être cru, lorsqu'il met au III^e siècle la première évangélisation de la Gaule, pourquoi ne dirait-il pas la vérité quand il affirme, d'après ce qu'on lui a raconté, que saint Eutrope, au moins lui, est venu au I^{er} siècle? Nous n'insistons pas, ayant déjà traité ce point. (Voir *Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie*, et *Revue de Saintonge et d'Aunis*, XII, 140, 202, et XIII, 479.)

QUESTIONS ET RÉPONSES

I. — QUESTIONS

N^o 583.— J'ai entendu dire que, lors du procès des quatre sergents de La Rochelle, le président demanda à l'un des accusés : « N'avez-vous pas assisté, tel jour, à une réunion de la loge de Cognac? » Prière de vérifier le fait dans les documents de l'époque.
J. P.

N^o 584.— Je désirerais avoir des détails biographiques aussi complets que possible sur un personnage dont il a été plusieurs fois question dans la *Revue*, et sur lequel le *Bulletin* de la société archéologique de la Charente (année 1861, 3^e série, t. III, p. 79) donne une note, le chef vendéen Isaac-Daniel-Jean Daniaud Dupérat, né à Cognac le 25 novembre 1768. Est-il vrai qu'après la pacification de la Vendée, il ait fait pendant quelque temps le commerce des eaux-de-vie à Cognac? Quel était le nom de sa femme? Que sont devenus ses papiers? Son portrait a-t-il été gravé, etc.?
J. P.

II. — RÉPONSES

N^o 243, t. IV, pages 92, 152. — *Origine de l'épithète ventres rouges donnée aux Saintongeais.*

L'*Intermédiaire des chercheurs* du 20 mai dernier, col. 525, a demandé « l'origine du surnom de *ventres rouges*, donné familièrement aux habitants de la Saintonge, et très usité, bien qu'il ne l'ait pas trouvé dans les dictionnaires ethnologiques ».

On y a répondu dans le numéro du 10 juillet, en ces termes : « Cette expression désigne les gens habitant la Saintonge, entre La Rochelle et Royan, particulièrement ceux des côtes à l'embouchure de la Charente, où l'huître dite de Marennes s'élève dans les marais. En effet, toutes les femmes qui travaillent dans les claires ou réservoirs à huîtres sont vêtues d'un pantalon rouge à la place de jupes, qui les fait reconnaître à de grandes distances. Quand elles sont toutes au travail et un peu groupées, on dirait un champ de coquelicots. C'est à Marennes et dans les alentours jusqu'à Rochefort, que cette expression, pour indiquer les gens de ce pays, est très employée. » C'est ce qu'avait ré-

pondu, en 1883, le *Bulletin des Archives* (iv, 152), en citant les cultivateurs de l'île d'Oléron, vêtus d'une culotte ou caleçon rouge, plutôt que les pêcheurs de la côte. Il a aussi indiqué qu'avant Louis XIII l'expression était inconnue, et qu'elle vient du vêtement rouge que prirent les compagnies de la milice bourgeoise à l'entrée (1642) du roi à Saintes.

N° 514, t. xii, 297, 378. *Les d'Aux de Lescoux*. — On a parlé des d'Aux de Lescou; voici une note qui les concerne :

Au mois de juillet dernier, en l'église de Saint-Julien (Médoc), M^{lle} Marie-Thérèse d'Aux de Lescoux a épousé M. le vicomte Paul de Vassal, mariage où assistaient le comte R. d'Aux, lieutenant de chasseurs, le marquis et la marquise d'Aux de Lescoux, etc.

N° 580, t. xv, p. 388. — *Le peintre Gauffier*. (Voir page 436.)

BIBLIOGRAPHIE

SAINT-SAUD (Le comte de). *Documents inédits concernant la Guyenne*, 1^{re} série. Bordeaux, imp. Gounouilhou, 1895, in-4°, 38 pages. (Extrait du tome xxix des *Archives historiques de la Gironde*.)

— *Notes sur l'Espagne. II. Notices bibliographiques*. Toulouse, Ed. Privat, 1895, in-8°, 16 pages. (Extrait de la *Revue des Pyrénées*, t. vii, 1895.)

— *Pyrénées asturiennes et pics d'Europe*, par Paul Labrousche et le comte de Saint-Saud. Toulouse, *Id.*, 64 pages. (Extrait de la *Revue des Pyrénées*, t. vi et vii.)

— *Les picas de Europa*, étude orographique par les mêmes. Paris, typ. Chamerot, 1894, in-8°, 55 pages. (Extrait de l'*Annuaire du club alpin*, xx^e volume, 1893.)

— *Aux pics d'Europe* (Pyrénées cantabriques), par les mêmes. Hachette, in-4°, 32 pages. (Extrait du *Tour du monde*.)

— *Pics d'Europe* (Pyrénées cantabriques). Conférence publique donnée dans l'amphithéâtre de l'Athénée le 21 février 1894. Bordeaux, imp. V^e Cadoret, 1894, in-8°, 35 pages.

— *Notes sur l'Espagne. III. Excursion dans les sierras d'Espagne. D'Oviédo à Santander*. Paris, typ. Chamerot, 1895, in-8°, 23 pages. (Extrait de l'*Annuaire du club alpin*, xxi^e volume.)

— *Anoblissements et nominations par les vicomtes de Limoges*. Limoges, Ducourtieux, 1895, in-8°, 5 pages.

— *Recherches sur le Périgord et ses familles. I. Miscellanées*. Périgueux, imp. de la Dordogne, 1895, in-8°, 51 pages.

Outre une importante étude sur Jérôme Visguio ou de Périgueux, évêque de Valence, Zamora et Salamanque, aumônier du Cid, cette brochure contient un travail sur les prénoms usités en Périgord avant 1789, dont nous avons dit un mot (xv, 149), le duché d'Estissac (Voir xv, 228), chevaliers périgourdiens de l'ordre de Saint-Michel, et diverses notes qui prouvent un travail sérieux et varié.

—
SAVIGNY (Michel). *L'Europe allemande*. Paris, Chamuel, 1895.

—
Société historique et archéologique du Périgord. Table analytique des matières contenues dans les procès-verbaux des séances 1874 à 1893. Périgueux, imp. de la Dordogne, 1895, 108 p.

—
Société de Saint-Vincent de Paul. Conférence de Cognac. Assemblée générale du 9 décembre 1894. Cognac, imp. Béraud, 1895, in-8°, 9 pages.

—
TAMIZEY DE LARROQUE (Ph.) *Notice sur les abbés de Saint-Maurin en Agenais* par dom Du Laura, publiée et annotée par Ph. Tamizey de Larroque. Toulouse, Privat, 1895, in-8°, 49 p. (Extrait, à 75 exemplaires, des *Annales du midi*, t. vii, 1895.)

— *Notice inédite sur le livre de raison du muet de Laincel, d'après les manuscrits de Peiresc*, publiée par Ph. Tamizey de Larroque. Digne, imp. Chapsoul, 1895, in-8°, 23 pages.

A deux ans et demi, Antoine de Laincel, étant tombé de cheval, perdit une telle quantité de sang par les oreilles qu'il devint sourd et par suite muet. Comme il était fort perspicace, il notait ses divers achats au moyen de dessins, peignant l'objet qu'il avait acheté. Ainsi fit-il pour son testament, qu'il signa à 86 ans, en 1611. Un livre de raison par figures ! Le grand admirateur, le grand collectionneur des livres de raison, ne pouvait oublier celui-là, d'autant que son cher Peiresc y était pour quelque chose. Et nous avons une curieuse plaquette ornée de photogravures, spécimen du livre de raison, annotée fort doctement, avec une notice sur les Laincel, jusqu'au marquis Louis de Laincel, mort en 1882, bibliothécaire à Compiègne.

— *Livre de raison de la famille de Chevalier d'Escage en Agenais, 1746-1792*. Saint-Amand (Cher), imp. Destenay, 1895, in-8°, 27 pages. (Extrait de l'*Annuaire du conseil héraldique de France* 1895.)

Le livre de raison n'occupe lui-même que dix pages de cette brochure. Mais l'occasion était trop belle ; aussi l'éditeur, avec des appendices et des notes, en a-t-il fait une véritable généalogie de la famille de Chevalier.

— *Notice inédite sur J.-B. Gault, évêque de Marseille, ancien curé de Sainte-Eulalie de Bordeaux*, par Gaspard de Simiane,

surnommé le chevalier de La Coste, publiée, avec avertissement, notes et appendice bibliographique, par Ph. Tamizey de Larroque. Bordeaux, imp. Demachy, 1895, in-8°, 32 pages et portrait. (Tiré à 100 exemplaires de la *Revue catholique de Bordeaux*.)

« A l'heure où l'on pense, dit le *Polybiblion* de septembre 1895, p. 285, à placer le pieux et charitable prélat sur les autels, cette contribution à sa vie et à son histoire, fournie par l'un de ses meilleurs amis et collaborateurs, apparaîtra comme singulièrement instructive et utile. Que faut-il le plus louer des vertus de monseigneur de Marseille, sa charité vis-à-vis des pénitentes, des galériens, des esclaves, ou son zèle pour la conversion des hérétiques, ou encore son humilité si parfaite ? N'est-il pas le « modèle de l'épiscopat français », comme le déclara l'assemblée du clergé en 1645, et ne devons-nous pas des remerciements à l'érudit qui a su enrichir ces pages, déjà si précieuses, de notes fines et délicates, et qui a ajouté une bibliographie bien recommandable des imprimés et des manuscrits ? »

TAUZIN (Ernest). *Monographie de Saint-Xandre (Charente-Inférieure)*. Saintes, imp. Hus, 1895, in-8°, 75 pages.

Monographie bien complète, autant qu'on peut l'être avec pareil sujet. L'auteur a réuni dans ces 75 pages tout ce qu'il a pu découvrir sur cette paroisse, et ses recherches ont été consciencieuses et heureuses. Après le récit des faits historiques de l'origine à 1894, il étudie les diverses seigneuries et les seigneurs : de Saint-Xandre, les d'Angliers, les Isle, Saint-Légier de La Sauzaie, Husson de La Platterie, Girard de Bellevue, Prévost, Martel de La Porte ; de La Sauzaie, les du Pont, les d'Angliers, Saint-Légier, Goguet ; de Romagné, les Salbert, Le Vasseur, Barbot, Griffon ; de Limouillet, les Husson, Carré, etc. ; puis viennent les listes des prieurs et curés, des notaires, des fabriciens, huissiers et sergents royaux, facteurs-boitiers et receveurs des postes, syndics et maires, instituteurs (il y en a un en 1681) et institutrices (depuis 1733), des médecins, des artisans divers. Ah ! qu'une table à la fin serait nécessaire !

THISSE (Roger), avocat à la cour d'appel de Montpellier, lauréat des six concours de licence de la faculté de Montpellier (six premiers prix), du concours général des facultés en 1893 (Voir *Bulletin*, xiv, 6), du concours de doctorat en 1894 (première médaille d'or). *Etude comparée sur l'histoire et le rôle actuel du cautionnement et de la solidarité*. Thèse pour le doctorat présentée et soutenue le lundi 4 mars 1895. Montpellier, imp. Ricard, 1895, in-8°, 299 pages. (Voir compte rendu, xv, p. 289.)

THOMAS, archevêque de Rouen, primat de Normandie. *Œuvres choisies. Lettres et discours*. Rouen, imp. Espérance Gagniard, 1891-1893, in-8°, 3 vol. avec portrait.

Le cardinal n'avait pas voulu laisser à d'autres le soin de réunir ses lettres pastorales ou ses discours ; il a choisi ce qui caractérisait le mieux sa pensée ou qui devait conserver le souvenir d'un événement. On sait avec quel à-propos il semait, suivant les circonstances ou au hasard des faits, ses improvisations heureuses souvent méditées, jamais écrites, et écrivait ses lettres pastorales le plus souvent inspirées par quelque question de l'heure présente. Ceux qui ont entendu l'orateur, ceux qui ont lu ses mandements aimeront à le retrouver dans ces trois volumes, dont une piété filiale a achevé la publication et la diffusion. L'épiscopat de La Rochelle occupe une grande place dans ces trois gros volumes. Outre ses mandements sur la guerre, les prières publiques, il y a la consécration de la chapelle de Saint-Maurice, à Laleu, et la réponse au discours du général Dumont (1878) ; inauguration du chemin de fer de La Roche-sur-Yon à Blaye (1873) ; de Taillebourg à Saint-Jeand'Angély (1878) ; bénédiction du pont de Saintes (1879) ; de la statue de Notre-Dame des marins (1874) ; de la sucrerie de Pons (1881) ; histoire et culte de sainte Eustelle (1876) ; puis viennent, à Rouen, l'inauguration, à Arcueil, de la statue du P. Captier (1887) ; le deuxième centenaire de Pierre Corneille (1884) ; de Cavelier de La Salle (1887) ; le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique (1892) ; inauguration du monument du cardinal de Bonnechose (1893) ; l'histoire du cardinal de La Rochefoucauld (1893) ; cinq ou six discours, lettres, allocutions sur Jeanne d'Arc ; l'oratorio *Mors et vita* (1887) et les circulaires sur divers sujets : inondations, vocations ecclésiastiques, fêtes scolaires, fêtes académiques, etc.

Sans nul doute, ces trois volumes, si remplis de nobles pensées, d'émotions communicatives, d'un style si pur, eussent ouvert au cardinal Thomas les portes de l'académie française, et peut-être y avait-il pensé, surtout s'il s'était comparé à tant d'autres qui n'avaient pas autant de titres littéraires.

—
VERDIER (A.), ancien résident de France à Grand-Bassam (1871-1889). *Questions coloniales. Côte d'Ivoire. La vérité à propos de l'expédition Monteil*. Paris, Mercadier, 25 juin 1895, in-8°, 14 pages. Prix : 20 centimes.

—
Ville de Saintes. Annales municipales. Année 1894. Saintes, imp. Ribéraud, 1895, in-8°, 352-16-19-41-21-37-39 pages.

—
VIVIER (Alphonse), avocat au barreau de Cognac, ancien procureur de la république. *A propos de la réforme de l'impôt. La question des bouilleurs de cru au point de vue de la viticulture et du commerce charentais*. Cognac, imp. Bérauld, 1895, in-8°, 16 pages.

TABLE DES MATIÈRES

PAR M. HENRI JOYER

ACTES CONCERNANT LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES : Séances du bureau et du conseil, 1, 2, 137, 217, 393, 394 ; séance générale. — Budget, 73, 74 ; séance publique 75.

ARCHÉOLOGIE. — *Epoque préhistorique* : Un *elephas antiquus*, 425 ; Cachette d'objets en bronze à Vénat, 427.

Epoque gallo-romaine : Un dieu gaulois, 426 ; Muraille gallo-romaine à Saintes, 29 ; Les arènes de Saintes, 103.

Epoque moderne : Les faïences charentaises, 108 ; Les faïences de Saint-Porchaire, 152 ; Plaque de cheminée au château du Treuil-Bussac, 29 ; Sépulture sur la place Saint-Pierre de Saintes, 426 ; La tour de Pons, 29.

Sigillographie : Marque de fabrique au musée de La Rochelle, 10 ; Un jeton de loge maçonnique, 103.

Epigraphie : Inscription sur deux plaques de marbre à Montandre, 260 ; Epitaphe de Guy de Maugiron et d'Ozanne L'Hermitte, 433 ; — de Januaris, 150 ; Inscription sur les Joubert de Barrault, 30.

AVIS ET NOUVELLES. — I. *Distinctions, titres honorifiques et récompenses* : Audiat (Louis), 84 ; Auguin, 8 ; Baguenier-Desormeaux, 84 ; Bremond d'Ars (Anatole de), 84 ; Callot (Ernest), 6 ; Chauvet, 7 ; Delamain, 84 ; Déroulède (Paul), 6 ; Fleury (Paul de), 7 ; Fromaget, 84 ; Garnault, 84 ; Girard, 298 ; Maguier, 84, 224 ; Ménard, 142 ; Meschinot de Richemond (Louis), 84 ; Musset (Georges), 84 ; Pannetier, 142 ; Regelsperger, 399 ; Rouillé, 84 ; Rouillet, 8, 301 ; société des Archives, 398 ; Vallier, 84.

II. *Dons et legs*. — Don d'un manuscrit à la société par M. Jules Pellisson, 399 ; — de tableaux au musée de Saintes, 403 ; — de La Rochelle, 224, 403 ; — de tableaux et d'un plan au musée de Rochefort, 7, 84 ; — d'une collection d'estampes et d'objets des temps préhistoriques et de l'époque gallo-romaine au musée de Cognac, 85, 427 ; legs à la ville de Jarnac d'une somme de 400,000 francs, 85.

III. *Errata*, 17, 91, 144, 238, 303.

IV. *Nouvelles diverses* : Achat par l'état d'une toile de M. Chevalier, 224 ; — de tableaux par le musée de Rochefort, 84 ; — par le musée de Saintes, 85 ; Association des anciens élèves de l'école Fénelon, à La Rochelle, 141 ; Appel pour la reconstitution de la bibliothèque de M. Tamizey de Larroque, 400 ; Buste à l'abbé Michon, 224 ; Célébration du 50^e anniversaire de la société archéologique du Limousin, 142 ; Centenaire

de l'école normale supérieure, 151 ; Changement de noms de rues à Saujon, 87 ; Concours entre instituteurs, 8, 298 ; Congrès à Angers, 142 ; Consécration d'un autel à Saint-Eutrope de Saintes, 402 ; — à Beauvais sur Matha, 403 ; Discours de distribution de prix en 1895, 405 ; Exposition de Bordeaux (envoi à l'), 142 ; Excursion de la société des Archives 141, 234 ; Les fêtes du 21 juillet 1895 à Montandre, discours, etc., 322-336 ; Fouilles du tumulus de Courcoury (commission des), 83 ; Fusion à Rochefort de la société d'agriculture et de la société de géographie, 7 ; Inauguration, à Ars en Ré, du buste du président Carnot ; 404 ; — à Cognac du buste d'Elisée Mousnier, 224 ; — de la plaque commémorative du combat de Montandre, 223 ; Lettre de Guillemardet au sénateur Lemercier, 151 ; Liste des membres du comité des travaux historiques et scientifiques, 227 ; Le monument de Florian, 264 ; — de Champlain et les fêtes de Saintes, 223 ; Pèlerinage au tombeau de Saint-Eutrope à Saintes, 301 ; Périodiques imprimés à Saintes au 1^{er} janvier 1895, 11 ; Portrait d'Eustache Le Sueur, 404 ; Représentation d'une opérette à Niort, 85 ; — de M. Maurice Ordonneau, 443 ; Séance de l'académie de La Rochelle, 6 ; Section héraldique à l'exposition russe, 143 ; Souscription pour l'église de Fenieux, 427 ; subvention à la société des Archives, 222 ; — à divers par le conseil municipal de La Rochelle, 404 ; — par le conseil général de la Charente-Inférieure, 400 ; — par les conseils municipaux de Saintes et de La Rochelle, 8 ; Suppression d'une subvention aux sociétés savantes du département, 399 ; Tableaux peints par l'amiral Jacob, 404 ; Vente d'un paysage de Fromentin, 224 ; — de tableaux, gravures, etc., à La Rochelle, 143 ; — à Paris, de monnaies, jetons, médailles, 427 ; — de tableaux au château de Chalais et à Paris, 85 ; — d'autographes, 12, 86, 151, 231, 299 ; — des propriétés de la princesse de Beauvau-Craon, 227 ; — de deux ouvrages de Fromentin, 7.

BIBLIOGRAPHIE. — Aratro ; Archambeau et Bonnefoy ; Audiat (Gabriel) ; — (Louis) ; Aussy (D') ; Auzias-Turenne, 67 ; Avone (D'), 71.
Barbier de Montault (X.), 11 ; Bertrand, 68 ; Beurtechut, 68 ; Birot, 68 ; Bonneau, 69 ; Bonnefoy, 67, 69 ; Bremond d'Ars (Anatole de), 69.
Calas, 69 ; Carrière, 69 ; Chardavoine, 71 ; Chassecloup-Loubat (De), 69.
Chavanon, 70 ; Claudin, 70 ; Crouslé, 14 ; Croze (P. de), 70 ; Cruon, 70 ; Delavaud, 71 ; D'Estrée, 50, 71 ; Dienne (Le comte de), 71 ; Ducourtieux, 71 ; Dumas, 15 ; Duplessis, 72 ; Duproix, 72 ; Dupuy, 72 ; Duret, 72 ; Dussouy, 67, 72 ; Du Vauroux, 69.
Enault, 129 ; Estoc (D'), 129 ; Estrée (D'), 71.
Fillon, 295 ; Fraineau, 129.
Gautier, 86, 131 ; Gelineau, 133 ; Girard, 133 ; Girerd, 134 ; Gourdon, 135 ; Granges de Surgères, 135.
Hus (Al.), 136.
Jhaque de Fontcouverte, 210 ; Julien-Laferrière, 210.
Knell, 211.
Labat, 211 ; La Bouralière (A. de), 212 ; Lacaze, 213 ; La Morinerie (De), 213 ; Lannes de Montebello, 214 ; La Trémoille (Louis de), 214 ; Letard, 215 ; Loti (Pierre), 215 ; Louvot, 215 ; Luguet, 216.
Mabille, 295 ; De Maulde de La Clavière, 86.
Noguès, 295.
Ollivier-Beauregard, 296 ; Ordonneau, 296.
Pesch, 389 ; Philebert, 389 ; Polydore, 390 ; Pousson, 390 ; Prévost, 390.
Quentin, 390.
Richard, 391 ; Rouillé, 391.
Saint-Saud (Le comte de), 453 ; Savigny, 454.
Tamizey de Larroque, 454 ; Tauzin, 455 ; Thisse, 455 ; Thomas, 455 ; Torreille (L'abbé Ph.), 15.

Valette (René), 40 ; Verdier, 156 ; Vivier, 456.

OUVRAGES ANONYMES : *A la mémoire de notre vénérée sœur Chicou ; Annales municipales, ville de Saintes, année 1893-1894*, 66, 456 ; *Annuaire de l'association amicale des anciens élèves de Montlieu, pour 1893*, 67 ; *Annuaire général de la Charente-Inférieure pour 1894*, 66 ; *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, 67 ; *Bulletin de la société d'instruction de la Charente-Inférieure*, 69 ; *Bains de mer de l'Océan*, 68 ; *Les Chasteigner en Aunis et dans le Bas-Poitou*, 245 ; *Compte rendu des travaux de la Chambre de commerce de Cognac*, 70 ; *Concours agricole de la Charente-Inférieure*, 70 ; *Grand almanach de Saintes*, 135 ; *Guide illustré de La Rochelle*, 136 ; *Inventaire du château de Chambes*, 210 ; *Mon almanach*, 295 ; *Nommée des nobles et anoblis retenus pour la garde des villes et châteaux de Nantes*, 295 ; *Société de Saint-Vincent de Paul. Conférence de Cognac*, 454 ; *Société historique et archéologique du Limousin*, 454.

HISTOIRE. — Gabriel Allegrain, sculpteur au port de Rochefort, 274 ; Le combat de Montandre, 303-356, 435 ; Les capitaines saintongeais au xvi^e siècle, 118 ; Conférences (Les) de la Mothe-Saint-Heray, 153 ; Changement de noms des rues, 32, 39 ; La vie des déportés à l'île de Ré, 180 ; Les Duplais des Touches, 177 ; Un écrivain saintongeais inconnu, Almande, 189 ; Le peintre Louis Gauffier, 436 ; Guiton et Pontis, 378 ; L'île de Ré, 377 ; Les loges maçonniques de Saintonge et d'Aunis, 271 ; Le martyr de Mornac, 264 ; Le dernier marquis de Montandre, 356 ; Deux monuments commémoratifs à Jarnac et à Cognac, 384 ; L'imprimeur Thomas Portau et l'histoire véritable de certains voyages périlleux du capitaine Bruneau, 440 ; Prix des denrées à Pons en 1690, 52 ; Jacques de Rabar, 166 ; Souvenirs des prisons de Rochefort au xvin^e siècle, 278 ; Tribunal révolutionnaire de Rochefort, 233.

ACTES DE L'ÉTAT CIVIL. — I. *Mariages* : Barbot de La Trésorière et Marie Moquet, 259 ; Bellisle de Murat et Yvonne du Poërier, 424 ; Boulevraye et Alice Alefsen de Boisredon, 26 ; Boutaud de Lavilléon et Antonia Sanchez de Novillas, 27 ; Brunet et Valérie Lejoindre, 27 ; Chapsal et Marie Duchatelet, 259 ; Doreau et Camille Le Provost de Launay, 26 ; Duret et Madeleine Hus, 425 ; Gache et Constance Cuau, 259 ; Gaille et Marie Boudaud de Machaumont, 102 ; Goizet et Marie-Clémence Pellisson, 102 ; Goizet et Marguerite Boissaye, 164 ; Guillet et Noëmi Drillhon, 258 ; Heidsieck et Jeanne Dières-Monplaisir, 25 ; Lavault (De) et Marie-S.-R.-C.-R.-C. de Callières, 102 ; Merveilleux du Vignau et Anne-Marie de Rorthays, 24 ; Meschinot de Richemond et Louise Leenhardt, 258 ; Moras (De) et Anne Chérade de Monthron, 425 ; Nadeau et Jeanne Brosard, 27 ; Paillet et Marguerite Guément, 26 ; Paris et Marie Bonnet, 423 ; Poittevin de La Frégonnière et Ursule Tédeschi, 164 ; Priqué de Guippeville et Adèle Fontan, 24 ; Rambaud et Angèle Lecorre, 26 ; Rang des Adrets et Marguerite Huvel, 28 ; Saphore et Edith Dutard, 423 ; Texier et Sicard, 27 ; Trarieux et Marie Boutelleau, 257 ; Vassal-Sineuil (De) et Marguerite de Pichon-Longueville, 424.

II. *Décès* : Alheim (Jean d'), 17 ; Amelineau, 256 ; Babut, 98 ; Ballot, 423 ; Barrandon, 161 ; Beaupoil de Saint-Aulaire, 96 ; Bechon (De), 23 ; Berchon, 22 ; Bernard, 445 ; Bertin, 257 ; Besnard, 23 ; Bodin, 19 ; Boisselier, 411 ; Bollon, 97 ; Bonnet des Paillerets, 256 ; Bourey, 91 ; Boutard, 161 ; Boyer, 257 ; Brunaud (Julien), 157 ; Buzy, 416 ; Cassagneau, 102 ; Chasseriau, 109 ; Chauvet, 422 ; Chavigner, 163 ; Choissard, 97 ; Clais, 101 ; Cochin, 159 ; Coignet, 161 ; Coutanseau, 422 ; Creuzé, 23 ; Dehaut, 163 ; Delajus, 422 ; Dières-Monplaisir, 412 ; Drillhon (Louis), 21 ;

Dubois, 164; Ducos de La Haille, 416; Dumorisson, 94; Ferret, 256; Foléa, 416; Froger de l'Eguille, 411; Furet, 422; Galliot (Marie-Fr.), 96; Garnier-Mouton, 411; Genet, 94; Ginguenaud, 411; Girardin, 159; Godard, 98; Godard de La Bostrie, 158; Jacob, 21; Joly d'Aussy, 240; Jouneau, 416; Laffitte, 101; Lambert, 157; Laroy (De), 100; Larrard (De), 257; Larsonneur, 159; Laurence, 157; Lecellier, 163; Lecrosnier, 161; Lefort, 98; Levallois, 102; Loze, 24; Luraxe, 423; Maisonneuve, 416; Manès, 161; Mas-Leod, 21; Mayer, 159; Mayet, 94; Montalembert de Cers (De), 160; Pacaud, 101; Palustre de Montifaut, 18; Pascaud, marquis de Pauléon, 98; Péponnet, 97; Perein, 97; Peretti (De), 415; Petit, 22; Raffegaud, 162; Raoult, 412; Renaud, 95; Resbeut, 21; Ringue, 24; Rolland, 162; Rousseau, 161; Roux, 256; Saint-André (De), 162; Saint-Martin (De), 239; Seguin, 257; Souchon, 422; Tarneaud, 93; Turin, 94; Villette (Marie-Elisabeth), 101; Vivier, 95.

LVRES ET PÉRIODIQUES — I. Livres : *Un aide de camp de Napoléon*, 61; *Bremond (Le comte Adolphe de)*, 56; *Chroniques de Louis XII*, 225; *Etude sur les gens de condition main-mortable en France au XVIII^e siècle*, 16; *Explosifs (Les) au XVIII^e siècle*, 58; *Histoire des séminaires de Bordeaux et de Bazas*, 206; *Jaubert de Barrault (L'amiral) et les pirates de La Rochelle*, 53; *Les lettres de cachet en blanc*, 409; *Mémoires de Saint-Simon*, 398; — du général baron Thiébault, 88; *Nouvelle histoire de Lyon et des provinces de Lyonnais*, 156; *Observations critiques à M. l'abbé Duchesne sur les origines chrétiennes de la Gaule*, 451; *Paysages et monuments du Poitou*, 226; *Pouillé historique du diocèse d'Angoulême*, 60; *Reclus (Les) de Toulouse sous la terreur*, 152; *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, 155; *Thèse de doctorat en droit*, 289.

II. Périodiques : *Annales du midi*, 140; *Annuaire de la noblesse*, 151; — du conseil héraldique de France, 139, 203; *Archives historiques de la Gironde*, 89, 448; — de la société française des collectionneurs, 9; *Argus (L') de la presse*, 9; *Barbezilien (Le)*, 300; *Bulletin critique*, 397, 406; — d'autographes, 232; — de la société archéologique du Vendomois, 89; — de la société archéologique et historique du Limousin, 55; — de la société historique et archéologique du Périgord, 228; — de la société de géographie de Rochefort, 56; — de la société de l'histoire du protestantisme, 448; — de la société des amis des arts de Rochefort, 14; — de la société des sciences historiques de l'Yonne, 231; — de la société dunoise, 13; — du bibliophile, 87; — du protestantisme, 90, 154, 406, 407; — historique et philologique du comité des travaux historiques et scientifiques du ministère de l'instruction publique, 205; *Contemporains*, 87; *Croix de Paris*, 396; — de Saintonge et d'Aunis, 397; *Echo charentais*, 220, 228, 299, 397; — cognacais, 406; — rochelais, 221; *Ere nouvelle de Cognac*, 220, 409; *Etudes religieuses*, 397; *Gazette de la Saintonge*, 449; — des beaux arts, 152; *Intermédiaire des chercheurs*, 408; *Matin charentais*, 221; *Mémoires de l'académie de Nîmes*, 59; — et procès verbaux de la société agricole et scientifique de la Haute-Loire, 408; *Mode de Saintes*, 17, 228; *Monde moderne*, 151, 410; *Ouest (L')*, artistique et littéraire, 219; *Petite Gironde*, 408; *Polybiblion*, 396; *Progress de la Charente-Inférieure*, 14, 222; *Quinzaine bourbonnaise*, 14; *République française*, 138; *Berne canadienne*, 15; — catholique de Bordeaux, 139, 230; — de Gascogne, 396; — de l'Agenais, 220; — de l'art chrétien, 138; — des autographes, 12, 151, 231; — des questions historiques, 13, 89, 410; — des sciences naturelles de l'ouest, 88; — du Bas-Poitou, 87, 409; — du monde catholique, 87; — du monde latin, 225; — historique, 291, 396; — historique de l'ouest, 88; — illustrée, 11; — illustrée des deux Charentes, 88; — poitevine, 12; — politique et litté-

raire, 90; *Tablettes des deux Charentes*, 138, 219, 397; *Union conservatrice de Saint-Jean d'Angély*, 407; *Vendée patriote*, 233.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Journaux, revues, etc.*: *Archives historiques du diocèse de Chartres*, 85; *Balai*, 143; *Centre médical et pharmaceutique*, 225; *Écho charentais*, 142; *Eglantier*, 225; *Gazette de la Saintonge*, 10, 142; *Intermédiaire des ventes et échanges*, 142; *Lune (La) de Fouras*, 402; *Monde moderne*, 9; *Patriote (Le) saintongeais*, 402; *Petites Affiches charentaises et vendéennes*, 225; *Plaisir des Chérentes*, 9; *Résistance (La)*, 225; *Réveil angérien*, 85; *Réveil de l'île d'Oleron*, 402; *Revue illustrée des deux Charentes*, 9; *Vrai Peuple*, 9.

QUESTIONS ET RÉPONSES. — Les d'Aux de Lescoux, 453; Beauvais-sur-Matha et Beauvais-sous-Matha, 389; Éloge de Guillotin, par Bourru, 63; Pierre Boutelaud, député et maire de Cognac, 124; Boutelleau (Pierre), 62; Pierre Charron, auteur de la *Sagesse*, 389; Château (Le) d'Archiac, 62; Les chauffeurs dans la Saintonge, 123; Daniaud-Dupérat, chef vendéen, 452; Le peintre Gauffier, 388, 453; Guillotin et la Guillotine, 128, 129, 294; Lartigue, peintre du duc d'Épernon, 123; Levraud, député, et les Levraud de Barbezieux, 62, 128; Jacques de Meschy, mort à Mussidan, 63, 128; Jean Moraut, capitaine de Montandre et Arnauton de Bordes, seigneur de Montlieu, 207; Les Nicolas de Voutron, de Lis-leferme et de Lamballerie, 62, 124, 208, 293; Origine de l'épithète *Ventres rouges* donnée aux Saintongeais, 452; Pintault (Les) et les Binet de Marcognet, 64, 124, 208; Portraits des évêques de Saintes, 207, 210; Principal (Un) du collège de Saint-Jean d'Angély, Allamande, 63, 208; Romans dont la scène se passe en Saintonge-Aunis, 64; Saint-Seurin d'Uzet, 293; Les quatre sergents de La Rochelle, 452; Vocables servant à désigner des objets identiques, 292.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET CONFÉRENCES. — I. *Sociétés*: Congrès de géographie à Bordeaux, 302; — archéologique à Saintes, 10; — de l'association française pour l'avancement des sciences, 227; Programme du 34^e congrès des sociétés savantes, 234; Société de géographie de Rochefort, 229; — de l'histoire du protestantisme, 238; — des Archives à la Sorbonne, 146-150.

II. *Conférences*: A Cognac, 91, 143; La Rochelle, 6, 91, 143, 144; Marennes, 91; Rochefort, 6, 91, 144, 234, 406; Royan, 143; Saint-Brieuc, 91; Saint-Jean d'Angély; Saint-Xandre, 144; Saujon, 91.

VARIÉTÉS. — Un bouquin oublié, 283; Les Chaillés de La Tremblade, 229; Changements de noms de rue à Royan, à La Tremblade, à Saintes, 32, 39; Le cinquanteaire de la société historique du Limousin, 236; De quelques Courbons de la Rochecourbon, de Blénae et de Saint-Léger, 442; Le dictionnaire des familles du Poitou, 167; Un diner d'apparat au siècle dernier, 181; Étymologie et étymologistes, 46; Excursion de la société des Archives, 220, 364; Les examens au xvii^e siècle, 112; Guillotinet-Merville, 155; Guillotin et la guillotine, 110; *Jours futurs*, poésie, 376; Le musée des Saintes au Mont-Dore, 260; Origine des carpes, 230; Paysans (Les) de Gautier, 43; Poètes excentriques, 173, 233; La collection de portraits des évêques de Saintes, 181; *Qui pour quo* (un) 39; Un romancier saintongeais du xx^e siècle, 267; Le Salon rochefortais, 104; Santonismes (Les) de Palissy, 50; La *Voiture aux chèvres*, poésie, 164.

TABLE ONOMASTIQUE

PAR M. HENRI JOYER

A

- Abadie, Abbadie (Paul), 221, 365 ; — (Adèle d'), artiste peintre, 106.
 Abboin, bénédictin, 300.
 Abbon, abbé de Fleury, 300.
 Abelé (Marie-Anne), 25.
 Abillon (Les d'), 168, 169.
Ablon, 27.
 Abraham, sculpteur, 150.
 Abzac (D'), 204.
 Acarie, 173 ; — (Les) ; — du Bourdel, 171, 172, 254 ; — (Catherine), 100.
 Adélaïde, fille de Louis XV, 373.
 Admyrault, colonel ; — (Sophie), 95.
 Affaneur, 120, 122.
 Affre (Victor), archéologue, 226.
Agen (Lot-et-Garonne), 70, 89.
 Agobert, officier de la maréchaussée, 279-282.
Aigrefeuille, chef-lieu de cant., arr. de Rochefort, 234.
Aigue-Morte, fief des Berthomé de Barbeau, 445, 446.
 Aiguillon (Le sire d'), 76.
 Aimoin, bénédictin ; — de Fleury, 300.
 Aisse ou Daisse (François) ; — (Gil-les d') ; — (Marguerite d'), 171.
Aix, ile, cant. de Rochefort, 10, 125, 300, 396, 406.
 Alain, 441 ; — (Ernest), prêtre, 411.
 Alamande, Almandin (Guillemette) ; — (Jean), 199 ; — (Mathurin), poète, 63, 190-203, 212, 219, 396.
 Alba, commandant, 415.
 Albret (D'), 74, 195, 448 ; — (Le maréchal d'), 13.
 Aldegrevet, 110, 294.
 Aldéguier (D'), 128.
 Alefsen de Boisredon (Alicé), 26 ; — (Louise-Elisabeth), 257.
 Alexandre. Voir Hanache.
 Alexandre, imprimeur, 142.
 Alezais, 277.
 Alfonse (Jean), pilote ; — (Valentine), 148, 149.
 Alheim (Jean d'), artiste peintre, 17.
 Aligny (Le baron d'), 425.
 Allard, praticien, 125 ; — garde-magasin de la marine, 273.
 Allegrain (Gabriel), sculpteur, 274-278, 395, 396 ; — (Gabriel-Christophe), sculpteur, 275 ; — (Gabriel), peintre ; — (Etienne), peintre paysagiste, 275.
 Allegret. Voir d'Algret.
 Alleyron, général de brigade, 421.
 Almain (J.), théologien, 195.
 Alphonse et Poitiers), 15, 392.
 Amalric, chef de bataillon, 423.
 Amblard, 96.
Amblerille, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 63, 128, 141.
 Ambleville (Arnaud d') ; — (Poince d'), 204.
Ambreuil, com. de Grezac, cant. de de Cozes, arr. de Saintes, 168.
 Ambrosi, 164.
 Amelineau, prêtre, **256**.
 Amelot (Antoine-Jean) ; — (Michel-Denis), 136.
 Amman, graveur, 110, 294.
 Amouroux (Edouard), 394.
 Amproux (Geneviève), 296.
Ampuis, cant. de Condrieu, arr. de Lyon, 434.

Amuré, cant. de Frontenay, arr. de Niort, 450.
Anais, cant. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 55.
Anastase de Saint-Jean, carme, 443.
Ancelin, 169; — (Anne), 168.
Andigné (D'), 274.
Andraut de Langeron (Louis-Théodore), 136.
André, curé de Montil, 412; — (Judith), 240.
Andrelini (Fausto), poète, 191, 195, 201.
Andréone, 385, 387.
Andrieu (Jules), écrivain, 173, 174, 177.
Andrieux, seigneur de Saint-Laurent de La Prée, 125.
Andronis, chef romain, 329.
Angeac-Champagne, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 230.
Anglars (D'), percepteur, 292.
Angliers (D'), 435.
Angoulême (Raymond d'), évêque de Saintes, 182.
Angoulême (Charente), 147.
Angoulins, com. du cant. de La Rochelle, 107.
Anjou (Le duc d'), 315, 317, 374.
Anne d'Autriche, 16.
Anquerville, com. de Saint-Même, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 141, 370, 371.
Anthyme (Charles), 449.
Antibes, chef-lieu de cant., arr. de Grasse, 18.
Antin (Le duc d'), 273.
Antioche, rocher, com. de Saint-Denis d'Oleron, cant. de Saint-Pierre, arr. de Marennes, 416.
Apilly, fief de Guillaume de La Champagne, 219.
Appian, artiste peintre, 106.
Aratro, 67. Voir Dussouy.
Arbellot, prêtre, écrivain, 53, 236, 237, 366, 450, 451.
Arbois (D') de Jubainville, 49.
Arces, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 257.
Archambeau, prêtre, 67; — de Beauce (Jeanne), 27.
Archiac (Le cardinal d'), 183; — (Foucaut d'), 183; — (Eymart d'), 204.
Archiac, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 62, 96, 274, 448.

Archingeay, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 446.
Arceuil, cant. de Villejuif, arr. de Seeaux, 456.
Ardillières, cant. d'Aigrefeuille, arr. de Rochefort-sur-mer, 162, 411.
Ardillon; — (Héliot); — (Elie); — (François); — (Isabeau); — (Jacques); — (Médard); — (Perrenelle); — (Perrotin); — (Regnaud), 170.
Ardin, évêque de La Rochelle, 20, 215.
Ardouin, curé de Montguyon, 161; — docteur-médecin, 91, 103, 104.
Aremberg (Le prince d'), 85.
Argental (Le comte d'), 378.
Ariste (Augustin d'), 29.
Arlès (Le comte Ch.), 387.
Arlot (D'), 89. Voir Saint-Saud.
Armagnac (Le comte d'), 320, 321; — (Jean III d'), 315, 316; — (Bernard VII d'), 316.
Armyn, fief des Legendre, 146.
Arnaud, 323; — (Elie), 233; — critique, 270; — docteur-médecin, 323, 335; — maître pilote, 122.
Arnold, sculpteur, 260.
Arnould, intendant de La Rochelle, 449.
Arnoux (Eugène); — (Lucien), capitaine de frégate; — (Henri); — 419.
Arondel, directeur des postes, 126, 273; — (Louise-Eugénie), 126.
Arpajon (Le baron d'); — (Louise d'), 410.
Arrbanet, fief des Sarrode, 447.
Arrighi de Casanova, 164.
Arrivé (Pierre), 154; — aubergiste, 328, 335.
Ars, comm. du cant. de Cognac, 56-58.
Ars en Ré, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 20, 162, 404, 441.
Artaud (Abraham), capitaine, 338.
Arty (D'), 152.
Arvert cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 123, 204, 244, 407.
Assier des Brosses (Paul d'), 424.
Assier, cant. de Livernon, arr. de Figeac, 167.
Aste (D'), dominicain, 324, 332, 333, 335, 336, 337, 397.
Astier (Marie-Anne), 127; — (Marie-Françoise), 125, 126.
Astruc, 152.

Atgier, docteur-médecin, 205, 377, 378, 408.
 Aubain, docteur-médecin, 256.
 Aubenton (D'), 276.
 Auber, chanoine, 221.
 Aubert, curé de Tonnay-Boutonne, 163; — (Catherine), 168.
Aubeterre chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 99, 300, 366.
 Aubigné (Agrippa d'), 6, 23, 296; — (Charles d'), 407; — (Françoise d'), 13.
 Aubineau, curé de Saleignes, 445.
Aubusson (Creuse), 55.
 Audebert (Etienne), 55; — (Samuel); — (Théophile), 169.
 Audiat (Edouard), docteur-médecin, 75; — (Gabriel), professeur, 6, 67, 144, 271, 297, 395, 401, 405; — (Louis), 2-5, 39, 43, 46, 55, 67, 69, 74, 75, 77-84, 87, 118, 139, 142, 146, 155, 169, 171, 177, 184, 213, 217, 218, 219, 221-223, 225, 227, 228, 231, 236, 238, 239, 249, 253, 268, 273, 278, 291, 294, 298, 323, 324, 327-329, 331-337, 339, 363, 364, 366, 375, 376, 395-397, 402, 434, 436.
 Audouin-Dubreuil, magistrat, 250.
 Audureau, marchand, 445.
 Augé (Etienne), 444; — (Pierre), régent, 125.
 Augeard (Ch.), lieutenant général, 168.
 Auger de Montyon, intendant, 231, 277.
 Auguin, artiste peintre, 8, 106, 107, 366.
 Aulard (Alphonse), écrivain, 34.
 Aulède (Charles-César d'), 445; — de Ferrière (Louise-C.-R. d'), 446.
Aunay chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 92, 93, 128, 315, 366, 442, 443, 445, 447.
 Aunis, cultivateur, 233; —fabricateur, 123; — (Charles d'), 240.
 Aureille, curé de Néré, 443, 445.
 Auriac (D'), 293.
 Ausone (Saint), 61, 229.
 Ausseure (D'); — (Jeanne d'), 169.
 Aussy (D'). Voir Joly d'Aussy.
 Auroche (D'), fermier général, 342.
Auteuil, quartier de Paris, 154.
 Authon (D'), 169; — (Seguin d'), 170; — (Jean d'), 170, 225, 226; — (Henri d'); — (Claire d'), 170.

Authon cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 46, 163, 170, 245.
 Authon Barberousse, 244.
Aurignac, fief de Béraud, 170.
Aurillars, chef-lieu de cant., arr. de Moissac, 195.
 Aux (R. d'), lieutenant de chasseur, 453; — Aux de Lescoux (D'); — (Marie-Thérèse d'), 453.
 Auzias-Turenne (Raymond), 67.
 Avedick, patriarche, 16.
 Aversenq, prêtre, 66, 103.
Aris, Ary, cant. de Pons, arr. de Saintes, 15, 450.
Aron, cant. de La Mothe Saint-Héraye, arr. de Melle, 450.
 Avone (Charles d'), 71.
Ayamonte (Espagne), 84.
 Aymard, abbé de Bassac, 373.
 Aymer (Suzanne), 100.
 Aymereau, frère mineur, 365.
 Ayrault, Ayraud (Camille), 419; — (Marie-Marguerite-Adélaïde), 421; — (Jean-Jacques), notaire, 418, 421; — curé de Contré, 447.

B

Babinet, colonel, 236; — de Rencogne, 173.
 Babut (Théophile), 94; — propriétaire, 98.
 Backuisen, peintre de marine, 224.
Baconnay, fief des Courbon, 446.
 Badeigts-Laborde, commissaire de marine, 272.
 Bagnère (Marie-Anne); — (Pierre), chirurgien, 275.
 Baguenier-Désormeaux, 84, 140.
 Bahuet, 98.
Baigne, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 9, 339.
 Bail (Joseph), artiste peintre, 85.
 Bailleau, ingénieur agronome, 2, 83.
 Bailly, 49.
 Bainval (Le R. P.), 12.
 Bakounine, 17.
Ballaivilliers, cant. de Lonjumeau, arr. de Corbeil, 279, 280.
 Balavoine (Raymond de), 150.
 Balawenski, 17.
 Balincourt (Le comte E. de), 59.
 Balliste (Guillaume), 178.
 Ballonfeau (Jacques), 244.

- Ballot, docteur-médecin; — (Victor), gouverneur du Dahomey, 423.
 Ballue, artiste peintre, 106.
 Balmotte (J.), peintre, 109.
 Balzac (De), 12; — (Honoré de), écrivain, 155.
 Bancal, lieutenant d'artillerie, 273.
 Bar (La comtesse de), 320; — (Le cardinal duc de), 321.
 Baraban (Blanche), artiste peintre, 106.
 Barante, historien, 303.
 Barbarin, 173.
 Barbazan (Guillem de), 260, 315-318, 322, 336, 346, 347, 453; — (Menaud de); — (Jeanne de); — (Jean de); — (Oudine de), 315.
 Barbazan, cant. de Saint-Bertrand, arr. de Saint-Gaudens, 303, 304, 307-309, 312, 315-318.
 Barbé-Marbois, 299.
 Barbedette, sénateur, 399, 404.
 Barbera, motte, 107.
 Barbezères (De); — (Françoise de); — (Louis de); — (Catherine de); — de Talonnière (Salomon de), 170.
 Barbezieux (Charente), 72, 143, 220, 228, 229.
 Barbezil (Ythier de), 204.
 Barbier, capitaine de vaisseau, 272.
 Barbier de Montault, écrivain, 11, 39, 40, 41, 42, 43, 55, 77, 86, 203, 298.
 Barbot, 455; — (Céline), 95; — (Jean), seigneur de Ré, 66.
 Barbot de La Trésorière (Pierre-Marc-Anatole); — (Pierre), 259.
 Barbotin, curé de La Tremblade, 32.
 Barbou, imprimeurs, 55, 57, 237; — (Jean), dit Normand; — (Hugues), 72.
 Bardeville. Voir Châteauneuf.
 Bardon, archiprêtre de Saint-Jean d'Angély, 21, 101.
 Baret de Rouvray, 173.
 Barin, pasteur, 213.
 Baron, 364, 366, 374; — (Marie), 122.
 Barrandon, prêtre, 161.
 Barraud (P.-B.), 364; — maître apothicaire, 115.
 Barrère, représentant du peuple, 410.
 Barréron-Rolland (Lucie de), 410.
 Barrin de La Galissonnière (Marie-Madeleine), 136.
 Barrin du Pallet (Achille-Rolland, 136; — (Emile de), 410.
 Barrot, prieur de Saint-Jean d'Angély, 408.
 Barruel de Beauvert (Philippe-Auguste de), 421.
 Barthe, 8.
 Barthélemy (Anatole de), 146, 155.
 Barthommé de Barbeau (Catherine); — (Christophe), 443.
 Barzan, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 159, 163.
 Baschet (Armand), 16.
 Bascoert (X.), poète de l'Agenais, 173.
 Bascolet, 201.
 Bassac, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 2, 141, 218, 220-222, 234, 371-374, 384-386, 388, 450.
 Bassompierre (Le maréchal de), 382; — (Louis de), évêque de Saintes, 183.
 Bastard, curé de Châteauneuf, 365.
 Bataille de Francès (Jeanne-Marquerite), 339.
 Bataille (Guillaume), 260, 303, 304, 307, 308, 309, 311, 313, 318, 319, 322, 346, 348, 435; — docteur-médecin, 145.
 Bauche, commandant, 163.
 Bauchereau de La Guérinière (Adélaïde), 209.
 Baudéan de Parabère (M.-T.-R.), abbesse de Sainte-Croix de Poitiers; — (Marie-Madeleine), abbesse de Saintes, 182; (Suzanne), 365.
 Baudot (Marc-Antoine), 402.
 Baudouin, seigneur de La Noue, 126; — commissaire de la marine, 273.
 Baudrit, curé de Montandre, 323, 333, 336, 337.
 Baudry (J.-F.), notaire; — (Marie), 23.
 Baulier, docteur-médecin, 98.
 Baussais, Baussay, cant. de Celle, arr. de Melle, 12, 299.
 Baux, contre-amiral, 164.
 Bayard (Le chevalier), 352.
 Bayers, cant. de Mansle, arr. de Ruffec, 172.
 Bayle, artiste peintre, 107.
 Bazin, historien, 383.
 Bazin de Bezons, intendant, 154.
 Beauchet (Philippe-Gabriel), 173.
 Beauchet-Filleau, 73, 448.
 Beaucorps (De); — (Maxime de), 170; — (Léa de), 168.

- Beaufief*, com. de Mazeray, cant. de Saint-Jean d'Angély, 168.
Beaumanoir (Robert de), 325, 336.
Beaumont (De), 121; — (Léon de), évêque de Saintes, 28, 182, 183.
Beaumont, com. du cant. de Condom, 201.
Beaune (Louis de), 179, 266.
Beupoil de Saint-Aulaire, 359; — colonel d'artillerie; — (André); — (Armand); — (Jean), 96; (Marc-Antoine); — (Marie-Eutrope); — (Henry-François), 136.
Beauvais (Arsène de), 83, 137.
Beauvais en Poitou, 434.
Beauvais sur Matha, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 389, 403.
Beauvau-Craon (La princesse de), 227.
Beauvillers (Maxime), 13.
Beauvoir, fief des Maugiron, 434.
Beauvoir sur Mer, chef-lieu de cant., arr. des Sables d'Olonne, 314.
Beauvoisin, cant. de Vauvert, arr. de Nîmes, 411.
Bechon, comte de Caussade, 23.
Bedeau, professeur, 91, 144.
Bègle, com. du cant. de Bordeaux, 54.
Begoin, 56.
Begon, intendant de La Rochelle; — évêque de Toul, 182; — (Catherine), 136.
Begué, lieutenant de vaisseau, 273.
Beiderlinden (Marie-Ursule), 35.
Beissier (F.), auteur comique, 296.
Belair, fief de Saint-Martin, 239.
Belcier (Catherine de), 172; — (Pierre de), 171.
Bellebat, fief des Michel de Lizardais, 126.
Bellegarde (De), 378.
Belle-Isle (Le maréchal de), 58.
Belle-Isle, chef-lieu de cant., arr. de Lorient, 232, 303.
Bellet, 24; — (Hippolyte), 422.
Belleville (De), 121, 340.
Belleville, cant. de Pont-à-Mousson, arr. de Nancy, 317.
Belleville, fief des Harpedanne, 307, 310, 314.
Bellicèvre (De), 284.
Bellisle de Murat (Pierre de), notaire; — (Raoul de), 424.
Bellot (Joseph René), navigateur, 66.
Belnet, curé de Jonzac, 257.
Beltrémieux, 6, 102, 161.
Belussière, com. de Ladosse, cant. de Mareuil, arr. de Nontron, 424.
Benard, médecin de la marine, 272; — (Guillaume), libraire éditeur; — (Perrette), 202.
Benoist, peintre sculpteur, 150.
Benoit (Eulalie-Cécile), 28.
Benon, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 227, 230.
Benserade, poète, 176.
Béon (Le marquis de); — de Luxembourg, 369, 370; — du Massès, 369.
Bérar, capitaine de vaisseau, 419.
Béraud (Marie), 22; — (Marie-Adélaïde), 258.
Béraud du Pérou (Joseph); — (Claude), 170.
Berchon, docteur médecin, 22; — négociant; — curé de Cognac, 22.
Bergeot, négociant, 2.
Beringhen (Le marquis de), 378.
Berland (Philippe); — (André), sieur du Plessis, 170.
Berluc-Pérussis (Léon de), 225.
Bernard (Charles-Benjamin), 415; — (Perrine), 448; — (Pioche-Fer), 33-35, 38, 39; — (S.), financier, 152; — curé de Saint-Thomas, 34; — notaire, 33.
Bernard III, évêque de Saintes, 183.
Bernon (Marie), 126.
Bernos (Gaston), 204.
Berry (Le duc de), 274, 392.
Bersot (Ernest), 151.
Bertaud, 415.
Bertaumville, fief des Bonnefoy, 65.
Berthelé (Joseph), archiviste, 140, 220.
Berthomé ou Barthomé de Barbeau, 444, 445.
Berthomier, 55.
Berthus (François), 122.
Bertin, maire de Saint-Hilaire sous Barbezieux, 257.
Berton, imprimeur, 140, 237; — artiste peintre, 107; — (Amélie), 28.
Bertrand, prêtre, écrivain, 68, 206; — archéologue, 428.
Bertrand des Brunets, notaire, 21.
Bertrand de Virac, 173.
Besme, 369.
Besnard (Gédéon); — (Joseph), notaires; — (Isaure); — Marie-

- Georges); — (Marie-Thérèse); — (Marie-Jean-Louis), receveur de l'enregistrement, 23.
- Bessé*, fief, 245.
- Bethmont (Paul), 241.
- Béthune (Henri de), évêque de Maillezais, 207.
- Beuil (Jean de), 318.
- Beurtechut (Pierre) [Alexandre IIus], 9, 68, 136, 210.
- Beuvron (Le marquis de), 369.
- Biais (Emile), 108, 109, 146-148, 155, 220, 221, 224, 225, 365, 373, 384, 388.
- Biard*, com. de Saint-Hippolyte de Biard, cant. de Tonnay-Charente, arr. de Rochefort, 172.
- Bida (Alexandre), 152.
- Bidaut (Guillaume), 79.
- Bidé de Maurville (Florence), 160.
- Bidoux (De), 173.
- Bignay*, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 15.
- Bignon, 284.
- Bigot, chanceladai; — curé de Thézac, 230.
- Billaud (Victor), éditeur, 86, 133.
- Billaud-Varenne, 244, 299.
- Binet de Marcognet (Les), 64-66, 125, 208.
- Bion, poissonnier, 231.
- Birac*, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 365, 366.
- Biré (Edmond), 155.
- Biron, 13.
- Biron (Le maréchal de), 89.
- Birot, prêtre, 68, 77.
- Bisquit-Dubouché, 10.
- Bisseuil, 242.
- Biteau, 83.
- Bizac, 173.
- Bizet (Tristan de), évêque de Saintes, 183.
- Bladé, 5.
- Blanchard, docteur-médecin, 154, 155; — maître-maçon, 147.
- Blanche de Castille, 392.
- Blanchot, colonel, 302.
- Blanquefort*, chef-lieu de cant., arr. de Bordeaux, 411, 424.
- Blanzac*, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 221, 444.
- Blanzay*, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 445.
- Blénac*, com. de Saint-Symphorien, canton de Saint-Aignan, arrond. de Marennes, 422, 443, 444.
- Blignières (De), préfet, 242.
- Blois de Chastillon (Charles de), 363.
- Bloncourt (Melvil), 90.
- Blondeau, notaire, 95.
- Bochin (Ach.), 129.
- Bodin, prêtre; — (Louis), 19; — (Louis-Etienne), 26.
- Boffinton, préfet, 406.
- Boilève, 173.
- Boisbrenardin*, com. de Saint-Front, cant. de Mansle, arr. de Ruffec, 172.
- Bois-Charmant*, com. de Nouillers, cant. de Saint-Savinien, 182.
- Boisferon (De), 323.
- Boislisle (De), 13, 398.
- Boisnard, 101, 268, 269.
- Boisrond, écrivain, 154.
- Boissaye (Adolphe); — (Ernest); — (Marguerite), 164.
- Boisselier, agent administratif principal, 412.
- Boissonnade, 150, 206.
- Boissy (Le marquis de), 141; — Saint-Légier (De), 407.
- Boisvin*, chenal, 179.
- Bolbon (Paul), pharmacien, 97.
- Bonaffé (Edmond), 152.
- Bonaparte (Joseph), 273.
- Bonasone, 294.
- Bonaventure (De), 21.
- Bonnarine, docteur-médecin, 96.
- Bonnaud, Bonneau, agent comptable, 300; — curé de Bouet, 230; — (Henri), 69; — (Jean), 178; — (Marie), 449.
- Bonneault d'Houet (De), 236.
- Bonnechose (Le cardinal de), 456.
- Bonnefonds, 174.
- Bonnefontaine*, fief des Dières, 25.
- Bonnefoy, évêque de La Rochelle et Saintes, 32, 67-69, 402, 425; — (Jacob de), 65.
- Bonnegeus des Hermitlans (Thérèse de), 25; — (Françoise-Perpétue de), 26.
- Bonnemie*, com. de Saint-Pierre d'Oleron, arr. de Marennes, 184.
- Bonnet (Charles), percepteur; — (Marie), 424; — (Marie-Thérèse), 209; — archiprêtre de Saintes, 11, 182.
- Bounet de Lescure, maire de Rochefort, 256.

- Bonnet des Paillerets, sous-commissaire de marine, 256.
 Bonnet-Maury, professeur, 238, 448.
 Bonnetrot, avocat, 119.
Bonnenil, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 230, 367.
 Bonnin (Samuel), 121.
 Bonnomeau (Pélagie), 23.
 Bontout, prieur de Saint-Etienne d'Angoulême, 230.
 Borde, percepteur 109.
Bordeaux (Gironde), 2, 303.
 Bordes Arnauton de, 207.
 Borelli, capitaine, 215.
Bors, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 446.
 Boscal de Réals de Mornac (Michel-César-Léon de; — Marie de), 136.
 Bosquet (Le maréchal), 87.
 Bolla (Carlo), 16.
 Botton, 268.
 Bouchard, 238; — d'Aubeterre, 99, 100.
 Boucherie (Anatole), 141.
 Boucherit, curé de Contré, 445.
 Boucheron (Maxime), auteur comique, 296.
 Bouchet, 96, 212.
 Boudaut de Machaumont (Marie), 102.
 Boudin (Frédéric), 385.
Bouet, diocèse de La Rochelle, 230.
 Bouet (Marie), 99.
 Bouffard, 437, 438; — (Pierre), négociant, 439; — (Suzanne), 239.
 Boufflers (Le chevalier de), 70, 245.
 Bouge, prêtre, 403.
 Bouglé, professeur, 91.
 Bouglon (Le baron R. de), écrivain, 152.
 Bouhard, 364.
 Bouillon (Godefroy de), 352.
Bouin, fief des Turpin, 444.
 Boulainvilliers (Charlotte de), 170, 171.
 Boule (Marcellin), 425, 426.
 Boulland, curé de Blanzay, 445.
 Boulevraye (Yves), 26.
 Bouquelon (Albert), 394.
 Bouquet de La Grye, 149.
 Bouquin, archiprêtre de Rochefort, 26.
 Bourbon (Louis II de), 76; — (Louis de), prince de Condé, 374.
 Bourceret, publiciste, 91.
 Bourcy (Edmond), juge, 91; — (Joseph), propriétaire, 91; — ingénieur-agronome, 394; — député, 422; — (François), notaire; — (Pascal), docteur-médecin, 92.
 Bourlé, curé de Saint-Eutrope de Saintes, 67, 402, 403.
 Bourdeille (Le marquis de), 143, 218; — Bourdeille-Brantôme (Armand de), 86.
 Bourdery (Louis), 236, 237.
 Bourdin, 90.
 Bourdouche (Catherine), 421.
Bourg-Charente, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 422, 425.
Bourg-La-Reine, com. du cant. de Seceaux, 279-281.
 Bourgneuf (De), 449.
 Bourgogne (Le duc de), 321.
 Bourgonce (Guillemette), 201.
Bourg-sur-Gironde, chef-lieu de cant., arr. de Blaye, 74, 338.
 Bourguignon, sculpteur, 229, 275; — (Marie-Berthe), 259; — dit Bourignon, archéologue, 35.
 Bourigan (Armand de), 136.
 Bourit, curé de Corme-Ecluse, 163.
 Bourlouton, 66.
 Bourreau (Ursule), 259.
 Bourrigault (Gilles), 166, 167.
 Bourru (Edme-Claude), 63; — médecin en chef de la marine, 103.
 Bourse (Françoise), 240.
 Boursicot (Mathurin), maire de Saintes, 119.
 Boursier (Jean), évêque de Saintes, 183.
Boussac, fief des comtes de Brosse, 146, 344, 363.
Boussay, cant. de Clisson, arr. de Nantes, 291.
 Boutard (Edouard), horticulteur, 161.
 Boutaud de Lavilléon (Denys); — (Raymond), 27.
 Bouteland (Pierre), maire de Cognac; — (Pierre-Amédée), 124.
 Boutelleau, 257; (Edmond), 10; — (Georges), 67; — (Gustave), 256; — (Pierre), 62; — (Marie), 257.
 Boutevale (Richard), 304, 305, 307, 309.
 Bouteville (Antoinette de), 370.
Bouterille, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 2, 99, 141, 218, 220, 222, 234, 365-367, 369-371, 397.
 Boutinet, 244.

- Boutiron, docteur-médecin, 124, 126-128 ; — propriétaire, 128.
 Bouton (Victor), 86.
 Bouyer (Jean), proto-typographe, 2, 70, 212.
Boyard, fort (Charente-Inférieure), 10.
Boyardville, com. de Saint-Georges d'Oleron, cant. de Saint-Pierre, arr. de Marennes, 416.
 Boyé, Boyer, conservateur des forêts, 164 ; — juge ; — avocat général, 257 ; — (Dom), bénédictin, 367, 373.
 Brabant (Pierre de), dit Clinet, Clinet ou Colinet de Brabant, 260, 303-307, 312-314, 320-322, 340, 435.
Brandet, com. de Saintes, 171.
 Braquehay (Charles), écrivain, 124, 147.
 Brassart ; — (Antoine), seigneur de Biard ; — (Bertrand) ; — (Isabeau) ; — (Lyonnet) ; — (Simonne), 172.
 Bréal (Michel), 49.
 Bréard (Jacques-Michel), 420, 446 ; — (Jean-Jacques) ; — (Jean-Marie-Léon) ; — (Léontine-Jeanne), 420 ; — (Marie Angélique), 446 ; — d'Aulède de Ferrière, 446.
 Brebant (Olivier de), 309.
 Bréhard, 446 ; — (Charles), 153.
 Bréhard, 173 ; — (Aglac), 25, 91.
 Bremard (Claire), 423.
 Bremond (De), 204 ; — (Alexandre de), 57 ; — (Angélique de), 100, 235 ; — (Adolphe de), 56-58 ; — (Jacques de) ; — (Jacques-Charles-Alexandre de), 100 ; — (Jean de), 75 ; — (Josias de), 57 ; — (Philippe de), 57 ; — d'Ars (Anatole de), 12, 56-58, 69, 84, 155 ; — (Pierre de), 33, 35 ; — général, 38, 225.
Breneau, fief des Cambon, 443, 444.
 Breslay, lieutenant de vaisseau, 233.
 Bretagne (Nicole de), 363 ; — (Odet de), évêque de Saintes, 183.
Brethelière, fief de Catherine Robert 178.
 Brétinauld de Méré (Abel de) ; — (Marié de) ; — de Saint-Seurin, 167.
 Breton (Jacques), 315.
 Bretonneau, notaire, 119.
Bréville, com. du cant. de Cognac, 230.
Brezillas, 171.
 Briand (L'abbé), historien, 181-184, 207, 303, 329.
 Briant, 173.
 Briçonnet, évêque de Meaux, 196.
Brie, com. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 448.
Brie-sous-Mortagne, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 94.
 Brinon (A. de), docteur-médecin, 263.
Briod, cant. de Conliège, arr. de Lons-le Saulnier, 432.
 Brisson, maire de Cognac, 224, 427.
Brizac, fief des Hauteafort, 370.
Brizambourg, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 154.
 Brodud, prêtre, 68.
 Brons (Jean-B. G. A. vicomte de), 150.
 Brossa (Bertrand de), 140, 212.
Brossac (Charente), chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 93.
 Brossard (Jeanne), 27.
 Brossard de Beaulieu, peintre, 148.
 Brosse (De), prince de Déols et de Châteauroux, 146 ; — (Hugues, vicomte de), 343 ; — (Jean de), comte de Boussac, 363 ; — Brosse (Marie-Louise de), 340 ; — (Jean-Jacques de), 341. Voir Giroux.
 Brossin (Georges), 12.
 Brossin de Méré (Georges) ; — (Hardouine-Françoise), 136.
 Brotier (Aldebert), 210.
Brouage, com. d'Hiers-Brouage, cant. de Marennes, 71, 126, 179, 243, 274, 286, 325, 366, 434, 440-442.
 Brou de Laurière (Jean Baptiste), 209.
Broue, com. de Saint-Sornin, cant. de Marennes, 204, 244.
 Brouillaud, chirurgien, 275.
 Broussard (Charles), dit Clet, 342.
 Brueys (Le comte de), amiral, 59.
 Bruix, amiral, 4.
 Brullon (François), 447.
 Brumauld des Houlières, 95.
 Brun, 411.
 Brunaud, Bruneau, 268 ; — capitaine, 440 ; — curé de Plassac, 230 ; — prêtre, 422 ; — (Adolphe), 33 ; — juge, 66 ; — (Camille) ; — (J.), avocat, 157 ; — (Louise), 421 ; — (Marie-Louise), 157 ; — (Paul), 22, 66 ; — (Pierre), 120, 157.

Bruneau de Rivedoux, avocat, 378.
 Brunet, capitaine d'infanterie ; —
 capitaine trésorier, 27.
 Bueil (Louis, sire de), 205.
 Bugeau (G.), avocat, 257.
 Buisson (Dorothée), 28.
 Bujaud (Victor), 96.
 Burel (C.), 439.
 Buremberg, artiste peintre, 84.
 Burgaud, curé de Saint-Laurent de
 La Prée, 125 ; — (Elisabeth), 439.
 Burgeaud (Catherine), 438.
 Burgt (Caroline), 22.
Burie, chef-lieu de cant., arr. de
 Saintes, 24, 242.
 Burot, docteur-médecin, 98.
 Busquet (Etienne), 125.
Bussac, com. du cant. de Saintes, 20,
 32.
Bussac, cant. de Montlieu, arr. de
 Jonzac, 412.
 Busson, négociant ; 421 ; — (Marie),
 417, 421 ; — (Jean-Hector) ; — (Eli-
 sabeth) ; — (Marie-Emilie), 421.
 Buzaglo, juif portugais, 59.
 Buzançais (Le comte de), 274.
Buzay, château, 425.
 Buzy, professeur, **416**.
 Byng, amiral anglais, 151.

C

Cacqueray, 136.
 Cadiot (Gobert), 72 ; — poète excen-
 trique, 174, 233.
 Cadoudal (Georges), 291.
Caen (Calvados), 366.
 Cahuac, poète de l'Agénais, 177.
 Caillaud (Jeanne), 19.
 Caillé, curé de Montandre, 340.
 Caillet, vicaire général de Grenoble,
 180, 181.
 Caillières (De), 15, 144, 219 ; — de
 Mirambeau ; — de Clérac, 144 ; —
 (Marie-S.-R.-C.-de) ; — (Alain de) ;
 — (Jehan de) ; — (Maria-Amélie
 de) ; — (Marguerite-Thalie de) ; —
 (Jean-Delphin de) ; — de Coustolle,
 102 ; — (Marie de), 209.
 Cala de Morfa, artiste peintre, 106.
 Calas (Théophile), pasteur, 69.
 Callen, prêtre, 411.
 Callot (Ernest), 6.
 Calvès, artiste peintre, 105.
 Cambon, 156.

Cameron, pasteur, 54, 55.
 Camiade, prêtre, 68.
 Campet (Pierre), 87 ; — enseigne de
 vaisseau, 233 ; — de Saujon d'Es-
 trée (Jeanne-Esther de), 240.
 Camut, architecte, 263, 264.
Candé, fief des Chauldrier, 178.
Canebas, fief de Grenier, 447.
 Canrobert (Le maréchal), 352.
 Caradeuc de La Chalotais, 81-83,
 226 ; — procureur général au
 parlement, 76, 184-189 ; — (Jean-
 François) ; — Ursule de) ; —
 (Jean-Baptiste de) ; — (James-
 Achille de) ; — (Saint-Julien Raoul
 de), 226.
Carcassonne (Aude), 79.
 Cardolle (De), chirurgien, 115.
 Carlu (Alexandre de), capitaine ; —
 (Jean-Alexandre de) ; — (Marie
 de) ; — (Suzanne de) ; — (Jeanne-
 Catherine de) ; — (Louise-Cathe-
 rine de) ; — (Catherine-Louise de) ;
 — (Alexis de), 125.
 Carnot (Sadi), 352, 404.
 Carolles (Renoul de), évêque de
 Saintes, 183.
 Carouis, Carovis ou Keralouis (Jean
 de ou Yvon de), 260, 324, 303,
 307-309, 314, 346, 348, 435 ; —
 (Philippe de), 321.
 Carpentier, peintre, 148.
 Carré, 455 ; — professeur, 188.
 Carrier, 35.
 Carrière, docteur-médecin, 69.
 Carsade, 186.
 Cartailiac, archéologue, 428, 430.
 Cartier, 148 ; — (Jacques), 156.
 Cassagneau, naturaliste, **102**.
 Cassagneau (Paul), 143.
Cassagnes-Bégonhès, chef-lieu de
 cant., arr. de Rodez, 241.
 Castagnary, 90.
 Castaigne, 67 ; — (Joseph), 67.
 Castelbon (Le vicomte de), 320.
 Castellane (Le marquis de), 197.
 Castillon (Thibaud de), évêque de
 Saintes, 183.
 Castillon du Perron, négociant, 227.
 Catalas (Le sieur de), 447.
 Catherine de Médicis, 17, 153, 154.
 Catinat (De), 288.
 Caudéran (L'abbé), étymologiste,
 450.
Caudéran, com. du cant. de Bor-
 deaux, 102, 103, 423.

- Caulet de Thoiras, 342.
 Cauroy, prêtre, 274.
 Caussade, fief des Bechon, 23.
 Cavalier de la Salle, 456.
 Cazaugade, 449.
 Celecyron (Adrienne); — (Eugène), conservateur des hypothèques, 157.
 Celles en Berry, 79.
 Cercoux, cant. de Montguyon, arr. de Jonzac, 2, 72.
 Ceré, fief du Bremond, 57, 100.
 Cérés (Le chevalier de), 291.
 Cers, fief de Montalembert, 160, 161.
 Cervantes de Saavedra (Miguel), 318.
 Cervau ou *Servault*, fief de Rabar, 121.
 Chabanais (Adémar ou Aymar de), 300.
 Chabanais, chef-lieu de cant., arr. de Confolens, 424.
 Chabanneau (Camille), 141.
 Chabannes (Adémar de), 300.
 Chabasse (M.), 447.
 Chabaud, 264.
 Chabli, artiste peintre, 106.
 Chabot, 99, 204, 447; — curé de la Flotte, 256; — de Jarnac (Guy), 89, 245, 364.
 Chabran, général, 272.
 Chadenac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 144, 155.
 Chadeuil, com. de Malaville, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 256.
 Chadignac, com. de Saintes, 240.
 Chaillé (Elie); — (Moïse), 91; — (Pierre), médecin, 90, 91, 229; — (Pierre), bourgeois de vaisseau, 91; — (Pierre), sénateur, 229; — Long, colonel, 229; — de la Tremblade, 395, 396.
 Chaillevette, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 91, 229, 423.
 Chaillot, com. de Clam, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 31.
 Chalais, chef-lieu de cant., arr. de Barbezieux, 55, 85, 208, 210, 294.
 Chalucet, com. de Boisseuil, cant. de Pierre-Buffière, arr. de Limoges, 142, 237.
 Chambaudi, enseigne de vaisseau, 233.
 Chambaudie (Marie), 209.
 Chambellant, officier de santé, 272.
 Chambes, com. de Voulême, cant. de Civray, 210.
 Chamblant (J.), carrossier, 206.
 Chambon (De); — (Agnès de), 171.
 Chambord, cant. de Bracieux, arr. de Blois, 411.
 Chambre (Jeanne de), 121.
 Chamouillac, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 283, 285.
 Champagne, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 210.
 Champagne (Jean de), 303, 304, 307, 308, 309, 311, 312, 314, 435.
 Champbretou ou *La Hansannerie*, près Brouage, 178-180.
 Champdolent, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 446.
 Champelin, Champeline (Pierre), 204, 205; — (Jean de), 204.
 Champfeu (Jacques de), capitaine, 14, *Champfleury*, fief d'Elisabeth Herbert, 169.
 Champier de Chizy (Ursule), 127.
 Champlain (Antoine de), 205; — (Samuel de), 15, 73, 156, 204, 205, 218, 223, 243, 322, 325, 396, 434; — Chartrain, 204.
 Champlain, Champelin, Champeulin, fief, 205.
 Champ-Martin, diocèse de Soissons, 153.
 Champoulain (Guyart); — (Henri de), 204.
 Champoullin ou *Chapoulin*, com. de Saint-Georges d'Oleron, cant. de Saint-Pierre, arr. de Marennes, 205.
 Chanceaulme de Clarens (Nathalie de), 424.
 Chancelé, près Saint-Jean d'Angély, 253.
 Chancelle, aide des constructeurs, 233.
 Chaniers, com. du cant. de Saintes, 28, 33, 424.
 Chanot (François), ingénieur; — (Joseph); — (Joseph), chef d'escadron; — (Auguste), chirurgien de la marine, 421.
 Chansy, îles, 404.
 Chantecaille ou *La Mothe Chantecaille*, fief des Meschy, 128.
 Chantemerle, fief des Abillon et des Montalembert, 160, 168.

- Chantemerlière*, fief des Courbon, 443, 444.
Chapoulaud, 237.
Chapsal (Paul), procureur de la République ; — (Casimir), principal ; — (Fernand), auditeur au conseil d'État, 239.
Chapu, sculpteur, 404.
Charavay (Etienne), 232, 299.
Chardavoine, prêtre, 71.
Charles, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 341.
Charles, de Châteauneuf, 441.
Charles VI, 318, 320, 346, 378 ; — VII, 86, 316-318, 320, 347 ; — IX, 441, rois de France.
Charlier (N...), 208.
Charpentier, 268.
Charras, com. de Saint-Laurent de La Prée, cant. de Rochefort, 56, 430.
Charrier (Marie), 164 ; — (Marie-Claire), 103.
Charron, 302 ; — (Pierre) 389 ; — maire de Rochefort, 412.
Charron de Saller et de l'Aubonnière ; — (Suzanne), 123.
Charruyer, député, 404.
Chartier, curé de Saujon, 237.
Chartres (Eure-et-Loire), 79, 140.
Chassaing (Bruno), récollet, 53 ; — docteur-médecin, 229.
Chasseloup-Laubat (Le marquis de), 6, 83, 87, 144, 229 ; — (Le comte de), 394 ; — (G. de), 69 ; — (Louis de), 391.
Chassenon, cant. de Chabannais, arr. de Confolens, 426.
Chassériaud, Chassériaud, imprimeur, 11, 85 ; — prêtre, **100** ; — (Marie), 420 ; — (Mathieu) ; — (Rosalie), 101.
Chassin, écrivain, 154, 233.
Chastang, docteur-médecin, 91.
Chasteaupers (Jeanne de), 434.
Chasteigner, 126, 215 ; — (Charles-J.-M.) ; — de la Châteigneraie, (Charles-Joseph de) 127.
Chastellars, fief des Queu, 178.
Château-Gaillard, com. de Dampierre-sur-Boutonne, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 133.
Châteaufollet, com. de Monboyer, cant. de Chalais, arr. de Barbezieux, 294.
Châteaumur, com. des Châtelliers-Châteaumur, cant. de Pouzauges, arr. de Fontenay-le-Comte, 314.
Châteauneuf, curé de Saint-Quentin de Ransanne, 230 ; — (Elisabeth de), 168 ; — (Rampnulphe de), 365.
Châteauneuf, chef-lieu de cant., arr. de Cognac, 2, 141, 218, 221, 222, 232, 234, 364, 367, 395.
Châteauneuf-La-Forêt, chef-lieu de cant., arr. de Limoges, 241.
Châteauroux (Indre), 146.
Chateilaillon, cant. d'Angoulins, arr. de La Rochelle, 107, 136, 205, 299, 366, 427, 449.
Chatenet, com. de Montlieu, arr. de Jonzac, 162, 341, 342.
Chatonet (H.), 448.
Chaucre, com. de Saint-Georges d'Oleron, cant. de Saint-Pierre, arr. de Marennes, 205.
Chaudesaigüe, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Flour, 419.
Chaudruc de Crazannes, 38.
Chauldrier (René), sieur de Nieul, 178.
Chaumont, 17.
Chaunac (De), prêtre, 424.
Chaunac-Lanzac (La comtesse de), 424.
Chauptoulin. Voir Champoullin.
Chauveau (A.), 223.
Chauvel (Geneviève), 416.
Chauvet, 7 ; — notaire, 424-433 ; — juge de paix, **422** ; — (Amélie), 412 ; — (Jeanne), 424.
Chauvin, 408 ; — curé de Bréville, 230 ; — notaire, 96, 144.
Chavanon (A.), docteur-médecin, 70.
Chavignaud, poète saintongeais, 173, 176, 233.
Chavigner, curé de Barzan, **163**.
Chavireiz, curé de Villemorin, 444.
Chavoix, magistrat, 403.
Charoy, com. du cant. d'Avranches, 21.
Chédeville, général, 27.
Chef-Boutonne, chef-lieu de cant., arr. de Melle, 173.
Chelles, 425.
Chenieux, maire de Limoges, 236.
Chenac, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 93, 139.
Chénier, poète, 264.
Chenonceaux, cant. de Bléré, arr. de Tours, 17, 152.
Chenuau, 19, 183.

- Chepniers*, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 342, 422, 423.
Chérade de Montbron, 5; — (Alexandre); — (Anna), 423.
Chéray, com. de Saint-Georges d'Oleron, cant. de Saint-Pierre, arr. de Marennés, 205.
Chérin, généalogiste, 343.
Chermignac, com. du canton de Saintes, 9, 31, 68.
Cherpentier (René), 447.
Chérueil, 16.
Chesneau (Louis), imprimeur, 55.
Chesnel d'Escoyeux (Charles-Roch), 136.
Chesnier du Chesne, 291, 292.
Chevalier, artiste peintre, 224; — Jacobin, 59; — (L'abbé), écrivain, 155; — (Marie), 90; — (Elié), sieur des Galles, 91; — d'Escage, 454; — de La Teillais (Jules); — (Edouard), lieutenant, 99; — (Henri), lieutenant; — (Yvonne), 100.
Chevillard, capitaine de vaisseau, 273.
Chevreuse (De), 24.
Chevriers de Saint-Mauris (Alexandre de), évêque de Saintes, 183.
Chez-Périan en *Chepniers*, com. de Chepniers, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 342.
Chicou, religieuse, 5, 66.
Chicouk (Charles); — (Françoise), 209.
Chimay, com. de Mévoisins, cant. de Maintenon, arr. de Chartres, 320.
Chinon (Indre et Loire), 79.
Chizé, cant. de Brioux, arr. de Melle, 430.
Choiseul (Le duc de), 279, 281, 282.
Choisnard, prêtre, 97.
Chotet (Aymant), ou Cloiet (Edmond), 304, 305, 307, 309.
Chouly de Permangle (Yrieix), 56.
Christine de Pisan, 312, 314, 321.
Ciré, cant. Aigrefeuille, 101.
Citran, com. d'Avensan, cant. de Castelnau-de-Médoc, arr. de Bordeaux, 291.
Citray (Vienne), 366.
Clais, conservateur des hypothèques, 101.
Claudin, libraire-éditeur, 3, 4, 63, 70, 140, 191, 203, 212, 213, 219, 298, 396.
Clavaud, Claveau (Marie-Charlotte), 108; — (Aaron), 120.
Clément (Saint), 451.
Clément-Simon, 410.
Clérac, cant. de Montguyon, arr. de Jonzac, 144, 286.
Clermont (Joachim de), 169.
Clervaux (Jules de), 121.
Clisson (Olivier de), connétable de France, 314, 321; — (Jeanne de), 314.
Cloué, amiral, 12.
Clouzot (Henri), 43, 57, 85, 140, 295, 442.
Cluis (Indre), cant. de Neuvy-Saint-Sépulchre, arr. de La Châtre, 357.
Cobourg, com. de Salignac, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 257.
Cochin, curé d'Esnandes, 159.
Cochon (Jeanne-Henriette), 239.
Cochon du Puy (Henriette), 98; — (Gaspard), médecin de la marine, 99.
Coëtivy (Olivier de), 53, 86.
Cognac (Guyot de), 204.
Cognac (Charente), 62, 70, 139, 141, 384-388.
Cogordan (Georges), 401.
Cogoussac, fief des Aisse, 171.
Coignard, vaudevilliste, 408.
Coignet, médecin de la marine, 161.
Coligny, amiral, 245, 369.
Colin, chroniqueur, 382.
Collé, poète, 146, 340; — de Thoiras (Pierre-Abraham), 342.
Collet, lazariste, missionnaire; — curé de Mazeray, 230.
Colomiez (Jacques), imprimeur, 201.
Combes (Emile-Justin), sénateur, 405.
Combières, cant. de La Valette, arr. d'Angoulême, 447.
Combourn, château, 361.
Commentry, chef-lieu de cant., arr. de Montluçon, 225.
Compayré, recteur de l'académie de Poitiers, 12, 405.
Condé (Le prince de), 154, 384, 386, 387.
Confolens (Charente), 39.
Conis (Marguerite de), 31.
Conrad, contre-amiral, 134.
Conrart, académicien, 147.
Constantin, docteur-médecin, 101.
Contré, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 442-447.
Copley Christie (R.), bibliophile, 191.
Cor (L.-G.), caissier, 427.

- Cordemoy (L'abbé de), 90, 229.
 Cordouan (Philippe de), 136.
Cordouan, phare (Gironde), 212, 371.
Corme-Ecluse, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 163.
Corme-Royal, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 33, 36.
 Corneille, 197; — (Jean), poète, 201; — (Jean), docteur en médecine, 197.
 Corot, artiste peintre, 107.
Corte (Corse), 164.
Cosnac, com. de Saint-Thomas de Cornac, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 313.
 Costen (Anne-Michel), 229.
 Cottin (Paul), écrivain, 87.
 Cotut, curé de Sainte-Sévère, 230.
 Coucis (De), 173; — de Burie, 89, 244.
 Coucy (De), 173; — (Charles de), évêque de La Rochelle, 87.
 Coudere (Camille), 75.
 Coudreau, juge, 154.
 Coudret, curé de Saint-Laurent de La Prée, 128.
 Couilliaux, juge de paix, 234.
 Coullié, archevêque de Lyon, 26.
Coullonge, fief des Rabar, 120.
 Coulon, notaire, 168.
 Coulonges (Jean-Hélie de), 61.
 Coulonges de Lautrec, artiste-peintre, 107.
 Couneau, 449.
 Courault, élève des constructeurs, 233.
 Courbet, amiral, 229, 374.
Courbillac, cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême, 375.
 Courbon (De); — (Hugues de); — (Jacques de), 4; — (Les); — de La Rochecourbon; — de Blénac; — de Saint-Léger, 173, 442-448.
Courcelles, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 241.
 Courcelles-Seneuil, lieutenant de vaisseau, 103.
Courçon, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 163.
Courcoury, com. du cant. de Saintes, 74, 83, 140, 218.
 Courcy (De), 291.
Courettes, fief des Nicolas, 208.
 Couret, 203.
 Courivault de la Villate, 173.
 Courtay, notaire, 102.
 Courtelot (Jean), 154.
 Courtois, photographe, 368.
 Courtry, 7.
 Cousin (Lydie), 102.
 Coussarel ou Coussaud, architecte, 372.
 Cousseau, 173; — évêque d'Angoulême, 40, 60.
Coustallas, fief des Grenier, 447.
Coutances (Manche), 21, 159.
 Coutansau (Henri), propriétaire; — (Jean-René), 422; — (Justin), 73, 323.
 Coutant (Aimée), 101.
Couternon, cant. de Dijon, 96.
Coutfougas, 432.
 Couture (Léonce), 207, 396.
Couture. Voir *Villiers*.
 Couvidou, 173.
Coux, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 161.
 Coyflin (Charles), 122.
Coyvert, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 230.
Cozes, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 69, 87, 91, 94, 154, 171, 407.
Cram-Chabans, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 99.
 Cranach (L.), graveur, 110, 294.
 Cranston (David), 193.
 Craon, 173.
 Crassous, lieutenant de vaisseau, 233.
Crazannes, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 153, 171, 172, 241-246, 248, 249, 254.
 Crébilon, 340.
 Crès (Catherine de); — (Catherine-Adélaïde de), 98; — (Julie de), 238; — de Vervant (Antoine de), 98; — de Vervant et de Langle (Antoine-Louis-Auguste de), 238.
 Cresnan (Le marquis de), 378.
 Creuzé, directeur des contributions indirectes, 23, 173.
 Crevant d'Humières, 173.
Crileuil, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 374.
 Croiszière, procureur impérial, 272.
 Crouslé, écrivain, 14.
 Croy (De), peintre, 147, 148.
 Crozes (Jules de), 37; — (Pierre de), écrivain, 70, 231.
 Crugy-Marsillac, 173.

Cruon (Gabriel), 70.
 Crussol, 136 ; — d'Uzès, 173.
 Cuau (Constance); — (Jean-Baptiste),
 banquier, 259.
 Cognac, 173 ; — (Bertrand de), prêtre,
 écrivain, 138, 244, 303, 323 ; —
 (Charles de) ; — (Marie-Agnès de),
 100.
 Culant, 173 ; — de Saint-Même (Olivier
 de), 373.
 Cumont (De), 173.
 Cureau (Guillaume), peintre, 124.
 Cursay (Françoise-Angélique de),
 125.
 Curzay (De), 173.
Cusset, chef-lieu de cant., arr. de La
 Palisse, 436.
 Cuvillier (Jacques-Ph.), amiral, 35,
 38 ; — (Gabriel), médecin ; — Anne-
 Marie), 35.
 Cybard (Saint), 229.

D

Dabescat, curé de Montandre, 230.
 Dacier, 299.
 Daguin (Marie), 18.
 Daisse. Voir Aisse.
 Dalgret d'Aulède (Charles-César),
 446.
 Dalidet, notaire, 116.
 Damas, 204.
 Dampierre (Le marquis de), 10, 86.
Dampierre-sur-Boutonne, canton
 d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'An-
 gély, 155, 169, 295.
 Dangibeaud (Charles), 74, 79, 104,
 110, 116, 137, 139, 173.
 Dangicourt (Antoine), imprimeur ;
 — (Pierre) ; — (Paul) ; — (Jacques),
 296.
 Daniaud-Dupérat (Daniel) ; — (Isaac-
 Daniel-Jean), chef vendéen, 291,
 452.
 Daniel (Jean), 79.
 Daras, sous-préfet de Jonzac, 361.
 Darenlot (Marie), 122.
 Daspit de Saint-Amand, 153.
 Dassier (Auguste), 26.
 Dast Le Vacher de Boisville, 89.
 Dastugne, artiste peintre, 106, 144.
 Daudet (Alphonse), écrivain, 18 ; —
 (Ernest), écrivain, 291.
 Danger (Eustache), 16.
 Dauphin (Elie), sieur de La Bacherie,
 172.

Daurel, 162.
 Dauriac, capitaine de vaisseau, 418.
 David (Marie), 341.
 Dazia (B.), protonotaire apostolique,
 199, 201.
 Debeau (J.), 408.
 Decaze, avoué, 337.
 Dechézeaux (Gustave), 233.
 Decrugy, notaire, 258.
 Deforge, avocat, 415.
 Degeac (Pierre), 122.
 Dehaut (Rosalie), religieuse, 163.
 Dejarnac, pasteur, 411.
 Dejole, professeur, 6.
 Delafaye de Martimont (N.), 210 ; —
 du Bourguin (Marie-Jeanne) ; —
 (Pierre) ; — (Marie), 209.
 Delagrave (Ch.), 111.
 Delajus (Le baron) ; — (Louise),
 422.
 Delamain (Henri), 84 ; — (Nancy),
 408 ; — (Philippe), 83, 218-222,
 365, 374-376, 408, 426.
 Delange, 152.
 Delany, curé de Saujon, 19, 21.
 Delavaud (C.), 71 ; — (Louis), 410.
 Delcros, imprimeur, 408.
 Delhoumeau, 244.
 Delisle (Léopold), 146, 202.
 Dellapiane, artiste peintre, 106.
 Delmas, conseiller général, 404 ; —
 (Louis), 159.
 Deloche, 375.
 Delort, 16.
 Delvolve (Jean), 114.
 Demanes, curé de Bonneuil, 230.
 Demante (Gabriel), professeur, 16.
 Demarchezalliers, 167 ; — notaire,
 121.
 Demassac (Gaspard), 447.
 Demay (Ch.), 231.
Démoret, com. de Trévol, cant. de
 Moulins, 259.
 Denis (J.-F.), historien, 28.
 Denise, prêtre, 221, 372, 373.
Déols, com. du cant. de Châteauroux,
 146.
 De Paillerets (Maurice Bonnet), 29.
 Deportair, architecte, 272.
 Depping, 16.
 Déroulède (Paul), poète, 6, 67, 143.
 Des Aubiers (Marie), 172.
 Desbarreaux-Bernard, docteur-mé-
 decin, 197.
 Descamps, peintre, 148.
 Des Champs, Deschamps, 276 ; —

- (Charles-Angélique), 444 ; — (Fr.),
sieur de Boisbrenardin, 172 ; —
(Gaston), 151, 299.
Deschesne (Garnier), poète, 173.
Des Coublans, 173.
Des Gentis (N.), 210.
Desgoïfe (Blaise), artiste peintre,
106, 404.
Des Herbiers de l'Etenduère (Marie-
Olive), 99.
Desjardins, prêtre, 15.
Desmier d'Archiac ; — de Saint-
Simon d'Archiac (Marie-Louis-
Etienne), 410.
Desmontils (Louis-Charles), 64.
Desmortiers (Louis-Déterville), 36.
Des Perrières, 127.
Des Portes (Le marquis), 369.
Des Prez, Desprez (Charles), sieur
du Vivier, 168 ; — (Jean) ; —
(Jacques), 168 ; — (Josué), 168,
169 ; — d'Abillon, 168.
Devaux (Catherine) ; — (Pierre),
marchand, 420.
Devauzelles (Jean), 121.
Devienne (Dom), bénédictin, 40, 274.
Devillers, receveur des douanes, 26.
Devisme, pasteur, 93.
Dexmier, bandit, 406.
Diane de Poitiers, 17.
Didier (A.), 11.
Didonne, com. de Saint-Georges de
Didonne, cant. de Saujon, arr. de
Saintes, 339.
Dienne (Le comte de), 3, 78, 118, 120,
121, 139, 167.
Dières (Les) ; — Monplaisir (Les),
25, 26, 412, 413 ; — (Jeanne), 77.
Dieulefit, chef-lieu de cant., arr. de
Montélimar, 411.
Diez, 49.
Dignac, cant. de La Valette, arr.
d'Angoulême, 109.
Dinard, com. de Saint-Enogat, cant.
de Pleurtuit, arr. de Saint-Malo,
103.
Dionne (E.), bibliothécaire, 223, 224.
Dizier (Xandre), 123.
Doesmier (David), 195.
Dohet (Hyacinthe), 31.
Doint, curé d'Aunay, 443.
Dolet (Etienne), 192.
Dolivet, 304.
Dolus, com. du cant. du Château
d'Oleron, arr. de Marennes, 161,
163.
Dompierre-sur-mer, com. du cant.
de La Rochelle, 35, 100, 412.
Donep (Le comte de), 58.
Donnery, com. du cant. d'Orléans,
100.
Donzolle, 143.
Dor, 95.
Doreau, lieutenant d'infanterie ; —
chef d'état-major, 26.
Doriole (Pierre), chancelier de
France, 12.
Designac (Andrée), 119.
Douen, pasteur, 54.
Doumic, écrivain, 270.
Doussin (Louis), 87.
Doxat, 258 ; — (Jean-Pierre-Claude),
— (Jacques) ; — (Joseph) ; — (Ni-
colas), général, 259.
Drapeyron (Ludovic), 55.
Drault (Esther), 444, 445.
Dreux, com. du Port d'Envaux,
cant. de Saint-Porchaire, arr. de
Saintes, 398.
Dreves, jésuite, 408.
Drilhon (Eutrope), 21 ; — (Henri),
avocat, 23 ; — (Joseph), 258 ; —
(Noémi), 258 ; — (Louis), agent
d'affaires ; — (Mathieu), notaire ; —
(Paul), avocat ; — (Paul), notaire,
21 ; — (Paul), avoué, 22, 258.
Drochon (P.), écrivain, 87.
Du Barry (Madame), 275.
Du Bec (Guillaume), 12.
Du Bled (Victor), écrivain, 88.
Dubois, Du Bois (Eutrope-Louis), 303 ;
— (Geoffroy), 325 ; — lieutenant
des chirurgiens, 446 ; — prêtre,
68 ; — (Marie) ; — (Pierre), 168 ;
— docteur-médecin ; — (Stanislas),
docteur-médecin, 164.
Du Bois de Landes (Julie), 240.
Dubois de La Villerabel, chanoine,
424.
Dubouché (Adrien), maire de Limo-
ges, 10, 71.
Du Bourg ; — (Pierre), 171 ; —
(Dominique), médecin, 38.
Dubreuil, 144 ; — directrice d'école,
102 ; — (Nicolas-Claude), 65.
Du Buisson de Courson, 204.
Du Chambon (A.), journaliste, 443.
Duchange, négociant, 423.
Du Châtel (Guillaume), 260, 303—
313, 318, 322, 346-348, 435 ; —
(Hervé), 318 ; — (Olivier), 318, 346 ;
— (Tanneguy), 316, 318, 435.

- Duchatelet, architecte ; — (Marie), 259.
 Duché (Prosper), principal, 241.
 Duchène (A.), dessinateur, 142.
 Duchesne, prêtre, écrivain, 61, 450-452.
 Duchesne de La Mothe (Jean) ; — (Yvette), 100.
 Du Cheyron du Pavillon (J.), 357.
 Duchilleau, baron de Moings ; — de La Charrière, archevêque de Tours ; — (Marie-Claude), 445.
 Du Clerc (Marie-Madeleine), 446.
 Du Clos, curé de Romegoux, 446.
 Du Cluzeau, 245.
 Du Cluzel, intendant, 15.
 Ducos de La Haille, lieutenant des douanes ; — (Jean - François-Gabriel), 416.
 Du Courret, 173.
 Ducourtieux, libraire, 55, 71, 72, 236, 237.
 Du Cymetière, notaire, 119.
 Du Fau (Jeanne) ; — (Jean), 434.
 Dufaur de Chastellart, 91.
 Dufaure (Jules), ministre, 32, 36, 92 ; — (Gabriel), député, 249.
 Dufaut, 412.
 Dufour (Charles), 394.
 Du Fresnel, procureur de la république, 143.
 Du Gravier (Eléonore), 172.
 Du Guesclin (Bertrand), 78, 244, 245, 314, 352.
 Duguet, curé de Geay, 446.
 Du Harley, 284.
 Du Lau (Jean-Marie), 76.
 Du Laura (Dom), religieux, 454.
 Dulaurens, maire de Rochefort, 277, 278.
 Du Lérès (Léonard), récollet, 56.
 Dumas, notaire, 26 ; — (F.), écrivain, 15 ; — (J.-B.), chimiste, 264.
 Dumay (Virginie), 359.
 Dumontet (Georges), 75.
 Dumorisson (Louis), secrétaire général de préfecture ; — (Jules), 94.
 Dumuys (Léon), 10, 236.
 Dupas (Florent), 120.
 Dupaty, 448.
 Duperrau, inspecteur de la marine, 272.
 Duperré, amiral, 151.
 Dupin, 57 ; — (René), 378 ; — de Bélugard, capitaine de vaisseau, 25 ; — de Chenonceau, 152 ; — de Francueil, 152.
 Duplais des Touches, dessinateur, 144 ; — (François) ; — (Jean), 179, 180 ; — (Léonie), 143, 178, 408 ; — (Marie) ; — (Madeleine), 179, 180 ; — (Pierre), 180 ; — (Thomas), 178 ; — (Dominique), 178-180 ; — (Guillaume), — (Jacques), sieurs des Touches, 178 ; — (Antoine), 18, 29, 53, 66, 104, 108, 128, 129, 145, 177-180, 208, 295, 299, 301, 376, 396, 397, 449 ; — (Dominique), maire de Saintes ; — (Dominique II) ; — (François), 146.
 Dupleix (François), 146 ; — (Joseph), vice-roi des Indes, 145, 177 ; — (Scipion), historien, 177.
 Duplès-Agier, éditeur, 55.
 Du Plessis (François), 122 ; — (Georges), 72, 91.
 Du Poërier de Porthail, curé de Saint-Julien de l'Escap ; — (Louis), receveur de l'enregistrement ; — (Yvonne) ; — (Raymond), 424.
 Dupon (E.), député, 9.
 Dupont, 455 ; — agent de change, 439.
 Du Pontavice de Bois-Henri (Marie) ; — (Armand), 413.
 Dupré, 58, 59.
 Duproix, pasteur, 72, 256, 257.
 Dupuis, Dupuys, Du Puy, Dupuy, 50, 51, 72 ; — (Anne), 121 ; — (G.), 233 ; — (Gaillard), évêque de Saintes, 182, 183.
 Duquesne (Angélique), 21.
 Durand, 221, 369 ; — (H.), expert, 227.
 Durandeau (F.-L.), 109.
 Dürer (Albert), 294.
 Duret (Ferdinand), lieutenant d'artillerie ; — (Henri), inspecteur adjoint des forêts ; — curé de Semussac, 425 ; — (Léon), 72 ; — (Marie-Françoise), 96.
 Durfort de Civrac, 254 ; — de Duras (Marie de), abbesse de Saintes, 182.
 Du Rosne (Etienne), imprimeur, 55.
 Dusault, Du Sault, juge, 154 ; — (Bernard), 183 ; — (Charles) ; — (Pierre), 448.
 Dussauze, instituteur, 447.
 Dusson du Vignier (Jean), 65.
 Dussouy, notaire, 2, 67, 72.

Dutard (A.-A.-E.), avocat; — (Edith); — (Eulalie); — (Gervais), notaire, 423.
 Du Tertre de Kerstrat (Marie), 244.
 Duval (François), 128.
 Du Vaure (B.), contrôleur général des salines, 123.
 Du Vauroux, prêtre, 72, 97, 141.
 Duvergé, professeur, 405.
 Du Vivier (Pierre-Suzanne); — (Marguerite), 125.

E

Eauze, chef-lieu de cant., arr. de Condom, 195.
Ebéon, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 450.
Echallat, cant. de Hiersac, arr. d'Angoulême, 365.
Echebrune, cant. de Pons, arr. de Saintes, 372.
Ecoyeux, cant. de Burie, arr. de Saintes, 155.
Ecurat, com. du cant. de Saintes, 20.
Edon, cant. de La Valette, arr. d'Angoulême, 450.
 Edouard, prince de Galles, 345.
El-Biar, près Alger, 256.
Embreuil, com. de Grézac, cant. de Cozes, 15.
 Emery (Louise), 26.
 Emmery, intendant militaire; — maire de La Rochelle; — (Louise), 413.
 Emmy Giehrl, 69.
 Enault, professeur, 129.
Ensigné, cant. de Brioux, arr. de Melle, 92.
Ensigny, 447.
 Estoc (Martial d'), écrivain, 129.
Epargne, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 91.
 Epéron (Le duc d'), 124, 147, 369.
 Ernault, 49.
 Esbrard, bachelier ès-lois, 178.
 Eschasseriaux (Le baron), 38, 171, 249, 250, 253, 422.
 Escoubleau de Sourdis (Henri d'), archevêque de Bordeaux, 287.
 Esmangart de Bournonville (Sophie-Adélaïde), 416.
Esnandes, com. du cant. de La Rochelle, 155, 159, 449.
Esneau, fief des Joly, 240.

Espeaillies (Alexis d'); — (Marie-Louise d'), 26.
 Espinay (Timoléon d'), marquis de Saint-Luc, 286.
 Esterhazy (Le comte), 424.
 Estissac (Claude d'), 228.
Estissac, com. de Saint-Jean d'Estissac, cant. de Villamblard, arr. de Bergerac, 147, 228, 396.
 Estourneau (Jacques), 244.
 Etourneau (Julie), 22.
 Estrée (Paul d'), écrivain, 58, 71, 283, 395.
 Estresse (Raymond-Louis, vicomte d'), 341, 342.
Estresse, com. de Beaulieu-sur-Ménoire, arr. de Brives, 342.
Etaples, chef-lieu de cant., arr. de Montreuil-sur-mer, 194, 196, 201.
Etaules, cant. de La Tremblade, arr. de Marennes, 122, 123.
Etretat, cant. de Criqueot-Lesneval, arr. du Havre, 164.
 Eustelle (Sainte), 71, 402, 456.
 Eutrope (Saint), évêque de Saintes, 71, 237, 238, 301, 402, 450-452.
 Eveillard, 441.
 Exelmans, amiral, 417.
Expiremont, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 342.
Eymoutiers, chef-lieu de cant., arr. de Limoges, 56.
 Eyssautier, prêtre, 2, 23.

F

Fabien, vicaire général de La Rochelle, 162.
 Fabre, commissaire général du Canada, 73, 224; — docteur médecin, 225; — général de brigade, 424; — lieutenant de vaisseau, 127; — (Gustave), 59; — (Jacques), ou Le Fèvre (Jacques), 192, 193, 194.
 Fabry (Jean), notaire, 265, 266.
 Fage (Emile), 236.
 Faneuil, capitaine, 441; — marchand, 120.
 Fargès (Anne-Marie), 444.
 Faribeauf (Jean), clerc tonsuré, 116, 117.
 Farnoux, avocat, 119, 178; — (Françoise), 121; — (Nicole), 178.
 Fauchay, 274.
 Faudoas (Le seigneur de), 315, 318.

- Faure (Gabriel), 258; — (Jean), imprimeur, 192, 199, 201, 202.
 Faure-Douville, receveur des tailles, 182, 183.
 Faurès, 277; — commissaire-auditeur de la marine; — capitaine, 272; — (Virginie), 239.
 Faye, chef d'exploitation, 163; — (Léon), 436, 438.
 Faye, comm. de Varzay, cant. de Saintes, 53, 244.
 Fayen (Jean), 55.
 Fayolle (Le marquis de), 237.
 Félet (Ilugues de), évêque de Saintes, 56, 183.
 Felletin, chef-lieu de cant., arr. d'Aubusson, 56.
 Felton (Guillaume de), 231.
 Fénélon, archevêque de Cambrai, 14, 58, 90, 182.
 Fenieux, cant. de Saint-Savinien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 4, 245.
 Fermond (J.), 153.
 Ferrand (David), poète, 14; — (François de), 89.
 Ferret, docteur-médecin, **256**.
 Ferrette, chef-lieu de cant., arr. de Mulhouse, 363.
 Ferrière de Champigny (Jacques de); — (Marie-Marguerite de), 447.
 Ferrières (Bernard de), 204.
 Feusse, com. de Nieulle-Saint-Sornin, 394; — com. de Saint-Just, cant. de Marennes, 122.
 Fiénot (Jean de), 125.
 Filleau, commissaire général de la marine, 96; — (Anne), 173.
 Fillon (Benjamin), 295, 296, 409.
 Fillonneau (Marie), 122.
 Flacon, poète, 173.
 Flandrin, marchand, 180.
 Flaubert (Gustave), 215.
 Fléac, com. du cant. d'Angoulême, 407.
 Fleurat, dit Pinguet, 109.
 Fleury, 410, 438; — (Jean), 304-311.
 Fleury (De), 204; — (Paul de), archiviste, 7, 227.
 Floirac, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 49.
 Florian. Voir Claris.
 Flory, 348.
 Foix (De), 316.
 Foléa, bénédictine, **416**.
 Fontaine, commissaire de marine, 152.
 Fontan (Adèle); — (Pierre), 24.
 Fontanges (Caroline de), 67.
 Fontaulade, com. de Chadenac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 95, 144.
 Fontcouverte, com. du cant. de Saintes, 404.
 Fontdouce, com. de Saint-Bris, cant. de Burie, 244.
 Fonteneau (Dom), 56; — (Jean), 148.
 Fontevrault, com. du cant. de Saurmur, 140.
 Fontorbe, médecin en chef de la marine, 419.
 Fonvielle (Charlotte de), 209.
 Forcalquier (Basses-Alpes), 159.
 Forestié (E.), 197.
 Forestier (Henri), 291.
 Formier, abbé de Saint-Jean d'Angély, 237.
 Fors (Hélie de), évêque de Saintes, 183.
 Fors, com. de Saint-Laurs, cant. de Coulonges, arr. de Niort, 154.
 Fortin, sculpteur, 148; — maître d'hydrographie, 150.
 Fortin de La Illoguette (Ph.), 283-289, 395.
 Fossier (Jean), poète, 201.
 Foucaud, 95; — (Rampnulphe de), évêque de Saintes, 183.
 Fouché, 35.
 Foucher, éditeur, 400.
 Fouqueray, artiste peintre, 104, 151.
 Fouquet, surintendant des finances, 16, 17, 283.
 Fouquier-Tinville, accusateur public, 13.
 Fouras, com. du cant. de Rochefort-sur-Mer, 17, 25, 65, 107, 124, 125, 128, 136, 145, 172, 177, 299, 301, 372, 402.
 Fourcadel (Jean de), prêtre, 116.
 Fourcroy, sous-inspecteur de la marine, 272.
 Fourest (Michel), 113.
 Fournel (Victor), écrivain, 13.
 Fournier, docteur-médecin, 143.
 Fourré, enseigne de vaisseau, 273; — (Jacques); — (F.), 277; — (B.), négociant; — (Marie), 420.
 Fragnaud, 33.
 Fragnier (Le baron de); — (Alix de), 96.
 Fraineau, prêtre, 129.
 Français, artiste peintre, 106.

Francart (Adolphe), 236.
 François, 209 ; — (Marie), 208.
 François 1^{er}, 70, 71, 386, 387, 388.
Fréjus, chef-lieu de cant., arr. de Draguignan, 61.
 Frérot, évêque d'Angoulême, 40, 43, 60.
 Fresneau (Jeanne), 31.
 Fresneau de La Ruchaudrie (François), 123.
 Freycinet, major général de la marine, 417.
 Frichou, suppléant du juge, 358.
 Froger de l'Eguille, commandant de la marine, 279, 281, 419 ; — (Armand-François) ; — (Ferdinand), prêtre, **411**.
 Fromaget, docteur-médecin, 21 ; — conducteur des ponts et chaussées, 21, 84.
 Fromentin, peintre, 7, 224 ; — (Geoffroy), 204.
 Frontenac, 15.
 Frotier, 435.
 Funk-Brentano, bibliothécaire, 16, 278, 409.
 Furet (J.-B.), prêtre, **422** ; — (Pierre), notaire, 341.

G

Gaborite (Marie), 238, 449.
 Gache, comptable ; — (Simon), 259.
 Gadagne (De), 449.
 Gaffory, 164.
 Gagliardini, artiste peintre, 106.
 Gagnaud (A. de), (Léon de Berlaç-Perussis), 225.
 Gagnier, conseiller municipal, 323.
 Gagnon (Ernest), écrivain, 15.
 Gaidoz, 49.
 GaiFFE (Félix) ; — (Georges), 102.
 Gaillard, 75 ; — capitaine, 54 ; — docteur-médecin, 248, 253 ; — pharmacien, 395 ; — prêtre, 394 ; — (Honorine), 157.
Galats, fief des Nicolas, 294.
 Galard, 85 ; — de Béarn (Suzanne), 100.
 Galérite (Gilles), chanoine, 201.
 Galliot, tisserand ; — (Elisabeth), 154 ; — (Marie-Françoise) ; — (Jean), **96**.
 Galy, peintre, 148.
 Gandauben, aubergiste, 88.
 Gandillaud (Henri), 172.

Gandolfe de Neuville (Gaston) ; — (Renée), 29.
 Gausberg, fondeur, 446.
Garat, com. du cant. d'Angoulême, 430.
 Gard (Etienne de), évêque de Saintes, 183.
 Gardet (Marguerite), 158.
 Garestier, curé de Villiers-sur-Chizé, 445.
 Gargoulleau (Louis), 123.
 Gariel, 227.
 Garnault (Emile), 84, 402.
 Garnier, imprimeur, 237 ; — conventionnel, 39, 78 ; — (Alexandre), 105 ; — (Madeleine), 100 ; — Moulton, pasteur, **411** ; — de Salins (Anne), 444.
 Garraud (Gustave), artiste peintre, 403.
 Garrive (Jean), 109.
 Garsauld (Jacques), 122.
 Gas (Henri de), 65.
 Gast (Jean), docteur en médecine ; — (Charles), sieur de Riandolle, 294.
 Gaubert, 16.
 Gauchou (Catherine), 125.
 Gaudin (Anna) ; — (Jean-Guillaume), aubergiste ; — (Antoine), greffier, 359 ; — (Antoine), prêtre, 230, 359 ; — juge de paix, 358, 359 ; — (Louis-N.), 96.
 Gaudry, paléontologue, 426.
 Gauffier (Benjamin-Sébastien), 438 ; — (Louis), peintre, 388, 389, 436-440, 453 ; — (Louis-Joseph), 438, 439.
 Gauffroy, 161.
 Gault, évêque de Marseille, 454.
 Gauthiot, géographe, 302.
 Gautier, Gaultier, 55 ; — (B.), caricaturiste, 43-45, 88, 131 ; — lieutenant de juge, 86.
 Gautier (Saint), abbé de Lesterps, 300.
 Gay, curé de Saint-Brice, 230 ; — imprimeur, 11.
 Gay-Lussac, 71.
 Gazeau, boulangère, 416.
 Geac (Pierre de), 122.
 Geay, 236, 364.
Geay, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 121, 446.
 Gelézeau, curé de Saint-Sornin de Marennes, 395.

- Gelin, 91.
 Gélinaud (François-Marc de), 370; — (Jean de), notaire; — (Guillaume de), 365.
 Gelineau, docteur-médecin, 133, 154.
 Gemozac, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 91, 230.
 Gendre, prêtre, 116.
 Genebrias, directeur des contributions directes, 24.
 Généraud, 268.
 Genet, curé de Saint-Georges des Agouts, 94.
 Genouillac (G. de), 245.
 Gensac, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 100.
 Georgeon, avocat, 91.
 orget (F.), négociant, 102.
 Gérard (René); — (Pierre), 447; — (Phédéric), sieur de La Guarenne, 447.
 Germer (Saint), 229.
 Geruson, pharmacien, 424.
 Gibaut, com. de Marignac, cant. de Pons, 422.
 Gigout, directeur de l'école d'orgues, 258.
 Gilbert, curé de Lignière, 230; — docteur-médecin, 242; — juge, 341; — étudiant, 180; — du Doffant (Rosalie-Eugénie), 173.
 Gillet, procureur de république, 405.
 Ginguenaud, curé de Bussac, 412.
 Girard, commissaire-adjoint de la marine, 133; — (B.), 298.
 Girard de Bellevue, 455.
 Girardin, lieutenant de vaisseau, 159.
 Giraud (Alexandrine); — (Charles); — (Henri), magistrat; — (Joseph), ingénieur agronome, 92.
 Girerd (Fernand), poète, 134.
 Giroux de Brosse, 146, 341, 356-363, 396, 397; — (Marie-Elisabeth), 341; — (Marie-Ursule), 341-343.
 Glaumont (Jean-Baptiste), 108.
 Goblet, sculpteur, 147.
 Godard, maire de Saintes, 409; — (Adolphe); — (Camille); — (Jean-Pierre), 98; — de Labostrie, poète saintongeais, 175, 233; — (Julia); — (Bernard); — (André); — (Laurent); — (Jeanne), 158.
 Godet, curé du Gua, 19; — (Bona-venture), 122.
 Godin (Agnès de); — (Olivier de), 448.
 Godinel (Marie), 359.
 Gogué, Goguet, 455; — médecin, 291; — maire de La Rochelle; — (Marie), 25.
 Goizet, avoué, 102; — notaire; — inspecteur des forêts, 103, 164.
 Gombaut, Gombauld (Antoine de), 12; — (Jeanne), 4; — (Suzanne), 170; — de Champfleury (Henri), 170.
 Gon (Henri), 26.
 Gonderson, capitaine de navire, 230.
 Gondrée, missionnaire, 153.
 Gontaud, com. du cant. de Marmande, 400.
 Gordon-Pacha, 229.
 Gouffié (Louis), chevalier de Thoy, 65.
 Goulard (Jean); — (Marguerite), 434.
 Goupil (Adrien-Lazare), 301.
 Gourdon (Georges), 67, 135, 328, 334, 353; — notaire, 123.
 Gourdon de Genouillac, 86, 245.
 Goureau (Albert), 29.
 Gourmont (E. de), 195.
 Gousset, greffier; — (Mélanie), 421.
 Gout, curé de Bussac, 20.
 Goute, près Saintes, 119.
 Gouttepagnon (De), 172.
 Gradignan, cant. de Pessac, arr. de Bordeaux, 411.
 Grand de Luxolère, 424.
 Grangé (Catherine), 420.
 Granger (A.), naturaliste, 88.
 Granges de Surgères (Le marquis de), écrivain, 135, 143, 295, 399.
 Granier, conseiller d'Aix, 225.
 Granville, chef-lieu de cant., arr. d'Avranches, 404.
 Grasilier (Théodore), prêtre, 436.
 Gravier (Henriette), 100.
 Grébert, prêtre, 414.
 Green de Saint-Marsault, 357; — (Adélaïde), 361.
 Gregoyreau, juge, 154.
 Gremond, curé de Balainvilliers, 279, 280.
 Grenier (Catherine de); — (David de), 447; — (Jean de); — (Paul de), 447.
 Grieu (De), 69, 101, 249.
 Griffet, religieux, 381.
 Griffon, 455.
 Grimaud, Grimaux (Edouard), 270; — (Emile), imprimeur, 258, 295.
 Grimouard (Le vice-amiral, comte de), 233.

Groison, com. de Saint-Symphorien, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 18.
Gros (Amélie); — (Elie), capitaine d'infanterie, 29.
Grosbois, com. de Charras, cant. de Montberon, arr. d'Angoulême, 61.
Grosgey, 301.
Grossoles (Hérard de), 195.
Grossoles de Flamarens (A. de), maréchal de camp, 152.
Grouchy, 244.
Gruel-Villeneuve, 421.
Guéau de Reverseaux (Jacques-Philippe-Isaac), intendant, 299.
Guément, docteur-médecin, 401; — (Marguerite), 26.
Guenon, notaire, 178.
Guenon des Mesnards (Charlotte); — (J.-J.-R.), docteur-médecin, 258, 259.
Guérin, négociant, 272; — (Jacques), 443.
Guérit, lieutenant de vaisseau, 233.
Guerlins (Jean de), imprimeur, 197, 201.
Guesde (Jules), député socialiste, 392.
Guibert (Louis), 142, 236, 237.
Guichard, 109; — (Henri), procureur, 86; — (Thomas), de Rhodes, 201.
Guicheneux (Louis), 65; — (Suzanne), 65, 124, 208.
Guilbaud, prêtre, 257.
Guillaud, 83; — docteur-médecin, 399.
Guillemardet, préfet, 88; — député, 88, 151.
Guillemeteau, prêtre, 230.
Guillemette, dame de Mondion, 434.
Guillet, 364; — (François); — (Gabriel), 258; — (Jules), 75.
Guillonnet-Merville, avoué, 155.
Guillot de La Puisade, 365.
Guillot (Joseph-Ignace), médecin, 63, 110, 111, 128, 129, 138, 294; — capitaine de vaisseau, 273.
Guillouet d'Orvilliers, amiral, 276.
Guillouzo (Pauline), 27.
Guimbaude (Mondette), 201.
Guimbelot, peintre, 8, 104-108.
Guion, curé de Saint-Mandé, 443-445.
Guitard (Jean-Louis de), 126.
Guiton (Jean), maire de La Rochelle, 379-384, 396, 406.

Guittalen de La Jonquière, cant. de Vielmur, arr. de Castres, 127.
Guittaud, 286.
Guittonneau, sergent, 341.
Gury, 75.
Guy (Michel), sieur de La Bataille, 449.
Guynefault (Hugues de), abbé de Fontdouce, 244.

H

Habasque (F.), 448.
Haënen, commissaire de la marine, 125.
Haffringue, 415.
Haimps, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 187.
Hainaut (Le comte de), 320.
Hamilton (D'), pasteur, 339.
Hamjéré Latapie (D'), 102.
Hamon (Suzanne), 22.
Hanaches (Ernest, comte d'), 238; — (Louis-Maximilien Alexandre, comte d'), 99.
Hanjoie (D'), 144.
Harcourt (Le duc d'), 58.
Hardy (C. A.), récollet, 183, 184; — (N...), 209.
Harpedane (Jean de), 304, 305, 306, 310, 314, 339, 346; — de Belleville, 260.
Harvieux, curé de Contré, 444.
Haussez (Le baron d'), ministre de la marine, 352.
Hautefaye (Pierre de), 447.
Hautefort (Jean-Louis de), 370.
Hauteville, directeur des musées, 151.
Hautreux, 302.
Haviland, fabricant de porcelaines, 10, 258.
Hébert, commissaire général de la marine, 101.
Hèbre-Saint-Clément, négociant, 271.
Heidsieck (Charles); — (Charles-Camille), négociant, 25.
Hélie (Marie), 447.
Hennessy, 427.
Héltas, préfet, 94, 404.
Hell (De), capitaine de vaisseau, 417.
Henri II, 17; — III, 17, 378; — IV, 153, 154, 378, rois de France.
Henriot (Amélie), 25.
Herbault (Le maréchal d'), 383.

Heron, 14 ; — (Jean), 304, 305, 307, 309.
Herpes, com. de Courbillac, cant. de Rouillac, arr. d'Angoulême, 374.
 Hersent, sous-préfet, 250.
 Hervy, 236.
 Heudebourg, greffier, 53.
 Heurtel, capitaine de frégate, 157.
Hiers, com. d'Hiers-Brouage, cant. de Marennes, 119, 179.
Hiersac, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 365.
 Hillairet (D.), 447.
 Himbourg, juge, 66.
 Hiou, curé de Confolens, 39, 40, 41, 42, 43, 77, 78.
 Hoche, 291.
 Hollandy (Elisabeth), 411.
 Horric de Beaucaire, 401.
 Hoslier, tailleur d'habits, 180.
 Hubert, maître fondeur, 150 ; — (Joseph), 236.
 Hudelotte de Précigny (Claudine-Jacqueline), 410, 411.
 Huet-Labrousse (Laure) ; — (Auguste), 418.
 Humeau, 171.
 Huon, juge, 154.
Huriel, chef-lieu de canton, arr. de Montluçon, 146.
 Hus (Alexandre), imprimeur, 9, 11, 68, 135, 136, 425 ; — (Madeleine), 425.
 Husson de La Platterie, 455.
 Huvet, conseiller général, 28, 37 ; — (Marguerite) ; — (Frédéric) ; — (Nicolas), 28.

I

Imbert, négociant, 273.
 Inbault, curé de Contré, 445.
 Ingold, oratorien, 402.
 Irat (François), jésuite, 56.
 Isle, 455.
 Ismailoff, 17.

J

Jacob, amiral, 404 ; — architecte, 21.
 Jacobet (Marie-Antoinette de), 424.
 Jacqueneau, prêtre, 291.
 Jacques, adjoint à Montandre, 328.
 Jacquet (Elie), religieux, 56.
 Jamarin, 152.

Jambes (Guillaume de), 204 ; — (Jean de), 171.
 Jambu, directeur des contributions directes, 28, 29.
 Jamet (Isaac), 441.
 Januaris, 151.
 Jaricot (Marie), 57.
Jarlac, com. de Montils, cant. de Pons, 170.
 Jarnac (De), 449 ; — de Garde-Epée (Maurice de) ; — (Guy de) ; — (Georges de) ; — (André de), 29.
Jarnac, Jarnac-Charente, chef-lieu de cant., arr. de Cognac, 10, 84, 85, 99, 109, 222, 245, 342, 364, 365, 372, 374, 384-388, 401, 408.
 Jarnicot, 91.
 Jarno, sieur de La Seguynière, 123.
 Jaubert ou Joubert (François de) ; — (Méry ou Emery de) ; — (Jean de) ; — (François-Alexandre de), 31 ; — (Marie de), 31 ; — de Saint-Christophe, 31, 32 ; — (Marie-Angélique de), 31 ; — de Barrault, 30-32, 53-55 ; — des Vallons, 30.
 Jaulin, avoué, 257.
 Jauréguiberry, amiral, 417.
 Jaurès, député, 392.
Javrelière, com. de Moncoutant, arr. de Parthenay, 168.
 Jean (Caroline), 28.
 Jeanne d'Arc, 11, 215, 316, 390, 456.
 Jeannin, artiste peintre, 106.
 Jean-sans-Peur, 316.
 Jellin, vicaire d'Aunay, 443.
Jersey, ile anglaise, 318.
 Joannis (Le P. J. de), 13.
 Jolibois, député, 45.
 Joly d'Aussy (Denys), 4, 58, 67, 76, 78-83, 88, 89, 138-140, 155, 168, 170-172, 189, 218, 219, 226, 240-256, 267, 297, 325, 329, 336, 364, 395, 396, 398, 406 ; — (Marie), 168 ; — (Les), 240, 241 ; — de Sainte-Eugène ; — de Chadignac, 240 ; — du Piblard ; — de Lotbinière, 223.
 Jolly (Claude), 122 ; — (Tobie), 120.
 Jonain, poète excentrique, 176, 233.
Jonzac (Charente-Inférieure), 91, 322.
 Joret, instituteur, 143.
 Jossand, 33.
Josselin, chef-lieu de cant., arr. de Ploërmel, 325.
 Jossin (Claude), 439.
 Jouan, 155.

Joubert (Guillaume), 238, 449. Voir Jaubert.
 Jouffelier, Jouffier (Pierre), greffier, 265-267.
 Jouhanneau (Camille), 237.
 Joubé, fief des Turpin, 444-446.
 Jouin (Henri), 147, 148.
 Joulard (Marie-A.-R.) ; — du Def-fand (Marie-Isadegonde), 446.
 Jouneau (François), capitaine de vaisseau, 427 ; — (Charles-P.-E.), colonel ; — (Jean-Joseph), député ; — (Henri-Adam), commissaire de la marine, 416.
 Jourdan, maréchal de France, 32, 36, 37, 71, 352 ; — vicaire général, 405.
 Joulard de Ferrière (M.-P.-R.), 446. Voir Joulard.
 Jousserant, imprimeur, 271, 273.
 Joyer (Henri), 139, 140, 398.
 Jucaud (Daniel), 109.
 Juin de Baissé, 29.
 Julhac (Guillaume de), 204.
 Julien, lieutenant général, 299.
 Julien-Lasferrière, 21 ; — évêque de Constantine, 210.
 Jurien de La Gravière, amiral, 54.
 Jurignac, cant. de Blanzac, arr. d'Angoulême, 365.
 Jussas, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 341.
 Juvigny (Adrien), poète, 91.

K

Kardec (Allan), 11.
 Karnak, cant. de Quiberon, arr. de Lorient, 371.
 Kémar, rentier, 291.
 Kemmerer, docteur-médecin, 378, 396.
 Kérantrach, com. de Lorient, 413.
 Kérardène (Gillot de), professeur, 75.
 Kermaria-an-Isquit, 370.
 Kérouralze (Le comte de), 16.
 Kirke, 15.
 Knell, curé de Saint-Vivien de Saintes, 66, 68, 160, 211.
 Krantz (Camille), 391.
 Krohm, capitaine de vaisseau, 52, 77.

L

La Bajonnerie (De), 24.
 La Bajonnière, 91.
 La Barde, 5.

Labat (Gustave), 211.
 Labat de Serène, compositeur, 323.
 La Bataille, fief des Guy, 449.
 Labaume (Eugène), 410.
 Labaurie, com. de Saint-Christophe de Chalais, cant. de Chalais, arr. de Barbezieux, 209.
 Labayle (Marie-Cl.), 97.
 Labbé, juge, 154.
 Labbé de Bulonde (Vivien), 16.
 La Bénadière, commandant de la maréchassée, 279, 280.
 La Bergerie, fief des La Rochefoucauld, 172.
 La Bertonnière (Maurice de), 268.
 La Blachière (Louis de), 171, 440 ; — (Sara de), 171.
 La Boixe, 433.
 Labord, com. de Saint-Hilaire de Villefranche, arr. de Saint-Jean d'Angély, 28.
 La Borde (Marie de), 128.
 Labostrie. Voir Godard.
 La Boucaudrie, com. de Chaniers, cant. de Saintes, 424.
 La Bouralière (De), 2-4, 140, 189, 212, 213, 220, 401.
 La Brande, fief des Vallet, 152.
 Labrousche (Paul), écrivain, 453.
 Labrousse de Veyrazet, lieutenant-colonel, 415.
 La Brunetière (G. de), évêque de Saintes, 183 ; — (Jacques de), prêtre, 116.
 La Bruyère, com. de Soumèras, cant. de Montandre, 96.
 La Cabourne, com. de Villepouge, canton de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 240.
 Lacaze (Athanase), 213.
 La Celle (Cher), 79.
 La Celle-Condé, cant. de Lignières, arr. de Saint-Amand-Montrond, 79.
 La Celle Saint-Dony, cant. de Salbris, arr. de Romorantin, 79.
 La Chaise (N. de), 209.
 La Chaise-Dieu, chef-lieu de cant., arr. de Brioude, 408.
 La Chaise-Giraud, canton de Saint-Gilles-sur-Vie, arr. des Sables d'Olonne, 256.
 La Chalotais (Caradec de), 226, 214, 396.
 La Chambre ; — (Marie de), 31.
 La Champagne (Guillaume de), 260.

- 319, 322, 346, 348. Voir Champagne.
- La Chantre*, fief des Chauldrier, 178.
- La Chapelle*, com. du Bois, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 153.
- La Chapelle*, fief des Nicolas, 208.
- La Chapelle des Pots*, com. du cant. de Saintes, 33.
- La Charlonnie* (De), 244; — (Marie de), 26.
- La Chasse*, fief des Rabar, 122, 123.
- La Châteigneraye* (De), évêque de Saintes, 183, 184.
- Lachenaud, 236, 237.
- La Chenaye des Bois* (Aubert de), 448.
- Lacombe (Dominique), évêque, 42.
- Lacoré (S.-P. de), évêque de Saintes, 183.
- La Coue* (De), 151.
- La Cour*, juge, 66; — (De), 173; — (Pierre de), 120.
- La Couronne*, com. du cant. d'Angoulême, 244.
- La Court d'Aron*, com. de Saint-Cyr en Talmondaïs, cant. de Moutiers-les Maufaits, arr. des Sables d'Olonne, 409.
- La Coussaye*, 173.
- La Cousture* (De), 277.
- La Couture*, com. de Chaillevette, canton de La Tremblade, arr. de Marennes, 91.
- La Croisette*, près Châlons-sur-Marne, 317.
- Lacroix (P. de), 364, 365, 374, 388.
- La Croix de Chevreire de Sayve* (Le comte de); — (Humbert), 99.
- La Cropte* (De), 173; — Beauvais (Uranie de), 398.
- Lacuquerin, curé de Lignière, 230.
- Lacurie, prêtre, 33, 36, 38, 337.
- Ladevèze, procureur de la république, 143.
- Ladislas de Calonne (Jacques), 15.
- Ladmiral, 25.
- La Fanal de La Jonquière*, enseigne de vaisseau, 127.
- Lafaneuil (Gabriel de), 120.
- La Fare-Alais* (Le marquis de), poète, 264.
- Lafargue, prêtre, 411.
- La Fayette* (De), 349.
- La Ferrière* (Pierre de), 204.
- La Ferté*, en Alsace, 146, 345, 360, 363.
- Laffitte, courtier maritime; — (Adolphe), 101.
- La Flotte*, cant. de Saint-Martin de Ré, arr. de La Rochelle, 94, 205, 256.
- La Folatière*, com. d'Antezant, cant. de Saint-Jean d'Angély, 241.
- Lafon, prêtre assermenté, 357.
- Lafond*, com. de Cognehors, cant. de La Rochelle, 129, 412.
- Lafond-Ladébat, 299.
- La Fontaine* (De), 441.
- La Forge de Nossay* (Marie-Hélie), 170. Voir Nossay.
- La Fraignée*, fief des Brassard, 172.
- La Frette*, 369.
- La Fricardièrre*, fief des Rabar, 419, 421.
- La Galissonnière* (De), amiral, 14, 151, 274.
- La Garosse* (Marie), 439.
- La Gataudière*, com. de Marennes, 123, 125.
- Lage (Paul de); — (Marie de); — (Gabriel de); — (Julie de); — de Volude (Anne de); — (Joseph-Paul-Jean de); — de Volude-Beaulieu (De), 172.
- La Gillette ou Marteau*, 179.
- La Grâce-Dieu*, com. de Benon, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 74.
- La Grand-Forêt*, fief d'Elisabeth Herbert, 169.
- Lagrange*, 28.
- La Grange*, fief des Montalembert, 160.
- La Grolière*, fief des Dières, 25.
- La Gruge*, com. d'Hiers-Brouage, cant. de Marennes, 119.
- La Guarenne*, fief des Gérard, 447.
- La Guyonnière*, cant. de Montaigu, arr. de La Roche-sur-Yon, 291.
- La Haute-Roche*, canton de Château-neuf, arr. de Cognac, 367.
- Lahaye (Françoise), 28.
- La Hire*, 316, 317, 347.
- Laigle* (Abraham de), 154.
- Laignelot*, 154, 233.
- Laiguillier* (Légier), sieur de Pernant, 171.
- Laincel (Antoine de); — (Louis de), bibliothécaire, 454.
- Lainé, ministre de Louis XVIII, 387.
- Lair* (Joseph), 246, 253; — (Jules), 244, 283.

- La Jard*, com. du cant. de Saintes, 412.
- La Jarne*, cant. de La Jarrie, arr. de La Rochelle, 449.
- La Jarrie* (Hugues de), 204.
- La Jarrie*, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 35, 35, 208, 425.
- La Jonquière* (De), 15, 151.
- La Laigne*, cant. de Courçon, arr. de La Rochelle, 98.
- Lalande* (Julie de); — (Unité), 444.
- Lalande d'Olce*, capitaine; — (Charles); — (Jean); — (Thérèse), 158.
- La Lande*, fief des Baudoin, 126.
- Lalbie*, principal de collège, 405.
- La Légère*, 96.
- Laleigne*, com. d'Asnières, cant. de Saint-Jean d'Angély, 168.
- La Leu*, com. du cant. de La Rochelle, 35, 456.
- La Liborlière* (Le baron de), 359.
- La Limaille*, capitaine, 123.
- Lalouhé* (Benoît), 123.
- La Marnière* (De), 145.
- Lamballe* (La princesse de), 274.
- Lamballerie*, fief des Nicolas, 71, 208-210.
- Lambert*, juge, 395; — artiste peintre, 106; — (Anatole); — François), notaires, 157; — (Le marquis de), 88; — (Jeanne de), 315; — (Marie de), 168.
- La Moricière* (Juchault de), 352.
- La Morinerie* (Le baron de), 123, 145, 166, 167, 213, 240, 273, 294, 373.
- La Mothe* (Guillaume de), évêque de Saintes, 183.
- La Mothe - Chantecaille*, fief des Meschy, 128.
- La Mothe-Saint-Héray*, chef-lieu de cant., arr. de Melle, 153.
- La Motte-à-Vaillant*, com. de Montandre, 324, 334, 347, 352, 355, 356, 435, 436.
- La Motte-Rouge* (Julie de), 256.
- Lancastre* (Henri, duc de), 345.
- Landes*, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 162, 245, 404.
- Landreville*, fief de Pierre de Braban, 320.
- Landrieu*, sous-inspecteur de la marine, 273.
- Landriot*, évêque de La Rochelle, 19, 20, 68, 161, 184, 215.
- Landry*, 143.
- Lanes* (Charles de); — (Guy-Odet de), 327.
- Langle* (Henriette de), 159.
- Langlois* (François), 110.
- Lannepontière*, fief d'Elisabeth Herbert, 169.
- Lannes de Montebello*, avocat, 214, 406.
- La Noblaye*, fief des Sangliers, 123.
- Lanoue* (François de), 244 - 246, 449.
- Lanoue-Meusnier* (Henriette), 423.
- Lantenay* (Ant. de), 206.
- Lanusse*, 50.
- Lapalisse*, capitaine de vaisseau, 272.
- Lapallu*, prairie, com. de Saintes, 179.
- La Perrière*, 233.
- Lapierre*, capitaine de vaisseau, 417.
- La Pinellerie*, com. de Saintes, 184.
- La Pommeray-sur-Loire*, cant. de Saint-Florent-le-Viel, arr. de Cholet, 291.
- Laporte*, maire de Jarnac, 10, 401; — sénateur, 85; — (De), 455.
- Laporte-aux-Loups* (Marie de), 239.
- La Prée*, île de Ré, 205.
- La Puttrie*, Voir *Le Bois*.
- Larade* (Félix), 241.
- La Ramade* (Vivien de), 204.
- La Ransannerie*, com. de Saintes, 146, 160. Voir *Champbreton*.
- L'Archevesque* (Jean), 99.
- Larchey*, général, 27.
- La Renaudière*, fief des Turpin, 444.
- La Réole* (Gironde), 298.
- La Resne*, en Lyonnais, fief des Maugiron, 434.
- Laressingle*, com. du canton de Condom, 197.
- La Révol* (De), lieutenant de grenadiers, 26.
- Largeaut*, prêtre, 77.
- Largillière*, peintre de portraits, 147.
- La Rigaudière*, com. de Médis, 279.
- Larnaud*, com. de Bletterans, arr. de Lons-le-Saulnier, 430, 431.
- La Rochandry* (Marie de), 172.
- La Roche* (Jean de), capitaine de routiers, 410.
- La Roche*, diocèse de Mende, 161.
- La Roche*, fief des Maugiron, 434.
- La Rochebeaucourt*, cant. de Mareuil, arr. de Nontron, 447.
- La Roche-Chalais*, cant. de Saint-Aulaye, arr. de Ribérac, 91, 327, 332.

- La Roche-Courbon*, com. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 4, 442, 443, 446.
- La Rochefaud*, fief des Courbon, 446.
- La Rochefoucauld* (De), 12, 87, 99, 153, 260, 322, 340; — (Aymery de), 147, 183; — (Angélique de), 172; — (Charles-François de), 99; — (François de), 147, 228, 244; — (Guy de), 339; — (Isaac de), 338; — (Jean de), 410; — (Marie de), 147, 228; — (Pierre-Louis de), évêque de Saintes, 87, 172, 182, 183, 427; — Bayers, 274.
- La Rochefoucauld*, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 4, 123, 329.
- La Rochejacquelein* (Le marquis Louis du Verger de), 291.
- La Rochelle*, 10, 14, 15, 19, 77, 126, 136, 378-384, 390.
- La Rochemaillet* (De), jurisconsulte, 389.
- La Rousselière*, com. de Plassay, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 172.
- Laroy* (F. de), maire de Dompierre-sur-mer, 100.
- Larrard* (P.-A. de), prêtre; — (Jean-Alexandre de), 257; — (Jeanne de), 24.
- Larrey*, docteur-médecin, 91.
- Larroumet* (Gustave), 406.
- Larsonneur*, prêtre, 159.
- Lartigue*, peintre, 124.
- La Rue-Franche*, fief, dans la ville de Saint-Jean d'Angély, 244, 245.
- La Sauzaie* (De), 183, 435.
- La Seguynière*, com. de Pont-Labé, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 123.
- Laseudre*, capitaine, 409.
- Lassou*, docteur-médecin, 422; — (Aimée), 258.
- Lassuze* (Ed.), 109.
- Lastic*, 204.
- Latache* (Félicie de), 158.
- La Tameylerie*, près Lussant, 98.
- La Toison-Rochelblanche*, fief des Caradeuc, 226.
- La Torre* (Elisabeth de), 226.
- La Touche*, fief des Vallet, 152.
- La Tonche-Tréville*. Voir Levassor.
- La Touche-Vivier*, fief des Viart, 128.
- La Tour*, com. de Saint-Vallier, cant. de Brossac, arr. de Barbezieux, 93.
- Latour de Bonnemie* (Le comte de; — (Jacques de); — (Josias de); — (Suzanne de); — (Jean-Seguin d'); — de Chaillonnay, 170.
- La Tour d'Auvergne* (De), 274.
- La Tranchade* (François de); — (Joseph de); — (Gabrielle-Normand de), 158.
- La Trau*, com. d'Uzeste, cant. de Villandrault, arr. de Bazas, 339, 340.
- La Tremblade*, chef lieu de cant., arr. de Marennes, 23, 32, 37, 87, 90, 91, 229, 393, 396, 412, 413, 415.
- La Trémoille* (De), 99, 274; — (Charlotte de), 245; — (Jacqueline de), 205; — (Louis de); — (Charles de); — (François de); — (Louis III de), 214.
- La Tresne*, cant. de Créon, arr. de Bordeaux, 232.
- L'Aubonnière*, com. de Fouras, cant. de Rochefort sur mer, 125.
- Laulanie* (Jeanne de), 160.
- Laumonnier*, professeur, 234.
- Laurence*, inspecteur des douanes, 157.
- Laurent*, 8, 404; — professeur, 22.
- Lauret*, professeur, 143.
- Laurière*, fief des Charpentier, 447.
- Lauzières-Thémines* (Alexandre de), évêque de Blois, 87.
- Lauzun* (Philippe), 315.
- Laval* (La marquise de), 365; — (Guyonne de), 231.
- La Vallée* (Pierre de), dit Picard, 449.
- La Vallée*, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 163.
- La Vallière* (Mademoiselle de), 283.
- Lavault* (Albert-Tibulle de), artiste peintre; — (Gaston Furcy de), 102.
- La Vauzelle*, fief des Courbon, 446.
- Lavergne*, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 162, 444.
- Laverny*, 75, 364.
- La Vigerie* (De), 161.
- La Vigerie*, fief des Audebert, com. de Saint-Ciers du Taillon, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 169.
- La Villaumaitre* (Côtes-du-Nord), 256.
- La Villerabel* (Dubois de), 424.
- Lebeau*, chirurgien, 29.
- Leberton* (Thomas), 180.

- Le Berton de Bonnemie, 76, 82, 184-189, 396.
Le Beugnon, fief des Meschinot, 168.
 Leblanc, 111; — receveur des fermes, 125.
 Le Blanc, ingénieur, 182, 426; — du Roulet, 328, 339.
 Le Brœuf, 173.
Le Bois, fief des Rabar, 121.
Le Bois ou La Puttrie, com. de Saint-Laurent de La Prée, cant. de Rochefort, 124, 125.
Le Bois-Bernard, com. d'Echillais, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 126.
Le Bois du Roc, com. de Vilhonneur, cant. de La Rochefoucauld, 430, 432.
Le Bouchet, fief des L'Hermite, 433, 434.
Le Bourget (Savoie), 431.
 Le Bourgo, professeur, 405.
Le Bras de Guilhem, 435, 436.
 Lebrethon, 171; — (Madeleine); — de Hautmont (Jean), 178.
Le Breuil, fief des Vasselot, 65.
 Lebrun, maître peintre, 278.
Le Brun, fief des Menut, 447.
Le Cadoret, 107.
 Le Cadou (Louise-Henriette); — du Moulin (Louise-Henriette), 65, 125, 208.
Le Caillaud, com. de Sainte-Gemme, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 277.
 Lecellier, curé de Meschers, **163**.
Léchailler, com. de Saint-Seurin d'Uzet, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 103.
Le Chantreau, com. de Pessines, cant. de Saintes, 182.
Le Château d'Oleron, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 22, 402, 413, 423.
Le Château-Gaillard, com. de Saint-Sulpice, cant. de Ham, arr. de Péronne, 317.
Le Châtel, fief des Du Châtel, 318.
Le Chay, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 163.
Le Ché, rocher, com. d'Angoulins, cant. de La Rochelle, 107.
 Leclerc, chef de bataillon, 273; — (Julie), 415.
Le Cluzeau, com. de Mazeray, 244.
Le Cluzeau, fief des Abillon, 168.
 Le Coigneux de Belabre (Louis-Jacques), 136.
 Lecointre, sculpteur, 148.
 Le Comte (J.-B.), seigneur de La Tresne, 232.
 Leconte, officier des douanes, 272; — médecin en chef de la marine, 423.
Le Cormier, com. de Saintes, 155.
 Lecornu (Nicolas), évêque de Saintes, 183.
 Lecorre (Angèle); — (Emile), docteur-médecin; — (François), 26, 27.
Le Coteau, com. de Saintes, 33.
Le Coudret (Seine-et-Oise), 37.
 Lecourbe, général, 390.
 Lecrosnier, capitaine d'artillerie, **161**.
 Ledain (Bélisaire), 236.
Le Douhet, com. du cant. de Saintes, 55.
 Le Dreux (Geneviève), 276.
 Le Dru, docteur médecin, 129.
 Leenhardt, 258.
 Leesemberg (Marie), 21.
 Lefebvre, Le Fèvre, sous-officier, 159; — (Alphonse), 13; — (Jacques), 196, 197, 201; — Saint-Rémy, 79.
 Lefort, contre amiral; — (Paul), capitaine; — (Bénédict), lieutenant; — (Emile), sergent, **98**.
Le Fort Vasou, com. de Fouras, cant. de Rochefort sur mer, 371.
 Legardeur de Tilly (Eustelle), 424; — (Florence); — (Alexandre), capitaine de frégate, 160.
 Legendre (Joseph), 146; — (Marie-Françoise), 136.
 Léger, 21, 278-282; — (Pierre-François), 272.
 Le Goivre (Jeanne), 25.
 Legrand, curé de Bouteville, 220, 221; — (Anne), 420; — (Nicolas), 123; — (P.), 370.
 Legrand d'Aussy, 261.
Le Gua, com. du cant. de Marennes, 19, 268.
L'Eguille, cant. de Royan, arr. de Marennes, 162, 279, 411.
 Lejoindre, colonel; — (Valérie), 27.
 Lelong (Catherine), 420, 421; — (Charles), 420; — (Jeanne), 421.
 Le Maire, notaire, 203.
 Lemerrier (Le comte A.), député, 37, 88, 224, 399; — (Jean-Baptiste-Nicolas), 36, 37; — (Jean), lieutenant

- général de l'amirauté de Saintonge; — (Jean-Elie), lieutenant criminel; — (Louis-Nicolas), 37; — (Jean-Louis); — (Louis-Augustin); — (Jean-Baptiste-Nicolas); — (Virginie-Marie), 37; — sénateur, 151.
- Lemercier de Haute-faye** (Marie-Henriette), 100.
- Lemeung**, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 163.
- Le Mont-Dore**, com. des Bains du Mont-Dore, cant. de Rochefort, arr. de Clermont-Ferrand, 253, 260-264.
- Le More ou Maurus** (Jean), 63, 191, 201.
- Lemoyne** (André), poète, 18, 376, 377, 397.
- Lenoir**, artiste peintre, 104.
- Lenotre** (G.), 410.
- Le Nud** (Guillaume); — (Jean), libraire, 192, 193, 202.
- Léonce** (Saint), évêque de Saintes, 182, 183, 403.
- Lepage**, 98.
- Le Parc d'Archiac**, com. de Tonnay-Charente, 339.
- Le Péré**, fief des Desprez, 168.
- Le Pérou**, fief des Béraud, 170.
- Lepetit**, curé de Sousmoulins, 162.
- Le Petit-Villatte** (Cher), 431, 432.
- Lepileur**, évêque de Saintes, 183.
- Le Plessis**, fief des Berland, 170.
- Le Plessis-aux-Moines**, monastère à Angers, 446.
- Leporquier** de Vaulx, capitaine, 95.
- Le Port-Bertaud**, com. de Bussac, cant. de Saintes, 107.
- Le Port d'Arclou**, com. du Port d'Envaux, 398.
- Le Port d'Envaux**, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 159, 256.
- Le Provost de Launay** (Auguste-Louis-Marie); — (Auguste); — (Camille), 26.
- Leps**, négociant, 163.
- Lequien**, professeur, 2, 75, 80-83, 389.
- Lequinio**, conventionnel, 154, 233.
- Le Ramet**, com. de Saintes, 88.
- Le Rat**, 7.
- Le Roulet**, com. de Salles, cant. de La Jarrie, 339.
- Leroux** (Alfred), 55, 237.
- Leroux de Bretagne** (Auguste), 241.
- Le Roy de La Cheminadrie** (Marguerite), 102.
- Les Barres**, fief des Sarode, 447.
- Les Buons**, fief des Regnault, 123.
- Les Châteliers**, fief des Nossay, 447.
- Les Châteliers**, abbaye, entre La Flotte et La Prée, 205.
- Les Clossures** en Poitou, fief des L'Hermitte, 434.
- Lescoet** (Mencie de), 318.
- Les Eglises d'Argenteuil**, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 239.
- Les Essarts**, fief des Montalembert, 100.
- Les Granges**, com. d'Aumagne, cant. de Saint-Hilaire, 240.
- Les Guéris**, domaine près Barbezieux, 10.
- Les Guillots**, com. de Chermignac, cant. de Saintes, 9, 68.
- Les Mazières**, fief des Legrand, 123.
- Lesné** (Jean), 86.
- Les Nodes**, com. de Marennes, 122.
- Les Nouillers**, cant. de Saint-Savien, arr. de Saint-Jean d'Angély, 182.
- Les Palles**, fief des Chevalier, 91.
- Les Portes**, cant. d'Ars en Ré, arr. de La Rochelle, 256.
- Les Portes**, fief des Bréard, 446.
- Les Ramades**, fief des Leberton, 180.
- Les Sables d'Olonne** (Vendée), 67, 136, 159.
- Lessieux**, peintre, 84, 106, 107, 144.
- Lesson** (René-Primevère), 303.
- Lestang** (De), juge de paix, 358.
- Lesterps**, com. du cant. de Confolens, 300.
- Les Touches**, com. de Nieul les Saintes, cant. de Saintes, 146, 177-180.
- L'Estourbeillon** (Le marquis de), 88, 236.
- Lestrangle** (Le marquis de), 83; — (Le comte de), 218; — (Charles-Alexandre de), capitaine, 361; — (Joseph de), sous-préfet de Jonzac, 344, 357, 361; — (Hélie de), évêque de Saintes, 183.
- Le Sudre**, fief des Abillon et des Du Bois, 168, 169.
- Lesueur** (Eustache), peintre, 404.
- Letard**, curé de Saint-Just, 75, 81, 215.
- Lételié** (André), 32, 120.
- Le Treuil-Bussac**, com. de Fouras,

- 17, 29, 108, 143, 177, 178, 301, 376.
 Leuzon, greffier, 243.
 Levallois (Léon); — (Léontine); — (Isabelle), violoncelliste, **102**; — (Jules), écrivain, 90, 151.
 Le Vasseur, 453; — maître constructeur, 150.
 Levassor de La Touche-Tréville, amiral, 5, 52, 77.
 Levesque (Marie-Anne), 273.
 Le *Vieux-Fief*, fief des Baudouin, 126.
 Le *Vignaud*, fief des Aunis, 240.
 Le *Vivier*, fief des Desprez, 168, 169.
 Levraud, médecin; — (Léon), consul; — (Edmond); — (Edmond-Léonce), 128; — député; — (Jean-Etienne), curé d'Ambleville, 62, 63, 128.
 Leymarie (Camille), 237.
Leyssins, fief des Maugiron, 434.
 Lhardy (Léonard), récollet, 53.
 Lhéophile (Poncet de), capucin, 278.
 L'Hermite (Pierre), — (Jean), 433, 434; — (Tristan); — (Louis); — (Hélène); — (Ozanne); — (Jeanne), 434.
Lhoumée, com. de La Vallée, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 443, 446.
 Lièvre, 5.
 Liger de La Vallerie (Laurent), 63.
 Ligné (Jeanne de), 171.
Lignière, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 230.
 Ligourre (Isaac de), 168.
Lipugé, com. du cant. de Poitiers, 94, 210.
 Limal, avocat; — (Françoise-Thérèse), 28.
Limoges (Haute-Vienne), 33, 71.
 Limosin d'Alheim (Jeanne), artiste peintre, 48. Voir Alheim.
 Limouillé (De), 433.
 Liovera, banquier, 344.
 Lisle (Louis de); — (Alphonse de), 424; — (Ruben de), 172.
Listeau, près Pont-Labbé, 443, 444.
 Livenne (Jeanne de), 160.
 Lizy (De), sculpteur, 276.
 Lobanoff (Le prince), 401.
 Loigerot, instituteur, 344.
 Lombard-Dumas (A.), écrivain, 59.
Lombrière, com. de Saint-Denis de Pile, cant. de Guîtres, arr. de Libourne, 31.
 Long (Levis); — (Littleton), 229.
 Longuet, 91.
 Longueville (Le duc de), 288; — (Jeanne-Sylvie de), 443.
Lonjumeau, chef-lieu de cant., arr. de Corbeil, 279.
Lonzac, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 18, 19, 120, 167, 244, 245.
 Loret, 143.
Lorignac, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 91, 94.
 Lormanne, colonel, 273.
L'Ormont, com. de Saintes, 32.
 Lorraine de Vaudemont (Louise de), 17.
 Lot (F.), bibliothécaire, 73, 138.
 Loth, 49.
 Loti (Pierre), (Julien Viaud), 10, 75, 81, 107, 215, 270.
 Louis, anatomiste, 110.
 Louis IX, 4, 78, 407; — XI, 378; — XIII, 226, 378; — XIV; — XV, 378; — XVI; — XVII, 299; — XVIII, 387, rois de France; — de Bourbon, comte de Clermont, 273.
Loulay, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 20, 103, 164.
 Loumeau (Léonard), 207.
Lourdes, chef-lieu de cant., arr. d'Argelès, 72, 302.
 Loustalot (Elisée), 245.
 Louvot, curé de Saint-Claude, 215.
 Lowenjard, 152.
 Loze (Armand), 24, 88; — Joseph, 88.
 Lucchini (F.), professeur, 50.
 Luce (Siméon), historien, 89.
 Luchet (Hugues de), 204.
Luchet, fief des Trouillet, 171.
Luçon, chef-lieu de cant., arr. de Fontenay-le-Comte, 206, 256, 296.
Ludes, cant. de Verzy, arr. de Reims, 25.
 Lugagnac (Séguine de), 31.
 Luguët (Marcel), 215.
 Luraxe, juge; — (Marie-Louise), **423**.
Lussant, cant. de Tonnay-Charente, arr. de Rochefort, 98.
Lusseray, cant. de Brioux, arr. de Melle, 57, 100.
 Lussion, professeur, 412.
 Luxembourg (Anne de), 346; — (Louise de), 370.
Luxeuil, chef-lieu de cant., arr. de Lure, 34.
 Lwof, 17.

M

- Mabille, docteur-médecin, 295.
 Mac-Carthy (Le comte de), 424.
 Macé (Jean), 144.
 Macer (C.), 244.
 Madaillan (De), 228.
Madame, ile, com. de Saint-Nazaire, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 56.
 Mader, 98.
 Madey d'Escoublant (Elisabeth), 26.
Madion, com. de Virollet, cant. de Gemozac, 407.
Madrid (Espagne), 302.
 Mage, enseigne de vaisseau, 233.
 Mager (Henri), 7.
Magézie, com. de Saintes, 24.
 Magniac, 152.
 Maguier (Edmond), 75, 76, 79-84, 166, 214, 219, 224, 327, 332, 334, 336, 355, 397.
 Mahy (De), député, 302.
 Maichin (Armand), historien, 244, 245, 296.
 Maillard, capitaine de navire, 441; — intendant de Saint-Domingue, 340.
Maillé, cant. de Maillezais, arr. de Fontenay-le-Comte, 244, 296.
Maillezais, chef-lieu de cant., arr. de Fontenay-le-Comte, 207.
 Maine-Coindreau, 359.
 Maingueneau (Marie), 420.
 Maintenon (Madame de), 12, 13, 147.
 Maisonneuve (Emile), capitaine de vaisseau, 416; — (La famille), 416-421.
 Maitland, capitaine, 301.
Maizières, en Berry, 63, 201.
Malaville, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 256, 365.
 Malbec (Elisabeth de), 209.
 Maleval (Louis de), 204.
 Mallangin, Malengin (Suzanne de), 208.
 Mallard, commissaire de la marine, 423.
 Mallepert, directeur des postes, 126.
 Mallet (Antoine), 33.
 Malmanche (Pierre), 27.
 Malte-Blond, 233.
 Manès, médecin de la marine, 161.
 Manlius (Titus), 110.
 Manoel-Saumane (Louis de), avocat, 423.
Mansle, chef-lieu de cant., arr. de Ruffec, 433.
 Manseau, Manceau, prêtre, 68, 181; — (Marie), 29.
Marans, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 256, 412, 413, 423, 449.
 Marbouty, 236.
 Marchal, prêtre, 230.
 Marchand, maire de Montandre, 322, 323, 328, 333, 334, 335, 336, 337; — (Madeleine), 125.
Marchastel, cant. d'Allanche, arr. de Murat, 163.
 Marchesseau, juge, 66.
 Marchive, curé de Saint-Palais de Saintes, 258.
 Marcognet (Jean-Louis-Thérèse de), 124.
Marcognet, fief des Binet, 64-66, 124, 125.
 Marcus, curé d'Angeac-Champagne, 230.
 Marcut (Pière). Voir Marcel Pellisson.
Marennes (Charente-Inférieure), 371.
 Marguerite de Navarre, 154.
 Marie-Antoinette, 274, 362, 363.
 Marie de Valois, 86.
 Marignac (Antoine-L. de), 424.
Marignac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 422.
 Marillac (De), 284, 382.
Marillac, fief des Brassard, 172.
 Mariocheau, notaire, 122, 123.
 Marquet, 98.
 Marre (Dominique), marchand drapier; — (Jean), évêque de Condom, 195, 196, 201.
 Marreau, conseiller municipal, 323.
 Marsais (Amélie-Maria), 259.
 Marsangis (De), 280.
Marsay, fief des Goulard, 434.
 Marsolleau (Louis), 409.
 Marsy (Le comte de), 236, 237.
 Martainville (De), 357.
 Martel, 455; — (Isaac), 120; — (Suzanne de), 65.
 Martial (Le P.), récollet. Voir Hardy.
 Martial (Saint), 61.
 Martignac (Pierre de), évêque de Castres; — (Renaud ou Raymond de), évêque de Vabres, 192, 193, 198, 199, 201.
 Martin, curé de Châteauneuf, 220, 221, 366, 395; — (Colin), 86; —

- (P.), avocat, 102 ; — (Marguerite), 120.
Martin de Châteauroy (Jeanne) ; — (François), 209.
Martin de La Grange (Angélique de) ; — (Isaac de), 208.
Martin de Marquelène (Charles), 100.
Martineau, négociant, 75, 129, 137, 394 ; — (P.), chirurgien, 342.
Martron, com. d'Echillais, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 107.
Masfrand, 14.
Mas-Léod, lieutenant d'artillerie, 21.
Masparrault (De), 449.
Massac (Anne-Louise de) ; — (Claude-Jeanne de), 146.
Massac, cant. de Matha, arr. de Saint-Jean d'Angély, 430.
Masseau de Beauséjour (Le baron), 378.
Massiou, historien, 303, 304.
Massoni, commissaire de la marine, 159.
Matha, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 162, 225, 244, 245, 295, 450.
Mathieu (Georges), écrivain, 110 ; — (Martial), sieur de Monbeau ; — (Angélique-Maïme) ; — (Geneviève-Pavonille-Misine), 443 ; — de Monbeau, 446.
Matignon (Le maréchal de), 89.
Mattioli (Le comte), 16.
Maubergeon, tour à Poitiers.
Mauduit de Larive (Jean), tragédien, 86.
Maufras (Emile), 74, 83, 155, 208, 218, 230, 433.
Maugiron (Guy de) ; — (Laurent de) ; — (Louis de), 434.
Maulde de La Clavière (De), historien, 86, 225.
Mauléon (Savary de) ; — (Raoul de), 205.
Maure, peintre, 107.
Maureau, capitaine de vaisseau, 273 ; — juge, 272.
Maurès de Malartic (Jean-Charles), 152.
Mauriac, magistrat, 250.
Maurin (Catherine), 66 ; — (Jean), dit Fuauderie, receveur ; — (Jean), notaire, 342 ; — colonel, 272.
Maurus ou Le More (Jean), 63, 201, 298.
Mautas (Jean), jésuite, 56.
Mauzé, chef-lieu de cant., arr. de Niort, 212, 231, 281, 403.
Mayer (Henri), professeur ; — (Louis), 159.
Mayet, religieux, 94.
Mayniel, pasteur, 411.
Mazarin, cardinal, 16, 244, 449.
Mazeraï, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 168, 230.
Mazerette, prieuré, 195.
Mazerolles, 98.
Mazières du Passage, capitaine de vaisseau, 127, 128.
Meaume, instituteur, 416 ; — juge, 66.
Meissonnier, peintre, 144.
Melière (Ducy), notaire, 119.
Melin de Saint-Gelais, poète, 149.
Melle (Deux-Sèvres), 366.
Ménard, professeur de musique, 142.
Mendez, peintre, 106.
Menestrier, jésuite, 217.
Méniger (Jacques), 404.
Menon, 282.
Menudier, 33.
Menut (Anne) ; — (Jean), sieur du Brun, 447.
Merchier, professeur, 302.
Mercier (Paul), 323, 324, 328, 331, 333, 334, 336.
Méré (Le chevalier de), 5, 12, 78, 299.
Méré, com. de Bouex, cant. d'Angoulême, 12.
Mériaud (Anne), 359.
Merieu, com. de Creys-et-Pusigneu, cant. de Morestel, arr. de La Tour du Pin, 434.
Mérignac, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 21, 365.
Mériot, relieur-poète, 107.
Merle (Le comte de) ; — (Agricol-Marie) ; — (Adélaïde-Marguerite de), 445.
Mervault, historien, 381, 382.
Merveilleux, notaire, 443 ; — médecin ; — (Marie), 159 ; — du Vignaud, 25 ; — magistrat, 24, 159 ; — (Charles), avocat général, 24 ; — (Jean), lieutenant de vaisseau ; — (Pierre), ingénieur, 24 ; — (Paul-Eugène), 25 ; — (Pierre-Etienne), 91 ; — de Mortafond, 25, 92.
Meschers, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 163.

Meschinet (Louise de), 241; — (Pierre de), 168; — de Richemond (Adolphe), pasteur, 258; — (Jean), 259; — (Louis de), archiviste, 84, 90, 145, 154, 177, 178, 227, 238, 259, 265, 448.
Meschy (Jacques de), capitaine; — (Guy de), 128.
Meslier, maire de Barbezieux, 257, 406.
Mesnage (Jean), imprimeur, 189.
Mesnard, 421.
Mesnil-Simon, 136.
Mestreau, sénateur, 27, 28, 243; — (Abel), négociant, 29, 83; — (Noémi), 28; — étudiant en théologie, 180.
Métais (L'abbé), écrivain, 78, 85, 89.
Méthé de Fonrémis (François); — (Pierre-Ignace), 233, 234.
Meure, 209.
Meyer, 49; — conseiller général, 258; — (Rodolphe-Delangle-Henri), 239.
Micaud de Courbeton, 35.
Micault, président du parlement, 34.
Michaud, notaire, 157; — sacristain, 446; — (Ludovic); — (Eugène Réveillaud), écrivain, 47, 48, 49, 50.
Michel (Collas), 119; — (Marie), 121.
Michel de La Morinerie, 158.
Michel de Lizardais (Suzanne-Pauline), 126, 127.
Michon, 221; — (L'abbé), écrivain, 224, 394, 399.
Mignard, peintre, 147.
Mignier, prêtre, 125.
Migré, cant. de Loulay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 450.
Milar, com. de Saint-Sornin de Marennes, cant. de Marennes, 179.
Milesco, fief des Pascaud, 98.
Millerand, député, 392.
Millet, peintre, 107.
Millevoye (Lucien), 406.
Millon, prêtre, 27.
Millot, professeur, 144.
Mimande (Paul), 299.
Mirabeau, 88.
Mirambeau, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 23, 144, 315.
Mirande (Jean de), 449.
Mitifeu, receveur des deniers; — (Catherine), 25.
Mitrault, capitaine de navire, 442.

Mizac, fief des Riveron, 168.
Mizière (François), médecin, 440.
Modenel (René), 109.
Moëze, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 8, 56.
Moinet (Léon), 2, 440.
Moings, com. du cant. de Jonzac, 445.
Molan (Pierre), trésorier, 123.
Molé (Mathieu), 284.
Molines, pasteur, 258.
Molinier (A.), professeur, 15.
Monbeau, fief des Mathieu, 443.
Moncourrier-Beauregard, magistrat, 2.
Mondion, cant. de Leigné-sur-Usseau, arr. de Châtelleraut, 434.
Monge, peintre, 106.
Mongis (L'abbé), écrivain, 68, 436.
Monin (H.), écrivain, 273.
Monlezun, chanoine, 303.
Monluc (De), 325, 389; — (Blaise de), 89.
Monstrelet, chroniqueur, 87, 316.
Montaignac (De), amiral; — (Marthe de), 25.
Montaigu, en Poitou, fief des Harpedanne, 307, 314.
Montaigu, chef-lieu de cant., arr. de La Roche-sur-Yon, 99.
Montalembert, notaire, 167; — (Catherine de), 121; — (Charles de), pair de France, 161; — (César de), 100; — (Jean de), 121; — (Jeanne de), 31; — (Marie-René de), général, 161; — (Robert de), 160; — de Cers (Jean); — (Stanislas); — (Joseph); — (Casimir), prêtre; — (Henri), avocat; — (André); — (Maurice); — (Marie); — (Marguerite); — (Thérèse); — (Jeanne), 160.
Montandre, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 2, 55, 99, 146, 147, 161, 207, 218, 223, 330, 231, 260, 297, 303-315, 318-363, 394-397, 435, 436.
Montaran (La baronne de), poète de l'Agenais, 173.
Montault (Rosine de), 339.
Montauzier (Geoffroy), 204.
Montauzier, com. de Baignes Sainte-Radégonde, arr. de Barbezieux, 399.
Monthazon (Indre-et-Loire), 29.
Monthéliard (Doubs), 34.

- Montboyer*, cant. de Chalais, arr. de Barbezieux, 294.
Montbouyer (N. de), 177; — (Jeanne de), 178.
Monthron, Montberon (Antoine de), 434; — (François de), 315; — (Robert de), 425.
Montbron, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 425.
Montebello (Maurice de), avocat, 332, 333, 334, 336. Voir Lannes.
Montégut (Emile de), 227.
Montheilh, graveur, 386.
Montespan, cant. de Salies-du-Salat, arr. de Saint-Gaudens, 14.
Montesquiou (François de), 364.
Montfort (Jeanne de), 231.
Montfort, chef-lieu de cant., arr. de Dax, 415.
Montfort l'Amaury, chef-lieu de cant., arr. de Rambouillet, 28.
Montgaillard (Jean de), juge, 86; — (Olympe de), 146, 178, 180.
Montgré, com. de Saint-Georges des Coteaux, cant. de Saintes, 121.
Montguyon, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 93, 94, 161, 329, 339, 422.
Montholon (Fr. de), artiste peintre, 106.
Monti de Rezé (Le comte), 88.
Montierneuf, com. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 5, 107, 144, 439.
Montifrais, com. de Beaumont-la-Ronce, cant. de Neullé-Saint-Pierre, arr. de Tours, 65.
Montigny (Guichard de), 231.
Montils, cant. de Pons, arr. de Saintes, 412.
Montléans, près Vienne, 434.
Montlieu, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 94, 162, 163, 207, 215, 253, 311, 329, 341-344, 357, 358, 405, 412, 423, 435, 436.
Montlignon, cant. de Montmorency, arr. de Pontoise, 86.
Montlouis (Hilaire), 56.
Montmorency (De), 17, 99, 144, 220, 222, 244; — lieutenant général du Canada, 156; — (Jeanne de), 214; — Bouteville, 141, 369; — Luxembourg, 274.
Montmouth (Le duc de), 16.
Montpellier de Médillan, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 163.
Montrevel (Le maréchal de), 133.
Moquet (Marie-Céline), 259.
Morache, docteur-médecin, 144.
Moras (Jean de), lieutenant, 425.
Moraut, Moreau, curé de Saint-Pierre d'Oleron, 97; — (Jean), capitaine, 207; — (N.), bibliothécaire, 303, 435; — marchand de bois, 85.
Morisset (Louis-Guillaume-Auguste); — (Louis-Barthélemy); — (Adolphe), 421; — (Jean), 114.
Morlot (A.), 432.
Mornac (Arnaud de), 204.
Mornac, cant. de Royan, arr. de Marennes, 9, 54, 91, 244, 245, 264-267, 395, 396, 406.
Mornay (Philippe de), 440.
Morpain, 8; — notaire, 359.
Mortagne-sur-Gironde, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 61, 434.
Mortillet (De), 428.
Mosnac, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 365.
Mouchard, 109.
Moulidars, cant. de Hiersac, arr. d'Angoulême, 365.
Moulins (Allier), 17.
Moulins sur-Charente, 433, 434.
Moulineau, com. de Saint-Jean d'Angély, 162.
Mounier, missionnaire, 153; — (Eli-sée), 224.
Moure (Marie), 208.
Mourgues de Carrère (Marie), 163.
Mouthes, 102, 144.
Moutiers-sur-le-Lay, cant. de Mareuil, arr. de La Roche-sur-Yon, 296.
Mouton du Nègre (Jean), prieur de Sireuil, 274.
Moymer, château en Champagne, 321.
Moyne (Marie), 168.
Mucidan (Jeanne de), 314.
Mucidan, Mussidan, chef-lieu de cant., arr. de Ribérac, 63, 128, 339.
Mulac, maire d'Angoulême, 143.
Murots, cant. de Besse, arr. d'Issoire, 261.
Muron, cant. de Tonnay-Charente, arr. de Rochefort-sur-mer, 163.
Musset (Alexandre-Henri de), 21; — (Madame), 21; — prêtre, 14; — (Alfred), 13; — (Georges), archiviste, 74, 84, 146, 148, 155, 227, 299,

366, 384, 383, 427; — (Paul), 13; — Pathay, 13.

N

Nacquart, missionnaire, 153.
Nadeau (Alfred), avocat, 27.
Naillac (Guillaume de), sénéchal de Saintonge, 204.
Namur (Marie de), 320.
Nancras, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 422.
Nanglard (J.), vicaire général d'Angoulême, 60.
Nansouty (Max), écrivain, 392.
Nantes (Loire-Inférieure), 338.
Nantillé, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 240.
Napoléon 1^{er}, 300, 301, 396, 406.
Narcisse (Jean), nègre esclave, 282, 283.
Nattier, peintre, 147.
Naud, curé de Crazannes, 246, 253.
Navailles (Le maréchal de), 365, 373.
Nazet (Marie), 443.
Négrier, prêtre, 96.
Neiret de La Raroye (Elisabeth), 136.
Nérac (Lot-et-Garonne), 232.
Néré, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 92, 93, 116, 128, 443, 445.
Néreau, syndic de l'île de Ré, 205.
Nesmand (Elisabeth), 420.
Neuilly-sur-Seine, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Denis, 422.
Neuville (Gui de), évêque de Saintes, 183.
Nicolas (Michel), 159; — de Voutron; — de Lisleferme; — de Lamballerie (Les), 62, 124-127, 208-210, 293, 294; — de La Rochelle, 62, 126; — de La Rivardière, 208-210.
Nicollas-Pastureau (Marie), 241.
Nicollet (François), 109.
Nieulle, com. de Saint-Sornin, cant. de Marennes, 22, 178, 179, 294, 395.
Nieul-les-Saintes, com. du cant. de Saintes, 146.
Nieul-sur-mer, com. du cant. de La Rochelle, 123, 412.
Ninon de Lenclos, 299.
Nisus (G.), journaliste, 225.
Nivet-Fontaubert, 236, 237.

Noailles (De), 349.
Noël (Suzanne), 162.
Nogent-le-Rotrou (Eure-et-Loir), 85.
Nogeret, *Nougeret*, fief des Barbezières, 170.
Noguès (L'abbé), écrivain, 68, 169, 295.
Normand de La Tranchade (Charles), 158; — du Fié, député, 92.
Nort (Odet de), 245.
Nortier, colonel d'artillerie, 27.
Nossay (François de), 447; — (René (de)), 170.
Notre-Dame d'Or, cant. de Moncontour, arr. de Loudun, 431.
Nourry, Noury (Emile); — (René), professeur; — (Léopold), magistrat, 159; — (Alexandre); — (Guillaume-Antoine), dit Grammont, acteur, 13.
Nuillé-sur-Boutonne, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 93.
Nuss, 8.

O

Ocqueteau (Geneviève), 443.
Odart (Guillaume), 169.
Odin, pharmacien, 88.
Ogier; — (Guillemette), 178; — artiste peintre, 106.
O'Gilvy, généalogiste, 166, 167.
Oiron, cant. de Thouars, arr. de Bressuire, 152.
Olce (D'), capitaine d'infanterie, 75.
Oldendorf (Louis d'), 16.
Olénine, 17.
Oleron, île, arr. de Marennes, 27, 51, 170, 180, 204, 205, 244, 245, 407, 413, 416, 450.
Ollivier (Marie-Thérèse), 425.
Ollivier-Beauregard, écrivain, 85, 296.
Olzi (Madame), 86.
Orbigny (Dessalines d'), maire de La Rochelle, 95.
Orcival, cant. de Rochefort-Montagne, arr. de Clermont-Ferrand, 40.
Ordonneau (Maurice), auteur dramatique, 143, 296.
Orignolles, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 341.
Orion de La Floullière, négociant, 291.

Orlac, com. de Dompierre-sur-Charente, cant. de Burie, arr. de Saintes, 35.
Orléans (Le duc d'), 304, 306, 307, 310, 312, 318-320, 316, 435.
Orliaguet, imprimeur, 41, 402.
Ornano (D'), 219.
Orville, fief des Béraud, 170.
Orvilliers, fief des Guillouet, 276.
Ossure (D'). Voir Ausseure.
Otard, maire de Cognac, 387 ; — de Lagrange (Claire), 27.
Quartis (D'), armateur, 441.
Oudet (Le baron A.), 75, 76, 80, 81-83, 160, 244, 249-251, 290, 407 ; — (Jacques-Joseph), colonel, 244, 245 ; — (Louise), 244.
Oudinot, général, 87.
Ouessant, île, chef-lieu de cant., arr. de Brest, 276.
Oulmes, com. de Nuaillé-sur-Boutonne, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 93.
Ozillac, com. du cant. de Jonzac, 91.

P

Paban, com. de Saintes, 157.
Pacaud (Denys), cuisinier, 446 ; — propriétaire, 101.
Pageot (Jean), 147.
Pailhou, général, 229.
Pailler, magistrat, 2.
Paillet, lieutenant de vaisseau, 26.
Paillet (Louise) ; — (Etienne) ; — (Eglé) ; — de Beauregard et du Cormier, 28.
Palante, professeur, 405.
Palissier, pasteur, 54.
Palissy (Bernard), 41, 12, 50, 72, 77, 448.
Pallais (Saint), 403.
Palliot, curé de Villemorin, 443, 445.
Palluau, chef-lieu de cant., arr. des Sables-d'Olonne, 314.
Pallu de La Barrière, professeur ; — contre-amiral, 37, 38 ; — du Parc, évêque de Blois, 38, 97.
Palustre ; — (Marie) ; — de Montifaut (François-Léon) ; — de Virzais, 18.
Pannetier, professeur de musique, 142 ; — (Marie), 37.
Papaillon (Pierre), 147.
Paqueron, colonel d'artillerie, 87.
Paquet, prêtre, 128.

Parabère (Madeleine de), abesse de Saintes, 167.
Parcoul, cant. de Saint-Aulaye, arr. de Ribérac, 209, 299.
Parias (Gustave), 69.
Paris, 49 ; — (Charles), percepteur, 423 ; — (Gaston), 152 ; — (Pierre), propriétaire, 423.
Parthenay (Armande), 174 ; — (Catherine de), 99, 238 ; — (René de), 99 ; — (Guy de), dit l'Archevêque ; — (Guillaume de), 231.
Pascaud, 150 ; — (Antoine) ; — Anne-Marie), 238 ; — (Auguste), marquis de Pauléon, 98 ; — (Les), 98-100 ; — de Pauléon, 219 ; — (Jean) ; — (Jeanne-Angélique), 238 ; — Jean-Charles), 239.
Pasquier, chirurgien de la marine ; — (Geneviève) ; — (Louise), 418 ; — (Nicolas), 69 ; — (Rose), 423 ; — notaire, 170 ; — artiste peintre, 107.
Passy, 154.
Pasteur, 156, 158.
Patay, chef-lieu de cant., arr. d'Orléans, 13, 14.
Patour, 21 ; — curé de Nieulle-Saint-Sornin, 395.
Patronnier de Gandillac, notaire, 21.
Pauillac, chef-lieu de cant., arr. de Lesparre, 424.
Pauléon, com. de Saint-Georges du Bois, cant. de Surgères, arr. de Rochefort, 98-100, 238.
Paulmier-Beauchamps, capitaine de frégate, 272.
Paulze (Dom), sous-prieur de Bassac, 374.
Pavie (Ph.), 10.
Payen de Montolain (Louise-Henriette), 65.
Pédezert, 75.
Pedrelli (P.), 124, 208.
Peirenc de Moras (Abraham), 444 ; — (Anne-Marie), 444, 445.
Peiresc, 225, 401, 454.
Pellereau, peintre, 148.
Pelletan (Jean) ; — (Pierre), maître chirurgien ; — (Marthe), 96.
Pelletier, professeur, 405 ; — lieutenant de maire, 277 ; — trésorier de France, 146 ; — (Anne-Catherine), 342 ; — Jean-Baptiste-Jacques), 339-344, 356.

- Pelletreau, curé de Coyvert, 230 ; — enseigne de vaisseau ; — (Adolphe) ; — (Henry) ; — (Léon), 300.
- Pelletreau-La-Fois, négociant, 272.
- Pellisson, 222, 368 ; — (Alexandre), 103 ; — (Emile), 103, 110 ; — négociant, 103 ; — (Jules), 3, 103, 112, 139, 220, 271, 274, 394, 399 ; — (Marcel), propriétaire, (Pièrre-Marcut), 103, 214, 227, 233, 292, 323, 328, 332-336, 356, 397 ; — (Marie-Clémence), 103 ; — (Maurice), inspecteur d'académie, 299.
- Pellouaille, com. de Saint-Jean d'Angély, 240, 241.
- Pelluchon, pintier, 180.
- Penez (C.), 110 ; — (G.), 294.
- Penigault (Jacques), 447.
- Penthièvre (La duchesse de), 128 ; — (Jean, comte de), 363 ; — (Jeanne de), 363.
- Péponnet (Amédée), — (Emmanuel), prêtres ; — (Jean), 97.
- Perathon (Cyprien), 55.
- Péraud (Raymond), cardinal, évêque de Saintes, 183.
- Percebois, notaire ; — (Jean-Baptiste), bourgeois ; — (Virginie), 359.
- Perein, maître principal, 97.
- Peretti (De), colonel, 415.
- Périer, curé de Notre-Dame de Rochefort, 102 ; — lieutenant de vaisseau, 233 ; — (Jean), 402.
- Pérignac, cant. de Pons, arr. de Saintes, 401, 424.
- Périgny, com. du cant. de La Rochelle, 412.
- Pernant, fief des Laiguillier, 171.
- Perpignan (Pyrénées-Orientales), 15.
- Perrin, 96.
- Perrochon, 400.
- Perrossier, prêtre, 180.
- Perrot, directeur de l'école normale supérieure, 151.
- Persan, com. de Jouy-le-Comte, arr. de Pontoise, 36.
- Pesch (Tilmann), écrivain, 389.
- Pessines, com. du cant. de Saintes, 182.
- Petit, 400 ; — archevêque de Besançon, 8, 27, 215, 301 ; — magistrat, 27, 257 ; — maire d'Ars en Ré, 404 ; — (Marie-Anne), 158 ; — (V.-A.), professeur ; — (Jacques-Barthélemy), 22.
- Petitot, peintre, 147.
- Petity (Raymond de), 66.
- Petras, 109.
- Petsch, ingénieur, 27.
- Peychaud (Artémise), 93.
- Peyrusse, commissaire de marine, 273 ; — (Geoffroy de), évêque de Saintes, 183.
- Pezant, artiste peintre, 106.
- Ph. de Saint-Jean, prêtre, 446.
- Phelippot, 205.
- Phélypeaux (Balthazar), 232.
- Philbert, 143 ; — (Ch.), général, 389, 390.
- Phelipier (Jean) ; — (Marie), 168.
- Philippini, 164.
- Pic (Ossian), journaliste, 93, 242.
- Picassary (Sarah), 100, 238.
- Pic de La Mirandole (Jean), 196.
- Pichard (A. de), consultant des passionnistes, 424.
- Pichaux, artiste peintre, 107.
- Pichegru, 299.
- Pichon (J.), juge, 154 ; — (Le baron), 109 ; — (De), 291 ; — (Henri de), officier de cavalerie ; — (Hélène de) ; — (Berthe de) ; — (Sophie de) ; — (Marie de) ; — (Florence de), 424 ; — Beaupré, commissaire du directoire exécutif, 420 ; — Longueville (Marguerite de), 424.
- Pie IX, pape, 87.
- Pied de Mont, com. de Saint-Nazaire, cant. de Saint-Aignan, arr. de Rennes, 56.
- Pierre (Saint), 61.
- Pierre V, de Lauds, 182, 183 ; — VI, évêques de Saintes, 183.
- Pierrefitte, 432.
- Pierre le Grand, 53.
- Pierre l'Hermitte, 351, 352.
- Pigalle (Geneviève) ; — (Jean), maître menuisier ; — (Jean-Baptiste), sculpteur, 275.
- Pignèrol, forteresse, 16.
- Pillon, chapelier, 341.
- Pillot (Angélique), 445 ; — (Louis), 444, 445 ; — (François), curé de Contré, 443-447.
- Pinasseau, notaire, 95, 157.
- Pinaud, 109 ; — cordelier ; — chanceladais, 230 ; — docteur-médecin, 7, 144 ; — architecte, 384, 385, 387 ; — lieutenant de vaisseau, 126, 127 ; — (Catherine), 208 ; —

- (Marc-Auguste), 126 ; — (Marcel), 109 ; — procureur de la république, 103.
- Pinet, adjoint au maire de Cognac, 387.
- Pinet* en Dauphiné, fief des Maugiron, 434.
- Pins (Jean-Charles de), 100.
- Pinson (Paul), 404.
- Pintault (Les), 64-66 ; — (Emilie), 208 ; — de Grolleau (Suzanne-Emilie), 65.
- Pinto, napolitain, 359.
- Piotrowska (Marie), 163.
- Pirelonge*, com. de Saint-Romain de Benet, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 234.
- Pisany*, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 423.
- Pithon de Luyère (Anne), 339.
- Pitou (Ange), 299.
- Pius (Julien), professeur, 189, 201.
- Planty, négociant, 96, 323.
- Plassac*, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 12, 230, 244, 365.
- Plazanet, marchand, 207.
- Pleineselve*, 341.
- Plieux (A.), 195, 202.
- Ploërmel* (Morbihan), 325.
- Plumeau, prêtre, 71.
- Poeydavant, écrivain, 15.
- Point (Armand), peintre, 107.
- Poirier, lieutenant-colonel, 423 ; — (Marie), 65.
- Poitevin (Marc), prêtre, 412 ; — (Jean), sieur du Cormier, 168 ; — de La Frégonnière (Gabriel), juge ; (Auguste), 164 ; — Moléon (Jules), 420.
- Poitiers* (Vienne), 70.
- Poitou, capitaine d'infanterie, 75.
- Poli (Oscar de), 143, 203-205.
- Polony, 421.
- Poltrot de Méré, 5, 12.
- Polydore, inspecteur des chemins de fer, 390.
- Pommereau, journaliste, 85.
- Pommiers*, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 341, 358.
- Pompadour (Antoine de), évêque de Condom, 195 ; — Laurière (Madame de), 365.
- Ponce III, -- IV, évêques de Saintes, 182, 183.
- Pons (De), 136, 310 ; — (Elic de), 119 ; — (Esther de), 154 ; — (Jacques de) ; — (Régnauld de), 204 ; — Mirambeau (François de), 434.
- Pons*, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 2, 15, 19, 23, 29, 40, 52, 61, 67, 77, 91, 94, 95, 97, 100, 115, 144, 157, 162, 171, 253, 257, 268, 310, 311, 338, 405, 412, 422, 423, 456.
- Pontac (Arnaud de), évêque de Bazas, 389.
- Pontailiac*, com. de Royan, arr. de Marennes, 213.
- Pont-Aven*, chef-lieu de cant., arr. de Quimperlé, 401.
- Pont des Granges (Marie-Pauline de), 411.
- Pontezière (Marie), 425.
- Pontezières*, île d'Oleron, 170.
- Ponthieu (De), 238.
- Pontis, historien, 379, 396, 406.
- Pont-Labé*, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 210, 407.
- Pontorson*, chef-lieu de cant., arr. d'Avranches, 320.
- Ponty (Amédée-William), 294, 295.
- Porcher (Antonin), 119.
- Portau (Thomas), imprimeur, 440.
- Port des Barques*, com. de Saint-Nazaire, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 56, 371.
- Potard (Françoise), 99.
- Potard de La Ruelle (Thérèse), 238.
- Pothuau, amiral, 417.
- Potin (Moreau), 232.
- Pouget, sous-inspecteur de marine, 273.
- Poulignac (Achard de), 204.
- Poullain (Eulalie), 24.
- Poussard (Charles), 154 ; — (Louise-Marie-Jeanne), 136.
- Poussielgue, négociant, 273.
- Pousson (A.), docteur-médecin, 390.
- Pouvreau, notaire, 423.
- Pouzauges*, chef-lieu de cant., arr. de Fontenay-le-Comte, 159.
- Praslin (Le duc de), 282.
- Prat, docteur-médecin, 143.
- Préchac (Arnaud), seigneur de Didonne, 339.
- Préguillac*, com. du cant. de Saintes, 23.
- Preuil (La baronne de), 291.
- Prévost, 455 ; — commissaire général de la marine, 282, 283 ; — sous-inspecteur de l'enregistrement, 390 ; — (Marcel), 269, 270 ;

— (Pierre), sieur de La Javrelière, 168 ; — Sansac (Jean-Baptiste), 25.
 Priqué de Guippeville (Alexandre) ; — (Hubert) ; — (Gabriel) ; — (Charles) ; — (Hélène), 24.
 Proust, docteur-médecin, 122.
 Prouteau, notaire, 240.
 Prudhomme, élève de l'école des arts décoratifs, 405.
 Puget (Pierre), sculpteur, 276.
 Pusigneux (Le marquis de), 378.
 Puy-Brettes (Guy de), 407.
 Puy-Merle, com. de Saint-Preuil, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 367.
 Puyrigaud, com. de La Chaise, cant. de Barbezieux, 244.
 Py (Julien), 63, 196.
 Pynacker (Adam), paysagiste, 224.
 Pyltonneau, fief de Guillaume Baliste, 178.

Q

Quaritch, libraire, 440.
 Québec (Canada), 15.
 Quentin (M.), avocat, 391.
 Querrée, fief des Courbon, 446.
 Querthon, notaire, 125.
 Queu (Laurent), sieur de Chastellars, 178 ; — Queux de Saint-Hilaire, 244 ; — (Louise de), 126.
 Quiberon, chef-lieu de cant., arr. de Lorient, 411.
 Quineman, curé de Richemont, 230.
 Quinton, artiste peintre, 106.

R

Rabaine (Madeleine de), 31.
 Rabar (Les), 118-123 ; — (Jacques de), capitaine, 3, 4, 78, 118-123, 140, 166, 167, 219, 396.
 Rabaut Saint-Etienne, 59.
 Raboin, Rabouin, 221, 369 ; — (Marie), 259.
 Raffégeaud, maire de Lavergne, 162.
 Raichy, fief de Pierre de Braban, 320.
 Rainguct, prêtre, 71 ; — (P.-D.), 303, 434.
 Raimbaux (Marguerite), 26, 412.
 Rajon, 7.
 Rambaud, capitaine d'artillerie ; — professeur de droit, 26.
 Rambouillet (Seine-et-Oise), 76.

Rancogne, cant. de La Rochefoucauld, arr. d'Angoulême, 407.
 Rancon, cant. de Châteauponsac, arr. de Bellac, 407.
 Rançon, docteur-médecin, 6.
 Rang des Adrets (Alexandre) ; — (Auguste-Alexandre-André, dit Sander), 27, 28.
 Raoul de La Guibourgère (Jacques), — (Michel), évêques de Saintes, 183, 184.
 Raoult, entrepreneur de travaux publics, 412 ; — (Marie-Catherine), 421.
 Raulin Sécalart, 149.
 Ravaisson, 59.
 Ravaud (Elisabeth) ; — (Marie), 447.
 Raverot (Stéphanie), 29.
 Ravineau, chirurgien, 119.
 Raynaud, médecin de la marine, 273.
 Ré, fief des Barbot, 66.
 Ré, île, arr. de La Rochelle, 14, 19, 55, 115, 136, 175, 180, 205, 279, 280, 301, 377, 378, 396, 407, 441, 449, 450.
 Read, 238, 448.
 Réallon, cant. de Chorges, arr. d'Embrun, 430, 432.
 Réaux, com. du cant. de Jonzac, 339.
 Reboul (Antoine), imprimeur, 70.
 Récopé (Berthe) ; — (Edmond), ingénieur, 164.
 Recouvrance, com. de Brest, 24.
 Regelsperger (Gustave), docteur en droit, 153, 399, 419, 421 ; — (Jules) ; — (Louis) ; — (Frédéric), lieutenant de ligne, 419.
 Regnaud, Regnault, 280, 281 ; — procureur au parlement, 283 ; — (Anne) ; — (Daniel), 125 ; — (Jean), sieur des Buons, 123.
 Reinach (Joseph), 401.
 Reinold de Sévesin (Alexandrine), 96.
 Rémillard, 223.
 Renan (Ary), écrivain, 19.
 Renard, 342.
 Renart de Fuchsamberg (Béatrix-Etiennette), 172.
 Renaud, Renault, prêtre, 21 ; — percepteur, 258 ; — (Sophie), 160 ; — (Alphée), notaire, 95 ; — (Léon), notaire ; — (Louis), capitaine, 95 ; — (Emmanuel), docteur-médecin ; — (Alphée), étudiant, 96 ; — d'Avesne des Meloizes (Marthe), 425.

- Renaudin, commandant du *Vengeur*, 66.
Rengeard, fief des Berthus, 122.
 Renier (Pierre), trésorier général, 319.
 Renou de La Bourdonnerie, avocat, 238.
 Renoullaud (Jean), 122.
 Renoux, imprimeur, 10, 142.
 Resheut, prêtre, 21.
Restaud, com. du cant. de Saintes, 31, 36.
 Reulos, négociant, 272.
 Reuthin. Voir Ruthin.
 Réveillaud (Eugène), 449. Voir Michaud.
Reverseaux, fief des Guéau, 299.
 Révillon (Tony), écrivain, 18.
 Reynaud, Reynault (Ch.), major, 272 ; — (Jean), 6.
 Rhingrave (Le comte de), 442.
 Rhodes (Guichard de), 197.
Riandolle, com. de La Force, arr. de Bergerac, 294.
 Ribault (Thomas), 127 ; — de Laugardière (Antoine), 127 ; — (Joseph-Hyacinthe), 125, 127 ; — (Marie-Henry), 127.
 Ribéraud, imprimeur, 11.
Riberou, com. de Saujon, arr. de Saintes, 86.
 Richard, conventionnel, 39 ; — prêtre assermenté, 357 ; — (Alfred), archiviste, 135, 392 ; — (Charles), 26 ; — (Jacques), 13.
 Richardière, capitaine, 441.
 Richelieu (Le cardinal de), 151, 156, 206, 244, 380-383, 401.
Richelieu, fief des Du Plessis, 122.
 Richemond (De). Voir Meschinot.
Richemont, com. du cant. de Cognac, 230.
 Rieux (Ramond de), régent des écoles, 203.
 Rigabert, docteur-médecin, 2.
 Rigaud, Rigault, peintre de portraits, 147 ; — ingénieur, 273 ; — comte de Vaudreuil, 232 ; — de Genouilly, amiral, 105, 418.
 Ringue, chef de bataillon ; — (Jean-Prosper), 24.
 Riouffe (De), lieutenant de vaisseau ; — (Marie-Madeleine de), 25.
Rioux, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 230, 268.
 Ris-Paquot, 108.
Rivedoux, com. de Sainte-Marie, cant. de Saint-Martin de Ré, arr. de La Rochelle, 440.
 Riveron (Fr. de), 168.
 Rives, professeur, 405.
 Rivière, graveur, 119 ; — (Marie), 25 ; — (Le baron), 154, 155.
 Rixendis, femme de Wardrade, 372.
 Robert, 178 ; — imprimeur, 11, 225 ; (Alfred), 96 ; — (Catherine), 178 ; — (Marie), 123.
 Robert, roi de France, 372.
 Roberval, 148.
 Robespierre (Augustin), 35.
 Robin, adjoint au maire de Cognac, 387 ; — marchand, 122 ; — (Armand), 258.
 Robinet, curé de Saint-Savinien du Port, 142 ; — (Amélie), 421 ; — (B.), 445 ; — (Sylvain), 421.
 Robuchon (Jules), 226.
Roch, 357.
 Rochambeau, 349.
 Roche, 161 ; — conseiller général, 405 ; — (André), — (Isaac), notaire ; — Laforêt ; — (David), notaire ; — l'Américain, 341.
 Rochebrune (Raoul de), 409 ; — (Octave de), aquafortiste, 226, 409.
 Rochechouart (Antoinette de), 170 ; — (Guy de), 182, 183, 184 ; — (Louis de), 75, 80, 183 ; — (Pierre de), évêques de Saintes, 183 ; — Mortemart (Françoise-Athénaïs de), 14 ; — (Louis de), 81-83.
Rochechouart (Haute-Vienne), 14.
Rochefort-sur-mer (Charente-Inférieure), 30, 52, 278-283, 301.
 Rochemore (Le comte de), 125.
 Rocher, maire de Montandre, 344, 358.
 Røderer, 232.
 Roguelon, imprimeur, 402.
 Rohan (Le prince de), 274 ; — (La duchesse de), 238 ; — (Henri de), 244, 245 ; — Chabot (Charles-Rosalie de), 384.
Rohan, en Bretagne, 99.
 Roince (Le général de), 425.
 Roland, Rolland, curé d'Ars en Ré, 162 ; — ingénieur, 273 ; — (Arnaud), 373 ; — le preux, 350, 351.
 Rollinat, professeur, 66.
Rom, cant. de Lezay, arr. de Melle, 450.
 Romagné (De), 455.

Roman (J.), 378-384, 406.
 Romanet, curé de Villiers, 443.
 Romanoïff, 17.
Romegoux, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 3, 4, 121, 443-445, 447.
Romette, fief des Gombauld et des Courbon, 4.
 Romieux, artiste peintre, 107 ; — (W.), 161, 412 ; — agent de change, 29.
 Romme (Ch.), professeur, 271, 278 ; — acteur, 33 ; — lieutenant d'artillerie, 272.
Romorantin (Loir-et-Cher), 17.
Ronce-les-Bains, com. de La Tremblade, arr. de Marennes, 25, 244, 413.
Roncevaux (Espagne), 350.
 Rondeau, 69, 244.
 Ronsin (Charles-Philippe), comédien, 13.
 Rorthays (Alfred de) ; — (Anne-Marie de), 25.
 Rosey (André), 291.
 Rossel, pasteur, 96.
 Rothschild (Le baron de), 152, 403.
 Rottembourg, 167.
 Roufineau, pasteur, 411.
 Rougier, poète saintongeais, 175.
 Rougoux (Le baron de), 414, 415.
 Rouillé (Louis), 7, 79, 82, 84, 392.
 Roullet, artiste peintre, 8, 300, 301, 396, 403.
 Roumejoux (De), 236.
 Rousseau, capitaine, 161.
 Rousselet, juge, 154.
 Rousset (Camille), 16.
 Roussy (De) ; — (Marie de), 447.
 Roux, docteur-médecin, 4, 10 ; — inspecteur de la marine, 105 ; — maire de Malaville, 256 ; — Fazzillac, 16.
 Rouzeau, conseiller municipal, 322, 323 ; — huissier, 395.
 Roy, curé de Segonzac, 230 ; — notaire, 341-343.
Royan, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 9, 26, 32, 76, 80, 99, 107, 136, 159, 212, 238, 244, 268, 338, 419, 452.
 Roy-Bry (Eugène), maire de Rochefort, 438.
 Roy de Loulay (Louis), 249, 251, 253.
 Royer (Jeanne), 359.
Rueil, 36.

Ruffec (Charente), 339.
 Ruis (De), intendant de la marine, 275, 276.
 Rullier, architecte, 83, 218, 222.
 Rupin (Ernest), 236.
 Ruthin, curé de Lavergne, 444, 445.
 Rutland (Le comte de), 306, 346.
 Ruynéau de Saint-Georges, 238 ; — (Le vicomte), colonel d'artillerie ; — (René) ; — (Jeanne) ; — (Marie-Caroline), 99, 395.

S

Sablonceaux, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 15, 234, 372.
 Sabran (La comtesse de), 70.
 Sadoux, dessinateur, 19.
 Sagot du Vauroux, prêtre, 405. Voir du Vauroux.
Saint-Acheul, 425.
 Saint-André, inspecteur des chemins de fer, 162 ; — (Alexandre de) ; — (Marie de) ; — (Suzanne de) ; — (Yvonne de), 162, 163.
Saint-André de Lidon, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 407.
Saint-Antoine, com. de Bois, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 94, 97.
 Saint-Aulaire (De), 219.
 Saint-Briand (Geoffroy de), évêque de Saintes, 183.
Saint-Brice, com. du cant. de Cognac, 225, 230, 244, 446.
Saint-Christophe, com. de Restaud, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 31.
Saint-Ciers du Taillon, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 163, 448.
Saint-Claude, com. de Besançon, 215.
Saint-Clément, cant. de Tonnay-Charente, arr. de Rochefort-sur-mer, 107.
Saint-Cloud-Montretout, cant. de Sèvres, arr. de Versailles, 98.
Saint-Cybard, abbaye à Angoulême, 300.
Saint-Dizier, chef-lieu de cant., arr. de Vassy, 321.
 Sainte-Amaranthe (De), 410, 411.
Sainte-Barbe, côte, com. de Fléac, cant. d'Angoulême, 406.
Sainte-Colombe, cant. de Montlieu, arr. de Jonzac, 358.

- Sainte-Colombe*, fief des Maugiron, 434.
- Sainte-Croix* (Le chevalier de), 232.
- Sainte-Eulalie de Benet*, 116.
- Sainte-Foy* (De), secrétaire général de la marine, 282.
- Sainte-Lheurine*, cant. d'Archiac, arr. de Jonzac, 445.
- Sainte-Marguerite*, île, 16.
- Sainte-Gemme*, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 234, 277.
- Saintes* (Charente-Inférieure), 3, 10, 11, 15, 18, 29, 32, 33, 38, 39, 68, 70, 76, 77, 81, 103, 138-140, 183, 184, 268, 299, 300-302, 322, 325, 366, 370, 426, 443 ; — Eglises : Notre-Dame, 366 ; — Sainte-Marie, 18 ; — Saint-Eutrope, 3, 11, 76, 81, 138 ; — Saint-Maur, 443 ; — Saint-Pierre, 11, 184 ; — Monuments : les arènes, 33, 103, 138, 140 ; — la font. Sainte-Eustelle, 268 ; — Rues, places, avenues etc. : rue Adolphe Brunaud ; — de Bal-lanche ; — Bernard ; — Bassom-pierre ; — Bourignon ; — Pierre de Bremond d'Ars ; — du Champ de foire ; — du Coteau ; — Croix-Melon ; — Cuvillier ; — des Cha-noines ; — Desmortiers ; — Den-fer-Rochereau ; — Lacurie, 33 ; — de la Loi, 183 ; — Frédéric Mes-treau, 32 ; — Montlouis ; — de Notre-Dame ; — de l'Ormeau, 33 ; — de l'Ormont, 32 ; — Pallu de La Barrière ; — de l'ancien Palais ; — Pont-Amilion ; — du Pérat, 33 ; — Reverseaux, 300 ; — Saint-Palais, 32 ; — Saint-Eutrope ; — Saint-Macoux, 33 ; — avenue Jules Du-faure ; — du Haras ; — Jourdan, 32 ; — Gambetta, 33 ; — cours Lemer-cier, 32 ; — Reverseaux, 268, 300 ; — esplanade du Capitole, 33 ; — place Saint-Pierre, 326 ; — quai Reverseaux, 300.
- Sainte-Sévère*, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 146, 230, 341.
- Saint-Estèphe*, com. du cant. d'An-goulême, 365.
- Saint-Etienne du Mont*, 404.
- Saint-Fort-sur-Gironde*, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 91, 215.
- Saint-Fort-sur-le-Né*, cant. de Se-gonzac, arr. de Cognac, 35.
- Saint-Front*, cant. de Mansle, arr. de Ruffec, 172.
- Saint-Froull*, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 9, 56.
- Saint-Gelais* (Esther de), 167 ; — (Jean de), historien, 435 ; — (Octovien de), évêque d'Angoulême, 304, 311, 410, 435 ; — (Pierre de), 311.
- Saint-Genis*, chef-lieu de cant., arr. de Jonzac, 91.
- Saint-Georges de Didonne*, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 9, 37.
- Saint-Georges des Agouts*, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 94.
- Saint-Georges des Coteaux*, com. du cant. de Saintes, 407.
- Saint-Georges d'Oleron*, cant. de Saint-Pierre, arr. de Marennes, 37, 163, 205, 230, 301, 416.
- Saint-Georges du Bois*, cant. de Sur-gères, arr. de Rochefort-sur-mer, 99.
- Saint-Germain de Marencennes*, cant. de Surgères, arr. de Rochefort-sur-mer, 418.
- Saint-Germain du Seudre*, cant. de Saint-Genis, arr. de Jonzac, 407.
- Saint-Gilles*, chef-lieu de cant., arr. des Sables d'Olonne, 413.
- Saint-Hermine* (Louis de), 98 ; — (La marquise de), 238.
- Saint-Hilaire de Villefranche*, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 128, 245.
- Saint-Hilaire-sous-Barbezieux*, com. du cant. de Barbezieux, 257.
- Saint-Hippolyte de Biard*, cant. de Tonnay-Charente, arr. de Roche-fort-sur-mer, 172.
- Saint-Hubert* (Le chevalier de), 291, 292.
- Saint-Jacques de Compostelle* (Espa-gne), 302.
- Saint-James*, com. du Port-d'Envaux, cant. de Saint-Porchaire, 302.
- Saint-Jean d'Angély* (Charente-In-férieure), 10, 15, 63, 78, 138, 139, 339.
- Saint-Julien de l'Escap*, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 422, 424.
- Saint-Junien*, chef-lieu de cant., arr. de Rochecouart, 56, 142, 237.
- Saint-Just*, com. du cant. de Maren-nes, 75, 81, 120, 215, 407.
- Saint-Lanne* (Emile), 145.
- Saint-Laurent*, fief des Poitevin, 168.

- Saint-Laurent de La Prée*, com. du cant. de Rochefort-sur-mer, 56, 65, 124-127, 168, 208.
Saint-Légier (De), 455.
Saint-Légier de La Sauzaie (De), 455.
Saint-Léonard, chef-lieu de cant., arr. de Limoges, 71.
Saint-Liébault, 228.
Saint-Luc (De), 123.
Saint-Luc, fief des Espinay, 286.
Saint-Lupert d'Eauze, com. d'Eauze, arr. de Condom, 195.
Saint-Maixent, chef-lieu de cant., arr. de Niort, 97, 154, 241.
Saint-Mandé, cant. de Vincennes, arr. de Sceaux, 28.
Saint-Mandé, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 443-446.
Saint-Marcel (Le chevalier de), 125.
Saint-Marsault (De), abbé de Bassac, 373; — (Maurice de), 425.
Saint-Martial de Vialerne, com. du cant. de Jonzac, 55.
Saint-Martin (Jules de), banquier, 239, 297; — (Jacques-Louis de), lieutenant de vaisseau; — (Josué), capitaine de cavalerie; — (Louis-Pierre de), 239.
Saint-Martin, com. du Gua, cant. de Marennes, 118, 119.
Saint-Martin de Ré, chef-lieu de cant., arr. de La Rochelle, 26, 69, 180, 205, 238, 381, 441, 448.
Saint-Martin-Sépert (Corrèze), cant. de Lubersac, arr. de Brive, 424.
Saint-Maurice de Tavernole, com. du cant. de Jonzac, 96.
Saint-Maurin, cant. de Beauville, arr. d'Agen, 454.
Saint-Même, cant. de Saint-Hilaire, arr. de Saint-Jean d'Angély, 141, 218, 234, 370, 371, 445.
Saint-Michel-en-l'Herm, cant. de Luçon, arr. de Fontenay-le-Comte, 205.
Saint-Moris (Jean de), abbé de Grosbois, 61.
Saint-Nazaire (Loire-Inférieure), 303.
Saint-Nazaire, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 56, 101.
Saint-Nectaire, cant. de Champeix, arr. d'Issoire, 261.
Saint-Nicolas des Champs, 274.
Saint-Pierre de Salles, église de Marennes, 119.
Saint-Pierre d'Oleron, chef-lieu de cant., arr. de Marennes, 97, 125, 295, 394, 416.
Saint-Pierre du Palais, cant. de Montguyon, arr. de Jonzac, 161.
Saint-Porchaire, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 4, 152, 241, 242, 250-252, 254, 256, 259, 446.
Saint-Poupain (Vendée), 168.
Saint-Preuil, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 141, 367.
Saint-Quantin de Ransanne, cant. de Gemozac, arr. de Saintes, 180, 230.
Saint-Romain, cant. de Saujon, arr. de Saintes, 234.
Saint-Saud (Le comte de), 89, 146, 149, 150, 210, 228, 236, 293, 302, 331-336, 397, 453.
Saint-Sauvan, cant. de Burie, arr. de Saintes, 47.
Saint-Sauveur, fief d'Anne Garnier, 444.
Saint-Savinien, Saint-Savinien du Port, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 107, 142, 163, 407, 447.
Saint-Seurin d'Uzet, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 103, 293.
Saint-Sever (Landes), 93.
Saint-Simeux, cant. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 365.
Saint-Simon (De), 288, 410.
Saint-Simon, com. de Saint-Simon de Bordes, 445.
Saint-Simon de Bordes, com. du cant. de Jonzac, 422.
Saint-Sornin de Marennes, com. du cant. de Marennes, 119, 395, 412.
Saint-Sulpice d'Arnoult, cant. de Saint-Porchaire, arr. de Saintes, 443.
Saint-Surin, com. de Châteauneuf, arr. de Cognac, 365.
Saint-Symphorien d'Ozon, chef-lieu de cant., arr. de Vienne, 434.
Saint-Théodore, paroisse de La Rochebeaucourt, 447.
Saint-Thomas de Cosnac, cant. de Mirambeau, 94.
Saint-Thomas, près de Saintes, 398.
Saint-Trojan, com. du cant. du Château d'Oleron, arr. de Marennes, 51, 101, 413.
Saint-Vallier (Charente), cant. de Brossac, arr. de Barbezieux, 93.

- Saint-Victor (Paul de), 16.
Saint-Xandre, com. du cant. de La Rochelle, 144, 445.
Saint-Yrieix, com. du cant. d'Angoulême, 427, 428.
 Saivé, évêque, 87.
Saivre, cant. de Saint-Maixent, arr. de Niort, 18.
 Salbert, 455.
Saleignes, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 445.
Salet, fief des Gas, 65.
Salignac, cant. de Pons, 152.
Salignac, cant. de Mirambeau, 357.
Salins, *Salains*, fief d'Anne Garnier, 444.
Salles, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 230.
Salles-les-Aunay, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 274.
 Salmure (François-Joseph), 146.
 Samson (Jean), 441.
 Sanchez de Novillas (Antonia), 27.
 Sancis (Martinus), 201.
 Sanglier (Claude), 123.
 Santerre, général, 59.
 Saphore (J.-A.), lieutenant d'infanterie; — (L.-J.), propriétaire; — (André), maréchal des logis, 423.
 Sardou, 95; — (Victorien), 11.
 Sarrode, seigneur des Barres; — (Jeanne de); — (François de); — (Gaspard de), 447.
 Sartine (De), lieutenant de police, 276, 280-282.
Saujon, chef-lieu de cant., arr. de Saintes, 19, 21, 26, 36, 37, 55, 87, 91, 164, 167, 234, 257, 303.
 Sauvage (Eveline); — (Marie-Augustine), 209.
 Sauvageot, 7.
 Sauve (Saint), 229.
 Sauzé, 220.
 Savary, contre-amiral, 273; — (Clotilde), 157; — (Joséphine), 419.
 Savignac, curé de Champdolent, 446; — (A.), 168.
Savignac, fief des Abillon, 168, 169.
 Savigny (Michel), écrivain, 454.
 Savoie (Philippe, duc de), 360.
 Sazerac (Bernard); — (Louis); — (Jeanne), 108.
 Scalles (Robert de), ou Destalles, 304, 305, 307-308, 309, 311, 347.
 Schickler (Le baron de), 238.
 Schmidt, mécanicien, 110, 111; — archéologue, 430.
 Schomberg (Le maréchal de), 382.
 Scribe (Eugène), 155.
 Schwing (Elisabeth), 303, 341.
 Sebaux, évêque d'Angoulême, 42, 43, 60.
 Second (Paul), chirurgien, 18.
 Secondès (Nicolas), 341.
Segonzac, chef-lieu de cant., arr. de Cognac, 230.
 Seguin, foudrier, 424; — juge de paix, 257; — percepteur; — (Augustine), 29.
 Ségur (Le général comte de), 61.
 Seignette (Elie), 449.
Selles (Loir-et-Cher), 79.
Selles-sur-Cher, chef-lieu de cant., arr. de Romorantin, 79.
 Sellot (Anne), 157.
Semussac, cant. de Cozes, arr. de Saintes, 425.
 Senaux (Bertrand de), évêque de Saintes, 183.
 Sénemaud (Pierre), jésuite, 56.
 Sère (Louis de), 315.
 Serres (Olivier de), 185.
 Seymour, amiral anglais, 302.
 Sibylle, abbesse de Saintes, 210.
 Sicard, 27; — (Ernest), 10; — curé d'Archiac, 274.
 Sieyès, peintre, 148.
 Sillery (De), 284.
 Silvestre (J.), 153.
 Simiane (Gaspard de), 454.
 Simon (Amable), 226; — (Jean), notaire, 341.
Sireuil, cant. d'Hiersac, arr. d'Angoulême, 274.
 Sixte (Saint), 89.
 Socciondo (Théodat de), 182.
 Soderini (François), cardinal; — (Julien), évêque de Saintes, 183.
Solignac, cant. de Limoges, 142, 237.
 Sorel (Agnès), 86.
 Sotta, prêtre, 258.
Soubise, cant. de Saint-Aignan, arr. de Marennes, 56, 231, 274, 407.
Soubran, cant. de Mirambeau, arr. de Jonzac, 339.
 Souchon, prêtre de la mission, 422.
Souhé, com. du Gua, cant. de Marennes, 119.
 Soulard, Soullard, 162; — curé de Matha, 295.
 Soulié, pasteur, 27.

Soullignonne, canton de Saint-Por-
chaire, arr. de Saintes, 36, 179.
Soumard, com. de Fouras, cant. de
Rochefort-sur-mer, 172.
Souméras, cant. de Montandre, arr.
de Jonzac, 96.
Sourdis (Le cardinal de), 206.
Sousmoulins, cant. de Montandre,
arr. de Jonzac, 157, 162.
Soute, com. de Pons, arr. de Saintes,
157.
Stein (Henri), 146, 150.
Steiner (De), 164.
Steyert (André), écrivain, 156.
Strozzi (De), armateur, 441.
Stryenski (Casimir), 192.
Sully (De), 284.
Summer (Mary), (M^{me} Edouard Fou-
caud), 410.
Surjères, chef-lieu de cant., arr. de
Rochefort sur-mer, 2, 98, 99, 151,
169, 339, 407, 449.
Surville (Clotilde de), 87.
Sylvane (André), écrivain, 296.
Sylvestre (Marie-Elise), peintre, 107.

T

Tabourin, 66.
Tabuteau, sculpteur, 366.
Taillade, tailleur, poète, 176.
Taillasson, négociant, 393.
Taillebourg, cant. de Saint-Savinien,
arr. de Saint-Jean d'Angély, 4, 15,
28, 53, 78, 86, 87, 99, 107, 183,
224, 231, 244, 245, 322, 323, 339,
352, 364, 407, 456.
Talmont-sur-Gironde, cant. de Co-
zes, arr. de Saintes, 121, 204.
Tamizey de Larroque, écrivain, 53,
203, 204, 226, 289, 384, 394-396,
398, 400, 402, 406, 454.
Tany (Paul), 270.
Tapernoux, journaliste, 243.
Tardy (Catherine), 342 ; — (Pierre),
125 ; — de Montravel, capitaine
de vaisseau, 418.
Tarneaud (Ernest), notaire ; — (Pierre) ;
— (Adrien), conservateur des hy-
pothèques, 93.
Tartarin (Bastien), 119.
Tasdon, com. d'Aytré, cant. de La
Rochelle, 163.
Taugon, cant. de Courçon, arr. de
La Rochelle, 163.

Taupinière, fief des Berthomé de
Barbeau, 445.
Tauzia, com. de Maignant, cant. de
Valence, arr. de Condom, 315.
Tauzin (Ernest), 433.
Tédeschi, maire de Tlemcen ; — mé-
decin militaire ; — (Ursule), 164.
Tenaud, curé de Landes, 404.
Tencin (La marquise de), 378.
Terminiers, cant. d'Orgères, arr. de
Châteaudun, 13.
Termonia, docteur-médecin, 20, 75,
323, 328, 364, 366, 434.
Ternant, com. du cant. de Saint-
Jean d'Angély, 168, 240.
Tessier, notaire, 93.
Teulère, ingénieur, 273.
Texier, architecte, 238 ; — maire de
Rochefort, 420 ; — prêtre, 372 ; —
receveur-rédacteur de l'enregistre-
ment, 27 ; — (Noël), imprimeur,
225, 364, 398.
Thaims, cant. de Gemozac, arr. de
Saintes, 162, 163.
Thairé, cant. d'Aigrefeuille, arr. de
Rochefort-sur-mer, 449.
Théau (Saint), 237.
Thenac, com. du cant. de Saintes,
163.
Thénard-Dumousseau, sous-préfet de
Jonzac, 361.
Théroulde, écrivain, 176.
Theulet, procureur de la république,
250.
Thévenin ; — (Marguerite), 209.
Thezac (M^{me} de), 182.
Thezac, cant. de Saujon, arr. de
Saintes, 230.
Thibaudier, directeur des construc-
tions navales, 27.
Thibault, curé de Contré, 445 ; —
adjoint au maire de Rochefort,
439 ; — négociant, 273.
Thiébaud (Le général), écrivain, 88.
Thiéry, 145.
Thisse, professeur, 289, 290 ; —
(Roger), docteur en droit, 289,
290, 455.
Thoiras (Le maréchal de), 382.
Thomas (A.), 50, 140 ; — cardinal, 4,
20, 68, 69, 72, 139, 215, 242, 405,
455.
Thomé (Françoise-Victoire), 136.
Thorigny (Le comte de), 369.
Thors, cant. de Matha, arr. de Saint-
Jean d'Angély, 36, 450.

Thors, fief des Vivonne, 363.
Thouars (Guy II, vicomte de); — (Jean I^{er} de), 205.
Thouars (Deux-Sèvres), 401.
Thoy, fief des Gouffé, 65.
Tile, Trays ou Troy (Thomas), 304, 305, 307, 309.
Tilloux, com. de Bourg-Charente, cant. de Segonzac, arr. de Cognac, 425.
Tilly (Le comte de), 410; — (Hipolyte de), 160, 182.
Tintré (Jean de), 204.
Tolbecque, 85, 140.
Tonnay-Boutonne, chef-lieu de cant., arr. de Saint-Jean d'Angély, 244, 407.
Tonnay-Charente, chef-lieu de cant., arr. de Rochefort-sur-mer, 14, 56, 104, 106, 107, 160, 163, 339, 404, 407.
Topin (Marius), 16.
Torfou, fief des Courbon et des Rabar, 120, 121, 446.
Torreilles (L'abbé), écrivain, 15.
Tortat, juge, 66.
Torxé, cant. de Tonnay-Boutonne, arr. de Saint-Jean d'Angély, 142, 162, 163.
Touchelonge, com. de Saint-Laurent de La Prée, 65.
Toufaire (Pierre), 448.
Toulmouche, compositeur, 143, 297.
Toulon, com. de Sablonceau, cant. de Sanjon, 234.
Toulouse (Haute-Garonne), 152.
Tournol, principal de collège, 141.
Tourneur, notaire, 180.
Toussenay, fief de Marguerite Goulard, 434.
Touverac, cant. de Baigne, arr. de Barbezieux, 5.
Trarieux, sénateur; — (Gabriel), 257.
Travaillès (Renaud de), 204.
Travers (Emile), 14, 236.
Traversay, fief des Prévost-Sansac, 25.
Trays. Voir *Tile*.
Trébuchet, curé de Jonzac, 257.
Tressalé, curé de Marans, 256.
Tresse, capitaine de vaisseau, 417.
Triac, cant. de Jarnac, arr. de Cognac, 374, 384.
Tribert, curé de Mauzé, 403.
Trie (Regnault de), 320.
Trompette, château, à Bordeaux, 90.

Tronson-Ducoudray, 299.
Trossay (Julie de), 170.
Trouillet (Jean), sieur de Luchet, 171.
Trudaine, ingénieur, 35.
Tuffet, 437.
Tugeras, cant. de Montandre, arr. de Jonzac, 331.
Tuollais, commis aux vivres, 233.
Tureaud, courtier-interprète, 273.
Turgot, ministre, 15.
Turin, prêtre, 94.
Turpault, lieutenant des douanes, 291.
Turpin, 59; — archevêque, 350; — (Françoise-Emilie), 446; — (François), seigneur de Joubé; — (Esther-Adélaïde-Marie-Madeleine), 444; — de Joubé (Angélique), 160; — (Marie-Anne-Rosalie), 445; — de Nantillé (Sophie-C.-L.-C. de), 446.
Turquois (Amice ou Avice), 119, 120; — (Guillaume), 119.

U

Urbain II, pape, 55, 182, 183, 228, 351, 402.
Urvoy de Closmadeuc, 136.
Ussé, 56.
Uzarches, 204.

V

Vacher de Lacase, 14.
Vacherie (Jean), avocat, 157, 268; (Thérèse), 157.
Vadi (Clézia), 24.
Vaillant, maréchal de France, 414.
Vaison, chef-lieu de cant., arr. d'Orange, 61.
Valadous (J.-B.-L.-F. de); — (Antoine de), 127.
Val-Charente. Voir *Châteauneuf*.
Valentine de Milan, 320.
Valette (René), publiciste, 10, 409.
Valeuil, fief des Brou de Laurière, 209.
Valleau, évêque de Quimper, 101, 258.
Vallée (Eutrope), prêtre, 36.
Vallée de Monsanson (Ernest de), 422.
Vallet, 8; — (Marie-Clémence), 103; — (Charles), juge; — (Pierre), né-

- gociant, 151; — (Pierre), seigneur de La Brande, 151, 152; — de Salignac (Pierre), négociant, 152; — de La Touche (Nicolas), négociant; — de Villeneuve (Pierre-Armand); — (François - René), comte de Villeneuve-Chenonceau, 152.
- Vallier (Robert), 84; — (Rose-Marie-Anne); — (Jacques), commissaire de marine, 35.
- Vallon, 432.
- Vanderbourg, 87.
- Varache, notaire, 69.
- Varaze, com. du cant. de Saint-Jean d'Angély, 121, 245, 369.
- Varenne, enseigne de vaisseau, 233.
- Varennès (Alain de), 194, 233.
- Varzay, com. du cant. de Saintes, 36, 53.
- Vaslet (Marie), 35.
- Vassal (Blanche de), 424; — Sineul (Chémie de); — (Albert de), 424.
- Vasselot (Amador de), 65.
- Vassivière, hôtelier, 374.
- Vaudemont (Antoine de), 217.
- Vaudres, fief des Hautefort, 370.
- Vaudreuil (Le comte de), commandant de la marine, 438; — (Philippe de), 15; — (Pierre de), archéologue, 38.
- Vaudreuil, fief des Rigaud, 232.
- Vaury, notaire, 93.
- Vaux, cant. de Royan, arr. de Marrennes, 100, 339.
- Vaux, fief des Montalembert, 160.
- Veaumort (Jean), 109.
- Vedier (Edmond), 143.
- Veillon (Pierre), 369, 372.
- Vénat, com. de Saint-Yrieix, cant. d'Angoulême, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433.
- Venthenat, imprimeur, 142.
- Verchère de Reffye (A.), 65.
- Verdier (A.), 456.
- Vergnaud, maître maçon, 147.
- Vergniol (Camille), 64, 268.
- Verlet, sculpteur, 224.
- Verneilh (Jules de), 237.
- Vernou, fief des Bremond, 57, 100.
- Verrier (Germain), 241; — (Victoire), 99.
- Verteuil, com. du cant. de Ruffec, 147, 148, 183, 238, 339.
- Verthamon (De), 291, 424.
- Vertus, chef-lieu de cant., arr. de Châlons-sur-Marne, 321.
- Vesoul (Haute-Saône), 34.
- Vétillard du Troché (René); — (Henry), 24.
- Veuchlin, 150.
- Viart, enseigne de vaisseau, 127; — lieutenant de vaisseau, 128.
- Viaud, 438; — (Julien), académicien, 10.
- Vibrac, com. du cant. de Jonzac, 342.
- Vichy, cant. de Cusset, arr. de La Palisse, 411.
- Viette, prêtre, 230.
- Vieuille (Pierre), 125.
- Vigen, docteur-médecin, 323, 342.
- Vigeois (Geoffroy de), chroniqueur, 300.
- Vigier (Jeanne), 31.
- Vilarmat, fief des Turpin, 444.
- Villars (Archambaut de), 260, 303-309, 312-314, 319-322, 346-348, 436; — (Jean de); — (Louis de), abbé de Saint-Jean d'Angély; — (Jeanne de), 436.
- Villars, fief des Pascaud, 99, 100, 238.
- Vilhonneur, cant. de La Rochefoucauld, arr. d'Angoulême, 430, 432.
- Villebois-Lavalette, chef-lieu de cant., arr. d'Angoulême, 433.
- Villecourt, cardinal, 87.
- Villedavrez (Antoinette de), 443.
- Villefranche de Longchapt, chef-lieu de cant., arr. de Ribérac, 300.
- Villegagnon (De), 322; — amiral, 339.
- Villegagnon, fief des Durand, 339.
- Villemaur, cant. d'Estissac, arr. de Troyes, 228.
- Villemorin, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 443-445.
- Villeneuve, fief des Vallet, 151, 152.
- Villeneuve (De), préfet, 374.
- Villeneuve-Bargemont (Le vicomte Alban de), préfet, 385, 386, 387.
- Villequier (André de), 204.
- Villeroy (De), 284.
- Villette (Félix), — (Pierre), officiers d'artillerie; — (Marie), 101.
- Villiers ou Villiers-Couture, cant. d'Aunay, arr. de Saint-Jean d'Angély, 445.
- Villiers-sur-Chizé, cant. de Brioux, arr. de Melle, 445.
- Vincent de Paul (Saint), 153.
- Vinçonneau, curé de Salles d'Angle, 230.

Vinet (Elic), 229, 448.	
Violet-Leduc, archéologue, 14.	
Virson, cant. d'Aigrefeuille, arr. de Rochefort-sur-mer, 163, 411.	
Visguio (Jérôme), évêque de Valence, 454.	
Vismes (De), pasteur, 449.	
Vitré, 288.	
Vitrezay, près de Blaye, 341.	
Vitu de Kerraoul, lieutenant de vaisseau, 157.	
Vivier (Alph.), avocat, 456; — colonel, 95.	
Vivonne (Isabeau de); — (Renaud de), 363.	
Vœuil, com. de Vœuil-et-Giget, cant. d'Angoulême, 432.	
Volvre de Ruffec (De), 378.	
Voulême, com. du cant. de Civray, 210.	
Voutron, com. d'Yves, cant. de Rochefort-sur-mer, 125, 126.	
Vovicost, économiste russe, 6.	
Vrignaud, curé de Lhoumée, 446.	
	W
	Wagner (C.), pasteur, 258.
	Wardrade, seigneur de Jarnac, 372.
	Weiss, écrivain, 154, 238, 407, 448, 449.
	Willette, 18.
	Wirth (Amélie-G.), 99.
	Witenailhe, Boutevalle ou Wittevalle (Richard), 307, 309.
	Worsac, archéologue, 430.
	X
	Xaintrailles, 316.
	Y
	Yvon, 86.
	Z
	Zuber, artiste peintre, 105.

TABLE DES GRAVURES

Plaque de cheminée au château du Treuil-Bussac	30
Les paysans de Gautier	44, 45, 131, 132
Estampe représentant la guillotine	111
Titres d'un ouvrage d'Alamande	192, 198
Cheminée au château de Bouteville	368

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE JUILLET 1895

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ : Séances ; Revue de la presse ; Excursion.

AVIS ET NOUVELLES : Inauguration à Montandre de la plaque commémorative du combat de 1402 ; Souvenir des fêtes de Champlain à Saintes ; Publications récentes ; Nouvelles littéraires ; Le duché d'Estissac, etc.

A TRAVERS LES REVUES : Les rues de Barbezieux ; Le groupe de la Charente et de l'Océan à Rochefort ; Les Chaillé, de La Tremblade ; Les prêtres déportés à Bilbao ; Origine des carpes ; Autographes de Guy de Parthenay, de Pheypeaux, de Guillotin, du comte de Vaudreuil ; Les départements mis en vers ; Les victimes du tribunal révolutionnaire à Rochefort ; Conférences ; Excursions ; *Errata* ; Sociétés savantes : congrès de Limoges ; programme du congrès de la Sorbonne en 1896 ; séances à La Rochelle de la société de l'histoire du protestantisme.

NÉCROLOGIE : Amelineau ; Bertin ; Bonnet des Paillerets ; Boyer ; Ferret ; Joly d'Aussy ; de Larrard ; Roux ; Jules de Saint-Martin ; Seguin.

MARIAGES : Barbot de La Trésorière et Marie Moquet ; Chapsal et Marie Duchatelet ; Gache et Cuan ; Guillet et Noémi Drilhon ; Meschinot de Richemond et Louise Leenhardt ; Trarieux et Marie Boutelleau.

ARCHÉOLOGIE : Inscriptions de Montandre ; Le musée des antiques de Saintes au Mont-Dore ; Le monument de Florian.

VARIÉTÉS : Le martyr de Mornac en 1685 ; Un romancier saintongeais... du *xx^e* siècle ; Les loges maçonniques de Saintonge et d'Aunis ; Gabriel Allegrain, sculpteur à Rochefort (1768) ; Souvenirs des prisons de Rochefort au *xviii^e* siècle ; Un bouquin oublié, *Les éléments de la politique*.

LIVRES ET PÉRIODIQUES : Une thèse de doctorat en droit ; Un chouan.

QUESTIONS ET RÉPONSES : La chevrette ; Saint-Seurin d'Uzet ; Les Nicolas de Voutron, de Lisleferme, de Lamballerie ; Guillotin et la guillotine.

BIBLIOGRAPHIE : *MA-OR*.

SOMMAIRE DU NUMÉRO DE SEPTEMBRE 1895.

AVIS ET NOUVELLES : Revue de la presse ; revue des périodiques ; Napoléon I^{er} à l'île d'Aix ; le port de Rochefort au congrès de Bordeaux.

I. LE COMBAT DE MONTANDRE EN 1402 : Chronique du religieux de Saint-Denis ; de Juvénal des Ursins, etc. ; ballades de Christine de Pisan ; vers d'Octavien de Saint-Gelais ; les combattants. — II. LES FÊTES DU 21 JUILLET À MONTANDRE : Récit ; revue de la presse ; discours, toasts ; conférence de M. Audiat ; poésies de MM. Maguier, Gourdon, Pellisson ; le dernier marquis de Montandre.

EXCURSION à Châteauneuf, Bouteville, Saint-Même, Bassac, etc.

VARIÉTÉS : *Jours futurs* ; l'île de Ré (réponse à M. Atgier) ; Guiton et Pointis (réponse à M. Roman) ; deux monuments commémoratifs à Jarnac et à Cognac.

QUESTIONS ET RÉPONSES : Beauvais *sur* ou *sous* Matha ; le peintre Louis Gauffier ; Pierre Charron à Saintes.

BIBLIOGRAPHIE : *Pes-Rou*.

On s'abonne à Saintes : 10 francs par an.

La *Revue de Saintonge et d'Aunis*, *Bulletin* de la société des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis*, forme au bout d'un an un beau volume d'environ 500 pages.

Le prix de l'abonnement annuel est de 10 francs. Un numéro : 2 fr. 50.

La *Revue-Bulletin* est adressée gratuitement aux membres de la société, qui paient par an une cotisation de 13 francs.

La *Revue-Bulletin* mentionne ou analyse tout ouvrage composé, imprimé dans la région, ou par un auteur habitant ou né dans la région, ou concernant la région, dont un exemplaire aura été adressé au président, à Saintes.

Les idées ou les opinions émises dans la *Revue-Bulletin* sont personnelles.

Les nouveaux membres de la société peuvent se procurer, sauf les premiers, tous les volumes parus des *Archives* ou du *Bulletin*, moyennant 15 francs le volume. Il y a des volumes qu'on ne vend pas séparément.

Il y a des collections complètes des volumes et du *Bulletin*.

Tout nouvel abonné a droit comme prime, moyennant 6 francs, à un des volumes disponibles.

Imprimé à La Rochelle par NOËL TEXIER.